

# HISTOIRE

*UNIVERSELLE,*

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT.

*TOME CENT-QUINZIEME.*

# HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS

LE COMMENCEMENT DU MONDE

JUSQU'A PRÉSENT;

*Composée en Anglois par une Société de Gens de Lettres ;*

NOUVELLEMENT TRADUITE EN FRANÇOIS

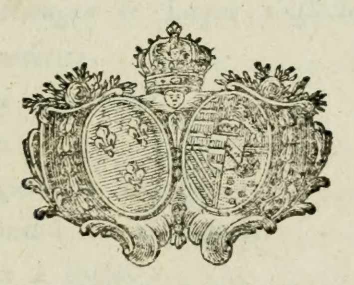
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES :

*ENRICHIE DE FIGURES ET DE CARTES.*

HISTOIRE MODERNE.

TOME SOIXANTE-QUINZIEME.

*CONTENANT la suite de l'Histoire de l'Amérique.*



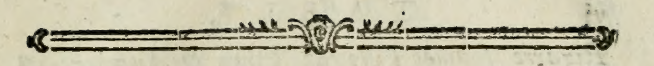
*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE ; de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*





# TABLE
## DES SECTIONS
### ET DES SOMMAIRES

CONTENUS dans le Tome soixante-quinzieme de l'Histoire Universelle.

Fin de la Table du Tome LXXV.

HISTOIRE



# HISTOIRE UNIVERSELLE.



## HISTOIRE MODERNE.

## LIVRE XXXIII.

## HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE

### SECTION VIII.

*Premiere découverte du Pérou; entreprises faites pour le conquérir, &c.*

NOUS avons déjà parlé des notions que Nugnez de Balboa avoit eues du Pérou. Lorsque cet Officier eut été dépossédé & envoyé au

Sect. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Tentatives pour la découverte du Pérou.*

ſupplice par Pedrarias, on fit pluſieurs tentatives pour ſuivre cette entrepriſe; mais elles étoient toujours malheureuſes. La navigation au ſud de la baie de Panama paroiſſoit enfin impraticable, à cauſe des vents & des courans qui pouſſoient toujours au nord. La ville de Porto-Bello & celle de Panama, ſituée de l'autre côté de l'iſthme, devenoient de jour en jour plus floriſſantes, ſur-tout la derniere, qui étoit le ſiége du Gouvernement.

En 1526, Pedrarias fit une expédition à Nicaragua, ſous prétexte que Hernandez, un de ſes Officiers, s'étoit révolté; mais on crut généralement que ſon intention étoit d'empêcher Cortez de réduire cette province, & de pouſſer ſes conquêtes plus loin au midi. Il apprit que Pedro de los Rios venoit d'Eſpagne pour le remplacer dans ſon gouvernement, & il vouloit ſe former un établiſſement indépendant du nouveau Gouverneur. Ainſi les découvertes au ſud furent entiérement abandonnées. Cependant, avant de partir pour ſon entrepriſe, il en autoriſa une vers l'oueſt, concertée par François Pizarre, Diego Almagro, & Ferdinand de Lucque. Pour prouver combien Pedrarias avoit une idée peu favorable de leur projet, il ſuffit de dire qu'il ne ſtipula pour lui aucune portion dans les profits, ainſi qu'il étoit d'uſage en pareilles circonſtances (*a*).

(*a*) Herrera dit préciſément le contraire (1); mais nous aimons mieux adopter l'opinion de la Vega.

(1) Herrera, Decad. III, l. III, c. I.

Ces trois aventuriers convinrent entre eux de ne jamais s'abandonner l'un l'autre, & de ne se laisser décourager par aucune difficulté, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert & conquis le Pérou. Ils jurerent solennellement l'exécution de cet engagement, & chacun d'eux fut chargé d'un département différent. Dans ce triumvirat, Pizarre jouoit le premier rôle, à cause de la noblesse de son origine, & de la réputation qu'il s'étoit faite dans les entreprises précédentes. Il avoit servi dans toutes les guerres d'Hispaniola & de Cuba. Il accompagna ensuite Ojeda au golfe d'Uraba, comme nous l'avons déjà rapporté, & ce fut à sa prudence & à sa valeur que la Colonie naissante de Darien dut sa conservation. Il avoit été un des Capitaines, qui les premiers eurent le bonheur de découvrir la mer du Sud. Il avoit suivi Pedrarias lors de la fondation de la Colonie à Panama, & il avoit été chargé par ce Gouverneur de la réduction de Veragua.

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Pizarre, Almagro & Lucque s'associent pour cette expédition.*

Lorsqu'il s'associa à cette expédition, Pizarre étoit déjà avancé en âge, & sa fortune étoit considérable; mais il conservoit encore quelques restes de ce caractere entreprenant qui l'avoit toujours distingué, & la gloire dont Cortez s'étoit couvert, avoit excité son ambition & sa jalousie.

Almagro étoit né dans une classe obscure; mais il s'étoit acquis par sa conduite une grande réputation & une considération distinguée. Ferdinand de Lucque étoit Ecclésiastique & propriétaire de l'isle de Tabago. Ce fut l'envie d'aug-

menter ſes richeſſes qui le détermina à confier toute ſa fortune à Pizarre & à Almagro.

Les trois aſſociés ayant obtenu la commiſſion qui leur étoit néceſſaire & arrêté définitivement leurs conventions, on acheta deux vaiſſeaux. Pizarre prit le commandement d'un, & mit à la voile de Panama, au mois de Novembre 1525, ayant à bord cent quatorze Eſpagnols, ſuivant Garcilaſſo, & quatre-vingts hommes avec quatre chevaux, ſi nous en croyons Herrera. On ne pouvoit concevoir comment des perſonnes riches & ſages oſoient riſquer leur fortune dans une expédition, dont l'expérience aſſuroit, pour ainſi dire, la mauvaiſe iſſue; mais rien ne découragea nos aventuriers.

*Pizarre met à la voile.*

Lorſqu'il fut arrivé au port de Pinas, Pizarre débarqua ſes troupes, laiſſant ſes matelots à bord, & il ſuivit les bords de la riviere de Biru, eſpérant qu'il trouveroit des proviſions dans les Etats du Cacique de Biruquetta. Il eut à combattre dans ſa marche, la fatigue, la faim, & des pluies continuelles. La néceſſité le força à ſe rembarquer, quoiqu'il fût perſuadé qu'il n'étoit pas éloigné du Pérou, que la riviere de Biru avoit ſa ſource dans cet Empire, & que les poſſeſſions du Cacique de Biruquetta bordaſſent immédiatement celles des Incas. Il continua à voguer pendant dix jours, chaque homme n'ayant par jour, pour ſa nourriture, que deux coques de maïs, une pinte d'eau, & très-peu de viande. Enfin la diſette l'obligea à débarquer au premier port, & il envoya le vaiſſeau aux iſles des Perles, dans le voiſinage de Panama, pour chercher des vivres.

Sect. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Sa détresse.*

Pendant cet intervalle, il fut réduit aux plus grandes extrémités, & il fut obligé de se nourrir de mauvais fruit de palmier, & d'une espece de gland qui fit périr vingt hommes; il trouva ensuite quelques noix de cacao, & un boisseau de blé d'Inde que les natifs avoient laissé derriere eux. Ce fut pour cette troupe affamée un trésor inestimable. Le vaisseau revint chargé de vivres, & fit bientôt oublier les maux qu'on avoit soufferts.

Cependant vingt-sept Espagnols étoient morts de misere; mais Pizarre rendit le courage à ceux qui survécurent, en leur parlant de la gloire & des richesses qui devoient les dédommager. En conséquence ils s'embarquerent dans le dessein de suivre leur premier projet, & après quelques jours de navigation, ils débarquerent dans une baie qui fut appelé *Port de Candelaria*. Ils s'avancerent dans les terres, & s'apperçurent par des bois qui étoient abattus, que le pays étoit peuplé. Ils arriverent à une ville que les habitans avoient abandonnée; mais ils y trouverent des provisions en abondance, & une quantité d'or qui pouvoit valoir six cents pieces de huit. Ensuite ils s'avancerent par mer jusqu'à un endroit nommé *Pueblo Quemado*, d'où le vaisseau fut renvoyé à Panama pour être carené. Pizarre résolut d'employer cet intervalle à reconnoître le pays.

Les natifs s'assemblerent pour les en empêcher. Ils placerent des sentinelles tout autour du quartier des Espagnols, pour observer leurs mouvemens, résolus de fondre sur les partis détachés. Il y eut un combat, dans lequel les dards

SECT VIII. *Histoire de l'Amérique.*

empoissonnés des Indiens firent périr trois Espagnols. Encouragés par ce succès, ils attaquerent avec beaucoup de résolution Pizarre, qui étoit resté dans la ville, pendant que Mentengro en étoit absent avec soixante hommes. Ils furent reçus avec courage ; mais les Espagnols auroient probablement succombé sous le nombre, si Mentengro ne fût arrivé très à propos pour les secourir. Il prit les Indiens par-derriere, & remporta une victoire complette.

Peu de jours après, le vaisseau revint en très-bon état, & amenant un renfort d'hommes & de provisions, ce qui fit le plus grand plaisir aux aventuriers. Pizarre fit voile pour Chinchama, & c'est là qu'il fut joint par Almagro avec un autre vaisseau chargé d'armes, de munitions de guerre & de vivres, & monté par 64 Espagnols.

Les trois Associés ayant tenu conseil, il fut arrêté que leurs forces n'étoient pas encore assez considérables, & que pendant qu'Almagro retourneroit à Panama pour enrôler un plus grand nombre de soldats, Pizarre s'avanceroit pour mieux connoître le pays. Almagro revint peu de temps après avec une commission qui lui donnoit le même rang qu'à Pizarre. Celui-ci ressentit vivement cette atteinte portée à son orgueil ; mais il dissimula son mécontentement.

Les deux Commandans partirent de Chinchama, & suivirent la côte jusqu'à une riviere qu'ils appellerent *Saint-Jean*. Sur les bords de ce fleuve, ils surprirent une ville où ils trouverent de l'or pour quinze mille pieces de huit, avec quelques provisions. Ils résolurent d'em-

*Il trouve quelques richesses.*

ployer cette somme à rendre leur armement plus formidable. En conséquence Almagro retourna à Panama avec le trésor. Pizarre resta à terre avec le gros de la troupe, & le Pilote Barthélemi Ruyz fut chargé de visiter la côte. Il s'avança jusqu'à l'isle del Gallo ; il découvrit la baie de Saint-Matthieu, & s'empara d'un grand radeau qui portoit une voile triangulaire, & sur lequel étoient deux enfans & trois femmes qu'on jugea Péruviennes, ce qui fit beaucoup de plaisir. Ruyz continua sa course jusqu'à de Rassado, sous la ligne, & ensuite il retourna joindre Pizarre.

Le nouveau Gouverneur, Pedro de los Rios, s'occupa plus que son prédécesseur de cette entreprise. Il aida Almagro à enrôler des soldats ; il lui en donna quarante qu'il avoit amenés d'Espagne, lui fournit tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, & même plusieurs chevaux. Avec ce renfort, Almagro rejoignit son collegue. Ils s'avancerent sous la direction de Ruyz jusqu'à l'isle del Gallo, où il s'éleva entre les deux Généraux une contestation qui faillit à renverser toutes les espérances qu'on commençoit à concevoir. Elle fit naître dans l'esprit des soldats, des doutes, des craintes & des jalousies, en sorte qu'ils vouloient tous retourner à Panama. Ces murmures furent cependant appaisés, & Almagro renvoyé pour chercher de nouveaux secours.

Nous entrons dans tous ces détails, pour montrer les difficultés qui accompagnerent cette grande entreprise, jugée d'abord téméraire ; elle réussit cependant au delà de toutes les espérances. On prit toutes les mesures possibles pour empêcher

SECT. VIII. Histoire de l'Amérique.

Etat déplorable des Espagnols.

les soldats de faire connoître à Panama les circonstances malheureuses du voyage, car la famine & les maladies accabloient les Espagnols.

Les deux collegues se séparerent à l'isle del Gallo. Pizarre se proposoit d'y attendre le retour d'Almagro; mais des pluies continuelles, le manque de vivres, le mécontentement qu'il remarqua parmi les natifs, & la quantité prodigieuse de mosquites qui couvroient le corps des Espagnols de plaies & d'ulceres, lui firent prendre la résolution de regagner le Continent. Pendant qu'il s'y préparoit, un vaisseau arriva de Panama avec des lettres d'Almagro. Les soldats se mutinerent, demanderent à grands cris à s'en retourner, & obligerent le Capitaine à les prendre sur son bord. Il ne resta à Pizarre que treize Espagnols & un Mulâtre.

Suivant toutes les apparences, l'entreprise étoit manquée; mais Pizarre étoit déterminé à périr plutôt que de retourner sans avoir réussi. Cependant il vit arriver quelques secours de la part d'Almagro, qui, instruit ensuite de la désertion des troupes, envoya un vaisseau pour ramener Pizarre avec ceux qui lui étoient restés fideles.

C'étoit Barthélemi Ruys qui commandoit ce vaisseau, & il résolut avec Pizarre de continuer leurs découvertes, au lieu de retourner à Panama. Ils porterent au sud-est, arriverent après vingt jours à une isle sur la côte de Tumbez, & découvrirent enfin le riche pays qu'ils cherchoient. Ils trouverent des morceaux d'or en grande quantité, taillés en forme de mains, de têtes, de mamelles, & un vase d'argent, qui pouvoit contenir douze pintes.

*Ils arrivent à Puna.*

Ce ſpectacle ranima leur courage, fit renaître leurs eſpérances, & les encouragea à continuer leur voyage. Ils rencontrerent une grande barque montée par quinze Indiens, portant des tuniques & des manteaux faits d'une laine jaune très-fine. Le lendemain ils virent quatre autres barques, qu'ils ſurent être deſtinées contre les natifs de Puna. Pizarre renvoya les Indiens, après les avoir traités avec beaucoup de douceur, & les chargea de dire à leurs Caciques qu'il n'avoit que des intentions pacifiques.

Les Caciques, émerveillés de ce qu'on leur rapportoit des voiles, des agrès du vaiſſeau, de la figure, de la barbe, & de la politeſſe des Eſpagnols, envoyerent auſſi-tôt douze radeaux chargés de toutes ſortes de proviſions, avec un agneau de la part des Vierges du temple. Ce préſent ſurprit ſingulièrement Pizarre, qui ne s'attendoit point à trouver ſur cette côte un animal de cette eſpece. Un Orejan, ou Gentilhomme Péruvien, vint lui-même à bord avec quelques productions du pays. Un ſoldat Eſpagnol eut le courage de deſcendre ſeul à terre; il entra dans le fort de Tumbez, d'où on le conduiſit devant le grand Monarque Huayna Capac, qui le traita avec douceur, & le renvoya avec des préſens.

Cet Eſpagnol fit un tableau ſi extraordinaire des richeſſes immenſes qu'il avoit vues, que Pizarre, ne voulant pas y ajouter foi, envoya Pedro de Condin, connu par ſa probité, pour vérifier cette relation. Condin fut conduit au Gouverneur du fort, & il vit avec étonnement que tout ce que le ſoldat avoit dit étoit vrai. Il déchargea ſon fuſil pour ſatisfaire le Cacique, qui pa-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

rut très-satisfait de ce tonnerre artificiel; il fit apporter un barril de liqueur, & en offrant à Condin : » Bois donc, lui dit-il, puisque tu peux » vomir le feu, & imiter le tonnerre du Ciel «.

La Vega & Herrera prétendent que cet Espagnol eut ordre de se défendre contre un lion & un tigre qu'on lâcha contre lui, qu'il tira un coup de fusil, & qu'aussi-tôt ces animaux perdirent leur férocité, au point qu'ils lécherent les mains de l'Espagnol, au grand étonnement des spectateurs, qui regarderent cet étranger comme une Divinité. Il fut renvoyé, & il informa Pizarre qu'il avoit vu un riche temple construit par ordre de Huayna Capac, consacré au Soleil, & habité par deux cents jeunes Vierges, belles, & d'une naissance distinguée. On n'y recevoit personne de l'autre sexe que dans des occasions particulieres; qu'il y avoit vu un trésor prodigieux, composé de vases d'or & d'argent. La forteresse de Tumbez, dit-il, est remplie d'Orfévres occupés à changer en vaisselle le produit des taxes levées par les Officiers de la Couronne. Ce récit enflamma si fort l'imagination de Pizarre & de sa troupe, qu'ils regarderent toutes ces richesses comme un bien qui devoit leur appartenir, & qu'il falloit conquérir à quelque prix que ce fût. On résolut de s'avancer jusqu'à Paita, où on dit à Pizarre qu'il y avoit un bon port, & en conséquence il suivit la côte jusqu'au septieme degré de latitude sud, à l'endroit où la ville de Truxillo fut construite dans la suite. Pizarre vouloit continuer son voyage, encouragé par l'idée favorable que les natifs avoient prise des Espagnols à Tumbez; mais sa troupe ayant marqué le plus grand désir de re-

tourner à Panama, il céda à leur impatience, persuadé que sa découverte donnoit assez de gloire à son entreprise, & que pour l'achever, il avoit besoin d'une plus grande force. Vers la fin de 1527, il arriva à Panama, après avoir eu à combattre pendant trois ans les plus grandes fatigues.

Il fit part de ses succès à ses associés, & la vérité de son récit fut confirmée par les échantillons d'étoffes de laine, les morceaux d'or & d'argent, & les pierres précieuses qu'il leur montra. C'étoient autant de motifs qui les engageoient à ne pas abandonner l'entreprise; mais ils avoient à applanir des obstacles qui paroissoient insurmontables.

Les trois collegues avoient épuisé toute leur fortune dans les armemens déjà faits. La grande idée que le Public prit des découvertes que Pizarre avoit faites, éloigna cette difficulté, & leur facilita les moyens d'emprunter les sommes qui leur étoient nécessaires; mais à peine avoient-ils vaincu cet obstacle, qu'il s'en éleva un autre non moins considérable. Le Gouverneur refusa de renouveler leur commission, & ils se voyoient obligés d'abandonner toutes les avances qu'ils avoient faites, au moment où ils alloient en être avantageusement dédommagés, ou bien de demander des pouvoirs à la Cour avec très-peu d'espoir de les obtenir. On s'en tint cependant à ce dernier parti, & l'événement réussit plus qu'ils ne l'espéroient. Pizarre se chargea de la commission. Il se rendit en Espagne; & dans une audience que l'Empereur lui accorda, il rendit compte des dangers qu'il avoit courus dans ses recherches;

*Pizarre passe en Espagne, & reçoit les pouvoirs de la Cour.*

il montra les échantillons des productions du pays qu'il avoit découvert, & obtint la commission d'Adelentado, ou de Lieutenant du Pérou, de Capitaine général, & Gouverneur de tous les pays que les Espagnols soumettroient dans cette riche contrée, avec le rang & le titre de Gentilhomme; c'est pour cette raison que dès ce moment Garcilasso de la Vega l'appelle *Don Francisco* (*a*). Suivant cet Ecrivain, le même honneur fut accordé à Almagro, qu'il distingue sous le nom de *Don Diego*.

Suivi de ses quatre freres, Pizarre s'embarqua à Séville, & il arriva à Panama après une navigation courte & heureuse. De nouvelles contestations l'y attendoient. Almagro fut très-piqué de ce que Pizarre s'étoit réservé tout le commandement, quoiqu'il eût contribué comme lui à la découverte, qu'il y eût sacrifié une grande partie de sa fortune, & qu'il eût même perdu un œil dans une bataille contre les Indiens. Il demandoit seulement d'être l'égal de son collegue, & il ne manqua pas de mauvais amis

(*a*) Garcilasso de la Vega ne parle pas d'autres concessions faites à Pizarre; mais Herrera ajoute qu'il fut permis à cet Officier de bâtir des forts, d'établir des Colonies dans les lieux qui lui paroîtroient convenables, & que le gouvernement lui en appartiendroit à perpétuité à lui & à ses héritiers; qu'il auroit pendant sa vie des appointemens de 1000 ducats par an, & un vingtieme dans les profits qui résulteroient de la conquête, à condition que sa portion n'excéderoit pas 1500 ducats par an. Almagro fut anobli & nommé Gouverneur de Tumbez, & Lucque fut fait Evêque de cette ville, & Protecteur général des Indiens. Decad. III, l. V, c. I.

qui animerent son ressentiment. Cependant l'intérêt commun les obligea l'un & l'autre à dissimuler. Deux vaisseaux bien équipés & bien pourvus furent armés par Almagro, & soumis à Pizarre, qui lui donna le titre de son Lieutenant, avec promesse de faire approuver cette nomination par l'Empereur.

*Il reprend l'expédition du Pérou.*

L'armée étant composée de deux cents Espagnols, on prit un troisieme vaisseau, pour rendre la navigation plus commode, & Pizarre mit à la voile au commencement du printemps de 1530. Il sortit de Panama dans l'intention de se rendre directement à Tumbez; mais les vents contraires & les courans l'entraînerent à environ cent lieues de sa destination. Il résolut de continuer son voyage par terre, & envoya les vaisseaux au lieu du rendez-vous. Cette marche fut très-fatigante. Il traversa un pays stérile, dans lequel il souffrit beaucoup de la famine, & ce pays étoit rempli de montagnes escarpées, de rivieres, & de marais. Pour les traverser, il falloit faire des radeaux, & on n'y réussissoit qu'avec des peines incroyables; Pizarre étoit le seul guide & le directeur; il déploya dans ces circonstances beaucoup de prudence & de vigueur. Il animoit ses troupes par son exemple, & il étoit le premier occupé aux travaux les plus rudes & les plus périlleux. Il poussa si loin la patience, la popularité & le courage, que souvent il aida à porter les malades sur ses épaules.

Enfin Pizarre arriva dans la province de Coaqui, qu'Herrera appelle *Quaque.* Il s'avança jusqu'à la capitale, située au milieu de hautes montagnes, & il y trouva des provisions en abon-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

dance, pour vingt mille pieces de huit en or & en argent, & une grande quantité de superbes émeraudes, dont les Espagnols détruisirent une partie pour faire des expériences ridicules. Pour juger de la dureté de ces pierres, on dit qu'ils en rompirent en pieces plusieurs qui valoient mille ducats. Cet exemple prouve l'extrême ignorance de ces soldats; ceux de Pierre Alvarado, qui vinrent peu de temps après dans le même pays, en firent de même.

Les habitans de la ville étoient étonnés de se voir piller par des gens qu'ils n'avoient point offensés. Ils avoient reçu amicalement les Espagnols dans leurs maisons; mais lorsqu'ils virent commencer le pillage, ils se sauverent dans les montagnes. Le Cacique s'étoit caché dans son palais; ayant été découvert, il fut amené à Pizarre, qui eut quelque peine à le convaincre que les Espagnols n'avoient pas violé les loix de l'hospitalité. Cette imprudence des Espagnols détruisit entiérement la réputation de douceur, de politesse, & d'équité, qu'ils s'étoient acquise lors du premier voyage, & elle ne peut être justifiée par la néceffité où ils disoient être de ramasser de l'argent pour avoir de nouveaux secours.

Pizarre envoya à Almagro la valeur de vingt-quatre mille ducats en or, avec plusieurs émeraudes d'une grosseur & d'une beauté extraordinaires. Il y en avoit une qui appartenoit à Pizarre, & qui étoit de la grosseur d'un œuf de pigeon. Deux vaisseaux furent envoyés à Panama, & un à Nicaragua; & cependant Pizarre resta sous l'équateur dans le voisinage de Coaqui, exposé à toutes les intempéries du climat, à une

chaleur exceſſive pendant le jour, & à une humidité très-froide pendant la nuit. Les maladies naquirent de cette poſition incommode; mais ce n'étoit pas là tout. Il n'étoit pas probable que les natifs oublieroient le pillage de leur ville, quoiqu'ils n'euſſent pas encore fait d'hoſtilités. Deux ſoldats Eſpagnols oſerent ſortir ſeuls & ſans armes. Ils furent tués par les Indiens, ce qui détermina Pizarre à s'aſſurer de la perſonne du Cacique. Il lui rendit cependant la liberté, à condition qu'il maintiendroit ſes ſujets dans la ſoumiſſion, & qu'il auroit, pour des étrangers qui n'avoient point de mauvais deſſeins, tous les égards que les loix de l'hoſpitalité preſcrivoient. Le Prince s'y ſoumit; mais il ne ſe montra pas très-convaincu de l'obligation d'avoir des égards pour les Eſpagnols.

Ces motifs engagerent Pizarre à ſe rendre à Tumbez ſans attendre les vaiſſeaux, & c'eſt pendant cette marche, ſi l'on en croit Garcilaſſo, qu'il atteignit un corps d'Eſpagnols, qui étoient venus de Nicaragua, ſous les ordres de Sébaſtien Benalcaſar & Juan Fernandez, pour faire des conquêtes dans le Pérou, dont ils avoient entendu vanter la richeſſe. Nous ignorons comment ils avoient traverſé cette immenſe étendue de pays. Il eſt probable qu'ils étoient venus par mer, parce que le chemin par terre eſt impraticable: quoi qu'il en ſoit, cette troupe ſe réunit à celle de Pizarre, & ſe ſoumit à lui, en ſorte que le Général ſe crut aſſez fort pour attaquer la citadelle de Tumbez & l'iſle de Puna.

*La Cour de Quito eſt inſtruite de ſes progrès.*

Le détail de tout ce que faiſoient ces étran-

gers étoit exactement envoyé à Atahualapa, Roi de Quito. Cette province de l'Empire avoit été donnée à ce Prince en apanage par son pere Huayna Capac, du consentement d'Huascar son frere aîné. A cette époque, Atahualapa, que quelques-uns appellent Atabalipa, avoit pris les marques de la dignité royale. Heureusement pour les Espagnols, il étoit brouillé avec son frere, ce qui sans doute l'empêcha d'envoyer une armée contre eux. Leur conduite inquiétoit beaucoup ce Prince. Il ne pouvoit concevoir qu'ils pussent se déterminer à traverser tant de mers, à s'exposer à de si nombreux ennemis, & à périr par les maladies, par la fatigue, ou par la famine, dans la seule vûe de faire quelques découvertes, & de changer la Religion des nations chez lesquelles ils abordoient; car c'étoient-là les seuls motifs annoncés par les Espagnols.

Pizarre n'éprouvant aucune résistance, s'avançoit de l'autre côté de Puna, & se préparoit à aller plus loin, lorsque ses troupes se mutinerent, & demanderent à retourner à Puerto Viego, pour y fonder une Colonie. Il leur fit voir les suites funestes qu'auroit cette retraite, que les Indiens ne manqueroient pas d'attribuer à la crainte. Il leur représenta Puna & Tumbez comme les clefs du Pérou, la richesse particuliere de ces deux endroits, & le grand avantage qu'il y auroit à faire des établissemens qui protégeroient leurs conquêtes futures; enfin il détermina les soldats à le suivre.

Les Insulaires de Puna étoient continuellement en guerre avec les Indiens de Tumbez, & Pizarre

zarre avoit formé le projet de se liguer avec ces derniers, ce qui étoit le meilleur moyen de réduire les uns & les autres. Les premiers ne furent pas plus tôt instruits du dessein de Pizarre, qu'ils tournerent en ridicule la crainte & la simplicité des Tumbezans de laisser entrer dans leur pays des étrangers si braves. Ils envoyerent cependant inviter Pizarre à venir dans leur isle. Ils se proposoient de détruire toute son armée en coupant les liens des radeaux sur lesquels les Espagnols s'embarqueroient. Le Cacique Tomala en envoya un grand nombre qui furent faits exprès ; mais cette diligence fit soupçonner quelque trahison. Les Interpretes témoignerent leurs craintes, & Pizarre différa prudemment de s'embarquer jusqu'à l'arrivée de son frere Fernand & du reste des troupes.

Ce délai fit craindre au Cacique que son projet ne fût découvert, & pour en presser l'exécution, il passa en personne sur le Continent pour visiter Pizarre, & l'engager à accepter sur le champ l'invitation qu'il lui avoit faite. Il parut fort étonné lorsque le Commandant Espagnol l'accusa de perfidie ; mais Pizarre n'ayant reconnu dans sa contenance aucune marque qui pût fortifier ses soupçons, il envoya quelques hommes pour s'assurer des intentions des Indiens, & leur recommanda de se tenir sur leurs gardes. Ils furent si bien accueillis à Puna, qu'ils furent bientôt guéris de toutes leurs craintes. Il est peut-être vrai que la peur avoit donné lieu à ces soupçons de trahison, indépendamment des troubles qui s'éleverent dans la suite entre ces Insulaires & les Espagnols.

SECT. VIII.
*Histoire de l'Amérique.*

*Pizarre soumet l'isle de Puna & Tumbez.*

Pizarre avoit amené avec lui dans l'isle de Puna plusieurs Tumbezans, ce qui offensa les Insulaires, qui ne pouvoient souffrir de voir chez eux leurs plus implacables ennemis sous la protection des Espagnols. Dès-lors ils commencerent à offrir des sacrifices à leurs Dieux, & à les interroger sur les moyens de se venger. Après beaucoup de délibérations, il fut convenu qu'on inviteroit les Espagnols à une grande partie de chasse, pendant laquelle on crut qu'il seroit très-aisé de les surprendre & de les exterminer. Les Interpretes avertirent Pizarre de cette conspiration. Les uns croient qu'elle fut découverte par les natifs; d'autres soutiennent que ce furent les Tumbezans; les autres enfin sont persuadés qu'elle n'exista point, & qu'elle fut imaginée par les Espagnols pour justifier leur conduite à l'égard des Insulaires. Quoi qu'il en soit, tous les Historiens conviennent que Pizarre attaqua ses hôtes, fit prisonniers seize Caciques qu'il livra aux Tumbezans, qu'il défit les Insulaires en plusieurs rencontres, qu'il soumit l'isle en entier, & qu'il y fit un butin immense, dont ses Alliés les Tumbezans eurent leur part (*a*).

Ces mauvais succès ne découragerent point les Indiens de Puna. Ils avoient été vaincus par les Espagnols; ils étoient insultés par les Tumbezans; leur Inca les abandonnoit, & leurs Caciques étoient prisonniers: cependant ils firent de nouveaux efforts pour secouer un joug insupportable à un peuple libre. Leur premiere ten-

(*a*) Voyez la Note I.

tative fut contre un vaisseau qui venoit d'arriver sur la côte. Ils envoyerent trois cents archers sur des radeaux, pour l'attaquer, pendant que le reste des habitans se réuniroit contre les Espagnols qui étoient dans l'isle. L'attaque des radeaux fut inutile, le canon du vaisseau les eut détruits tous avant que les archers fussent à portée de lancer leurs fleches. A terre leur courage ne leur fut pas plus avantageux. Ils furent constamment repoussés par Pizarre, qui les chassa dans les montagnes. Enfin ils perdirent tout espoir, lorsqu'ils virent arriver un nouveau renfort d'Espagnols dans deux vaisseaux commandés par Ferdinand Soto, & envoyés par Almagro. Ce secours consistoit en hommes, en chevaux, en armes, & en munitions.

Pizarre, devenu plus redoutable, résolut de passer sur le Continent. Il comptoit sur l'amitié des Tumbezans, & il croyoit l'avoir suffisamment gagnée en les délivrant de leurs ennemis, en leur remettant une partie du butin & les principaux prisonniers, comme aussi en rendant la liberté à ceux de leurs compatriotes, qui, prisonniers des Insulaires, alloient être sacrifiés aux Dieux. En conséquence il leur envoya quelques messagers pour les avertir de son dessein. Garcilasso prétend d'après Gomara, que les Tumbezans les mirent à mort ; Herrera assure que Pizarre étoit si persuadé de leur bonne volonté, qu'il fit embarquer une partie de ses troupes sur des radeaux, & les fit passer sur le Continent sans en avoir prévenu les Tumbezans ; ce qui irrita si fort ces Indiens, qu'ils se saisirent des premiers Espagnols qui débarquerent, les con-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

duisirent à la ville, leur creverent les yeux, leur couperent les parties honteuses, & les plongerent ensuite dans des chaudrons remplis d'eau bouillante, où ils périrent malheureusement. Nous ignorons les motifs de cette barbarie. Probablement ils craignoient que l'Inca ne leur en voulût de ce qu'ils avoient reçu des étrangers dont les vûes étoient suspectes, ou bien ils craignoient de partager le sort des Insulaires de Puna. Tous les radeaux coururent le plus grand danger, parce que le courant étoit très-rapide, & que les Indiens qui les conduisoient étoient perfides. La plus grande partie du bagage de Pizarre fut pillée; mais étant arrivé à terre sain & sauf avec son cheval, il fut bientôt vengé.

Il attaqua la ville, & fit un grand carnage des habitans. Plusieurs combats suivirent; les Indiens voyant qu'ils étoient toujours vaincus, commencerent à croire que les Espagnols étoient invincibles, qu'ils étoient protégés par quelques Divinités, & qu'ils s'étoient eux-mêmes rendus coupables d'un grand crime en s'opposant à la volonté du Ciel. Ils s'efforcerent d'appaiser les Espagnols par des présens considérables d'or & d'argent, parce qu'ils remarquerent que ces étrangers faisoient grand cas de ces métaux. Un Indien de distinction se lia si étroitement avec les Espagnols, que ceux-ci, pour récompenser son zele, mirent une croix sur sa maison pour la préserver du pillage. Il rapporta des détails merveilleux sur la richesse de l'Empire, la grandeur de Cusco, où résidoit l'Inca Huascar; il montra combien il étoit facile de conquérir tout l'Empire, tandis qu'il étoit en proie aux factions,

*Il reçoit des éclaircissemens sur la richesse du Pérou.*

& enfin il enflamma si bien l'ambition de Pizarre, que ce Général se mit aussi-tôt en marche pour reconnoître le pays, & tâcher de réduire les petits Princes du voisinage.

D'abord il envoya un vaisseau à Panama avec tous les trésors trouvés à Tumbez, pour être employés par Almagro à augmenter l'armée & la flotte, comme aussi à l'achat d'armes & de munitions. Le Souverain de Tumbez s'étoit réfugié dans les montagnes après la derniere défaite de ses troupes, & Pizarre vouloit se rendre maître de sa personne. Cet article étoit un des principaux de son expédition. Dans sa marche il rencontra le commencement de la grande route de l'Inca, qui conduisoit aux principales villes de l'Empire; mais ses soldats étant harassés de fatigue, il fut obligé de s'en retourner sans avoir réussi en rien.

Ferdinand de Soto avoit aussi été détaché à la tête d'un parti, pour un projet du même genre. Il s'avança jusqu'à Coxas, vit plusieurs troupeaux de brebis Péruviennes, & un grand nombre de bâtimens magnifiques; il trouva quelques barres d'or & d'argent, défit les natifs en plusieurs batailles, découvrit la grande route, & ensuite retourna à Tumbez, où Pizarre étoit arrivé depuis quelques jours.

Ce fut après cette jonction que Pizarre résolut d'établir une Colonie dans les vallées de Tongarala, pour avoir dans le pays une place d'armes, de retraite & de rafraîchissement. Il bâtit en conséquence la ville de Saint-Michel de Piura, & il y laissa pour la garder, & en qualité de Magistrats, ceux de ses soldats qui étoient

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

les moins capables de résister à la fatigue. Il leur partagea les terres de Tumbez & de Piura, qu'il désigna pour former le district de la ville (a).

*Guerre civile dans cet Empire.*

Pendant que Pizarre étoit occupé de pourvoir à cet établissement, il recevoit exactement les nouvelles relatives à la guerre civile entre les deux freres Huascar & Atahualapa. Il croyoit nécessaire d'avoir un œil attentif sur tous les événemens, parce que ses espérances étoient fondées sur les divisions intestines qui déchiroient l'Empire, & qui n'avoient pas permis à aucun des deux Princes de s'occuper de cette poignée d'étrangers qui étoient arrivés sur les côtes.

Il ordonna à son frere Jean de pénétrer plus avant dans le pays à la tête de cinquante chevaux, & il se prépara lui-même à le suivre, pour s'informer plus particuliérement de l'état du pays, des mœurs & coutumes des habitans, de leur police civile & militaire, de leur maniere

(a) Saint-Michel fut la premiere Colonie Espagnole dans le Pérou, qui reçut la dénomination de Nouvelle-Castille; mais elle ne subsista pas long-temps. La situation étoit malsaine, ce qui obligea les Espagnols à l'abandonner pour s'établir plus près de la côte, à l'endroit où la ville est actuellement bâtie, dans une vallée fertile & riante. Les colons s'occuperent de la culture avec beaucoup de zele, & y planterent une grande quantité de végétaux d'Europe qui y prospérerent beaucoup, quoique le climat fût sec & le terrein sablonneux. Les vignes & les figuiers y réussirent sur-tout d'une maniere étonnante; on faisoit deux moissons de blé tous les ans. Cette vallée avoit été originairement très-peuplée, & indépendante de l'Inca du Pérou. Herrera, Dec. III, l. V, sec. III.

de combattre, ainsi que de leur puissance, de la cause de la guerre civile, & des dispositions des peuples en faveur des deux rivaux. Il apprit qu'Atahualapa étoit plus populaire que l'Empereur, & qu'il n'étoit que fils naturel du dernier Inca; que dans les guerres que son pere avoit eues à soutenir, il s'étoit distingué par son courage; qu'il avoit gagné l'amitié de tous les Officiers généraux; qu'il étoit affable, libéral & généreux, & que ces qualités lui avoient formé un parti très-redoutable contre son frere.

Ce Prince étoit reconnu à Quito comme Inca, quoique, par le testament de son pere, cette province ne lui eût été donnée que comme un fief dépendant de la couronne. Huascar avoit pris ombrage de cette conduite, & après avoir pris l'avis de son Conseil, il fit dire à Atahualapa qu'il ne pouvoit souffrir une entreprise si injurieuse pour sa personne, si dangereuse pour sa couronne, si impie en elle-même, & si contraire aux Loix de l'Empire. Il l'exhorta à mettre des bornes à son ambition, qui probablement donneroit lieu à une guerre, & qui causeroit peut-être la ruine de l'Empire; en même temps il leva une armée pour donner plus de poids à son ambassade, & pour déterminer son frere à obéir.

Atahualapa n'eut aucun égard à cette demande. Il s'y attendoit, & il s'étoit préparé à ne pas craindre les menaces de l'Empereur. Encouragé par sa popularité, pressé par son ambition, il vouloit au moins égaler son frere en construisant à Quito une ville aussi considérable que Cusco où résidoit l'Empereur, & ensuite il se proposa

de se rendre maître de tout l'Empire du Pérou. Il fonda quelques-unes des plus petites provinces, & les ayant trouvées très-éloignées d'adopter des mesures qui devoient troubler la tranquillité publique, il marcha droit à la capitale, livra bataille à Huascar, & força ce Prince à se retirer précipitamment pour rallier ses troupes dispersées, & pour augmenter son armée.

Le vainqueur continua sa marche vers Cusco, & soumit toutes les provinces qui se trouverent sur son chemin. A son arrivée à Caxamalca, il reçut un détail plus circonstancié des exploits des Espagnols à Puna & à Tumbez. En conséquence il résolut de rester dans cette ville avec une partie de ses troupes, & d'envoyer le reste à la poursuite de son frere, qui étoit rentré en campagne à la tête d'une nouvelle armée.

Les deux partis se rencontrerent dans la vallée de Xauxa avec des forces à peu près égales, & chacun ayant plus de 140,000 hommes, le combat fut sanglant, & la victoire se déclara pour la seconde fois en faveur d'Atahualapa. Une troisieme bataille fut suivie d'une troisieme victoire; & peu de temps après, l'Empereur, victime d'une perfidie abominable, fut arrêté au milieu de sa capitale, & livré à son frere. Ses femmes furent traitées avec autant d'infamie que de cruauté; son palais fut pillé & lui-même fut enfermé dans une étroite prison.

Cette suite de succès donna à Atahualapa plus de temps de s'occuper de l'arrivée de Pizarre; mais lorsqu'il apprit que ce Général n'avoit pas

plus de deux cents hommes, il méprisa de si foibles ennemis, persuadé qu'un corps si peu considérable ne pourroit pas seulement entamer son Empire. Il se contenta d'envoyer un Gentilhomme de sa Cour pour pénétrer les desseins des Espagnols, & pour cet effet ce Gentilhomme envoya plusieurs Emissaires à Tumbez.

Tel étoit l'état de l'Empire, lorsque Pizarre partit de Saint-Michel le 4 Septembre pour se rendre à Caxamalca (*a*), dont il étoit éloigné de douze journées de marche. Il prépara des radeaux pour passer la riviere, & dans l'espace de trois jours il joignit un Officier qu'il avoit détaché pour aller soumettre le Cacique de Caraen ou de Piura. Pizarre resta dix jours dans la vallée de ce nom, tant pour faire tous ses préparatifs, que pour s'instruire à fond des progrès & des forces d'Atahualapa. 1532.

Avant de se remettre en marche, il fit une revue générale de son armée, qui se trouva forte de soixante-sept chevaux & de cent dix fantassins, dont neuf se retirerent à Saint-Michel, parce que le Général déclara que ceux qui ne seroient pas déterminés à le suivre pouvoient retourner à la Colonie, où on leur donneroit des terres : *Je compte davantage*, dit-il, *sur la fermeté & le courage d'un petit nombre, que sur une armée qui n'auroit d'autre mérite que d'être nombreuse.*

---

(*a*) Nous trouvons le nom de cette ville écrit différemment par les Historiens Espagnols. Herrera & les Géographes les plus modernes écrivent *Caxamalca*; mais Garcilasso met constamment *Cassamasca*.

Sect. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Pizarre s'avance dans l'intérieur du pays.*

Tout étant prêt, Pizarre se mit en marche, & traversa un pays ennemi & inconnu avec toute la circonspection que les circonstances lui prescrivoient; il arriva aux frontieres de Curaca Paver, vassal puissant de l'Empire, & qui cependant avoit été opprimé par le dernier Inca Huayna Capac.

Les Espagnols, à son invitation, prirent leurs quartiers dans la ville & y furent très-bien accueillis. Pizarre y apprit dans le plus grand détail l'origine & l'état de la guerre civile, & plusieurs autres choses nécessaires à l'exécution de ses desseins. On lui dit qu'il y avoit à Caxas un corps de troupes d'Atahualapa, & que cette ville, qui n'étoit qu'à deux journées de marche, se trouvoit sur le chemin de Caxamalca. Pizarre détacha un de ses Capitaines pour aller reconnoître la place, & tâcher de faire une alliance avec les habitans. Il le suivit lui-même de près, & s'arrêta ensuite à une ville appelée *Zamen*, où il attendit le retour du détachement. Cinq jours après, il vit revenir un messager de la part du Capitaine, qui lui dit que cet Officier avoit d'abord pensé à surprendre la ville; mais qu'il avoit jugé cette mesure inutile, parce que les habitans l'avoient très-bien reçu; que le Commandant des troupes Péruviennes l'avoit traité avec beaucoup d'amitié, & lui avoit donné tous les éclaircissemens qu'il lui avoit demandés sur l'état de l'Empire, ce qu'il étoit très-capable de faire, parce qu'il étoit employé à la levée des taxes dans différentes provinces; que ce Commandant lui avoit donné la plus grande idée des richesses de Cusco, Métropole de l'Empire, où Atahualapa

avoit fixé sa résidence. Pizarre fit dire à son Officier de revenir le joindre, après quoi il marcha à Caxas, & de là à Guacacamba. Dans la premiere de ces deux villes, il vit un grand bâtiment entouré d'une muraille de terre comme une forteresse. On lui dit que c'étoit la demeure d'un grand nombre de femmes employées à fabriquer les étoffes pour l'habillement des troupes Impériales, & qu'il n'étoit point permis aux hommes d'y entrer. A la sortie de la ville, il remarqua plusieurs Indiens suspendus par les talons, pour avoir voulu pénétrer dans cet hôpital qu'on regardoit comme sacré.

Dans sa marche il fut accosté par un Indien de distinction, qui se dit Ambassadeur d'Atahualapa. Il lui présenta deux vases de pierre très-bien travaillés, un gros fardeau d'une espece de poudre parfumée, & l'assura que l'Inca ne désiroit rien tant que l'amitié d'étrangers, dont la valeur & les autres qualités héroïques ne lui étoient pas inconnues.

Il n'étoit pas difficile de juger que cet Indien étoit un espion; mais Pizarre dissimula, reçut ce Ministre avec beaucoup d'égards, & le renvoya avec des présens, en le chargeant de faire agréer à l'Inca l'hommage de son respect. Pour satisfaire la Colonie & maintenir les espérances des Colons, Pizarre leur rendit compte de ses progrès, & leur envoya en présent plusieurs vases & plusieurs pieces de toiles de coton & d'étoffes de laine brochées d'or & d'argent, en leur recommandant de vivre en bonne intelligence avec les Indiens de leur voisinage.

Guacacamba étoit une ville plus importante;

elle avoit une forteresse bâtie en pierres; elle étoit située sur une forte riviere, sur laquelle il y avoit plusieurs ponts & plusieurs chaussées. A travers ces villes passoit le grand chemin impérial, qui avoit plus de quatre cents lieues de longueur de Cusco à Quito. Il étoit très-bien pavé, & assez large pour que six chevaux pussent y passer de front. De distance en distance, des tuyaux y conduisoient l'eau des montagnes voisines, & de quatre en quatre lieues on trouvoit des Tambos ou maisons de rafraîchissement pour les voyageurs.

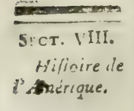
Pizarre ayant appris que l'Inca étoit à Caxamalca, il paroît qu'il quitta la grande route de Cusco; car nous trouvons qu'il traversa un désert où la disette d'eau le réduisit aux plus grandes extrémités. Enfin il arriva à Motex. Le Curaca (Gouverneur) de cette ville étoit à l'armée de l'Inca, où il servoit à la tête de trois cents hommes; l'Officier qui y commandoit à sa place consentit que les Espagnols s'y reposassent deux jours. C'est là que Pizarre vit sacrifier des victimes humaines. Tous les mois, à un certain jour, on arrosoit la face des Idoles avec du sang de ces victimes, & cette cérémonie religieuse étoit si respectée, que lorsque les victimes manquoient, plusieurs habitans s'offroient volontairement, & se réjouissoient d'être taillés en pieces par les mains sacrées de ces Prêtres imposteurs. Les Espagnols avoient eu beaucoup à souffrir avant d'arriver à Motex, de la chaleur du climat, de la pesanteur de l'atmosphere, & de la disette d'eau. Il ne falloit pas moins que l'espérance de voir bientôt leurs travaux avanta-

geusement récompensés, pour leur donner la force de résister à tant de maux. Pizarre quitta Motex, & arriva sur les bords d'une riviere, de l'autre côté de laquelle on voyoit un grand nombre de villes & de villages.

*Il marche à Caxamalca.*

Pour empêcher les Indiens de s'opposer au passage de l'infanterie sur les radeaux, il ordonna à son frere Hernando de traverser la riviere à la nage avec sa cavalerie. Les natifs se retirerent dans la consternation, également étonnés & effrayés de voir des hommes nageant sur le dos d'animaux qu'ils dirigeoient dans l'eau comme si c'eussent été des canots. Hernando arrêta quelques fuyards, & par la douceur avec laquelle il les traita, il les convainquit qu'on ne vouloit leur faire aucune violence, & qu'ils pouvoient s'en retourner tranquillement dans leurs habitations; mais il ne put jamais les faire parler. Il en fit appliquer un à la torture, & il apprit qu'Atahualapa attendoit les Espagnols à la tête d'une armée, dans l'intention de les combattre; que cette armée étoit divisée en trois colonnes, chacune desquelles avoit ordre d'arrêter les progrès des Etrangers; qu'un de ces corps étoit au pied de la montagne, sur le chemin de Caxamalca, l'autre au sommet, & le troisieme de l'autre côté de cette montagne. L'Indien ajouta que l'Inca avoit voulu d'abord suivre la conquête de quelques provinces; mais qu'il avoit résolu d'exterminer les Espagnols avant que leur nombre s'augmentât, ou qu'ils se fissent des partisans dans le pays.

D'après cet avertissement, Pizarre fit faire des radeaux, passa la riviere sans obstacle, logea ses



SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

troupes dans un fort dont il prit possession, & apprit du Curaca que l'armée de Caxamalca excédoit cinquante mille combattans. Ce Curaca s'annonça comme l'ennemi d'Atahualapa, parce que ce Prince avoit fait mourir quatre mille de ses sujets, pour les punir d'avoir défendu son légitime Souverain contre un ambitieux usurpateur. Le Curaca pleuroit sur-tout la perte de cinq cents femmes arrachées des bras de leurs maris & de leurs parens, pour satisfaire la brutalité des soldats du vainqueur.

Pizarre, obligé de rafraîchir ses troupes dans cette ville amie, employa cet intervalle à se procurer de plus grands éclaircissemens. Un Indien s'offrit à le servir; mais il refusa d'agir en espion. »J'irai, dit-il, aux pieds de l'Inca lui porter votre message, & je vous rapporterai tout ce que je verrai; mais je ne me chargerai jamais d'un emploi qui me déshonoreroit, & m'exposeroit à une punition violente & ignominieuse«. Ces sentimens nobles & délicats firent beaucoup de plaisir à Pizarre. Il vit qu'il pouvoit compter sur un homme si vertueux; en conséquence il l'envoya à Atahualapa pour saluer ce Prince de sa part, lui offrir les services des Espagnols, & l'avertir qu'il étoit en pleine marche pour aller se prosterner devant lui, & lui demander son amitié, parce que sa seule intention étoit de combattre ses ennemis sans faire aucun tort à ses sujets.

L'Indien partit pour remplir cette commission, & Pizarre continua son voyage. Après trois jours de marche, il atteignit la montagne où on lui avoit dit qu'Atahualapa étoit posté avec un corps

de troupes. Les Espagnols la monterent sans autre obstacle que celui qui venoit de la difficulté du terrein. A la tête de quarante chevaux & d'un gros de l'infanterie, il s'approcha d'une forteresse construite sur le faîte, & d'un accès si difficile, que la cavalerie avoit la plus grande peine à avancer. Le rocher qui étoit vif, étoit coupé en forme de marches, mais fort irrégulieres. Autour de ce fort étoit une muraille de pierre bâtie sur l'extrémité du rocher, qui étoit coupé de tous côtés à pic, excepté à un seul endroit. La plus légere défense auroit rendu la prise de ce fort impossible aux Espagnols, quand bien même leur armée auroit été du double plus nombreuse, & ce fut pour Pizarre un grand sujet de surprise & de joie de s'en voir le maître à si bon marché. Il s'y arrêta jusqu'à ce que le reste de sa troupe fût arrivé avec le bagage. Tous les Officiers présumoient que l'Inca n'avoit point l'intention de les traiter en ennemis, puisqu'il n'avoit pas défendu ce poste. Cependant il parut par la suite que la politique du Prince avoit été de laisser les Espagnols s'avancer le plus qu'il seroit possible, afin de leur couper plus aisément la retraite, & de les exterminer plus sûrement.

*Il reçoit une embassade d'Atahualpa.*

Pendant que les Espagnols étoient sur le haut de cette montagne, où ils étoient arrivés avec beaucoup de peine, il arriva au camp une ambassade de l'Inca pour répondre à celle de Pizarre. Le Ministre avoit une suite assez nombreuse. Il offrit au Général dix brebis Péruviennes au nom de son Maître, & quelques bijoux de peu de valeur. Ensuite il demanda

qu'on lui dît en quel temps les Espagnols se proposoient d'arriver à Caxamalca, afin que l'Inca fît réparer les chemins. Il parla en dernier lieu des victoires répétées de l'Inca ; il contredit tout ce qu'on avoit appris des troupes qu'il avoit avec lui à Caxamalca, disant qu'il s'y étoit arrêté uniquement pour se préparer à soumettre quelques provinces qui tenoient encore pour son frere.

Pizarre répondit qu'il se réjouissoit du succès des armes de Sa Majesté, & qu'il la remercioit des bonnes intentions qu'Elle vouloit bien montrer à des Etrangers, dont la mission étoit beaucoup plus importante qu'il ne pouvoit l'imaginer. » Vous direz à votre Maître, ajouta-t-il, que je suis le sujet du plus grand Monarque du Monde ; qu'il m'a envoyé pour retirer votre Souverain & son peuple de la pratique d'une Religion impie & abominable. J'espere qu'il me recevra avec bonté, & en ce cas, il peut compter sur ma fidélité ; mais si au contraire il vouloit chercher à me nuire, & s'il préfere la guerre à la paix, il verra bientôt que les Espagnols sont aussi terribles pour leurs ennemis, qu'utiles à leurs Alliés «.

L'Ambassadeur prit congé avec cette réponse, & les Espagnols continuerent leur marche. Ils s'arrêterent la nuit au pied de la montagne dans une vallée délicieuse. Le lendemain, Pizarre reçut une seconde ambassade, & une plus grande quantité de présens, quoique du même genre que ceux qui lui avoient été déjà remis. La suite de l'Ambassadeur étoit magnifique, & tous les Officiers qui l'accompagnoient buvoient dans des

des vases d'argent ; ce qui donna aux Espagnols une grande idée de la richesse de leur Maître, qui lui-même la confirma dans le discours qu'il fit.

Le lendemain, le messager Indien que Pizarre avoit envoyé, revint, & lorsqu'on lui eut fait part de tout ce que l'Ambassadeur de l'Inca avoit dit, il fut si irrité, qu'il se jeta sur lui, l'appela traître & menteur ; & il l'auroit certainement tué, si on n'avoit pas employé la force pour l'arracher de ses mains. Il dit à Pizarre qu'il devoit ne pas croire un mot de tout ce que les Députés de l'Inca lui avoient dit ; que ces Députés n'étoient que des espions qui venoient observer tous ses mouvemens, & tâcher de l'entraîner dans le piége. Il assura que l'Inca étoit à la tête d'une armée nombreuse ; que Caxamalca étoit abandonnée, & que les troupes étoient en campagne ; que non seulement on n'avoit pas voulu le laisser approchet de l Inca, mais qu'on l'avoit renvoyé sans lui avoir donné à manger, quoiqu'il fût presque mort de faim & de fatigue. En un mot, il soutint que l'Inca n'avoit que des vûes hostiles, & que tous ses messagers lui avoient dit des mensonges.

Pizarre ne doutoit pas de la vérité de ce récit. Cependant il feignit de ne pas le croire, tant que le Ministre Péruvien fut présent. Garcilasso parle d'un Ambassadeur qui vint à cette époque de la part de l'infortuné Huascar, pour supplier les Espagnols de se charger de sa vengeance ; &, en qualité de fils du Dieu Virachoca, de punir l'ambition & l'usurpation d'un frere dénaturé. Ce Député fut traité avec beaucoup d'égards,

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

& Pizarre le renvoya en lui disant qu'il étoit en marche pour aller rendre la liberté à son Maître & lui faire justice.

A mesure que les Espagnols approchoient de Caxamalca, les députations de l'Inca se multiplioient. Un troisieme Ambassadeur, plus distingué que les autres, vint à la rencontre de Pizarre. Il étoit frere de l'Inca, & sa suite répondoit à sa qualité. Il dit au Général qu'il venoit de la part de son souverain Seigneur pour accueillir les Espagnols, & leur dire qu'ils étoient les bien venus. Il leur présenta des productions du pays, comme une marque de son affection. » L'Inca se fait le plus grand plaisir, dit-il, de » voir ses parens, qui, comme lui, descendent » du Soleil Inca Virachoca! continua-t-il en » s'adressant à Pizarre, je me félicite de ce que » mon Souverain m'a choisi pour m'envoyer à » vous, & je vous supplie de m'accorder trois » choses. La premiere, que vous vouliez bien re» garder l'Inca Atahualapa comme votre ami, » & faire avec lui un traité d'amitié & d'al» liance éternelle. La seconde, que vous oubliiez » tous les crimes que ses sujets peuvent avoir » commis, soit par ignorance, soit faute de ré» flexion. La troisieme enfin, que vous ayez la » bonté d'épargner aux habitans de Caxamalca » les châtimens que, par l'ordre de votre Dieu » & de votre Pere le suprême Virachoca, vous » avez infligés aux Insulaires de Puna & aux » Tumbezans; & qu'étant vous-même Inca, » descendant du Soleil, vous vouliez bien dans » cette circonstance n'écouter que la clémence » qui est un de vos attributs «.

Après ce discours, il ordonna qu'on déployât les présens. Ils consistoient en quadrupedes & oiseaux de différentes especes, en fruits, en toiles de coton & étoffes de laine, en miel dans les rayons, en poivre, en plusieurs sortes de liqueurs distillées ou extraites des grains, en vêtemens très-riches, en coupes & en plats d'argent, en bijoux enrichis de turquoises & d'émeraudes; & enfin en une grande quantité de curiosités d'un grand prix. Il remit à Pizarre, comme une marque particuliere de respect de la part de l'Inca, une paire de bas de la même espece que ceux que ce Prince portoit ordinairement, avec une couple de riches bracelets d'or, honneur réservé aux Militaires Péruviens, & rendu dans cette occasion à Pizarre comme un hommage à sa valeur.

Titu Antouchi, c'étoit le nom de l'Ambassadeur, s'excusa d'avoir osé faire de si chétifs présens à des enfans du Soleil; mais il dit qu'il espéroit que son Maître trouveroit des occasions de leur marquer son estime & son affection. On peut dire que le Prince le plus civilisé n'a jamais employé de Ministre aussi adroit & aussi poli que Titu Antouchi. Dans une conversation particuliere que Pizarre eut avec lui, il lui trouva autant d'esprit que de bon sens.

Garcilasso prétend qu'Atahualapa n'avoit point de mauvais desseins lorsqu'il envoya cet Ambassadeur; que son intention étoit uniquement d'appaiser le courroux du Soleil, pour les injures qu'avoient faites à ses enfans les habitans de Puna & de Tumbez. Il soutient qu'à l'approche des Espagnols, son courage l'abandonna. Il parle d'une

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

prophétie faite par le pere de l'Inca, & qui étoit semblable à la tradition que nous avons vue établie dans le Mexique, lorsque Cortez y aborda, & il croit qu'Atahualpa étoit persuadé que cette prophétie alloit s'accomplir, parce qu'il ne pouvoit pas imaginer qu'une poignée d'hommes eût pu défaire les armées de Puna & de Tumbez, & osé pénétrer au centre de son Empire, sans le secours & la protection immédiate du Soleil.

Les Espagnols renvoyerent l'Ambassadeur avec des présens, & en le priant d'assurer l'Inca de leur respect & de leur entiere soumission. Cependant ils n'étoient pas d'accord sur les vraies intentions de ce Prince. Les uns croyoient qu'il se proposoit, par ses présens, de cacher ses projets, de tenir les Espagnols dans une funeste sécurité, & ils vouloient en conséquence qu'on redoublât de vigilance & de circonspection. D'autres disoient que les présens étoient des marques de la magnificence de l'Inca, & de son attachement aux loix de l'hospitalité. D'autres enfin étoient persuadés que ces prévenances découvroient la crainte que les Espagnols lui causoient. On convint généralement qu'on employeroit les plus grandes précautions en allant à Caxamalca.

Lorsqu'ils approcherent de la ville, ils virent l'armée de l'Inca qui occupoit une lieue d'étendue, & présentoit un aspect formidable, si la victoire avoit dû suivre le parti le plus nombreux.

*Arrive à Caxamalca.*

Le soir on arriva à la ville, & on la trouva abandonnée par l'Inca & la principale Noblesse. Cependant Garcilasso prétend que les habitans

avoient ordre de recevoir & de traiter les fils du Soleil avec le plus grand respect. Herrera dit précisément le contraire. Si on en croit ce dernier, les Espagnols ne trouverent pas un seul homme dans la ville; il n'y avoit qu'un très-petit nombre de femmes, qui parloient ouvertement du dessein formé de détruire les Chrétiens, & qui plaignoient le malheureux sort qui les attendoit.

Pizarre fit fouiller la ville, pour s'assurer qu'il n'y avoit point de troupes cachées, & après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté, il envoya un Indien à l'Inca pour lui demander les quartiers qu'il avoit préparés pour ses amis, comme le lui avoient annoncé ses Ambassadeurs.

On sut dans la suite que l'arrivée des Espagnols à Caxamalca avoit déconcerté l'Inca, dont les craintes augmentoient à mesure que ces étrangers s'approchoient de lui; cependant il ne parut d'autres marques de cette frayeur, si ce n'est qu'il assembloit son Conseil bien plus fréquemment qu'auparavant. D'un autre côté, Pizarre mit en délibération s'il n'étoit pas à propos d'envoyer à l'Inca une ambassade en forme, pour le remercier des politesses qu'il leur avoit faites, demander la continuation de sa protection, & lui faire part des motifs de leur voyage. Après de longs débats, on se décida pour l'affirmative. En conséquence Hernando Pizarre & Ferdinand Soto furent nommés pour remplir cette commission, & on leur donna une suite de vingt chevaux. Soto fut chargé de visiter l'Inca avec une partie de ce détachement, & Pizarre avec le reste

devoit rester en arriere pour le défendre, si on tentoit de lui faire quelque violence.

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Envoie des Ambassadeurs au camp de l'Inca.*

Ces Ambassadeurs trouverent l'armée Péruvienne en bataille pour les recevoir, parce qu'on avoit envoyé un Indien pour annoncer leur arrivée. Lorsqu'ils passerent devant les rangs, les Indiens virent les chevaux avec le plus grand étonnement. Soto fit franchir un fossé au sien, le fit reculer & passader, & amusa ainsi beaucoup les Indiens, qui n'osoient croire que le cheval & le cavalier fussent deux êtres séparés. L'Inca envoya un de ses Généraux pour le recevoir, avec ordre de le traiter avec le plus grand respect. Lorsque cet Officier approcha Soto & les Espagnols, il les adora, & ensuite se tournant vers l'armée, il annonça que ces hommes étoient les descendans du Dieu Virachoca, qu'on devoit honorer comme la Divinité elle-même. Aussi-tôt toutes les filles de Péruviens commencerent leurs révérences avec toutes les marques de la soumission, & ils suivirent les Espagnols jusques en la présence de l'Inca.

L'étonnement des deux partis devint alors à peu près égal. Les Espagnols admiroient les richesses, la pompe & la magnificence de l'Inca, & le Monarque ne pouvoit se lasser de regarder l'habit, la figure, la barbe, la tournure, les armes & les chevaux des Espagnols. Quelques minutes se passerent dans un profond silence. Enfin les Espagnols s'étant remis, ils s'approcherent du trône d'or sur lequel Atahualapa étoit assis, & à mesure qu'ils avançoient, ils multiplioient les saluts & les révérences. Lorsque Soto ne fut qu'à une petite distance, l'Inca se leva, l'embrassa

cordialement, & lui dit qu'il étoit le bien venu dans ſes Etats. » Voilà, dit-il, la vraie figure, » le port & l'habit de notre Dieu Virachoca » exactement décrits par l'Inca Virachoca notre » ancêtre «. Après ce peu de mots, ſix belles filles, ſuivies de quelques jeunes garçons richement habillés, ſervirent une collation compoſée de fruits & de liqueurs. Deux femmes du ſang royal, remarquables par leur beauté, s'avancerent, portant de petites coupes d'or remplies de la liqueur que l'Inca buvoit ordinairement; l'une fut préſentée à Atahualapa, & l'autre à l'Ambaſſadeur.

Après ces cérémonies préliminaires, Soto ſe diſpoſa à remplir ſa commiſſion; mais à peine avoit il commencé à parler, qu'il fut interrompu par l'Inca, qui demanda le temps d'admirer encore l'image de ſon Dieu. Soto monta à cheval pour ſatisfaire ce Prince, & le fit caracoler. Atahualapa marqua beaucoup de plaiſir à la vue de cette manœuvre, & il ne montra aucune crainte du cheval qui vint le flairer, tandis que les Indiens prenoient la fuite lorſque ces animaux s'approchoient d'eux.

Enfin l'Ambaſſadeur eut la permiſſion de parler; mais à condition que ſon diſcours ne ſeroit pas long. Soto ayant fait un nouveau ſalut, commença par parler de la grandeur & de l'excellence de la dignité du Pape, & de la vaſte puiſſance de Charles V, Empereur, & Roi des Romains, qui, voulant retirer les Péruviens de l'idolâtrie groſſiere dans laquelle ils étoient plongés, avoient envoyé Don Franciſco Pizarro avec ſes compagnons & quelques Prêtres, pour

leur faire connoître le vrai Dieu, & faire avec l'Inca un traité d'amitié & d'alliance perpétuelle. Il finit en annonçant l'arrivée des Espagnols à Caxamalca, & que Pizarre entreroit avec ce Prince dans de plus grands détails.

Les Historiens Espagnols ne s'accordent point sur les particularités de cette audience. Herrera rapporte que l'Inca reçut poliment les Ambassadeurs, mais qu'il ordonna immédiatement à l'armée de marcher à Caxamalca pour accabler Pizarre d'un seul coup, faire tous les Espagnols prisonniers, & les sacrifier aux Dieux. Dans ce dessein, il avoit fait préparer des filets, dans lesquels on devoit les prendre comme des bêtes féroces (*a*).

Si on en croit Garcilasso, l'Inca ne pensoit plus à se défendre. Il regardoit l'Empire comme perdu, depuis que les Espagnols étoient arrivés au centre de ses Etats. En réponse à l'Ambassadeur, il dit que, quoiqu'il vît avec plaisir que la prophétie de ses ancêtres alloit s'accomplir pendant son regne, il ne pouvoit penser sans peine à la destruction d'un Empire si florissant. Il avoua que, quoiqu'il eût été averti des victoires que les Espagnols avoient remportées à Puna & à Tumbez, & des forteresses qu'ils avoient élevées dans ses possessions, il n'avoit pris aucunes mesures pour les chasser, parce qu'il étoit persuadé qu'ils étoient les enfans du grand Virachoca, & les Ambassadeurs de Pacachamac, & qu'il avoit fait publier dans les écoles de Cusco une Loi qui

(*a*) Decad. III, l. VIII, c. I.

défendoit à tous ses sujets de prendre les armes contre eux, à moins qu'ils ne commissent quelque sacrilége ou quelque impiété grave. Il demanda cependant à l'Ambassadeur pourquoi, tandis qu'il n'annonçoit que des intentions pacifiques, les Espagnols avoient commis tant de massacres par-tout où ils avoient passé, sans s'informer des dispositions du Souverain : » Mais je » présume, ajouta-t-il, que les deux Princes » qui vous envoyent vous ont ordonné de nous » traiter avec la plus grande sévérité ; ainsi je » me soumets à tout ce que vous exigerez de » moi ; je réclame seulement votre clémence » pour mes sujets, mes femmes & mes amis, » dont les malheurs me touchent plus que les » miens propres «.

Ces deux relations sont bien différentes ; on peut les concilier, en supposant que le dessein de l'Inca étoit de tromper les Espagnols, & d'employer un stratagême pour les prendre tous vivans. Cependant, en ce cas, il seroit extraordinaire que la Noblesse & les soldats, qui connoissoient les projets secrets de leur Souverain, eussent été aussi touchés de son discours qu'ils le parurent. En effet, Garcilasso prétend qu'ils fondoient en larmes, qu'on n'entendoit de tous côtés que des sanglots & des gémissemens, & qu'ils annonçoient le désespoir le plus vrai & le moins contrefait. » L'Inca lui-même, dit-il, » étoit si persuadé de la vérité de la prophétie, » qu'il négligea tous les moyens de résistance, qu'il » regardoit les Espagnols comme les envoyés du » Ciel, & qu'il s'étoit préparé à une entiere ré» signation «.

Ce qui est le plus probable, c'est que les Espagnols & les Péruviens s'entendoient fort mal. Ils n'avoient pour Interprete qu'un Indien de Puna, qui ne connoissoit point la Langue Espagnole, & qui entendoit fort peu celle de la Cour, très-différente de celle des provinces. Tous les Historiens conviennent au surplus que l'Inca déclara aux Ambassadeurs qu'il iroit voir le Général à Caxamalca, & qu'il espéroit qu'il ne prendroit point ombrage de ce qu'il y seroit accompagné par une armée, suivant l'usage de l'Empire, pendant les voyages de l'Empereur.

Dès que le jour parut, on vit tout le camp Péruvien en mouvement, ce qui donna l'alarme à Pizarre, qui ne comptoit pas trop sur les belles paroles données à l'Ambassadeur. Il mit ses Espagnols en ordre de bataille dans une grande place, & attendit tranquillement l'arrivée de l'Inca, qui fut quatre heures pour faire trois lieues. C'étoit la distance qui séparoit la ville du camp. Ce Prince étoit porté dans une litiere d'or, supérieurement travaillée, sur les épaules d'Indiens de la plus grande distinction. Il étoit suivi d'un corps de douze mille Gentilshommes, qui avoient caché leurs armes sous des cottes de mailles faites avec des feuilles de palmier, pour résister aux épées des Espagnols. Suivoit ensuite l'armée, composée de soixante-quinze mille hommes. Trente mille domestiques, femmes ou enfans, fermoient la marche. Tous les Indiens étoient richement habillés, & couverts de plaques d'or & d'argent enrichies de pierres précieuses.

Pizarre les voyoit s'approcher, & l'éclat que jetoient tant de richesses, au lieu de lui faire

peur, excitoit ſon avarice. Il exhorta ſes troupes à donner des marques de leur courage : enſuite il envoya un Indien pour avertir l'Inca qu'il attendoit ſon arrivée avec impatience. Ce Prince répondit qu'il prioit le Général de retenir les chevaux & les chiens qui effrayoient ſes ſujets, & de ne pas être fâché de ce qu'il y en avoit un certain nombre qui avoient pris les armes, malgré ſes ordres, l'aſſurant qu'ils ne commettroient aucun déſordre.

Ce meſſage convainquit Pizarre que ſes ſoupçons d'une trahiſon n'étoient que trop bien fondés. Il les communiqua à ſes principaux Officiers, & on réſolut de tirer parti de la demande que faiſoit l'Inca. En effet, ſous prétexte de cacher les chevaux & les chiens, Pizarre les plaça dans une embuſcade.

Ce Général ayant remarqué qu'on dreſſoit la tente de l'Inca dans la campagne, craignit que l'intention de ce Prince ne fût de différer l'entrevue juſqu'à la nuit, afin de mieux réuſſir dans ſes perfides deſſeins. Pour en prévenir l'effet, il lui envoya un Eſpagnol, nommé *Aldena*, pour le ſupplier de hâter ſa marche. Atahualapa reçut le Député en colere, & ordonna qu'on ſe ſaisît de lui & qu'on le punît; mais l'inſtant d'après il dévora ſon reſſentiment, fit quelques politeſſes à l'Eſpagnol, & le renvoya en le chargeant de dire à Pizarre qu'il ne tarderoit pas à le joindre. Cet incident découvrit encore davantage les deſſeins ſecrets de l'Inca, & détermina les Eſpagnols à ſe tenir plus exactement ſur leurs gardes. Pizarre fit placer ſur une éminence un corps de Mouſquetaires, avec or-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

dre de faire feu au signal qu'on leur en donneroit, pendant que la cavalerie sortiroit de différens côtés pour garder les passages, afin qu'aucun des principaux Indiens ne pût échapper.

C'étoit sans doute une grande témérité d'oser attaquer une armée de près de cent mille combattans avec cent soixante-dix soldats; mais les Espagnols connoissoient le génie des Indiens, la crainte qu'ils avoient des armes à feu, des chevaux & des chiens; ils savoient combien ils connoissoient peu l'art de la guerre, & que les victoires remportées sur les habitans de Puna & de Tumbez faciliteroient celle qu'ils alloient poursuivre.

*Ce Prince est fait prisonnier, & son armée taillée en pieces.*

L'Inca s'avança avec beaucoup d'ordre & de pompe, au son d'une multitude d'instrumens guerriers. Il avoit envoyé des coureurs pour observer la position des Espagnols, & ils revinrent avec joie lui rapporter que le Géneral étoit seul avec quinze de ses compagnons dans la grande place, où il l'attendoit à pied. Cet avis encouragea si fort les Indiens, qu'ils se précipiterent en désordre dans la place, croyant qu'ils alloient sans peine arrêter tous les Espagnols & les amener à l'Inca. Le Prince suivit cette multitude, & élevé sur sa litiere, il exhorta ses soldats à combattre avec leur courage ordinaire.

Ils alloient fondre sur Pizarre, lorsque celui-ci, pour éviter toute espece de reproche, envoya le Moine Vincent Valverde pour faire des propositions de paix. Il fut présenté à l'Empereur, qui vit avec surprise la différence de son habillement. Il lui fit plusieurs questions sur la Divinité, sur le Pape, & sur l'Empereur. Il de-

manda quelle espece de tribut on vouloit qu'il payât à Charles, qui étoit d'une nature inférieure à Dieu le Pere, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit, & au Pape? Comment il pouvoit se faire que Jésus-Christ, qui étoit Dieu, eût perdu la vie, & comment on pouvoit avoir appris tout ce qu'on lui disoit de la Trinité? Le Moine lui répondit que tout cela se trouvoit dans un livre qu'il lui montra, & qui étoit son Bréviaire. Atahualapa voulut voir ce livre. Il le prit, le mit à son oreille, & ne l'ayant point entendu parler, il le jeta à terre, croyant que le Moine avoit voulu le tromper: » Vous croyez, » lui dit-il, que Jésus-Christ est Dieu, & il est » mort; pour moi j'adore le soleil & la lune » qui sont immortels. Je ne dois point de tri- » but à aucun Prince mortel, & je ne recon- » nois aucun Supérieur. Je serai bien-aise d'être » l'ami d'un Monarque qui montre une assez » grande puissance en envoyant des armées dans » des pays si éloignés; mais je ne veux être vas- » sal que des Dieux. Je ne dois rien au Pape, » & je ne connois pas le droit qu'il prétend » avoir de disposer de mon royaume. Quant » à la Religion, ce seroit une folie & une im- » piété d'abjurer une doctrine que je tiens de » mes ancêtres, jusqu'à ce que vous m'ayez » démontré la fausseté de la mienne & la » vérité de la vôtre «.

Le Moine se retira après cette réponse, croyant qu'il étoit inutile d'employer le raisonnement contre ce Prince, tandis qu'il avoit des moyens bien plus puissans. Dès qu'il eut rejoint Pizarre, ce Général donna le signal. Aussi-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

tôt les Mousquetaires commencerent à faire feu, & la cavalerie se précipita sur les Indiens effrayés, qu'elle renversa & foula aux pieds. En même temps les fantassins, avec leurs arquebuses, leurs piques & leurs épées firent, un carnage effroyable de cette multitude confuse entiérement déconcertée, par une attaque si soudaine, par le bruit de la mousqueterie, la vigueur des coups, la mort de leurs compagnons, la furie des chevaux & des chiens, & par une maniere de combattre à laquelle ils étoient étrangers.

Cependant Pizarre, convaincu que tout dépendoit du sort de l'Inca, fondit à la tête de quinze cuirassiers sur le corps qui environnoit la litiere de ce Prince; mais il y rencontra une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. Un grand nombre de Gentilshommes furent tués; mais leur place étoit sur le champ prise par d'autres, en sorte que les Espagnols alloient renoncer à leur projet de se saisir du Monarque, lorsqu'un soldat, nommé *Michel*, pénétra jusqu'au centre de cette garde, se saisit de la litiere, & ouvrit un chemin à Pizarre & aux autres Espagnols, qui mirent aussi-tôt la main sur Atahualapa, renverserent les porteurs, & le firent prisonnier.

3 *Mai* 1533. Cet événement répandit la consternation parmi les Indiens. Ils s'efforcerent de se sauver par les issues de la place; mais ils y subirent le sort qu'ils vouloient éviter. Plusieurs milliers furent tués ou foulés aux pieds, & une multitude incroyable d'entre eux périt sous les ruines d'une muraille qui ne fut pas assez forte pour les porter. Enfin, une grosse pluie qui vint tout à

coup fit cesser le carnage, & obligea les Espagnols à se mettre à l'abri, portant en triomphe le Monarque, dont la prise leur assuroit le succès de leurs opérations futures. Atahualapa fut conduit au quartier. On lui donna une forte garde, & même, si on en croit Gomara, on le mit aux fers; mais Pizarre les lui fit ôter le lendemain matin.

Lorsque le butin fut recueilli, il parut immense. Les vases d'or & d'argent qu'on trouva dans la tente de l'Inca, étoient d'une richesse prodigieuse. Il y en avoit un qui seul fut estimé cent mille ducats. Il y avoit en outre une grande quantité d'ornemens en or, en argent & en pierres précieuses, dont on dépouilla les morts; enfin il sembloit qu'on avoit rassemblé toutes les richesses du Pérou, dans la vûe de récompenser le courage des vainqueurs. Environ cinq cents femmes, qui appartenoient à l'Inca ou à ses principaux Officiers, se rendirent à Pizarre, qui les traita avec beaucoup de douceur. Plusieurs d'elles étoient du sang royal, les autres étoient les premieres favorites du Monarque, à quelques vestales près, qui avoient été envoyées du temple du Soleil pour demander aux Dieux le succès des armes du Prince, & la destruction des Espagnols.

Les Indiens avoient cru d'abord qu'Atahualapa avoit été tué; mais lorsqu'on sut qu'il avoit été fait prisonnier, environ cinq mille revinrent à Caxamalca pour partager sa prison & sa douleur. Rien n'est aussi touchant que les marques de fidélité & d'affection qu'ils donnerent à leur Souverain, ce qui fit voir aux Espagnols

combien ils devoient être vigilans, parce que des sujets aussi zélés ne devoient sans doute rien négliger pour rendre la liberté à leur Prince.

Le Général de l'Inca, qui se nommoit *Yumiravi*, s'étoit emparé de trois mille charges du trésor, & s'étoit sauvé à Quito, où il exerça la plus cruelle tyrannie (*a*). Chaque Seigneur un peu ambitieux, profitant du malheur du Monarque, se rendit indépendant dans sa terre, & y régna despotiquement, tandis que les autres s'attachoient à la personne de ce Prince infortuné, fondoient en larmes lorsqu'ils le voyoient, &, par ces témoignages d'attachement, adoucissoient ses maux & soulageoient sa douleur. Pizarre contribua aussi de tout son pouvoir à multiplier les consolations de l'Inca. Il ordonna aux Espagnols de se conduire à son égard avec beaucoup de respect, & il permit que ce Prince reçût dans son appartement ses femmes & ses courtisans. Par cette conduite il gagna si bien Atahualapa, qui avoit été d'abord triste & abattu, qu'il parut enfin s'accoutumer à sa situation. Il consentit à entrer en conférence avec le Général Espagnol,

(*a*) Yiumiravi, ou, comme Garcilasso l'appelle, Rumminavi, avoit sous ses ordres le gros de l'armée. Sous prétexte de venger la cause de son Souverain, il aspiroit à la couronne impériale. Il se rendit maître de tous les enfans & parens d'Atahualapa, pour les mettre, disoit-il, à l'abri des violences des Espagnols; mais bientôt après il les fit mourir, notamment un frere de l'Inca, qui avoit osé pleurer les malheurs de l'Empire. Il tenoit à Quito une Cour qui étoit devenue l'asile des voleurs, des meurtriers & des vagabonds, qu'il protégeoit pour se les attacher. Garcilasso, c. XXVIII, l. I.

qui saisit cette occasion pour lui découvrir tout le plan de son expédition.



Quoique nous ayons déjà parlé de la défaite & de la prison de l'Inca Huascar, ce ne fut cependant qu'à cette époque qu'Atahualapa en fut informé. Il sourit lorsqu'on lui apprit cette nouvelle, en disant qu'il étoit bien extraordinaire d'être en même temps vainqueur & prisonnier. Ayant observé que les Espagnols recherchoient avec empressement l'or & l'argent, ce Prince crut que ces métaux lui ouvriroient les portes de sa prison, & en conséquence il offrit une rançon incroyable. On rapporte qu'il proposa de remplir d'or l'appartement où il étoit confiné, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. Il en envoya chercher dans les provinces voisines; & comme il ne put pas exécuter sur le champ sa promesse, les Espagnols murmuroient, & disoient que ce délai cachoit quelque dessein funeste. L'Inca s'excusa, en faisant observer le grand éloignement des lieux d'où l'or & l'argent devoient être portés. Il proposa que Pizarre envoyât quelques Espagnols, pour chercher eux-mêmes les trésors de Cuzco, & il se chargeoit de les faire transporter en sûreté.

*L'Inca offre une rançon incroyable.*

Cette offre fut acceptée. En conséquence Ferdinand de Soto & Pierre del Barco furent nommés pour aller à Cuzco, pendant que Ferdinand Pizarre entreprit de reconnoître les richesses contenues à Pacacamec & dans d'autres provinces indiquées par l'Inca, qui y avoit déposé ses trésors. Avant leur départ, ce Prince publia une proclamation dans tous ses Etats, pour que les Espagnols fussent bien reçus par-tout où

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique*

ils passeroient, & pour qu'on leur montrât tout ce qu'ils demanderoient à voir.

Les Espagnols, excités par le désir de ramasser toutes ces richesses, & sûrs de ne pas être attaqués à l'abri de la protection de l'Inca, commencerent leur voyage. Ils se placerent dans des litieres que les Péruviens appeloient *Huantu* & *Rampa*, & que vingt Indiens portoient sur leurs épaules. De distance en distance il s'en trouvoit d'autres pour les relayer. Soto & Barco partirent les premiers pour Cuzco. Les natifs les recevoient par-tout avec respect, non seulement pour obéir aux ordres de l'Inca, mais encore parce qu'ils regardoient les Espagnols comme les envoyés de quelque puissante Divinité, qui, pour des motifs particuliers, avoit voulu humilier leur Souverain. Les uns leur offroient des sacrifices, les autres les chargeoient de riches présens, pour appaiser leur ressentiment, & expier les crimes qu'ils pouvoient avoir commis contre le Ciel. Il y en avoit qui regardoient Soto & Barco comme des Divinités d'un ordre subalterne, & d'une nature méchante & cruelle, qui ne pouvoient être satisfaites qu'avec de l'or & de l'argent, & en conséquence ils leur en portoient le plus qu'il leur étoit possible.

Peu de temps après, Ferdinand Pizarre se rendit à Pacacamec, dont le temple, au rapport de l'Inca, renfermoit d'immenses trésors. Sur le chemin, il rencontra un des freres du Prince prisonnier, suivi de plusieurs centaines d'Indiens chargés d'or pour la valeur d'environ un million de pieces de huit, & destiné au payement de la rançon. Le nom de ce Prince étoit

*Quitlischaca*. Il avoit évité les piéges du perfide Yiumiravi, & avoit déterminé différens Curacas à contribuer à la délivrance du Monarque, pour lequel il conservoit l'affection la plus tendre. Ce fut lui qui le premier annonça à Caxamalca la révolte du Général; mais Atahualapa renvoya à prendre des mesures pour le punir, au moment où il recouvreroit la liberté; en conséquence on attendit le retour des Espagnols de Cuzco, & des autres villes où ils étoient allés, dans l'espoir qu'il pourroit arriver quelque crise favorable.

Ferdinand Pizarre étant arrivé au temple de Pacacamec, fut convaincu de la vérité de la relation de l'Inca; il revint avec d'immenses trésors, & un des Généraux de l'Empire, nommé *Chalchuchima*, qui avoit assemblé des troupes pour délivrer son Souverain, mais qui s'en étoit désisté sur les représentations de Ferdinand. Cet Officier eut la hardiesse d'aller seul avec un Interprete au camp du Général Indien, & par la force de son raisonnement il le détermina à le suivre à Pacacamec, à renvoyer ses troupes, à se résigner au sort de son Souverain, & à revenir auprès de lui pour s'efforcer avec le reste de ses amis d'adoucir les maux de ce Prince, jusqu'à ce que la rançon fût payée.

Cependant Soto & son compagnon Barco continuoient leur voyage à Cuzco. Ils passerent à Sansa, où l'Inca Huascar étoit retenu prisonnier par les Officiers d'Atahualapa. La curiosité les porta à faire une visite à ce Prince, & les Indiens, après avoir vu leur passeport, les introduisirent. Mais cette entrevue ne fut d'aucune

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

utilité pour les uns ni pour l'autre, faute d'Interprete : les Espagnols savoient assez de péruvien pour se faire entendre, lorsqu'il étoit question de choses ordinaires, avec le secours des signes ; mais il leur fut impossible de conduire une négociation politique. Ils firent entendre cependant au prisonnier, qu'ils étoient les vainqueurs de son frere ; qu'ils faisoient profession de venger les opprimés, & de rendre justice à qui elle étoit due, & ce malheureux Prince conçut quelque espérance d'être rétabli. Il se plaignit de la tyrannie, de la cruauté & de l'usurpation de son frere, qui, non content de l'avoir dépouillé de ses Etats & de sa couronne, vouloit encore lui ôter la vie. Il conjura les Espagnols de lui faire rendre la liberté, & de l'amener avec eux & sous leur protection jusqu'à Cuzco, où sa présence leur seroit très-avantageuse. Il promit de tenir la promesse qu'avoit faite Atahualapa relativement à la rançon, & même de donner plus d'or & d'argent que son frere n'en avoit en sa possession. Pendant la guerre, il avoit caché ses trésors, & les avoit confiés à ses vassaux les plus fideles.

Les Espagnols firent une faute en n'acceptant pas cette proposition. Mais n'ayant pas des forces suffisantes pour protéger ce Prince, ils n'oserent pas employer la violence pour le délivrer de sa prison. Ils lui promirent seulement qu'à leur retour de Cuzco, ils le conduiroient à leur Général. Ce délai couta la vie à l'infortuné Huascar, & fit perdre aux Espagnols d'immenses trésors qu'ils ne purent jamais découvrir. Les Officiers qui gardoient ce Prince, avertirent Atahualapa

de ce qui se passoit. Celui-ci, craignant les suites de cette négociation, résolut de les prévenir en se défaisant d'un rival si dangereux; il sonda les sentimens de Pizarre d'une maniere très-adroite. Il lui dit que ses Officiers avoient fait mourir Huascar de leur autorité privée; & ayant remarqué que le Général avoit reçu cette nouvelle avec indifférence, il envoya ordre aussi-tôt qu'on étranglât son frere; ce qui fut exécuté pendant que Soto & Barco étoient à Cuzco (*a*).

*Quelques Espagnols sont envoyés à Cuzco.*

Lorsqu'ils y arriverent, ils furent étonnés du respect que les Indiens des deux partis leur témoignerent. Les amis d'Huascar, croyant que ce Prince vivoit toujours, chercherent à engager les Espagnols à prendre son parti, & ils leur firent les plus riches présens; ceux de la faction opposée les imitoient, pour obtenir la liberté d'Atahualapa. Les vierges consacrées au Soleil eurent ordre de suivre ces étrangers, qu'on regardoit comme les enfans de cette planete; mais malheureusement ils ne reçurent pas ces honneurs avec la dignité nécessaire, les vœux & les offrandes qu'on leur présentoit les firent sourire, & dès-lors ils encoururent la haine & le mépris de ceux mêmes qui vouloient les adorer. Herrera attribue cette faute à quatre Espagnols de la

(*a*) On raconte de différentes manieres le supplice de ce Prince. Augustin de Caratte fait entendre qu'il fut coupé par morceaux, & que son corps fut mangé par ses assassins. Acosta croit qu'il fut brûlé; mais tous conviennent qu'il périt par ordre de son frere, après qu'il se fut assuré du peu d'impression que cet attentat feroit sur Pizarre. Garcil. l. I, c. XXXIII, p. 470.

ſuite de Soto & de Barco, & cet Ecrivain croit auſſi qu'ils furent la cauſe de la guerre cruelle qui ſuivit». S'ils avoient, dit-il, conſervé la dignité de leur caractere, & reçu avec majeſté la vénération des natifs, il eſt probable que ces hommes ſimples auroient reçu tranquillement le joug, & qu'ils ſe ſeroient ſoumis volontairement aux vainqueurs, qu'ils croyoient être deſcendans du grand Virachoca «.

Comme les principales richeſſes de l'Inca étoient dépoſées dans le grand temple, les Eſpagnols n tifierent au Grand-Prêtre Vilavina qu'il falloit les leur envoyer pour la rançon d'Atahualapa, ce qui fut accordé. En conſéquence on leur porta une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, & ils conduiſirent ce tréſor à Caxamalca, avec pluſieurs centaines d'Indiens qui en étoient chargés. Pizarre fut étonné à la vue d'un tréſor ſi conſidérable, & qui ſurpaſſoit toutes ſes eſpérances. Cependant il ne fut pas ſatisfait; il exigea les richeſſes renfermées dans le temple de Pacacamec, & que Ferdinand Pizarre avoit viſitées.

*Almagro rejoint Pizarre.*

A cette époque, Almagro arriva de Panama avec un renfort de cent cinquante Eſpagnols & de cinquante chevaux, & il vint joindre Pizarre. On chercha à renouveler l'ancienne animoſité entre les deux collegues; mais Almagro ayant appris que ſon Secrétaire étoit l'auteur de ces troubles, il le fit pendre, ce qui calma les eſprits des intrigans pendant quelque temps. Après avoir laiſſé prendre un peu de repos à ſes troupes, il offrit d'accompagner les trois freres de Pizarre à Pacacamec. Cette propoſition

ayant été acceptée, il fit le voyage, & fut bien reçu par les natifs, quoiqu'ils euſſent caché la plus grande partie du tréſor avant ſon arrivée.

SECT. VIII. *Hiſtoire de l'Amérique.*

L'imprudence avec laquelle les Eſpagnols s'étoient conduits à Cuzco, étoit connue à Pacacamec, ce qui détermina les Prêtres à tromper leur avarice & à prévenir le pillage d'un temple auſſi ancien & auſſi reſpectable. On croit qu'ils emporterent quatre cents charges d'or, & qu'ils les célerent ſi bien, qu'on ne les retrouva plus. Cependant les Eſpagnols en trouverent encore pour la valeur de 90,000 pieces de huit, outre pluſieurs vaſes très-riches qui furent pillés par les ſoldats, & avec leſquels ils retournerent à Caxamalca.

Lorſque tous ces tréſors furent raſſemblés, l'Inca ayant rempli exactement ſa promeſſe, demanda ſa liberté ; mais comme il s'éleva des diviſions parmi les Eſpagnols, on éluda l'exécution de cette partie de l'engagement. Les Eſpagnols ne vouloient que ramaſſer de l'or ; il leur importoit peu que les Péruviens euſſent une idée favorable ou non de leur juſtice & de leur honneur.

*Diviſions parmi les Eſpagnols.*

Les ſoldats d'Almagro vouloient avoir une portion de toutes les richeſſes que les Eſpagnols avoient acquiſes depuis leur arrivée au Pérou, parce qu'ils prétendoient avoir contribué au ſuccès de l'expédition comme s'ils avoient été préſens. Cette prétention étoit juſte pour Almagro en particulier ; mais elle ne l'étoit pas pour les ſoldats, qui n'étoient enrôlés que poſtérieurement à l'empriſonnement de l'Inca. Pizarre accueillit la réclamation de ſon aſſocié ; &, pour

éviter toutes les suites d'une dispute, il fit distribuer aux nouveaux soldats 100,000 ducats, ce qui les satisfit. Ensuite, en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu en sa qualité de Lieutenant-Gouverneur & de Généralissime, il fit un décret, par lequel il ordonnoit qu'on préleveroit le cinquieme pour l'Empereur, & que le surplus seroit partagé suivant la qualité & le mérite de chacun. Après avoir imploré l'assistance divine pour faire ce partage avec la plus exacte impartialité, il distribua la valeur de 1,528,500 pieces de huit, déduction faite du quint de l'Empereur & de toutes autres dépenses communes. Ainsi les Espagnols recueillirent le fruit de leurs travaux, si les richesses peuvent en être la récompense; mais les effets ne répondirent pas à leurs vûes.

La richesse ne produit pas toujours le bonheur, & dans cette occasion elle ne servit qu'à diminuer la gaîté des aventuriers, plus heureux quand ils avoient attendu, que lorsqu'ils purent jouir. La grande abondance de l'or en diminue la valeur de moitié, & ces hommes qui se croyoient si riches, virent avec surprise qu'ils n'avoient réellement que la moitié de ce qu'ils croyoient avoir. Ce mécontentement engendra la jalousie, si voisine de la discorde. Elle produisit aussi l'avarice; car chacun s'efforça d'acquérir une fortune égale à celle qu'il avoit d'abord desirée. La passion du jeu parut avec toutes ses fureurs, & les propriétés passerent continuellement d'une main à l'autre.

Ces vicissitudes de richesses & d'indigence causerent tant de désordres, que l'autorité du Commandant fut bientôt entiérement méconnue, & que

les vainqueurs du Pérou devinrent les hommes les plus corrrompus de l'Univers. On n'eut plus aucun égard aux obligations les plus ſacrées. On ne cherchoit que la fortune, & la force étoit la ſeule loi. Pizarre lui-même n'échappa pas à cette dépravation générale. Atahualapa réclamoit de la maniere la plus preſſante l'exécution de la promeſſe qu'on lui avoit faite de lui rendre la liberté; le Général éludoit toujours. Le Prince offrit de ſe ſoumettre au joug le plus peſant, de ne rien faire de contraire aux intérêts des Eſpagnols, de ſe reconnoître lui-même vaſſal de l'Empereur Charles V, de payer un tribut annuel, de recevoir le Baptême auſſi-tôt qu'on l'auroit convaincu de la vérité de la Religion Catholique, & de vivre dans les liens de l'amitié la plus étroite avec les Eſpagnols : mais toutes ces propoſitions furent inutiles; tous les jours on inventoit de nouveaux prétextes pour différer ſon élargiſſement.

Irrités de tous ces délais, quelques-uns des Généraux de ce Prince lui propoſerent d'employer la force des armes; mais il refuſa prudemment ſon conſentement; il les pria même de n'avoir pas recours à la violence, parce que ce moyen pouvoit mettre ſa vie en danger, & renverſer entiérement l'Empire. Ils abandonnerent ce deſſein pour lui obéir; mais ils ne pouvoient diſſimuler leur mécontentement. Les Eſpagnols conçurent quelques ſoupçons; ils furent confirmés par les murmures des Yuacomas ou eſclaves Péruviens, qui étoient devenus riches, orgueilleux & inſolens pendant la guerre civile. Ils faiſoient courir mille bruits différens, dont on ne put jamais découvrir la ſource; mais les

Sect. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

Eſpagnols les adopterent, parce qu'ils vouloient un prétexte pour juſtifier leur perfidie.

Pizarre doubla les gardes. Atahualapa devint triſte, & ſe plaignit; mais ne recevant aucune réponſe ſatisfaiſante, il ouvrit ſon cœur à Ferdinand Pizarre, qui avoit gagné ſa confiance & ſon amitié. On chargea du blâme de ces troubles un Général Indien, nommé *Qualiquiatriama*; & il auroit été ſans doute la victime du reſſentiment des Eſpagnols, ſi Ferdinand n'avoit répondu de ſon innocence.

Ce fut un nouveau ſujet d'affliction pour Atahualapa, que d'être privé de la compagnie du ſeul Eſpagnol qui ſe fût attaché à lui. Le Général l'envoya en Eſpagne pour rendre compte à l'Empereur de toutes ſes opérations, & pour lui remettre le quint des acquiſitions qu'il avoit faites. Lorſque l'Inca fut averti du prochain départ de Ferdinand, il jugea que ſa mort étoit réſolue; il fit part de ſes craintes à cet Officier, & lui dit adieu de la maniere la plus touchante, en diſant: *Je n'ai plus d'eſpérance; je perds le ſeul ami & le ſeul confident qui me ſoit reſté.* L'infortuné ne ſe trompoit point. Peu de jours après le départ de Ferdinand, tout ce qu'il avoit prévu arriva (*a*).

---

(*a*) Environ cinquante Eſpagnols ſuivirent Ferdinand Pizarre en Eſpagne avec une fortune immenſe. Almagro ſollicita la commiſſion d'Adelentado de quelques pays au delà de ceux compris dans le gouvernement de Pizarre, & indépendans de ſon autorité. Il chargea Ferdinand de ſa commiſſion avec d'autant plus de confiance, qu'il ſavoit que les deux freres n'étoient pas très-bien enſemble, &

*Ils rompent leurs engagemens avec l'Inca.*

Les soldats d'Almagro se mutinerent de nouveau, & refuserent de marcher à la réduction de quelques provinces. Il devenoit fort difficile de garder un Monarque aussi puissant, & de prévenir toutes les tentatives que ses fideles sujets feroient sans doute pour lui procurer la liberté; enfin tant que ce Prince vivroit, il étoit presque impossible de soumettre l'Empire à la domination Espagnole. Tous ces motifs firent naître à Pizarre le dessein de le faire mourir. Il regardoit ce parti comme juste, parce qu'il étoit convenable. Sa politique étoit de ne rien négliger de ce qui pouvoit satisfaire son intérêt particulier, pourvoir à la sûreté de ses troupes, & produire le bien général, quoique contraire à la foi des traités & à ses engagemens.

Ainsi le désir d'accomplir la conquête du Pérou, fut le motif qui engagea ce Général à une action infame. Les Historiens Espagnols ont prétendu qu'il fut déterminé par les intrigues de l'Interprete Philippe, qui étoit devenu amoureux d'une des femmes de l'Inca : il n'est pas invraisemblable que Pizarre se soit servi de Philippe pour susciter des troubles parmi les Yuacomas ; mais nous ne pouvons croire que ce Général fût aussi ignorant que tous les Ecrivains l'annoncent. Cette ignorance n'est pas compatible avec sa naissance & les talens qu'il déploya.

---

d'ailleurs on dit qu'il s'assura de sa recommandation par un présent de 20000 ducats. Les trésors qu'il porta à Panama firent tant d'impression sur l'esprit des habitans, que le Gouverneur eut beaucoup de peine à les empêcher de se transporter au Pérou. Garcil. l. I. Herrer. Decad. III, l. VIII, c. V.

SECT. VIII. *Histoire de l'Amerique.*

Garcilasso prétend que l'Inca, qui d'abord l'avoit adoré, le méprisa bientôt, parce qu'il vit sa grossiéreté, son ignorance, & le peu de cas qu'il faisoit de l'honneur. Le même Auteur ajoute que ce Prince ne pouvant concevoir l'art sublime de rendre les idées sensibles par l'écriture, voulut en faire des expériences. En conséquence il pria un soldat Espagnol d'écrire sur son ongle le nom de Dieu, qu'il avoit souvent entendu répéter; ensuite il appela un autre Espagnol, & lui ayant demandé l'explication de ce que le premier avoit écrit, il entendit avec surprise que ce soldat disoit Dieu. Il en fit venir un troisieme, qui fit la même réponse. Enfin il fit la même question à Pizarre, & celui-ci ayant dit qu'il n'en savoit rien, l'Inca conclut qu'il ne savoit pas lire, & n'eut plus de respect pour un Général moins habile que les derniers de ses soldats.

*Pizarre lui fait faire son procès.*

On prétend que Pizarre fut offensé du changement qu'il remarqua depuis dans la conduite de l'Inca à son égard, & que ce fut la raison qui décida la perte de ce malheureux Monarque. Il ne craignoit plus son frere Ferdinand, qui dans toutes les occasions avoit pris le parti de l'Inca, & il ordonna qu'on lui fît son procès. Plusieurs des crimes qu'on lui reprocha, doivent paroître aujourd'hui bien absurdes.

Il fut accusé, 1°. de ce que n'étant que bâtard, & n'ayant aucun droit à la couronne, il s'en étoit emparé, & avoit fait mourir Huascar son frere & son légitime Souverain; 2°. d'avoir donné les ordres de son supplice depuis qu'il étoit prisonnier des Espagnols; 3°. d'avoir vécu dans

l'idolâtrie ; 4°. d'avoir autorisé & même ordonné des sacrifices humains ; 5°. d'avoir suscité des guerres injustes qui avoient donné lieu à beaucoup de cruautés, & qui avoient fait périr un grand nombre d'hommes ; 6°. d'avoir levé des taxes & des tributs depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, & d'avoir dissipé le trésor public qui étoit devenu la propriété des vainqueurs : enfin de s'être efforcé de faire révolter les Indiens contre les Espagnols.

L'Inca soutint qu'il n'étoit point coupable ; que les Espagnols n'étoient point compétens pour connoître de la mort de son frere, des guerres qu'il avoit faites, ni des impôts qu'il avoit levés ; mais il ajouta que la conspiration dont on l'accusoit contre les Espagnols étoit fausse. Il prit à témoin le Ciel & la Terre de l'exactitude avec laquelle il avoit rempli ses engagemens, & de la perfidie de ses accusateurs. Il demanda qu'on l'envoyât en Espagne pour que son procès fût suivi en présence de l'Empereur ; mais on refusa de lui accorder cette grace. Cet infortuné Prince pria & supplia en vain ; Pizarre & Almagro, qui tenoient le siége, le condamnerent à être brûlé, & remirent la sentence au Moine Vincent Valverde pour la confirmer.

*Et le condamne à la mort.*

On prétend que ce Religieux fit tout son possible pour le convertir au Christianisme, & qu'il y réussit enfin en lui promettant qu'au lieu d'être brûlé il ne seroit qu'étranglé. Le malheureux Inca se soumit, & regarda ce changement comme une grande faveur. La sentence fut exécutée, & Atahualapa souffrit son supplice avec un courage & une fermeté qui auroient fait hon-

neur à un Prince plus civilisé. Pizarre ne poussa pas plus loin son ressentiment. Il fit rendre les plus grands honneurs au corps du Monarque, qui fut inhumé avec magnificence ; mais il vit bientôt combien cette action détestable l'avoit rendu odieux aux Indiens.

*SECT. VIII. Histoire de l'Amérique.*

La fin tragique de ce Monarque fut à peine connue dans le camp, que la nouvelle s'en répandit jusqu'aux provinces les plus éloignées. Les femmes de ce Prince jeterent les cris les plus pitoyables. Plusieurs vouloient se brûler ; mais n'ayant pu en obtenir la permission, elles se pendirent elles-mêmes. Leur douleur & leur désespoir se communiqua comme une contagion à tous ceux qui les approchoient. La ville de Caxamalca retentissoit des sanglots & des plaintes des habitans, & toutes les provinces qui reconnoissoient Atahualapa, donnerent au moins à ce Prince des larmes de pitié. Son mérite personnel lui avoit procuré un grand nombre d'amis, & ses malheurs ne pouvoient qu'exciter leur compassion. Amis & ennemis, tous accusoient les Espagnols de trahison & de barbarie ; on oublia l'ambition de l'Inca & ses suites, pour ne se souvenir que de ses vertus, & on les exagéra pour aggraver le crime de ses assassins.

*Suites de cette perfidie.*

De nombreuses charges d'or qu'on portoit à Caxamalca par ordre d'Atahualapa, furent reconduites à Cuzco ; la perte de ce trésor fut la premiere des conséquences malheureuses du supplice de l'Inca, & la premiere punition de l'injustice des Espagnols. Les deux factions des Indiens se réunirent contre Pizarre. Plusieurs de ses soldats se plaignirent même de sa perfidie

à l'égard de ce Prince, & ils se seroient révoltés, si, dans les circonstances fâcheuses où ils se trouvoient, leur propre sûreté ne leur avoit pas recommandé l'union avec leurs compatriotes.



*Manco-Capac est proclamé Inca par les Indiens.*

A Cuzco, les amis de Huascar proclamerent aussi-tôt son frere Manco-Capac, & résolurent de le soutenir au prix de leur sang contre les Espagnols. Dans le même temps, Pizarre fit couronner Taparpa, fils d'Atahualapa, lui fit rendre tous les honneurs dus à sa dignité, & fit expédier en son nom toutes les affaires de l'Empire. Pour réussir dans ses desseins, il étoit nécessaire qu'il fût maître de Cuzco, capitale du Pérou, avant que la faction contraire fût devenue plus redoutable, & plus capable d'exécuter les résolutions vigoureuses qu'elle avoit prises. En conséquence il partit de Caxamalca, suivi par le nouvel Inca, après avoir séjourné sept mois dans cette ville, où il vécut dans le plus grand luxe, ainsi que ses soldats efféminés par l'abondance.

Quand il fut parvenu à la vallée de Xauna, il apprit qu'une armée d'Indiens s'étoit emparée de tous les passages, & qu'elle avoit résolu de les défendre. Pizarre s'étant avancé quelques milles, apperçut la plaine couverte de troupes. Ce spectacle effraya les Espagnols, déjà accoutumés au repos, fatigués d'une longue marche & d'une forte pluie qui venoit de tomber. Almagro conduisoit l'avant-garde. Il approcha si près des Indiens, qu'il entendit leurs injures, & n'écoutant que son indignation, il les attaqua avec impétuosité, après avoir passé, malgré tous leurs efforts, une riviere très-rapide. Rien ne pouvoit

résister à la cavalerie. Les Indiens furent rompus, mis en désordre & défaits, avant que Pizarre fût arrivé avec le reste de l'armée. Les ennemis perdirent beaucoup de monde, & laisserent un butin considérable, soit en or, soit en provisions.

Dans la belle vallée de Xauna, il y avoit un temple consacré au Soleil, où les vainqueurs trouverent encore quelques richesses. Pizarre résolut d'y établir une Colonie ; mais elle n'y resta pas long-temps, elle fut transportée quelque temps après à l'endroit où est actuellement la ville des Rois, ou bien Lima.

Dans cet intervalle, Soto avoit été détaché avec soixante chevaux pour ouvrir à l'armée le chemin de Cuzco. Il n'étoit pas bien avancé, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'un corps considérable d'Indiens s'étoit fortifié à Cavabayo pour défendre ce passage. Craignant d'être trop foible pour l'attaquer, il avertit Pizarre, & demanda qu'on lui envoyât l'Inca, espérant que sa présence & le crédit de ce Monarque pourroient peut-être empêcher l'effusion de sang, & faciliter la victoire. Mais ce Prince étant tombé malade, mourut, & fit perdre aux Espagnols l'espoir de faire reconnoître leur autorité sans avoir besoin d'employer la force des armes.

Soto fut donc obligé de ne compter que sur sa valeur. Les Indiens avoient coupé le pont sur une riviere très-rapide qui les séparoit des Espagnols. Soto, sans avoir égard à la force du courant, entra dans l'eau avec son cheval, gagna le rivage opposé, répandit par cette démarche téméraire la consternation dans l'armée ennemie,

la

la mit en fuite sans tirer un coup, & fit ce qu'on n'avoit jamais osé tenter, sans perdre un seul homme.

Les Indiens s'étant sauvés à Lima Tambo, il les poursuivit, quoiqu'il eût reçu l'ordre d'aller doucement; disant, que ce seroit une folie & une lâcheté d'exécuter littéralement cet ordre, & de négliger l'occasion de remporter un grand avantage que le Général n'avoit pu prévoir. En conséquence il continua sa marche par le grand chemin de Chinahleayso, jusqu'à la montagne de Bilcaconga, à sept lieues de Cuzco. Les Indiens avoient fortifié ce passage très-difficile, en y creusant des fossés & des tranchées, & en y enfonçant des pieux pour incommoder les chevaux. Ils étoient résolus de faire de nouveaux efforts. On avoit apporté beaucoup de provisions; on avoit augmenté l'armée; quelques-uns prétendent que Manco-Capac s'y rendit, & qu'il prit toutes les précautions possibles pour empêcher les Espagnols de se rendre maîtres de la capitale. Il dit à ses soldats, qu'il seroit honteux de se laisser chasser comme un troupeau de brebis par soixante étrangers, qui n'étoient forts que par la foiblesse de leurs ennemis; & que l'occasion étoit favorable, puisque les chevaux Espagnols ne pourroient point agir à cause de la difficulté du terrein.

Soto ne comptoit point sur le secours de Pizarre, occupé alors à réduire les Yuanas & les Yayos, & à l'établissement d'une Colonie; mais il se reposa sur son propre courage, & il résolut de battre l'armée Indienne avant qu'elle fût devenue plus redoutable. Cependant, à mesure

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

qu'il avançoit, il voyoit qu'elle étoit plus nombreuse. Toute la montagne étoit couverte de soldats, & des obstacles inattendus augmentoient le danger du passage.

Les Indiens lancerent d'abord leurs fleches & leurs dards avec plus de courage & de régularité qu'ils ne l'avoient encore fait, ce qui produisit quelques murmures parmi les Espagnols : mais Soto leur dit qu'il n'y avoit plus qu'à vaincre ou à mourir ; que l'armée ennemie étoit trop nombreuse pour qu'ils pussent songer à la retraite sans s'exposer à un plus grand péril, & que s'ils différoient l'attaque, leur position devenoit encore plus critique, parce que les Indiens recevoient d'un moment à l'autre de nouveaux renforts. » Il ne faut qu'une victoire, dit-il, pour applanir cet obstacle, & la même valeur qui a été jusqu'à présent invincible, nous la procurera, si vous vous conduisez comme il convient à des Espagnols «.

Ce discours ranima les troupes. Elles s'avancerent avec beaucoup de résolution, malgré les efforts des Indiens. Parvenus au défilé, les Espagnols se formerent eux mêmes sur deux de front, passerent à travers de leurs ennemis, dont ils firent un grand carnage, & enfin arriverent au haut de la montagne. Cinq soldats & deux chevaux furent tués, & il y eut onze hommes & quatorze chevaux blessés. Cependant la joie d'avoir remporté la victoire, rendit cette perte peu considérable. Il est probable que Soto auroit rencontré le même danger le lendemain, si Almagro n'étoit venu fort à propos avec un renfort. Son arrivée découragea si fort les Indiens,

qu'ils ne penserent plus à renouveler l'attaque, & qu'ils laisserent les Espagnols suivre tranquillement leur chemin.

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Expéditions des Espagnols dans différentes provinces.*

Pizarre avoit envoyé à Pacacama un détachement sous les ordres de Gabriel de Rojas, à l'époque où Soto partit pour Cuzco. Cet Officier rencontra le Général Péruvien Quizquaz (*a*) avec douze mille hommes déterminés à venger la mort d'Atahualapa. Herrera rapporte comme tous les autres Historiens Espagnols, qu'il y eut un combat qui se termina à l'avantage de Rojas. Mais Garcilasso prétend que Quizquaz, ayant été averti de l'approche des Espagnols, plaça une grande partie de ses troupes en embuscade dans des bois & parmi des rochers, qu'ensuite il rangea le reste en demi-cercle derriere un défilé par lequel les Espagnols devoient passer; qu'il les attaqua avec fureur, & qu'au premier choc il blessa quatre soldats & tua douze Indiens auxiliaires.

Lorsqu'il vit avancer la cavalerie, il se retira en bon ordre parmi les rochers où étoit l'embuscade, & attira ainsi les Espagnols dans le piége qu'il leur avoit tendu. La cavalerie les poursuivit, & fut aussi-tôt assaillie de tous côtés par les troupes qui étoient cachées; le carnage commença. Dix-sept Espagnols furent tués; il y en eut un grand nombre de blessés, & sept furent faits prisonniers. Une multitude d'Indiens auxiliaires resta sur le champ de bataille, & la victoire fut complette pour Quizquaz (*b*).

(*a*) Herrera.
(*b*) Garcilasso, l. II, c. V.

D'après la maniere dont Garcilasso parle de cette bataille, il sembleroit que Pizarre y étoit, & il ajoute que les Espagnols blessés & pris furent traités avec beaucoup d'humanité par Quizquaz, qui, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, consentit à faire la paix. On dit cependant qu'il fit mourir un des prisonniers, parce qu'il apprit que cet homme avoit contribué à faire périr l'Inca, ce qui paroît évidemment faux. Si on en croit le même Auteur, c'est à la politique des prisonniers Espagnols qu'on fut redevable de la paix. Ils gagnerent si bien l'affection des Indiens, leur démontrerent si clairement la témérité de s'opposer à Pizarre, qui étoit maître de la plus grande partie de l'Empire, que Quizquaz les renvoya chargés de présens, après avoir signé un traité de paix avec eux, comme représentans du Général, dont ils se chargeoient d'obtenir la ratification. Ce traité portoit que toutes les hostilités cesseroient entre les Espagnols & les Indiens; que les Espagnols n'attaqueroient point les droits du nouvel Inca, & ne s'opposeroient point à son élection; qu'ils rendroient la liberté à tous les prisonniers Indiens; que toutes les Loix publiées par les derniers Incas auroient toute leur force, excepté celles qui pouvoient nuire aux prétentions des Espagnols; qu'enfin Don François Pizarre enverroit le traité en Espagne, pour être ratifié par l'Empereur.

La nouvelle Colonie de Saint-Michel avoit été laissée sous les ordres de Sébastien Benalcazar. Depuis le départ de Pizarre, il avoit été renforcé par un grand nombre d'Espagnols qui venoient en foule de Panama, attirés par le dé-

fit de partager les richesses du Pérou. Benalcazar étoit brave & entreprenant ; il vouloit tirer parti du renfort qui lui étoit venu, pour augmenter sa fortune par de nouvelles conquêtes, & balancer la gloire des autres Généraux par quelque action d'éclat.

*Benalcazar marche à Quito.*

Il disposa si bien les esprits des Colons, que le Conseil lui proposa de marcher à Quito, où on avoit dit que l'Inca Atahualapa avoit ramassé de grands trésors. Le Gouverneur accepta sans hésiter cette commission, & partit à la tête de cent-quarante Espagnols, tant fantassins que cavaliers. Il marcha à Carrachabamba, une des provinces intérieures, mais remplie de montagnes, où il eut beaucoup à souffrir avant d'arriver à Zeropalta.

Les nouvelles de son approche parvinrent à Quito, & on supposa que dès lors les Indiens s'occuperent à cacher les trésors, pour tromper l'avarice des Espagnols qu'ils détestoient. Ils assemblerent aussi des troupes pour les repousser. Yiuruminavi les commandoit ; il leur exposa le danger qui menaçoit leur liberté, leur fortune & même leur vie, & en même temps il envoya un corps de troupes pour observer les mouvemens des Espagnols dans le voisinage de Zeropalta.

Benalcazar, qui ne savoit rien de tout cela, s'avançoit avec trente chevaux vers Tomabamba. Il rencontra le détachement Indien sur la grande route, & sa seule présence, jointe à la terreur que les chevaux inspirerent, mit ce corps en fuite.

Pendant que le Commandant Espagnol étoit

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

à Tomabamba, il reçut des Ambassadeurs de la province de Canaries, dont les habitans vouloient contracter une alliance avec les Espagnols, pour pouvoir se venger des cruautés que les amis d'Atahualapa avoient commises chez eux pendant la guerre civile. Leur demande fut accordée, & Benalcazar les exhorta à lever des troupes, le plus promptement qu'il seroit possible, pour l'aider à exécuter ses desseins sur Quito.

Cependant la nouvelle de la défaite du détachement parvint dans cette ville, & au lieu de la crainte, elle y inspira le désir de la vengeance. Il fut résolu de lever une armée de cinquante mille hommes, & d'accabler les Espagnols par le nombre. Benalcazar n'étoit pas moins actif. Il détacha dix chevaux avec Ruyz Diaz, pour aller reconnoître la position de l'ennemi. Ce parti fut bientôt attaqué & investi de tous cotés. Les Espagnols combattirent avec beaucoup de résolution, & firent un grand carnage des Indiens; mais ils auroient infailliblement succombé, si un soldat n'eût, par un effort incroyable, traversé tous les rangs de l'ennemi, & ne fût venu avertir Benalcazar de la détresse de Ruyz. Le Général vola au secours de ce brave Officier, qu'il trouva combattant toujours vaillamment, & entouré des cadavres des Indiens.

Les Indiens ne furent déconcertés ni par la grande perte qu'ils avoient faite, ni par l'arrivée de Benalcazar; au contraire leur fureur parut s'augmenter: ils firent de nouveaux efforts, & paroissoient disposés à vaincre ou à périr; mais

enfin la fatigue sépara les combattans, comme s'ils étoient convenus de cesser de se battre : cependant les Indiens continuerent d'annoncer aux Espagnols la plus cruelle vengeance, & leur promettoient qu'ils n'entreroient pas aussi aisément à Quito qu'à Caxamalca.

Benalcazar passa la nuit à faire panser les blessés, pendant que les Indiens élevoient des fortifications telles que le temps pouvoit les permettre, & qu'ils croyoient suffisantes pour résister à tous les efforts des Espagnols. Benalcazar le prévoyoit. Le courage & l'opiniâtreté que les Indiens avoient montrés la veille, lui laissoient peu d'espoir de forcer leurs retranchemens. Il résolut en conséquence d'employer la ruse, & pendant que la nuit cachoit sa marche, il prit le chemin de Chimo & de Tarbas. Un Indien le conduisit par une route par laquelle il devoit échapper à l'ennemi ; mais il avoit fait à peine une lieue, que l'armée Indienne l'atteignit, & fondit sur son arriere-garde. En même temps Yiuruminavi chargea quelques milliers d'hommes d'aller s'emparer de tous les passages, d'y creuser des fossés qui seroient recouverts de gazon pour harasser la cavalerie.

Le choc fut soutenu à l'arriere-garde par trente chevaux, pendant que Benalcazar avec le reste de l'armée gagnoit une hauteur voisine. Lorsqu'il s'y fut posté, il envoya secourir sa cavalerie. La bataille dura quelque temps avec une rage incroyable, jusqu'à ce que les fossés que les Indiens avoient fait creuser fussent finis. Alors ils firent volte-face, & les suites de ce stratagême eussent été sans doute funestes aux Espagnols ;

mais un déserteur en avertit Benalcazar. Celui-ci le rendit inutile, en quittant sur le champ la route de Riobamba, & en marchant à Quito à travers des montagnes escarpées.

Ce mouvement découragea les Indiens. Ils crurent que les Espagnols étoient protégés par quelque Divinité qui leur révéloit tous les projets qu'on formoit contre eux. Ils vouloient que leur Général fît des propositions de paix ; mais Yiuruminavi s'efforça de leur persuader qu'il valoit mieux périr l'épée à la main, que de devenir les esclaves d'un ennemi insolent & avide, qui ne connoissoit ni la justice, ni l'innocence, ni les traités, ni les malheurs, & qui n'avoit aucune idée des liens sacrés de la Religion ni de l'humanité. Cette courte harangue ralluma l'indignation des Indiens, qui coururent à la suite des Espagnols ; mais ceux-ci eurent le temps d'arriver au superbe palais de Riobamba. Trente chevaux firent une sortie sur les Indiens, les chasserent, & en firent un grand carnage ; le Général les ramena encore, & ils paroissoient disposés à disputer chaque pouce du chemin qui conduisoit à Quito.

Après avoir resté douze jours dans ce poste, Benalcazar se remit en marche, & fut joint par un corps de ses nouveaux Alliés les Canaries, qui le féliciterent de ses dernieres victoires, & lui promirent de faire tout leur possible pour que la fin de son expédition fût aussi heureuse que le commencement en avoit été brillant. Ils étoient très-éloignés de faire la paix. Cependant le Général Espagnol, ne voulant avoir rien à se reprocher en cas de malheur, fit faire des pro-

positions raisonnables; mais elles furent rejetées par Yiuruminavi, qui venoit de se fortifier sur le côté opposé d'une riviere que les Espagnols devoient passer.

La cavalerie la franchit à la nage, & chargea avec impétuosité. L'infanterie suivit, fit feu de sa mousqueterie & de ses arquebuses pendant qu'elle traversoit la riviere, & dès qu'elle eut atteint le rivage, elle fondit l'épée à la main sur les Indiens, les mit en fuite au premier choc, en fit une horrible boucherie, & fit un grand nombre de prisonniers. Les Indiens avoient encore creusé des fossés dans cet endroit; mais les Espagnols, que l'expérience rendoit circonspects, découvrirent & éviterent le piége. Cependant les Indiens les harassoient continuellement, & le plus léger obstacle produisoit de violentes escarmouches.

Benalcazar, fatigué de tuer, envoya un Indien avec une croix dans ses mains, pour faire des propositions de paix, ou du moins pour demander une cessation d'hostilités. Les Indiens étoient disposés à l'accepter; mais Yiuruminavi les en empêcha encore, & par son éloquence incendiaire ranima le ressentiment de ses troupes. Il peignit les Espagnols des plus odieuses couleurs, & déclara qu'il étoit déterminé à périr plutôt que de se soumettre. Tous les soldats accueillirent cette résolution courageuse; ils donnerent à leur Général le titre de Grand-Seigneur, & dans les transports de leur rage ils mirent en pieces le messager.

Yiuruminavi employa toutes les ressources imaginables pour fermer aux Espagnols le che-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

min de Quito. Il les attaquoit à chaque instant; il les tenoit dans des alarmes continuelles; cependant il ne put les empêcher de pénétrer jusqu'à l'entrée de la banlieue de Quito, dont le passage avoit été fortifié du mieux qu'il avoit été possible. On y avoit ouvert plusieurs tranchées; on avoit élevé plusieurs bastions remplis d'archers; mais la renommée des trésors que renfermoit la capitale, enflamma si bien les Espagnols, qu'ils pousserent l'attaque avec une valeur plus qu'humaine; ils emporterent tous les ouvrages au premier assaut, forcerent l'ennemi à se sauver dans Quito, & de là dans les montagnes.

Yiuruminavi, persuadé qu'il ne pourroit pas se défendre dans la ville, fit tout ce qu'il put pour engager les habitans à se retirer dans les montagnes, & à y attendre l'occasion favorable d'attaquer leurs ennemis. Trois cents familles s'étant obstinées à vouloir rester, comptant sur l'humanité des Espagnols, le Général Indien les fit égorger, & fit raser leurs maisons.

Ainsi Benalcazar prit possession de la ville sans éprouver aucune résistance; mais il n'y trouva pas les trésors qu'il y étoit venu chercher, au grand déplaisir des soldats, qui regrettoient les fatigues & les dangers auxquels ils avoient été exposés. Benalcazar fit les recherches les plus exactes parmi les natifs; il ne put obtenir d'autre réponse, si ce n'est que le Général les avoit déposés dans un lieu qu'ils ne connoissoient point, & que les familles qui s'étoient retirées dans les montagnes y avoient emporté leurs richesses.

Alvarado vient au Pérou.

Cependant Pedro de Alvarado, un des principaux Officiers de Cortez, ayant entendu parler des richesses inépuisables du Pérou, fit un armement pour envahir une partie de cet Empire, sans s'embarrasser du privilége accordé à Pizarre & à Almagro. Presque tous les établissemens des Espagnols sur le continent étoient abandonnés par les Colons, qui venoient partager l'honneur & le profit de l'entreprise de Pizarre. Alvarado se voyoit avec peine inférieur à Cortez dans la premiere expédition ; il vouloit dans la seconde égaler ou même surpasser Pizarre. Il s'associa les meilleurs Officiers & les plus braves soldats, qui s'attacherent à sa fortune.

Garcilasso, dont le pere suivit Alvarado dans cette occasion, prétend que Charles V l'avoit autorisé à conquérir, à gouverner, & à fonder des Colonies dans tous les pays de cette partie du Continent qui n'étoit pas encore habitée par les Espagnols, & que son autorité étoit entiérement indépendante de celle de Pizarre & d'Almagro. Cela est possible ; mais il est certain que tout le Pérou étoit compris dans la commission accordée à Pizarre.

Lorsqu'Alvarado eut sa flotte & son armée préparées, il détacha Garcias Holguin, avec un petit vaisseau, pour se procurer des éclaircissemens sur le pays qu'il vouloit envahir, & aussi sur les progrès des Espagnols. Holguin, après avoir beaucoup souffert, ne put pas aller plus loin que Puerto Viejo. Il y apprit quelques détails assez vagues sur les opérations de Pizarre, sur les richesses qu'il avoit rassemblées, sur celles

qu'il y avoit encore à recueillir, & quelques autres particularités, avec lesquelles il rejoignit Alvarado. Sa relation encouragea les matelots & les soldats à continuer leur entreprise. Ils s'embarquerent au nombre de sept cents hommes, dont deux cents vingt-sept cavaliers, & après trente jours de navigation, ils arriverent au Cap Saint-François au premier degré de latitude nord.

Alvarado, voyant que ses soldats tomboient malades, & que les chevaux périssoient, ou contractoient des maladies qui les rendoient inutiles, débarqua dans la baie des Caragues, harangua ses troupes, nomma les Officiers, envoya ses provisions par mer à Puerto Viejo, & s'avança avec quelques chevaux vers Mantu, où il trouva un riche butin d'or & d'argent. Il ordonna au Pilote de côtoyer le Pérou jusqu'à l'extrémité la plus éloignée du Gouvernement de Pizarre, de dresser des cartes des lieux, d'observer les fonds & les havres, & de faire les marques nécessaires pour annoncer qu'il en avoit pris possession.

Il paroît par-là qu'Alvarado n'avoit aucune intention de porter atteinte aux droits de Pizarre; mais l'exagération avec laquelle les Indiens parloient des richesses de Quito, fit une telle impression sur ses troupes, qu'il fut forcé de les conduire à cette capitale pour éviter la désertion. Les fatigues & la faim qu'elles eurent à combattre pendant cette longue & pénible marche, détruisirent l'armée. Il périt un grand nombre d'hommes & de chevaux, & le reste étoit réduit à une telle nécessité, qu'ils étoient

obligés de se nourrir de la chair des chiens & des chevaux qui étoient morts de faim. Quant à ce que disent les Historiens Espagnols, qu'il traversa sous l'équateur des montagnes couvertes de neige, & qu'il y perdit soixante hommes qui moururent de froid, nous croyons que c'est une fable. Il est probable que les pluies continuelles qui tombent dans ce pays occasionnerent des maladies parmi les Espagnols, & nous ne le nierons point, quoique nous soyons fondés à douter d'une autre circonstance qu'on trouve dans la relation Espagnole de cette expédition. On assure qu'Alvarado dirigea sa marche à travers un désert sablonneux, où il n'y avoit aucune source, & que sa troupe y auroit probablement péri de soif, s'il n'avoit pas rencontré un petit bois de roseaux de bambou d'une grosseur extraordinaire, dans l'intervalle desquels il trouva de l'eau excellente pour les hommes & les chevaux.

Pizarre & Almagro étoient alors occupés à poursuivre leurs conquêtes. La nouvelle de l'arrivée, de l'approche & des desseins d'Alvarado, les alarma beaucoup. Almagro détacha un corps de cavalerie pour observer ses mouvemens; mais ce corps fut pris en entier par Alvarado, qui le traita fort bien, & le renvoya. Cette modération suggéra l'idée de traiter avec lui de maniere à l'attacher à l'entreprise déjà commencée. Almagro fit les propositions, & Alvarado les accepta sans hésiter, parce qu'il sentoit la nécessité d'une entiere harmonie entre les Espagnols, & que c'étoit le seul moyen d'assurer le succès des différens détachemens employés à des commissions

*Il fait un traité avec Pizarre & Almagro.*

très-périlleuses. Alvarado & Almagro se virent; & ils signerent un engagement qui portoit les clauses suivantes. Pizarre & Almagro payeront à Alvarado 100,000 pesos. Si les Officiers & les soldats d'Alvarado consentent à servir sous Pizarre & Almagro, on les placera dans l'armée suivant leur mérite. Alvarado retournera dans le Mexique après qu'il aura visité Pizarre à Cuzco, dont il avoit entendu faire l'éloge le plus extravagant.

Telles furent les conditions auxquelles Alvarado renonça à ses projets. Elles furent exactement remplies, à l'exception d'une. Pizarre craignant que la vue des trésors prodigieux de Cuzco ne déterminât Alvarado à changer d'avis, lui envoya un messager pour lui dire, que pour lui épargner les fatigues d'un voyage aussi long, il iroit lui même le joindre dans la vallée de Pacacamec; il s'y rendit en effet avec une escorte de cavalerie. Il y trouva Alvarado & Almagro. Il donna au premier le commandement général de toutes les troupes, pendant qu'il resta à Pacacamec; par cette politesse, il vouloit le forcer à remplir ses engagemens. Il lui donna même 20,000 pesos de plus qu'il n'avoit été stipulé dans le traité; il le pria d'accepter plusieurs turquoises & autres pierres précieuses de grand prix; enfin il se conduisit avec tant d'adresse, qu'Alvarado retourna au Mexique très-satisfait, & bien récompensé des dépenses de son expédition, assuré d'ailleurs que ses Officiers & ses soldats étoient à portée de faire une fortune considérable.

*1534. Pizarre se rend à Cuzco.*

Avant cette négociation, Pizarre s'étoit tenu

à Caxamalca depuis la mort d'Atahualapa, ſe contentant d'envoyer des détachemens de côté & d'autre, pour prendre une parfaite connoiſſance dés provinces de l'Empire. Nous avons parlé des ſuccès de toutes ces expéditions, & de la mort de l'Inca Tarpapa, élevé au trône par les Eſpagnols. Pizarre ſe détermina enfin à ſuivre Soto avec toutes ſes forces, & de ſe rendre à Cuzco, dont la réduction pouvoit entraîner celle de l'Empire, y rétablir la paix & la tranquillité, & diſpoſer les habitans à la ſoumiſſion.

Almagro l'accompagna dans ſa marche, & il fut en grande partie l'auteur de la défaite des Indiens dans la vallée de Xauxa. Pizarre rejoignit Soto ſur la montagne de Bilcaconga, & au mois d'Octobre il fit ſon entrée publique dans Cuzco, ſans aucune oppoſition. Quoiqu'on eût caché la plus grande partie des richeſſes qu'elle renfermoit, il y en trouva encore beaucoup plus qu'il n'auroit oſé l'imaginer. Voici le détail que donne Gomara de la conduite que tinrent les Eſpagnols à Cuzco, & des tréſors qu'ils y trouverent.

» Ils s'occuperent d'abord à détacher l'or & » l'argent des murailles des temples, à fouiller » les tombeaux pour en enlever les vaſes d'or » & d'argent qu'on y avoit cachés, à piller les » Idoles, les maiſons & les fortereſſes dans leſ- » quelles le dernier Inca avoit raſſemblé des » richeſſes prodigieuſes. Ils trouverent à Cuzco » plus d'or & d'argent qu'Atahualapa n'en avoit » fourni pour ſa rançon. Cependant la part de » chaque ſoldat ne fut pas auſſi forte qu'à la » premiere diſtribution, parce que leur nombre » étoit beaucoup plus conſidérable par la réu-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

» nion des troupes d'Alvarado, & la gloire de » cette action ne fut pas non plus si brillante, » parce qu'à la conquête de tant de richesses, » on avoit joint celle d'un grand Monarque. » Un Espagnol découvrir un souterrain, où il » trouva un tombeau en entier d'argent fin, d'un » prix inestimable. D'autres eurent des rencon- » tres pareilles ; mais la découverte n'étoit pas » aussi précieuse. Il étoit assez ordinaire que les » riches Péruviens se fissent ainsi enterrer comme » des Idoles. Cependant les Espagnols n'étoient » pas encore contens : plus ils découvroient de » richesses, plus ils avoient d'ardeur à en re- » chercher d'autres ; ils n'oublierent rien pour » trouver les trésors de l'Inca Huascar, & des » autres Princes de Cuzco ; mais ils n'y réussi- » rent point, quoiqu'ils missent à la torture » de pauvres Indiens, pour les obliger de dire » ce qu'ils n'avoient jamais su, & indiquer le » lieu de la sépulture des riches (*a*) «. Il est probable que les Péruviens avoient caché leurs richesses dans les temples & dans les tombeaux, dans la persuasion que les Espagnols n'oseroient pas violer le respect dû aux Dieux, ni troubler la cendre des morts ; mais ils s'étoient trompés.

Pizarre se voyant en possession de la capitale, invita les habitans à revenir dans leurs maisons. Il ne vouloit point les réduire au désespoir, de crainte que toutes les forces du Pérou se réunissant, ne l'enfermassent dans Cuzco, & ne l'obligeassent par la famine à abandonner ses con-

(*a*) Cap. CXXIV.

quêtes

quêtes ſans avoir beſoin de haſarder un combat. Pluſieurs revinrent en effet, & on aſſure que l'Inca lui-même offrit d'embraſſer le Chriſtianiſme, & de ſe reconnoître vaſſal du Roi d'Eſpagne, à condition qu'à l'avenir, ni lui, ni ſes ſujets ne ſeroient troublés dans leur liberté & leur fortune. Il ſe propoſoit d'aller en perſonne viſiter Pizarre, pour lui demander, à ces conditions, la reſtitution de l'Empire; mais il en fut diſſuadé par ſon Conſeil, qui lui recommanda de ſe méfier des perfides Eſpagnols, qui avoient fait mourir cruellement ſon frere, ſans avoir égard aux engagemens les plus ſacrés. Cependant bientôt après il ſe confirma dans ce deſſein, & fit à ſon Conſeil le diſcours ſuivant.

» Mes enfans, mes freres & ſujets, je me » ſuis déterminé à demander juſtice en perſonne » à ces étrangers qu'on croit être deſcendans du » grand Virachoca, & qui, lorſqu'ils entrerent » dans notre pays, annoncerent la réſolution de » rétablir la juſtice parmi les hommes. Je ne » crois pas qu'ils puiſſent ne pas accueillir mes » réclamations, elles ſont trop conformes à la » raiſon & à l'équité. S'ils ſont vraiment les en- » fans du Soleil comme le furent nos ancêtres, » dont la vérité étoit le premier principe, leurs » actions répondront à leurs paroles, & ils ne me » refuſeront pas ce à quoi ils ſe feront ſolennelle- » ment engagés. Quant à moi, j'ai plus de con- » fiance en la juſtice de ma cauſe, que dans » la force des armes; s'ils ſont, comme ils le » prétendent, les envoyés du Dieu Pachacamac, » ils craindront de l'offenſer en faiſant des in- » juſtices qui ſont incompatibles avec la Divi-

Sect. VIII *Histoire de l'Amérique.*

» nité. Laissez-moi aller hardiment à eux armé » de la justice de ma cause, & puisque nous » les croyons d'une nature divine, ils se conduiront d'une maniere conforme à leur illustre origine. Mes ancêtres ne privoient pas » les Curacas de leurs droits, même en cas de » rebellion. Je ne puis imaginer que les Espagnols veuillent me priver de mon légitime » héritage, moi qui ne leur ai fait aucune injure, & qui, au lieu de m'opposer à leur entrée dans ma capitale, veux faire tout ce » qu'ils voudront. J'irai avec l'appareil de la » paix; car si nous étions armés, ils pourroient » croire que j'ai des desseins hostiles, & ils » s'en feroient un prétexte pour me refuser mes » demandes. L'avarice ne laisse échapper aucune » occasion de se satisfaire. Ainsi, au lieu d'armes, » portons-leur des présens. Ils serviront ou à » nous gagner les affections de ces hommes » avides, ou à appaiser le courroux de ces » Dieux irrités. Rassemblons tout l'or & l'argent, ainsi que les pierres précieuses que nous » pourrons trouver, & en leur offrant nos richesses, éloignons de leur esprit l'idée de » nous opprimer. Il est vrai que l'ancienne autorité de nos Rois est détruite; mais qu'il » me soit permis de faire revivre leur intégrité, » leur honneur & leur prudence; & si, après » la démarche que je vais faire, les étrangers » ne me rendent pas l'Empire, nous pourrons » conclure que la prophétie de l'Inca, mon pere » & mon prédécesseur, est accomplie; que notre » Monarchie est passée à des étrangers; que » notre Gouvernement politique est anéanti, &

» notre Religion abolie. Si le Dieu Pachacamac » le veut ainsi, qu'avons-nous à faire que de » nous soumettre ? La raison & la justice nous » le conseillent également «.

Ce discours touchant & énergique arracha des larmes à tous les Membres du Conseil. Ils pleurerent la destruction prochaine de l'Empire ; mais ils se préparerent à obéir à leur Prince, & disposerent tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage. Lorsque les équipages & la suite furent prêts, le Monarque partit pour Cuzco, suivi d'un grand nombre de vassaux, des Officiers de son armée, & des Grands de sa Cour. Les Espagnols, avertis de son arrivée, furent au devant de lui à une certaine distance de la ville. Ses courtisans vouloient que, conformément à sa dignité, il se fît porter sur un trône d'or, & que sa tête fût ornée de la couronne impériale ; mais l'Inca répondit que ces marques de la royauté convenoient mal à un suppliant ; cependant il consentit à monter dans une litiere basse & découverte.

*Il va visiter les Espagnols.*

Pizarre l'accueillit avec de grandes marques de respect. Il le fit couronner, & le mit en possession du palais impérial avec toutes les formalités accoutumées. Il fit avec ce Prince un traité qui étoit avantageux aux deux partis ; nous n'en rapporterons point les particularités, parce qu'il ne subsista pas long-temps. Pizarre se prêta à ces mesures pacifiques, parce qu'il avoit appris que les provinces du Nord & du Midi rassembloient des troupes sous les Généraux Yiuruminavi & Quizquiz. D'ailleurs le Général Espagnol s'étoit déterminé à établir des Colonies,

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique*

*Guerre avec les Indiens.*

& à bâtir des villes sur la côte, ce qu'il n'auroit pu faire tant que la guerre auroit duré.

Le Général Quizquiz, indigné des concessions étendues que l'Inca avoit faites, & du pouvoir que cette poignée d'étrangers s'arrogeoit dans la capitale de l'Empire, assembla une grande armée de Mitimies, pour les chasser du Pérou & rendre la liberté à son pays. Il fit à ses troupes un discours très-véhément, dans lequel il parla de la honte que l'usurpation des Espagnols réfléchissoit sur la nation; il blâma la lâche timidité de l'Inca, & fit voir le danger qui menaçoit la Religion, la fortune & la vie des Péruviens; il exagéra le carnage que ces étrangers avoient fait des Indiens, leur avarice insatiable; enfin il fit tout son possible pour exciter leur indignation & les animer à la vengeance. Lorsqu'il les trouva disposés à le suivre, il s'efforça de gagner les Guamaraconas, nation guerriere de la province de Quito. Ces peuples avoient éprouvé la cruauté des Espagnols, & ils saisirent avec joie cette occasion de satisfaire leur haine & de réparer leurs pertes. Quizquiz leur disoit d'un ton ironique: *Prenez garde, examinez bien vos sentimens; quittez les terres que vos ancêtres vous ont laissées; allez implorer la générosité des étrangers, & demandez-leur la liberté de jouir des fruits de vos travaux.* Ces mots piquans firent l'effet qu'il désiroit; les Guamaraconas déclarerent unanimement qu'ils vouloient faire la guerre aux Espagnols; qu'ils le prioient de les conduire, & que s'ils ne réussissoient pas, ce seroit alors qu'ils suivroient le conseil qu'il leur donnoit de se soumettre à l'esclavage.

Il fut arrêté qu'on attaqueroit Cuzco, & qu'on tâcheroit d'en chasser les Espagnols. En conséquence l'armée Péruvienne s'avança avec beaucoup de résolution. Pizarre & Almagro ayant été avertis, sortirent à la tête d'un corps de cavalerie & d'infanterie, & vinrent au devant des Indiens jusqu'au pont d'Apurima. Ils les attaquerent avec tant d'impétuosité, qu'au premier choc ils les mirent en fuite; la nuit & la lassitude firent cesser le carnage. Soto les poursuivit jusqu'à Bilcas, pendant que Pizarre rentra en triomphe à Cuzco, bien convaincu que l'ennemi n'oseroit pas essayer une seconde fois de troubler la paix. Il fut trompé dans son attente.

Cette défaite avoit un peu déconcerté Quizquiz; mais elle ne l'avoit point découragé. Il leva avec beaucoup de célérité une nouvelle armée. Son intention étoit de surprendre les Espagnols; mais il étoit bien difficile de conduire une entreprise de cette importance avec le secret qui auroit été nécessaire. Les Ynucanoes, qui craignoient Pizarre, l'avertirent des démarches de Quizquiz; le Général Espagnol résolut d'attaquer les Indiens dans une plaine où sa cavalerie ne seroit point gênée, & combattroit de concert avec l'infanterie & les Indiens auxiliaires.

Cette bataille finit comme l'autre; mais la victoire fut moins décisive & plus sanglante du côté des Espagnols, qui ne purent même empêcher Quizquiz de se retirer en bon ordre par le grand chemin de Quito.

Pizarre se croyant enfin tranquille, exécuta le projet qu'il avoit formé de bâtir des villes & de fonder des Colonies. Il partit de Cuzco, & jeta

les fondemens de Lima, à douze degrés & demi de latitude sud sur le bord d'une riviere, à environ six milles de la mer du Sud, & à peu près à la même distance de l'isle & du port de Callao. Herrera & Garcilasso sont d'accord dans cette circonstance; mais il y a d'autres Ecrivains qui prétendent que Lima avoit été fondée quatre ans auparavant.

Quoi qu'il en soit, Pizarre y fit transporter la Colonie établie dans la ville des Rois, & elle devint en peu de temps très-peuplée & très-florissante. Il assigna des terres aux habitans, & les natifs qui avoient été attachés à la glebe sous les Curacas, passerent en propriété aux Espagnols comme un troupeau de bêtes.

En allant plus au nord, Pizarre fonda une autre ville, à peu près à huit degrés de latitude sud, & il lui donna le nom de *Truxillo*. Il fit comme à Lima la distribution des terres & des Indiens aux Colons, sans distinguer parmi ces malheureux esclaves ceux qui avoient été hommes libres, d'avec ceux accoutumés à la servitude. Tous furent soumis aux mêmes travaux & aux mêmes supplices, s'ils étoient désobéissans, s'ils osoient se plaindre de leur sort, ou s'ils refusoient de découvrir les trésors de leurs Caciques ou de leurs Princes.

Pendant que Pizarre étoit dans cette ville, il apprit que son frere Ferdinand avoit réussi dans presque toutes les demandes qu'il avoit faites à la Cour d'Espagne. Pizarre avoit demandé que son gouvernement fût étendu à deux cents lieues plus au sud; que l'Empereur lui cédât pour lui & ses héritiers la province d'Atabilos avec tous

ſes revenus, & vingt mille Indiens pour le travail des terres. Charles V trouva cette demande trop conſidérable ; il ſe contenta de lui accorder le titre de Marquis d'Atabilos, & augmenta l'étendue de ſon gouvernement au ſud. Quant à l'article des eſclaves Indiens » : Je veux, » dit ce Prince, m'informer particuliérement des » uſages du pays, & ſavoir ſi la demande eſt » conforme à la juſtice «. Au reſte, ajouta l'Empereur, Pizarre peut compter ſur toutes les graces que l'équité ne condamnera pas.

Ferdinand Pizarre fit auſſi avec beaucoup de bonheur la commiſſion d'Almagro. Cet Officier obtint des honneurs extraordinaires. Il fut créé Marquis du Pérou, & eut ſous ſa juriſdiction deux cents lieues d'étendue au ſud du gouvernement de Pizarre. Il fut auſſi autoriſé à faire des découvertes, & il eut le bonheur de trouver la riche province du Chili ; ce qui donna lieu aux diviſions qui s'éleverent dans la ſuite entre lui & Pizarre.

*Jalouſie de Pizarre & d'Almagro.*

Ces deux Officiers étoient mutuellement jaloux des graces qu'ils avoient obtenues. L'un regardoit l'autre comme le favori de l'Empereur, & ſe plaignoit de ce qu'on n'avoit pas ſuffiſamment récompenſé ſes ſervices. Leurs créatures attiſoient le feu de la diſcorde, & les freres de Pizarre traitoient Almagro avec beaucoup de hauteur. Les Ecrivains Eſpagnols ne ſont pas d'accord ſur cet article. Herrera rapporte qu'à ſon retour de Truxillo, Pizarre ſe concilia avec Almagro ; qu'il réprima l'inſolence de ſes freres ; qu'il partit pour Lima après avoir donné le gouvernement de Cuzco à un de ſes freres, au mo-

ment où Almagro entreprit l'expédition du Chili.

Garcilasso prétend au contraire qu'Almagro, piqué de voir que la capitale étoit donnée à un Pizarre, prit lui-même le titre de Gouverneur de Cuzco & de ses dépendances, & renonça à toute subordination à l'égard du Général, dont les freres s'opposerent vigoureusement à cette usurpation. Cet Ecrivain ajoute que la contestation fut poussée si loin, que les deux partis eurent recours aux armes; que la guerre fut formellement déclarée; qu'il y eut de part & d'autre plusieurs Espagnols & Indiens tués avant l'arrivée du Marquis, qui, par sa modération & sa politique, appaisa les esprits, & fit un traité avec Almagro. Il est probable que ce fut ensuite qu'Almagro fit son expédition au Chili; car nous voyons, dans le traité fait avec Pizarre, que son droit sur cette province ne lui seroit point contesté, & qu'il auroit le commandement de l'armée combinée qui devoit l'aller soumettre. Les autres articles de ce traité sont, que l'association subsisteroit toujours entre Pizarre & Almagro; que toutes les clauses du contrat de société seroient scrupuleusement observées; que toutes les dépêches de la Cour seroient faites au nom des deux Commandans; que toutes les dépenses & tous les profits seroient fidélement partagés. Ce traité fut signé le 12 Juin, & l'exécution jurée solennellement par les deux partis; cependant nous verrons qu'il ne subsista pas long-temps.

1535.
*Almagro fait une expédition dans le Chili.*

Dans ces circonstances, Almagro se proposa de faire une expédition au sud. Il pria l'Inca de lui donner deux Indiens de distinction pour

diſpoſer les natifs à recevoir paiſiblement les troupes Eſpagnoles. L'Inca nomma pour cet effet ſon frere Topu & le Grand-Prêtre Vilehoma. La qualité de ces deux Députés devoit inſpirer plus de confiance aux natifs, & de plus leur abſence de Cuzco ôtoit aux Eſpagnols tout ſujet de crainte; le Grand-Prêtre ſur-tout avoit un eſprit turbulent qui inquiétoit Pizarre (*a*). Les Eſpagnols prirent auſſi un grand nombre d'Indiens pour porter leur bagage; & afin que les ſoldats ne manquaſſent de rien, Almagro leur prêta deux cent mille écus, qu'ils devoient lui rembourſer ſur le butin que l'expédition produiroit.

Pendant cette longue marche de deux cents lieues, tous les Indiens les reçurent très-bien, par égard pour les ordres de l'Inca, & ils fournirent aux troupes toutes eſpeces de proviſions. Mais lorſqu'ils furent arrivés dans une province ſtérile, nommée *Charcas*, la fatigue & la faim exciterent des mécontentemens parmi les ſoldats, & Almagro fut obligé de les conduire dans le Chili, ne connoiſſant point les richeſſes de la province qu'il mépriſoit, ni les mines ineſtimables du Potoſi. Les Indiens confédérés lui remontrerent

(*a*) Pour donner une idée des richeſſes trouvées à Cuzco, il ſuffira de dire que lorſqu'on fondit les vaſes pour fournir aux dépenſes de l'expédition d'Almagro, un ſoldat demanda une bague qui étoit ſur un monceau d'or & d'argent. Almagro lui dit qu'il pouvoit en prendre autant qu'il pourroit en tenir dans ſes deux mains, & indépendamment de cela, il fit préſent à la femme de ce ſoldat de 400 pieces de huit. Herrera, Dec. IV, l. II, c. I.

les difficultés de cette résolution, disant, ou bien qu'il faudroit traverser la chaîne des montagnes nommées *Andes* ou *Cordilleres*, qui alors étoient si couvertes de neige, qu'aucun Indien ne pourroit résister au froid, ou qu'il faudroit suivre le long de la côte à travers un désert sablonneux, où la réflexion des rayons brûlans du soleil & la disette d'eau entraîneroient la destruction entiere de l'armée.

Ces difficultés ne purent refroidir l'ardeur d'Almagro, excité par le récit des richesses du Chili. Il préféra la route des Cordilleres, comme plus courte & plus analogue à la constitution de ses troupes; mais il avoit à peine fait quelques lieues, qu'il fut obligé de faire tracer un chemin dans la neige, & les Indiens mouroient en foule, ne pouvant, nus comme ils étoient, résister à la rigueur du froid. Garcilasso prétend que dix mille Indiens & cent cinquante Espagnols moururent dans ces montagnes terribles. Le froid y étoit si excessif, que plusieurs de ceux qui survécurent à leurs compagnons perdirent les doigts des mains & des pieds. Enfin, après avoir vaincu le froid, la fatigue & la faim, les Espagnols arriverent dans une belle plaine fertile & tempérée, où les natifs les reçurent avec toutes les marques de l'hospitalité la plus franche. Ils leur fournirent des provisions en abondance, & traiterent les malades avec la plus grande humanité.

Pendant qu'Almagro rétablissoit ses troupes dans ce nouveau Paradis terrestre, les habitans du Chili, informés que des Députés du grand Dieu Virachoca les honoroient d'une visite,

offrirent aux Eſpagnols un préſent d'or & d'argent, qui pouvoit valoir deux cent mille ducats ; peu après ils en porterent un autre à Almagro, qui excédoit la valeur de trois cent mille ducats. Il déchira alors l'engagement que ſes ſoldats lui avoient donné pour la ſomme qu'il leur avoit prêtée, & même il leur fit un préſent pour les dédommager de leurs ſouffrances.

Ces précieuſes offrandes confirmoient tout ce qu'on avoit entendu dire de la richeſſe du pays. Almagro ſe réjouit du don que la Cour lui avoit fait, & il ſe prépara à ſoumettre les provinces de Purrumanca, d'Antielli, de Pinca, de Canqui, & des autres contrées de l'intérieur, qui ne reconnoiſſoient point l'autorité de l'Inca. En conſéquence il chargea Topu, frere de ce Prince, de raſſembler tous les Indiens qu'il pourroit pour renforcer les Eſpagnols, & à la tête de cette armée il marcha à l'extrémité méridionale du Chili. Il eut de temps en temps quelques eſcarmouches avec les natifs, qui combattoient avec beaucoup de courage, & diſputoient chaque pouce du terrein qu'ils étoient obligés de céder. Les Confédérés perdirent un grand nombre d'hommes ; mais dans l'eſpace de cinq mois toutes les provinces furent réduites, & Almagro y auroit aſſuré la domination Eſpagnole, s'il n'avoit pas formé de nouveaux projets.

Il avoit été joint par Knyz Diaz & Juan de Herreda, avec environ cent Eſpagnols qui avoient traverſé les montagnes dans la ſaiſon la plus favorable de l'année. Il étoit alors dans le cours d'une ſuite de victoires, lorſqu'ayant lu la commiſſion de l'Empereur que

Herreda lui avoit remise, il résolut tout à coup de revenir au Pérou (*a*). D'après la maniere dont cette commission étoit rédigée, il paroissoit que Cuzco étoit dans son département. Celle qui avoit été accordée dans l'origine à Pizarre, bornoit son gouvernement à l'équateur ; il venoit à la vérité d'être étendu à deux cents lieues plus loin ; mais Cuzco étoit à trois cents lieues de l'équateur, & tout le midi de cette frontiere étoit assigné à Almagro, sans aucunes bornes particulieres. En conséquence Cuzco étoit dans le gouvernement d'Almagro, & d'après les conseils de ses amis, il résolut de ne pas se priver d'une ville si précieuse & si heureusement située pour gouverner les provinces qui lui étoient confiées.

Les Espagnols n'avoient pas oublié ce qu'ils avoient eu à souffrir sur les Cordilleres ; en conséquence ils résolurent d'essayer le chemin du désert, & de pourvoir, autant qu'il seroit possible, à tous les inconvéniens, sur-tout au manque d'eau. On envoya des Indiens pour nettoyer les sources cachées sous le sable, & qui avoient été négligées pendant les derniers troubles : en outre on fit faire une grande quantité de bouteilles avec de la peau de mouton, & on les remplit d'eau. Enfin on détacha un corps de cavalerie pour examiner si le rapport des Indiens étoit exact, & pour faire exécuter les ordres relatifs aux fontaines.

Toutes ces précautions étant prises, l'armée se

(*a*) Herrera, p. 135. Garcilasso, l. II, c. II.

mit en marche, & malgré toute la prévoyance du Général, elle eut beaucoup à souffrir dans un désert de deux cent milles d'étendue. Le Grand-Prêtre déserta pendant cette marche, sur l'avis qu'il reçut des différens qui s'étoient élevés entre l'Inca & les Espagnols à Cuzco. Herrera rapporte que ce fut pendant qu'Almagro étoit dans le Chili, & qu'il fut l'auteur de la révolte de l'Inca & des Péruviens; mais Garcilasso assure que ce Prêtre ne quitta point Almagro dans le Chili; qu'au contraire ce fut au respect que les natifs avoient pour sa dignité, que les Espagnols durent le bon accueil qu'ils y reçurent. Il ajoute que l'Interprete Filippo lui aida à s'échapper; que cette perfidie ayant été découverte, le traître fut arrêté & exécuté après qu'il eut avoué la fausseté des complots qu'il avoit attribués à l'infortuné Atahualapa. Quant au Prince Topu, il resta fidele à Almagro, & reçut la récompense de ses services: car dès que les Espagnols apprirent que l'Inca avoit déclaré la guerre à Pizarre, ils proclamerent Topu, & Almagro plaça lui-même sur sa tête la couronne impériale.

*Mécontentement de l'Inca & des Indiens.*

Pendant qu'Almagro étoit occupé à son expédition du Chili, il s'étoit élevé à Cuzco des motifs de mécontentement entre l'Inca & les Espagnols; le principal étoient les prétextes inventés tous les jours par Pizarre, pour éluder l'exécution du traité fait avec l'Inca, & pour différer de lui rendre ses Etats & son autorité. Manco-Capac lui faisoit souvent des remontrances à cet égard; mais il avoit toujours quelques nouvelles raisons pour ne pas les ac-

SECT. VIII. *Histoire de l'Amérique.*

cueillir. L'Inca pénétroit le but de sa conduite; il étoit entouré d'une foule de Nobles Indiens, qui s'efforçoient de le brouiller avec les Espagnols. Cependant il apprit que Pizarre devoit lui faire de nouvelles propositions, & qu'il devoit le faire constituer prisonnier, s'il ne les acceptoit pas. Il dissimula l'indignation que lui causa cet avis, & attendit patiemment le moment de se mettre à l'abri de ce honteux esclavage.

Le ressentiment de ce Prince fut augmenté par de nouvelles injures, & par de nouvelles preuves de la perfidie des Espagnols. Ferdinand Pizarre étoit revenu d'Espagne; il avoit promis à l'Empereur une somme considérable comme le prix des graces qu'il avoit accordées à son frere. Charles avoit alors un grand besoin d'argent; son trésor étoit épuisé par les guerres continuelles qu'il avoit à soutenir. L'attente d'un riche présent du Pérou l'avoit rendu moins difficile à augmenter l'autorité de Pizarre, & à lui accorder de nouveaux honneurs. Mais le Général croyoit avoir assez payé la faveur de son Maître, que les richesses qui restoient, étoient le légitime patrimoine de ses soldats, & la récompense des dangers qu'ils avoient courus, des fatigues qu'ils avoient souffertes, & des victoires qu'ils avoient remportées. Il ne pouvoit supporter l'idée de céder à des courtisans lâches & avides le fruit de ses travaux; & lorsque Ferdinand lui fit part des promesses qu'il avoit faites à l'Empereur, Pizarre lui répondit : » J'ai conquis le Pérou à mes dépens, sans avoir reçu » aucun secours du Gouvernement; cependant » j'ai envoyé à l'Empereur une somme prodi-

» gieuse. Aujourd'hui le Pérou est épuisé ; tou-
» tes les richesses qu'il renferme suffisent à peine
» pour la construction des villes, pour l'établis-
» sement des Colonies, & pour assurer les con-
» quêtes. Tout cela sera un jour utile & honora-
» ble à l'Empereur ; mais à présent, les établisse-
» mens ne peuvent point se soutenir eux-mêmes «.

Il étoit indigné sur-tout de l'enquête que l'Empereur avoit ordonnée relativement à la rançon d'Atahualapa, & enfin il conclut en disant à son frere, qu'il pouvoit chercher les moyens d'exécuter les promesses extravagantes qu'il avoit faites à l'Administration Espagnole.

Cette réponse détermina Ferdinand à demander le gouvernement de Cuzco, disant qu'il étoit persuadé que cette ville puissante le mettroit bientôt en état de remplir ses engagemens ; & qu'ainsi il s'assureroit pour l'avenir la protection de l'Empereur, ce qui étoit d'une grande importance pour lui, sur-tout s'il venoit encore à se brouiller avec son collegue Almagro. Ces motifs ayant engagé le Marquis à lui accorder cette grace, Ferdinand prit immédiatement possession de son gouvernement, résolu de tenir sa parole à l'égard de l'Empereur, même aux dépens de son honneur, des engagemens les plus solennels, & des droits sacrés des nations.

Il fit entendre à l'Inca qu'il se chargeroit de lui faire rendre tous les droits de sa dignité, s'il vouloit faire un présent considérable à la Cour d'Espagne ; & pour le persuader de sa sincérité, il lui donna le palais, & le traita avec tous les honneurs dus à son rang. L'Inca donna dans le piége. Croyant qu'il alloit recouvrer toute

son autorité, il envoya des messagers dans toutes les provinces, pour demander aux Curacas le tribut ordinaire en or & en argent, comme le seul moyen de se débarrasser des Espagnols. Les tributs arriverent, & l'Inca en fit un présent inestimable, qu'il remit au Gouverneur. Celui-ci, au lieu d'exécuter la promesse qu'il lui avoit faite, se contenta de la renouveler. Dès-lors l'Inca vit le danger qui le menaçoit, & le peu de confiance qu'il devoit avoir aux engagemens d'une nation perfide qui sacrifioit tout à l'avarice. Il s'apperçut que les honneurs qu'on lui avoit rendus, n'avoient d'autre objet que de le tenir prisonnier, parce que toutes les portes du palais étoient gardées par des soldats Espagnols.

De ces fâcheuses circonstances, il tiroit la conséquence naturelle, que sa position ressembloit à celle d'Atahualapa, qui mourut d'une mort ignominieuse après qu'on lui eut enlevé tous ses trésors. Il cherchoit dans son imagination comment il pourroit s'échapper, & se venger de toutes les indignités qu'on lui avoit fait souffrir. Il employa un stratagême qui lui réussit heureusement, & qui donne une grande idée de la finesse de ce Prince.

Il dit à Pizarre, que dans la vallée d'Yucaya, lieu de la sépulture des Incas, il y avoit plusieurs tombeaux très-riches, & un entre autres où il y avoit une statue d'or d'un ancien Inca, & qu'il espéroit la trouver, s'il vouloit lui permettre de l'aller chercher avec sa garde ordinaire d'Espagnols. Cette proposition fut acceptée avec empressement, sur-tout parce qu'elle fut faite avec un air de candeur qui éloigna tous les

soupçons,

ſoupçons, & pour aider le Gouverneur à remplir ſes engagemens envers la Cour d'Eſpagne. Pizarre remercia l'Inca, & lui permit d'aller viſiter les ſépulcres d'Yucaya avec la garde Eſpagnole.

*L'Inca s'échappe des mains des Eſpagnols.*

Cependant l'Inca avoit fait part de ſes deſſeins aux Curacas du voiſinage. Ils aſſemblerent une armée conſidérable, qui ſe tint dans les montagnes, & ils envoyerent des eſpions pour ſavoir le moment où le Monarque approcheroit. Le deſſein étoit formé d'attaquer les Eſpagnols; mais l'Inca ſauva encore aux Indiens le danger d'une bataille, il trouva les moyens d'échapper, il en profita, joignit l'armée Péruvienne, & laiſſa les Eſpagnols ſe reprocher leur crédulité & admirer la politique de l'Inca (*a*). Herrera aſſure qu'il acheta ſa liberté (*b*).

(*a*) Ce détail ſe trouve dans Gomara & Carate; mais Garcilaſſo ne dit pas tout-à-fait la même choſe. Il prétend que Manco-Capac obtint la permiſſion d'aller à Yucaya, pour célébrer une fête préparée par les Indiens, pour l'inauguration de la ſtatue du dernier Inca (1). Nous croyons la premiere verſion plus vraiſemblable, parce qu'elle donne plus de poids aux motifs qui déterminerent Pizarre à permettre à l'Inca de partir.

(*b*) Gomara, c. XXXV. Carate, c. III, l. III.

(1) Garcilaſſo, l. II, c. XXIII.



## SECTION IX.

*Révolte des Péruviens contre les Espagnols; divisions entre Pizarre & Almagro; supplice de ce dernier.*

Sect. IX. *Histoire de l'Amérique.*

*Origine de la guerre avec les Indiens.*

Dès que Manco-Capac se vit en liberté, il trama la destruction de ces perfides étrangers qui s'étoient emparés de son autorité, avoient retenu sa personne dans l'esclavage, tyrannisé ses sujets, dépouillé l'Empire de toutes les richesses qu'il renfermoit, & qui avoient violé toutes les Loix divines & humaines par une soif insatiable de l'or & une ambition désordonnée. Il assembla un Conseil composé de tous les grands Officiers de la Couronne, de ses Généraux, & de la principale Noblesse; il leur peignit dans les termes les plus touchans, ses souffrances, la condition déplorable de ses sujets, la cruauté & la perfidie des insolens Espagnols. » Je n'ai pu douter, dit-il, de la trahison & de l'ambition de ces étrangers, lorsque je les ai vus se partager les terres de mon Empire, réduire en esclavage ceux même de mes sujets qui sont nés libres, & les mettre à la torture pour leur faire avouer l'endroit où les Grands avoient caché leurs trésors «. Il chercha à se justifier d'avoir souffert toutes ces indignités, en disant qu'il n'étoit pas libre, & qu'il cherchoit l'occasion de s'échapper pour punir les Espagnols, & rétablir les droits de sa

Couronne & de son Empire. » Il m'est impossible, ajouta-t-il, de regarder plus long-temps ces étrangers comme les descendans de Virachoca; je les tiens plutôt pour des imposteurs qui commettent les plus grands crimes sous le masque de la Religion, & qui se sont arrogé le titre d'envoyés du grand Pachacamac, pour satisfaire plus aisément toutes leurs passions. Je suis déterminé à punir leur méchanceté, & à venger la liberté de mon peuple par la force des armes. Ainsi je demande le secours de tout homme dont le cœur palpite au mot de patrie, afin que la guerre soit vigoureusement suivie contre les ingrats Espagnols. Nous ne jouirons de nos biens & de notre liberté, que lorsque nous les aurons chassés de l'Empire. Il ajouta beaucoup d'autres raisons pour inspirer à l'Assemblée le désir de la vengeance, & il parla avec tant de force & d'énergie, que tous les membres furent saisis d'une espece de rage; ils crierent vengeance, & se livrerent aux transports de la fureur la plus aveugle.



Lorsque l'ordre se fut un peu rétabli, le Conseil délibéra sur les moyens de conduire la guerre, dont tous reconnoissoient la nécessité. Il fut arrêté qu'on enverroit des messagers à tous les Curacas, aux provinces tributaires, aux grands Vassaux, aux Gouverneurs & aux Officiers de la Couronne dans les différentes provinces, pour leur ordonner de lever autant de troupes qu'il leur seroit possible, & avec le plus grand secret, de les rassembler dans un lieu indiqué à un jour fixe, afin de pouvoir d'un seul coup accabler

& exterminer les Espagnols dans leurs quartiers.

On convint qu'il y auroit trois armées ; que l'une seroit envoyée contre Almagro, l'autre contre Lima, & que la troisieme, composée de 200,000 hommes, sous les ordres de l'Inca, investiroit Cuzco, & assiégeroit cette place en forme. Tout fut exécuté avec la plus étonnante célérité, & les Espagnols de Cuzco se virent environnés de cette foule d'ennemis avant d'avoir eu aucun soupçon de cette révolte, & d'avoir fait aucune espece de préparatifs pour leur défense.

*L'Inca assiége Cuzco.*

L'attaque, qui commença au milieu de la nuit, fut annoncée par les cris tumultueux des Indiens, & par le son discordant de leurs instrumens de guerre. Les assaillans lancerent des fleches embrasées, & mirent le feu à la ville en plusieurs endroits, résolus de perdre les Espagnols, au risque même de réduire cette capitale en cendres. Mais leur respect pour le temple du Soleil, pour la demeure des Vierges qui le desservoient, & pour quelques autres édifices sacrés, les empêcha d'enflammer les maisons qui les avoisinoient, en sorte que les Espagnols eurent un abri assez considérable, & resterent maîtres de la grande place. Cette garnison n'excédoit pas deux cents hommes, tant cavaliers que fantassins.

L'Inca ayant forcé la citadelle, Pizarre forma ses troupes sur la grande place, & pointa son artillerie contre les différentes avenues ; les boulets abattoient les Indiens par monceaux ; & ce

carnage, quelque horrible qu'il fût, ne ralentiſſoit point leur ardeur. Ils combattirent avec une fureur incroyable toute la nuit & tout le jour ſuivant, juſqu'à ce qu'enfin toutes les rues qui conduiſoient à la place furent remplies de cadavres, & plus de la moitié de la ville étoit réduite en cendres. Rien n'égale la valeur & la prudence que les Eſpagnols déployerent dans cette occaſion. Les cavaliers ſur-tout firent une ſortie & une terrible boucherie.

Lorſque la nuit vint, les Indiens ſe retirerent à une certaine diſtance, s'emparerent de tous les chemins qui de tous côtés conduiſoient à la ville, & bloquerent ſi exactement les Eſpagnols, qu'il leur étoit impoſſible de recevoir ni ſecours de ſoldats, ni proviſions. Le projet de l'Inca étoit de s'approcher graduellement, & de réduire les Eſpagnols par la famine & par l'épée. Ce plan ne pouvoit manquer de réuſſir, lorſqu'un événement d'autant plus favorable qu'il étoit inattendu, ſauva les Eſpagnols d'une deſtruction certaine.

Les eſclaves, qui eurent les premiers à ſouffrir de la diſette, ſe déclarerent pour les Eſpagnols, & prirent les armes en leur faveur. Ils y furent déterminés par le déſir de conſerver leur vie, & par l'eſpoir d'obtenir leur liberté, pour récompenſe des ſervices qu'ils rendroient à leurs maîtres. Ils coururent en foule à Pizarre, & le ſupplierent d'accepter leur ſecours. Le Gouverneur leur fit de ſi belles promeſſes, que le nombre en augmenta conſidérablement, & que les aſſiégés ſe trouverent avoir une armée conſidérable. Les Eſpagnols furent dès-lors en état d'ef-



*Histoire de l'Amérique.*

carmoucher plus vigoureusement avec les troupes de l'Inca, & tous les jours il y avoit quelque bataille sanglante.

Cependant tous ces combats particuliers n'amenoient point de provisions à la ville. Pizarre résolut d'en venir à une action générale. Il rangea son armée dans la grande place, & y attira ensuite l'ennemi. L'avantage de la position étoit tout en faveur des assiégés. Là, dit Garcilasso, on combattit avec une fureur inépuisable pendant l'espace de treize jours. Les Indiens se retiroient la nuit, & renouveloient l'attaque le matin avec une intrépidité toujours nouvelle. Ils faisoient pleuvoir sur les assiégés une grêle si épaisse de fleches & de pierres, qu'il ne falloit pas moins qu'un miracle pour qu'ils ne fussent pas écrasés & réduits en poussiere; mais aussi on vit Saint Jacques à cheval combattre pour eux.

*Jean Pizarre est tué.*

Les Espagnols donnerent alors la liberté à tous les esclaves; ils leur accorderent encore d'autres récompenses & de grands priviléges, en sorte que le nombre de ces auxiliaires augmenta considérablement, & qu'ils se firent un honneur & un devoir de combattre vaillamment. Par leur secours, les assiégés chasserent l'ennemi de la ville & de la citadelle, à l'assaut de laquelle Jean Pizarre fut tué. Les assiégeans en avoient été en possession pendant neuf mois, & le siége dura le même espace de temps, sans qu'il y eût presque d'intervalle entre les attaques.

Après cet avantage, les Espagnols se moquerent du blocus par lequel on vouloit les tenir enfermés. Ils firent des excursions dans les environs, & revenoient toujours chargés de pro-

visions, malgré tous les efforts de l'ennemi. Quelquefois des troupeaux de mille bêtes étoient conduits à la ville, pendant qu'un parti d'Espagnols occupoit l'armée Indienne. Il faut avouer cependant que Manco-Capac se comporta en Monarque brave & intelligent; mais il ne fut pas secondé par les Officiers ni par les soldats, qui, lorsque les premiers transports de rage furent passés, commencerent à se relâcher de leur devoir, & négligerent les postes qui leur étoient confiés.

La Vega rapporte plusieurs traits de bravoure de la part des soldats des deux partis; & pour rendre plus croyables les actions héroïques des Espagnols & de leurs Alliés, il raconte un grand nombre de miracles. S. Jacques, monté sur un cheval blanc, combattoit aux premiers rangs. La Ste. Vierge parut sur le quartier des Espagnols, éteignit les flammes qui devoient le détruire, & fit retourner contre les Indiens les fleches embrasées qu'ils avoient lancées, ou les empêchoit de mettre le feu aux matieres les plus combustibles sur lesquelles elles tomboient.

Gomara, Carrate & Herrera sont d'accord avec Garcilasso relativement à tous ces exploits, & ils prétendent que Dieu avoit donné aux Espagnols le Mexique & le Pérou, comme autrefois il donna la terre de Chanaan aux Israélites. Il est difficile de croire que Dieu puisse protéger l'usurpation, la tyrannie, la cruauté, & le meurtre; mais il les permet quelquefois pour des motifs cachés. Les suites de ces conquêtes sur la Monarchie Espagnole indiquent les intentions de la Providence. Une nation qui, pour avoir de

SECT. IX
*Histoire de l'Amérique.*

*Les Indiens assiégent Lima.*

l'or, fouloit aux pieds toutes les Loix divines & humaines, devoit trouver sa punition dans le succès même de ses desseins (*a*).

Cependant le Marquis Pizarre étoit à Lima. Le premier soupçon qu'il eut de la révolte générale lui fut donné par la cessation de la correspondance du Gouverneur de Cuzco. Il chargea aussitôt les Yuncanoas de lui procurer des renseignemens sur ce qui se passoit dans le centre de l'Empire. Les nouvelles qu'ils apporterent étoient alarmantes. Il apprit que non seulement Cuzco étoit étroitement assiégée; mais encore qu'une armée étoit en marche pour venir investir Lima; qu'une troisieme étoit à la poursuite d'Almagro, & qu'enfin tout l'Empire avoit pris les armes par ordre de l'Inca, qui avoit trompé Pizarre & s'étoit échappé.

Quoique les avis des Yuncanoas fussent très-vagues, le Marquis vit qu'ils n'étoient que trop vrais, & ne doutant pas que tous les Espagnols qui étoient à Cuzco n'eussent péri, il s'appliqua à pourvoir à la défense de Lima & des autres établissemens, en envoyant des exprès à Panama, à Mexico, à Nicaragua & à Hispaniola, pour demander des renforts, à l'effet de prévenir la perte totale du Pérou, la plus précieuse conquête que les Espagnols eussent fait jusque-là. Il rappela tous les détachemens qu'il avoit dispersés d'un coté & d'autre dans les différentes provinces, & il envoya à Cuzco, Diego Pizarre avec un corps de cent hommes, tant cavaliers que

(*a*) Voy. la Note II.

fantassins, soit pour secourir la garnison, si elle existoit encore, soit pour se procurer des informations plus exactes sur l'état des affaires. Enfin ce Général prit toutes les mesures que la prudence lui dicta dans une conjoncture aussi critique.

*Plusieurs détachemens Espagnols sont taillés en pieces.*

L'armée Indienne, qui venoit attaquer Lima, fut avertie des mesures que le Général avoit prises. Elle résolut d'exterminer le détachement envoyé à Cuzco, parce que la réduction de cette capitale étoit le but principal de Manco-Capac, & que tout dépendoit du succès de cette expédition particuliere. Dans cette vûe, l'armée s'empara de tous les passages & de tous les défilés par lesquels ce détachement devoit passer; mais pour mieux cacher ce dessein, & pour ôter aux Espagnols toute ressource, on les laissa avancer jusqu'à soixante-dix lieues de Lima. Enfin, lorsque les Indiens virent les Espagnols arriver à un passage dans les montagnes de Parcos, ils fondirent sur eux avec une fureur incroyable, les écraserent sous de grosses roches qu'ils firent rouler du haut des montagnes, & firent pleuvoir en même temps une grêle si épaisse de fleches, qu'il n'échappa pas un seul homme.

Plusieurs autres détachemens qui revenoient à Lima, subirent le même sort. Gonzalo de Tapia périt avec soixante chevaux & soixante-dix fantassins. Morgovego de Quinnañez, avec un nombre égal de soldats, ne fut pas plus heureux, non plus qu'Alonzo de Galenta, qui étoit à la tête de quarante chevaux & de soixante fantassins. Environ quatre cents hommes, qui venoient par parties au secours de Lima, furent détruits,

& il en périt un nombre à peu près égal dans les mines des différentes provinces où ils s'étoient retirés pour se mettre plus en sûreté.

Les Ecrivains Espagnols se plaignent vivement des cruautés que les Péruviens commirent dans ces occasions; mais d'après leurs propres relations, ce n'étoient que les justes représailles d'un ennemi offensé & furieux. Un grand nombre d'Espagnols étoient venus du continent de l'Amérique & des isles pour partager les dépouilles du Pérou; ils se dispersoient sans précaution dans le pays, n'imaginant point que les habitans, qui s'étoient soumis à Pizarre lorsqu'il n'étoit accompagné que d'un petit nombre d'aventuriers, osassent tenter de secouer le joug, lorsque toutes les provinces étoient remplies d'Espagnols, & que leur Inca étoit prisonnier. Tous ces hommes furent exterminés.

Enorgueillis par ces succès, les Indiens s'approcherent de Lima, persuadés qu'ils viendroient facilement à bout d'une petite garnison, qui devoit être découragée par une insurrection si générale. Lorsqu'ils étoient à huit lieues de cette ville, un corps de cavalerie sortit sous les ordres de Pierre de Lerma; il fondit sur l'armée Indienne avec tant d'impétuosité, & en fit un si grand carnage, qu'elle se sauva dans les montagnes, d'où elle jeta l'alarme dans tout le pays par le son des instrumens guerriers. Portée à quarante mille hommes par les renforts qui lui venoient de toutes parts, elle descendit comme un torrent de ces montagnes, chassa les Espagnols comme un troupeau de bêtes, & les força à rentrer à Lima, après avoir perdu vingt hommes.

Ce ſuccès encouragea les aſſaillans, & augmenta ſi fort leur nombre, que leur armée fut compoſée de ſoixante mille hommes; cette armée formidable reſſerra davantage la ville, & les Eſpagnols qui y étoient renfermés eurent la douleur de voir ceux de leurs compatriotes qui avoient été faits priſonniers, ſacrifiés aux idoles des Péruviens. Cet horrible ſpectacle rendit les Eſpagnols furieux, & fut la cauſe de quelques cruautés qu'ils ſe permirent dans les ſorties qu'ils firent enſuite.

Le Général ſe conduiſit avec prudence & habileté; cependant la vigilance de l'ennemi étoit telle, que la ville commençoit à ſentir la faim, & ſans les eſclaves Indiens, la garniſon eût été ſans doute affamée, ou obligée de ſe rendre à diſcrétion. Elle fit les ſorties les plus vigoureuſes, pour tâcher d'introduire des convois de proviſions; mais la grande ſupériorité de l'armée ennemie déconcertoit toujours ſes plans. Les Indiens étoient conſtamment vaincus; mais ces victoires ne faiſoient qu'affoiblir & fatiguer la garniſon, qui d'ailleurs ne réuſſiſſoit point à amener des vivres.

La ſeule reſſource des Eſpagnols étoit dans la fidélité & l'adreſſe de leurs eſclaves. Ils feignoient de déſerter, ſe rendoient en foule au camp ennemi, d'où enſuite ils revenoient à la ville chargés de proviſions, qui alors étoient le butin le plus précieux. Par-là les Eſpagnols ſavoient auſſi tous les projets de leurs ennemis, & lorſqu'une attaque étoit réſolue, la garniſon en étoit avertie & ſe préparoit à la défenſe.

Cependant tous ces expédiens n'auroient pas

SECT. IX. *Histoire de l'Amérique.*

pu ſauver Pizarre, & avec lui le Pérou eût été infailliblement perdu, ſans un événement inattendu, qui confirma les Indiens dans l'idée que les Eſpagnols étoient protégés par quelque puiſſance inviſible. Des pluies très-abondantes occaſionnerent un débordement qui inonda tous les environs de Lima, noya un grand nombre d'ennemis, les empêcha de renouveler les attaques auſſi facilement, & ouvrit aux aſſiégés un chemin pour ſe procurer des vivres. Quoique ce débordement eût une cauſe très-naturelle, les Eſpagnols comme les Indiens l'attribuerent à un miracle. Les Indiens abattus ne vouloient plus combattre, diſant que ce ſeroit en vain qu'ils attaqueroient les Dieux; & les Eſpagnols reprenoient courage. Les Indiens n'obéiſſoient plus à leurs Généraux, & les Eſpagnols triomphoient toujours; ils harraſſoient, fatiguoient, & tenoient dans une alarme continuelle cette multitude déconcertée, qui enfin ſe retira, & rendit le repos & la tranquillité aux Eſpagnols.

*Levée du ſiége de Lima.*

*Almagro revient du Chili.*

C'eſt à cette époque qu'Almagro arriva. La nouvelle de ſon approche, & pluſieurs autres circonſtances, obligerent l'Inca à lever le ſiége de Cuzco. Il imaginoit qu'Almagro venoit au ſecours de ſes compatriotes. Un principe d'honneur & de magnanimité cauſa ſa perte. On aſſure qu'Almagro lui fit propoſer de ſe liguer avec lui contre Pizarre. Il rejeta cette propoſition avec mépris, diſant : » J'ai pris les armes pour » recouvrer mes droits & rendre la liberté à » mon peuple, & non pour protéger les vils deſ» ſeins d'un uſurpateur contre un autre «. Garcilaſſo prétend que l'Inca conſentit à une entre-

vue avec Almagro, mais dans le dessein de le faire mourir; qu'il rejeta l'offre d'une alliance, & qu'il ne put pas faire assassiner l'Espagnol, parce qu'il s'étoit tenu sur ses gardes. Ses Officiers lui firent sentir les inconvéniens de son refus, en lui représentant qu'en excitant la discorde parmi les Espagnols, c'étoit le moyen de les affoiblir, & de rétablir son autorité; mais il répondit : » L'honneur défend la dissimulation à » un Inca, & lui ordonne de remplir ses engagemens. J'aime mieux perdre mon Empire, » & passer le reste de ma vie dans l'exil & dans » l'obscurité, que de maintenir ma dignité par » la fourberie & la trahison «. Cette réponse prouve l'élévation, l'honnêteté & la délicatesse de ce Prince, que les Espagnols osoient appeler barbare.

*L'Inca abdique la couronne.*

Trompé dans ses desseins contre Cuzco & contre l'armée d'Almagro, ce malheureux Prince désespéra de recouvrir son autorité. Pour empêcher ses sujets d'être victimes de leur fidélité, il les pria de se disperser, & de retourner dans leurs maisons, pour appaiser le courroux des vainqueurs, pendant qu'il iroit vivre dans une retraite assurée, en attendant qu'il se présentât une occasion favorable pour faire une nouvelle tentative. Comme le discours qu'il fit en cette occasion est remarquable, nous le transcrirons dans les notes, d'après l'autorité de Garcilasso, à qui il fut donné par quelques Gentilshommes & Officiers de l'armée de l'Inca, avec lesquels il étoit personnellement lié (*a*).

---

(*a*) Voy. la Note III.

SECT. IX. *Histoire de l'Amérique.*

La dispersion de l'armée Indienne, & l'abdication de l'Inca, laisserent aux Espagnols la liberté de satisfaire tout leur ressentiment. Ils furent alors libres possesseurs de l'Empire; l'un des Commandans affecta une autorité arbitraire, tandis que l'autre se préparoit à le dépouiller de la puissance souveraine; ni l'un ni l'autre ne pouvoit souffrir ni supérieur ni rival. Almagro parut aux portes de Cuzco, & somma Ferdinand Pizarre de lui rendre cette ville, parce qu'elle faisoit partie du département que lui avoit accordé le Roi Catholique. Pizarre répondit qu'il tenoit la ville en vertu d'une commission qui lui avoit été donnée par le Marquis son frere, & qu'il ne pouvoit la remettre que lorsque ce Général lui en auroit donné l'ordre. Il assuroit d'ailleurs qu'Almagro n'avoit aucun droit sur cette capitale, qu'il savoit très bien être comprise dans le gouvernement de son frere; qu'au reste, comme cette contestation pouvoit se terminer à l'amiable par les deux prétendans, il obéiroit à la sommation lorsqu'il y seroit autorisé par le Général.

*Almagro s'empare de Cuzco.*

Almagro répliqua, & plusieurs jours se passerent ainsi en négociation, pendant que de part & d'autre on se préparoit à employer des raisons plus puissantes. Pizarre pourvoyoit à la défense de la ville, & Almagro essayoit de corrompre la garnison. Il y réussit si bien, que ses troupes furent introduites pendant la nuit. Ferdinand & Gonzale Pizarre furent pris dans leur lit, tous les soldats faits prisonniers de guerre. Almagro se vit maître de la capitale de l'Empire, sans avoir répandu une goutte de sang, & son

armée fut renforcée par les Espagnols de la garnison, qui furent incorporés parmi les siens.

Cependant le Marquis Pizarre ne recevoit encore aucunes nouvelles de Cuzco. Il concluoit du silence de son frere, que le détachement qu'il lui avoit envoyé avoit été intercepté, & que la garnison elle-même étoit détruite ou bloquée. Il résolut d'y envoyer un secours assez puissant pour lever tous les obstacles & rétablir la communication avec Lima. Dans cette vûe, il assembla cinq cents Espagnols, tant fantassins que cavaliers, renforcés par un corps nombreux d'Indiens, & il en donna le commandement à Don Alonzo de Alvarado, avec ordre de se rendre incessamment à Cuzco. Il avoit formé cette troupe des détachemens qu'il avoit rappelés des différentes provinces, & des secours qui lui étoient venus de Panama & de Nicaragua. Pizarre donna à Alvarado pour commander sous lui, Pierre de Lerma. Cet ancien Officier, indigné d'être obligé d'obéir à un jeune homme, médita dès-lors de faire manquer l'entreprise. A cette circonstance les Ecrivains Espagnols attribuent tous les malheurs qui suivirent, quoiqu'en grande partie la mauvaise conduite d'Alvarado en eût été la cause.

Ce Général se mit en marche avec tant de célérité & si peu de précaution, que ne connoissant point les chemins des bois, & n'ayant point de bons guides, environ quatre mille Indiens périrent de fatigue & de faim. Il fit halte jusqu'à ce que Pizarre l'eût dédommagé de cette perte. Cependant Almagro ayant été averti de son approche, lui envoya quelques Espagnols de

*Sect. IX. Histoire de l'Amérique*

distinction, pour lui apprendre que Cuzco étoit entre ses mains, & que comme cette ville étoit dans son département, suivant la commission que l'Empereur lui avoit donnée, il espéroit qu'il ne feroit aucune difficulté de retourner à Lima jusqu'à ce que cette contestation entre lui & le Marquis fût décidée.

Alvarado reçut fort mal ce message, & au lieu d'entamer une négociation, il retint les Députés prisonniers, & continua sa marche, résolu de chasser Almagro de la capitale. Celui-ci, instruit des violens procédés d'Alvarado, se mit en campagne pour aller à sa rencontre, & enleva un parti de cavalerie qui avoit été envoyé à la découverte. Ces prisonniers lui rendirent compte de la position d'Alvarado, du mécontentement de Lerma, des murmures des soldats & des Indiens auxiliaires, à cause de la discipline rigoureuse à laquelle ils étoient soumis, & de plusieurs autres circonstances dont Almagro se proposa de tirer parti. Il s'avança jusqu'à la riviere d'Amancay, & resta campé tout le jour à une petite distance d'Alvarado, espérant que les déserteurs viendroient le joindre. Garcilasso prétend que Lerma & plusieurs de ses amis profiterent de cette occasion pour satisfaire leur ressentiment & causer la ruïne d'Alvarado. Ils se rendirent au camp d'Almagro, & y auroient certainement entraîné plus de la moitié de l'armée, si, sur quelques mots suspects, Alvarado n'eût ordonné qu'on arrêtât Lerma, ce qui obligea celui-ci à partir plus tôt qu'il ne se le proposoit. Par ce moyen, Almagro fut en état d'attaquer son adversaire pendant la nuit, & avec tant

tant d'avantage, qu'il remporta une victoire complete, fit Alvarado prisonnier, & incorpora tous les Espagnols dans son armée.

SECT. IX. *Histoire de l'Amérique.*

*Il bat Alvarado & le fait prisonnier.* 1537.

Almagro rentra triomphant à Cuzco le 12 Juillet, pour concerter les moyens d'étendre ses conquêtes, & de s'assurer sa bonne fortune. Cependant il lui restoit de grandes difficultés à vaincre. Il avoit en tête le Marquis Pizarre, Général habile & expérimenté, qui, malgré ses pertes, avoit encore un corps considérable de troupes, augmenté tous les jours par des renforts de Panama. Orgonnez, son Lieutenant, lui conseilloit de faire mourir les deux Pizarres ses prisonniers, & de marcher ensuite à Lima avant que le Marquis fût renforcé, d'attaquer cette ville avec toutes ses forces, & d'établir une communication & un commerce avec tous les autres établissemens de l'Amérique. Almagro étoit tenté de suivre cet avis, parce qu'il craignoit que pendant son absence les Pizarres n'excitassent une révolte à Cuzco : cependant un autre Officier le détourna de cette barbarie ; c'étoit Jago d'Almagro, que l'amitié unissoit à Ferdinand Pizarre. Ensuite il doutoit qu'il lui fût permis d'attaquer Lima, qui étoit évidemment dans le département de son rival, sans enfreindre la commission de l'Empereur, & sans se rendre rebelle ; mais la nécessité d'ouvrir une communication étoit si bien reconnue, qu'Almagro se mit enfin en marche à la tête de cinq cents Espagnols, tant fantassins que cavaliers, & d'une armée nombreuse d'Indiens Auxiliaires. Il prit avec lui Ferdinand Pizarre, & laissa l'autre frere & Alvarado prisonniers à Cuzco.

*Il marche à la mer.*

Cependant le Marquis, inquiet de l'état de ses freres, & du sort de la capitale, & n'ayant aucunes nouvelles ni d'eux, ni d'Alvarado, craignit que les Indiens ne se fussent emparés de tous les passages. Ayant fort à propos reçu un renfort, il résolut d'aller en personne retrouver ses freres, & il partit à la tête de sept cents hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Il sut bientôt que le siége de Cuzco étoit levé; le lendemain il fut instruit de la conduite d'Almagro, & de la prison de ses freres, & un peu plus loin on lui annonça la défaite & la prise d'Alvarado. Cette suite d'événemens malheureux abattit le courage de ce Général. Le désir de la vengeance s'empara de son esprit, & il ne pensa plus qu'à punir le perfide Almagro; mais lorsqu'il s'apperçut de sa propre foiblesse, il fut obligé d'écouter les conseils de la prudence, qui lui indiquoit des mesures plus circonspectes.

Lorsqu'il étoit parti, il avoit cru n'avoir à combattre que des Indiens, & il avoit armé ses troupes de la maniere la plus convenable à ce dessein; mais c'étoit un ennemi bien plus puissant & plus redoutable qui se présentoit, & il étoit forcé de prendre d'autres précautions, & même d'attendre le secours qui devoit lui venir de Panama.

A son retour à Lima, il apprit qu'Almagro s'avançoit à grandes journées; le Marquis ne se croyant pas assez fort pour employer la résistance, entama une négociation. Il envoya le Licencié Espinosa avec ordre de proposer à Almagro de mettre leurs différens en compromis; peu de temps après, plusieurs Espagnols de dis-

tinction suivirent Espinosa, pour donner plus de poids à ses propositions, &, à tout événement, pour traîner l'affaire en longueur jusqu'à ce que le Marquis eût fait tous ses préparatifs, & que le secours fût arrivé.

Garcilasso prétend que le Licencié arriva à Cuzco avant qu'Almagro en fût parti ; qu'il le trouva si enorgueilli de sa prospérité, qu'il fut sourd à toutes les propositions d'accommodemens. Alvarado lui représenta avec modération, que c'étoient les mêmes qu'il avoit voulu proposer le premier ; mais Almagro répondit fiérement, qu'on ne pouvoit l'empêcher de s'ouvrir une communication avec la mer, & qu'il ne vouloit plus être soumis à Pizarre, qui s'étoit toujours arrogé une autorité plus grande que ne lui en avoient accordé la commission du Roi, ni le contrat de société.

Le Licencié avoit trouvé les moyens de faire durer la négociation ; mais il tomba malheureusement malade, & mourut. Aussi-tôt après, Almagro entra en campagne, & s'avança jusqu'à Chinca, laissant le gouvernement de Cuzco à Gravial de Rojaz. Pizarre le sachant si proche, employa toute son adresse pour prévenir une rupture, & obtenir la liberté de Ferdinand. Il envoya des Députés au camp d'Almagro, qui d'abord refusa de leur donner audience, soupçonnant que les propositions qu'ils devoient faire n'étoient pas sinceres. Enfin il consentit à traiter avec eux sur les frontieres des gouvernemens respectifs ; mais il s'éleva encore des disputes sur cet article, parce qu'ils n'étoient d'accord ni l'un ni l'autre sur les limites.

SECT. IX. *Histoire de l'Amérique.*

Lorſque cette objection fut levée, & qu'on eut fixé le lieu de la négociation, on arrêta les Députés d'Almagro, & on examina leurs dépêches. Le Marquis feignit d'être très-courroucé de cet attentat; il ſoutint qu'il ne l'avoit point ordonné, ſe juſtifia auprès d'Almagro, renvoya les priſonniers, & propoſa une entrevue, à laquelle ils ſeroient accompagnés chacun par douze amis.

*Pizarre diſſimule.*

Almagro apprit dans cet intervalle l'évaſion d'Alvarado, & de l'autre frere de Pizarre qu'il avoit laiſſé à Cuzco; cent Eſpagnols les avoient ſuivis. Orgonnez ſaiſit cette occaſion de le preſſer de faire mourir Ferdinand, tandis que Jago d'Alvarado lui conſeilloit au contraire de lui rendre la liberté, & de ſe réconcilier avec le Marquis. Il flottoit entre ces deux opinions, lorſqu'il découvrit le complot fait par Alonzo Pizarre de l'arrêter pendant la conférence qu'il auroit avec ſon frere. Il évita ce piége par haſard; & comme le Marquis ſoutint qu'il n'avoit jamais eu aucune connoiſſance de cette perfidie, Almagro conſentit encore que des Commiſſaires cherchaſſent les moyens d'effectuer un accommodement ſi utile aux deux Parties.

Les Arbitres s'aſſemblerent en conſéquence; & comme ils n'étoient point du même avis, on choiſit, pour les accorder, le Moine Franciſco Bobadila, dont tous reconnoiſſoient la candeur, la juſtice, le bon ſens & l'intégrité. Cependant Almagro refuſa de ſe ſoumettre à ſa ſentence, parce qu'elle portoit que Cuzco ſeroit rendue à Pizarre. Il en appela au Conſeil des Indes, & juſqu'à ce que cet appel fût jugé, il réſolut d'em-

ployer la force, si cela étoit nécessaire, pour se maintenir dans la capitale.

Le Marquis parut satisfait de cette résolution, & il promit de fournir à Almagro un vaisseau pour porter ses Députés en Espagne, à condition qu'il relâcheroit Ferdinand. C'étoit-là le grand objet de sa politique : il craignoit pour son frere, si la guerre se déclaroit ; mais lorsqu'il eut obtenu sa liberté, & qu'il eut reçu le renfort considérable qu'il attendoit de l'Amérique septentrionale, il cessa de dissimuler, & fit ses préparatifs pour se venger de toutes les injures qu'il avoit reçues (*a*). Il envoya un Héraut pour sommer Almagro de lui rendre Cuzco, & lui déclarer que le Marquis regardoit comme appartenante à son gouvernement toute l'étendue de la côte du sud jusqu'au détroit de Magellan. Par-là il enlevoit à Almagro le département que le Roi lui avoit accordé.

Ce message fut suivi d'un détachement de

(*a*) Ce ne fut pas la seule supercherie que le Marquis fit pendant la durée de cette contestation avec Almagro, qui, de son côté, ne suivit pas toujours les conseils de la justice & de l'honneur. L'Evêque de Panama avoit été chargé l'année précédente de régler les limites des deux Gouvernemens, d'assigner à Pizarre 270 lieues par delà l'Equateur, & à Almagro les 200 lieues de terrein qui suivoient. Le Marquis craignit que, par cette division, Cuzco n'échût réellement à son rival, & pour que cette circonstance ne fût pas connue d'Almagro, il lui persuada d'entreprendre l'expédition du Chili. Lorsque l'Evêque arriva à Lima, Pizarre le dissuada d'entreprendre le long voyage de Cuzco, pour exécuter une commission à peu près inutile, & en conséquence le Prélat s'en retourna à Panama. Herrera, Decad. IV, l. III.

Sect. IX. *Histoire de l'Amérique.*

sept cents Espagnols, tant d'infanterie que de cavalerie, qu'il envoya à Cuzco, sous les ordres de ses freres Ferdinand & Gonzalo, pendant qu'à la tête d'un autre corps il marcha en personne à Chinca, où Almagro avoit établi une Colonie, & où il étoit campé. La nouvelle de ces mouvemens le détermina à se rendre précipitamment à Cuzco, contre l'avis de ses Officiers, qui lui proposoient d'attaquer Lima pendant l'absence du Marquis, lui faisant sentir que la possession de cette place lui assuroit la libre communication avec la mer, la disposition de la flotte, & des recrues qui arrivoient tous les jours.

*Délicatesse d'Almagro.*

Almagro étoit bien convaincu de la justesse de ce raisonnement; mais il ne pouvoit se déterminer à enfreindre les droits accordés par le Roi à son rival, ce qui le rendroit rebelle aux ordres de son Souverain. Cette délicatesse, jointe à quelques autres fautes, causerent sa ruine.

Il marcha directement à Cuzco; comme il connoissoit mieux le pays, & comme ses soldats étoient plus accoutumés au climat, il y arriva avant le détachement de Pizarre. Il n'y étoit pas encore parvenu, lorsqu'on vint lui dire que ce détachement étoit dans une position si désavantageuse dans les montagnes, que s'il l'attaquoit, il le détruiroit infailliblement. Tous ses Officiers le presserent de saisir une occasion si favorable: mais par une fatalité inconcevable, Almagro rejeta encore ce conseil; il continua sa marche, ne doutant pas de ruiner ce petit corps de troupes, s'il osoit assiéger Cuzco.

En effet, il paroît qu'il étoit déterminé à se tenir sur la défensive, afin de rendre sa cause

plus favorable à la Cour, en démontrant que Pizarre étoit l'agresseur. Cependant les Officiers lui firent changer d'avis. Lorsque ses adversaires approcherent de la capitale, on lui proposa de leur livrer bataille en pleine campagne. Almagro répondit qu'il étoit bien plus certain de les exterminer en suivant son premier plan ; mais il fut forcé de céder à l'impétuosité de ses Officiers, de crainte de les dégoûter, ou de leur faire soupçonner qu'il manquoit de courage.

La fatigue d'une marche aussi longue & aussi pénible l'avoit rendu malade ; elle étoit en effet au dessus des forces d'un vieillard, dont la santé n'étoit pas forte ; mais enflammé par les clameurs de ses soldats, il monta sur un brancard & sortit de Cuzco pour attaquer les ennemis, laissant à son Lieutenant le soin de mettre l'armée en bataille.

L'ordre que lui donna Orgonnez étoit trèsbon, si cet Officier avoit eu plus d'égard à la nature du terrein, & s'il ne s'étoit pas engagé luimême dans le combat, en sorte qu'il ne put pas veiller à l'exécution de ses ordres, ni saisir les occasions favorables qui se présentent & se passent dans un instant. L'infanterie fut formée en un seul bataillon, qui ressembloit à une colonne dont le centre, les côtés étoient soutenus par les arquebusiers & un escadron de cavalerie qui étoit supérieure à celle de l'ennemi. L'artillerie étoit placée à l'aile droite, & le front étoit défendu par un petit ruisseau, & un terrein marécageux qui en rendoit l'approche difficile & périlleuse.

Pizarre adopta un ordre à peu près semblable ; mais il sut tirer un meilleur parti de sa

SECT. IX. *Histoire de l'Amérique.*

position. Il plaça sa cavalerie sur un terrein uni, afin qu'elle pût librement combattre l'infanterie de l'ennemi, tandis que la cavalerie d'Almagro étoit embarrassée dans des salines qui donnerent le nom à la bataille. Almagro ne pouvoit qu'exhorter ses soldats & les animer par sa présence; mais il fut bien trompé dans l'idée qu'il s'étoit formée des troupes de son adversaire. Il croyoit qu'elles consistoient en grande partie en nouvelles recrues indisciplinées, mal armées, & fatiguées; mais au contraire c'étoient des vétérans qui avoient servi dans presque toutes les guerres de Charles V, & il y avoit un grand nombre de mousquetaires, tandis qu'Almagro en avoit fort peu.

*Bataille de Salinas.*

Pizarre donna le signal du combat, en passant le ruisseau à la tête de sa cavalerie. La premiere décharge fut avantageuse à Orgonnez; elle abattit tout le premier rang des ennemis, & ébranla toute la cavalerie: mais son courage le priva des fruits de cet avantage. Il fondit sur Pizarre, l'attaqua personnellement, le démonta, & il alloit remporter la victoire, lorsqu'il reçut une balle de fusil dans la tête. L'infanterie s'avança, & la bataille devint meurtriere. La nouvelle de la mort d'Orgonnez s'étant répandue, une terreur panique se saisit de l'armée, au point que malgré les cris & les prieres d'Almagro, les soldats prirent la fuite vers la ville & entraînerent le Général.

Pizarre entra dans Cuzco avec les fuyards; il fit un grand carnage & un grand nombre de prisonniers, plusieurs desquels furent tués, même après qu'on leur eut fait quartier, particuliérement Orgonnez & Pedro de Lerma, qui étoient

couverts de blessures. Chacun chercha à satisfaire sur ces malheureux prisonniers sa haine particuliere ou sa vengeance. Les Ecrivains Espagnols rapportent des traits de cruauté qui déshonoreroient même des nations sauvages, & ils les louent ou les blâment suivant qu'ils s'intéressent à l'un ou à l'autre parti.

*Almagro défait & pris, est envoyé au supplice.*

La vie d'Almagro fut conservée. Après avoir été étroitement resserré pendant plusieurs mois qu'il passa dans la plus cruelle inquiétude, on lui fit son procès. Il fut accusé de s'être emparé de Cuzco par force, ce qui avoit occasionné l'effusion du sang Espagnol, d'avoir voulu se liguer secrétement avec l'Inca Manco-Capac, d'avoir outrepassé le district que l'Empereur lui avoit accordé, & d'avoir empiété sur la jurisdiction de Pizarre, ce qui étoit autant d'atteintes portées à tous les actes qui avoient été passés entre lui & le Marquis; enfin, d'avoir livré deux batailles contre ses compatriotes, ce qui étoit une rebellion manifeste contre l'Empereur.

Ces crimes & d'autres moins importans furent prouvés suivant les formalités prescrites par les Loix, & en conséquence ce vieux Général fut condamné à la mort. Il appela de cette sentence à l'Empereur; il implora de la maniere la plus touchante la clémence de Ferdinand Pizarre, lui rappelant qu'il lui avoit sauvé la vie quand il étoit son prisonnier, & qu'il n'avoit jamais voulu faire mourir aucun des amis du Marquis, quoiqu'ils se montrassent pour lui-même des ennemis implacables. Il pria Ferdinand de remarquer qu'il étoit la cause du succès de l'expédition contre le Pérou, & de la prospérité du Marquis; il représenta qu'il étoit vieux & infirme; qu'il

n'avoit pas long-temps à vivre, & demanda qu'on le laissât jouir du reste de cette vie qu'il avoit passée dans une suite de peines, de travaux & de malheurs. Pizarre fut inflexible. Il avoit ordre du Marquis de se défaire d'Almagro, parce qu'il étoit le seul obstacle à sa gloire & à son ambition. Il croyoit régner ensuite seul sur le Pérou. En conséquence le jugement fut rigoureusement exécuté. Almagro fut étranglé dans sa prison, & décapité publiquement sur un échafaud élevé dans la grande place de Cuzco. Son corps fut dépouillé par le Bourreau, & resta exposé presque tout le jour, sans qu'il se présentât un ami pour lui rendre les derniers devoirs. Ils étoient tous prisonniers, & les ennemis étoient trop irrités pour écouter la voix de l'humanité. Enfin un vieux esclave de l'infortuné Général l'enleva, au risque de sa propre vie, & l'enterra.

Ainsi périt, par la malice de ses ennemis, le brave Almagro à l'âge de soixante-quinze ans, sincérement regretté par ses amis, & sur-tout par les Indiens qui le regardoient comme leur pere & leur protecteur contre le fier Pizarre, & qui honorerent sa mort des larmes de la reconnoissance (*a*).

---

(*a*) Nous avons deja dit qu'Almagro étoit d'une naissance obscure, & qu'il ne savoit ni lire ni écrire; mais il étoit excellent Officier, généreux ami, & bon citoyen. S'il fut entraîné quelquefois par l'exemple de Pizarre dans quelques injustices, pour étendre son autorité, ou pour satisfaire son ambition, il ne dut son avancement qu'à son mérite; il parvint à une fortune & une puissance inconnues dans ce siecle, & dont son collegue & le Conquérant du Mexique furent les premiers exemples. Il laissa son nom & ses biens à un fils unique qu'il avoit eu d'une femme Indienne; mais ce jeune homme fut privé de ses richesses, & envoyé dans une prison à Lima. Geral. l. II.

## SECTION X.

*Guerres du Chili; Révoltes dans le Pérou; aſſaſſinat du Marquis Pizarre; ſupplice de ſon frere, &c.*

Sect. X. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Suites de la cruauté de Pizarre.*

LA barbarie de la faction de Pizarre, bien loin de procurer à ce Général une autorité illimitée, ainſi qu'il l'eſpéroit, ne ſervit qu'à augmenter le nombre de ſes ennemis. Après ſa victoire, Ferdinand pourſuivit ſans relâche les amis d'Almagro, les chaſſa de Cuzco, ou les enferma dans des priſons, pour leur ôter la faculté de venger la mort de leur Chef. Les amis de Ferdinand s'étoient flattés de partager les dépouilles des vaincus; mais lorſqu'ils ſe virent déchus de leurs eſpérances, leur zele ſe refroidit. Les Pizarres s'emparerent des tréſors d'Almagro, ſous prétexte qu'il falloit les envoyer au Roi; & pour prévenir les ſuites du mécontentement que cet injuſte procédé devoit produire ſur ſes propres partiſans, Ferdinand les employa à des conquêtes éloignées, pour ſatisfaire leur ambition & leur avarice, & en même temps les empêcher de trop examiner ſa conduite.

Cependant les Eſpagnols étoient ſi indignés, & leurs plaintes ſi ameres après le ſupplice d'Almagro, que Ferdinand crut néceſſaire d'aller lui-même en Eſpagne pour en détruire l'effet. Il vouloit auſſi, par une prudente diſtribution des vaſtes tréſors qu'il poſſédoit, ſe mettre à couvert

des accusations de Jago d'Alvarado, tuteur du jeune Almagro, qui étoit parti pour faire valoir les droits de son pupille, & forcer les Pizarres à rendre compte de leur conduite. Il parut à la Cour avec une suite brillante, répandit avec la plus grande profusion l'or & l'argent du Pérou, soutint très-adroitement la nécessité des mesures que son frere avoit prises, & cependant fut arrêté & confiné dans la prison de Medina del Campo, où il resta vingt-trois ans. On croit même assez généralement qu'il auroit payé de sa vie le traitement fait à Almagro, si la mort n'eût enlevé Alvarado, & mis fin aux poursuites. Cette mort fut si prompte, qu'on soupçonna même les agens de Pizarre de l'avoir hâtée par le poison.

Par la mort d'Almagro & l'emprisonnement de Ferdinand, le Marquis se voyoit seul chargé de tout le poids du gouvernement du Pérou, dans un temps critique où il auroit eu besoin du secours de fideles amis & d'habiles Conseillers. Les Indiens eurent encore recours aux armes, soit pour venger la mort d'Almagro, soit pour tirer parti des divisions des Espagnols, & Pizarre se trouva souvent serré de plus près dans cette circonstance où il avoit une armée bien plus nombreuse, que lorsqu'il commença la conquête avec une poignée d'hommes. Les Indiens étoient animés par la soif de la vengéance; ils étoient revenus de la terreur que leur avoient inspirée les armes à feu & les chevaux. Ce qu'ils avoient regardé comme le tonnerre du Ciel, ils voyoient que ce n'étoit qu'une invention humaine. Ils avoient pris plusieurs chevaux, dont

ils s'étoient accoutumés à se servir contre les Espagnols ; ils avoient fait aussi des progrès dans l'Art de la guerre. Dans plusieurs rencontres ils défirent les Espagnols, les combattirent avec leurs propres armes, & ne parurent ni effrayés, ni maladroits dans le maniement des fusils, dont ils avoient pris quelques-uns dans différens engagemens.

L'Historien de la Vega parle d'un combat entre quelques cavaliers Espagnols, parmi lesquels étoit Gonzale Pizarre, tous bien montés, bien armés, contre sept Indiens nus, où ces derniers montrerent un courage & une activité étonnante. Les Péruviens furent défaits ; mais ce ne fut qu'après une longue résistance, & après avoir blessé trois Espagnols. Ce combat fut livré dans la province de Charcas. Pizarre y commandoit un corps considérable de troupes ; il livra plusieurs batailles très-meurtrieres, mais aucune ne fut décisive, & il fut obligé de demander du secours au Marquis. Lorsque les mines du Potosi furent découvertes, cette province fut inondée d'une si grande foule d'aventuriers, que les natifs furent enfin obligés de se soumettre.

*Expédition du Chili.*

1540.

Les Espagnols furent moins heureux dans le Chili, où les Indiens disputoient chaque pouce de terrein avec une opiniâtreté singuliere. Toutes les provinces sujettes à l'Inca du Pérou s'étoient soumises à Almagro, qui avoit aussi réduit quelques autres contrées du Sud ; & c'étoit dans le temps qu'il marchoit de conquêtes en conquêtes, que les circonstances l'obligerent de retourner à Cuzco. Valdivia, qui avoit étudié l'Art de la

guerre en Italie, & qui étoit un des meilleurs Officiers qui fût en Amérique, fut détaché par Pizarre pour aller au Chili. Toutes les provinces qui reconnoissoient la souveraineté de l'Inca, reçurent sans difficulté les Espagnols; ils y exercerent l'autorité de ce Prince, & furent regardés comme les Souverains légitimes. Mais à mesure qu'il s'avançoit, Valdivia rencontroit de plus grands obstacles. Les Caciques confédérés lui livrerent souvent bataille, & déployerent beaucoup de courage & de résolution; malgré tous leurs efforts, il pénétra jusqu'à la vallée de Masiocho, qui étoit très-peuplée & très-fertile.



*Colonie de St. Jago.*

Il y fonda la ville de St. Jago, où il bâtit un château pour défendre la Colonie & les mines d'or du voisinage, auxquelles il força les natifs de travailler. Les Chiliens, irrités de se voir ainsi réduits à l'esclavage, jurerent de se venger. Ils convinrent d'attaquer le fort, lorsque la cavalerie seroit allée au fourrage; mais cette conspiration ayant été découverte, les auteurs furent punis de mort publiquement.

Cette sévérité força les Chiliens à suspendre l'exécution de leurs desseins jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable. Valdivia se croyant dans la plus grande sûreté, partit pour aller au fourrage. Il avoit fait à peine huit lieues, que les Chiliens prirent les armes, & attaquerent le château où commandoit Alonzo de Menroy. L'assaut dura jusqu'à la nuit. Les pieux de clôture, que les Espagnols avoient plantés pour former leurs maisons, servoient de retranchemens aux Chiliens. A cette occasion, une Dame Espagnole donna une preuve extraordinaire de son courage. Crai-

gnant que les Caciques Indiens, qui étoient prisonniers dans le fort, ne parvinssent à s'échapper, & ne rendissent la rebellion plus générale & plus dangereuse, elle prit une hache, & avec un sang froid & une cruauté inconcevable, elle les tua tous de sa main. Cette action féroce n'eut aucun effet; les Espagnols furent serrés de si près, qu'ils abandonnerent le fort, & marcherent à une plaine voisine qui étoit sur le bord d'une riviere. Là le petit nombre de cavaliers qui étoient restés put agir, & fit des miracles; mais il fut impossible d'empêcher l'ennemi de mettre le feu aux ouvrages, en sorte que toutes les munitions, ainsi que les vivres, furent consumées. Valdivia revint, remporta une victoire complette, & s'empressa de réparer ses pertes; mais il avoit une si haute idée de la valeur des natifs & de leur amour pour la liberté, qu'il écrivit sur le champ au Pérou, pour demander un renfort. Ce fut Baptista Pastena qui le lui amena.

Nous allons continuer le récit des événemens de cette expédition, pour ne pas interrompre ensuite le détail des divisions qui s'éleverent au Pérou.

Valdivia avoit à peine réduit les ennemis à l'obéissance, qu'il courut un grand danger de la part de ses propres troupes; elles souffroient de la disette, & la fatigue que leur donnoit la reconstruction des ouvrages les fit murmurer. Elles formerent un plan pour assassiner le Général; mais celui-ci ayant eu avis de ce complot, bannit les principaux auteurs, & appaisa les mutins. Ensuite il prit le titre de Gouverneur du Chili, & se conduisit avec tant de bravoure, qu'après

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

plusieurs sanglantes escarmouches, il soumit tous les Indiens de la plaine.

*Mines de Quilotta.*

Aussi-tôt après, il ouvrit les mines de Quilotta. Elles étoient si riches en or, que, pour la sûreté des Espagnols, & surveiller davantage les travailleurs Indiens, il construisit un fort, dans lequel il mit une bonne garnison. Ensuite il se proposa d'ouvrir avec le Pérou un commerce par mer, & une communication par terre. Il fit construire une frégate sur la riviere, & détacha un parti de cavalerie, sous les ordres de Menroy, dans la vallée de Guasco, & un autre dans celle de Copiapo, pour de là aller au Pérou, ce qui étoit une entreprise très-difficile & très-dangereuse.

Menroy se disposoit à passer le désert d'Atacama, lorsque les Indiens fondirent sur lui, mirent son parti en fuite, & l'obligerent lui & Pierre de Meranda à se sauver sur des chevaux sans selle & couverts de blessures. Le peu de connoissance qu'ils avoient du pays les fit tomber entre les mains d'un Général Indien, nommé *Coteo*. Ils furent amenés prisonniers devant le grand Cacique de la vallée; la femme de ce Prince eut pitié d'eux, & les prit sous sa protection, ce qui leur facilita le moyen de se sauver au Pérou, après avoir eu à souffrir toutes sortes de maux dans le cours de ce long voyage. Ils revinrent ensuite avec soixante hommes, & mirent Valdivia en état de continuer ses conquêtes.

En général les Espagnols furent heureux dans leur expédition; mais ils éprouverent bien des pertes, & furent souvent défaits. Les troubles du Pérou

Pérou forcerent Pizarre à rappeler Valdivia avec une partie de ses troupes; & celui-ci laissa le surplus à Francisco de Vellagea, qu'il nomma son Lieutenant, avec ordre de continuer les conquêtes.

*Divisions parmi les Espagnols.*

Pendant son absence il s'éleva une division entre Vellagea & Sonchez de Hoz, qui avoit obtenu de la Couronne d'Espagne la commission de Gouverneur des parties éloignées du Pérou & du Chili. De Hoz s'attendoit en conséquence, avec juste raison, qu'il auroit le commandement des troupes, & la principale direction des affaires pendant l'absence de Valdivia. Il avoit même plus de droit que Valdivia, & il ne s'étoit soumis à ce Général qu'à condition qu'on lui assigneroit les plus riches provinces du Chili, ce que Valdivia avoit été obligé d'accepter. Cependant, après son départ, Vellagea se brouilla avec de Hoz, le fit arrêter & mettre à mort; on ignore si ce fut de son autorité particuliere, ou par l'ordre de son supérieur.

Quoi qu'il en soit, on rapporte que Valdivia parut satisfait de la conduite de son Lieutenant, & d'être débarrassé d'un homme qu'il regardoit comme un usurpateur. Les Chiliens profiterent de ces divisions. Il attaquerent les garnisons de Copiapo & de Coquinbo, & après les avoir passées au fil de l'épée, ils détruisirent les villes. Vellagea lui-même fut serré de très-près dans St. Jago, & il auroit été probablement forcé de se rendre, si Valdivia ne fût arrivé très-à propos avec un renfort considérable. Il attaqua les Indiens avec son courage ordinaire, les obligea à lever le siége, les chassa des vallées de Co-

piapo & de Coquinbo, rebâtit les villes qu'ils avoient détruites, marcha au ſud, paſſa la riviere Maypo, & força ces provinces guerrieres à recevoir le joug, après avoir déconcerté tous les projets des Incas du Pérou, & d'Almagro, le premier Général Eſpagnol qui eût pénétré dans ces contrées.

Sect. X. *Hiſtoire de l'Amérique.*

*Les Chiliens ſe ſoulevent contre eux.*

Valdivia n'étoit pas ſeulement brave, il étoit entreprenant. Il forma un projet très vaſte & très-dangereux. Il paſſa les grandes rivieres de Macella & de Hata, traverſa un pays immenſe, & fonda la ville de la Conception ſur la côte de la mer du Sud. Il avoit également fait pluſieurs établiſſemens, & bâti des fortereſſes dans pluſieurs endroits du Chili, pour retenir les natifs dans la ſoumiſſion; mais ce brave peuple indigné s'aſſembla en foule, attaqua la nouvelle ville, fatigua la garniſon par de continuelles attaques, & fut ſur le point de détruire toute l'armée Eſpagnole.

Cependant, malgré tous ces efforts, Valdivia acheva les fortifications de la Conception, & mit cette ville en état de réſiſter à toutes les forces de l'ennemi. Enſuite il s'avança vers les plaines d'Angol; il paſſa le fleuve Biobio, & fonda la ville appelée *Impériale*, ſur une montagne, au confluent de deux rivieres, à environ quarante lieues au ſud de la Conception.

Les Eſpagnols prétendent que la vallée délicieuſe qui l'environne contenoit environ ſoixante mille habitans Indiens, qui, étant d'un caractere très-pacifique, ne troublerent jamais la conſtruction. Ils ſouffrirent même que Valdivia partageât leurs terres aux habitans de la nouvelle

Colonie, dont ils resterent les esclaves attachés à la glebe.

Valdivia étoit infatigable. A seize lieues à l'est d'Impériale, il bâtit Villa-Rica, ainsi nommée à cause des riches mines d'or qui l'avoisinent; mais il se mit dans l'embarras, en étendant ses conquêtes plus qu'il n'avoit de forces pour les conserver. En dispersant ainsi ses soldats dans un espace immense de terrein, il affoiblissoit chaque parti, en sorte qu'il fit revivre l'espérance dans l'esprit des Indiens, qui observoient avec attention le moment favorable de recouvrer leur liberté. Quelque frayeur que causassent à ces Indiens nus & simples les armes à feu & les chevaux, la servitude les épouvantoit encore davantage, & les Chiliens résolurent de risquer leurs vies plutôt que de se soumettre à un joug qui leur paroissoit intolérable.

Dans le cours de la guerre, ils avoient appris que les Espagnols n'étoient pas plus invulnérables & immortels qu'eux-mêmes. Cette idée les encouragea; ils s'assemblerent en grand nombre; & ils ne douterent pas qu'avec une si grande supériorité, & avec de la persévérance, ils ne vinssent à bout de chasser ces insolens usurpateurs. Si tous les habitans du Chili avoient été du même avis, il est probable qu'ils auroient réussi; mais ce pays étoit habité par tant de nations différentes, qu'il étoit impossible qu'elles parvinssent à se réunir. Les unes étoient douces & pacifiques, & préféroient l'esclavage au tumulte de la guerre; les autres étoient braves, & regardoient la soumission à des étrangers comme la plus grande des calamités.

*Sect. X. Histoire de l'Amérique.*

*Révolte des Araccéens.*

Animées par ces généreux ſentimens, ces dernieres prirent les armes. Les Araccéens ſe diſtinguerent ſur-tout. C'étoit le peuple le plus intrépide du Chili, & qui avoit le plus fatigué Valdivia; il n'en reſta pas un ſeul homme dans les maiſons. Ils étoient irrités par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus des Eſpagnols; voici à quelle occaſion.

Lorſque cette nation s'étoit ſoumiſe quelque temps auparavant, Valdivia avoit diſtribué les terres à ſes troupes, & s'étoit réſervé la vallée pour lui ſeul, à cauſe de ſa richeſſe & de ſa fertilité. Quant aux habitans, ils furent obligés de travailler aux mines, & ſoumis à la cruauté des Eſpagnols qui veilloient ſur eux. Lorſqu'il s'apperçut que ces peuples, accoutumés à la liberté, ne portoient le joug qu'avec impatience, il fit conſtruire trois châteaux dans la vallée, & y mit de fortes garniſons, pour les contenir pendant qu'il alloit rechercher les mines les plus abondantes. Les Araccéens profiterent de cette circonſtance; ils engagerent tout le pays dans leur complot, & élurent pour leur Général le célebre & brave Capaulican.

Il étoit rare que les Indiens concertaſſent leurs projets ſecrétement. Valdivia apprit le plan de cette révolte, & retourna ſur le champ dans la vallée d'Araccea. Mais avant ſon arrivée, quatorze mille Chiliens étoient déjà en armes, déterminés à répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Il les attaqua avec ſa cavalerie, & les força à ſe retirer dans les bois; mais il ne remporta pas la victoire. De cet aſile qu'ils s'étoient choiſis, ils firent un grand nombre de ſorties

avec une fureur peu commune, & harasserent continuellement les Espagnols, en les tenant perpétuellement en alarmes, ou en les forçant à combattre. Capaulican acquit de l'expérience dans ces fréquentes escarmouches, & les Espagnols purent juger du génie militaire de ce Barbare.



*Politique de Capaulican.*

Il avoit remarqué qu'un grand nombre de troupes indisciplinées ne servoit qu'à rendre la victoire plus facile aux Espagnols, parce que, lorsque les premiers rangs étoient rompus, ils portoient le désordre dans le reste de l'armée; de sorte qu'au premier choc, la cavalerie ennemie décidoit toujours du sort de la bataille. Il essaya de remédier à cet inconvénient. Il divisa ses troupes en bataillons de mille hommes, qui chargeroient l'ennemi chacun à leur tour, & soutiendroient ainsi l'engagement aussi long-temps qu'on voudroit, sans fatiguer & sans mettre en danger toute l'armée. Il représenta à ses soldats que la cavalerie Espagnole n'étoit pas composée de plus de cent cinquante hommes, & qu'un bataillon de mille braves Chiliens devoit être en état de tenir ferme un certain temps contre ses efforts, malgré la supériorité que lui donnoient les armes & les chevaux; & que ce bataillon étant ensuite relevé par un second, & celui-ci par un troisieme, il étoit impossible qu'à la fin ils ne réduisissent les Espagnols, soit par la fatigue, soit par le découragement, soit par leur épuisement. Il les conjura de faire l'essai de cette méthode, & leur promit que l'issue en seroit favorable.

Capaulican savoit bien qu'un de ses bataillons ne deferoit pas les Espagnols; mais il leur di
» Lorsque vous vous sentirez trop pressés, retir

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

» vous tranquillement à l'arriere-garde, & vous » vous y rallierez sans porter le désordre dans l'ar» mée; pendant cet intervalle, le second bataillon » s'avancera pour combattre, &, à son tour, le » premier reviendra à la charge «.

Ces ordres furent exactement observés. Le premier bataillon commença l'attaque avec beaucoup de résolution & une fermeté qui étonna les Espagnols. Après avoir soutenu tout le poids du combat aussi long-temps qu'il le crut nécessaire, ce bataillon se retira en bon ordre, & fut remplacé par un autre corps, qui se retira pareillement après avoir fait son devoir, & fit place à un troisieme. De cette maniere ils firent durer la bataille pendant l'espace de sept à huit heures, & les Espagnols épuisés se retirerent précipitamment (*a*).

Valdivia ordonna qu'on se rendît maître d'un défilé qui étoit à quelque distance du champ de bataille, pour pouvoir arrêter la poursuite. Mais il fut privé des avantages que l'exécution de cet ordre lui auroit assurés, par la trahison d'un Indien du Chili, qui étoit son Page, & qui déserta. Il découvrit à ses compatriotes le dessein du Général Espagnol, & leur conseilla de s'emparer du défilé avant que leurs ennemis n'y fussent arrivés. » Profitez, leur dit-il, de » l'occasion que les Dieux vous offrent de re» couvrer votre liberté, & de sauver votre pays » de la destruction, en exterminant ces traîtres » & ces voleurs «. Après avoir dit ce peu de

(a) La Vega, l. VIII, c. XXIII. p. 287.

mots, il prit une lance, se plaça à la tête d'un corps de Chiliens, & chargea avec intrépidité les Espagnols, pendant qu'un fort détachement alloit s'emparer du défilé.



Dès-lors Valdivia & ses soldats furent enfermés de tous côtés, & ils étoient trop fatigués pour faire une longue résistance. Les Indiens les massacrerent tous sans pitié ni remords; ils n'excepterent que Valdivia & un Prêtre, qu'ils attacherent à un arbre jusqu'à ce que le carnage fût fini. Lorsqu'ils eurent satisfait leur vengeance, ils conduisirent Valdivia au Général Capaulican, qui ordonna qu'on l'égorgeât.

*Valdivia pris & mis à mort.*

Les Historiens ne sont pas d'accord sur les détails de cet événement. Si on en croit Garcilasso, les uns ont dit que le traître Lauteru, après l'avoir accablé de reproches & d'injures, le tua de sa propre main. D'autres disent qu'il fut attaché à un arbre, qu'on lui cassa la tête avec une massue, par ordre du Général Chilien. D'autres assurent qu'on lui coula dans la gorge de l'or fondu, en lui disant de se rassasier d'un métal pour lequel il avoit une soif si insatiable. Mais Garcilasso parle de la mort de ce brave & malheureux Officier d'une maniere très-différente, & en rapporte les tragiques circonstances. Francisco de Rieros, dit-il, qui étoit alors au Chili, assura, lorsqu'il fut de retour au Pérou, que les Indiens avoient passé dans les plus grandes réjouissances la nuit qui suivit leur victoire; qu'ils avoient dansé autour d'un grand feu, sur lequel ils faisoient rôtir des morceaux de la chair du Général Espagnol, qu'ils mangeoient devant lui avec beaucoup de plaisir, & que l'infortuné

Valdivia périt ainsi, soit par la perte de son sang, soit par la violence des douleurs. Suivant tous les Ecrivains Espagnols, les Indiens firent des flûtes & autres instrumens avec ses os, & ils conserverent son crâne comme le monument de leur victoire, qu'ils s'engagerent à célébrer par une fête annuelle.

Les services de Lauteru furent jugés si importans, qu'il fut élevé au grade de Lieutenant-Général de Capaulican. Il montra dans cet emploi toute la vigueur de son génie, & la chaleur de son courage.

*Succès des Chiliens.*

La défaite & la mort de Valdivia répandirent la consternation dans tous les établissemens Espagnols du Chili, qui craignirent que la révolte ne devînt générale. Le Lieutenant Vellagea, qui étoit alors à la Conception, ne fut pas plus tôt averti de ce malheureux événement, qu'il rassembla les troupes dispersées dans différentes provinces; & renforcé par plusieurs milliers d'Indiens confédérés, il se rendit à la vallée d'Araccea pour venger la mort de son Général.

Capaulican n'étoit pas assez imprudent pour attaquer en plate campagne une armée si redoutable; mais il s'efforça de persuader aux Espagnols qu'il étoit trop foible pour oser les attendre, & il les attira peu à peu dans un terrein inégal & couvert de bois & de défilés, où il étoit impossible à la cavalerie de manœuvrer. Lorsqu'il les vit embarrassés pour quitter cette fâcheuse position, il s'empara de tous les défilés par où ils auroient pu se sauver, fit volte-face, les attaqua de front par-derriere & en flanc, & ordonna à ses soldats de combattre de près,

pour empêcher les Eſpagnols de ſe ſervir de leurs armes à feu. L'événement répondit à de ſi ſages précautions ; les Eſpagnols furent défaits avec perte d'environ trois mille hommes, en y comprenant les Indiens auxiliaires ; enſuite les vainqueurs porterent toutes leurs forces ſur les Colonies Eſpagnoles.

Lauteru marcha à la tête d'une groſſe armée à la Conception, qu'il trouva abandonnée, & qu'il détruiſit. De là il fut aſſiéger Impériale, & après avoir paſſé quelques ſemaines devant les murs de aette ville, les pluies le forcerent à abandonner ſon entrepriſe. Les pieux Eſpagnols attribuerent cet heureux accident à la Sainte Vierge, qui, diſoient-ils, avoit apparu à toute la garniſon. Nous avons autant de raiſon de croire à ce miracle, qu'à ceux que S. Jacques avoit opérés en faveur des Eſpagnols, en combattant lui-même les Indiens.

Les Eſpagnols diſent que Lauteru, déconcerté du mauvais ſuccès de ſon expédition, & effrayé des miracles qui s'étoient opérés à ſes yeux, borna ſes projets à empêcher les Eſpagnols de rebâtir la Conception. En conſéquence il ſe rendit ſur les lieux, chaſſa les travailleurs de leurs ouvrages, & les réduiſit encore en cendres. Enſuite il fut aſſiéger Saint-Jago, réſolu de détruire tous les établiſſemens des Eſpagnols, parce que c'étoit le plus grand obſtacle qui empêchât les Indiens de recouvrer leur liberté. Il y fut tué au moment où la garniſon étoit réduite aux dernieres extrémités. Les Indiens, découragés par cet événement, leverent le ſiége, & ſe retirerent.

SECT. X.

*Histoire de l'Amérique.*

*Garcia Mendoza vient dans le Chili.*

Plusieurs autres hostilités furent commises de part & d'autre, & les natifs furent en général si heureux dans toutes leurs entreprises, que le Gouverneur du Pérou, craignant de perdre toutes ses conquêtes, résolut de faire un vigoureux effort, & envoya son fils Don Garcia de Mendoza avec une puissante armée pour réduire les rebelles. Par cette circonstance, nous pouvons juger de la longueur de cette guerre, & de la difficulté que les Espagnols eurent à conquérir le Chili, puisque ce ne fut que dix ans après la premiere arrivée de Valdivia dans ce pays.

Mendoza suivit avec beaucoup d'attention les instructions qu'on lui avoit données pour la réduction des Chiliens. Il les combattit souvent, & fut tantôt vaincu, tantôt vainqueur. Enfin il fit prisonnier Capaulican, & il le fit mourir pour épouvanter ses complices. Cependant il fit de vains efforts pour obtenir une entiere soumission. Les Chiliens, quoique souvent défaits, ne se décourageoient point; au contraire le malheur les portoit au désespoir, & ils vouloient se venger ou mourir. Ils leverent de nouvelles forces, monterent les chevaux qu'ils avoient enlevés aux Espagnols, combattirent avec ordre & avec une valeur disciplinée, ruinerent les Colonies, & après cinquante ans de combats, resterent encore libres & indépendans.

Comme les bornes de cet Ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans un détail circonstancié de tous les événemens de cette guerre longue & sanglante, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-uns, qui donneront une idée des maux que les Espagnols eurent à souf-

frir, & de l'opiniâtreté avec laquelle les natifs défendirent leur liberté.

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

Lorsque Garcilasso étoit en Espagne, en 1600, il reçut de son Correspondant au Chili les nouvelles suivantes. Le 29 Novembre 1597, un corps de Chiliens, composé de cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, parmi lesquels il y avoit deux cents Cuirassiers, surprirent Imperiale, passerent les habitans au fil de l'épée, & réduisirent la ville en cendres. Il périt dans cette occasion environ quatre cents Espagnols, hommes, femmes & enfans.

Quatre ans après, le même Ecrivain apprit que sur treize villes Espagnoles dans le Chili, les Indiens en avoient détruit six. » Ils ont renversé, disoit-on, & consumé les maisons & » habitations des Espagnols, déshonoré & » profané les églises, obscurci l'éclat de la foi » & de la piété qui brilloient dans ces contrées, » & ces succès ont si fort enorgueilli les Indiens, » qu'ils sont plus fermes & plus hardis, & que » dans toutes les occasions ils ne manquent plus » de piller & de détruire les églises & les mo» nasteres par le feu & par l'épée. Ils savent » à présent plusieurs ruses de guerre. Lorsqu'ils » assiégerent Osarno, ils resserrerent les Espa» gnols de si près avec leurs ouvrages, que » les assiégés ne pouvoient recevoir aucun se» cours, & qu'ils ne vivoient que de quelques » végétaux, qu'ils n'obtenoient encore qu'en faisant » des sorties très-meurtrieres. Lors du dernier » siége qu'ils mirent devant cette place, ils sur» prirent & égorgerent les sentinelles, entrerent » dans la ville, massacrerent les enfans, en-

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

» chaînerent les femmes, & commirent toutes » sortes de cruautés. Dans cet intervalle, les » Espagnols reprirent leurs esprits, saisirent le » moment favorable, fondirent sur les Indiens, » les obligerent à prendre précipitamment la » fuite, & à abandonner les prisonniers & le » butin qu'ils avoient faits «.

La même personne écrivoit que la derniere victoire remportée par les Indiens l'avoit été à Villa-Rica, où ils avoient fait un grand carnage des Espagnols. Ils mirent le feu à quatre quartiers de la ville, & égorgerent tous les Religieux de S. Dominique, de S. François, & de la Merci, ainsi que tous les Prêtres; ils emmenerent en captivité toutes les femmes, parmi lesquelles il y avoit des Dames de haute qualité : » punition, ajoute la Vega, que Dieu » permet dans le secret de sa providence pour » la réformation du genre humain «. Il est probable en effet que Dieu avoit voulu punir les Espagnols pour les cruautés & les vexations qu'ils avoient commises à l'égard d'un peuple brave & innocent dont ils avoient envahi le pays, pillé les trésors, & qu'ils avoient réduits au plus dur esclavage, sous prétexte de leur porter la Religion la plus humaine & la plus douce.

Avant de quitter ce sujet pour retourner aux affaires du Pérou, nous dirons un mot du plan arrêté par les Hollandois pour profiter des pertes des Espagnols, & établir des Colonies dans le Chili. Ils espéroient être bien reçus des natifs, en se déclarant en leur faveur contre leurs implacables ennemis.

*Expédition de l'Amiral Brewer dans cette contrée.*

1642.

En 1642, la Compagnie des Indes Occiden-

tales Hollandoiſe équipa une eſcadre, dont elle donna le commandement à l'Amiral Brewer. Il partit du Texel au mois de Novembre, eut beaucoup à ſouffrir lorſqu'il doubla le Cap Horn, & arriva au mois de Mai ſuivant ſur les côtes du Chili. Il débarqua un parti de cinquante ſoldats, qui rencontra un corps de cavalerie Eſpagnole, le mit en fuite, & s'empara de la ville de Cavelmappa. Enſuite la flotte s'approcha de l'iſle de Chiloé, & l'apparition des Hollandois répandit une ſi grande frayeur parmi les habitans de Caſtro, qu'ils emporterent leurs effets, & mirent le feu à la ville. Quelques priſonniers Eſpagnols & Indiens que les Hollandois firent confirmerent toutes les particularités des guerres dont nous avons parlé, & ils y ajouterent un grand nombre de circonſtances qui aggravoient encore la cruauté & l'inſolence des Eſpagnols.

A cette époque même, ſi on en croit les Hollandois, les natifs déteſtoient toujours les Eſpagnols, & cherchoient les moyens de ſe délivrer du dur eſclavage auquel ils étoient ſoumis. Un des natifs ſe rendit à la flotte avec la tête d'un Eſpagnol qu'il venoit de tuer, & déclara que ſes compatriotes n'attendoient que la belle ſaiſon pour ſe réunir à leurs amis d'Oſarno & de Baldivia, & ſe révolter tous enſemble. L'Amiral Brewer mourut avant d'avoir pu remplir les intentions de la Compagnie, & le malheur de cette expédition fut attribué à la mort de cet Officier. Il avoit fait un traité d'alliance avec les Chiliens, dont il avoit cinq cents hommes ſur ſa flotte. Son ſucceſſeur fut avec eux à Baldivia avec le corps de l'Amiral, qui avoit de-

mandé à être enterré dans cette ville. Les Hollandois ne trouverent dans cette place que quelques monumens de son ancienne splendeur. L'endroit où cette ville existoit, étoit rempli d'herbes & de buissons. Ils furent même trompés dans l'espoir qu'ils avoient conçu d'y trouver des trésors.

Ils y firent un traité avec les Chiliens. Un grand nombre de Caciques convinrent de se joindre à eux contre les Espagnols, parce que les Hollandois leur promirent de leur fournir des armes & des munitions de guerre; mais ils refuserent d'écrire leurs conventions, disant que leur parole étoit aussi sacrée que le contrat le plus authentique. Ils permirent aux Hollandois de construire un fort; mais lorsque ces derniers leur proposerent de donner de l'or pour les armes qu'ils avoient promises, les Caciques montrerent de l'inquiétude, & répondirent qu'il n'y avoit point de mines d'or dans leur pays. Enfin les Hollandois eurent quelque raison de craindre que quelle que fût la haine que les Indiens avoient contre les Espagnols, ils n'en vinssent cependant à se réunir pour chasser les nouveaux venus; en conséquence ils se retirerent prudemment, & revinrent en Europe sans avoir rien fait.

Nous avons laissé le Marquis Pizarre fortement occupé à soumettre les provinces éloignées, & à étendre la domination Espagnole sur des contrées jusqu'alors inconnues. Il avoit si fort multiplié les détachemens, & son armée étoit si affoiblie que les Péruviens hasarderent encore une fois de prendre les armes pour recouvrer leur

liberté. Ils auroient réussi, s'ils avoient été tous d'accord ; mais les Indiens, vassaux des Espagnols, prirent le parti de leurs Maîtres ; ils garderent pour eux les défilés & les postes importans, & leur fournirent les vivres.



Dans la province de Los Charcas, les natifs firent des efforts incoryables pour se préserver de l'esclavage. Gonzalo Pizarre fut détaché pour réduire cette province. Après plusieurs combats, il fut investi de tous côtés, & resserré de si près, que le Marquis fut obligé d'aller à son secours avec toutes ses forces. Garcilasso prétend qu'il n'envoya qu'un renfort, avec promesse d'aller le joindre en personne, si cela étoit nécessaire, mais que Gonzalo fut sauvé par la protection de Saint Jacques, avant l'arrivée du secours.

*Expédition de Gonzalo Pizarre à Canetta.*

Quoi qu'il en soit, après bien du sang répandu, la province fut soumise, & Gonzalo fut envoyé dans celle de Canetta, où il devoit être exposé à de plus grands dangers. Il est impossible de décrire les difficultés de cette expédition. Après avoir eu à combattre la fatigue, la faim, les maladies, & toutes sortes de calamités, il arriva sur les bords de la riviere des Amazones, où il construisit une espece de barque, qu'il confia à Orellana, pour fournir à la subsistance de l'armée. Mais Orellana se sauva avec la barque; & pour combler la détresse de Gonzalo, non seulement il le laissa sans aucune ressource pour subsister, mais encore il partit pour l'Espagne, dans l'intention d'aller demander à l'Empereur le gouvernement de ce pays pour lui-même.

Gonzalo, après avoir consommé ses vivres, mangea les chevaux, & ensuite fut réduit à se

nourrir de racines, d'herbes, d'insectes & de reptiles, dont la vue seule devoit appaiser l'appétit le plus dévorant. Plusieurs de ses soldats périrent de faim; presque tous étoient accablés par le froid, les habits avec lesquels ils étoient partis, étant en lambeaux. Ils eurent à vaincre encore les plus grandes difficultés le long de la riviere des Amazones, à cause des montagnes inaccessibles & des forêts impraticables qu'ils trouverent sur leur chemin, & qui les obligerent à faire de longs circuits, à traverser des marais, des baies, des rivieres avec une peine & une fatigue incroyables. La gaîté & la résolution avec laquelle le Général supportoit tous les maux, donnoient de l'émulation & du courage aux soldats, & prévenoient les murmures. Les Indiens auxiliaires montrerent pour eux, en cette occasion, plutôt l'affection & la tendresse de fils, que la fidélité que doivent des alliés; ils se privoient eux-mêmes de grossiers alimens qu'ils trouvoient, pour les donner aux Espagnols.

Ils avoient quatre cents lieues à faire dans ce pays désert & inculte, avant d'arriver à Quito. Cependant on résolut d'y aller, parce qu'une infinité d'accidens imprévus avoient rendu l'exécution de leurs premiers desseins impossible. En conséquence ils suivirent le côté septentrional de la riviere, & traverserent avec des peines infinies des rochers escarpés, & d'épaisses forêts. Les malades étoient portés sur les épaules de ceux qui étoient en bonne santé, & dans ce charitable soin, personne ne montra plus de zele & ne fut plus infatigable que Gonzalo, jusqu'à ce qu'enfin, épuisés de fatigue, la faim devint

si

ſi violente, que les Eſpagnols étoient prêts à dévorer les cadavres de leurs compatriotes, & même les malades ou infirmes. Tout leur habillement conſiſtoit en quelques feuilles pour couvrir les parties que la modeſtie ordonne de cacher. Environ quatre mille Indiens & deux cents Eſpagnols avoient péri ſans qu'ils euſſent rencontré un ſeul ennemi, & ceux qui reſtoient entrerent enfin dans une contrée ouverte & fertile, qu'ils regarderent comme la terre promiſe. Ils étoient perſuadés que ce n'étoit que par un miracle de la Providence qu'ils vivoient encore.

Ils trouverent un grand nombre de daims & d'autres bêtes fauves, qui ſervirent à les nourrir & leur procurerent des vêtemens. Lorſqu'ils arriverent ſur les frontieres de la province de Quito, ils baiſerent le pain, étant comme ravis en extaſe, & ils ne pouvoient ſe laſſer de remercier Dieu de les avoir conſervés au milieu de tant de périls. On avertit les habitans de Quito de leur approche & de leur déplorable ſituation; auſſi-tôt on raſſembla tous les habillemens qu'on put trouver dans cette ville, & on les leur envoya; mais ce ſecours étoit bien éloigné de répondre à la néceſſité des aventuriers. Quito avoit été ſi dépeuplée & ſi appauvrie par les guerres civiles, qu'on ne put trouver que ſix habits complets parmi tous les habitans de cette grande métropole d'une riche province; on ne put envoyer que douze chevaux pour ſecourir cette troupe amaigrie & épuiſée. La joie exceſſive de Gonzalo & de ſes compagnons fut fort diminuée par le déſagrément de faire une en-

trée publique à Quito, habillés comme des sauvages, les pieds nus, & couverts de plaies, leurs épées nues & rongées par la rouille, & portant sur leurs visages & dans leur contenance le tableau le plus expressif de la famine & de la misere.

*Mécontentement des partisans d'Almagro.*

Il s'étoit passé deux ans depuis que Gonzalo avoit entrepris cette malheureuse expédition. Pendant cet intervalle, il y avoit eu bien des changemens & des révolutions au Pérou. Le Marquis Pizarre s'étoit entiérement appliqué à détruire la faction d'Almagro, comme le seul moyen de confirmer sa propre autorité; & dans cette vûe, il s'étoit permis un grand nombre de violences qui ne servirent qu'à augmenter le nombre de ses ennemis.

La Vega, dans cette occasion, est son apologiste déclaré, & contre le témoignage de tous les autres Historiens, il rapporte que le Marquis laissa jouir le jeune Almagro de toute la fortune de son pere; qu'il soutint par ses bienfaits tous ceux des amis de ce Général dont les biens avoient été confisqués, comme s'étant rendus coupables de trahison envers Sa Majesté Catholique. Plus bas il se contredit, en disant (a) que, pour gagner l'affection des partisans d'Almagro, il leur offrit des sommes considérables d'argent, les emplois les plus lucratifs, & les places les plus honorables; mais que persévérant dans leur haine, ils avoient tout refusé, & ne s'occupoient qu'à envenimer de plus en plus con-

(a) Garcilasso, l' III, c. V.

tre le Marquis l'esprit du jeune Almagro, aimant mieux vivre dans la plus grande misere, que d'avoir des obligations à ce Général. Il attribue à cette conduite la févérité que le Marquis employa dans la suite contre eux. Ses amis ne cessoient de l'exhorter à forcer à la soumission & à l'obéissance, ces hommes que les caresses & les présens ne pouvoient adoucir. En conséquence les biens d'Almagro, qui fournissoient à la subsistance de la faction, furent de nouveau confisqués. Le jeune Almagro irrité écrivit à ses amis dispersés dans le Pérou, de se rendre à Lima, & de venir l'aider à se venger.

La vérité est que les biens d'Almagro avoient été confisqués, comme nous l'avons dit, par le jugement qui condamnoit son pere à la mort, & qu'il fut retenu prisonnier à Lima, & entretenu aux dépens du Marquis; pendant que tous ceux qui étoient attachés à ce jeune homme furent dépouillés de tout ce qu'ils avoient, exclus de tous les emplois publics, & réduits à la misere la plus profonde. Tous ceux qui avoient servi sous Almagro étoient notés (*a*); on les appeloit *les gens de Chili*, & on publia un Edit qui défendoit de leur donner aucun secours, sous les peines les plus séveres. Non content de rendre ainsi leur situation déplorable, le Marquis prit toutes sortes de mesures pour les empêcher de passer en Espagne, de peur que

(*a*) Gomara, Carratte, *passim*.

*Ils forment une conspiration contre Pizarre.*

leurs plaintes ne parvinſſent aux oreilles du Roi, & que ce Prince ne voulût leur rendre juſtice.

La néceſſité les pouſſa dans des cabales & des conſpirations. Ils étoient au déſeſpoir, & ils jurerent de venger la mort d'Almagro, le cruel traitement fait à ſon fils, & leurs propres injures, en répandant le ſang de Pizarre. Celui-ci, qui les craignoit, ſe tint renfermé dans la ville; il ne ſortoit jamais qu'avec une forte garde, & il obſervoit ſi attentivement les mouvemens de ſes ennemis, qu'il leur étoit impoſſible de s'aſſembler en aſſez grand nombre pour aſſurer le ſuccès de leur entrepriſe.

Ils avoient beſoin de la plus grande circonſpection. Ils entrerent ſecrétement dans la ville, & par partis de deux ou trois enſemble. Ils ſe cacherent dans les maiſons de quelques perſonnes qui déſiroient la révolution. Mais ces factieux étoient ſi miſérables, qu'Almagro & ſept de ſes amis n'avoient pour eux tous qu'un habit, qu'ils prenoient chacun à leur tour pour aller dans la ville, hâter les préparatifs de leurs projets, pendant que tous les autres étoient demi-nus. Garcilaſſo convient de cette circonſtance.

Lorſqu'ils ſe virent réunis à Lima, au nombre d'environ trois cents hommes, ils ſe crurent aſſez forts pour exécuter leur complot. Il y avoit parmi eux des Officiers expérimentés & des ſoldats vétérans, qui, dans les plus grands dangers, avoient fait preuve de courage. Le jeune Almagro leur abandonna ſon fort, & les chargea de conduire la conſpiration comme ils le jugeroient à propos. D'abord on réſolut d'attaquer

le Marquis le jour de la Saint-Jean, au moment où il iroit à la Messe à la cathédrale; mais soit que Pizarre eût été averti, soit qu'il soupçonnât quelque chose, il prétexta une indisposition, resta chez lui, & assembla ses amis à l'effet de délibérer sur les mesures qu'il devoit prendre pour rendre les Conjurés victimes de leur projet.

Ceux-ci, déchus de leur espérance, changerent d'avis. Ils résolurent d'attendre l'arrivée de Vaca de Castro, envoyé d'Espagne pour faire cesser les divisions qui subsistoient entre les Espagnols, & examiner la vérité des dépositions d'Alvarado, qui alors sollicitoit à la Cour contre les meurtriers d'Almagro.

Cette nouvelle résolution fut encore abandonnée, parce que les Conjurés apprirent que le Marquis étoit instruit de leurs intentions, & qu'il se préparoit à les punir avec rigueur. Craignant d'être tous immolés à sa fureur, ils reprirent le dessein de l'assassiner. Ils s'assemblerent au nombre de treize à la maison d'Almagro, & en sortirent à midi l'épée à la main; ils marcherent droit au palais en criant: *Vive le Roi! périsse le Tyran!* Quoique ces cris menaçans eussent fait attrouper beaucoup de monde sur la grande place, ils parvinrent sans aucune opposition à la porte du palais. Un Page avertit le Marquis du danger qui le menaçoit, & aussi-tôt il ordonna qu'on fermât les portes; mais ses domestiques effrayés l'avoient abandonné, & s'étoient sauvés par les fenêtres, le laissant seul avec son beau-frere, & deux Pages déterminés à partager sa fortune. François de Chaves fut

Sect. X. *Histoire de l'Amérique.*

fur l'efcalier, croyant que c'étoit quelque querelle entre les domeftiques ; il fut attaqué & tué par les Conjurés, qui fe précipiterent dans l'appartement du Marquis. Celui-ci s'étoit arrêté à une porte avec fes trois fideles amis, réfolu de vendre chérement fa vie, quoiqu'il n'eût pas eu le temps de fe revêtir de fon armure. Il fe défendit avec un courage incroyable, tua de fa main quatre Conjurés & en bleffa plufieurs ; mais enfin refté feul, parce que fon beau-frere & fes Pages avoient été tués, il fut invefti & poignardé, après avoir donné des preuves du courage le plus héroïque, & d'une force extraordinaire dans un homme de fon âge.

*Et l'affaffinent.* 1541.

Ainfi périt Don Francifco Pizarre, dans la capitale de cette vafte conquête qu'on devoit à fon courage, à fa prudence, & à une perfévérance fans égale, aidé de ces braves foldats autrefois les inftrumens de fes victoires, & qui venoient de punir fon infolence, fon injuftice & fa cruauté. Les Ecrivains Efpagnols comparent fon caractere, fa fortune & fa fin tragique, au caractere & à la mort d'Almagro ; & il eft certain qu'il y a entre la vie de ces deux hommes une reffemblance frappante.

Après avoir détaillé auffi exactement que nous l'avons fait, les actions de ce célebre conquérant, nous ne croyons pas néceffaire d'en faire le portrait. Il étoit libéral, intrépide, généreux, avant que la profpérité ne l'eût rendu jaloux, ambitieux & avide. Nous pouvons dater fes infortunes du fupplice d'Almagro. Depuis cette époque, fa gloire ne brilla plus d'aucun

éclat ; elle avoit même été éclipſée par le meurtre de l'Inca Atahualpa, quoique Pizarre l'eût plutôt permis que provoqué (*a*).

*Almagro eſt proclamé Gouverneur du Pérou.*

Auſſi tôt après que Pizarre eut été tué, les Conjurés ſe rendirent ſur la place du marché, & annoncerent au peuple la mort du Tyran ; ils furent ſalués & félicités par leurs complices, qui avoient pris ſoin que le Marquis ne reçût aucun ſecours. Ils s'aſſurerent enſuite de toutes les armes & de tous les chevaux qu'il y avoit dans la ville, & défendirent aux habitans d'en ſortir ſans permiſſion. Ils pillerent le palais du Marquis, & les maiſons de ſon beau-frere, Martin d'Alcanterie, & du Secrétaire Pizado, où ils trouverent des tréſors immenſes en or & en argent. Quant aux meubles, ils n'y toucherent point, les laiſſant pour le jeune Almagro, qu'ils proclamerent Gouverneur du Pérou. Lima, Cuzco & les autres

(*a*) Pizarre, au moment de ſa mort, étoit âgé de 63 ans accomplis, & malgré toutes les fatigues qu'il avoit ſouffertes dans le cours d'une conquête auſſi longue & auſſi difficile, il étoit fort, & avoit une ſanté robuſte. Nul homme ne ſuivit jamais un projet avec plus de conſtance, & ne ſut mieux appliquer à ſon profit & à celui du public les avantages qu'il remporta ; il faut excepter cependant les fautes que ſon orgueil, ſon ambition & ſon avarice lui firent commettre. Il s'occupa ſans relâche de bâtir des villes, de fonder des Colonies, d'introduire au Pérou les fruits, l'induſtrie & les manufactures d'Europe, pour réconcilier les Indiens avec le Gouvernement Eſpagnol, en leur en faiſant voir l'utilité ; la Couronne d'Eſpagne lui doit les principaux établiſſemens de l'Amérique Méridionale, puiſque ce fut lui qui y fonda les villes les plus floriſſantes, lui qui les reconſtruiſit à la maniere d'Europe, & qu'il y établit une police réguliere & une adminiſtration fixe.

principales villes reconnurent ſon autorité; quelques-unes cependant réſolurent de ne pas ſe déclarer avant l'arrivée de Vaca de Caſtro.

Le ſuccès de cette révolution cauſa d'abord quelque déſordre à Lima; mais le peuple rentra bientôt dans le devoir. Almagro avoit juré de gouverner le Pérou conformément aux Loix, & d'obéir aux ordres du Roi. Les anciens Magiſtrats furent tous renvoyés; ils furent remplacés par d'autres dévoués au Gouverneur, qui les récompenſa ainſi des ſervices qu'ils lui avoient rendus. Les riches & puiſſans partiſans des Pizarres furent arrêtés & dépouillés de leurs biens, pour dédommager les amis d'Almagro des pertes qu'ils avoient ſouffertes pendant la durée de leur proſcription. Juan de Rada, qui étoit le premier auteur de la mort du Marquis, fut élevé à la dignité de Général de l'armée, pour récompenſer l'eſprit & l'activité avec leſquels il avoit conduit la conſpiration; d'autres obtinrent des charges & des emplois, ſuivant le zele qu'ils avoient marqué pour le nouveau Gouverneur, & ſuivant l'animoſité avec laquelle ils pourſuivoient ſes ennemis. Almagro n'avoit d'ailleurs aucun égard à leurs talens, ni à leurs qualités; d'où il faut conclure que ces promotions n'obtinrent pas la ſatisfaction générale. L'inſolence de Rada, énorgueilli de ſa proſpérité, contribua à augmenter le mécontentement public. Cet Officier expédioit des commiſſions au nom d'Almagro, ſans conſulter ſes amis, ou paroiſſant ne faire que fort peu de cas d'eux. Cette conduite donna lieu à de nouvelles diviſions, & à des complots contre la vie de cet impérieux favori. François de

Chaves, parent de celui qui avoit été tué au service de Pizarre, fut l'auteur de cette conjuration, & expira sur la roue.

Garcia d'Alvarado, autre Officier très-aimé d'Almagro, ne fut ni moins cruel ni moins insolent que Rada. Alvarado fut chargé par le Gouverneur d'aller prendre possession en son nom des villes & des plantations, de s'emparer des trésors, de lever des troupes, & de désarmer les Pizarres, ainsi que ceux qui paroîtroient mécontens de la révolution. Il exécuta cette commission avec beaucoup de rigueur.

Il arriva à Truxillo, & ôta à Diego de Thora l'office de Juge de cette ville, quoiqu'elle lui eût été donnée par Almagro le pere, & qu'elle lui eût été rendue par le fils. A St. Michel, il fit mourir plusieurs Gentilshommes sous les prétextes les plus frivoles, seulement parce qu'il sut qu'ils n'approuvoient point les mesures présentes. Les Officiers employés dans les autres provinces agirent avec la même sévérité; mais à Cuzco, les Commissaires furent obligés d'user de modération, parce qu'ils apprirent que les principaux habitans avoient résolu de reconnoître Vaca de Castro, si on ne les traitoit pas avec douceur. Ils étoient d'ailleurs trop nombreux & trop liés avec les Indiens, pour se laisser opprimer impunément. Gomez de Tortoya, un des plus distingués de la ville, & ami intime du Marquis de Pizarre, avoit déclaré sa résolution de venger la mort du Gouverneur. Cependant le plus grand nombre des Espagnols & des Indiens se soumit à Almagro.

Tortoya envoya secrétement des messagers à

ses amis établis dans les provinces adjacentes, pour leur faire part de la mort tragique de Pizarre, les prier d'assembler les Espagnols de leur voisinage, & de leur faire prendre les armes pour venger la mort du Représentant du Roi, & empêcher l'usurpation de ses assassins. Nuno de Castro, Garcilasso de la Vega, & d'autres, se rendirent en conséquence à Cuzco. Tortoya fut de son côté joindre Alvarez Holguin, qui, à la tête de cent hommes, étoit parti pour une expédition à Callao quelque temps avant la révolution. Il réussit à gagner cet Officier, qui se déclara l'ennemi de la nouvelle Administration, &, à la sollicitation de Tortoya, se revêtit du titre de Capitaine général de la ligue formée contre Almagro. Il déploya son étendard, envoya un manifeste à Charcas & à Arcquebas, augmenta son armée de deux cents hommes, & se mit en marche vers Cuzco. La nouvelle de son approche épouvanta si fort les amis d'Almagro, qu'ils sortirent de la ville avec la plus grande précipitation; mais ils furent poursuivis & faits prisonniers par Nuno de Castro, suivi de vingt Arquebusiers.

Lorsqu'Holguin fut arrivé à Cuzco, son parti augmenta d'une maniere étonnante; les Nobles sortirent en foule de leurs plantations, & quelques-uns d'eux aspiroient au commandement en chef; mais la majorité des suffrages fut pour Holguin, à qui tout le parti confirma le titre de Capitaine général qu'il avoit pris d'avance.

La guerre fut ainsi déclarée ouvertement à Almagro & à ses partisans. Les Citoyens de Cuzco forcerent ces derniers à remplacer au tré-

ſor du Roi les ſommes qu'Holguin avoit été obligé d'en tirer pour faire ſes préparatifs.

On apprit dans ce temps qu'Alonzo Alvarado avoit déployé ſon étendard dans ſon camp de Chachapuyas. Cette nouvelle augmenta ſi fort l'eſpérance des amis de Pizarre, qu'ils furent peu effrayés lorſqu'ils furent avertis qu'Almagro s'avançoit à la tête de huit cents hommes, pour leur livrer bataille. Cependant ils réſolurent de traverſer les montagnes, pour aller joindre Alvarado. Dans ce deſſein, ils ſortirent de Cuzco, & prirent toutes les précautions poſſibles pour n'être pas ſurpris par l'ennemi.

Almagro, de ſon côté, informé de ce qui ſe paſſoit à Cuzco, réſolut d'intercepter Holguin, & d'emmener avec lui les enfans & les amis du Marquis Pizarre, afin que, pendant ſon abſence, il n'y eût point de révolte à Lima. Il fit dans cette occaſion un trait de barbarie, qui fut utile à ſes ennemis. Pour ſatisfaire ſon reſſentiment particulier, & dans l'eſpoir de découvrir les tréſors cachés de Pizarre, il fit mettre à la torture le Secrétaire Pizado, & enſuite le fit mourir, parce qu'il ne voulut jamais rien avouer.

*Vaca de Caſtro arrive au Pérou.*

Telle étoit la ſituation des Eſpagnols au Pérou, lorſque Vaca de Caſtro arriva à Quito avec une commiſſion de Gouverneur, dans le cas où Pizarre ſeroit mort; dans le cas contraire, il devoit ſe borner à examiner les différens qui avoient diviſé le Marquis & Almagro, & les circonſtances de la mort de ce dernier. De Quito il fit paſſer aux différentes villes & aux établiſſemens, des commiſſions, par leſquelles il nommoit des Magiſtrats, & à tous égards il exerça l'autorité

de Gouverneur. Il fut reçu en cette qualité par différentes provinces.



Holguin & Alvarado, qui avoient réuni leurs forces, le firent assurer de leur obéissance aux ordres du Roi, & le prierent de venir à Truxillo prendre le commandement de l'armée. Il donna le gouvernement de Lima à Barionovo & à Aliaga, auxquels les Indiens se soumirent sur le champ, parce qu'Almagro étoit parti pour Cuzco.

De Castro se rendit ensuite à Truxillo; en chemin les Espagnols & les Indiens venoient le joindre en foule pour obéir au Roi, & quoiqu'ils n'eussent pas aimé la tyrannie de Pizarre, ils détestoient l'usurpation d'Almagro. L'armée du nouveau Gouverneur devint ainsi très considérable. Tous les Officiers promirent par écrit de se soumettre à son autorité, & pour prouver leur sincérité, ils lui remirent leurs emplois, afin qu'il pût, suivant sa volonté, les leur ôter, ou les leur confirmer. De là il marcha à Lima, où il fut reçu avec tous les honneurs accordés aux Vice-Rois; tous les habitans capables de porter les armes se joignirent à ses troupes.

Tout réussissoit ainsi à Vaca de Castro. Cependant Almagro, ayant manqué Holguin, marcha à Cuzco, prit possession de cette capitale, opprima de nouveau la Magistrature, & replaça les personnes qui s'étoient sauvées lorsque le parti opposé étoit devenu le plus fort. Son premier soin fut ensuite de se pourvoir d'un train d'artillerie; cela n'étoit pas difficile, le cuivre étant très-commun à Cuzco, & il avoit dans ses troupes des soldats instruits dans l'art de fondre les canons. Il faisoit les plus vigoureux pré-

paratifs, lorſque la mort du Général Rada, & certains mécontentemens qui en furent la ſuite, renouvelerent les ſemences des diviſions qui commençoient à s'éteindre, & occaſionnerent des diſſentions qui furent très-préjudiciables à ſes affaires.

Chriſtophe de Sotelo & Garcia d'Alvarado devinrent les premiers Conſeillers d'Almagro, & eurent conjointement la direction de l'armée; mais chacun d'eux auroit voulu l'avoir ſeul. Rivaux en ambition & en faveur auprès d'Almagro, leur reſſentiment s'aigrit ſi fort, que Sotelo fut tué dans la place du marché. Les amis du mort réſolurent de le venger, & tout ſe diſpoſoit à une guerre civile, lorſqu'Almagro interpoſa ſon autorité, & diſſimulant ſes propres ſentimens ſur la conduite d'Alvarado juſqu'à un moment plus favorable, il diſpoſa les eſprits à une réconciliation paſſagere.

Cependant les deux partis ne pouvoient conſerver long-temps des meſures ſi modérées. La violence d'Alvarado détermina ſes adverſaires à en venir aux dernieres extrémités. Cet Officier craignant en particulier la vengeance du Chef, crut que le ſeul parti qui lui reſtoit étoit de le tuer. En conſéquence il l'invita à une fête, pendant laquelle il devoit exécuter ſon déteſtable deſſein. Mais Almagro, ayant été heureuſement averti, prétexta une maladie pour ſe diſpenſer d'accepter l'invitation; & pour prendre Alvarado dans ſon propre piége, il feignit de n'avoir rien appris de cette conſpiration; il ſe mit dans ſon lit, fit cacher quelques amis dans une chambre voiſine, & contrefit ſi bien le malade, qu'Alva-

SECT X. *Histoire de l'Amérique.*

*Almagro marche contre* . .

rado vint le voir. Almagro le fit arrêter auſſi tôt, & immédiatement le fit punir de mort.

La tranquillité ayant été rétablie par le ſupplice d'Alvarado, Almagro ſe mit à la tête de ſon armée, conſiſtant en ſept cents Eſpagnols & pluſieurs milliers d'Indiens, & ſe mit en marche pour aller combattre le Gouverneur, ou du moins pour obtenir, par un traité, des conditions avantageuſes pour lui-même & pour ſes partiſans. Ses ſoldats étoient preſque tous vétérans qui avoient ſervi ſous ſon pere, & ſon artillerie étoit très ſupérieure à celle de ſon ennemi; ainſi il ne doutoit point de la victoire, s'il étoit obligé d'employer la force des armes. Cependant ſon intention étoit de ne pas ſe refuſer à un accommodement.

Lorſqu'il ne fut plus qu'à quelques lieues du camp de Vaca de Caſtro, il lui envoya des meſſagers avec des propoſitions de paix. Ces Députés eurent ordre de repréſenter au Gouverneur qu'Almagro pere avoit rendu les plus grands ſervices à la Cour d'Eſpagne, qu'il avoit toujours été fidele à ſon Souverain, qu'il avoit péri d'une mort barbare & ignominieuſe par ordre du Marquis Pizarre; que la vengeance qu'en avoit tirée Almagro fils, étoit juſte, & qu'il ne demandoit qu'à être rétabli dans le gouvernement de Cuzco & de la Nouvelle-Tolede, conformément à la commiſſion que le Roi avoit accordée à ſon pere; ils devoient ajouter que le jeune Almagro étoit diſpoſé à obéir aux ordres de ce Prince, & qu'il eſpéroit que le Gouverneur ne feroit pas aſſez injuſte pour approuver la tyrannie notoire de Pizarre.

Les Officiers supérieurs de son armée écrivirent aussi pour se plaindre de ce qu'on refusoit leurs services, comme s'ils étoient rebelles axx ordres du Roi, tandis que ce Prince n'avoit pas au Pérou de sujets plus fideles. La Vega omet cette circonstance, quoique le témoignage de tous les Historiens ne permette pas de la rejeter, & ainsi il se montre évidemment prévenu en faveur de Castro. Il ne parle pas non plus des efforts que fit le Gouverneur pour séduire les Officiers d'Almagro, & les engager à trahir leur Chef au moment où il négocioit avec lui : il assure, au contraire, que de Castro fut le premier à envoyer des Députés à Almagro avec les propositions les plus raisonnables, & la promesse d'un pardon général pour lui-même & ses partisans, s'il vouloit mettre bas les armes ; qu'Almagro refusa de se soumettre avant qu'on lui eût confirmé le gouvernement de Cuzco, & toute la jurisdiction accordée à son pere (*a*).

Herrera prétend que Castro envoya un Espagnol déguisé en Indien, pour examiner la position d'Almagro, & qu'il avoit dessein de le surprendre pendant qu'il seroit occupé à délibérer sur les propositions; mais que l'espion fut découvert & pendu. Il ajoute que Castro corrompit Pierre de Candia, qui commandoit l'artillerie d'Almagro.

Quoi qu'il en soit, ce dernier, soupçonnant la sincérité du Gouverneur, résolut d'en venir à une

---

(*a*) La Vega, l. III, c. XV. Herrera, Decad. IV, l. VIII, c. II. Carate, c. XVII. Gomar, c. CL.

bataille. Il rangea ſes troupes dans la vallée de Chapas, anima leur courage par un diſcours éloquent, dans lequel il rappela les vertus de ſon pere, le ſupplice honteux qui avoit terminé ſa vie, & tout ce qu'il avoit eu à ſouffrir de la tyrannie & de l'inſolence des Pizarres.

Les deux armées étoient compoſées de vétérans. Celle de Caſtro étoit plus nombreuſe; mais Almagro avoit plus de mouſquetaires & de canons. De Caſtro harangua auſſi ſes ſoldats, & appaiſa les mécontentemens de quelques uns d'eux: nous trouvons cette circonſtance dans la Relation de la Vega, qui ne dit point le ſujet de ces murmures.

Le camp d'Almagro étoit bien fortifié, l'artillerie étoit ſi bien diſpoſée, qu'elle en rendoit l'accès impoſſible, ſi elle avoit été ſervie avec fidélité. Il étoit ſitué ſur une montagne, ce qui détermina Almagro à attendre l'ennemi, qui paroiſſoit très-empreſſé à l'attaquer. Comme les troupes de Caſtro s'avançoient pour monter la montagne, il ordonna au Chef de l'artillerie de tirer à mitraille ſur les premiers rangs. Il vit avec ſurpriſe que pluſieurs décharges n'avoient produit aucun effet. Soupçonnant alors la trahiſon de Candia, il lui reprocha ſa perfidie, & ne recevant point de réponſe ſatisfaiſante, il le tua de ſa main; enſuite il pointa une piece de canon ſi heureuſement, que la premiere décharge abattit une troupe entiere de l'armée de Caſtro; mais celui-ci preſſa ſes ſoldats d'avancer, en ſorte que bientôt ils empêcherent le ſervice de l'artillerie.

Les deux partis employerent alors les mouſquets, les arbaletes, les lances & les épées; ils combattirent

combattirent avec courage pendant plusieurs heures ; enfin Almagro se voyant abandonné par une partie de ses troupes, & accablé par le nombre, quitta le champ de bataille. Suivi de l'Inca Manco-Capac & de quelques Officiers généraux, il devoit se retirer dans les montagnes, & y attendre une occasion plus favorable de tenter la fortune, pour recouvrer son gouvernement (a). Malheureusement il s'opiniâtra à aller à Cuzco pour sauver ses trésors ; il y fut à peine arrivé, que ses perfides amis, ceux mêmes qu'il avoit replacés dans la Magistrature, instruits de sa défaite, se déterminerent à mériter la faveur du vainqueur par une trahison atroce. Ils arrêterent leur bienfaiteur, l'envoyerent à Vaca de Castro, & éprouverent tout le mépris que ce procédé abominable méritoit.

*Il est défait, pris, & mis à mort.*

Dans ce combat, plus de la moitié des deux armées resta sur le champ de bataille ; les vainqueurs égorgerent même ceux qui, après avoir jeté leurs armes, demandoient quartier. Les deux partis combattirent avec autant d'intrépidité que d'opiniâtreté ; & Almagro, qui n'avoit alors que vingt ans, se distingua si bien, qu'il excita l'admiration de son adversaire : cela n'empêcha pas celui-ci de ne penser qu'à satisfaire sa vengeance,

(a) Les Ecrivains Espagnols racontent les événemens de ces dissentions domestiques avec tant de partialité pour l'un ou l'autre de ces prétendans, qu'il est presque impossible de découvrir la vérité. Nous avons tiré de chacun les circonstances qui nous paroissent les plus probables & les mieux fondées, sur-tout en ce qui concerne la division qui existoit entre les partisans de Pizarre & ceux d'Almagro.

lorſqu'Almagro fut en ſon pouvoir. Dès qu'il fut averti que cet infortuné étoit arrêté, il ſe rendit promptement à Cuzco, & ſans aucune forme de procès, il fit exécuter la ſentence qu'il avoit prononcée avant la bataille.

Tels étoient les effets des diviſions inteſtines des Eſpagnols; ni l'âge, ni l'infirmité, ni la valeur, ne pouvoient faire impreſſion ſur le cœur des inexorables vainqueurs; tous n'écoutoient que leur animoſité, lorſque la fortune les mettoit à portée de la ſatisfaire : ils s'expoſoient par-là à ſubir le même deſtin, ſi le ſort leur devenoit contraire, & ainſi ils augmentoient le feu de la diſcorde, qu'une Adminiſtration prudente auroit dû s'efforcer d'éteindre. Le parti d'Almagro fut entiérement détruit : ceux qui échapperent à la bataille furent pendus, ou périrent dans d'autres ſupplices.

De Caſtro ayant ainſi établi ſon autorité par des actes de cruauté qui ont déshonoré ſa mémoire, quoiqu'ils paruſſent néceſſaires à la tranquillité du Pérou, s'appliqua tout entier à réparer les déſordres de l'adminiſtration civile. Il fit des établiſſemens publics, également utiles aux Eſpagnols & aux Indiens. Tous virent l'avantage des réformes qu'il opéra, & les Indiens ſe ſoumirent à ſes loix, comme ſi elles avoient été promulguées par leurs Incas. On partagea les terres, & on tranſporta les Colonies, ſoit Eſpagnoles, ſoit Indiennes, des contrées ſauvages dans des endroits plus fertiles, mais inhabités. Pour que ces changemens fuſſent agréables aux Indiens, il demanda aux Curacas & aux Caciques des éclairciſſemens ſur le gouvernement des Incas, ſur la

maniere dont ils adminiſtroient la juſtice, &c. Il s'y conforma autant que l'intention où il étoit d'établir une police plus réguliere, & les loix du Chriſtianiſme pouvoient le permettre. Il fonda des écoles dans pluſieurs villes, & ordonna que les enfans des principaux Indiens y ſeroient élevés dans les principes de la Religion Chrétienne & de la Morale. Il défendit aux Eſpagnols d'exercer aucune violence contre les Indiens; la plupart des Caciques rentrerent dans leurs biens, & il leur accorda même une eſpece de juriſdiction.

Il arrêta la licence des ſoldats, & les diſpoſa, par des encouragemens, au mariage & au travail. Ceux qui paroiſſoient mécontens du lot qui leur étoit échu, & qui, par leur humeur ſéditieuſe, n'étoient point capables de remplir ſes vûes, il les envoyoit dans des provinces éloignées, & non encore ſoumiſes, imitant en cela la politique du Marquis Pizarre. Il rechercha la conduite des Officiers du Roi, qui avoient amaſſé des fortunes prodigieuſes par la rapine & l'oppreſſion, ce qui lui fit un grand nombre d'ennemis parmi les Eſpagnols, pendant qu'il gagnoit les cœurs de tous les Indiens. Enfin il établit des lieux de rafraîchiſſement ſur toutes les routes pour l'utilité des voyageurs & du commerce, en ſorte qu'il rendit le Pérou floriſſant & très-avantageux à la mere-patrie (*a*).

C'eſt à l'époque de l'arrivée de Vaca de Caſtro, que Gonzalo Pizarre revint de la périlleuſe expédition dont nous avons parlé : il regarda

(*a*) Voyez la Note IV.

comme une injure de se voir privé du gouvernement, qu'il croyoit lui appartenir comme frere & successeur du Marquis. Les malheurs qu'il venoit d'éprouver, au lieu d'abaisser son ambition, l'enflammerent, & le déterminerent à réparer ses pertes, au risque de renverser le Gouvernement, & de mettre en confusion tout le royaume, où, après une suite continuelle de guerres sanglantes, de révoltes & de conspirations, la paix & la tranquillité venoient enfin d'être rétablies.

Le mécontentement des Officiers & des Magistrats, sur lesquels le Gouverneur avoit toujours les yeux ouverts, fournit à Gonzalo le moyen d'exécuter ses desseins. Il tira parti de ces murmures, & il se seroit formé un parti redoutable, si de Castro, qui pénétra ses secrets les plus cachés, n'eût prévenu toute conspiration sans répandre du sang, ni commettre aucune violence. Il ne fut pas plus tôt assuré que Gonzalo avoit dessein de l'assassiner & de s'emparer du gouvernement, qu'il fut le trouver en particulier, & sans lui faire aucun reproche, sans même lui dire qu'il étoit instruit de ses projets, il lui ordonna de se retirer dans ses possessions de la province de los Charcas, & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Une punition si douce donne lieu de croire que la persécution qu'il avoit fait souffrir au parti d'Almagro, étoit causée par la nécessité, & par le systême d'administration qu'il avoit adopté, plutôt que par une disposition à la cruauté.

*Castro déconcerte les projets de Gonzalo Pizarre.*

Pizarre n'étant point en état de résister au Gouverneur, obéit avec un feint empressement, pour éloigner tous les soupçons, & il s'occupa à ex-

ploiter les riches mines qu'il avoit découvertes, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable de satisfaire son ambition.

Castro ayant ainsi conjuré l'orage qui le menaçoit, reprit ses occupations ordinaires, & s'attacha à adoucir le joug que les Espagnols avoient imposé aux Indiens; mais à cet égard ses efforts furent inutiles. Tous les jours la Cour d'Espagne recevoit des plaintes de la cruauté avec laquelle les Indiens étoient traités; ils périssoient en foule dans les mines, & dans des pays éloignés où on les avoit transportés, où l'air & la température étoient contraires à leur constitution. Il y avoit un nombre incroyable de femmes & d'enfans, qui, privés des secours de leurs maris & de leurs peres, morts de fatigue au service des Espagnols, périssoient aussi dans la misere la plus affreuse.

Les E[illegible] Espagnols avouent en général la vérité de [illegible], & par conséquent il faut les en[illegible], sur-tout lorsqu'on sait que ces plaintes [illegible] aux Loix que nous avons rapportées [illegible]; & qu'on les rédigea pour les faire [illegible], & réparer des maux qui tendoient à la [illegible] du pays, & peut être à la destruction en[illegible] des vainqueurs. A ces Loix on en ajouta d'autres pour éviter toute équivoque, & pour montrer aux Espagnols que le Roi ne vouloit point qu'on forçât les Indiens à aucune espece de travail. En conséquence il fut ordonné, sous de séveres peines, que les Indiens ne seroient point obligés à porter des fardeaux, à travailler aux bâtimens, ni à sortir de leur province, quand bien même ils seroient nés esclaves. On accorda quel-

SECT. X.
*Histoire de l'Amérique.*

ques priviléges aux Indiens libres, & pour les empêcher d'être réduits en ſervitude, il fut enjoint aux Eſpagnols de fournir aux Magiſtrats un état de leurs eſclaves, & de juſtifier comment ils leur appartenoient. On permit aux Indiens la propriété des mines d'or & d'argent, & de diſpoſer du produit au marché, ſuivant qu'ils le jugeroient convenable à leur intérêt. Tout Eſpagnol, propriétaire de terre, eut ordre de veiller à ce que les Indiens de ſa Juriſdiction fuſſent inſtruits dans la Religion Chrétienne, & on établit des Viſiteurs pour rendre juſtice aux natifs, avec ordre d'exercer leur charge en perſonne, ſans qu'ils puſſent envoyer à leur place des Commiſſaires, ſi ce n'eſt en cas de maladie, ou d'une extrême néceſſité.

*Vela eſt envoyé au Pérou en qualité de Vice-Roi.*
1543.

De Caſtro s'étoit certainement conduit en habile & honnête Miniſtre, même depuis la deſtruction de la faction d'Almagro. Cependant on mit ſa conduite dans un faux jour aux yeux de l'Empereur, & ce Prince réſolut d'envoyer à ſa place un homme qui feroit rigoureuſement exécuter le nouveau réglement. Il nomma pour cet effet Blaſſo Nunez Vela, qui étoit Inſpecteur des ports de Caſtille, & il lui donna le titre de Préſident & Vice-Roi de tous les royaumes & de toutes les provinces du Pérou. Charles avoit conçu la plus haute idée de la capacité de ce Miniſtre, d'après le zele & le courage avec leſquels il l'avoit ſervi dans des emplois moins importans.

Au mois de Novembre, le nouveau Vice-Roi s'embarqua à Saint-Lucar, accompagné de Don Franciſco Tello de Sandoval, ſur une flotte de

vingt-deux voiles. Sandoval prit la route du Mexique, & le Vice-Roi arriva à Nombre de Dios le 20 Janvier. Il passa à Panama, où il rendit la liberté à un grand nombre d'Indiens, accablés sous le joug des Espagnols, & il obligea ceux-ci à les renvoyer au Pérou à leurs frais. On lui représenta le tort qu'il feroit aux Espagnols & à la Religion; on lui fit voir que les terres ne pourroient plus être cultivées, ni les mines exploitées, & que les Indiens qu'on avoit instruits dans la Religion Chrétienne ne seroient pas plus tôt retournés dans leurs habitations, qu'ils retomberoient dans leurs anciennes erreurs. Vela répondit constamment que les Espagnols n'avoient aucun droit sur la liberté naturelle des Péruviens, & que la Religion Chrétienne ne devoit pas être propagée par la violence. Après avoir resté à Panama vingt jours, pendant lesquels il força les Espagnols, qui s'étoient enrichis par la vente des esclaves, à en restituer le prix, il partit pour son gouvernement, comblé des bénédictions des Indiens, mais aussi chargé des exécrations des Espagnols.

Il donna l'exemple de la conduite qu'il vouloit qu'on tînt à l'avenir. Il fit porter son bagage par des mules; & quand il se présentoit quelque Indien qui vouloit être employé, il faisoit prix avec lui, & lui faisoit payer exactement ce qui étoit convenu. Carate, qui étoit alors Gouverneur de Panama, l'exhorta à mettre plus de modération dans sa conduite; il lui dit que les Loix qu'il portoit étoient généralement odieuses aux Espagnols, & que les réformes devoient se faire peu à peu, de maniere qu'on s'accoutumât

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

à les ſuivre comme ſans s'en appercevoir. Mais Vela, mépriſant ce conſeil, ne fut pas plus tôt arrivé au Pérou, qu'il publia le Réglement, & en ordonna rigoureuſement l'exécution.

Les Eſpagnols s'enflammerent auſſi-tôt, & l'eſprit de révolte s'empara d'eux. La nouvelle des procédés du Vice-Roi ſe répandit dans toutes les provinces avec la plus grande rapidité. Il fut reçu dans toutes les villes avec une froideur mêlée de haine. La maniere dont il notifia à de Caſtro ſon arrivée & ſa commiſſion, étoit également offenſante. Il fut accuſé d'inſolence, & ceux mêmes qui ſe plaignoient le plus de Caſtro s'unirent, & lui offrirent leurs ſervices pour l'aider à venger ſon honneur outragé. Ils auroient voulu brouiller les deux Miniſtres, pour mettre en déſordre un Gouvernement auquel ils étoient déterminés à ne pas obéir.

Tout étoit en feu, les eſprits du peuple étoient portés à la fermentation par les pratiques artificieuſes de ceux qui étoient intéreſſés à s'oppoſer au Réglement & au zele imprudent du Vice-Roi. A meſure que Vela s'avançoit, il impoſoit ſur les Eſpagnols des taxes proportionnées à leurs facultés; mais ceux-ci refuſerent de les payer, ſous prétexte que les terres qu'ils poſſédoient leur avoient été données à d'autres conditions par l'ancien Gouverneur de Caſtro, qui, lorſqu'il les leur avoit engagées, avoit autant de droit que le Vice-Roi.

Pour remédier à tous ces maux, Caſtro partit de Cuzco, ſuivi d'un grand nombre de citoyens & des principaux habitans. Il rencontra en chemin un meſſager de Vela, qui lui annonça, de

la part du Vice-Roi, que son autorité avoit cessé, & que tout ce qu'il avoit fait depuis l'arrivée de son successeur étoit nul. Castro obéit, & rejeta toutes les propositions qu'on lui fit de devenir Chef de parti. Il renvoya une grande partie de sa suite, & exigea que le reste le suivît sans armes, pour ne donner aucun soupçon. Son retour à Lima fut célébré par les plus grandes marques de joie, & il fit de vains efforts pour les faire cesser. Il envoya son Secrétaire pour féliciter le Vice-Roi sur son heureuse arrivée, & l'assurer de son entiere soumission aux ordres de son Souverain.

Ce message fut bien reçu; le Vice-Roi engagea Castro à venir le joindre à Kimac: celui-ci obéit; il fut bien accueilli & bien venu pendant quelque temps; mais ensuite il fut emprisonné à l'occasion d'un tumulte que Vela attribua à ses intrigues. Ce procédé violent augmenta le mécontentement général. Les habitans de Kimac, fâchés d'ailleurs du refus qu'avoit fait le Vice-Roi de confirmer leurs priviléges, devinrent furieux. Ce fut là & non à Lima, comme l'ont dit quelques Ecrivains, que sur la table du Vice-Roi on trouva sous un plat un papier qui contenoit ces mots: *J'ôterai la vie à celui qui me dépouillera de mes biens.* Vela pardonna au coupable; mais comme on attribua cette douceur à la crainte, le peuple n'en devint que plus insolent.

*Il fait arrêter Vaca de Castro.*

Le Vice-Roi s'étant rendu à Lima, il fit conduire Castro dans la prison commune. Tous les habitans se rendirent en corps chez le Vice-Roi, & se plaignirent vivement de cette insulte faite

*Sect. X. Histoire de l'Amérique.*

à la perſonne & au rang d'un ancien Gouverneur. Ils demanderent qu'il fût envoyé à l'Hôtel de ville, offrant de donner une caution de 100,000 pieces de huit. Le Vice-Roi ſe rendit, de crainte d'une révolte.

Cependant il perſiſta dans ſes meſures rigoureuſes, & le peuple ne ceſſa de cabaler & d'intriguer. Les Juges & les Magiſtrats s'interpoſerent. Ils conſeillerent à Vela d'uſer d'une plus grande modération; mais il fut inflexible, & reçut leurs avis avec tant de mépris, qu'ils commencerent à partager les ſentimens du Public. En peu de temps l'animoſité des deux Parties dégénéra en violence ouverte, & les Juges mirent en liberté un nommé *Antonio Sohr*, que le Vice Roi avoit condamné à mort, quoiqu'auparavant il lui eût pardonné ſon crime.

*Gonzalo Pizarre prend les armes.*

Ces troubles n'exiſtoient pas ſeulement à Lima où le Vice-Roi réſidoit, ils s'étendirent dans toutes les villes habitées par des Eſpagnols. Ce fut une occaſion pour Pizarre de reprendre ſes deſſeins ambitieux. En conſéquence il traita ſecrétement avec les mécontens, & il employa tant d'adreſſe, qu'il fut bientôt invité à protéger ſes compatriotes contre la tyrannie du Vice-Roi. Pour cacher ſes projets ſous les apparences de la modération, il exhorta les mécontens à bien réfléchir ſur les ſuites d'une oppoſition directe à l'autorité royale; & feignant d'être vaincu par la force de leurs raiſons, il prit le titre de Procureur & Agent général du Pérou; ce qui le rendoit en quelque ſorte médiateur entre le Vice-Roi & le peuple. Son intention étoit cependant bien différente. Son grand projet étoit de s'em-

parer du gouvernement. Dans cette vûe, il ramassa tous les trésors qu'il put trouver au Potosi, assembla tous ses amis, & partit pour Cuzco, où il déploya son étendard. Il y fut joint par deux ou trois cents volontaires Espagnols, & on le regarda comme Chef du parti qui se formoit contre Vela. Sous prétexte d'aller solliciter le Vice-Roi en faveur des Colonies, & l'engager à suspendre l'exécution du nouveau Réglement, il marcha à Lima, après avoir nommé Caraval son Major général, & après avoir été proclamé par les Magistrats de Cuzco, Chef de la Justice & de l'Administration civile.

Gonzalo ne doutoit pas qu'il ne se rendît coupable d'une rebellion ouverte contre son Souverain, puisqu'il vouloit s'opposer à ses ordonnances, & qu'il prenoit les armes contre son Représentant. Cependant il essaya de justifier en quelque sorte ses démarches, en annonçant qu'il n'avoit pris les armes que contre l'Inca, qui assembloit une armée dans l'intention d'assiéger Cuzco. Ce prétexte, quoique faux, étoit spécieux, parce qu'en effet Manco-Capac, l'ennemi implacable des Pizarres, avoit fait savoir au Vice-Roi qu'il alloit se mettre en campagne contre Gonzalo, & qu'il répandroit pour la Cour d'Espagne jusqu'à la derniere goutte de son sang. Ce Prince assembloit son armée, lorsqu'un accident lui fit perdre la vie, & le délivra de l'esclavage où les Espagnols l'avoient tenu. Il jouoit aux boules avec un Espagnol à qui il avoit sauvé la vie. Il s'éleva une querelle entre eux, relativement à une circonstance du jeu, & l'Espagnol irrité, & oubliant les obligations qu'il devoit à l'Inca,

*Mort de l'Inca Manco-Capac.*

lui jeta une boule à la tête avec tant de violence, qu'il le renversa mort sur le champ (*a*) Par-là le Vice-Roi fut déchu des espérances qu'il avoit conçues sur le secours d'un si puissant Allié, & Gonzalo se vit heureusement délivré d'un ennemi très-redoutable. A cette malheureuse circonstance il s'en joignit une autre non moins funeste pour le Vice-Roi ; l'animosité qui régnoit entre lui & les Juges augmentoit de jour en jour, en sorte que ces derniers épouserent ouvertement le parti de Pizarre, ou au moins retarderent autant qu'il leur fut possible les mesures, soit offensives, soit défensives, que le Vice-Roi vouloit prendre.

*Préparatifs de guerre.*

Tel étoit l'état des affaires de Vela, lorsque Gonzalo, avec une armée de cinq cents Espagnols bien armés, vingt mille Indiens, & un gros train d'artillerie, se mit en marche vers Lima. Après avoir coupé toute communication entre Cuzco & les principales villes, il s'empara des trésors du Roi, d'un certain nombre de canons qui venoient d'Huamanca, & des biens des Espagnols morts que les Magistrats avoient adjugés à la Couronne. Les projets de l'Inca étoient le prétexte de ces violences ; mais comme Pizarre n'avoit plus rien à craindre des Indiens, il fut bientôt forcé de quitter le masque. Ce fut quelque temps avant que le Vice-Roi fût instruit de ses démarches.

Lorsqu'il apprit que Pizarre étoit à la tête d'une armée formidable, il tomba dans une

(*a*) La Vega, l. IV, c. VII.

grande perplexité, fondée sur le peu de confiance qu'il devoit avoir aux habitans de Lima. Cependant il résolut de faire son devoir ; en conséquence il fit les plus vigoureux préparatifs pour éteindre une rebellion aussi dangereuse & aussi inattendue. Il ordonna des recrues, s'empara d'une forte somme qui appartenoit à de Castro, & l'envoya en Espagne, nomma les Officiers en qui il se fioit le plus, & assembla une armée composée de six cents Espagnols & de sept mille Indiens. Il fit faire des fusils & des canons, & fit prendre pour cet effet toutes les cloches des églises. Pour sonder l'attachement du peuple, il fit donner plusieurs fausses alarmes ; & pour que Castro, dont la fidélité lui étoit suspecte, fût moins dangereux pour lui, il le fit arrêter de nouveau, & le consigna dans un vaisseau qui étoit dans le port.

Cependant Pizarre n'étoit pas oisif. Tandis qu'il marchoit en ennemi à Lima, il prenoit toutes sortes de précautions pour se justifier à la Cour d'Espagne. Pour cet effet, il chargea un Juge, nommé *Tedeja*, qui lui étoit très-affectionné, de passer en Europe, & de représenter à l'Empereur la nécessité où il avoit été de prendre le gouvernement pour empêcher la désertion générale des Espagnols & des Indiens, causée par la mauvaise administration du Vice-Roi.

Ensuite il essaya de s'emparer des vaisseaux, pour être maître de la navigation & de la côte. Il nomma des Gouverneurs & des Magistrats dans les villes ; il punit de mort tous les amis du Vice-Roi, & exerça enfin une autorité absolue,

Sect. X. *Histoire de l'Amérique.*

ſoit dans l'adminiſtration civile, ſoit dans ce qui concernoit le militaire. Afin de pouvoir ſoutenir ſon armée, il exigea des Eſpagnols le tiers des rentes ou des tributs que les Indiens leur payoient, il ſaiſit tout ce qui appartenoit à la Couronne, &, par cette conduite, il montra évidemment l'intention de ſecouer le joug du Roi d'Eſpagne, & de ſe rendre Souverain indépendant du Pérou. Ce plan étoit aiſé à exécuter dans les circonſtances où on ſe trouvoit; mais il auroit fallu que Gonzalo ſe conduisît avec plus de prudence & de diſcrétion; qu'il fût moins dur dans ſes punitions, plus affable & plus populaire. S'il avoit ſu profiter du mécontentement général, & prouver au peuple qu'il déſiroit plutôt travailler pour ſon bonheur que pour ſatisfaire ſa propre ambition, il eſt certain qu'il ſeroit devenu le plus grand Eſpagnol en Amérique. Nous tirons cette conſéquence de l'indignation qu'excitoit toujours le nouveau Réglement.

Pedro de Puelles avoit été nommé Gouverneur de la ville de Guenno par Vaca de Caſtro. Cet Officier avoit beaucoup de crédit, & il fut en conſéquence bien accueilli par le Vice-Roi lorſqu'il fut le voir à Lima. Ce Miniſtre renouvela ſa commiſſion, & le Vice-Roi lui ordonna de tenir ſes amis prêts à entrer en campagne, bien armés & bien équipés. Pedro montra beaucoup de zele dans cette occaſion; il aſſembla un corps de troupes, & il partit, en conſéquence de nouveaux ordres, pour marcher contre Pizarre. Il avoit fait très-peu de chemin, lorſqu'on parla des ſuites qu'auroit la guerre, ſi le

Vice-Roi étoit vainqueur : tous furent persuadés qu'il emploieroit ses forces à établir solidement les nouvelles Loix, & ils conclurent que le seul parti qui leur restoit à prendre pour conserver leur liberté & leurs biens, étoit de se réunir à Pizarre. Cette résolution fut aussi-tôt exécutée. Puelles & ses soldats furent renforcer les rebelles. Cet exemple fut suivi par un corps de cavalerie que le Vice-Roi avoit détaché pour arrêter Puelles, dont il avoit appris la défection. Les cavaliers avoient résolu de tuer leur Commandant pour s'attacher à Pizarre ; l'Officier averti se sauva pendant la nuit, & le détachement joignit Gonzalo à Guamanga.

*Les troupes du Vice-Roi se rendent à Pizarre.*

Ces faits prouvent combien Vela étoit haï, & ce que Gonzalo auroit pu faire, s'il avoit su profiter des circonstances.

Outre les forces de terre que Pizarre avoit rassemblées, il étoit maître de l'Océan, parce qu'il s'étoit emparé de tous les vaisseaux. Son Amiral Hernando Backiaco avoit sous ses ordres une forte escadre, avec laquelle il fit beaucoup de mal aux Royalistes. Il attaqua Panama, prit tous les vaisseaux qui étoient dans la baie, & augmenta ainsi sa flotte de vingt-six voiles. Il avoit aussi à bord quelques troupes de terre, qu'il débarquoit suivant l'occasion, pour piller la côte, quoique le Vice-Roi eût levé une armée pour le protéger.

De Panama, l'Amiral fit voile pour l'isle des Perles, ou il reçut le serment de fidélité des habitans ; il commit toutes sortes de ravages, imposa des tributs, leva des contributions, & prouva qu'il avoit plus d'envie de satisfaire son

avarice, que de se conduire comme la politique l'exigeoit. Aussi cet armement naval nuisit plus à la cause de Pizarre, qu'il ne lui fut utile. La flotte lui procura à la vérité des provisions, de l'argent, & des munitions de guerre, mais la tyrannie de l'Amiral lui suscita un grand nombre d'ennemis.

Malgré la mauvaise conduite des partisans de Pizarre, telle étoit la crainte qu'inspiroit le nouveau code aux Espagnols en général, que le Vice Roi avoit tout à redouter. Tous les moyens qu'il employa pour calmer le peuple ne servirent qu'à l'enflammer davantage, & toutes les troupes qu'il rassembloit l'abandonnoient si-tôt qu'elles étoient réunies. Il fortifia Lima aussi bien que ses connoissances en ce genre le permirent; mais il n'osoit se fier à des murailles, tandis qu'il se voyoit détesté des habitans & de la garnison. Il forma le projet de se retirer à Truxillo, & il le communiqua aux Magistrats. Les Juges s'y opposerent avec vivacité, & la confusion augmenta par cela même que Vela croyoit devoir lui concilier les habitans en leur prouvant sa vigilance & le soin qu'il prenoit de leur conservation. On assembla un Conseil, qui se sépara en désordre, & le Vice-Roi résolut de s'embarquer dans quelques vaisseaux du port avec les enfans du Marquis Pizarre, pendant que Vela Nunez conduisoit les troupes de terre.

Cette résolution occasionna de nouvelles querelles. Les citoyens s'opposoient à ce qu'on confiât à des matelots grossiers la personne de la Vice-Reine, & les Juges ordonnerent à un nommé *Rolles* d'arrêter le Vice-Roi. Ils donnerent pour

cet

cet effet un décret, & Robles l'exécuta avec quelque difficulté, parce que ce Ministre avoit avec lui un corps de quatre cents soldats; mais ils mirent bas les armes, lorsqu'ils virent les citoyens ouvertement soulevés.

Les Juges sommerent ensuite l'Amiral de rendre la flotte, & de leur remettre les enfans du Marquis Pizarre, le menaçant, en cas de refus, de faire mourir le Vice-Roi. Geronimo Curbano, c'étoit l'Amiral, remit les enfans; mais il refusa de se priver des seuls moyens de défense qui lui restoient. Trompés dans l'attente de se rendre maîtres de la flotte, les Juges employerent plusieurs stratagêmes pour la surprendre, & ils réussirent si bien, qu'ils firent prisonnier Nunez Vela, frere du Vice-Roi, & ils répéterent ensuite les menaces qu'ils avoient faites, en assurant que ni le Vice-Roi, ni son frere, n'obtiendroient aucune merci, si l'Amiral persistoit dans son opiniâtreté (*a*).

*La flotte abandonne aussi le Vice-Roi.*

Cependant Curbano fut inflexible; mais le Vice-Amiral l'abandonna, & tous les autres Officiers ayant été gagnés par les Magistrats, il fut forcé à mettre en mer avec le seul vaisseau qu'il commandoit en personne.

On auroit cru que les Magistrats agissoient de concert avec Pizarre, & pour applanir tous les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Cependant ils n'étoient d'accord que sur un point; ils détestoient également le Vice-Roi. Dès qu'ils eurent ce Ministre en leur pouvoir, ils lui firent

(*a*) Gomara, c. CXXXII. Carate, c. XI, l. I.

son procès, résolus de l'envoyer en Espagne pour y recevoir son jugement, & ils envoyerent ordre à Pizarre de licencier ses troupes, en disant que l'autorité du Vice-Roi étoit passée à leur Tribunal, conformément à la commission du Roi.



Augustin Carate fut chargé de ce message. Pizarre le fit arrêter, & le traita très-rigoureusement (*a*). Cependant il lui rendit la liberté, & le renvoya dire aux Juges, que Pizarre avoit pris le titre de Gouverneur général, & que s'ils refusoient de se soumettre, il détruiroit Lima & passeroit les habitans au fil de l'épée. Pizarre marcha en effet vers cette capitale, & campa à un quart de lieue de la ville. Il somma de nouveau les Magistrats, & n'ayant point reçu de réponse satisfaisante, il commença à dresser les batteries pour le siége : cette démarche eut son effet. Toute la ville se déclara contre les Juges, & la plus grande partie se rendit au camp de Pizarre. Un parti de vingt hommes, envoyé pour reconnoître les ouvrages des assiégeans, tomba entre leurs mains ; enfin l'armée de Gonzalo devint si nombreuse, qu'il envoya Carvajal pour faire une nouvelle sommation, & déclarer aux Juges, que s'ils ne se rendoient point sans délai, la ville souffriroit de leur opiniâtreté, & qu'ils seroient responsables de la mort de tous les citoyens.

*Pizarre se rend maître de Lima.*

Cette menace ne les déterminoit pas encore. Carvajal ordonna aussi-tôt qu'on pendît à leurs yeux quelques-uns des principaux citoyens

(*a*) La Vega, l. IV, c. XVIII.

qui avoient été pris la veille. Alors les Juges céderent aux remontrances des habitans effrayés. L'armée de ce Général fut mise en ordre de bataille, & il fit son entrée triomphante au mois d'Octobre. On fit de grandes réjouissances pour célébrer cet événement. C'est de cette époque que Gonzalo date son autorité, fondé sur la commission qui avoit été accordée à son frere, & qui devoit passer à ses héritiers. Cette prétention acquit une nouvelle force par l'autorité des Magistrats, qu'il contraignit d'approuver la révolution & tous les changemens faits dans le Gouvernement. Il obtint leur recommandation auprès de l'Empereur, pour qu'il lui confirmât une dignité qu'il avoit si hardiment usurpée, n'y ayant pas d'autres moyens de rétablir la tranquillité.

*Le Vice-Roi leve une armée.*

Cette suite d'heureux événemens fut interrompue par quelques accidens qui donnerent beaucoup d'inquiétude à Pizarre. Vaca de Castro, quoique griévement offensé par le Vice-Roi, lui resta cependant toujours fidele, & s'échappa de Panama sur l'avis que l'Amiral de Pizarre y venoit. Il publia le dessein qu'il avoit formé de s'opposer à cet usurpateur, & cette circonstance devenoit plus importante encore, parce que le Vice-Roi avoit trouvé les moyens de se sauver, & levoit une armée avec beaucoup de diligence. Avant son arrivée à Quito, il avoit rassemblé environ cent cinquante hommes, & il fut joint par deux cents autres qui n'avoient pas voulu participer à la rebellion. La conduite imprudente de Pizarre lui fit concevoir de flatteuses espérances; il fut persuadé

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

que par son insolence ce rebelle perdroit bientôt l'affection du peuple, qui rentreroit aussi-tôt dans son devoir. Il envoya son gendre en Espagne, pour informer l'Empereur de l'état du Pérou, & lui demander des secours efficaces contre les rebelles. Cependant une partie de ses troupes furent défaites dans une escarmouche par des maraudeurs de l'armée de Pizarre; mais il prit sa revanche en personne; il fondit avec impétuosité sur les vainqueurs, & les détruisit entiérement. Malgré cette victoire, la perte de Gonzalo fut peu considérable, & ces escarmouches ne servoient qu'à aigrir les deux partis.

Pizarre avoit résolu d'attaquer le Vice-Roi avant qu'il devînt plus formidable; en conséquence il marcha à Quito, & eut beaucoup à souffrir en traversant les déserts; mais ses soldats étoient vétérans, & endurcis à la fatigue; ils vainquirent tous les obstacles, & arriverent si près de l'ennemi, que Vela, qui ne vouloit point risquer de bataille, se retira à Quito. Gonzalo avoit excité des troubles dans le camp du Vice-Roi, en écrivant aux principaux Officiers, pour leur offrir un pardon absolu, & de grandes récompenses s'ils se soumettroient. Le Vice Roi soupçonna la fidélité de tous ceux à qui ces propositions avoient été faites, & il les punit comme s'ils les avoient acceptées.

Cette imprudence révolta tous les esprits, & ces murmures, joints à la famine & à la fatigue que ces troupes avoient essuyées pendant leur retraite, réduisirent le Vice-Roi à de grandes extrémités. Les inquiétudes continuelles avoient aigri son caractere, & il rendit son état

plus malheureux encore, en rendant ses amis victimes de son ressentiment, lorsqu'il ne pouvoit en accabler ses ennemis. Sous les plus légers soupçons de trahison, il fit mourir ses meilleurs Officiers, & par-là il perdit l'estime & l'affection de tous les Espagnols du Pérou, au moment où ils alloient rentrer dans leur devoir.



*Il est poursuivi par Pizarre.*

Cependant Pizarre le poursuivit si vivement de Saint-Michel à Quito, que souvent les deux armées furent à la vue l'une de l'autre. Les Royalistes furent forcés d'être toujours sous les armes pendant un voyage de cent cinquante lieues, dans le cours duquel ils n'eurent, pour ainsi dire, pour nourriture que des herbes, des racines, & d'autres végétaux. L'approche des rebelles obligea le Vice-Roi d'abandonner Quito qui n'étoit pas tenable, & de se retirer quarante lieues plus loin. Il espéroit que Pizarre cesseroit de le poursuivre, pour faire reposer ses troupes dans une ville abondante en provisions; mais il se trompa: Gonzalo s'arrêta à peine à Quito, & courut sur les traces de Vela avec tant d'ardeur, qu'il le réduisit au désespoir. Lorsqu'il vit l'armée de Pizarre descendre une montagne très-proche de son camp, il leva les mains au Ciel, & s'écria: » La postérité croira-t-elle » jamais que des Espagnols ayent osé poursuivre l'étendard de leur Roi avec une telle opiniâtreté, & que pour l'atteindre ils se soient » exposés à tant de fatigues pendant un voyage » de quatre cents lieues «? C'étoit au moins la distance qu'il y avoit de Lima à l'endroit où il étoit, à l'extrémité la plus éloignée du Pérou.

Sect. X. *Histoire de l'Amérique.*

Il continua à se retirer, & Pizarre se détermina enfin à l'abandonner, & à retourner à Quito, où il passa son temps dans les fêtes & les divertissemens, comme si le Vice-Roi étoit vaincu.

Vela se voyant enfin tranquille dans la province de Popayan, chercha à se procurer des armes pour ses troupes, & rappela tous les détachemens employés à des conquêtes éloignées. Il apprit avec la plus grande joie, que Diego Centeno s'étoit révolté contre Pizarre, & faisoit une puissante diversion de l'autre côté du Pérou. Il commença à espérer que la guerre auroit une issue favorable, quoique son frere Nunez, qui s'étoit aussi échappé, eût été repris lorsqu'il passoit à Panama. Il fut joint à cette époque par Juan Carreras avec cent hommes; ce renfort l'encouragea à tenir tête aux rebelles, affoiblis par le détachement qui s'étoit mis en marche contre Centeno; mais il fut déchu de toutes ses espérances par un stratagême de Pizarre. Ce Général publia qu'il vouloit aller en personne avec la plus grande partie de son armée à Charcas, pour combattre Centeno qui ravageoit ses terres, & qu'il laisseroit Puelles avec trois cents hommes pour défendre la frontiere. Il nomma des Capitaines, & se rendit à Quito. Il y découvrit un espion que le Vice-Roi y entretenoit; au lieu de le punir, il se l'attacha, lui ordonna de donner de faux avis à Vela, & se fit communiquer le chiffre qu'il employoit pour lui écrire. Ensuite il ordonna à Puelles d'écrire en chiffre aux amis qu'il avoit dans l'armée du Vice-Roi, pour les inviter à venir passer quelques jours avec lui à Quito en l'absence de Pizarre, leur

promettant qu'ils y feroient reçus avec amitié, malgré la différence des partis auxquels ils étoient attachés ; & après avoir expliqué à l'efpion le chiffre que Puelles devoit employer, Pizarre s'arrangea de maniere à ce que ces lettres tombaffent entre les mains du Vice-Roi fans qu'il pût rien foupçonner. Plufieurs circonftances jointes à un bruit public, aux avis de l'efpion, & à ces lettres interceptées, tout faifoit croire à Vela ce que Pizarre vouloit qu'il crût. Il affembla fes troupes dès qu'il fut informé du départ de Gonzalo pour Charcas, & il fe mit en marche pour Quito avec le plus de fecret & de diligence qu'il lui fut poffible. Son armée étoit compofée de huit cents hommes, mais fans expérience, indifciplinés, mal armés, mal habillés.

Pizarre, averti de tous fes mouvemens, rejoignit fecrétement Puelles, & après une revue générale, il trouva que fon armée étoit compofée de deux cents fufiliers, de trois cents piquiers & de cent cinquante cavaliers, tous braves vétérans. Il campa hors de la ville, & fe tint fi ferré, qu'on ne pouvoit pas imaginer que fa troupe fût fi nombreufe. Vela approcha jufqu'à deux lieues de ces retranchemens, fans avoir aucun foupçon. Gonzalo, averti de fon approche, décampa pendant la nuit, fans faire aucun bruit, pour le furprendre ; mais le Vice-Roi avoit réfolu de fe rendre maître de Quito avant de livrer bataille ; en conféquence il partit au milieu de la nuit, & arriva à la ville après avoir traverfé des montagnes bordées de précipices. Il entra fans rencontrer d'obftacle, & il y apprit enfin le détail de la rufe de l'ennemi, ce qui le jeta dans la

plus grande consternation. Il assembla un Conseil, rendit compte des avis qu'il avoit reçus, & après de longs débats, il fut arrêté que puisque toute retraite étoit impossible, il falloit risquer la bataille, & les Officiers s'y préparerent.

D'un autre côté, Gonzalo ne fut pas moins surpris, lorsqu'il s'apperçut que le Vice-Roi avoit changé sa route; mais les Indiens l'ayant informé qu'il avoit pris le chemin de Quito, il le poursuivit avec la plus grande diligence, & vit bientôt l'armée Royale rangée en bataille devant la ville. L'escarmouche commença sur le champ entre les postes avancés, & elle se termina en faveur des rebelles. Un engagement plus général & plus meurtrier suivit entre la cavalerie des deux armées, & elles combattirent avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté. L'infanterie n'étoit encore que simple spectatrice, & sembloit attendre avec inquiétude quel seroit le parti que la victoire voudroit favoriser, lorsqu'enfin l'impétuosité & l'étonnante valeur des vétérans de Gonzalo la fixa, & fit place à l'infanterie pour qu'elle vînt attaquer l'ennemi. La disposition des armées étoit telle, que la cavalerie occupoit le front des deux armées.

L'infanterie de l'armée Royale fut un peu rompue par la retraite tumultueuse de la cavalerie vaincue; elle se rallia aisément, & soutint l'attaque avec beaucoup d'intrépidité; mais voyant la supériorité du nombre des fusiliers dans l'armée rebelle, & le carnage qui en étoit la suite, elle fut saisie d'une terreur panique, & prit précipitamment la fuite. Le Vice-Roi combattit

comme un simple soldat après avoir montré les qualités d'un excellent Général; il anima, il menaca, il exhorta ses soldats à faire leur devoir. Il attaqua corps à corps Montalte, l'un des plus braves Officiers de l'armée rebelle, & le démonta après un combat très-opiniâtre. Il auroit pu échapper; mais son courage l'avoit porté au milieu des ennemis, & un habit d'Indien, qu'il avoit mis par-dessus, son armure empêchoit qu'on le reconnût. Un soldat fondit sur lui avec fureur, & le tua d'un coup de sa hache d'armes; il ne savoit pas qu'il répandoit le sang du Représentant de son Roi. La Vega assure (*a*) que son intention n'étoit point de survivre à son autorité, ni d'avoir la mortification de se voir le prisonnier du vainqueur. Sa tête fut portée à Quito, pour engager les habitans à reconnoître Pizarre comme Gouverneur, & on inhuma le corps avec tous les honneurs dus à un Vice-Roi.

*Il est défait & tué.*

*19 Janvier 1546.*

Après cette victoire décisive, Pizarre prit possession de toute l'autorité; il disposa de tout, punit ses ennemis, & récompensa ses amis sans que personne osât le contredire. Quelle que fût l'insolence avec laquelle il s'étoit conduit auparavant, il est certain qu'il se conduisit après sa victoire avec beaucoup de prudence & de discrétion. Il assembla les prisonniers, leur représenta que le Ciel avoit remis en ses mains tout le pouvoir; que sa seule ambition étoit de soutenir & de protéger la liberté publique; il

(*a*) La Vega, l. IV, c. XXIV.

Sect. X. *Histoire de l'Amérique.*

*Soumission entiere des Royalistes.*

leur parla des suites fâcheuses qu'auroit entraînées l'exécution du nouveau réglement, & des crimes commis par les personnes qui encourageoient Vela à la tyrannie. Ensuite il leur pardonna, & les renvoya. Il n'y en eut qu'un petit nombre qu'il exila dans le Chili & les autres provinces éloignées, en les exhortant de ne pas encourir son indignation par des entreprises contre son autorité. Vela Nunez, frere du Vice-Roi, eut la permission de vivre à Quito, à condition qu'il se soumettroit au nouveau gouvernement, & qu'il éviteroit toute sorte de complots & d'intrigues. Il lui permit même dans la suite de l'accompagner à Lima, & pendant tout le voyage il le traita avec la plus grande familiarité : il fit peut-être plus qu'une saine politique ne le permettoit pour un homme qui devoit certainement le haïr ; mais Nunez dissimula avec soin ses sentimens (*a*).

Lorsque ses troupes furent suffisamment reposées des fatigues d'une aussi longue marche & d'une bataille si meurtriere, Gonzalo envoya son Lieutenant Carvajal avec un fort parti contre Centeno, qui commandoit une petite armée de Royalistes auprès de Callao. Centeno essaya de surprendre Carvajal dans ses quartiers ; mais il se trompa : il trouva cet Officier prêt à le recevoir à la tête d'une armée supérieure. Carvajal le poursuivit à travers les montagnes & les déserts ; mais il ne put jamais le forcer à accepter la bataille, quoiqu'il ne se passât pas

(*a*) Gomara, l. CXXXIII.

de jour où il n'y eût de ſanglantes eſcarmouches. Enfin il s'empara d'un défilé où il crut que l'ennemi devoit néceſſairement paſſer, & où il ne pouvoit manquer d'être inveſti & obligé de mettre bas les armes. Mais, par ſa vigilance, Centeno ſe tira de ce mauvais pas, & força Carvajal à avouer que pendant quarante années de guerre en Italie, il n'avoit jamais vu une auſſi belle retraite, que celle qu'avoit faite Centeno à travers un déſert de deux cents lieues, & à la vue d'un ennemi ſupérieur.

Cependant il n'étoit pas poſſible qu'il réuſsît à ſe maintenir encore long-temps dans une ſituation ſi déſeſpérée. Il marcha à Arequaba, où il ſe propoſa d'embarquer ſes troupes s'il trouvoit des vaiſſeaux, & d'aller au Chili; en conſéquence il envoya un Officier en avant. Le vaiſſeau fut arrêté; mais au moment où les troupes alloient s'embarquer, Carvajal parut; ſur quoi Centeno dit à ſes ſoldats de ſe diſperſer & de ſe ſauver comme ils pourroient, en attendant une occaſion plus favorable. Enſuite il prit amicalement congé d'eux, ſe retira dans les montagnes, & y reſta caché juſqu'à l'arrivée d'un nouveau Vice-Roi.

Tous les Royaliſtes ayant été ainſi détruits, les rebelles employerent tous leurs efforts pour perſuader à Gonzalo de prendre le titre de Souverain du Pérou, & de ſe déclarer indépendant de la Couronne d'Eſpagne. Carvajal lui écrivit une lettre, dans laquelle il obſervoit qu'après avoir oſé s'oppoſer aux Edits de l'Empereur, coupé la tête à ſon Repréſentant, & fait une guerre ouverte à ſes troupes, il n'avoit d'au-

tre parti qu'à persister dans la révolte, à s'emparer de la couronne, à s'attacher les Espagnols par sa popularité & sa générosité, & à gagner aussi, autant qu'il pourroit, l'affection des Indiens ; que par ce moyen il pourroit défier toute la puissance de l'Empereur, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable que ce Prince voulût envoyer à une si grande distance une armée suffisante pour conquérir le Pérou.

Soit que la grandeur de ce projet alarmât Pizarre, soit qu'il différât à l'accomplir jusqu'à ce qu'il eût établi sa puissance sur de plus solides fondemens, & jusqu'à ce qu'il fût informé de l'effet de ses remontrances à la Cour, il est certain qu'il rejeta cette proposition. La Vega attribue sa modération à la ferme confiance où il étoit, qu'au moins, par principe de politique, Charles V lui laisseroit l'autorité & lui rendroit tous les emplois dont le Marquis Pizarre avoit joui.

Son entrée publique à Truxillo & à Lima fut triomphante ; mais il ne prit point les honneurs de la royauté, & refusa même de marcher sous un dais comme on le lui avoit proposé. Il changea aussi entiérement de conduite ; de l'extrême insolence & de l'orgueil le plus outré, il passa à la plus grande affabilité, sans doute pour jeter les fondemens des grands desseins que ses Officiers lui avoient inspirés. Il nomma Nonojosa Grand-Amiral, & lui ordonna de faire voile pour Panama, de traverser l'isthme, & de surprendre Nombre de Dios, ce qu'il exécutá sans résistance, en sorte qu'il se vit maître des mers du Nord & du Sud, & en état d'inter-

cepter tous les ſecours qui viendroient, ſoit d'Eſpagne, ſoit du Mexique, pour relever le parti royaliſte & renouveler la guerre civile.

Il ne ſe contenta pas de ces précautions. Craignant encore quelque revers de fortune, il réſolut de faire de nouveaux efforts pour faire approuver ſa conduite à la Cour, en la fondant ſur la néceſſité des affaires. Il chargea Aldano d'aller en Eſpagne, de donner la tournure la plus favorable à tout ce qui s'étoit paſſé, d'aſſurer Sa Majeſté du zele & de la loyauté de Pizarre, de demander pour lui le gouvernement plutôt pour faire le bien général, que pour récompenſer ſes ſervices & ſatisfaire ſon ambition. Aldona devoit, à cette condition, promettre le rembourſement des ſommes que Pizarre avoit priſes au tréſor de l'Empereur, & en outre, qu'auſſi-tôt après la confirmation qu'il demandoit, il feroit paſſer à ce Prince une ſomme conſidérable. Il eſpéroit beaucoup de cette derniere promeſſe, parce qu'il ſavoit que l'Empereur avoit un grand beſoin d'argent.

Les troubles du Pérou avoient duré ſi longtemps, que la Cour d'Eſpagne étoit informée de tout ce qui s'étoit paſſé avant l'arrivée d'Aldano, & qu'elle regardoit la conquête comme perdue. On propoſa au Conſeil de réduire Pizarre par la force des armes, & de punir cet uſurpateur comme il le méritoit; mais la difficulté de tranſporter une armée ſuffiſante dans un pays ſi éloigné, fit regarder cette entrepriſe comme impraticable, jusqu'à ce que Pizarre, par ſa mauvaiſe conduite, pût rendre le courage aux Royaliſtes. Les ſollicitations d'Aldano fi-

*Sect. X. Hiſtoire de l'Amérique.*

rent renaître l'eſpérance. Les Miniſtres jugerent que Pizarre ne ſe croyoit pas ſolidement établi, puiſqu'il demandoit qu'on approuvât ſa conduite, & qu'on lui confirmât le gouvernement. Ils étoient perſuadés qu'un homme qui avoit violé toutes les Loix avec tant d'audace, devoit n'être pas ſûr de ſon plan, puiſqu'il ſe mettoit à la merci d'un Prince qu'il avoit ſi griévement offenſé. En conſéquence on réſolut d'envoyer le Licencié Pierre Gaſca, homme de ſens & de probité, pour reprendre le gouvernement du Pérou, ſeulement avec le titre de Préſident. L'Empereur ſigna la commiſſon à Vienne, où il étoit en 1546, & Gaſca partit avec une ſuite modeſte, ſoit pour en épargner les frais à la Cour, ſoit pour éviter toute apparence de pompe & d'oſtentation, qui auroient pu alarmer les habitans du Pérou.

*La Cour d'Eſpagne envoie au Pérou Pedro Gaſca en qualité de Préſident.*

Lorſqu'il arriva à Nombre de Dios, il cacha l'objet principal de ſa commiſſion; il dit qu'il étoit chargé d'un ordre de l'Empereur pour Pizarre, & que ſi celui-ci refuſoit d'obéir, il s'en retourneroit ſur le champ en Eſpagne, parce qu'il n'étoit rien moins que guerrier, & qu'il n'avoit pas l'intention de le forcer à l'obéiſſance par la force des armes. Il déclara auſſi qu'il étoit autoriſé à révoquer le nouveau réglement qui avoit cauſé tant de troubles, & qu'il étoit nommé Préſident du Conſeil.

En effet, l'autorité de Gaſca étoit illimitée; mais il le cacha prudemment juſqu'à ce qu'il eût ſondé les intentions des Péruviens. On prétend que ſi les choſes ne pouvoient point s'arranger d'une autre maniere, il avoit le pouvoit

d'accorder un pardon général, de révoquer les nouvelles Ordonnances, de nommer Pizarre Vice-Roi du Pérou; parce que le Conseil disoit qu'il valoit mieux pour l'Espagne donner ce gouvernement au Diable, que de perdre les mines précieuses du Potosi.

*La flotte se déclare en sa faveur.*

La premiere marque de politique que donna Gasca, fut la maniere artificieuse avec laquelle il gagna l'estime de Mexia, que Pizarre avoit fait Gouverneur de Nombre de Dios. Il le cajola si bien, qu'il abandonna le parti de l'usurpateur, ainsi que la garnison, & que peu de temps après il aida Gasna à déterminer l'Amiral Nonojosa à se soumettre avec toute la flotte à Sa Majesté Impériale.

*Lettre de l'Empereur à Pizarre.*

Ces importantes négociations ayant ainsi heureusement réussi, Gasca voulut savoir comment Pizarre interpréteroit son arrivée. En conséquence il lui envoya à Lima, Paniagna, Gentilhomme très-pénétrant & très-adroit, pour lui remettre une lettre de l'Empereur, & une autre qu'il lui écrivit lui-même. L'Empereur flattoit l'Usurpateur. Il lui disoit qu'ayant été informé des troubles du Pérou, causés par la trop rigoureuse inflexibilité du Vice-Roi, il étoit bien persuadé que Pizarre ne s'étoit conduit comme il l'avoit fait, que par amour pour le bien public, & pour soutenir l'intérêt & l'honneur de la Couronne; qu'il avoit envoyé le Licencié Gasca en qualité de Président, avec tous les pouvoirs nécessaires pour terminer tous les différens, redresser tous les griefs, & faire enfin tout ce qu'il faudroit pour rendre le Pérou plus avantageux, pour assurer le bonheur de ses sujets,

SECT. X.
*Histoire de l'Amérique.*

tant Indiens qu'Espagnols; & il prioit Pizarre d'aider Gasca de ses conseils & de son crédit, en promettant qu'il n'oublieroit jamais les services qu'il lui avoit rendus, ainsi que sa famille.

*Lettre du Président à Pizarre.*

La lettre du Président n'étoit pas moins adroite. Il attribuoit tous les troubles à la sévérité & à l'opiniâtreté du Vice Roi. Il déclaroit que Sa Majesté Impériale étoit bien éloignée de le regarder comme rebelle, & qu'elle étoit persuadée que la nécessité des circonstances avoit forcé Pizarre à agir comme il l'avoit fait; il disoit ensuite : » Je n'ai pas été » surpris de l'opposition qu'ont éprouvée les » nouvelles Loix, lorsqu'on m'a dit la rigueur » avec laquelle le Vice-Roi les faisoit executer. » La nourriture la plus saine peut devenir un » poison, suivant les circonstances où elle est » employée. Sa Majesté m'a envoyé pour cal» mer les esprits, pour révoquer les nouvel» les Loix, ainsi que vous le demandez, & pour » accorder un pardon général. J'ai ordre de con» sulter le peuple, & de me guider d'après son » opinion, pour établir ce qui conviendra le mieux » aux intérêts de la Religion & au bonheur » des habitans «. Ensuite il exhortoit Pizarre à faire de sérieuses réflexions, & à montrer quelque reconnoissance pour un Souverain qui vouloit lui laisser la jouissance de tous ses biens, après une conduite que tout autre Souverain auroit rigoureusement punie; que l'interprétation que Sa Majesté faisoit de toutes les démarches de Pizarre, montroit la clémence de ce Monarque, méritoit toute la soumission d'un sujet,

&

& que ce devoir étoit non seulement une loi de la Nature, mais encore de la Religion. » Vos ancêtres, disoit il, se sont distingués par leurs » services; ils se sont rendus illustres par leur » fidélité; vous devez imiter l'exemple de ces » grands hommes, & ne point tacher leur » gloire, ni flétrir la mémoire de leurs vertus » par votre défection. Après le salut de nos » ames, notre premier devoir est de conserver » notre honneur; la plus petite tache paroît sur » des corps brillans. Après la désobéissance à » Dieu, il n'y a point de crime plus énorme » que la révolte contre son légitime Souverain. » Il est le Représentant de Dieu, & chargé par » la Divinité de conserver l'ordre dans la so» ciété. Réfléchissez sur tous ces points avec pru» dence & impartialité, & rappelez-vous la puis» sance de votre Roi, à laquelle il vous sera tou» jours impossible de résister. Vous n'avez jamais » vu ni sa Cour, ni ses armées, & vous pourriez » avoir une fausse idée de sa puissance; mais » sachez que le grand Turc qui marchoit con» tre lui à la tête de trois cent mille hommes, » s'avança jusqu'à la vue du camp Impérial, » & que saisi de frayeur il se retira précipi» tamment sans oser livrer bataille «.

*Débats dans le Conseil de Pizarre.*

Ces lettres occasionnerent de vifs débats dans le Conseil de Pizarre. Elles furent lues plusieurs fois, & les Memores de l'Assemblée n'étoient pas d'accord sur les réponses qu'il falloit faire. Carvajal proposoit d'accepter les offres de l'Empereur, & de rentrer dans le devoir & l'obéissance. Capeda étoit d'un avis contraire, prétendant que toutes ces promesses n'étoient point sin-

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

ceres, qu'on vouloit ſeulement leur faire mettre bas les armes, pour les attaquer enſuite lorſqu'ils ſeroient ſans défenſe. Il repréſenta que ſi on recevoit le Préſident, il pourroit gagner l'affection du peuple, & enſuite l'entraîner dans ſon parti. Pizarre ne voulut point donner ſon avis, avant d'avoir mûrement réfléchi ſur un objet auſſi important; & cependant Paniagua, Agent du Préſident, gagna ſi bien les principaux citoyens de Lima, qu'ils réſolurent d'abandonner l'Uſurpateur, lorſque l'occaſion ſeroit favorable & qu'ils ſeroient à l'abri de ſa vengeance.

*L'Agent du Préſident gagne les habitans de Lima.*

Quoique la conduite de Pizarre fût alors irréprochable, ils ſe ſouvenoient des anciennes injures, & ſe plaignoient de ce qu'il avoit fait mourir pluſieurs perſonnes de diſtinction, de ce qu'il s'étoit emparé de leurs biens, & de ce qu'il avoit violé leurs femmes & leurs filles, comme ſi ces crimes étoient récens. Ils accepterent le pardon général que leur accordoit l'Empereur; & Paniagua continua à les éloigner de Pizarre, & à les rappeler à leur devoir, malgré la menace que lui fit l'Uſurpateur, qu'il le feroit mourir, s'il apprenoit qu'il tentât de ſéduire les habitans. Il fut encouragé à agir avec plus d'ardeur par la déclaration de la flotte, & cet événement contribua auſſi à rendre les citoyens plus dociles.

Il prenoit toutes les précautions poſſibles pour cacher ſes intrigues; cependant tout le monde les connoiſſoit, à l'exception de Pizarre, qui venoit de ſe réſoudre à adopter l'avis de Capeda, & à refuſer de recevoir le Préſident. Dans cette vûe, il envoya un ordre à ſon Ami-

tal de préparer un vaisseau pour ramener ce Ministre en Espagne. Il n'avoit pas encore appris la défection de cet Officier, qui étoit aussi restée secrete, afin de déconcerter davantage l'Usurpateur, qui se verroit ainsi privé d'une ressource sur laquelle il comptoit beaucoup.

*Réponse de Pizarre au Président.*

Après ces mesures, il remit sa réponse à Paniagua, dans une lettre adressée au Président. Il louoit sa science & son bon sens; il le pria de le regarder comme très-attaché à S. M., & de se souvenir des travaux continuels de la famille des Pizarres, pendant l'espace de seize ans, uniquement pour augmenter les possessions & les revenus de la Couronne d'Espagne; qu'ils avoient soumis des contrées d'une vaste étendue, qui produisoient plus d'or & d'argent que tous les royaumes du Monde réunis, à leurs propres dépens, sans que la Couronne leur eût donné aucun secours, & sans autre récompense que le sentiment d'avoir servi leur pays & leur Prince avec fidélité & avec succès; il ajoutoit qu'ils y avoient acquis des trésors, mais qu'ils avoient été libéralement dépensés à l'établissement des Colonies, & à la conservation des conquêtes; qu'ils n'avoient point une seule acre de terre en propriété, puisque la Cour d'Espagne ne vouloit accorder aux aventuriers qu'une jouissance très-bornée de leurs possessions, qui revenoient ensuite à la Couronne; que malgré une disposition aussi cruelle, il resteroit ferme dans sa fidélité; qu'il n'avoit pas besoin qu'on lui rappelât son devoir en étalant la puissance de l'Empereur, & le succès de ses armes contre ses ennemis. Il finissoit en disant qu'on de-

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

voit attribuer tous les troubles à l'imprudence & à l'inflexibilité du Vice-Roi, & il justifioit son usurpation, en disant qu'il avoit été élu Agent général par toutes les villes & corporations du Pérou, & autorisé par elles à s'opposer aux violences du Vice-Roi, contre lequel il n'avoit rien fait qu'avec leur concurrence.

C'est ainsi que Pizarre coloroit sa révolte; mais tout le monde savoit qu'il avoit employé la violence pour obliger les Juges à rendre Lima, ce qui prouvoit qu'il n'avoit pas agi de concert avec eux. Pour donner des preuves de son respect pour la lettre dont l'Empereur l'avoit honoré, il choisit plusieurs Députés parmi les gens les plus distingués, & les envoya à Sa Majesté pour lui représenter sa conduite sous le point de vûe le plus favorable, & pour demander la confirmation de l'autorité qu'il avoit usurpée; mais ces Agens abandonnerent son parti, se rendirent à Panama, & accepterent des emplois que le Président leur donna.

*Centeno & plusieurs autres Royalistes sortent de leurs retraites.*

De jour en jour le nombre des Royalistes augmentoit, & ceux qui étoient cachés commencerent à paroître. Centeno & plusieurs autres descendirent de leurs montagnes, & sortirent des cavernes où ils s'étoient cachés. Il se forma enfin un parti contre Pizarre, & tout annonçoit le renouvellement de la guerre civile. Le Président, après avoir ordonné aux Gouverneurs de Sainte-Marthe, de Carthagene, de Grenade & de Popayan, de lever des troupes le plus promptement qu'il seroit possible, se hasarda à quitter Panama, & arriva heureusement à Tumbez. Le Vice-Amiral Aldena suivit la

côte avec une escadre de quatre vaisseaux de guerre, & recueillit un grand nombre de déserteurs, qu'il forma aussi-tôt en compagnies dont il nomma les Officiers, en vertu du pouvoir que lui avoit donné Gasca. Jago de Nara, qui venoit d'assembler cinq cents hommes dont le rendez-vous étoit indiqué à Caxamalca, se déclara aussi pour le Président, à l'instigation du Vice-Amiral & de Centeno.

*Pizarre leve une armée.*

Pizarre, instruit de tous ces événemens, vit la nécessité de pourvoir promptement à sa défense. La révolte de la flotte, la désertion de ceux qu'il croyoit ses amis, & qui augmentoit tous les jours le nombre de ses ennemis, lui fit craindre avec raison que son usurpation n'éprouvât de grands obstacles, & il s'occupa à lever des troupes avec beaucoup de célérité. Dans l'espace de quelques jours il fit la revue d'environ mille hommes, qu'il recruta à Lima, tous vétérans, bien armés & pourvus de chevaux & d'esclaves pour porter le bagage; en sorte que ce corps pouvoit servir comme infanterie ou comme cavalerie, suivant que le besoin l'exigeoit, & qu'il avoit l'avantage de faire de longues marches avec célérité & sans fatigue, quel que fût le terrein. Mais ce n'étoit pas encore là toutes ses forces. Il envoya des détachemens à Cuzco, à la Plata, & dans d'autres villes, pour y faire publier que le Président avoit excédé les pouvoirs que le Roi lui avoit donnés, en levant des troupes contre lui, & en cherchant à faire renaître la guerre civile dans un pays qui commençoit à jouir des douceurs de la paix. Il fit assurer que la commission du Président

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

ne s'étendoit point jusqu'à lui ôter sa place; qu'il n'étoit nommé que Président du Conseil, avec ordre de ne tenter que des moyens pacifiques: & comme il outrepassoit ses pouvoirs, Pizarre prétendoit que le peuple n'étoit pas moins intéressé que lui-même à restreindre son ambition, parce que, si le Président réussissoit, le peuple devoit s'attendre à se voir dépouillé des richesses qu'il avoit acquises au prix de son sang, & peut-être même à recevoir la mort pour récompense de ses services.

*Il fait faire le procès au Président & à ses partisans.*

Pour autoriser ces préparatifs de guerre, il voulut aussi employer des moyens civils; en conséquence il chargea le Lieutenant Capeda de rendre plainte contre le Président, & fit commencer un procès contre ce Ministre. Il agit de la même maniere contre l'Amiral Ninojosa, & tous les autres Officiers qui avoient déserté. Pour donner une apparence de justice à cette procédure, on fit des informations, & on prouva que ces accusés étoient coupables de trahison, de violation de la paix, & de vol. Il fut prouvé que Gasca avoit reçu mal à propos les effets volés, qu'il savoit appartenir à Pizarre, & qu'il se les étoit appropriés, sur quoi tous les Officiers & le Président furent condamnés à mort, & déclarés traîtres par les Juges de Lima.

Cette sentence fut méprisée même par ceux qu'elle intéressoit le plus, parce qu'il n'y avoit que l'épée & la force, & non les formalités d'une Cour de Justice, qui pussent régler le sort des prétendus criminels. En effet, la désertion continua. Tous les jours les troupes de Gasca se renforçoient; le peuple, con-

vaincu de la légitimité des pouvoirs du Président & de l'usurpation de Pizarre, & les habitans de chaque province, embrassoient en foule tout ce qui portoit les marques de la nouveauté. Gasca étoit doux, affable, & complaisant ; il gagnoit l'affection des déserteurs par ses promesses & par ses flatteries ; sans paroître les cajoler, il les caressoit, & sembloit plutôt suivre avec eux les mouvemens de l'amitié, que les loix de la politique. Il ne cessoit de blâmer le nouveau réglement qui les avoit offensés, & il montroit la plus grande satisfaction d'avoir été choisi pour le révoquer, & pour accorder un pardon général de toutes leurs offenses.

*Désertion des soldats de Pizarre.*

Cependant l'arrivée d'Aldana au port de Callao alarma beaucoup Pizarre. Il campa hors de Lima, soit pour conserver cette ville, soit pour empêcher les désertions, qui étoient plus difficiles lorsque l'armée étoit réunie. Un Député vint de la flotte, pour faire part à Pizarre de l'étendue des pouvoirs du Président, & pour lui conseiller de céder une autorité qu'il avoit usurpée, & qu'il ne pouvoit conserver plus longtemps sans encourir le blâme d'une révolte ouverte. Panna, Capitaine de vaisseau, porta ce fâcheux message, & il chercha à le faire valoir par son éloquence ; mais il ne put obtenir d'autre réponse, que de violentes exclamations contre la trahison de Ninojosa & d'Aldana. Il rendit cependant un grand service à la cause du Roi, en faisant connoître à l'armée la teneur de la commission du Président, la révocation des nouvelles Loix, & le pardon général que l'Empereur accordoit aux Rebelles. La désertion

devint dès lors si générale, que Pizarre resta avec six cents hommes.



Carvajal & quelques autres riches particuliers étoient de ce nombre ; ils persuaderent à Pizarre qu'il ne devoit pas compter sur l'affection des habitans de Lima, & l'engagerent à aller à Araqueba. Cette marche fut fort malheureuse. Les soldats saisirent si bien les occasions de déserter, que l'armée se trouva réduite à deux cents hommes, à la moitié desquels il ne falloit pas encore se fier. Antonio Ribera avoit été laissé en qualité de Gouverneur de Lima ; mais l'Usurpateur avoit à peine fait quinze lieues, que les Magistrats se déclarerent pour le Roi. Ils déployerent l'étendard de la ville, assemblerent les habitans, publierent la révocation des nouvelles Loix, le pardon général, & leur soumission au Président. Aussi tôt Aldana débarqua ses troupes, & prit possession de la ville, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie.

*Lima se déclare pour le Roi.*

Peu de temps après, le Président suivit la côte avec le reste de la flotte, & un corps considérable de troupes de terre. Il en donna le commandement à Ninojosa ; mais il ne jugea pas qu'il dût tenir la campagne jusqu'à ce que l'armée fût assez supérieure à celle de l'ennemi, pour qu'on pût être sûr de la vaincre, & de soumettre l'Empire. Gasca comptoit encore plus sur sa politique ; il jugeoit ce moyen plus sûr dans la circonstance, & même plus utile au bien général, quoiqu'il fût moins brillant aux yeux du peuple.

Après avoir quitté Lima, Pizarre apprit que

Centeno avoit levé huit cents hommes dans la province de Charcas, & qu'il étoit maître de la Plata & de Cuzco. Il résolut de l'attaquer & de reprendre ces deux villes, & s'il ne réussissoit pas, il se proposoit de passer avec son armée dans le Chili, pour aider à en soumettre les habitans, espérant que par cet important service il disposeroit l'Empereur à lui pardonner sa révolte. Tel fut le plan des opérations, réglé à la sortie d'Arequeba.

Centeno, averti de ses mouvemens, & soupçonnant son dessein, s'avança pour lui livrer bataille. Il brûla le pont qui étoit sur le canal du lac Titicaca, pour arrêter l'ennemi & l'empêcher de prendre un autre chemin. Gonzalo lui écrivit pour lui rappeler l'ancienne amitié qui les avoit unis, & il employa les expressions les plus touchantes, pour l'engager dans son parti. Il lui proposa de faire un traité, par lequel ils termineroient leurs différens à leur satisfaction commune, & il déclara qu'il accepteroit des ouvertures raisonnables avec autant de plaisir que s'ils étoient freres.

Centeno lui répondit de la même maniere; mais au lieu de se soumettre à lui, il lui conseilla de profiter du pardon qui lui étoit offert, promettant d'employer tout son crédit auprès du Président, pour lui faire oublier tout ce qui s'étoit passé, & pour lui faire conserver la vie, ses biens, & les honneurs dont il jouissoit légitimement & sous l'autorité du Souverain. Mais cette négociation n'eut aucune suite; seulement le messager de Pizarre déserta, & offrit à Centeno de se charger de ses dépêches pour le Pré-

ſident; il remplit fidélement cette commiſſion. Centeno rendoit compte à Gaſca de l'état brillant de ſes affaires, & du déclin de celles de Pizarre, de la continuelle déſertion des troupes de ce rebelle, de ſa marche vers Cuzco, des propoſitions qu'il lui avoit faites, & de ce qu'il lui avoit répondu. Toutes ces nouvelles firent grand plaiſir au Préſident, & l'enhardirent à ſe rendre à Lima.

*Pizarre défait Centeno.* 1547.

Mais la ſcene changea bientôt. Pizarre & ſes Officiers, irrités non ſeulement du refus qu'avoit fait Centeno d'accepter leurs propoſitions, mais encore de ce qu'il avoit corrompu le meſſager, réſolurent de le combattre, & de s'ouvrir un paſſage vers Cuzco, ou de mourir. Gonzalo marcha droit à Huerina, faiſant répandre le bruit qu'il avoit d'autres intentions; mais Centeno, par le moyen des Indiens, fut averti du chemin qu'il devoit prendre, & prit ſes meſures en conſéquence. Pizarre vouloit aller plus loin avant de riſquer la bataille; mais Centeno ſe propoſa de le forcer immédiatement à combattre, & chacun ſuivoit avec tant d'ardeur l'exécution de ſes projets, que les deux armées ſe trouverent tout à coup en préſence, & furent ſur le point de commencer l'engagement avant même de s'y être préparées.

Pizarre, averti du voiſinage de l'ennemi, imagina un ſtratagême pour lui donner l'alarme; & Centeno, qui connoiſſoit l'activité de ſon adverſaire, ſe tint ſur ſes gardes pour n'être pas ſurpris. Il plaça des ſentinelles à tous les poſtes. Cependant Acoſta, avec un détachement de vingt mouſquetaires, battit un de ſes quartiers, répan-

dit la consternation dans tout le camp, & si ses efforts eussent été secondés, il auroit probablement remporté une victoire complette. Le lendemain, les deux armées s'avancerent à la distance de trois cents verges l'une de l'autre dans la plaine de Huerina, & là elles firent halte. Elles furent mises en ordre de bataille, & celui des troupes de Pizarre étoit sur-tout remarquable; c'étoit Carvajal, un des meilleurs & des plus expérimentés Officiers de l'Amérique, qui avoit été chargé de cette commission.

Ses ordres furent de soutenir sans s'émouvoir l'attaque de l'ennemi, jusqu'à ce que les soldats fussent à la portée du fusil, & ensuite de faire feu avec vigueur. Pour provoquer Centeno, il envoya Acosta avec un parti de mousquetaires, chargés d'insulter sa premiere ligne, avec ordre de se retirer ensuite, ce qui fut exécuté; en sorte que Centeno fut entraîné dans l'engagement, & que ses fusiliers tirerent avant que leurs coups pussent porter. Cette ruse fit plus que balancer l'inégalité du nombre. Centeno avoit douze cents hommes, & Pizarre n'en avoit pas le tiers; mais ses soldats ménagerent si bien leur feu, qu'à la premiere décharge ils tuerent cent cinquante hommes à l'ennemi. La seconde mit toute l'armée en confusion, la plupart des Officiers furent tués ou blessés, & en moins d'une heure & demie toute l'infanterie fut défaite. Il en fut autrement de la cavalerie; la supériorité du nombre l'emporta sur le bon ordre & la discipline. La cavalerie de Pizarre fut renversée comme par un torrent, & il couroit lui-même le plus grand danger d'être tué ou pris, si l'in-

fanterie victorieuse ne fût accourue à son secours. Elle prit la cavalerie de Centeno par-devant & par les deux côtés, & la détruisit si entiérement, qu'il n'échappa presque pas un homme. Nous pouvons assurer que ce fut un des premiers exemples de la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie, quoique quelques Ecrivains ayent voulu faire passer cette bataille pour une simple escarmouche qui ne pouvoit rien prouver contre de grandes armées; mais nous croyons que la science du Général, la bonne disposition, & la puissance des armes, ont les mêmes effets dans de petites comme dans de grandes armées.

Pizarre n'obtint pas cette victoire gratuitement : il perdit cent hommes, qui furent tués sur le champ de bataille; mais cette perte étoit peu considérable, puisque toute l'armée ennemie étoit détruite. Les soldats qui avoient échappé à l'épée, furent faits prisonniers, & incorporés sur le champ. Pizarre avoit dès lors devant lui un chemin ouvert au centre de l'Empire. Cet heureux événement rendit le courage à ses troupes; il avoit assez de terrein pour pouvoir recruter, & pour amasser de grands trésors. Il marcha à Cuzco, où il entra en triomphe. Il envoya de différens côtés plusieurs détachemens pour quelques expéditions particulieres. Il s'empara du trésor de la Couronne, qui étoit à la Plata, & Centeno se sauva à travers des montagnes escarpées & des déserts sauvages, n'ayant pour le suivre qu'un Prêtre, qui partagea toujours ses malheurs, & qui lui avoit aidé à s'échapper.

*Il entre dans Cuzco.*

Le Président étoit campé avec son armée dans la plaine de Sausa, & il se réjouissoit des nou-

*Le Président le poursuit.*

velles que Centeno lui avoit écrites, lorſque celles du revers de fortune que cet Officier venoit d'éprouver, parvinrent au camp. Elles modérerent la joie des Royaliſtes; cependant leur nombre étoit ſi ſupérieur, qu'ils ſe conſolerent. Quelques jours auparavant, pluſieurs Officiers avoient dit à Gaſca qu'il étoit inutile d'augmenter l'armée, puiſque le ſeul détachement de Centeno ſuffiſoit pour réduire Pizarre. Heureuſement que cet avis ne fut pas adopté, parce que le Préſident vouloit ſe mettre à l'abri de tous les événemens poſſibles. Quelques-uns lui avoient même propoſé de licencier l'armée; mais Gaſca répondit que l'objet de la conteſtation étoit trop important, pour qu'on ne dût pas ſe mettre en état de n'en pas craindre l'iſſue. L'événement prouva la juſteſſe de cette réflexion. Si l'armée avoit été licenciée, il auroit été impoſſible d'en lever une autre aſſez promptement. Le peuple auroit pris le parti de celui qui paroiſſoit le plus redoutable, & alors Pizarre, comme un torrent ſorti de Cuzco, auroit envahi tous les autres établiſſemens.

Gaſca employa toute ſon adreſſe à encourager le peuple. Il diſoit que la défaite de Centeno n'étoit qu'un haſard de la guerre, & que ce rayon de proſpérité rendroit à Pizarre ſa chûte plus inſupportable. Il exhorta les Officiers & les ſoldats à bien faire leur devoir, & leur annonça prophétiquement une victoire complette. Enſuite il rappela les détachemens, raſſembla un gros train d'artillerie, & marcha à Cuzco à la tête de dix-neuf mille hommes, le 29 Décembre. Il fut joint en chemin par un grand nombre d'Officiers &

*Sect. X. Histoire de l'Amérique.*

de soldats, parmi lesquels étoit Valdivia, dont nous avons rapporté les exploits dans le Chili. L'arrivée de cet Officier causa une joie générale. Sa valeur étoit connue, & les Royalistes avoient dès lors un Capitaine à opposer à Carvajal.

L'armée rencontra beaucoup d'obstacles; mais ils furent vaincus par le courage des soldats, la bonne conduite & la persévérance de Gasca, qui montra beaucoup de génie dans les différens moyens qu'il inventa pour passer les rivieres. Le passage de l'Amancay fut sur-tout célebre, parce que Pizarre le défendoit. Il eut en cette occasion à combattre les difficultés naturelles de l'entreprise, & à déconcerter toutes les ruses employées par Carvajal, pour le forcer à l'abandonner; mais il réussit dans l'un & l'autre de ces objets, par les ressources de son imagination.

*Conduite imprudente de Pizarre.*

Cependant Pizarre, avec le gros de l'armée, étoit toujours à Cuzco, se réjouissant de sa derniere victoire, qu'il s'obstinoit à regarder comme décisive. Carvajal remarquant les mauvais effets que cette sécurité devoit produire sur l'esprit du peuple, lui écrivit d'évacuer Cuzco, & de s'emparer des postes principaux qui se trouvoient sur le chemin des Royalistes. Lorsqu'il apprit l'approche du Président, cet Officier renouvela ses instances; mais Pizarre, comme s'il avoit perdu la tête, étoit endormi dans une fatale sécurité, & rejetoit tous les conseils de ce prudent & habile Officier. Cependant Pizarre lui permit d'essayer avec un détachement de défendre le passage d'une riviere, & il fut fort aise de ce qu'il n'avoit pas réussi, comme si c'étoit une preuve de la justesse de sa propre opinion.

Carvajal insista pour qu'il se mît en campagne; il le pria de renvoyer les prisonniers qu'il avoit incorporés dans ses troupes, parce qu'il valoit mieux compter sur une poignée d'amis fideles, que sur un grand nombre de soldats suspects; il lui dit qu'il falloit harasser les Royalistes par des marches & des contre-marches, les forcer à diviser leurs forces, attaquer séparément chaque parti, lorsqu'ils ne pourroient plus se secourir mutuellement. Ces avis, qui prouvoient l'habileté de Carvajal, furent rejetés par Pizarre, comme injurieux à son honneur. Il pensoit qu'éviter la bataille avec un ennemi vaincu, ce seroit ternir la gloire que sa derniere victoire lui avoit procurée. Il ne pensoit pas que ce devoit être l'issue de la guerre qui consolideroit ou anéantiroit sa réputation.

En conséquence il résolut d'en venir à un combat; il ordonna à l'armée de se tenir prête à marcher jusqu'à la vallée de Sacsahuanuah, éloignée de quatre lieues de la ville. Les remontrances de Carvajal furent inutiles. Cet Officier vouloit, si Pizarre étoit déterminé à livrer bataille, qu'il lui permît d'aller à Orcas, de l'autre côté de la ville, pour fatiguer les Royalistes, ou au moins mettre leur armée en confusion, au moment où elle y entreroit.

Lorsque Pizarre sortit de Cuzco, son armée étoit composée de neuf cents hommes, sur un tiers desquels Carvajal comptoit fort peu, ce qui rendoit la résolution du Général plus insupportable. Cependant il obéit, & s'efforça de faire approuver aux soldats une démarche inévitable. L'armée étant arrivée dans la vallée, Pizarre posta

*Les armées se trouvent en présence dans la vallée de Sacsahuanuah.*

ses troupes sur un endroit inattaquable par-derriere & sur les côtés, & qu'il étoit assez difficile de forcer sur le devant. Les Royalistes y arriverent trois jours après. Les trois jours suivans se passerent en escarmouches, jusqu'à ce que le gros corps de l'armée de Gasca eût pris le poste convenable; ensuite elle offrit la bataille. Ce fut seulement alors que Pizarre commença à se méfier de ses soldats. Le voisinage du danger fit qu'il les observa plus attentivement; mais il étoit trop tard, la désertion avoit déjà commencé. On en arrêta plusieurs qui essayoient de s'échapper; ils furent punis de mort, & ce châtiment ne servit qu'à aliéner l'esprit de ceux qui restoient.

C'est en cet état que, le Président ayant assemblé un Conseil de guerre, on arrêta de livrer bataille le lendemain, parce que la situation étoit incommode, à cause de la disette d'eau qui commençoit à se faire sentir. Plusieurs raisons déterminerent Pizarre à former la même résolution. Il avoit envoyé des Députés au Président, pour demander communication de sa commission, & des pouvoirs en vertu desquels il demandoit qu'il résignât le gouvernement, déclarant que son refus seroit regardé comme le signal des hostilités, & qu'il répondroit des conséquences. Deux Prêtres avoient été chargés de cette commission, & ils avoient ordre de séduire les soldats de Gasca le plus qu'il seroit possible: cette manœuvre ayant été découverte, le Président fit arrêter les Députés; ensuite il publia un pardon général pour tous ceux qui quitteroient le parti de Pizarre. Il s'attacha ainsi les Députés,

&

& les renvoya au camp de Pizarre, pour y mettre le trouble & la confusion.

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

Cependant ce Général avoit ordonné à Acosta de donner une alarme au camp de l'ennemi pendant la nuit. Il se préparoit à obéir, lorsqu'il en fut empêché par la désertion d'un soldat qui fut avertir le Président. Il fut attendu; l'armée Royale passa la nuit sous les armes, & souffrit si fort du froid, qu'elle n'étoit pas en état de combattre le lendemain; cependant elle fut rangée en bataille dans la plaine. Carvajal, irrité de ce qu'on avoit rejeté tous ses avis, refusa de se mêler de quoique ce fût, protestant que tout étoit perdu. En conséquence Pizarre chargea le Capitaine Capeda de ranger les troupes.

*9 Avril 1548. Pizarre est abandonné par ses troupes.*

Lorsque les deux armées furent en présence, Garcilasso, pere de l'Historien, déserta, & fut reçu à bras ouverts par le Président. Cet exemple fut suivi par Capeda, sur la fidélité duquel Pizarre comptoit le plus. Sous prétexte d'examiner de près un terrein plus convenable, il donna des éperons à son cheval, & joignit l'ennemi; mais il fut poursuivi & blessé par un autre Officier qui soupçonnoit son dessein.

La désertion de deux personnages si considérables fut suivie d'une foule d'autres. Le camp du Roi étoit rempli des soldats de Pizarre, & tous déclaroient qu'ils avoient saisi la premiere occasion de s'échapper & de donner des preuves de leur loyauté. Toute l'aile gauche des fusiliers voulut, pour marquer sa fidélité, qu'on la plaçât de maniere qu'elle pût arrêter les déserteurs, & elle déserta en corps. La bataille n'étoit pas nécessaire; aussi le Président fit-il rentrer l'armée, soit qu'il

n'eût pas grande confiance en des troupes qui venoient de trahir leur Général, soit qu'il espérât que les soldats qui restoient à Pizarre suivroient l'exemple de leurs camarades, ou enfin qu'il ne voulût pas se risquer contre une poignée d'hommes qui ne devoient plus écouter que leur désespoir, & dont le courage pouvoit donner lieu à une grande effusion de sang.

Cependant il ne restoit à Pizarre que les piquiers, qui avoient même donné quelques signes d'inconstance. Carvajal, voyant l'état déplorable des affaires de l'Usurpateur, s'efforça, mais en vain, de les rétablir. Tous les soldats l'abandonnerent & les laisserent tous deux presque seuls. Les piquiers, voyant qu'il étoit impossible de tromper la vigilance de Carvajal, mirent bas les armes, & déclarerent qu'ils ne vouloient point combattre contre le Roi, & ensuite ils se rendirent au camp du Président, sur quoi Pizarre forma aussi la résolution de se rendre lui-même. Il fut trouver Pedro Villavicentio qui commandoit un des postes avancés, & lui dit son nom & son intention, en lui remettant son épée.

*Il se rend.*

Pedro, flatté de l'importance de sa prise, remercia Pizarre de l'honneur qu'il lui faisoit, lui rendit son épée, & lui offrit de le conduire au quartier du Président. Il rencontra en chemin Centeno, qui se plaignant avec lui de ce changement de fortune, reçut cette réponse du prisonnier : » Capitaine Centeno, ne parlons plus » aujourd'hui sur ce sujet; mais demain, vous » & tous ceux qui m'avez précipité dans l'abîme, » vous pourrez vous repentir de votre con» duite «. Il conserva toute sa dignité. Lorf-

qu'il fut en présence de Gasca, il justifia sa conduite avec beaucoup de chaleur, soutint que tout ce qu'il réclamoit lui appartenoit de droit, se plaignit de l'ingratitude de la Cour à l'égard de sa famille qui avoit conquis le Pérou; mais il ne lui échappa aucune expression injurieuse pour l'Empereur. Gasca, très-offensé de la liberté avec laquelle il avoit parlé, ordonna qu'on se saisît de lui & qu'on le gardât étroitement.

*Carvajal est pris.*

Carvajal fut pris pendant qu'il s'efforçoit de se sauver par la vîtesse de son cheval. Il fut traité avec beaucoup d'insolence & de cruauté par les soldats, qui auroient dû respecter son âge avancé (il avoit 84 ans), & ses talens extraordinaires. Ils lui appliquerent au cou des meches allumées, & lui tirerent des fusées dans le visage; mais Centeno, quoiqu'ennemi implacable du prisonnier, les punit sévérement pour avoir ainsi outragé un malheureux. Il le conduisit en présence de Gasca, & Carvajal y garda un silence dédaigneux; ensuite il le conduisit dans sa propre tente, où il traita ce vieux guerrier avec beaucoup de respect & d'humanité.

Rien n'est si extraordinaire que la conduite que ce brave soldat mena depuis l'instant de son emprisonnement jusqu'à celui de son exécution. Tout le monde alloit le voir, les uns par simple motif de curiosité, les autres pour demander la restitution de ce qu'ils supposoient qu'il leur avoit pris; d'autres venoient dans l'intention de se moquer de lui & d'insulter à son malheur; mais Carvajal étoit au dessus de ce lâche triomphe. Il regardoit tous ces insolens avec mépris, &, par la

fermeté de ses reparties, les forçoit d'admirer son esprit & son courage.

SECT. X. *Histoire de l'Amérique.*

Le lendemain, Gonzalo Pizarre, Carvajal & quelques autres Capitaines furent jugés & condamnés à être exécutés comme traîtres au Roi & à la Patrie. Le jugement du premier portoit qu'il seroit décapité, sa tête portée dans la plus grande place publique de l'Empire, sa maison rasée, & qu'on érigeroit sur les débris une pyramide où on graveroit l'inscription suivante : *Ce fut ici la maison du traître Pizarre.* Il fut conduit sur une mule au lieu de l'exécution, & il parla ainsi aux spectateurs : » Messieurs, vous n'ignorez pas tous » les services que ma famille a rendus. Nous » sommes, mes freres & moi, les Conquérans du » Pérou. Plusieurs de vous possedent des biens » que le Marquis ou moi vous avons donnés. » Plusieurs de vous m'ont des obligations pé» cuniaires ou autres que je ne veux pas spé» cifier. Quant à moi, je meurs pauvre & dénué » de tout. Les habits que je porte ne sont pas » même à moi, ils appartiennent à l'Exécuteur, » ils sont le prix du service sanglant qu'il va me » rendre, & la récompense de ce qu'il va m'ôter » la vie. Je vous supplie, Messieurs, de me mar» quer la reconnoissance que vous me devez en » priant Dieu pour mon ame, & lui demandant » d'avoir pitié de l'esprit, puisqu'on n'en a aucune » de mon corps. J'espere que par la médiation de » mon Rédempteur, & par la vertu de vos prieres, » j'obtiendrai le pardon de mes péchés, & une » partie de la félicité du Ciel, puisque je n'ai pu » jouir sur la terre «. Après avoir prononcé ces

*Tous deux ont la tête tranchée.*

paroles, il plaça sa tête sur le billot, & d'un seul coup elle fut séparée du tronc.

SECT. X. *Histoire de l'Amérique*

Après son exécution, on ne se souvint plus de ses fautes, & on ne parloit que de ses vertus; la compassion que son sort inspira, changea la haine violente qu'on avoit eue pour lui, en respect & en admiration pour lui & pour sa famille, qui avoit réellement conquis le Pérou, & qui étoit l'auteur des richesses immenses que possédoient les Espagnols.

Carvajal fut exécuté de la même maniere, & il soutint son supplice avec l'héroïsme qu'il avoit montré dans toutes les actions de sa vie. Garcilasso emploie plusieurs pages au récit de tout ce que cet Officier dit & fit pendant le temps de sa prison; mais ces circonstances nous ont paru peu dignes d'être rappelées, & peu compatibles avec le plan d'une Histoire Universelle (*a*).

(*a*) La Vega, l. V, c. XXXIX. Herrera, Decad. V, l. IV, c. II.



## SECTION XI.

*Révoltes de Sébastien Godinez & de Giron, &c.*

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

*Division des terres ; mécontentemens qu'elle occasionne.*

Tous les rebelles ayant été punis, le Président s'occupa du rétablissement de la tranquillité : il récompensa ceux qui l'avoient aidé à étouffer la rebellion, & partagea les terres avec la plus grande justice & la plus exacte impartialité. Il donna à Valdivia le gouvernement du Chili, qu'il avoit déjà eu sans une commission expresse. Les autres, qui s'étoient distingués par leur valeur & leur fidélité, eurent d'autres emplois, & tous eurent les remercîmens du Président, & la promesse d'être récompensés à la premiere occasion.

Le point qui lui donnoit le plus d'embarras, étoit la distribution des terres. Il étoit impossible de satisfaire les désirs de chacun, tous estimoient leurs services bien au delà de leur valeur. La lettre suivante fut écrite pour calmer les murmures de ceux qui ne seroient pas contens. Le Président y compte les places qu'il a données aux fideles sujets de Sa Majesté. » J'ai fait, dit-il, la » répartition de cent cinquante Commanderies, » conformément aux plus justes notions que j'ai » pu me procurer du mérite & des longs ser» vices des prétendans, & je donnerai également » celles qui viendront à vaquer pendant mon » gouvernement, aux habitans du pays, en pre» nant bien garde que ces récompenses des ser-

» vices que vous avez rendus au prix de votre
» ſang, ne ſoient point données à des gens aux-
» quels la Patrie n'a aucune obligation. Ceux qui
» n'ont encore rien obtenu, doivent compter ſur
» ma faveur : je vous ſupplie cependant de con-
» ſidérer que vous ne pouvez jouir que de ce
» qu'il me ſera poſſible de donner. Je n'ai rien
» oublié pour vous bien ſervir ; j'ai fait des dona-
» tions immenſes, j'ai même diſtribué ce qui
» m'appartenoit ; ſoyez donc ſatisfaits de ma re-
» connoiſſance ; je ſais que le devoir d'un Chré-
» tien, & l'intérêt d'un Gouverneur qui veut mé-
» riter l'affection du peuple par des actes de juſ-
» tice & de libéralité, exigent de lui qu'il ne
» ſoit pas ingrat «.

La diſtribution des terres fut enſuite publiée à Cuzco ; & pour éviter les importuns, il quitta la ville & ſe retira à Gaayanima, d'où il obſerva l'effet de ſon opération. Il répartit pour une valeur annuelle de 150,000 piſtoles ; cependant les grandes promeſſes qu'il avoit faites aux Officiers & aux ſoldats qui l'avoient ſoutenu contre Pizarre, n'étoient pas remplies. Ils eſpéroient que les biens de Gonzalo & des autres Rebelles ſeroient confiſqués & leur ſeroient partagés ; mais comme le Préſident avoit auſſi fait des promeſſes ſecretes à ceux qui abandonneroient l'Uſurpateur, il ne put pas tenir parole à tous. Les uns réclamoient la promeſſe de conſerver ce qu'ils poſſédoient ; les autres vouloient être récompenſés aux dépens de ceux dont la rebellion avoit rendu leurs ſervices néceſſaires. En conſéquence on murmura ; il ſe forma des factions, que Gaſca, avec toute ſa prudence, ne put pas diſſiper, parce qu'elles

étoient fomentées par de certaines personnes qui projetoient de s'élever sur les ruines du pays.

Parmi tous ces mécontens, le plus violent & le plus dangereux étoit Francisco Hernandez Giron, qui jouissoit cependant d'un revenu de dix mille pieces de huit sur les biens de Pizarre. Cette récompense lui paroissoit fort au dessous de ses services, & il étoit très-offensé de ce que d'autres avoient obtenu une gratification plus considérable. Il parla publiquement avec mépris de la prétendue candeur & du faux discernement du Président, & il en fut repris par l'Archevêque de Cuzco, ce qui l'irrita encore davantage. Il partit pour Lima, afin, disoit-il, de ne pas se trouver compromis dans les séditions que les jugemens peu sages du Président alloient occasionner, & pour éviter de se rendre aux sollicitations des soldats & du peuple.

Cette espece d'apologie étoit par elle-même si dangereuse, qu'on le fit emprisonner; mais on lui rendit la liberté après qu'il se fut soumis, & qu'il eut promis de se rendre directement à Lima, où le Président résidoit, pour obtenir son pardon. Il s'insinua si bien dans les bonnes graces de Gasca, qu'il se fit accorder la permission de lever des troupes à Lima & à Cuzco, pour réduire la province de Charcas, & exterminer une bande de voleurs qui infestoient le Pérou, & rendoient les grands chemins très-dangereux pour les voyageurs.

Quelques Ecrivains prétendent que le Président fut forcé de la lui donner, pour contenter l'ambition d'un homme qui jouissoit du plus grand crédit parmi tous les Mécontens; mais certai-

nement ce remede ne répondoit point à la prudence que Gasca avoit montré au commencement. L'événement prouva combien il avoit eu tort. Dès que Giron eut déployé son étendard, les Mécontens coururent en foule s'enrôler; avant d'arriver à Cuzco, son armée étoit considérable, & lorsqu'il y fut parvenu, elle étoit formidable. Il fit publier avec beaucoup de pompe la commission qu'il avoit obtenue d'aller faire de nouvelles conquêtes; & il fut à peine à la tête de son armée, qu'il blâmoit adroitement, dans toutes les occasions, la conduite du Président; ce qui obligea quelques Magistrats prudens & modérés à lui faire voir la nécessité de quitter la ville. Les soldats se conduisoient avec la plus grande insolence, & refusoient de se soumettre à l'autorité civile, disant qu'ils ne reconnoissoient que celle de leur Général. Lorsqu'ils apprirent que les Magistrats avoient fait entendre à Giron qu'il devoit sortir de la ville, ils s'assemblerent dans leurs quartiers; &, de leur côté, les citoyens prirent les armes pour se défendre. Mais au moment où les hostilités alloient commencer, les deux partis réfléchirent sur les conséquences qui alloient suivre, & il y eut un traité conclu entre les citoyens & les soldats. Giron consentit à s'éloigner, & à livrer six des plus insolens de ses soldats pour être réprimandés.

*Gasca résigne son autorité.*

Dans ces circonstances, le Président, voyant qu'il alloit s'élever de nouveaux troubles, & que les ordres qu'il avoit reçus d'Espagne pour délivrer les Indiens de toute espece d'esclavage, ne feroient qu'augmenter le mal, se détermina à résigner son autorité, & il demanda un suc-

Sect. XI. *Histoire de l'Amérique.*

cesseur à la Cour d'Espagne. On lui accorda son rappel, & Don Antonio Mendoze fut nommé Gouverneur à sa place, avec le titre & les honneurs de Vice-Roi. Dès que cette nouvelle fut parvenue au Pérou, les Mécontens se plaignirent hautement de l'administration de Gasca, qui ne trouva pas de meilleur moyen, pour se mettre à l'abri de leurs clameurs, que d'emporter avec lui une grosse somme qui seroit très-utile au Gouvernement Espagnol.

Pour cet effet, il exigea de nouvelles taxes, épuisa le peuple sans pitié, & ramassa 3,000,000. Il se rendit à Panama, dès qu'il sut que le nouveau Vice-Roi étoit abordé en Amérique. Il s'arrêta peu dans cette ville, traversa l'isthme pour se rendre à Nombre de Dios, & se fit suivre par le trésor, qui étoit accompagné d'une bonne escorte. A cette époque, Pierre & Ferdinand de Centeno avoient pris les armes pour se venger des injustices qu'on leur avoit faites en les dépouillant de la province de Veragua, que leur pere avoit conquise, & qui avoit été accordée à ses enfans à perpétuité. Ils attribuerent cette violence à Gasca, & résolurent d'envahir le Pérou avant que le Président le quittât. Pour cet effet, ils saisirent plusieurs vaisseaux dans la mer du Sud, & leverent un corps de troupes. Lorsqu'ils furent informés du départ de Gasca pour Nombre de Dios, ils fondirent sur Panama, s'emparerent de cette ville & du trésor royal; & n'étant point encore satisfaits, ils détacherent un parti sur les traces de Gasca pour le ramener prisonnier. Dans cet intervalle ils perdirent leur butin.

*Révolte de Panama.*

En l'abſence de ce détachement, les habitans de Panama revinrent de leur ſaiſiſſement ; & voyant qu'ils étoient bien plus nombreux que les Rebelles, ils prirent les armes, fondirent ſur les Centenos, les chaſſerent de la ville, & recouvrerent le tréſor. Le détachement, averti du malheur qui venoit d'arriver aux Chefs, ſe diſperſa ; mais pluſieurs, tant ſoldats qu'Officiers, furent pris & exécutés ; les deux Centenos furent pendus à un gibet d'une hauteur extraordinaire.

Cet événement fut très-heureux. Les habitans de Panama détruiſirent une conſpiration qui menaçoit d'une perte aſſurée le Pérou & la terre ferme. Le projet des Rebelles étoit, après s'être rendus maîtres des deux cotés de l'iſthme, de joindre les Mécontens du Pérou, & ils euſſent peut-être établi un nouveau royaume indépendant.

Dès que Gaſca fut à Panama, les Juges de Lima publierent la ſeconde répartition des terres. Ce Préſident avoit différé de la faire connoître avant ſon départ, pour des raiſons de politique. L'adminiſtration leur fut confiée juſqu'à l'arrivée de Mendoze, & ils réſolurent de bien employer le peu de temps qu'ils avoient à en jouir. Ils firent exécuter le nouvel Edit relatif à la liberté des Indiens, quoique Gaſca l'eût prudemment ſupprimé. En conſéquence, il fut défendu de forcer les Indiens de travailler aux mines, de porter des fardeaux, enfin à aucune eſpece d'ouvrage, & il fut dit que ſi on les employoit, on les payeroit un prix fixé pour chaque journée.

*Et de Cuzco.*

Cet Edit, quoique très-humain, fut mal à propos publié dans cette circonſtance. En effet,

le gros des Espagnols ne demandoit qu'un prétexte pour se révolter contre le Gouvernement. La rebellion se montra d'abord à Cuzco. Les Mécontens choisirent Giron pour leur Chef, & augmenterent si fort son armée, que l'insurrection fut très-difficilement appaisée. Giron fut fait prisonnier, & envoyé à Lima pour y être jugé; mais les Magistrats connoissant sa popularité, & sachant que le nombre des Mécontens étoit considérable, n'oserent seulement pas lui faire son procès. Il fut renvoyé, & devint plus insolent. L'Amiral Nonojosa se déclara en sa faveur, & on imagina qu'il fomentoit ces désordres, parce que la Loi relative aux Indiens lui faisoit le plus grand tort.

Ses biens étoient situés dans la province de Charcas, où sont les mines du Potosi, dont le produit annuel étoit de 200,000 écus, & il auroit été réduit à moitié, s'il avoit fallu payer les ouvriers.

C'étoit son intérêt particulier seul, sans autre motif, qui avoit entraîné cet Officier dans la sédition. La rebellion des Centenos à Panama contribua aussi à souffler le feu de la discorde dans différentes parties du Pérou, & ce royaume alloit être encore en proie aux malheurs des guerres civiles. On apprit la nouvelle de leur défaite peu de temps après celle de leur insurrection. Cependant la fermentation étoit trop générale, pour que le peuple pût être aisément appaisé. Les soldats se plaignirent hautement de la foiblesse d'une Administration que les dernieres révoltes leur avoient appris à mépriser. Ils choisirent des Chefs parmi eux, parce que Giron n'étoit pas encore revenu de Lima, & leur in-

ſolence fut pouſſée ſi loin, que les Magiſtrats de Cuzco ne purent obtenir juſtice, le Corrégidor Juan de Saavedra ayant déclaré qu'il falloit n'employer que la douceur lorſqu'on ne pouvoit pas employer la force avec ſuccès. Les troubles s'augmenterent de jour en jour. Les uns étoient effrayés des ſuites que les ſéditions devoient avoir; les autres ſouhaitoient une révolte, dans l'eſpoir de tirer quelque avantage de la confuſion publique. En conſéquence ils répandoient de fauſſes nouvelles; ils calomnioient le Gouvernement; ils ſuggéroient que les principales perſonnes du royaume favoriſoient l'inſurrection, & aſſuroient que c'étoit le ſeul moyen pour que le peuple ne fût pas réduit à l'indigence.

Ceux qui reſtoient fideles à l'Adminiſtration, preſſoient le Corrégidor d'agir avec courage, & de punir ſévérement quelques-uns des plus ſéditieux; mais il s'excuſoit, diſant que la ſentence qu'il avoit rendue contre Giron avoit été anéantie par la Cour Royale, & que c'étoit un affront fait à ſon honneur, & une atteinte aux prérogatives de ſa charge.

*Le Vice-Roi Mendoze arrive à Lima.*

C'eſt dans ces circonſtances que le Vice-Roi Mendoze arriva à Lima, où il fut reçu avec les plus grands tranſports de joie & les plus grandes marques d'eſtime. L'Archevêque & les Magiſtrats firent tous leurs efforts pour le déterminer à faire ſon entrée publique ſous un dais; mais il refuſa conſtamment. Sa mauvaiſe ſanté ne lui permettant pas de viſiter les villes principales de ſon gouvernement, il donna cette commiſſion à Don Franciſco ſon fils. Ce jeune Seigneur ſe rendit à Cuzco pour examiner quels étoient

les Mécontens qui l'emportoient dans cette ville ; & de là il devoit aller à Charcas & dans les provinces plus éloignées. Par sa vigilance & l'activité des Magistrats, les troubles s'appaiserent pendant quelque temps, & le Pérou fut délivré d'un des plus grands dangers qui l'eussent menacé depuis que les Espagnols s'y étoient établis.

Ensuite il se rendit dans la province de Charcas, où il examina tout d'un œil attentif, prit le plan des villes & des mines du Potosi, fit les Réglemens nécessaires, calcula exactement le produit de chacune des nouvelles conquêtes, & retourna à Lima avec un état de ce qu'il avoit fait. Son pere le fit partir, au mois de Mai 1552, pour porter à Sa Majesté tous les plans qu'il avoit dressés, & lui rendre compte de l'état présent du Pérou. Peu de temps après, le Vice-Roi mourut généralement regretté de tous ceux qui prenoient un intérêt réel à ce pays, & qui connoissoient le prix d'un Gouverneur honnête, sage & modéré.

*Il meurt.*

Ce malheureux événement remit les Juges en possession du gouvernement, & aussi-tôt ils renouvelerent l'Edit relatif aux Indiens, qui avoit été plutôt suspendu qu'abrogé pendant la derniere administration. Quelque préjudiciable que fût cette Loi, les Juges firent tous leurs efforts pour l'établir toutes les fois qu'ils furent chargés de l'autorité. Cette fois-ci ils la firent exécuter avec une rigueur extraordinaire ; ce qui excita des séditions par-tout, principalement dans la province de Charcas, où le service des Indiens étoit indispensable. Le salaire qu'il falloit leur

*Troubles dans la province de Charcas.*

donner diminuoit beaucoup le profit des propriétaires, & l'intérêt particulier étouffoit tous les sentimens d'humanité. Les Espagnols mécontens s'attrouperent, & se réunirent à des soldats non employés, parce qu'ils crurent que le Gouverneur Nonojosa aspiroit à l'indépendance, & vouloit envahir le pouvoir dont Pizarre avoit joui. Cette opinion étoit fondée sur quelques discours équivoques qui lui étoient échappés à Lima; mais, son ambition satisfaite par le gouvernement de Charcas qu'on lui avoit donné, il changea de sentimens, & résolut de soutenir les Membres de l'Administration conformément à son devoir, plutôt que d'exposer sa fortune, qui étoit très-considérable, dans la poursuite de projets aussi dangereux que chimériques.

Les Mécontens apprirent bientôt qu'ils s'étoient trompés; ils formerent en conséquence d'autres desseins, qu'ils se proposerent d'exécuter sans sa participation. Pour se débarrasser de tous les obstacles qu'il auroit pu leur opposer, ils convinrent de l'assassiner, & de nommer pour Gouverneur à sa place Don Sébastien de Castilla, l'homme le plus populaire de la province. Ils ne cachoient point leur projet, & Nonojosa fut souvent pressé par ses amis de pourvoir à sa sûreté; mais cet Officier refusa toujours de les écouter. Il ne pouvoit croire que des soldats qu'il avoit toujours si bien traités, & qui jusque-là lui avoient été si attachés, eussent changé si subitement, & voulussent assassiner un Général qu'ils adoroient. D'ailleurs, il étoit d'un caractere ouvert & franc. Peut-être pensoit-il comme

Jules-César, qu'il valoit mieux mourir une fois, que de vivre dans une terreur continuelle, & que lorsqu'un homme avoit perdu ses amis, la vie ne devoit plus être d'aucun prix. Il est certain qu'il ne se conduisit pas autrement qu'il n'avoit toujours fait. Les Conjurés se rendirent au palais sans trouver de résistance, fondirent dans sa chambre, & le massacrerent (*a*). Ensuite ils se répandirent dans les rues, en disant que le Tyran étoit mort, & en criant vive le Roi, pour marquer que quoiqu'ils fussent les ennemis du Gouverneur, ils étoient toujours fideles au Souverain.

*Nonojosa est assassiné.*

Les Conjurés ayant ainsi exécuté leur coupable dessein, fondirent sur les principaux citoyens, les égorgerent, pillerent leurs maisons, & commirent les plus grandes cruautés. Le succès de toutes leurs opérations les rendit plus hardis; ils firent battre la caisse, assemblerent tous les habitans dans la place du marché, & proclamerent Don Sébastien pour leur Gouverneur & Chef de la Justice de la province; ils vouloient ainsi justifier leur perfidie en paroissant s'occuper du bien public. Peu de jours après, ils s'emparerent des mines du Potosi, où ils saisirent environ deux millions de pieces de huit qui appartenoient au Roi, au dernier Gouverneur, & à quelques autres particuliers. Ils détacherent un parti pour aller se rendre maître de Vera Paz, & tuer le Maréchal Alvarado qui y commandoit; mais avant que ce nouveau crime fût commis, la face des affaires changea, & les

(*a*) Diego Hernandez, c. XIX.

Conjurés

conjurés se tournerent les uns contre les autres.



Quelques-uns des soldats de Nonojosa réfléchirent sur les suites des violences qu'ils avoient commises, & se repentirent du meurtre de leur Général. Ils résolurent d'expier cette action détestable en répandant le sang de Don Sébastien, à l'ambition duquel ils attribuoient tout ce qui s'étoit passé. Ils espéroient par-là se rendre agréables au Gouvernement, & faire oublier leur premiere révolte. Ils choisirent pour leur Chef Basco Godinez, coururent égorger le Général qu'ils avoient élu peu de temps auparavant, & proclamerent Godinez à sa place.

*Sébastien est assassiné, & Godinez fait Général des Rebelles.*

Cette partie du Pérou fut donc soumise à un Gouvernement militaire. Les soldats élevoient & massacroient tour à tour leurs Chefs, à l'exemple des Romains au déclin de l'Empire. Les Princes ne jouissoient pas de la pourpre souvent plus d'une semaine; aujourd'hui l'idole de cette populace, en devenoit le lendemain l'exécration, suivant qu'elle étoit guidée par le caprice, l'ambition ou l'intérêt particulier. Godinez força les Magistrats de confirmer son élection, & en vertu de l'autorité dont il venoit d'être revêtu, il exerça la puissance souveraine. Il envoya au supplice tous ceux qui avoient encouru son indignation ou excité sa jalousie; il fit exécuter plusieurs des conjurés qui avoient trempé dans l'assassinat de Nonojosa, & parut montrer beaucoup de zele pour le service du Roi, pour prouver que forcé à partager la rebellion, il n'avoit du moins pour objet que de servir fidélement Sa Majesté.

Pour ne laisser aucun doute sur cet objet;

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

& en même temps pour qu'on n'apprît jamais la part qu'il avoit eue au meurtre de Don Sébastien, il fit assassiner ses amis les plus intimes. Par-là il fut aussi dispensé de récompenser leurs services & leur vigilance. Il fit saisir les biens de Don Sébastien, de crainte que ses complices ne voulussent en avoir une portion, & il espéroit que l'Administration le confirmeroit dans sa place, en considération du service qu'il avoit rendu en punissant les tyrans & les traîtres.

La Cour Royale, dans l'impuissance de tenir la campagne contre Godinez, employa l'artifice pour se rendre maîtresse de sa personne. Sous prétexte qu'elle reconnoissoit les obligations qu'elle lui avoit pour l'avoir délivrée du rebelle Sébastien, & pour s'être déclaré lui-même pour le Roi, elle le nomma Général des troupes, & lui assigna des possessions considérables dans la province que son patriotisme avoit sauvée de la destruction, & elle lui ordonna en même temps de joindre l'armée du Maréchal Alvarado, afin d'être plus en état de soumettre les Rebelles, & d'arrêter toutes les intrigues des Mécontens. Lorsque les Juges crurent qu'il avoit donné dans le piége, ils nommerent secrétement Alvarado Gouverneur de Charcas, avec ordre de se rendre dans cette province avec son armée, & d'arrêter Godinez qui l'attendoit comme auxiliaire.

*Supplice de Godinez.*

Tout réussit comme ils l'avoient prévu. Godinez reçut Alvarado comme son ami, & il fut arrêté, jugé & exécuté avec plusieurs de ses Officiers. Lorsqu'on le conduisoit au lieu du supplice, le Bourreau disoit tout haut : » Cet » homme traître à son Dieu, à son Roi, &

» à son pays est condamné à être pendu & écartelé, les entrailles étant arrachées «.

Godinez avoit eu un si grand nombre de complices, qu'à peine se passoit-il un jour où il n'y eût quelque exécution. Cette sévérité suscita au Gouvernement un grand nombre d'ennemis, & donna lieu à la révolte de Giron à Cuzco. La nouvelle qui s'en répandit arrêta le cours des exécutions, & força l'Administration à prendre toutes les mesures possibles pour étouffer une insurrection si dangereuse. Les Indiens jugerent qu'elle étoit la suite des punitions rigoureuses, & ils avoient prédit que la rebellion qu'on venoit d'appaiser seroit suivie d'une autre. Toutes les parties du Pérou étoient remplies de mécontens, & retentissoient de plaintes occasionnées par la barbarie avec laquelle on avoit traité les rebelles. Nul homme ne se croyoit en sûreté, parce que la même Loi, en vertu de laquelle on sévissoit contre les adhérens de Sébastien & de Godinez, étoit étendue à tous ceux qui avoient servi sous Gonzalo Pizarre, ou qui avoient été engagés dans les factions d'Almagro & du Marquis Pizarre.

*Origine de la révolte de Giron.*

Les deux dernieres révoltes avoient été suscitées par les principaux habitans de Cuzco. Ils jouissoient d'une grande partie des mines du Potosi, dont ils ne retiroient presque plus rien, depuis qu'ils ne pouvoient plus forcer les Indiens à y travailler. Ils virent avec indignation la rigueur avec laquelle on faisoit exécuter la Loi, ainsi que les supplices épouvantables auxquels on avoit livré les Rebelles, & ils craignirent que dans le cours des procédures, & des

punitions qu'on infligeoit journellement, la Justice ne découvrît leurs pratiques secretes.

Pour prévenir ce qui pouvoit arriver, soixante citoyens demanderent que l'Edit fût révoqué, & qu'on cessât ces procédures criminelles, que tous ceux qui avoient un peu d'humanité ne pouvoient voir sans horreur. Lorsque cette requête fut présentée, le Gouverneur la parcourut, & la déchira avec indignation, ce qui irrita si fort les personnes qui l'avoient remise, qu'elles résolurent dès lors une révolte générale. Ils engagerent Giron dans leur complot, & il devint bientôt le plus actif & le Chef des Conjurés. Depuis quelque temps, il cherchoit avec soin l'occasion de satisfaire son ambition insatiable, que tous les revers qu'il avoit éprouvés n'avoient pu étouffer; mais avant de se déclarer, il voulut voir l'issue de la rebellion de Charcas.

Instruit qu'Alvarado entretenoit une correspondance avec Ramirez, Gouverneur de Cuzco, & qu'ils concertoient ensemble les moyens de le perdre lui & ses amis, il prévint leurs desseins & leva le masque. Il assembla tous ses partisans, les avertit du danger qui les menaçoit, leur apprit tous les complots formés à cet effet par Alvarado & Ramirez; il aggrava chaque circonstance, & assura que l'intention d'Alvarado étoit de couper à Cuzco la racine de tous les prétendus maux dont il se plaignoit, après en avoir abattu les branches dans la province de Charcas. Il les exhorta à pourvoir vigoureusement à leur conservation, & à se mettre à l'abri des châtimens rigoureux & injustes qu'on avoit fait souffrir à leurs amis de

Charcas. Cette affaire intéressoit tous les Colons Espagnols ; il étoit de la plus grande importance pour eux de s'opposer à l'exécution d'un Edit qui rendoit leurs mines & leurs biens inutiles, si on les privoit des services des Indiens ; & il les assura qu'ils seroient bientôt joints par un grand nombre de Mécontens, lorsqu'on sauroit qu'ils auroient pris les armes pour un motif si juste.

Cette assemblée étoit composée principalement de citoyens propriétaires de mines & de terres, ou de soldats sans autre ressource que celles que les troubles pouvoient leur procurer, en sorte que Giron n'eut pas beaucoup de peine à les décider ; ils étoient d'avance disposés à faire ce qu'il vouloit. En conséquence ils adopterent ses propositions, & offrirent de contribuer à l'exécution du plan formé pour conserver leur liberté. Il se présenta une heureuse occasion de commencer par une action d'éclat.

1553. Il arrête le Gouverneur de Cuzco.

La fille d'un riche Espagnol devoit se marier à Cuzco le 15 Novembre, & les noces devoient être célébrées avec beaucoup de magnificence. On imagina que comme les habitans courroient en foule pour voir cette cérémonie, il seroit aisé de profiter de ce moment pour arrêter le Gouverneur & les principaux Magistrats qui étoient invités à la fête. Lorsque le jour fixé fut arrivé, Giron, avec douze des Conjurés les plus intrépides, fondit dans la maison de l'époux où les convives étoient à souper. Ayant observé que quelques personnes vouloient se retirer, il leur dit de ne rien craindre ; mais il se saisit du Gouverneur & des Magistrats. Il en tua deux

ou trois qui voulurent faire résistance, & laissa la compagnie, sans lui faire aucune violence. Cela fit soupçonner que tous étoient complices, & ce fut un grand trait de politique de la part de Giron, parce que par ce moyen il attira à son parti plusieurs personnes qui n'avoient eu aucune connoissance de ses complots, mais qui craignirent d'être soupçonnés, & d'être punis comme s'ils avoient été réellement coupables. Ils se joignirent à lui, espérant d'augmenter le nombre des Conjurés à un tel point, qu'ils seroient en état de renverser le Gouvernement, & en s'emparant de l'autorité, de se mettre à l'abri des supplices destinés aux Rebelles.

Giron fit mettre en prison le Gouverneur & les Magistrats. Ensuite il se rendit sur la place du marché, où il trouva ses partisans, & fit une proclamation par laquelle il exhortoit tous les amis de la liberté à prendre les armes. Il s'empara, après cette démarche, de l'arsenal & du trésor du Roi, fit des recrues publiquement, & déclara que tout ce qu'il faisoit étoit pour le service du Roi & de la Patrie. Il se plaignit de ce que toutes les remontrances faites à la Cour Royale étoient rejetées avec mépris, & soutint qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de s'emparer de l'autorité suprême, jusqu'à ce qu'on pût rendre un compte exact de l'état des affaires à Sa Majesté Catholique.

Lorsqu'il eut assemblé une armée considérable, il obligea les Magistrats à le nommer Chef de la Justice, & telle étoit son influence, ou leur pusillanimité, qu'ils lui accorderent sa demande. Les Magistrats le proclamerent non seu-

lement Chef de la Justice, mais encore Capitaine général; & plusieurs villes lui envoyerent des Députés pour le complimenter sur sa promotion, & pour lui offrir de le soutenir de toutes leurs forces.

Dès que la Cour Royale fut informée de cette nouvelle rebellion, elle ordonna que l'exécution de la nouvelle Loi à laquelle on attribuoit tous ces soulévemens, seroit suspendue. En même temps Alvarado fut nommé Général des troupes des provinces méridionales, & il eut ordre de marcher à Cuzco. On résolut aussi d'assembler une armée dans les environs de Lima, pour la joindre à celle d'Alvarado, afin d'empêcher ceux qui avoient été compromis dans la derniere révolte, & qui craignoient des châtimens, d'entrer dans cette conspiration. On publia un pardon général pour tous ceux qui avoient servi sous Pizarre, Sébastien & Godinez, pourvu qu'ils se rendissent sur le champ à l'armée Royale, pour combattre les ennemis de leur Roi & de leur pays; mais Giron étoit alors si fort, qu'il marcha à Rachahamac sur la route de Lima, pour livrer bataille aux Royalistes. Il y apprit qu'ils approchoient, & qu'ils se préparoient à rendre l'action décisive. La désertion de ses troupes l'obligea de se retirer à une grande distance. Il fut poursuivi par Paolo de Menesis, qui, à la tête d'un gros détachement, avoit ordre de harasser continuellement l'arriere-garde de Giron; mais celui ci tendit à son ennemi un piége dans lequel il donna, & Giron le défit complétemen avant qu'il pût être secouru.

*Défait un détachement de l'armée roya*

Cette victoire n'étoit pas décisive; mais c

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

étoit très-importante pour les Rebelles ; elle procura à Giron le temps de recruter son armée, & arrêta la désertion en encourageant ses soldats. Il forma un régiment de Negres bien disciplinés, qui embrasserent son parti. Avec ce renfort il s'avança dans les plaines de Nasca sur les côtes de la mer, à environ soixante lieues au nord de Lima; pendant qu'Alvarado, à la tête de mille Espagnols & de dix mille Indiens, partit de Charcas, & prit possession de Cuzco au nom du Roi. Il y reçut plusieurs détachemens, & se crut assez fort pour attaquer les Rebelles ; il suivit Giron, qui alors méprisoit son ennemi.

Enorgueillies de sa derniere victoire, les troupes de ce Général croyoient que tout devoit leur céder ; mais Giron n'en jugeoit pas de même, la prudence lui paroissoit aussi nécessaire que la valeur ; il leur dit qu'elles devoient combattre comme des hommes dont le bonheur étoit fondé sur leur courage, & la fortune sur leur épée. Il leur assura qu'outre un nombreux corps d'Indiens, mille Espagnols bien disciplinés, vétérans, & endurcis à la fatigue, s'avançoient de Lima, pendant qu'une armée plus puissante encore venoit de Cuzco, sous les ordres d'Alvarado. » Cependant, ajouta-t-il, si j'ai quatre cents hommes sur la fidélité desquels je puisse compter, je suis sûr de la victoire. La force ne consiste pas dans le nombre, mais dans l'unanimité & le courage, & la victoire couronne toujours l'armée qui obéit à son Général, & non pas celle dont chaque Officier aspire au commandement «.

Après ce petit discours, qui, sans décourager

ses soldats, leur découvroit la nécessité d'être sur leurs gardes, il prit possession d'un poste avantageux près de Chugninca, où les Royalistes devoient passer. Il ne désiroit rien tant que d'être attaqué dans cette position. Des rochers, des bois & des précipices entouroient son armée de tous côtés; mais pour mieux tromper Alvarado, Giron cacha une partie de la force de son poste; cependant cette ruse ne réussit point. Alvarado connoissoit les lieux, & se contenta d'investir Giron, pour lui couper les vivres, & le forcer ou à combattre dans une situation moins avantageuse, ou à se rendre à discrétion.

Ce plan fut suivi avec tant d'adresse, que l'armée de Giron fut bientôt réduite à une grande extrémité. Alvarado en fut averti par un Officier qui déserta, & qui lui annonça que Giron devoit décamper pendant la nuit, & passer à travers des retranchemens de l'armée Royale.

Le déserteur ajouta que le camp de Giron pouvoit être aisément forcé, parce que les soldats étoient découragés par les fatigues & la disette qu'ils avoient souffertes, & qu'ils étoient si foibles, qu'à peine ils pouvoient se soutenir. Alvarado changea aussi-tôt de résolution, & donna ordre qu'on se préparât à l'attaque. C'étoit précisément ce que Giron demandoit. Il disposa ses troupes pour bien recevoir l'ennemi, & les anima en les assurant qu'une victoire certaine seroit la récompense de tout ce qu'ils avoient enduré. Il n'y avoit que deux postes plus accessibles que tous les autres. Il en confia la défense aux soldats en qui il avoit plus de confiance. Ce fut aussi par là que l'assaut commença. Dans un en-

droit, les Royalistes furent obligés de passer une riviere, ayant l'eau jusqu'au cou, & dans l'autre ils devoient passer un défilé rempli de rochers, embarrassé de buissons, & si étroit, qu'à peine trois hommes pouvoient-ils y marcher de front. Ils étoient tués à mesure qu'ils avançoient par les armes à feu des Rebelles, qui avoient tout le temps de bien viser leurs coups.

Le canon fit aussi beaucoup de ravage; cependant Alvarado ne se déconcerta point; il menoit de nouveaux soldats à l'assaut, renouveloit l'attaque avec une telle opiniâtreté, que si une terreur panique ne s'étoit pas emparée de son armée, elle auroit infailliblement péri jusqu'au dernier homme. Près des deux tiers avoient été tués ou pris, & Alvarado au désespoir faisoit marcher sa derniere division, lorsque les soldats, voyant le sort de leurs compagnons & l'horrible carnage que faisoit l'artillerie des Rebelles, tournerent le dos, prirent précipitamment la fuite, & entraînerent avec eux leur Général, malgré tous les efforts qu'il fit pour ne pas survivre à sa honteuse défaite.

*Remporte une victoire complette sur les Royalistes.*

Cette victoire si importante ne couta à Giron que dix sept soldats; mais ils furent bientôt remplacés par les prisonniers, qui demanderent à être enrôlés, & s'attacherent au parti que la fortune favorisoit. Le butin fut immense, & surpassa tout ce qu'on avoit encore vu dans cette riche contrée. Les plus riches Colons du Pérou servoient dans l'armée d'Alvarado, & ils avoient des armes & une suite proportionnées à leur opulence. Tout étoit orné d'or, d'argent, & de pierres précieuses. Les harnois des chevaux & les armes

étoient sur-tout remarquables. Les vaincus avoient été si sûrs de la victoire, qu'ils avoient fait des préparatifs pour l'entrée triomphante qu'ils devoient faire à Lima.

La confusion que cette défaite mit parmi les Royalistes, auroit été très avantageuse à Giron, s'il avoit su aussi bien profiter de la victoire que la remporter. On crut en général que le Maréchal avoit été trahi, sans quoi il n'étoit pas possible qu'il eût été vaincu, & cette opinion prévalut si bien, qu'on fut jusqu'à soupçonner quelques particuliers d'avoir été les auteurs de la trahison. Les Juges s'assemblerent pour décider du sort de ces prétendus criminels, & ils alloient envoyer au supplice un nommé *Santillon*, précisément lorsqu'il arriva des lettres d'Alvarado & de ses Officiers, qui racontoient les vraies causes de ce malheureux événement. Le Maréchal en jetoit tout le blâme sur la désobéissance des soldats; mais les Officiers le rejeterent sur la témérité du Général, & sur son imprudence d'avoir osé attaquer les Rebelles dans une situation imprenable, lorsqu'il pouvoit les forcer à se rendre sans tirer un coup. Lorenzo de Aldena jetoit même quelques soupçons sur son courage; car il disoit à la fin de sa lettre : » On » dit qu'Alvarado est blessé; cependant je suis » sûr qu'il n'a ni combattu, ni encouragé les sol- » dats «. Tous les autres Officiers lui rendirent plus de justice, & assurerent au contraire que l'impétuosité de son courage auroit causé la destruction entiere de l'armée, comme nous l'avons déjà dit.

Rien ne manquoit pour compléter la vic-

toire de Giron, que d'en profiter, & de poursuivre les Royalistes abattus & dispersés. En effet, les Juges ne savoient à quoi se déterminer. Les uns vouloient que le Tribunal accompagnât l'armée, pour donner plus d'autorité au Général, & empêcher tous les murmures des soldats; les autres étoient d'un avis contraire. Cette altercation eut lieu dans l'Hôtel de ville de Lima, & on perdit à disputer un temps précieux, que l'armée auroit dû employer utilement, pour prévenir les suites naturelles d'une défaite.

Heureusement pour les Royalistes, Giron resta oisif dans son poste pendant cinq ou six semaines. Il se contenta d'envoyer au pillage quelques détachemens, soit à Cuzco, ou à Arequeba, ou à la Paz, ou dans d'autres villes. Il s'occupa aussi d'augmenter son armée. Les prisonniers qui s'enrôlerent, & les Volontaires qui venoient en foule de tous côtés pour suivre le vainqueur, porterent l'armée à mille Espagnols, indépendamment des Negres & des Indiens. Pour compléter son artillerie, qui étoit très inférieure à celle des Royalistes, il fit fondre les grosses cloches de Cuzco, & en fit des canons, sur lesquels il fit graver le mot de *liberté*, qui de tout temps fut le prétexte des ambitieux & des rebelles. Les Royalistes tirerent parti de cette espece de profanation; ils crierent au sacrilége, & annoncerent que Dieu ne tarderoit pas à le punir. Les citoyens de Cuzco répondirent à ces plaintes; ils étoient irrités de ce que Giron les avoit fait piller, & par cette imprudente démarche, ce Général perdit l'affection générale dont il jouissoit auparavant.

Cependant la condition des deux partis n'étoit

guere meilleure. Les Espagnols & les Indiens souffroient également de ces guerres civiles. Les Royalistes verserent sans pitié le sang de leurs compatriotes, en suivant les formes de la justice, pillerent & massacrerent les partisans de Giron, qui, par de cruelles représailles, fit tomber sa vengeance sur la tête de tous ceux qui s'étoient déclarés ses ennemis, ou même qui attendoient pour embrasser le parti qui seroit le plus fort. Plusieurs citoyens de Cuzco furent non seulement dépouillés de leurs biens; mais même ils furent égorgés. Une maison échappa à peine à la fureur du soldat, & les citoyens ne furent pas moins indignés de l'avarice de Giron, que les Prêtres l'avoient été de son impiété. Les uns & les autres se réunirent contre lui, & formerent un corps si formidable, que ce Général fut obligé de faire partir sa femme & ses enfans, ne voulant point confier sa famille à des ennemis si ouvertement déclarés. Giron devoit attribuer ce changement à son imprudence, car il auroit conservé l'amitié de cette ville, s'il avoit été plus modéré.



*Il encourt la haine des habitans de Cuzco.*

Les habitans de Cuzco l'avoient favorisé. Ils étoient les ennemis de la nouvelle Loi, & des Juges barbares qui avoient fait couler tant de sang sur les échafauds; mais ils s'apperçurent que l'objet de Giron étoit moins de défendre les droits & les propriétés des Espagnols, que d'avoir le pouvoir de piller à sa fantaisie tous ses compatriotes. Cette révolution engagea Giron à conduire son armée dans la belle vallée d'Yuca, pour l'y rafraîchir, & de prendre lui-même les divertissemens de la campagne; mais il apprit

que l'armée des Royalistes s'étoit accrue jusqu'à deux mille Espagnols, & qu'elle marchoit à Cuzco avec un gros train d'artillerie, & un corps nombreux d'Indiens confédérés.

A cette nouvelle, il se retira dans un poste très-avantageux, à quarante lieues au sud de la capitale, & il y posta son armée de maniere que l'attaque en auroit été très-périlleuse, si elle n'étoit pas impraticable. C'étoit le talent particulier de Giron. Nul autre Général ne choisit mieux que lui le terrein pour établir un camp. Ses aîles & son front étoient défendus par des rivieres, des bois, des rochers & des marais, & derriere lui étoit un torrent, qui cependant ne lui coupoit pas la communication avec le pays. Ce poste le rendoit maître de la province de Charcas, & des mines & des trésors du Potosi. Ses troupes étoient exactement payées, & il avoit même des fonds assez considérables pour pouvoir continuer la guerre pendant plusieurs années.

*Est poursuivi par l'armée royale.*

Cependant l'armée du Roi traversa les rivieres d'Amencay & d'Aperimac, qui la séparoient de Cuzco, & elle éprouva une grande résistance de la part des détachemens que Giron avoit envoyés pour en disputer le passage. L'artillerie fut portée avec beaucoup de peine, & n'occupa pas moins de dix mille Indiens. Chaque piece étoit fixée à une longue poutre, à laquelle on en avoit lié d'autres transversales, que les Indiens portoient sur leurs épaules. Les Royalistes étoient parvenus à une petite distance de Cuzco, lorsqu'ils apprirent la fâcheuse nouvelle qu'un de leurs détachemens, commandé par Gomez de Solis, avoit été défait à Arequeba par Piedrabita. Ils suivirent

cependant leur marche, & arriverent à Pacava, où Giron étoit posté. Ce Général espéroit que les Royalistes, comptant sur leur grande supériorité du côté du nombre, l'attaqueroient comme ils avoient fait à Chuquenca; mais ils résisterent à tous les appâts qu'il leur tendit, & lui firent voir que l'expérience les avoit rendus plus sages.

Ils camperent à la vue des Rebelles dans une plaine ouverte, où la cavalerie pouvoit agir librement, & ils entretinrent des escarmouches continuelles, dans lesquelles il faut remarquer que Giron eut toujours l'avantage. Cependant Garcilasso prétend qu'il ne put jamais se servir de son artillerie; » Dieu ne voulant pas permettre, dit-il, que ce métal sacré, qui avoit été » dérobé aux églises, fût employé à la destruction » du genre humain «. Pendant plusieurs jours les deux armées s'observerent, sans que l'une parût plus disposée que l'autre à en venir à une bataille. Enfin Giron résolut de combattre. Il y fut déterminé par sa constante supériorité dans les escarmouches qui avoient eu lieu, par des bruits qui se répandirent que les précautions que prenoient les Juges ne venoient que du peu de confiance qu'ils avoient en la fidélité de leurs soldats, & que l'armée du Roi manquoit de poudre, de meches, & de toutes les autres especes de munitions.

Ce bruit, que les Juges avoient adroitement répandu, fut adopté par Giron, en sorte qu'il oublia sa prudence ordinaire. Il assembla ses Officiers, & il fut convenu d'attaquer les Royalistes pendant la nuit. Les Officiers céderent à l'avis du Général, à cause de l'ardeur avec laquelle il

Sect. XI. *Histoire de l'Amérique.*

le proposa, car ils auroient voulu tous qu'on restât dans le camp, qu'on conservât tout l'avantage de cette position, persuadés que la disette de vivres ou de munitions forceroit bientôt les Royalistes à décamper, ou à combattre avec désavantage.

Cependant, par complaisance, ils se soumirent; & Giron regarda leur obéissance comme une preuve qu'ils étoient convaincus de la force de ses raisons, ce qui servit encore à le rendre plus confiant. Le soir il fit la revue de son armée; il vit que plusieurs soldats avoient déserté, & il imagina qu'ils auroient sans doute averti les Royalistes de son projet. Cependant il persista malheureusement dans son opinion, craignant que la désertion n'augmentât, & présumant que ses ennemis seroient bientôt renforcés, il se hâta d'exécuter son projet; il le concerta avec tant de prudence & d'habileté, qu'il méritoit de réussir.

A deux heures du matin, la lune étant couverte de nuages, il sortit de son camp à la tête de six cents mousquetaires, de deux cents piquiers, d'un régiment de negres, & d'environ trente chevaux. Le régiment noir eut ordre de s'avancer dans le plus grand silence jusqu'au front de l'ennemi, pour y faire une diversion, tandis qu'avec le gros de l'armée il attaqueroit lui-même l'arriere-garde. Afin que ses troupes pussent se distinguer dans les ténebres, il leur avoit donné des habits blancs, & il avoit d'ailleurs donné le mot de la bataille, pour empêcher la confusion & faciliter le ralliement, si

malheureusement

malheureusement il arrivoit du désordre. Tout cela fut ponctuellement exécuté.

Mais les Royalistes, instruits par les déserteurs, avoient entiérement changé leur position; ils étoient sortis de leurs retranchemens, s'étoient mis en ordre de bataille dans la plaine, & avoient placé leur artillerie de maniere à prendre les Rebelles en flanc. Les Negres ne rencontrant aucune résistance au front du camp, y entrerent, tuerent quelques Indiens & quelques mules, & ils étoient fort inquiets de savoir ce qu'étoit devenu l'ennemi, lorsqu'ils furent accueillis d'une salve d'onze canons chargés à mitrailles, qui les détruisit presque tous.

Giron faisoit alors grand feu sur l'arriere du camp ennemi, lorsqu'à sa grande surprise, les boulets de canon tomberent sur lui d'un autre côté. Alors il commença à sentir la faute qu'il avoit faite, & il se retira le mieux qu'il lui fut possible, quoique sa perte fût très-peu considérable. Il ne put cependant empêcher deux cents hommes de déserter; mais il garda un si bel ordre, qu'il regagna son camp sans perdre un seul homme.

*Est repoussé.*

Les Royalistes ne se conduisirent pas moins bien. Lorsqu'ils observerent que les Rebelles se retiroient, on essaya de les poursuivre, afin que Giron fût obligé de faire face, & que, par ce mouvement subit, ses troupes fussent alarmées, comme si elles étoient tombées dans une embuscade. Chaque soldat eut ordre de garder le silence le plus profond, sous peine de mort, & on chargea un corps de cavalerie de poursuivre; mais cette ruse ne réussit point.

Telle fut l'issue du combat de Pucera, dans lequel il y eut à peine vingt hommes tués des deux côtés, excepté cependant le dommage qu'éprouva le corps des Negres, & dont les Espagnols s'embarrassoient peu, parce qu'ils regardoient la mort d'un esclave comme celle d'une bête. Giron se vit forcé de rester dans son poste, & il pouvoit le défendre contre toutes les forces des Royalistes. Les trois jours suivans il les tint dans une alarme continuelle; toutes les nuits ils se mettoient en bataille. Le lendemain il rangea la sienne, comme s'il avoit enfin résolu d'en venir à un engagement en pleine campagne, ou plutôt pour engager les ennemis à l'attaquer dans son poste; mais ce mouvement eut une suite bien funeste pour lui, puisqu'il fournit à Vasquez & à douze autres Officiers, en qui il se fioit principalement, l'occasion de l'abandonner. Vasquez porta avec lui un casque d'argent, qui appartenoit au Lieutenant-Général Piedrahita, comme une marque de la résolution que cet Officier avoit prise de déserter aussi à la premiere occasion. Cette nouvelle fut très-agréable aux Juges, qui dès lors espérerent de réduire facilement Giron. En conséquence ils ordonnerent aux troupes de rester dans leurs quartiers, & d'éviter les escarmouches; ils se contenterent d'envoyer des partis pour faciliter la désertion.

L'infidélité de Vasquez toucha sensiblement Giron; mais il ne s'abandonna pas au désespoir. Il s'efforça par toutes sortes de moyens de s'assurer l'affection de ses soldats, & de rassurer leurs esprits. Pour détruire l'impression que la perfidie de Vasquez pouvoit faire, il leur exposa les rai-

ſons qui l'avoient déterminé à prendre les armes; c'étoit la défenſe de leurs droits, de leurs propriétés, & même de leur vie; il leur fit voir ce à quoi ils devoient s'attendre en ſuivant l'exemple de leurs perfides compagnons : » Ne ſoyez » point troublés, ajouta-t-il, de la perte de » Vaſquez; ce n'eſt qu'un homme, & nous pou» vons nous paſſer de ſon ſecours; mais ne » croyez pas qu'il obtienne le pardon qu'il croit » mériter par ſa trahiſon. Un ennemi même ne » ſait pas récompenſer un traître; il ne l'encou» rage qu'autant qu'il en a beſoin pour l'exécu» tion de ſes deſſeins; & vous pouvez être per» ſuadés, que quelques careſſes qu'on faſſe au» jourd'hui à Vaſquez, ſa vie pourra être le prix » de ſa perfidie, lorſque je ſerai vaincu, en » ſorte qu'il ne doit ſa conſervation qu'à notre » réſiſtance, & non à l'eſtime ni à la conſidé» ration. Je n'eſtime ma propre vie, que parce » que d'elle dépend votre ſûreté; car je ne doute » pas de la punition de tous ceux qui auront la » foibleſſe de croire aux promeſſes des Juges. » Ils ne ſe ſont déjà fait aucun ſcrupule de faire » pendre des déſerteurs avec leur pardon au cou. » C'eſt votre valeur ſeule qui peut vous mettre » à l'abri de la puiſſance de vos ennemis, & » vous délivrer d'une mort ignominieuſe. Notre » ſituation n'eſt point déſeſpérée. Si nous ſommes » bien unis, nous pourrons être vainqueurs, ou » au moins nous aurons la ſatisfaction de périr » les armes à la main pour la défenſe de notre » liberté, & d'avoir évité une punition hon» teuſe, due à la crédulité & à la perfidie de » nos compagnons «.

*Abandonné de ses troupes.*

Un rayon d'espoir parut luire dans l'ame de Giron. Chaque phrase de son discours avoit été répétée avec acclamation par ses soldats. Cependant, avant la fin du jour, un tiers de son armée avoit déserté. Cet événement funeste le poussa au désespoir. A chaque instant il croyoit être saisi par les siens & livré aux Royalistes, & il ne trouva d'autre parti pour se délivrer du danger qui le menaçoit, que de se réfugier dans les montagnes. Il exécuta cette résolution la même nuit, sans en avoir fait part à personne, & il laissa le reste de ses troupes faire ce qu'elles voudroient.

Dès que la fuite de Giron fut connue dans son camp, Alvarado, qui faisoit la fonction de Lieutenant-Général, voulut le suivre à la tête de cent hommes qui lui étoient entiérement dévoués ; mais comme ils s'étoient dispersés dans différentes routes, ils furent tous pris par des détachemens que les Juges avoient envoyés de tous côtés. Neuf des principaux Officiers furent exécutés sur le champ, & le reste des prisonniers fut envoyé à Cuzco, sous une forte garde, pour y recevoir le supplice dû à leurs crimes. Un autre des Généraux Rebelles eut le bonheur de joindre l'armée Royale avant que la fuite de Giron fût connue, & il jouit quelque temps du pardon qui fut publié ; mais quelque temps après il fut pendu par ordre du nouveau Vice-Roi, qui ne voulut pas ratifier l'amnistie accordée par les Juges.

1554. Quant à l'infortuné Giron, il erra seul pendant quelques jours dans des montagnes désertes, se cachant dans les bois & les cavernes.

Il fut enfin découvert par quelques-uns de ses fideles soldats, qui voulurent partager son sort. Ils se consoloient mutuellement; mais ils tomberent dans le piége que leurs ennemis leur avoient tendu. Giron fut pris, envoyé à Lima, & publiquement exécuté; sa tête fut attachée au même endroit où avoient été celles de Pizarre & de Carvajal. Ainsi fut étouffée la révolte de Giron; il s'étoit distingué par des actions qui l'auroient couvert de gloire, si elles avoient été faites au service de son Roi & de son pays.

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

*Pris & exécuté.*

*Le Marquis Canetta est fait Vice-Roi du Pérou.*

A l'arrivée du Marquis Canetta, que Philippe II envoya pour succéder à Mendoza, la plus grande partie des Officiers Rebelles, qui s'étoient même soumis avant que leurs affaires fussent désespérées, furent envoyés au supplice. Le Vice-Roi fit son entrée publique à Lima, au mois de Juillet 1557, & fut reçu avec le respect dû à sa naissance & à sa dignité. Immédiatement après, il plaça des gardes dans toutes les routes qui conduisoient aux grandes villes, avec ordre d'interroger les voyageurs & de saisir leurs papiers, ce qui étoit le meilleur moyen pour découvrir les conspirations, s'il y en avoit. Les Espagnols étoient obligés d'avoir des passeports pour aller d'une ville ou d'une province à l'autre. Tous les canons, les petites armes, & les munitions de guerre qui étoient dans les différentes villes, furent exactement rassemblées & enfermées dans des magasins & arsenaux, qu'on ne pouvoit ouvrir sans la permission du Vice-Roi, & ce Ministre prit en un mot toutes les précautions possibles pour éteindre les dou-

nieres étincelles de la révolte, & empêcher qu'il ne s'en élevât de nouvelles.

Plusieurs des principaux Officiers qui avoient servi sous Pizarre, Sébastien, Godinez, & Giron, furent bannis ou envoyés aux galeres, & leurs biens confisqués. Toutes les commissions accordées par les Juges furent révoquées, & données à d'autres personnes. Pour prévenir même tous les murmures que cette conduite arbitraire devoit produire, il fit arrêter les premiers qui s'en permirent, & les envoya en Espagne, en leur promettant qu'ils y recevroient la récompense qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur accorder. C'est ainsi que le nouveau Vice-Roi donna une idée favorable de la vigueur de son administration.

*Il engage un des Incas à accepter une pension.*

Jusque-là il ne s'étoit occupé que des Espagnols. Il crut devoir ensuite porter son attention sur les Indiens qu'il vouloit attacher à son gouvernement, par sa douceur & sa libéralité. Il tâcha d'abord de gagner Sayri-Tapac, le plus proche parent de l'Inca Manco-Capac, & regardé par les Péruviens comme leur légitime Souverain; il l'engagea à quitter les montagnes & les bois où il étoit caché, & d'accepter son amitié & une pension suffisante pour entretenir sa maison d'une maniere conforme à l'élevation de son rang. Pour rendre la négociation moins difficile, il pria Dona Beatrix Corja, tante du jeune Prince, d'employer tout son crédit, & de l'assurer que la proposition du Vice-Roi venoit du désir sincere qu'il avoit formé d'unir les Espagnols & les Indiens des nœuds de l'amitié, & de les faire vivre tous également heureux pendant son administration.

Cette Dame envoya en conséquence un Prince du ſang royal dans les montagnes de Vilca-Pompa, où la Cour de l'Inca réſidoit. Après pluſieurs difficultés, le meſſager fut enfin admis en préſence de Tapac, de ſes tuteurs, de ſes Conſeillers & de ſes Capitaines qui dirigeoient les affaires pendant ſa minorité, & on délibéra ſur la propoſition du Vice Roi. Quoiqu'elle fût portée par le parent d'une femme qu'on ſavoit être très-attachée à la Famille Royale, cependant on ne pouvoit s'empêcher d'en ſoupçonner la ſincérité, & on regardoit cette ouverture comme un ſtratagême du Vice-Roi, pour avoir le jeune Prince entre ſes mains, & le traiter peut-être comme l'avoit été Atahualapa. La Cour n'oublia aucune précaution pour éclaircir ſes ſoupçons. On envoya un exprès à Cuzco, avec ordre de ſonder les vrais ſentimens des Eſpagnols, & d'examiner ſi par des apparences trompeuſes on n'induiſoit pas en erreur Dona Beatrix.

Comme ces ambaſſades réciproques employoient plus de temps que le Vice-Roi ne l'avoit imaginé, il s'impatienta, & voulant accélérer l'expédition de cette affaire, il chargea un Moine qui paſſoit pour bon politique d'aller trouver directement le Prince; mais les Indiens étoient ſi ſoupçonneux, qu'ils s'emparerent de tous les paſſges, & empêcherent le Moine d'approcher de la Cour. Cependant Dona Beatrix finit la négociation. Elle ſe tranſporta elle-même à Vilca-Pompa, donna au jeune Prince des preuves de la ſincérité des Eſpagnols, lui prouva que la propoſition faite par le Vice-Roi s'accordoit parfaitement avec ſa politique, & avec le principe

d'administration qu'il avoit adopté d'unir les Indiens & les Espagnols, & de confondre leurs intérêts.

Après de vifs débats, la proposition fut acceptée. On fit un acte, par lequel l'Inca consentoit à quitter les montagnes, & à vivre parmi les Espagnols, à condition qu'on lui payeroit annuellement une somme de 17000 pieces de huit. Pour la sûreté du payement, on lui accorda pour sa vie, les biens de Francisco Hernandez, une portion de la vallée d'Yuy, avec d'autres terres & des Indiens dans la jurisdiction de Cuzco. On lui donna aussi le titre de Seigneur de la vallée d'Yuy. Cet équivalent d'un Empire riche & puissant étoit bien médiocre. Cependant il l'accepta, lorsqu'il fut certain que le Vice-Roi n'avoit point l'intention de le tromper. Garcilasso prétend que lorsque l'Archevêque lui eut remis l'acte écrit sur un papier doré, ce Prince prit un coin du tapis de velours garni de franges qui couvroit la table, & s'écria : » Cette table & cette franche m'appartenoient » il n'y a pas long-temps ; & aujourd'hui les » Espagnols ne m'en donnent qu'un fil pour » soutenir ma dignité, ma maison, mes amis, » & ma famille «.

La réconciliation de l'Inca avec le Gouvernement Espagnol fut sans doute un grand coup de politique ; mais le Vice-Roi punit si rigoureusement ceux qui avoient pris les armes contre le Roi, qu'il se fit un grand nombre d'ennemis. On portoit continuellement à Philippe II des plaintes contre ce Ministre, & le Roi ne crut pouvoir faire cesser les murmures,

qu'en envoyant un autre Vice-Roi. En conséquence il nomma Don Diego Azevado, qui, étant mort pendant son voyage, eut pour successeur Conde de Nueva. Celui-ci fut aussi peu de temps après remplacé par Don Francisco de Tolede, sous le gouvernement duquel la persécution des Princes du sang des Incas se renouvela.

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

*Don François de Tolede, nouveau Vice-Roi, persécute les Princes Péruviens.*

On découvrit que Sayri-Tapac avoit un frere aîné, petit-fils de Manco-Capac, qui tenoit aussi sa Cour dans les montagnes, pour éviter l'esclavage dans lequel les Espagnols avoient réduit tous les autres Indiens. Cependant le titre de Souverain lui étoit contesté par les amis des jeunes Princes, & chacun d'eux tenoit une petite Cour qui servoit à leur rappeler leur naissance. A cette époque, Sayri-Tapac mourut, & même on dit qu'il fut empoisonné, pour décharger le Gouvernement Espagnol de la pension qu'il lui faisoit, en sorte que Tapac Amaru avoit un droit certain au trône de ses ancêtres. Le Vice-Roi désiroit que ce Prince quittât sa retraite, soit qu'il eût les mêmes principes que le Marquis de Canetta, soit pour prévenir les troubles auxquels ses prétentions pouvoient donner lieu.

En conséquence il lui envoya un messager, pour lui offrir le même traitement dont avoit joui son frere, à condition qu'il viendroit vivre parmi les Espagnols, & qu'il reconnoîtroit la souveraineté du Roi Catholique. Cette proposition rencontra beaucoup de difficultés, fondées soit sur le soupçon de la sincérité du Vice-Roi, soit sur le bruit qui s'étoit répandu de

SECT. XI. Histoire de l'Amérique.

la mort prématurée & violente du jeune Sayri. Ses amis lui conseilloient fortement de ne pas quitter sa retraite, où il jouissoit de la liberté & de l'indépendance, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de faire valoir ses droits, & de ne pas confier sa vie & sa liberté à des Alliés perfides, dont la générosité n'étoit que le masque de leur ambition & de leur avarice.

Le Prince suivit cet avis, & répondit en conséquence au Vice-Roi. Ce Ministre assembla aussi-tôt un Conseil pour délibérer sur les moyens de le forcer à se soumettre. Il fut arrêté que puisqu'il refusoit d'accepter des conditions avantageuses, on devoit le regarder comme ennemi, & employer la force pour mettre les Espagnols à l'abri de ses complots. On ajouta qu'on avoit d'autant plus de raison de prendre les armes, que ce Prince étoit posté de maniere à empêcher toute communication entre Cuzco, Humanca & Rimac, parce que les Indiens pilloient tous les Espagnols qui voyageoient sur ces routes.

Nous ne savons pas quel degré de foi on doit ajouter à cette allégation; mais il est certain qu'on n'en avoit point parlé avant que les Espagnols eussent jugé qu'il étoit important pour eux de persécuter l'Inca, & cette conjecture est confirmée par une réflexion qu'on fit dans ce Conseil, c'est-à dire que si on ne prenoit pas les plus grandes précautions, il pourroit se former des insurrections pour soutenir les droits de ce Prince au trône, & qu'il étoit à craindre qu'il ne fût soutenu d'abord par les Indiens, & ensuite par ceux des Espagnols qui descendoient

de femmes Indiennes. Garcilasso nie expressément le pillage & le vol dont on accusa les Indiens de la suite d'Amaru. Il soutient que les amis de cet Inca lui fournissoient des vivres, & qu'il n'usa d'aucune violence ni contre les Espagnols ni contre les Indiens, si ce n'est qu'il fit enlever quelques bêtes à cornes pour fournir à sa subsistance.

Le Vice-Roi, en conséquence de la décision du Conseil, & dans l'espoir de recouvrer les grands trésors des derniers Incas, leva des troupes, pour, disoit-il, achever la conquête du Chili. Garcia-Loyala en fut nommé Commandant, & il marcha le plus tôt qu'il put aux montagnes de Vilca-Pompa. A la nouvelle de son approche, l'Inca se retira vingt lieues plus loin dans un pays désert, où il fut vivement poursuivi par les Espagnols. Ce Prince réfléchit alors qu'il n'étoit point en état de résister par la force des armes, ni de se cacher long temps; qu'ainsi le meilleur parti étoit de se rendre volontairement avant que les Espagnols fussent plus irrités, n'ayant d'ailleurs à se reprocher aucun crime qui lui fît redouter leur vengeance. En conséquence il se remit entre les mains de Loyala, persuadé que le Vice-Roi auroit pitié d'un Prince nu & à demi-mort de faim; il ne s'attendoit pas à la cruelle persécution qu'il alloit éprouver.

*L'Inca Tapac-Amaru est pris.*

Le Proureur-Général rendit plainte contre lui, & lui attribua un grand nombre de crimes dont la fausseté étoit notoire. Il l'accusa d'avoir ordonné à ses domestiques de piller les Marchands & voyageurs Espagnols, d'avoir fait une ligue avec les Caciques qui vivoient sous la protec-

tion des Espagnols, & qui possédoient des terres & des seigneuries qu'on leur avoit données; & enfin d'avoir formé une conspiration pour renverser le Gouvernement actuel & chasser les Espagnols du Pérou.

On fit en même temps le procès à plusieurs Caciques & à quelques Espagnols nés de femmes Indiennes, comme s'ils avoient trempé dans la conjuration faite par l'Inca pour remonter sur le trône. Ils furent tous étroitement resserrés; plusieurs furent mis à la torture pour avouer les prétendus crimes qu'ils n'avoient pas commis, & pour les forcer d'accuser leurs parens & leurs amis. Tous les jours on renouveloit ces horribles spectacles de tyrannie & de cruauté. Tous les parens de l'Inca furent obligés de se rendre à Lima, où, dans l'espace de deux ans, ils périrent de faim, de fatigue, ou des maladies causées par l'humidité du climat. Mais le malheureux Prince fut condamné à une mort ignominieuse, moins pour dissiper toutes les craintes & détruire les soupçons, que pour satisfaire à l'avarice & à l'ambition des barbares vainqueurs.

Lorsque la sentence fut rendue, un Crieur public la publia pour couvrir des formes de la Justice cette inique procédure: mais lorsqu'on apprit à ce malheureux Inca le sort qui l'attendoit, il répondit: » Qu'il ne savoit point quel » crime il avoit commis; que si le Vice Roi » avoit quelques soupçons sur lui ou sur quel» ques-uns de ses sujets, il pouvoit les en» voyer en Espagne, où ils auroient beaucoup » de joie de pouvoir baiser la main du Roi;

» mais il est impossible, ajouta-t-il, que je sois » dans le cas d'inspirer aucune crainte au Vice-Roi; » car si mes ancêtres, avec une armée de deux » cent mille hommes, n'ont pu résister à deux » cents Espagnols qui ne connoissoient point le » pays, comment pourrois-je essayer de recou-» vrer mes Etats avec une poignée d'hommes » contre les vainqueurs très multipliés & dis-» persés dans toutes les provinces «? Il fit voir qu'il ne se seroit pas rendu volontairement, s'il s'étoit cru coupable; mais qu'il étoit sûr de son innocence, & qu'il s'étoit soumis aux Espagnols dans l'espérance qu'ils lui feroient le même traitement qu'à son frere. Il appela au Roi & au grand Pachacamac de la sentence du Vice-Roi, qui, non content de jouir de son Empire, vouloit le faire mourir sans qu'il l'eût offensé. » C'est donc là, dit-il, le prix auquel les perfides » Espagnols me payent mon Empire; c'est donc » là la récompense de la confiance que j'ai eue en » eux? C'est moi qu'on offense, & c'est moi » qu'on punit par le supplice d'une mort igno-» minieuse. Les Dieux ne laisseront pas cette in-» justice impunie. Le remords au moins déchi-» rera le cœur du Tyran «! Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier.

C'est de cette maniere touchante que ce Prince infortuné se plaignoit de sa destinée, & ne cessoit de se récrier contre la cruauté du Vice-Roi, en sorte que tous ceux qui l'entendoient ne pouvoient s'empêcher de verser des larmes. Les Espagnols eux-mêmes demanderent sa grace, & exhorterent le Vice-Roi à ne pas souiller son administration par le meurtre d'un

SECT. XI. *Histoire de l'Amérique.*

Prince privé de son héritage, & qui méritoit sa compassion : mais Don Francisco de Tolede fut inexorable : ou bien il croyoit que la mort de l'Inca étoit nécessaire à la sûreté de l'Empire, ou bien il crut s'être trop avancé pour oser reculer. On dressa un échafaud sur la place publique. Le Prince, au sortir de sa prison, monta sur une mule, ayant la corde au cou, & il étoit précédé d'un Crieur, qui annonçoit que c'étoit un traître & un rebelle.

*Et condamné à mort.*

Lorsqu'il monta sur l'échafaud, il demanda ce que le Crieur avoit dit, & lorsqu'on le lui eut expliqué, il s'écria dans une espece de frénésie : *Qu'on publie dans tout le monde que je suis faussement accusé, & que je ne meurs aujourd'hui que parce que c'est la volonté du Tyran.* Après ces paroles, il tendit le cou à l'Exécuteur, qui lui abattit la tête d'un seul coup. Aussi-tôt l'air retentit des cris lamentables de tous les Indiens, & des gémissemens des Espagnols eux-mêmes, qui ne purent voir, sans être émus, cet acte de barbarie.

Ainsi s'éteignit la Famille Royale avec les troubles du Pérou. Tolede fut rappelé, sévérement réprimandé par le Roi ; ses biens furent confisqués, & il fut lui-même enfermé dans une maison, où il mourut accablé de remords & de chagrins (*a*).

(*a*) Lorsqu'en 1581 ce Vice-Roi, rappelé à la Cour, s'attendoit à des récompenses, pour avoir, disoit-il, délivré sa nation de toute inquiétude en exterminant les restes de la Maison Impériale, Philippe II lui ordonna de se retirer, en lui disant qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le bourreau des Rois, mais pour aider les malheureux dans leur infortune.

## SECTION XII.

*Origine des anciens Mexicains ; Loix & Religion de ce peuple.*

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

NOUS allons donner actuellement un court abrégé de l'ancienne Histoire du Mexique. Pour suivie le même plan que dans les autres parties de notre Ouvrage, nous aurions dû la placer avant le récit de la conquête qu'en firent les Espagnols; mais nous croyons avoir fait avec raison cette espece de renversement. L'Amérique a été découverte peu à peu, en conséquence d'une suite d'expéditions faites par les Espagnols. Il eût été ridicule de donner l'Histoire & la description du pays avant de parler de ces expéditions, l'ordre naturel étant de décrire les moyens par lesquels les Européens connurent les Indiens, & d'en rapporter ensuite les effets. Si nous avions présenté ces détails à nos Lecteurs dans l'ordre où ils parvinrent à la connoissance des Espagnols, non seulement le fil historique des conquêtes auroit été sans cesse interrompu; mais encore la description des différentes provinces & des mœurs des Indiens qui les habitoient, n'auroit point été suivie, & cette confusion auroit certainement nui au plaisir & à l'instruction de nos Lecteurs. Cependant telle est la méthode d'Herrera & des meilleurs Ecrivains Espagnols, & nous en avons senti les inconvéniens dans une infinité d'occasions où nous

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

avons été obligés de les consulter. A présent que l'Histoire de la conquête est connue, nous donnerons celle des anciens peuples qui habiterent le Mexique, avant de décrire le gouvernement moderne de cet Empire, ou d'en faire la description.

*Origine des Mexicains.*

Si nous en croyons une tradition Mexicaine, cet Empire fut d'abord habité par un peuple barbare & sauvage, qui vivoit nu & ne se nourrissoit que de fruits, de racines, & du gibier qu'il prenoit à la chasse, à laquelle il étoit très-adroit. Il n'avoit aucune idée d'agriculture : des cavernes ou des arbres creux formoient ses maisons ; il ne connoissoit ni loix ni société : de là vient, suivant Herrera, qu'il fut appelé *Chichimecas* ou *Otonnies*, ce qui, en langue du pays, signifie *Barbares.*

Quelques-unes de ces nations resterent indépendantes jusqu'au temps de Cortez. Nous voyons en effet que ce Général forma des alliances avec elles, & que connoissant l'amour qu'elles avoient pour la liberté, & la haine qu'elles ressentoient contre les Mexicains, il s'en servit pour remplir ses vûes sur ce vaste Empire. Comme les Tartares de l'Asie septentrionale, ils erroient de province en province suivant que cela leur plaisoit, & lorsqu'ils partoient pour leurs expéditions de chasse, leurs femmes les suivoient, & leurs enfans restoient suspendus aux branches des arbres jusqu'à leur retour.

Les Chichimecas abandonnerent volontairement les plaines du Mexique, ou ils en furent chassés par une autre nation aussi sauvage, que les Historiens Espagnols appellent *Navatlacas*, sans

sans donner aucun éclairciffement sur son origine, si ce n'est qu'ils la font sortir de sept cavernes, conformément à sa tradition, comme son nom le porte; mais nous ignorons où ces cavernes étoient situées. Acosta dit en termes généraux, que les Navatlacas étoient composés de sept Tribus, qui anciennement habitoient des contrées situées entre le 13^e^ & 14^e^. degré de latitude nord; que vers l'an 820, ils vinrent dans le pays appelé *Mexique*, & qu'ils errerent 80 ans avant de se fixer.

Cette émigration se fit à plusieurs reprises; chaque Tribu en particulier commença à chercher de nouvelles habitations, & s'éloigna peu à peu sans s'embarrasser du reste de la nation, si un peuple qui n'est lié ni par les Loix, ni par aucune espece de politique civile, peut être appelé nation. Ces Colonies s'établirent, suivant le Comput Ecclesiastique, vers le commencement du 10^e^. siecle. A cette époque, la premiere Tribu, appelée *Suchimilcans*, ou *Jardiniers de fleurs*, s'établit au midi du grand lac de Mexico, où elle bâtit une ville qui prit le nom des Fondateurs.

*Premiere Tribu.*

La seconde Tribu, qui s'éloigna au Nord, étoit appelée *Chalci*, ou *la race de Chalcas*. Elle partit quelques années après les Suchimilcans. Elle arriva aussi sur les bords du lac de Mexico, où elle bâtit une ville appelée *Chalcas*, signifiant, suivant l'interprétation d'Herrera, *le Peuple des bouches*.

*Seconde Tribu.*

Le peuple appelé *Tepeacans*, étoit la troisieme Tribu qui quitta sa patrie pour venir s'établir sur les bords de ce beau lac. La ville qu'il fonda fut nommée *Azapuzalco* ou *Fourmiliere*, ce qui an-

*Troisieme Tribu.*

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

nonce la multiplication extraordinaire & l'industrie de ses premiers habitans.

*Quatrieme Tribu.*

Le peuple des montagnes voisines appelé *Calhua*, formoit la quatrieme Tribu, qui se fixa sur le bord oriental du lac, & fonda la ville de Tezenco. Cette Tribu étoit remarquable par sa politesse & la douceur de son langage, qui, suivant les Ecrivains Espagnols, l'emportoit beaucoup sur tous les autres dialectes de la Langue Mexicaine; d'où il faut conclure que toutes ces Tribus avoient un langage originairement commun.

*Cinquieme Tribu.*

Avant l'arrivée de la Tribu appelée *Tlatleucans*, les quatre côtés du lac étoient occupés, ce qui obligea celle-ci à passer les montagnes, & à s'établir dans un endroit appelé *Vallée de l'Aigle*, ou *Quahunahunac*, aujourd'hui connue sous le nom de *Marquisat*. Là, dans une vallée délicieuse, elle bâtit la ville de Quahunahunac, que quelques Auteurs appellent *Quervavaca*.

*Sixieme Tribu.*

La Tribu nommée *Tlascatelcans*, s'avança encore plus loin, & s'empara du pays appelé *Tlascala*, ou *la terre de blé*, à cause de son étonnante fertilité en grains. Ce peuple eut à vaincre de grands obstacles, qui venoient soit de l'âpreté des contrées qu'il avoit traversées, soit des natifs qui étoient, dit-on, d'une taille gigantesque, & qui s'opposoient avec opiniâtreté aux prétentions des Etrangers. Enfin, après plusieurs combats sanglans, les habitans originaires furent obligés de ceder à la supériorité du nombre, & de se retirer comme le reste des Chichimecas ou Otonnies, dans des montagnes inaccessibles, où ils conserverent leur liberté, malgré tous les efforts de l'Empire du Mexique, jusqu'à l'invasion des Espagnols.

Enfin arriva la septieme Tribu, environ trois siecles après l'émigration de la premiere. Quelques-uns prétendent que ce peuple fut appelé *Mexicain*, du nom du Chef qui le conduisoit, & qui se nommoit *Mexi.* Il s'avança au sud pour chercher une nouvelle demeure, parce que son Dieu *Vitzliputsli* avoit dit qu'il régneroit sur les autres Tribus qui l'avoient précédé, & qu'il posséderoit un pays abondant en belles plumes, en manteaux précieux, en or, en argent, & en pierres du plus grand prix. Comptant sur la vérité de cette prophétie, ce peuple se mit en marche avec l'image de son Dieu enfermée dans une caisse portée sur les épaules de quatre Prêtres, auxquels la Divinité révéloit le chemin qu'il falloit prendre, & les accidens qui arriveroient pendant le voyage. Ce furent ces Prêtres qui firent les Loix des Mexicains, qui rédigerent les rites religieux, & firent tous les réglemens d'une Société civile. Le peuple qu'ils trompoient n'osoit lever ni asseoir le camp sans l'aveu de ces imposteurs. Par-tout où on s'arrêtoit, on dressoit un autel au milieu du camp sous les auspices des Prêtres, & on y plaçoit l'idole, qui disoit tout ce qu'il falloit faire, & comment on devoit s'y prendre.

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

*Septieme Tribu, ou origine des Mexicains.*

Ce voyage dura plusieurs années avant que les Mexicains arrivassent à leur terre promise. Ils laisserent des Colonies derriere, & l'espace qu'ils parcoururent vit des exemples de leur ignorance, de leur superstition, & de leur industrie. Enfin ils arriverent à Mechaacan, où ils se proposerent de rester : mais leur Dieu ne se plut pas là ; il annonça son indignation, & dans une nuit, un grand nombre de Mexicains périrent. Probablement

il s'éleva une conteſtation ſur le lieu qu'on dévoit choiſir pour l'établiſſement, & l'effuſion de ſang qui en fut la ſuite, fut attribuée au courroux de la Divinité.

Les Mexicains ſe remirent donc en marche; mais avec tant de répugnance, qu'ils ſe plaignirent à une Magicienne qui étoit avec eux. Les Prêtres en ayant été avertis, déclarerent que la volonté de l'idole étoit que la Magicienne & ſa famille fuſſent laiſſées derriere. Cette Magicienne ſe voyant abandonnée, fonda une ville nommée *Malinalo*, & qui devint célebre par la ſorcellerie. Elle fut dans la ſuite aſſignée pour la demeure des Magiciens employés au ſervice de l'Empereur, & cela eſt conforme à ce que nous avons rapporté, que Montezuma ordonna à ſes Magiciens d'arrêter les progrès de Cortez. Acoſta rapporte un grand nombre de fables, tirées de la tradition des Mexicains; mais nous croyons fort inutile de les copier : il ſuffira de dire que les terres des environs du lac étant occupées, les Mexicains furent obligés d'avoir recours aux armes & à l'intrigue pour obtenir un établiſſement. Enfin on leur donna quelques iſles du lac, à condition qu'ils payeroient un tribut à leurs compatriotes, qui fondoient leurs droits excluſifs ſur la conquête & la poſſeſſion.

Cette condition paroiſſoit dure à un peuple jaloux de ſa liberté; cependant elle fut acceptée. Les Prêtres déclarerent que Vitzliputſli leur avoit apparu pendant la nuit, & qu'il ordonnoit aux Mexicains de s'établir dans cette partie du lac où on trouveroit un aigle perché ſur un figuier qui s'élevoit d'un rocher. On ſe mit à

chercher cette habitation, & on trouva en effet un aigle ſuperbe, perché, comme le Dieu l'avoit dit, ſur un figuier, les ailes étendues, les yeux fixés ſur le ſoleil, & tenant dans ſes ſerres un petit oiſeau qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe délivrer. Les Mexicains ſe proſternerent, & adorerent l'aigle. Herrera prétend qu'ils offrirent des ſacrifices humains, & qu'ils arroſerent l'arbre avec le ſang d'un des enfans de la Magicienne. C'eſt dans cet endroit que fut bâtie la ville de Tecnahtitlan, ou l'arbre de funa, ſur un rocher. De là venoient les armoiries des Mexicains, qui étoient compoſées d'un aigle les ailes éployées, regardant le ſoleil, & tenant un oiſeau dans une de ſes ſerres, & l'autre appuyée ſur une branche de figuier. Charles V y fit quelques changemens après la conquête.

Fondation de Mexico.

Le premier ſoin des Mexicains fut de marquer leur reconnoiſſance à l'idole. Ils érigerent un autel au milieu de l'iſle, & ils y placerent leur Dieu, après quoi ils s'occuperent à bâtir une ville qu'ils diviſerent en quatre quartiers, appelés aujourd'hui *Saint-Jean*, *Sainte-Marie*, *Saint-Paul*, & *Saint-Sébaſtien*. Ils échangeoient avec leurs voiſins, du poiſſon, des cochons, & des oiſeaux de proie, pour du bois, de la pierre, & autres matériaux. Ils joignirent pluſieurs iſles par des ponts. Ils remplirent une partie du lac avec des bois & des pierres, & éleverent ainſi cette fameuſe ville de Mexico, où ils firent briller leur génie & leur induſtrie. Les Colons ayant été diſtribués dans les différens quartiers, le Dieu ou plutôt les Prêtres ordonnerent que chaque quartier ſeroit ſoumis à une Divinité tu-

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

télaire, qui y préfideroit fous les ordres du grand Dieu. Les Prêtres donnerent des noms à ces Divinités, & indiquerent les lieux où on devoit les adorer; c'étoit un grand trait de politique de leur part, que d'augmenter le nombre des Prêtres, & d'étendre leur crédit.

*Huitieme Tribu.*

Herrera parle d'une huitieme Tribu qui vint du Nord après la fondation de Mexico. Quoique les autres Hiftoriens ne parlent pas de cette circonftance, elle paroît auffi bien fondée que les autres; toutes font remplies de fables & d'abfurdités. Ce peuple étoit diftingué par de longs capuchons que les Mexicains adopterent dans la fuite pour leurs danfes. Il s'établit d'abord à Tulo, ce qui lui fit donner le nom de *Tulaticans*, & il le conferva, quoiqu'il fût enfuite fe fixer à Guaxaca. Il étoit charitable, dévot, ingénieux, & très-bon agriculteur. Il contribua beaucoup à civilifer les barbares habitans du lac, & il jouiffoit d'une fi grande confidération, que pour vanter l'efprit d'un homme, fa fageffe & fa juftice, on fe contentoit de l'appeler *Tulatican.*

Le partage de la ville n'empêcha point que les habitans ne fe divifaffent, & qu'il ne fe formât des factions qui menacerent cette Colonie naiffante d'une deftruction générale. On envoya au dehors des familles entieres pour chercher de nouvelles habitations, afin qu'il y eût de la place pour toutes celles qui reftoient. Plufieurs de ces effaims s'établirent à Tlatalulco. Ils eurent bientôt oublié la mere patrie, & lui firent une guerre continuelle. Ces attaques étrangeres, jointes aux divifions inteftines qui déchiroient les Mexicains, pouflerent ce peuple au défefpoir. Il délibéra

long-temps sur les moyens de remédier à tant de maux, & de rétablir la tranquillité dans la ville. On fit différentes propositions; mais toutes avoient des inconvéniens, parce qu'elles étoient calculées pour élever une faction sur les débris d'une autre. Le projet le plus généralement adopté, fut qu'on éliroit un Roi qui auroit le pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit nécessaire à la sûreté & au bien de son peuple. Mais comme tous les Chefs prétendoient à cette place éminente, pour ne pas faire de jaloux, on convint de choisir ce Prince dans une des nations voisines.

*Les Mexicains élisent un Roi.*

Les Mexicains avoient été long-temps en guerre avec le Monarque de Culuacan. Ils espérerent qu'en donnant le trône à son petit-fils, les deux villes n'auroient plus qu'un même intérêt, & seroient à jamais unies. Ils firent la proposition au Souverain de Culuacan, & ce Prince l'accepta. Il fit épouser à son petit-fils une femme distinguée de ses Etats, & l'envoya ensuite avec son épouse pour gouverner les Mexicains, qui le reçurent comme leur Ange tutélaire. A son arrivée, un vieillard lui fit un discours instructif, dans lequel il lui fit entendre qu'il étoit élevé à la plus haute dignité, non pour satisfaire ses goûts, ni pour tyranniser ses sujets, mais pour veiller continuellement sur leur sûreté, pour travailler sans relâche à les rendre heureux, & pour se charger de tout le poids des affaires publiques. Acamapixstli promit & jura de faire ce qui venoit de lui être recommandé, après quoi on mit une couronne sur sa tête, & on lui fit prendre une poignée de

*Premier Roi.*

flèches, pour exprimer qu'il étoit le défenseur de la ville.

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

Depuis cette époque, les Mexicains formerent un peuple modéré, soumis à son Souverain, & ils jouirent des douceurs qu'avoit produites le changement de leur système politique. Non seulement ils étoient heureux chez eux ; mais leur réputation s'étendoit encore au dehors, ce qui excita la jalousie des nations voisines. Cette jalousie donna lieu à des guerres & à des tumultes qui troublerent quelque temps la paisible tranquillité dont ils jouissoient. Entre autres Princes avec lesquels ils avoient été en guerre, il y avoit le Roi d'Azaafuzalco, auquel ils furent obligés de se soumettre, & de payer un tribut annuel. Le Tyran fut si enorgueilli de ses succès, qu'il fit des demandes ridicules. Il exigea non seulement que les Mexicains lui fournissent du bois, mais encore qu'ils semassent du blé dans l'eau, & qu'ils lui en remissent le produit annuel. Cette absurde imposition excita les murmures des Mexicains ; mais le Dieu Vitzliputsli les rassura en disant, que l'insolence des Tepeacans retomberoit sur leurs têtes ; en même temps il indiqua les moyens de satisfaire le Tyran, & promit des récompenses s'ils obéissoient sans murmures. Il leur dit qu'il falloit faire des paniers flottans avec des roseaux ; qu'on rempliroit ces paniers de terre, & qu'on y semeroit du blé, dont le produit seroit remis à l'orgueilleux Monarque. Azaafuzalco fut étonné de leur industrie ; mais au lieu de cesser les folles demandes qu'il leur faisoit, il exigea ce qu'il paroissoit impossible qu'on lui fournit, afin de voir si, comme il l'imaginoit, les Mexicains étoient Magiciens.

Pour le tribut de l'année ſuivante, il ordonna qu'on lui portât des oiſeaux dont les œufs fuſſent ſi près d'éclore, que les petits caſſaſſent leurs coques en ſa préſence; l'idole les mit encore en état d'obéir. Acamapixſtli s'efforçoit en vain de ſecouer ce joug inſupportable; mais Dieu, diſoient les Mexicains, réſervoit ſa bénédiction pour un autre temps. Cet excellent Prince mourut après avoir régné plus de quarante ans, qu'il employa à embellir la ville, à bâtir des ponts, à faire des Loix, & enfin après avoir rempli les devoirs d'un bon & grand Monarque. Pluſieurs de ces canaux & de ces aqueducs, qui firent l'admiration des Eſpagnols, étoient l'ouvrage de ce Prince. Il laiſſa une nombreuſe famille; cependant il ne voulut pas déſigner ſon ſucceſſeur, diſant que ſes ſujets avoient le droit de diſpoſer d'eux-mêmes comme ils le jugeroient à propos, & que donner un Souverain à une nation, c'étoit la priver de ſa liberté naturelle.



*Second Roi.*

Les enfans de ce bon Roi jouirent de ſa modération. Les Mexicains proclamerent unanimement Vitzilocutli pour ſuccéder à ſon pere, dès que les funérailles furent finies. Il fut couronné avec la plus grande pompe, & adoré preſque comme les Dieux. L'uſage des Mexicains étoit de donner de bons principes à leur nouveau Souverain dans un diſcours qu'un des plus anciens vieillards lui faiſoit en préſence de toute la ville. Le Sage choiſi dans cette circonſtance pour remplir cette importante fonction, recommanda au jeune Prince, comme le devoir d'un Roi, de ſe montrer toujours le protecteur des

infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, d'être le pere de ses sujets, d'étudier les moyens de faire leur bonheur; car les sujets sont, dit-il, les plumes des ailes, les prunelles des yeux, & l'ornement de la taille.

Après son couronnement, le jeune Monarque, par l'avis de son Conseil, épousa la fille d'Aazafuzalco, l'ennemi implacable des Mexicains, dans l'espoir de réconcilier les deux nations, & ce projet réussit si heureusement, que le tribut fut remis, à l'exception de deux oiseaux & de quelque poisson, qui furent fournis chaque année pour marque de vasselage.

*Troisieme Roi.*

Peu de temps après, ce Prince mourut, & les Mexicains élurent à sa place son fils Chiluapopoca, par respect pour son grand-pere; car il n'avoit alors que dix ans. Aazafuzalco étant mort aussi, les perfides Tepeacans égorgerent le jeune Roi des Mexicains; ce qui renouvela l'ancienne animosité des deux nations. Pour conduire la guerre qui en résulta, les Mexicains placerent Izcoalt sur le trône.

*Quatrieme Roi.*

Izcoalt étoit un Prince brave & prudent, qui avoit hérité toutes les vertus de son illustre pere le grand Acamapixtli. Il déclara la guerre aux Tepeacans, & la dirigea avec tant de succès, qu'il les soumit entiérement, & réduisit leurs possessions en province de son Empire. Son neveu Tlacaellec, le plus grand guerrier de son temps, étoit à la tête des Mexicains. Dès qu'il eut réduit les Tepeacans, il tourna ses armes contre les villes de Tacuba, Cacoaycan, Suchimilco, & toutes les autres Tribus qui environnoient le lac. Il les vainquit toutes, & les força à reconnoître la souveraineté de son Roi.

Tout réussissoit à l'heureux Izcoalt, qui peut être regardé comme le Fondateur de l'Empire du Mexique. Ce fut sous son regne que toutes les nations guerrieres du lac furent soumises, & que la ville de Mexico fut reconnue comme supérieure par la puissance & la valeur des habitans. Ce fut ce Prince qui forma un corps de Loix, adopté peu de temps après par toutes les nations barbares établies dans cet immense pays. Il fit de grands changemens dans la constitution des Mexicains ; il leur montra tous les inconvéniens des élections populaires, & leur persuada de céder leur droit d'élire leurs Souverains à six Electeurs qu'il nomma, & qui étoient les Rois de Tezenco & de Tacuba, avec quatre Princes du Sang.

Le peuple consentit à cette infraction de ses priviléges, & il ne se mêla plus des élections. Izcoalt fit aussi construire quelques chaussées, particuliérement celles de Suchimilco. Ce fut pour punir cette ville & pour l'empêcher de se révolter, qu'il ouvrit une communication directe de la capitale à cette place.

Cinquieme Roi.

Après un regne heureux de douze ans, Izcoalt mourut, & les Anciens s'assemblerent pour élire un successeur. Le Général Tlacuellec, qu'Herrera appelle *Tlacaellec*, fut du nombre ; ses vertus lui donnerent une si grande influence, que son neveu Montezuma, premier de ce nom, fut unanimement élevé au trône. C'est à ce Prince qu'on attribue l'origine de la coutume barbare de sacrifier tous les prisonniers pris sur l'ennemi, pour ajouter aux cérémonies du couronnement. Cet usage fut fondé sur la politique sauvage de ce

peuple guerrier, pour faire voir que les talens militaires étoient les qualités les plus effentielles à un Monarque. Pour exprimer qu'il étoit prêt à facrifier fa vie pour fon pays, Montezuma ne fut pas plus tôt placé devant le feu facré, dans le temple où il devoit recevoir le ferment de fidélité de fes fujets, qu'avec un os de tigre il s'ouvrit les veines de fes bras & de fes jambes, & arrofa l'autel avec fon fang.

Immédiatement après, il envahit Chalci, conduifit la guerre en perfonne, fut vainqueur, & revint triomphant avec un grand nombre de captifs, dont les principaux furent facrifiés le jour de fon inauguration. Cependant les Chalci étoient opiniâtres; ils furent défaits & non pas conquis; la guerre fut continuée avec vigueur, & Montezuma y perdit un de fes freres. Ce Prince fut fait prifonnier; fes vainqueurs lui offrirent de l'élever à la dignité royale; mais il rejeta cette propofition jufqu'à ce qu'il en eût conféré avec fes compatriotes. Les Chalci lui éleverent un échafaud, d'où il fit ce difcours aux Mexicains: » Les Dieux m'empêchent, dit-il, » d'être ébloui de l'éclat d'une couronne que » je ne puis porter fans trahifon. Apprenez de » moi, vous Mexicains, ce que vous devez à » votre Roi & à votre pays «. Après ces mots, il fe précipita de l'échafaud la tête la premiere, & mourut fur le champ. Tous admirerent la vertu de ce jeune Prince. Les Chalci furent inconfolables, & cependant Montezuma réfolut de venger fa mort. Il livra aux ennemis plufieurs combats fanglans, & réuffit enfin à les foumettre. Les autels Mexicains nagerent dans le

ſang des priſonniers ; & par-là s'établit cette coutume abominable qui ſe pratiqua enſuite dans toutes les guerres, d'offrir aux Dieux le ſang des malheureux captifs.

Tlacaellec étoit toujours à la tête des armées. On lui devoit ſur-tout la réduction de Chalci, & de toutes les nations qui bordoient les mers du Nord & du Sud ; mais il fut moins heureux contre les Tlaſcalans. Ce brave peuple formoit une République, & il défendit ſa liberté avec un courage incroyable. Ils déconcerterent toutes les ruſes du Général Mexicain, & avec des forces très-inférieures, elle arrêta tous les efforts des armées nombreuſes de ſon ennemi. Suivant la tradition Mexicaine, il paroît que Montezuma voulut laiſſer les Tlaſcalans jouir de leur indépendance, pour avoir toujours un ennemi contre lequel il pût exercer la jeuneſſe de ſon Empire, & qui fournît des victimes à ſes Dieux. Malgré cette rodomontade, il eſt certain qu'on tenta pluſieurs fois & très-ſérieuſement de réduire une nation dont l'indépendance offuſquoit les Empereurs du Mexique.

Lorſque Montezuma ſe fut mis à l'abri de toute attaque étrangere, il s'appliqua au gouvernement civil de ſon Empire, qui, après les vaſtes conquêtes faites par ſon oncle, exigeoit des changemens & des réglemens extraordinaires. Sa Cour fut magnifique. Il établit des Tribunaux de Juſtice dans toutes les provinces ; il nomma des Cenſeurs pour examiner les mœurs de ſes ſujets, & enfin il fit conſtruire au Dieu Vitzlipuſtli, ce temple célebre qui fit l'admiration des Eſ-

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique. Sixieme Roi.*

pagnols, & qu'ils ont décrit avec tant d'exactitude.

Après un regne de vingt-huit ans, pendant lequel il déploya toutes les vertus d'un bon citoyen, d'un grand Général & d'un sage Monarque, il mourut, laissant sa couronne à la disposition des Electeurs Le Général Tlacaellec avoit acquis une nouvelle considération pendant le dernier regne. Ses victoires l'avoient rendu l'objet de l'amour du peuple. Les conquêtes qu'il avoit faites avoient augmenté la grandeur & la puissance de l'Empire, & les réglemens civils qu'il projetoit devoient contribuer à assurer le bonheur des sujets. Ainsi il ne paroît pas surprenant que les Mexicains désirassent que ce Prince fût élevé à la couronne. Tous les Electeurs furent du même avis, & lui donnerent leur suffrage. Mais Tlacaellec refusa absolument; sa prudence l'emporta sur son ambition; & il recommanda seulement à la bonne volonté des Electeurs, Tezazic, fils aîné du dernier Empereur.

Il est impossible d'imaginer quels furent les motifs qui engagerent le Général à proposer ce Prince. Tezazic étoit pusillanime, foible, & également incapable d'étendre les limites de l'Empire par la force des armes, & de rendre ses Etats respectables pendant la paix. Cependant, comme Tlacaellec s'offrit de suppléer à son incapacité, le jeune Prince fut élu & couronné avec les cérémonies ordinaires.

L'usage établi par les anciens Monarques obligeoit le nouveau de commencer son regne par

quelque conquête importante. Tezozic obéit, mais avec beaucoup de répugnance, à cette Loi regardée comme essentielle à la constitution, & comme une condition indispensable de l'élection. Il partit en conséquence à la tête d'une armée, pour aller soumettre une province; mais il se conduisit si mal, qu'il essuya une perte considérable, & revint sans avoir rien fait. Cependant il feignit d'être vainqueur, & il divertit l'attention que les Mexicains auroient pu faire à sa conduite, par des fêtes & des réjouissances; dans une de ces fêtes, il fut empoisonné après un court regne de quatre années.

*Septieme Roi.*

Quoique la recommandation de Tlacaellec eût été si malheureusement placée dans cette circonstance, il n'en conserva pas moins de crédit. On lui laissa le choix du successeur; & pour marquer la reconnoissance qu'il conservoit pour la mémoire du grand Montezuma, il nomma *Axacaya*, second fils de ce Monarque, frere du dernier Souverain. Tlacaellec étant trop âgé pour commander les armées en personne, le sensible Axacaya éleva le fils de ce Général au commandement suprême des armées Mexicaines. Peu de temps après, le brave Tlacaellec mourut, & fut inhumé avec tous les honneurs dus à son mérite extraordinaire & à son attachement à la Famille Royale.

La premiere expédition d'Axacaya fut dirigée contre la province de Tecomtipique & Quatulco, à deux cents milles au sud de Mexico. Après avoir défait l'ennemi en bataille rangée, il le força à se soumettre. Il revint en triomphe à la capitale, suivi d'une foule de captifs qui

*Sect. XII. Histoire de l'Amérique.*

furent sacrifiés à la cérémonie de son couronnement. Ensuite il attaqua & réduisit avec le même bonheur Tlatalulco (*a*). Le reste du regne de ce Prince fut heureux & pacifique. Il avoit employé onze ans à soumettre ses ennemis, à étendre les limites de l'Empire, à augmenter sa réputation, & à travailler à la félicité de son peuple.

*Huitieme Roi.*

Après la mort d'Axacaya, les Electeurs élurent pour lui succéder, Autzal, l'un d'entre eux. Ce Prince n'étoit inférieur à son illustre prédécesseur, ni en valeur, ni en sagesse, ni en affabilité. Il possédoit au même degré toutes les vertus & tous les talens qui avoient distingué ce Monarque. Ayant été informé que les habitans de Quaxacatallan avoient commis quelques violences contre des peuples tributaires de sa couronne, il partit à la tête d'une armée pour aller châtier leur insolence, & il les soumit à sa domination. Il suivit le cours de ses conquêtes, & porta les limites de son Empire jusqu'à Guntincala, qu'il réunit à ses Etats, ainsi que d'autres provinces.

Mais ces victoires le rendirent moins célebre

---

(*a*) Herrera & Acosta ont adopté une partie de la tradition fabuleuse des Mexicains relativement à cette guerre, & ils paroissent y ajouter foi. Ils disent que l'ennemi se métamorphosa en cygnes, en oies, & en grenouilles ; que les Mexicains le rencontrerent dans cette forme, & en firent un grand carnage, & que l'Empereur, pour le punir, l'obligea d'imiter les cris des animaux dont ils avoient pris la figure. Herrera ajoute que depuis cette époque, on raille les Tlatalulcans sur cette espece ridicule de châtiment. Vid. Decad. II, l. X, c. II.

que

que la clémence avec laquelle il traita les vaincus, que sa générosité pour les soldats, sa charité pour les pauvres, & son humanité pour tous les hommes. Evitant avec soin toute ostentation, il s'attacha à faire le bonheur de ses sujets, & arrêta prudemment le désir des conquêtes qui, en rendant le Souverain plus grand, appauvrit & ruine souvent les sujets. Autzal employa ses trésors à embellir & agrandir sa capitale, à augmenter l'industrie, & à rendre aux habitans leurs maisons agréables. Dans cette vûe, il voulut faire venir dans la ville une riviere d'eau douce. Un accident ayant renversé plusieurs maisons, il répara le mal par la force de son génie, & vint enfin à bout d'exécuter son projet, au grand étonnement de tout le monde, qui voyoit une riviere obéir au Prince, & couler tantôt au dessous, tantôt au dessus des montagnes.

*Neuvieme Roi.*

Cet aqueduc fut regardé comme un chef-d'œuvre de l'Art. Autzal régna environ onze ans, honoré & admiré, & il mourut généralement regretté, laissant le trône à un Prince qui ne lui ressembloit guere, qui eut des vertus & des vices également brillans, mais qui fut plus malheureux qu'il ne le méritoit. Ce fut Montezuma II, dont nous avons raconté l'histoire en parlant de l'invasion des Espagnols.

*Science & Calendrier des Mexicains.*

Voilà tout ce que la tradition Mexicaine, qui n'est qu'orale, nous a fourni sur les Rois qui ont gouverné l'Empire. Nous en avons cependant écarté des circonstances qui nous ont paru absurdes & fabuleuses, & même nous ne prétendons pas obliger le Lecteur à croire tout ce que

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

nous avons conservé. Les premiers âges des nations les plus civilisées, telles que les Egyptiens, les Grecs & les Romains, sont remplis des fictions les plus incroyables. Que pouvons-nous donc penser de l'Histoire ancienne d'un peuple ignorant qui ne connoissoit point l'écriture, & qui, pour transmettre ses idées à la postérité, étoit obligé de les inculquer dans l'esprit des enfans, ou de les peindre d'une maniere hiéroglyphique sur de la toile de coton?

Nous pouvons nous former une idée du génie & des connoissances des Mexicains, par la maniere dont ils avoient arrangé leur Calendrier. Il étoit réglé par le mouvement du soleil. Son élévation ou son déclin divisoient les saisons. Chaque année étoit composée de trois cent soixante quatre jours, partagés en seize mois chacun de vingt jours. Les quatre jours qui restoient étoient ajoutés à la fin de chaque année, pour correspondre au cours du soleil.

Ils croyoient que leurs ancêtres leur avoient laissé ces quatre jours pour être employés en réjouissances, & ils ne s'écartoient point de cette loi. Tous les travaux cessoient; les boutiques étoient fermées; le cours de la Justcie étoit interrompu, & même la Religion paroissoit oubliée. On ne pensoit qu'au plaisir. Les Mexicains disoient qu'ils vouloient par-là faire entendre qu'avec le renouvellement de l'année, il falloit renouveler leurs travaux avec une vigueur nouvelle. L'année commençoit le premier jour du printemps.

Outre la division de l'année en jours & en mois, les Mexicains connoissoient aussi les se-

maines, chacune desquelles consistoit en treize jours. Elles avoient un nom particulier, & étoient marquées sur le calendrier par de certaines images. Leur siecle étoit de cinquante-deux ans, ou de quatre semaines d'années. Cette distribution étoit très-ingénieuse; elle est décrite de la maniere suivante par l'élégant Antonio de Solis.

Ils traçoient un grand cercle qu'ils divisoient en cinquante-deux degrés, dont chacun formoit une année. Au centre étoit la figure du soleil, d'où procédoient quatre rayons de différentes couleurs, qui partageoient également le cercle, & laissoient treize degrés dans chaque quart du diametre. Ces divisions étoient calculées pour représenter les signes du zodiaque sur lesquels leurs siecles faisoient leurs révolutions, & le soleil ses aspects heureux ou malheureux, suivant la couleur du rayon.

Dans un grand cercle qui enfermoit le premier, ils marquoient avec leurs caracteres hiéroglyphiques tous les événemens du siecle, pour les transmettre à la postérité. En sorte que le Calendrier Mexicain étoit une espece de chronologie, & des annales qui soulageoient leur tradition orale en constatant les points principaux sur lesquels les Historiens & les Poëtes s'étendoient ensuite. De Solis appelle ce Calendrier une carte séculaire, qui servoit de preuve à leur Histoire; cependant les caracteres employés sont très-imparfaits, & peuvent donner lieu à des contre-sens.

Il y avoit des écoles où on enseignoit à la jeunesse à célébrer les grandes actions des héros, & les événemens les plus mémorables des siecles

précédens : les Mexicains comptoient plus ſur ces ouvrages que ſur leur Calendrier. Au reſte, quelque imparfaite que cette méthode puiſſe nous paroître à nous qui en avons une meilleure, il eſt certain qu'elle eſt ingénieuſe, & qu'elle fut une des inſtitutions les plus ſages du Gouvernement Mexicain. Le récit des exploits militaires devoit néceſſairement enflammer les jeunes gens, & les porter à imiter leurs ancêtres, pour mériter d'être célébrés à leur tour.

Dans la computation des ſiecles Mexicains, on trouve quelques traces d'une abſurde ſuperſtition. Ils croyoient que le monde étoit en danger d'être détruit, lorſque le ſoleil auroit fini ſa révolution de quatre grandes ſemaines, & lorſque cette époque arrivoit, ils ſe préparoient ſérieuſement à ſoutenir le choc de cette terrible & derniere calamité. A la derniere nuit, ils diſoient adieu à la lumiere du ſoleil, en pleurant & en ſanglotant ; ils s'attendoient à mourir ſans être malades; ils éteignoient leur feu, démeubloient leur maiſon, ne mangeoient point, & s'abandonnoient au chagrin. On les voyoit par milliers errer dans les champs, & agités par tous les tranſports du déſeſpoir, juſqu'à ce que le jour chaſſant les ténebres redonnoit l'eſpérance. Ils ſaluoient le ſoleil levant au ſon de tous leurs inſtrumens de muſique, & chantoient à ſa louange des hymnes & des chanſons qui prouvoient leur joie & leur ſatisfaction. Ils ſe félicitoient mutuellement de ce qu'un nouveau ſiecle avoit commencé, & de ce qu'ils pouvoient vivre ſans crainte encore cinquante-

deux années. Ils couroient en foule dans leurs temples pour remercier leurs Dieux par des ſacrifices, & pour recevoir des Prêtres du feu nouveau, qui brûloit avec beaucoup de violence toute la journée devant l'autel. La nuit terminoit la fête conſacrée au retour du ſoleil; c'eſt à peu près de cette maniere que les Romains célébroient leurs jeux ſéculaires.

Herrera aſſure que dans le Yucatan & pluſieurs autres provinces de la Nouvelle-Eſpagne, les habitans avoient des livres formés de feuilles d'arbres, ſur leſquelles étoient inſcrites les vertus des plantes & des animaux, la diviſion du temps, & les événemens remarquables des ſiecles précédens. » Dans la province du Mexi-» que propre, dit-il, il y avoit une Biblio-» theque d'Hiſtoires & de Calendriers, où les » choſes étoient peintes ſuivant leur forme na-» turelle, ou déſignées par des caracteres «. Par-là cet Auteur ſemble croire que les objets ſenſibles étoient peints, & que les idées abſtraites étoient fixées par des caracteres particuliers, à l'imitation de notre peinture & de notre écriture.

*Leur religion*

La Religion & les cérémonies religieuſes des Mexicains étoient remplies d'abſurdités, de cruauté, d'indécence, d'obſcénité, & diminuent beaucoup la grande idée qu'on avoit priſe d'abord du bon ſens de ce peuple. La décence ne nous permet point de les décrire. Parmi cette multitude de Divinités ſubalternes, & au milieu des ténebres de leur idolâtrie, ils reconnoiſſoient cependant un Dieu ſuprême, Créateur du Ciel & de la Terre, auteur de tous les biens, & le prin-

cipe de ce qui nous fait vivre, nous mouvoir, & en un mot exister. Pour exprimer l'idée de ce grand Maître de toutes choses, la Langue Mexicaine n'avoit point de mots; ils marquoient qu'ils croyoient à l'existence de cette Divinité, en levant les yeux au Ciel avec une grande vénération, & ils lui donnoient ensuite l'attribut d'ineffable, de la même maniere que les Athéniens adoroient le Dieu inconnu.

Quoiqu'ils accordassent la toute-puissance à ce Dieu, ils ne concevoient pas qu'il pût être partout. Ils ne pouvoient pas croire que ce fût le même Dieu qui gouvernât tout l'Univers, sans le secours de Divinités inférieures. Ils étoient persuadés qu'elles ne commencerent à exister que lorsque les hommes devinrent plus nombreux. Ils regardoient ces Dieux inférieurs comme des Génies favorables produits par la nécessité. Ils avoient une idée imparfaite de l'immortalité de l'ame, & de l'éternité des peines & des récompenses dans une autre vie, quoiqu'ils n'eussent que des notions grossieres & absurdes sur la vertu, sur le vice, & sur la morale. Comme les autres nations sauvages qui prévoyoient l'avenir, ils enterroient avec leurs morts beaucoup d'or & d'argent, pour les mettre en état de faire le long voyage à l'autre monde. Ils élevoient pour leurs Princes de vastes & magnifiques mausolées, & il étoit d'usage que les femmes s'enterrassent avec leurs époux, pour leur marquer leur attachement.

Les funérailles d'un Prince formoient un spectacle terrible : toute sa maison étoit obligée de mourir avec lui; ceux qui refusoient étoient ac-

cusés d'ingratitude à l'égard de leur bienfaiteur, & parmi les Mexicains, l'ingratitude étoit le plus noir de tous les crimes. Les cadavres étoient portés au temple avec beaucoup de pompe & de solennité. Les Prêtres sortoient pour les recevoir, ils brûloient de l'encens, & chantoient des élégies & des chansons funebres, accompagnées avec des flûtes rauques & discordantes, ce qui formoit une cacophonie complette.

Les obseques d'un Grand duroient dix jours, pendant chacun desquels quelques-uns de ses vassaux ou de ses domestiques se sacrifioient volontairement, pour lui rendre par leurs services le voyage moins pénible. Le cadavre étoit porté au lieu de la sépulture avec tous les trophées de ses dignités. Ainsi la cruauté, la vanité & la superstition éclipsoient toutes les lumieres de la raison parmi eux, & les rendoient plus misérables que s'ils n'avoient pas porté leurs idées plus loin qu'à leur existence présente.

Après le Dieu suprême, les anciens Mexicains honoroient particuliérement le soleil, la lune, l'étoile du matin, & la mer. C'étoit pour accorder des honneurs divins à Cortez, qu'ils l'avoient appelé *Descendant du Soleil.* L'idole Vitzliputsli étoit le plus grand Dieu visible. Elle étoit au dessus des autres, &, comme quelques-uns le croient, elle étoit l'image du Dieu invisible. La Divinité la plus élevée après celle-ci, étoit celle qui présidoit à l'expiation & à la rémission des péchés. On l'appeloit *Tezcaltlipuca* Elle étoit de marbre noir avec des ornemens d'or & d'argent, enrichis de pierres précieuses. Dans sa main gauche elle tenoit une

très-belle plume, sortant d'un vase d'or très-bien travaillé, & dans lequel il y avoit quelques dards, pour signifier qu'elle punissoit les méchans. Son trône étoit orné de crânes & d'ossemens humains, pour prouver qu'elle présidoit à la famine & à la peste.

A Chalula on adoroit une fameuse idole, qui protégeoit le commerce, parce que c'étoit la profession des habitans. La figure & les ornemens de cette Divinité marquoient ses attributs; mais une qualité essentielle à tous les Dieux du Mexique, c'étoit une figure hideuse, pour mieux inspirer la terreur. Nous ne finirions pas, si nous voulions parler de toutes les idoles des deux sexes adorées par les Mexicains. Nous ajouterons seulement à ce que nous avons dit, qu'ils accordoient souvent des honneurs divins à des hommes vivans. Ils donnoient à leurs prisonniers le nom du Dieu auquel ils devoient être sacrifiés. Pendant quelquefois toute une année, ils étoient traités avec tous les honneurs dus à la Divinité, adorés à sa place, ornés de ses joyaux, & nourris des plus délicieuses offrandes. On les faisoit promener dans les rues, & le peuple couroit en foule pour les voir & pour les adorer : on faisoit sortir les enfans & les malades, afin qu'ils les bénissent; mais on avoit soin de leur donner une forte garde, afin qu'ils ne s'échappassent point.

*Leurs Prêtres.*

Les Prêtres Mexicains étoient divisés en autant de classes qu'il y avoit de Dieux. L'office de ceux du grand Vitzliputsli étoit héréditaire dans quelques familles. Les Prêtres des autres temples étoient élus; cependant le plus grand

nombre y servoient depuis l'enfance. Cette profession étoit une des plus lucratives & des plus importantes de l'Etat; & le Clergé avoit la plus grande influence sur toutes les affaires politiques & civiles, parce qu'il dirigeoit la conscience du peuple & les jugemens du Souverain; mais aussi ils étoient obligés d'acheter cette considération, en pratiquant des pénitences séveres. Le Grand-Prêtre étoit aussi Sacrificateur. Il plongeoit le couteau dans la poitrine de la victime, & en arrachoit le cœur sanglant. Son zele & l'habitude lui faisoient remplir sans remords cette fonction détestable, qu'on regardoit comme l'action d'une piété sublime.

*Leurs mariages.*

Parmi les Mexicains, les mariages n'étoient qu'un contrat civil, accompagné de quelques cérémonies religieuses. Les articles préliminaires étant arrêtés, les futurs époux se rendoient au temple, & un Prêtre leur faisoit quelques questions, pour juger de leur inclination. Ensuite il prenoit d'une main le bout du voile de la femme, & de l'autre un coin du vêtement de l'homme, & les nouoit ensemble, pour marquer l'indissolubilité de l'union. C'étoit-là toute la cérémonie. Les époux retournoient chez eux avec cet emblême du joug nuptial; ils visitoient le feu domestique suivis de quelques Prêtres, & adoroient cet élément comme nécessaire à leur union & à leur bonheur. Ils faisoient le tour du foyer sept fois, après quoi ils s'asseyoient pour recevoir une portion égale de nourriture, & le mariage étoit accompli. La dot de l'épouse étoit exactement décrite dans un acte public, afin qu'elle pût être fidélement rendue en cas de séparation. La Loi

ne gênoit point l'inclination, le divorce ne dépendoit que du consentement mutuel des parties. Elles étoient supposées connoître leurs intentions; & comme leur bonheur les intéressoit plus que personne, on les laissoit libres à cet égard : cette institution, avec quelques restrictions, auroit peut-être été adoptée par les nations les plus civilisées, si la Religion Chrétienne n'avoit pas fait du mariage un Sacrement.

Lorsque le divorce avoit lieu, les garçons appartenoient au pere, & les filles à la mere, & il leur étoit défendu, sous peine de mort, de se réunir. On avoit voulu par-là prévenir les effets du caprice, ou les transports subits de la colere. Aussi, malgré l'extrême légéreté des Mexicains, les divorces étoient très-rares, & on voyoit plus d'exemples de bonheur conjugal à Mexico, qu'on n'en voit dans aucun autre pays. Le danger qu'on couroit, lorsqu'on essayoit de revoir la femme dont on s'étoit séparé, suffisoit pour les empêcher de suivre les premiers mouvemens de ressentiment, lorsqu'il y restoit encore quelques étincelles de passion, & la Loi jugeoit déraisonnable de forcer à vivre ensemble deux personnes d'un caractere opposé, & qui ne pouvoient point s'aimer.

Les Mexicains étoient très-délicats sur la conduite de leurs femmes. Si elles se conduisoient mal, l'honneur de leur mari étoit compromis; ainsi, au milieu de la licence avec laquelle ils satisfaisoient tous leurs desirs, ils abhorroient l'adultere, & punissoient ce crime très-rigoureusement, moins à cause de son atrocité, qu'à cause des inconvéniens qui en résultoient.

*Baptême des enfans*

Aussi-tôt qu'un enfant étoit né, on le portoit au temple avec beaucoup de solennité. Il étoit reçu par un Prêtre, qui prononçoit gravement un discours touchant sur les troubles & les miseres de cette vie. Dans la main droite des enfans des Nobles, le Prêtre mettoit une épée, & dans la gauche un bouclier, pour exprimer la profession militaire à laquelle ils étoient destinés. Si ces enfans appartenoient à des Plébéïens, on mettoit dans les mains des mâles des ustensiles mécaniques, & aux filles de tout rang on faisoit prendre une quenouille & un fuseau, pour faire voir que ce devoit être l'occupation du sexe le plus foible.

Après cette cérémonie, les enfans étoient portés sur l'autel; on leur faisoit subir une espece de circoncision, en leur tirant du sang des parties secretes, & on les plongeoit dans l'eau, pendant qu'on répétoit quelques barbares invocations. Les Mexicains pratiquoient aussi à de certaines époques une espece de Communion, que les Prêtres leur administroient avec beaucoup de dévotion. Ils partageoient en petits morceaux une idole de pâte, qu'on appeloit *le Dieu de pénitence.* Il est inutile que nous fassions remarquer la ressemblance de ces institutions avec celles des Religions des Juifs & des Chrétiens, elle est frappante; mais nous dirons encore une fois que les cérémonies des Mexicains étoient si barbares, si éloignées de l'humanité, si absurdes & si ridicules, qu'elles paroissoient incompatibles avec la régularité & la sagesse des autres parties du Gouvernement. La plus détestable, quoiqu'originairement fondée sur la politique, étoit sans

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

doute les sacrifices humains. Cette pratique étoit poussée si loin, que quelquefois, dans un seul jour, on arrosoit les autels du sang de vingt mille victimes.

*Gouvernement.*

Nous avons déjà observé que l'ancien Gouvernement des Mexicains fut d'abord populaire ou républicain ; que les factions auxquelles ils étoient en proie les obligerent d'élire un Souverain; que le droit d'élection passa du peuple à six Electeurs, c'est-à-dire, à quatre Princes du Sang, & aux Rois de Tezenco & de Tacuba. Nous avons dit aussi que les Rois élus après Montezuma I furent obligés, avant leur couronnement, d'envahir quelque nation voisine, pour étendre les limites de l'Empire, & de ramener à la capitale les prisonniers pour être immolés aux Dieux à la cérémonie de leur inauguration. A leur retour de cette expédition, les Monarques étoient reçus par la Noblesse, les Ministres d'Etat, & les principaux du Clergé, qui les conduisoient au temple du Dieu de la guerre, immoloient les prisonniers, revêtoient ensuite le Prince des ornemens impériaux, lui donnoient dans sa main droite une épée d'or, dont le tranchant étoit de caillou, & dans sa gauche une poignée de fleches. Le Roi de Tezenco, premier Electeur, lui mettoit ensuite sur la tête le diadême impérial, & le plus âgé des Ministres lui faisoit un discours conforme à ce que nous avons dit lors du couronnement du premier Roi. Il étoit oint par le Grand-Prêtre avec une espece de baume; ensuite on l'arrosoit d'une eau sacrée, & après avoir reçu la bénédiction du Souverain Pontife, on lui donnoit un manteau sur lequel on avoit

peint des têtes & des ossemens de morts, pour lui rappeler qu'il devoit mourir lui-même.

On employoit à cette cérémonie beaucoup de drogues, de charmes & d'enchantemens, pour mettre le Prince à l'abri de toutes les maladies & de tous les sortiléges; ensuite il offroit l'encens au Dieu Vitzliputsli, & juroit de maintenir la Religion & les Loix de ses ancêtres, de conserver au peuple ses droits & ses priviléges, de rendre ses sujets heureux, & l'Empire puissant. On ajoute qu'il étoit obligé de promettre que le soleil luiroit tous les jours, & que les pluies tomberoient quand il seroit nécessaire; qu'on n'éprouveroit sous son regne ni peste, ni famine, ni inondation, non pas qu'on crût qu'il avoit quelque autorité sur les élémens, mais afin qu'il ne commît aucune faute qui excitât la vengeance du Ciel sur ses sujets innocens.

Aussi-tôt après le couronnement, l'Empereur établissoit sa Cour. Ses Officiers & ses gardes étoient magnifiquement habillés; mais comme nous avons parlé de cet objet dans l'Histoire de la conquête du Mexique, nous nous contenterons de dire ici que la Cour de Montezuma II étoit plus brillante qu'aucune de celles de ses prédécesseurs. Deux cents Gentilshommes formoient la garde du corps, & ils servoient le Prince à table. De Solis prétend que cette garde étoit plus nombreuse, & il décrit les honneurs rendus à l'Empereur. Ils étoient tels, qu'ils approchoient de ceux réservés à la Divinité. Ces Princes avoient au moins trois mille femmes. Dans les derniers regnes, le palais étoit rempli de concu-

[SECT. XII. Histoire de l'Amérique.]

bines, & cependant Montezuma en augmenta le nombre, & les choisit parmi les plus belles filles de la Noblesse de l'Empire. Deux de ces femmes étoient les favorites, & les Espagnols leur donnoient le titre de Reines; mais nous ignorons si elles devoient cette prééminence à l'éclat de leur naissance, ou à la faveur du Souverain, ou enfin à quelque espece de contrat, avant qu'elles eussent été admises à partager la couche du Monarque.

*Revenus de l'Empereur.* Nous avons parlé des revenus de la Couronne; ils étoient immenses; le fonds principal venoit des contributions volontaires du peuple, ou des extorsions. Tous les Marchands & Artisans de ce vaste Empire devoient rendre au Souverain le tiers de leurs profits. Il y avoit des Officiers qui faisoient des tournées pour rassembler les impots, &, quelque événement qui fût arrivé, il ne falloit pas qu'il y manquât la plus petite somme. Les pauvres étoient dépouillés de tout ce qu'ils avoient, & les riches étoient obligés de payer pour leurs inférieurs.

Quelles que fussent les imperfections du Gouvernement Mexicain, il n'étoit point cependant sans mérite : il y avoit sur-tout un accord admirable entre les différens départemens. L'Administration étoit composée d'un Conseil d'Etat, d'un Conseil ou un Bureau des Finances, d'un Conseil de guerre qui régloit tout ce qui avoit rapport à l'armée, d'un Conseil Suprême de Justice, d'un Bureau du Commerce. Nous rapporterons les affaires attribuées à chacun de ces Conseils, afin que le Lecteur puisse avoir une

idée plus exacte de l'ancien Gouvernement de l'Empire Mexicain.

*Conseils d'administration.*

Dans le Conseil d'Etat on traitoit toutes les affaires de grande importance, telles que l'établissement des impôts, la rédaction des Loix, les alliances, la paix ou la guerre. L'Empereur y présidoit, & sa volonté décidoit toutes les questions. Le Tribunal Suprême de Justice étoit à Mexico, & étoit composé de douze Magistrats, qui jugeoient tous les appels des autres Cours inférieures, & prononçoient les Arrêts en dernier ressort, à moins que l'Empereur ne voulût prendre connoissance de l'affaire. Les villes & les provinces avoient leurs Tribunaux particuliers; les Sentences qui s'y prononçoient étoient sommaires & verbales. Les Parties paroissoient avec leurs témoins, rapportoient l'affaire, qui étoit jugée sur le champ, excepté lorsqu'elle étoit trop épineuse, alors elle étoit renvoyée au Tribunal Supérieur de Mexico. Il n'y avoit ni procès-verbal, ni réponse, ni longues déclarations, ni ennuyeuses plaidoiries pour cacher la vérité aux Juges; c'étoit un bonheur pour les Mexicains de ne pas savoir écrire. On racontoit les faits sans art; & la vérité toute nue, sans sophismes & sans fleurs de rhétorique, triomphoit toujours. Les Juges se guidoient par la coutume & les institutions de leurs ancêtres. Ils accordoient les récompenses, & infligeoient les châtimens avec la plus grande précaution & la justice la plus rigoureuse. Le meurtre, le vol, l'adultere, & la seule apparence de trahison, étoient punis de mort. La sodomie & l'escroquerie paroissent aussi avoir été des crimes capi-

taux ; cependant quelques Ecrivains prétendent que la premiere fois qu'on se rendoit coupable de vol, on n'étoit puni que par la perte de la liberté, & la seconde fois, la peine de mort étoit irrémissible. La corruption de Ministres étoit aussi punie de mort ; mais les petites fautes étoient aisément pardonnées, dit de Solis, dans un pays où la Religion elle-même toléroit le vice.

Le Prince avoit toujours les yeux fixés sur les Magistrats, & punissoit sévérement les crimes qu'ils commettoient. Il faut avouer, même d'après le tableau superficiel que les Espagnols nous ont transmis de la police des Mexicains, que ce peuple avoit des vertus morales. Au milieu de leurs impiétés & de la licence de leurs mœurs, ils conserverent quelques traces de cette équité primitive innée dans l'ame des hommes, lorsqu'ils n'avoient pas de Loix, parce qu'ils ne connoissoient pas les crimes.

Le Conseil de guerre nommoit tous les Officiers inférieurs, payoit les soldats, veilloit à la subsistance de l'armée, & recommandoit à la bienfaisance du Prince ceux qui s'étoient distingués par leur courage ou leur capacité. Comme le Gouvernement étoit, pour ainsi dire, militaire, les soldats étoient plus favorisés que les autres sujets. Ils parvenoient bientôt aux richesses & aux dignités, & même aux charges civiles, de préférence aux personnes de même qualité, mais d'une profession différente. Par-tout où les troupes se trouvoient, elles jouissoient de priviléges particuliers ; en conséquence la Noblesse & la Bourgeoisie embrassoient le parti des armes, puisque

c'étoit

c'étoit le chemin de la fortune & des honneurs. Il étoit très-aisé à l'Empereur d'entretenir de nombreuses armées, parce que les soldats servoient à leurs dépens, pour se faire connoître du Souverain. D'ailleurs les Caciques, & Curacas ou Gouverneurs des provinces étoient obligés de mettre un certain nombre d'hommes en campagne lorsqu'ils en étoient requis; & si nous en croyons de Solis, l'Empereur avoit trente vassaux, dont chacun étoit obligé de lever 100,000 hommes de bonnes troupes, ce qui démontre la puissance, l'étonnante population de cet Empire, & rend presque surnaturelle la conquête qu'en ont faite les Espagnols.

Ces troupes étoient commandées par leurs Princes respectifs en personne, qui tous recevoient l'ordre de l'Empereur ou de son Représentant. Dans toutes les guerres de grande importance, le Monarque entroit en campagne, parce qu'il jugeoit contraire à la politique, de confier de grandes armées à des sujets qui pouvoient en abuser.

Récompenses.

On avoit institué des honneurs militaires pour récompenser ceux qui s'étoient distingués à la guerre. Ces honneurs étoient de plusieurs especes, pour satisfaire les différens degrés de mérite. Pour les uns, c'étoit un aigle; pour les autres, un tigre; & pour d'autres encore, un lion. Il y avoit un Ordre d'une nature supérieure, auquel les Princes seuls pouvoient être admis; l'Empereur en étoit toujours Membre. Il consistoit dans un ruban rouge qui lioit les cheveux, & auquel étoit attaché un certain nombre de glands qui pendoient

SECT. XII. *Histoire de l'Amérique.*

ſur les épaules, ſuivant le nombre d'exploits qu'on avoit faits; car celui qui faiſoit une nouvelle action ſignalée, ajoutoit un nouveau gland à ſon ruban.

C'étoit une grande reſſource pour exciter l'émulation, & on déſiroit ces honneurs avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils n'étoient ni prodigués, ni proſtitués à la faveur : il n'y avoit que des ſervices d'éclat qui y conduiſiſſent, & il falloit encore que les exploits pour leſquels on demandoit cette récompenſe diſtinguée, euſſent eu toute l'armée pour témoin.

Le Conſeil du Commerce étoit étroitement uni avec celui des Finances : les Membres de l'un & de l'autre conféroient enſemble ſur les moyens de rendre les impôts ſur le commerce plus avantageux à la Couronne, & moins onéreux aux ſujets. Le premier examinoit tous les projets tendans à étendre le commerce ; il les adoptoit s'il le jugeoit utile, & les rejetoit dans le cas contraire. Il jugeoit tous les différens ſubſiſtans entre les Marchands, & fixoit le prix des marchandiſes. Nous avons parlé de la foire de Mexico, à laquelle préſidoient les Membres du Conſeil du Commerce.

*Education des Enfans.*

Les Mexicains prenoient un grand ſoin de l'éducation des enfans, & l'attention avec laquelle ils obſervoient leurs premieres inclinations eſt une de leurs inſtitutions les plus louables. Il y avoit des écoles publiques pour les enfans des Plébéïens, & des Colléges ou Séminaires pour les jeunes Gentilshommes. Ce ſyſtême d'éducation étoit adapté au génie particulier de l'en-

fant, & à l'état dans lequel il étoit né. Il y avoit des Maîtres différens pour les différentes especes d'éducation, pour les enfans, pour les adolescens, & pour les jeunes gens. Ces Maîtres avoient autant d'autorité que les Ministres de l'Empereur, & en avoient, avec raison, le titre, parce qu'ils rédigeoient les principes qui, adoptés par leurs éleves, les rendoient utiles à leur pays. Les jeunes gens restoient dans ces Séminaires jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'entrer dans le monde, & de suivre la profession à laquelle ils étoient destinés.

Une des premieres branches de l'éducation, étoit d'apprendre à déchiffrer les signes & caracteres employés dans le Calendrier & le Registre historique, de réciter ensuite par cœur les Chansons qui contenoient le récit des exploits des anciens Héros de la nation, & des prieres pour les Dieux.

Dans la classe supérieure, on leur apprenoit à être modestes, humbles, à se bien conduire, & on cherchoit à leur donner ces qualités de l'esprit qui gagnent les cœurs, & qui sont si nécessaires à la paix & au bonheur de la Société. Les Maîtres de cette classe avoient plus de réputation & de mérite que les premiers; ils lisoient parfaitement dans le cœur humain, savoient tous les moyens de régler les inclinations de leurs éleves, & de réprimer leurs passions.

Lorsque les jeunes gens avoient acquis une connoissance suffisante de la morale, & qu'on pouvoit croire qu'ils soumettroient leurs passions à la raison, ils passoient à la troisieme classe, où on

les occupoit aux exercices du corps, pour leur apprendre à joindre la force à l'adresse. Ils levoient des poids très-lourds; ils se défioient à la course & à la lutte. Ils apprenoient l'usage des armes, comment il falloit manier l'épée, jetter le dard, lancer la fleche avec force & justesse. On les endurcissoit à la faim, à la soif, & à la fatigue; on les accoutumoit à l'inclémence des saisons; enfin on leur apprenoit les élémens de l'Art militaire.

Lorsque les jeunes Nobles retournoient chez eux, ils pouvoient suivre leur inclination, & embrasser la vie militaire, civile ou religieuse, comme ils le jugeoient à propos. On étoit persuadé qu'ils réussiroient mieux dans un état qu'ils auroient choisi, comme leur convenant davantage. On préféroit l'état militaire, parce qu'il menoit à la fortune & à l'honneur; mais avant d'y être reçus, les jeunes Gentilshommes subissoient un autre examen qui mérite attention.

Ils étoient envoyés à l'armée pour essayer une campagne, afin de leur épargner le désagrément d'embrasser une profession dont ils pourroient se dégoûter dans la suite. On leur faisoit porter le bagage comme aux soldats, pour les endurcir à la fatigue, mortifier leur vanité, & les accoutumer à la subordination & à l'obéissance, la partie la plus essentielle de la discipline, & la plus difficile à enseigner à un esprit fier & ambitieux. Ils étoient obligés de donner des preuves de leur constance & de leur valeur. On n'admettoit aucun de ceux qui changeoient de contenance à la vue de l'ennemi, &

il eſt remarquable que cette eſpece de noviciat contribuoit à la victoire, parce que, brûlant de ſe ſignaler, ces jeunes Héros ſe précipitoient au milieu du danger, perſuadés qu'un jeune homme brave devoit être téméraire.

Avec une ſemblable inſtitution, il eſt inconcevable que l'Empire du Mexique ait été renverſé ſi aiſément.



## SECTION XIII.

*Contenant l'Histoire des Incas ; la Religion, le Gouvernement, les Coutumes & les Mœurs des anciens Péruviens.*

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

*Discours sur l'origine des anciens Péruviens.*

L'OBSCURITÉ qui enveloppe l'origine des nations est telle, qu'on peut à peine dire quelque chose de certain, touchant les commencemens & les siecles reculés, des peuples les plus civilisés, qui ont quelque droit à l'antiquité. De quelles fables sont remplies les Histoires de Rome & d'Athenes ! L'origine même des nations modernes, quoique postérieure à l'usage des lettres, a ses difficultés, & suscite chaque jour de nouveaux débats parmi les Savans : comment pouvons-nous donc espérer de trouver la vérité pure, sans mélange de fictions & d'absurdités, & apprendre, par les naturels barbares & ensevelis dans l'ignorance, l'origine de ces royaumes & de ces Empires, qui n'ont apperçu quelques rayons de science qu'à l'époque de leur destruction, & où il étoit impossible auparavant de juger sainement des choses, faute de connoître l'usage de ces caracteres heureusement inventés pour transmettre nos idées à la postérité, avec la même précision qu'elles se présentent à notre esprit ? C'est pourquoi il est aisé de juger qu'il n'y a rien de moins probable, de plus superstitieux & de plus ridicule, que l'Histoire des Péruviens, avant que leurs Incas fussent parvenus à les sou-

mettre à leurs Loix & à leur forme de Gouvernement ; si on en excepte les moyens auxquels ils eurent recours pour établir ce changement extraordinaire dans les coutumes & les mœurs des habitans.

La généalogie des Souverains est toujours remplie de cette flatterie qu'on ne refuse jamais aux Maîtres du Monde, qui, quoique souvent chargés de défauts & de vices, sont placés par leurs sujets aveugles, au dessus de l'humanité. Le plus digne de foi des Historiens du Pérou, Garcilasso de la Vega, qui descendoit de la Famille Royale, du côté de sa mere, fait des éloges excessifs des Incas, & déclare qu'ils ont humanisé & civilisé un peuple barbare qui erroit dans les champs, à la maniere des bêtes sauvages, sans Loix & sans Gouvernement, & qui n'avoit pas même la moindre idée de vertu & de religion. Il vouloit peut-être vanter les Souverains aux dépens de la nature humaine ; il est certain que l'horrible tableau qu'il nous a laissé des anciens Péruviens, avant l'établissement de leur Monarchie, est le plus bel éloge de la conduite des Incas.

Si nous en croyons cet Historien, les ancêtres des Péruviens étoient des sauvages, qui n'étoient distingués des brutes que par la parole & la figure humaine ; leur fierté, leur ignorance & leur cruauté sont presque incroyables. Nous commencerons par leur Religion, si l'on peut ainsi nommer des superstitions abominables qui favorisoient entiérement leurs mœurs corrompues & leurs notions grossieres.

Religion.

Les anciens Péruviens, comme les Negres de

SECT. XIII.
*Histoire de l'Amérique.*

la côte d'Afrique, adoroient une infinité de Dieux; ils déifioient presque tout ce qui s'offroit à leur vue. Les nations, les provinces, les tribus, les familles & les individus avoient leurs Divinités particulieres; les Péruviens ne pouvoient comprendre comment le même Dieu pouvoit présider aux différentes actions de plusieurs personnes. Les herbes, les fleurs, les arbres, les arbrisseaux, les antres, les rivieres, & les animaux de toutes especes, étoient adorés par ce peuple sauvage, qui, non content de sacrifier ses ennemis à ces Dieux matériels, leur sacrifioit même ses propres enfans. Les montagnes étoient honorées à cause de leur hauteur, les arbres à cause de l'ombrage qu'ils procuroient dans un climat brûlant, les tigres à cause de leur férocité, d'autres animaux pour d'autres qualités, & plusieurs à cause de la puissance qu'ils avoient de faire du mal.

Garcilasso confirme le récit de Blas Valera, qui dit que les habitans des montagnes des Andes mangeoient de la chair humaine, & sacrifioient leurs amis & même leurs enfans aux serpens, qu'ils regardoient comme des Dieux. Les prisonniers de guerre étoient aussi-tôt mis en morceaux, & distribués aux soldats, ou vendus à la boucherie. Si quelqu'un d'un rang distingué avoit le malheur de tomber entre les mains de ces montagnards, ils le dépouilloient, l'attachoient à un poteau, lui coupoient tous les muscles, & après avoir fait une aspersion du sang sur les spectateurs, ils mangeoient la chair avec la plus grande avidité, sous les yeux de la malheureuse victime; cet horrible mets leur sem-

bloit le plus délicat. Les femmes mettoient de ce sang à leur sein, afin que leurs enfans pussent avoir part au sacrifice. Ces abominations se commettoient en forme d'offrande, & pour suivre les affreuses maximes de leur Religion. Lorsque la victime infortunée étoit expirée dans les plus grands tourmens, ils dévoroient le reste de sa chair & de ses entrailles dans le silence & le recueillement le plus solennel. » Telle » étoit la conduite de ces brutes «, dit Garcilasso, » avant d'avoir reçu les Loix des Incas » dans leur pays «. Il ne faut pas s'étonner du respect que l'on portoit aux Princes; les habitans leur attribuoient les changemens merveilleux qui s'étoient faits dans leurs mœurs.

*Mœurs.*

Le Gouvernement des anciens Péruviens n'étoit pas moins barbare que leur Religion. Ils n'avoient point de systême fixe dans leur police; un petit nombre de familles vivoient ensemble dans des antres, sous des rochers & dans les forêts, & erroient dans le pays, pour chercher leur proie à la maniere des bêtes sauvages. Ces barbares ignoroient entiérement l'Art de bâtir, de semer, de planter, & de s'habiller. Les racines, les fruits & les herbes que la Nature leur offroit d'elle-même, suffisoient pour satisfaire à leurs besoins; & tout leur luxe consistoit à manger la chair de leurs semblables. Il s'élevoit quelquefois un Législateur parmi les Péruviens, & ils vivoient pour un temps dans une espece de société. Quiconque se distinguoit par son courage ou par sa politesse, ne trouvoit aucune difficulté à opprimer sa nation, & à la réduire en esclavage. Lorsque cette espece de despotisme

étoit établi, la ſituation des Péruviens devenoit encore plus déplorable; il ne ſe faiſoit aucun changement dans leurs mœurs, & ils perdoient leur liberté. Leurs filles & leurs femmes tomboient en la puiſſance du Tyran; on ſacrifioit même leurs vies à ſes caprices, & leurs peaux ſervoient à couvrir des tambours, pour flatter les oreilles de ces monſtres de cruauté.

Dans d'autres cantons ils vivoient ſans Supérieurs, & paſſoient leurs jours comme autant de moutons, dans la plus grande ſimplicité: ce n'eſt pas que la vertu modérât leurs paſſions; leur ſtupidité les rendoit également inſenſibles au bien & au mal. Leur barbarie même étoit le fruit de leur inſenſibilité. Ils n'avoient aucune horreur d'étaler la chair de leurs priſonniers dans les boucheries, & d'engraiſſer des enfans pour les ſervir à table, comme des mets délicats. Une concupiſcence, qui n'étoit retenue ni par les Loix ni par les coutumes, ni même par une modeſtie naturelle, étoit la paſſion dominante des Péruviens, qui multiplioient comme les bêtes ſans aucune diſtinction, & ſatisfaiſoient leurs déſirs avec la premiere femme qu'ils rencontroient.

Dans un lieu où il n'y avoit point de véritable ſociété, on avoit à peine quelque idée de ces paſſions raffinées de l'amour & de l'amitié, qui ſont le fruit d'une communication mutuelle. Ils n'avoient égard ni au ſang ni à la parenté, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire leur ſenſualité; ils s'adreſſoient ſans diſtinction à leurs meres, à leurs filles, & à leurs ſœurs. On obſervoit dans quelques pays certaines formalités de ma-

riage ; mais elles étoient aussi dépravées que le penchant vicieux de leur nature. Les femmes les plus lascives & les plus impudiques étoient principalement estimées. Les filles qui se prostituoient de la maniere la plus éclatante, & qui menoient la vie la plus dissolue, étoient les premieres mariées. Certaines Tribus étoient obligées de conserver la virginité de leurs filles, jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues à l'âge nubile ; alors on les exposoit en public, & on montroit à tout le monde les preuves de leur virginité; dans d'autres, le péché de sodomie étoit commun ; & on assure que les sortiléges, la sorcellerie & l'art d'empoisonner étoient fort connus dans plusieurs des provinces de cet Empire.

Ce ne sont toutefois que des faits transmis par la tradition, & que l'Historien Royal a peints avec des couleurs frappantes, pour rehausser la gloire des Incas, en démontrant les heureux effets de leur administration, & les changemens admirables qui se sont faits dans les mœurs du peuple le plus sauvage de la terre, par leur prudence & leur politique. Comme on a supposé que ces merveilles surpassoient la puissance de l'homme, on a inventé la fable suivante, pour expliquer la maniere dont les Péruviens ont été civilisés, & donner du lustre à la race royale. Garcilasso la rapporte avec confiance comme une tradition universellement reçue dans sa famille ; nous nous permettrons de l'extraire de ses Commentaires, moins pour persuader le Lecteur, que pour lui faire connoître le génie de la nation.

Garcilasso demanda un jour à l'Inca, son oncle, quelle étoit l'origine de la nation, & com-

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique*

ment les Incas étoient parvenus à la souveraine autorité ; il lui répondit en ces termes : » Cousin, je consens avec plaisir à satisfaire votre » curiosité, car il vous importe de connoître » ces merveilles, & de les conserver précieusement au fond de votre cœur. Apprenez donc » que tout ce pays n'étoit autrefois qu'une forêt » & un vaste désert, & les habitans des especes » de brutes, sans Religion ni Gouvernement, » privés de tous les Arts nécessaires à la Société ; ils ne savoient ni semer, ni moissonner, ni bâtir, ni filer, ni fabriquer des étoffes. » Ils habitoient par couples les antres, les rochers & les montagnes, & ils se nourrissoient de racines, d'herbes, & de chair humaine. Ils n'étoient vêtus que de feuilles, » d'écorces d'arbres, ou de peaux de bêtes. En » un mot, ils étoient entiérement sauvages ; ils » n'avoient aucune femme en propre, elles » étoient communes, à la maniere des bêtes, » & ils satisfaisoient leurs désirs avec le premier » objet qu'ils rencontroient.

» Tel étoit l'état de nos ancêtres, quand notre » pere le Soleil eut compassion de leur misere, » & envoya du Ciel en terre un de ses fils & » une de ses filles pour instruire notre peuple » de sa Divinité, afin qu'il pût l'adorer & lui » rendre ses hommages, & pour lui donner en » même temps des Loix & des préceptes pour » se conduire comme des hommes doués de » raison. On donna à nos ancêtres le pouvoir » d'habiter des maisons & de vivre en société ; » on leur apprit à semer la terre, à planter les » arbres, & à cultiver les plantes, à nourrir des

» troupeaux, & à en faire usage, comme des per-
» sonnes civilisées qui savent faire un bon usage
» de leur raison & de leurs facultés.

» Après ces instructions, le Soleil, notre pre-
» mier pere, plaça ses deux enfans dans le lac
» Titicaca (éloigné d'environ huit lieues de la
» capitale Cuzco), & il leur donna pleine liberté
» de voyager dans toutes les parties du pays qu'ils
» jugeroient à propos, à condition seulement que
» quand ils s'arrêteroient la nuit pour dormir,
» ils enfonceroient dans la terre une baguette
» d'or qu'il leur avoit donnée. Cette baguette
» avoit environ une demi-verge de long, sur
» un pouce d'épaisseur; & si elle s'enfonçoit
» d'un seul coup dans la terre, ils devoient alors
» fixer en ce lieu leur résidence future, & y
» établir une Cour dont tout le peuple dépen-
» droit. Il leur avoit encore enjoint de suivre la
» raison, la justice, la piété, la clémence &
» la douceur. Lorsqu'ils eurent promis d'obéir,
» & qu'ils se furent soumis aux Loix, il les
» exhorta à s'acquitter de tous leurs devoirs en-
» vers leurs sujets, comme des parens envers des
» enfans chéris; & de suivre l'exemple de leur
» pere le Soleil, qui faisoit du bien à l'Uni-
» vers, lui fournissoit la lumiere & la chaleur,
» & faisoit germer les graines, croître les arbres,
» multiplioit les troupeaux, rafraîchissoit les ter-
» res par la rosée du ciel, & faisoit chaque jour
» son cours, afin de visiter toutes les parties du
» Monde, & d'appercevoir ce qui pouvoit se
» trouver de défectueux, pour y remédier.

» C'est ainsi qu'à mon exemple, disoit leur il-
» lustre pere, je voudrois voir mes enfans se

» livrer entiérement à la vertu, & s'occuper à » déraciner les mauvaises habitudes du cœur » des hommes. C'est pour cette raison que je » vous déclare & vous établis Seigneurs & Sou- » verains de ce peuple, afin qu'il devienne » raisonnable par vos instructions, & qu'il vive » dans une société constante & réguliere, favo- » risée par votre gouvernement. Ainsi notre pere » le Soleil, continuoit l'Inca, après avoir dé- » claré ses volontés à ses deux enfans, les en- » voya pour exécuter cette importante com- » mission; & ils commencerent leur voyage » depuis la partie septentrionale du lac Titicaca: » ils essayerent d'enfoncer leur baguette en terre » dans tous les lieux où ils se reposoient, mais » elle ne vouloit point entrer. Cependant, après » différens efforts inutiles, ils arriverent à un » endroit peu agréable, situé environ à huit » lieues au sud de cette ville (Cuzco), qui » se nomme aujourd'hui *Pacavec Tampu*, ou » *le brillant Dortoir*. C'est une des Colonies » que ce Prince a formées, dont les habitans » se vantent du titre qui leur a été accordé » par le premier de nos Incas. De là il des- » cendit avec la Reine son épouse dans la » vallée de Cuzco, qui étoit alors un désert » sauvage & stérile (*a*); il s'arrêta à Huanacauti, » où ayant encore essayé la baguette d'or, elle » entra dans la terre avec une grande facilité, &

(*a*) Garcilasso, par une erreur grossiere, donne à cette vallée le nom de montagne : en quoi il a été suivi par Sir Paul Raycant, son Traducteur.

» elle s'enfonça si avant d'un seul coup, qu'on
» ne l'a jamais vue depuis.



» C'est donc dans cette vallée, dit l'Inca à
» sa sœur, qui étoit en même temps sa femme,
» que notre pere le Soleil veut que nous éta-
» blissions notre demeure ; c'est en suivant ses
» ordres que nous pouvons le contenter. Il faut
» maintenant nous séparer, & prendre différens
» chemins pour assembler le peuple de maniere
» que nous puissions lui enseigner la doctrine
» qu'il nous recommande de leur apprendre. En
» conséquence, nos premiers Gouverneurs alle-
» rent par différens chemins du désert de Hua-
» nacauti pour rassembler le peuple ; & comme
» c'est le premier lieu de leur résidence qui
» soit parvenu à notre connoissance, & que leurs
» pieds l'ont sanctifié, nous y avons élevé un temple
» pour y adorer & honorer notre pere le Soleil,
» & lui rendre nos actions de graces pour
» cette faveur accordée au genre humain. Le
» Prince notre Inca continua sa route vers le
» nord, tandis que son épouse & sa sœur di-
» rigeoit ses pas vers le sud ; ils déclaroient à
» tous les hommes qu'ils rencontroient dans les
» bois, les déserts & les lieux incultes, que
» leur pere le Soleil les avoit envoyés pour être
» les prédicateurs & les bienfaiteurs de ces habi-
» tans, & pour changer leurs mœurs grossieres
» & sauvages en une vie plus conforme à la
» raison & à la société humaine. Pour exécuter
» les ordres qu'ils avoient reçus, ils annoncerent
» à ces sauvages qu'ils étoient venus afin de
» rassembler ceux qui étoient dispersés sur ces
» montagnes & dans les lieux incultes, & de

» leur donner des habitations plus convenables ; » où ils pussent vivre en société, & prendre les » alimens que la Nature avoit destinés à l'homme. » Le peuple attentif fut saisi d'admiration & » d'étonnement. Il vit les enfans du Soleil re- » vêtus des habits que leur pere leur avoit » donnés ; il observa qu'ils avoient les oreilles » percées pour entendre les plaintes des opprimés, » & qu'elles étoient ornées de bijoux comme » une marque de la supériotité de leur naissance ; » il reçut avec avidité leurs paroles & leurs pro- » messes, se laissa persuader, les adora comme » les enfans d'un Etre supérieur, se mit sous leur » protection, & se soumit à leur gouvernement. » Ces misérables habitans se raconterent cette » merveille les uns aux autres ; & par ce moyen, » la réputation du Prince & de la Princesse » se répandit bientôt, & les hommes & les » femmes venoient en foule se soumettre à leur » obéissance.

» Nos premiers Gouverneurs ayant ainsi ras- » semblé un grand nombre de sujets, leur » ordonnerent de faire provision des fruits que » la terre produisoit pour la nourriture de » l'homme, de peur qu'en se dispersant pour » chercher de la nourriture, ils ne rompissent » les liens de la société, qu'ils ne divisassent » le corps principal, & qu'ils ne diminuassent » le nombre des membres. Cependant d'autres » travailloient à bâtir des maisons sur les plans » que leur en avoit donnés le Prince. Tel a été » l'origine de Cuzco, notre ville impériale, » qui étoit alors divisée en deux parties ; une » nommée *Hanan Cuzco*, ou la *Haute-Cuzco*, &

» & l'autre *Hurin Cuzco*, ou la *Basse-Cuzco*.
» Ceux qui avoient suivi le Roi habiterent la
» premiere partie, & ceux qui s'étoient assem-
» blés sous les auspices de la Reine, s'établirent
» dans la seconde; cette différence n'étoit point
» un effet de la supériorité que le Roi s'ar-
» rogeoit; il n'avoit aucune autre vûe que de
» distinguer ses Sectateurs de ceux de son épouse,
» & de laisser un monument éternel du prin-
» cipe & de l'origine de la Société. C'est là
» raison, ajouta l'Inca, pour laquelle cette di-
» versité de lignée est demeurée par tout notre
» royaume; elle a été distinguée depuis par
» les noms d'*Hanan Aylla* & d'*Hurin Aylla*,
» qui signifient *la haute & la basse race; Hanan*
» *Sugu & Hurin Sugu* exprimens les *hautes &*
» *basses Tribus*.

» La ville peuplée de la maniere que nous
» venons de rapporter, notre Inca enseigna à
» son peuple les Arts qui contribuent au bon-
» heur de la vie, tels que l'agriculture, l'Art
» de semer les graines propres à la nourriture
» de l'homme; il lui fit connoître les outils les
» plus avantageux pour cultiver la terre avec
» facilité. Il apprit aussi à ses sujets à faire des
» canaux à ces petits ruisseaux qui arrosent au-
» jourd'hui la capitale, à se chausser pour éviter
» les blessures des pierres & des épines, & à
» s'habiller pour n'être plus exposés à la rigueur
» du temps & aux vicissitudes des saisons. De
» son côté, la Reine enseigna aux femmes
» toutes les occupations domestiques; comme
» filer le coton & en faire de la toile, faire des
» vêtemens pour leurs maris, les enfans, & pour

SECT XIII. *Histoire de l'Amérique.*

» elles-mêmes, & plusieurs autres petits ouvrages » capables de rendre la vie agréable, & de consoler les hommes dans leurs durs travaux.

» Les Indiens, réduits à une forme de Gouvernement, se félicitoient de leur nouvelle » condition ; & afin de marquer leur reconnoissance pour le bienfait qu'ils avoient reçu, » ils parcouroient avec joie les rochers & les » forêts, pour apprendre ces heureuses nouvelles » aux autres Sauvages qui n'avoient pas encore » participé aux bénédictions que les enfans du » Soleil avoient répandues dans ces déserts. Ils » leur racontoient toutes les faveurs qu'ils en » avoient reçues, & confirmoient leur relation en » leur montrant leurs nouveaux habits, & en leur » faisant la description de leurs assemblées, de » leurs maisons, & de leurs emplois. Ces discours piquoient la curiosité des Sauvages ; ils » vouloient être témoins oculaires de ce qu'on » leur répétoit ; ils se joignirent aux autres » pour s'instruire & pour obéir, & par ce » moyen, dans l'espace de sept ou huit ans, » le peuple devint si nombreux, que l'Inca se » vit en état de lever une armée considérable, » & de réduire, par la force des armes, ceux » qui refusoient d'écouter ses avis, & qui » ne vouloient point abandonner leurs mœurs » barbares. Il leur enseigna à faire des arcs & » des fleches, & leur apprit à manier ces armes : » si bien que leur puissance devint bientôt formidable, & qu'ils obligerent tous les Etats » voisins à se soumettre à des Loix capables » de faire le bonheur du genre humain.

» Pour ne pas vous ennuyer, dit l'Inca, par

» le récit des opérations de nos ancêtres & des » perfections de notre premier Inca, je vous di» rai, en un mot, qu'il réduisit tout l'est jus» qu'à la riviere de Paucartainpée, quatre» vingts lieues à l'ouest jusqu'à la grande riviere » nommée *Apurimac*, & neuf lieues au sud » jusqu'à Quequesona. Il envoya des Colonies » dans plusieurs districts renfermés entre ces li» mites ; à quelques endroits cent familles, à » d'autres un nombre inférieur, suivant les cir» constances. Tels furent les commencemens de » cette illustre ville & de ce vaste Empire, que » votre pere & ses compatriotes (parlant des » Espagnols) nous ont usurpés, & dont ils nous » ont injustement privés. Tels furent nos pre» miers Incas ou Rois dans les premiers siecles » du monde, dont les Princes, leurs successeurs, » & nous-mêmes sommes descendus. Je ne sçau» rois vous dire précisément combien il y a d'an» nées que notre pere le Soleil envoya ses enfans » parmi nous sur la terre ; cependant je crois » qu'il peut y avoir quatre cents ans. Cet Inca » se nommoit *Manco Capac*, & la Reine son » épouse *Caya Mama de Huaco ;* ils étoient tous » deux enfans & freres du Soleil & de la Lune. » Maintenant que j'ai entiérement satisfait à » votre question, je retiens mes pleurs, de crainte » de vous affliger : cependant, si mes yeux ne » versent point de larmes, mon cœur n'est pas » moins attendri par la douleur que lui causent » les calamités de notre Empire & les malheurs » de nos Incas (a) «.

(a) Voy. la Note V.

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

Tel étoit le récit fabuleux de l'origine de l'Empire & de l'établissement d'une Monarchie parmi les Péruviens; il étoit fort accrédité par les Naturels du pays. S'il nous est permis d'interpréter cette fable de la maniere la plus naturelle & la plus probable, nous pensons que Manco-Capac, premier Inca, l'avoit inventée pour engager la multitude crédule à embrasser plus volontiers sa doctrine, sous prétexte qu'elle venoit de Dieu. La réputation des Incas se seroit établie en peu de temps, même sans avoir recours à ce prétexte, parce qu'ils étoient très-habiles dans l'art de civiliser le peuple le plus barbare, lui orner l'esprit, & le rendre capable d'une conversation agréable.

Manco-Capac, après avoir fondé Cuzco, & formé ses sujets sauvages à la société, commença par former des Colonies, comme nous le voyons par le discours de l'Inca. Il fonda treize villages vers l'est, dans lesquels il envoya une Tribu, nommée *Roques*. A l'ouest il plaça trente villages dans l'espace de huit lieues; ils devinrent si florissans, qu'en peu d'années tout le pays, jusqu'au chemin royal de Cantisuya, fut extrêmement peuplé; & de ces premiers habitans furent formées trois grandes nations, savoir, Masca, Chilgui & Paperi, qui sont fort réputées dans les Annales du Péron. Ce Prince fit aussi peupler la nouvelle vallée de Sacsalumona, & il établit, à vingt lieues à la ronde, de si sages réglemens, que l'espece humaine multiplioit & augmentoit avec la promptitude merveilleuse des plantes cultivées avec soin par la main d'un Laboureur expérimenté : il donnoit différens ordres

à chaque Colonie, ayant égard aux circonstances particulieres qui s'y rencontroient. L'art de labourer, de semer, de planter, de tailler, de construire des aqueducs & des réservoirs, de bâtir, de faire des habits & tout ce qui est nécessaire pour les agrémens de la vie, fut enseigné à tous les habitans ; mais les Loix de l'économie, de l'amitié, de la fraternité, & les mouvemens de la Nature dirigés par la raison, n'étoient point fixées. C'étoit une maxime généralement reçue parmi eux, que toutes passions déréglées devoient être réprimées ; qu'il falloit oublier toutes les anciennes querelles & animosités, & qu'on étoit obligé d'accorder aux autres ce qu'on désiroit en obtenir. Le sage Inca prit un soin particulier d'inculquer dans l'esprit de ses sujets des principes de chasteté & de délicatesse envers le sexe ; c'est en ce point que les Indiens avoient sur-tout montré leur brutalité. Il faisoit punir de mort l'adultere, le meurtre, la rapine & le vol. Dans cette vûe, il établit le mariage, & il défendit expressément la polygamie. C'étoit réprimer également les deux sexes, & l'Inca crut, par ce moyen, prévenir les murmures des femmes.

Pour ne pas confondre les familles, il recommanda au peuple de se choisir des femmes dans certaines Tribus : ce réglement, à notre avis, étoit le plus imprudent de ce Législateur ; par ce moyen, les intérêts étoient divisés, & il partageoit le peuple en plusieurs petits corps, qui aspirerent dans la suite à l'indépendance. La Loi supposoit que les hommes, à l'âge de vingt ans, étoient propres au mariage, capables de consei-

ver leur espece, de gouverner leur famille avec prudence, & de supporter le travail; on permettoit aux femmes de se marier de meilleure heure, par rapport à la nature de leur constitution, & aux emplois qu'on leur donnoit dans la société civile. Il établit un Chef ou Curaca sur chacune de ces Tribus ou Colonies, qui gouvernoit le peuple en qualité de Lieutenant de l'Inca. On choisissoit des personnes recommandables par leur mérite, sans aucune autre distinction. Si parmi le peuple quelqu'un se faisoit distinguer par une grande dévotion envers les Dieux, par l'amour de la justice, par un empressement marqué à obliger ses égaux, à obéir à ses supérieurs, & par son affabilité envers tout le monde, on l'élevoit aux dignités, & on le chargeoit de l'instruction des Indiens. En attendant qu'on pût recueillir le fruit de leur industrie & de leurs travaux, le peuple vivoit des provisions que le prudent Manco-Capac avoit pris soin de faire entasser dans de vastes magasins; car il avoit toutes les qualités qui constituent le grand Législateur.

Il crut que des notions de Religion pouvoient contribuer beaucoup à la perfection des mœurs; c'est pourquoi il ne négligea rien à cet égard: il régla les cérémonies de l'idolâtrie Péruvienne; il fit bâtir un temple magnifique en l'honneur du Soleil, & il y rassembla tous les ornemens capables d'exciter la vénération & le respect de tous ceux qui y entroient. Manco-Capac apprit à ses sujets à considérer cet astre, comme la source de la lumiere, la cause de la végétation, & l'auteur libéral des moissons, la joie du Laboureur; & la raison fait voir qu'on ne doit pas être surpris s'ils

ont donné des marques d'une reconnoiſſance proportionnée à ces bienfaits. On bâtit auſſi un monaſtere en l'honneur du Soleil, où l'on renferma un certain nombre de filles choiſies parmi les jeunes dames de la Famille Royale.

Quoique le peuple reçût ces ordres avec ſoumiſſion & reconnoiſſance, & qu'il les exécutât avec reſpect & ſans murmurer, Manco-Capac jugea néanmoins à propos de faire naître dans l'eſprit de ſes ſujets le plus profond reſpect pour la dignité royale, en y attachant certains titres qu'il refuſoit aux perſonnes de tous les autres rangs. A cet effet, il ordonna qu'à ſon exemple, tous les mâles de ſa famille euſſent la tête raſée, & qu'on ne leur laiſſât qu'une touffe de cheveux; ils ſe ſoumirent à cette opération, quoiqu'elle ne pût ſe faire qu'avec beaucoup de ſouffrances & de difficulté, les Indiens n'ayant point de meilleurs inſtrumens que des pierres aiguiſées pour couper les cheveux. De la Vega obſerve à ce ſujet, qu'il ſuffiſoit aux Eſpagnols d'avoir introduit parmi les Indiens l'uſage des ciſeaux, des miroirs & des peignes, pour mériter tout l'or & l'argent de ce pays. Une autre marque de diſtinction particuliere à la Famille Royale, étoit d'avoir les oreilles percées; cette opération ſe faiſoit avec une épine, & l'ouverture devenoit enſuite aſſez conſidérable pour y paſſer une eſpece de petite poulie à laquelle étoit attaché un large pendant. Dans la ſuite des temps, l'Inca, pour augmenter les priviléges du peuple, lui accorda une faveur extraordinaire, en lui permettant de jouir de cette marque de diſtinction en commun avec la Famille Royale. La derniere diſtinction

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

que Manco-Capac se proposa, afin de conserver un certain degré de vénération pour le Sang Royal, & sur-tout pour l'Inca, consistoit à porter une guirlande de différentes couleurs, qui faisoit plusieurs fois le tour de sa tête en forme de turban. Ce bandeau royal fut nommé *Llauta*, & ces trois marques de distinction furent observées pendant quelque temps avec beaucoup d'exactitude ; mais dans la suite elles furent accordées au peuple avec peu de différence ; par exemple, on lui permit de porter le llauta, à condition qu'il seroit noir : ses oreilles furent percées, mais l'ouverture ni les pendans n'étoient point aussi larges que ceux des Princes. Enfin les habitans obtinrent tant de prérogatives, qu'ils se raserent la tête ; mais ils portoient une touffe de cheveux plus considérable que ceux de la Famille Royale. On auroit pu croire que le peuple auroit méprisé des priviléges aussi incommodes & aussi désagréables, cependant il est certain que la multitude se soumet toujours aux marques d'honneur les plus ridicules, & qu'elle court même après tout ce qui semble l'égaler à ses supérieurs, ou la mettre au dessus de ses égaux.

Pour mettre certaines différences entre les nations & les Tribus, y maintenir la subordination & l'ordre nécessaire à la Société, l'Inca leur appropria certaines marques par le moyen desquelles il étoit facile de les distinguer. La nation nommée *Mayca* reçut ordre de porter une guirlande de paille de l'épaisseur d'un doigt. La Tribu nommée *Roques* étoit distinguée par une houpe de laine blanche : d'autres Tribus avoient des pendans d'oreilles de roseau commun ; les

pendans des autres avoient différentes formes; quelques-uns avoient des pendans de roseau qui étoient entrelacés autour de leurs oreilles, & ils avoient tous des marques particulieres, par lesquelles on pouvoit connoître sur le champ de quelle Tribu ils étoient. Ces distinctions n'étoient point l'ouvrage du caprice, mais elles étoient fondées sur la raison, & elles avoient pour but le bon ordre dans la Société; par ce moyen, il étoit facile aux Magistrats de connoître l'auteur de quelque crime, & d'obliger les Chefs de la Tribu de l'accusé à le punir suivant la Loi qu'il avoit violée, & à venger les opprimés.

Telles étoient les Loix établies par Manco-Capac, Législateur souverain d'une nation grossiere & sauvage. Elles furent reçues par les Péruviens avec applaudissement & reconnoissance. Transportés de l'abondance dont ils jouissoient, ils rapportoient tout à la bonté de l'Inca, qui les avoit tirés du rang des bêtes, & leur avoit fait goûter les douceurs de la société; qui leur avoit appris les Arts qui font le bonheur de la vie humaine; les avoit instruits dans les Loix naturelles qui favorisent les bonnes mœurs & cimentent l'union & la concorde parmi les hommes; & qui leur avoit fait connoître & adorer le Soleil, la source de la lumiere & de la chaleur, & le dispensateur de tous les biens. Ils regardoient l'Inca comme la cause seconde, qui agissoit immédiatement sous la direction du premier & illustre auteur de toutes choses.

Après un regne heureux de trente à quarante ans, Manco-Capac sentant ses forces diminuer, & voyant le flambeau de ses jours presque éteint,

SECT XIII. *Histoire de l'Amerique.*

fit assembler sa famille, qui étoit fort nombreuse, avec ses principaux sujets, dans la ville de Cuzco, & il leur fit une harangue longue & étudiée, qu'il nomma son testament, dans laquelle il recommanda à son fils & son héritier un véritable amour pour ses sujets, & au peuple la fidélité, le zele & l'obéissance au Souverain & aux Loix. C'étoit, disoit-il, un des préceptes que le Soleil leur pere lui recommandoit particuliérement toutes les fois qu'il étoit éloigné de ses sujets. Il avertissoit ses enfans en particulier de se ressouvenir dans toutes leurs actions qu'ils étoient descendus du Soleil, & de ne rien faire d'indigne de leur origine, de rendre leurs hommages à cet astre glorieux, comme doivent faire des enfans redevables de toute leur félicité à l'auteur de leur existence, d'obéir à ses Loix & à ses commandemens, afin que leurs sujets, à leur exemple, fussent excités à adorer la Divinité. Il leur conseilloit d'animer les Indiens par des actes de piété, de douceur & de clémence, qu'ils devoient regarder comme les moyens les plus propres pour s'assurer de leur fidélité; il ajoutoit que les Monarques qui ne fondoient leur puissance que sur la crainte qu'ils imprimoient à leurs sujets, n'étoient ni heureux ni véritablement respectables. Il leur disoit enfin, que, comme il étoit sur le point de s'envoler au Ciel, pour se reposer dans les bras de son pere le Soleil, il espéroit qu'ils vivroient tous ensemble dans une paix & une union parfaite; & qu'il veilleroit d'en haut sur leur conduite, & leur apporteroit du secours & des consolations dans toutes les extrémités où ils se trouveroient réduits,

pourvu qu'ils méritassent ses faveurs. En finissant ces mots, il expira. Ses sujets pleurerent sa mort comme s'ils avoient vu la fin de leur bonheur. Ils célébrerent pieusement la mémoire de ses funérailles pendant trois mois, & prirent un soin particulier d'embaumer son corps, pour ne point perdre de vue un objet qui leur étoit si cher & si précieux. En un mot, Manco-Capac paroît avoir été un Prince d'un si rare génie, qu'on ne doit point être surpris que les Indiens aient cru qu'il tiroit son origine de la Divinité. On ne doit pas non plus s'étonner de la vénération superstitieuse qu'ils avoient pour la mémoire & pour la postérité d'un Monarque dont ils avoient reçu les plus grandes faveurs, & qui, après les avoir fait sortir de la barbarie où ils croupissoient, leur avoit procuré les avantages d'un Gouvernement fixe & réglé, & les avoit instruits des devoirs de l'humanité.

*Sinchi Roca, second Inca.*

Sinchi Roca hérita de toute la puissance & de toute l'autorité de l'Inca ; il étoit son fils aîné, & il l'avoit eu de Coya Mama sa femme & sa sœur. Le peuple approuva cette élection, qui étoit conforme aux Loix établies par Manco Capac, concernant la succession. Sinchi Roca avoit à peine la guirlande impériale, qu'à l'imitation de son pere, il épousa sa sœur la Princesse Mama Oello, ou Mama Cora, afin que ses enfans eussent droit à la succession du côté paternel & maternel. Une pareille alliance étoit défendue à tous les sujets, de quelque état ou condition qu'ils fussent ; le mariage dans un certain degré de parenté étoit puni par les Loix ; mais le Prince avoit un privilége exclusif que lui avoit accordé son grand-

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

pere le Soleil ; car il étoit extrêmement chéri des Péruviens. La Société étoit alors bien affermie, & il n'étoit pas difficile de perfectionner les réglemens que Manco-Capac avoit été obligé d'établir pour un peuple ignorant & barbare. Ce fut sous ce regne, si on en juge suivant l'ordre que de la Vega a observé dans son Histoire, que l'Empire du Pérou fut divisé en quatre parties, nommées *Tavantinsuya*, représentant les quatre points cardinaux du ciel, l'est, l'ouest, le nord & le sud, dont la ville de Cuzco faisoit le centre. On subdivisa les grandes parties en moindres districts ; on enregistra les habitans, & on les divisa en Décuries, sur chacune desquelles on avoit nommé un Décurion. Ainsi dix familles faisoient les moindres parties du peuple ; cinquante de ces familles formoient une classe supérieure, sur laquelle il y avoit un Magistrat, & deux de ces classes composoient un troisieme Ordre, nommé *Centaine.* De cette maniere le nombre alloit en croissant jusqu'à mille familles, & c'étoit la classe la plus considérable ; chaque Décurion des petites divisions étoit obligé d'examiner si aucune des familles qui étoient sous leur direction ne manquoit des choses nécessaires à la vie, ou des moyens nécessaires pour employer son industrie. Il étoit chargé de distribuer le blé pour semer, la laine pour les manufactures, & les matériaux pour les bâtimens. On lui avoit confié le soin des malades ; il veilloit enfin sur la conduite & sur les mœurs de ceux qui lui étoient soumis, & il rendoit compte à ses Supérieurs des crimes dont ils étoient coupables, leur abandonnant le soin de punir les

grandes fautes, & se réservant le pouvoir de réprimer & de corriger celles qui étoient d'une moindre conséquence. Ce Décurion inférieur avoit toujours le droit de régler tous les petits différens, & de prévenir les querelles & les procès. C'étoit, en un mot, une espece de Magistrat subordonné, pour conserver la paix & le bon ordre dans la Société; & lorsqu'il s'agissoit de quelques affaires importantes, il avoit recours au jugement de ses Supérieurs. Le peuple, de son côté, pouvoit en appeler à un Tribunal supérieur, s'il croyoit sa décision injuste; & lorsque le Décurion commettoit quelques crimes, on le bannissoit, ou on le condamnoit à quelque autre punition, suivant la nature de la faute. S'il s'élevoit des différens entre deux provinces, ils étoient soumis à la décision des Commissaires que l'Inca nommoit à cet effet, quand la matiere étoit d'une trop grande importance pour être rapportée au jugement d'un seul individu, qui d'ailleurs auroit nécessairement encouru l'inimitié du parti qu'il auroit condamné (*a*).

Les Officiers d'un rang supérieur étoient sujets aux mêmes punitions que les simples Décurions, lorsqu'ils violoient les Loix. Il y avoit un Censeur général, pour veiller sur la conduite de tous les Officiers & Ministres publics de l'Etat;

---

(*a*) Les vûes politiques des Péruviens dans la division de leur Empire, & dans l'établissement des Décurions, paroissent bien fondées par l'expression *Chunca Cunayci*, qui correspond exactement au mot latin *Decurio*, c'est-à-dire, *Decan* & *Cura*, Officier qui veille sur dix familles. La Vega, l. II, c. V.

Sect. XIII. *Histoire de l'Amerique.*

il faisoit son rapport à l'Inca même, & il condamnoit, sans espoir de rémission, à la mort la plus honteuse, tous ceux qui s'étoient rendus coupables d'oppression & de rapine. On observoit de près la conduite des parens & des chefs de famille : c'étoit, selon eux, une chose de la derniere importance pour l'Etat, que d'élever les enfans dans la modestie & la décence. Les parens, & même les Décurions, étoient responsables de leurs fautes, & peut-être aucune nation moderne, la Chinoise exceptée, ne prenoit plus de soin de réprimer les passions des jeunes gens, de les accoutumer à obéir aux Loix & à leurs parens, & à respecter leurs Supérieurs. Ces sages réglemens formerent le caractere des Péruviens, dès l'origine de leur Gouvernement, à la douceur & à la modestie, ce qui leur faisoit naturellement aimer l'ordre, & concevoir de l'horreur pour tout ce qui blessoit la pudeur.

L'ordre étoit si bien établi dans les différentes classes, & elles se correspondoient de maniere que les Décurions & les Officiers publics n'avoient pas de peine à rendre compte à leurs Supérieurs des changemens qui arrivoient dans leurs districts, du nombre des morts, des naissances, des mariages, & des changemens de domiciles; ainsi les Incas étoient toujours parfaitement instruits de l'état de leurs provinces, du nombre de leurs sujets, & de la quantité de troupes & de revenus que l'on pouvoit en espérer, si on en avoit besoin. On les instruisoit aussi de tous les malheurs que ces provinces essuyoient, soit par l'eau, le feu, la tempête ou la peste, & le Gouvernement leur fournissoit

auſſi-tôt des ſecours proportionnés à leurs pertes, ſoit en diminuant les taxes, ou en leur faiſant certains prêts. Les Hiſtoriens Eſpagnols avouent eux-mêmes que l'on pourroit nommer les Incas à juſte titre » les peres & les protecteurs de leurs » ſujets, & les amis des pauvres «; & les Péruviens étoient ſi reconnoiſſans des bienfaits de leurs Souverains, obſervoient les Loix, & obéiſſoient à leurs Incas avec un reſpect ſi marqué, que pendant une année entiere il ne ſe faiſoit ſouvent qu'une exécution dans ce vaſte Empire, qui avoit plus de mille lieues d'étendue, ſi l'on en croit la Vega.

En temps de guerre, les Généraux & les Capitaines avoient la même autorité ſur les ſoldats, que les Décurions pendant la paix. On enregiſtroit exactement tous les nouveaux nés, & les morts de chaque compagnie; & on avoit un ſoin particulier d'empêcher les ſoldats de piller les villes ou les provinces dont ils s'étoient rendus maîtres : on leur accordoit auſſi-tôt toutes les prérogatives & les avantages des Péruviens, ſi les Incas pouvoient compter ſur leur fidélité. Les Officiers inférieurs rendoient leurs comptes ſur ces matieres à leurs Supérieurs, & ceux-ci faiſoient paſſer leurs rapports à la Cour, par le moyen de certains nœuds de différentes couleurs; c'étoit chez les Péruviens une eſpece d'Arithmétique, dont nous aurons occaſion de parler plus particuliérement dans la ſuite; nous n'en faiſons mention ici, que pour faire connoître que cette méthode étoit en uſage dès le regne de Sinchi Roca. Outre ces réglemens & ordonnances, il eſt à propos d'ajouter que cet Inca établit une

Loi qui défendoit de punir les crimes par des amendes pécuniaires; la punition sembloit toujours insuffisante, à moins qu'elle ne détruisît le mal; toute autre satisfaction auroit donné aux riches la liberté de violer les Loix. Si un grand Seigneur ou un Gouverneur se révoltoit, & qu'il fût par conséquent condamné à mort, ses enfans héritoient néanmoins de ses biens; mais on les avertissoit de tâcher d'éviter l'écueil où leur pere avoit fait naufrage; on regardoit comme une grande injustice de punir des enfans innocens pour les crimes de leur pere coupable. Pareillement, si on déposoit un Gouverneur ou un Officier d'un emploi héréditaire dans sa famille, son plus proche héritier lui succédoit: cette regle avoit aussi lieu dans l'armée, avec quelques exceptions; cet usage fournissoit à l'Inca les moyens de connoître & de récompenser le mérite. Les Juges n'avoient aucun pouvoir de modérer la sévérité des Loix, ni d'en augmenter la rigueur; & quoique l'on puisse juger que c'est une méthode barbare de regarder toutes les fautes contre la Société, dès qu'elles méritoient le nom de crimes, comme dignes de mort sans aucune distinction, cependant, en considération de l'avantage public qui en résulte, cette regle ne sçauroit passer pour injuste & déraisonnable.

Les Historiens Espagnols assurent que l'Inca n'étoit point soumis aux Loix, parce qu'on ne pouvoit censurer sa conduite; c'est une erreur que Garcilasso corrige en démontrant que le Souverain, aussi bien que le sujet, étoit tenu d'observer certaines maximes; & que s'il venoit à les mépriser, il étoit déposé, dégradé, & même

punì

qui comme un Auca ou traître. Il ajoute que, si peu d'entre eux subirent cette punition, ce fut l'effet du respect que le peuple leur portoit, car il les regardoit comme les enfans d'un Dieu, & par conséquent il les estimoit incapables de faire aucun mal; il ajoute qu'ils n'éprouvoient pas tant de tentations que les personnes privées. Leur ambition & leurs désirs étoient satisfaits autant qu'il étoit possible. Le luxe ni l'avarice ne pouvoient les engager à commettre des actions jugées criminelles dans les sujets, parce que ces deux passions étoient entiérement satisfaites. Les crimes contre l'Etat étoient les seuls punissables dans les Incas; on supposoit qu'ils ne pouvoient commettre ceux qui avoient rapport aux particuliers; & nous verrons dans le cours de cette Histoire, qu'on déposa un Monarque pour sa lâcheté & sa négligence.

L'Historien Royal, après avoir fait mention des changemens arrivés sous le regne de Sinchi Roca, continue à nous faire connoître les autres actions de ce Prince, qui tiroit son nom de sa prudence & de sa valeur extraordinaire; *Sinchi* signifie prudent, & *Roca* vaillant. On avoit à peine solennisé les funérailles du dernier Inca, avec une magnificence proportionnée à son rang, que le jeune Prince ceignit sa tête de la guirlande royale; telle étoit la cérémonie du couronnement, & elle fut faite avec une grande solennité. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il fit assembler les principaux Officiers que son pere lui avoit nommés, & leur déclara qu'il avoit intention d'étendre les limites de son Empire, & de se montrer digne de la

ſouveraine autorité ; qu'il vouloit marcher en perſonne contre pluſieurs nations vers le Sud, pour les forcer à reconnoître ſa ſouveraineté, à adorer le Soleil, & à ſe ſoumettre aux Loix & aux Réglemens de ſon pere Manco-Capac. Sinchi Roca aſſuroit que ſon deſſein principal étoit d'engager ces nations à reconnoître la Divinité, & de les faire ſortir de l'état de barbarie où ils vivoient, pour les civiliſer & leur faire obſerver les regles de la Société; cependant il étoit ſur-tout porté à cette entrepriſe par le déſir de ſignaler ſa valeur. Il n'étoit pas difficile d'obtenir le conſentement de ſon Conſeil; les Officiers approuverent unanimement le deſſein de l'Inca, & déclarerent qu'ils étoient diſpoſés à l'accompagner par-tout où il jugeroit à propos. En conſéquence il ſe mit en marche à la tête d'une nombreuſe armée, & il ordonna à des Hérauts de publier devant lui le deſſein de cette expédition; il trouva peu d'occaſion de ſignaler ſon courage.

Les Indiens obſervoient l'ordre, les habits & la bonne mine des ſoldats de l'Inca, & ils crurent aiſément ce qu'on leur avoit dit, qu'il tiroit ſon origine du Soleil; en conſéquence ils ne firent aucune réſiſtance. Il ſoumit de cette maniere, par le moyen de la perſuaſion & de l'exemple, pluſieurs nations au delà de la Chanarra, & retourna à Cuzco, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & la tranquillité. Il ajoutoit chaque année de nouvelles provinces à ſes Etats, ſans répandre de ſang. Sinchi Roca aimoit mieux vaincre par la perſuaſion que par la force des armes, & il réuſſiſſoit à merveille.

Cependant il est probable que l'armée formidable de l'Inca donnoit de la force à ses argumens, & engageoit les Indiens à renoncer à leur liberté; car il est rare de voir des hommes assez dépouillés de préjugés en faveur des anciennes coutumes, quelque absurdes qu'elles soient, pour les abandonner aussi-tôt qu'on leur en fait voir le ridicule, ou pour quitter leur Religion afin d'en embrasser une meilleure, sans aucune violence.



Sinchi Roca, après un long regne pendant lequel il ne fit rien de mémorable, excepté les Loix qu'il publia & les provinces qu'il réduisit en sa puissance, déclara, à l'exemple de son pere, son intention d'aller se reposer avec son grand-pere le Soleil; il mourut aussi-tôt après, & eut pour successeur Lloque Yupanqui, son fils légitime, Prince qui donnoit alors de grandes espérances par son génie. Ce Monarque laissa en outre un grand nombre d'enfans qu'il eut de ses femmes & de ses concubines; on les regardoit tous comme héritiers légitimes, parce qu'ils étoient descendus du sang des Incas du côté de leurs meres, principalement les enfans des Caciques & des Princes; mais on avoit sur-tout égard au droit d'aînesse, & aux enfans des femmes chéries; on les nommoit ordinairement *Reines* ou *Impératrices*, comme une marque de préférence.

*Lloque Yupanqui, troisieme Inca.*

L'Inca Lloque Yupanqui, ainsi nommé parce qu'il se servoit de la main gauche, fut déclaré Inca du Pérou : il fut moin pacifique que son prédécesseur (*a*). Après avoir examiné scru-

(*a*) La Vega nous apprend qu'Yupanqui est un mot Pé-

puleusement l'état de ses finances, il résolut d'étendre ses frontieres suivant l'usage établi par ses prédécesseurs. Au lieu d'avoir recours aux harangues & à la persuasion, moyens qui avoient si bien réussi à son pere, Lloque préféra les armes, & commença les hostilités contre toutes les nations qui balançoient à se soumettre à son autorité. Il leur déclara d'abord qu'il les traiteroit avec toute la rigueur de la guerre, si elles ne se rangeoient aussi-tôt sous son obéissance; il arriva par cette conduite, que Lloque fut moins aimé & plus craint que son pere dans toutes les provinces. Il s'avança, à la tête d'une nombreuse armée, dans un pays nommé *Cana*, & il envoya des Députés aux naturels du pays, pour les engager à quitter leur vie sauvage, à former des Sociétés, à se soumettre au gouvernement établi par les enfans du Soleil, & à reconnoître cet astre pour leur Divinité.

Le peuple effrayé promit tout ce qu'on exigeoit de lui, mais il demanda quelque temps pour s'instruire des particularités de ces obligations; & après qu'on lui eut appris la police qui régnoit parmi les Péruviens & les Loix des Incas, il ne fit aucune difficulté d'avouer qu'un tel gouvernement étoit bien préférable à une vie sauvage; en conséquence il fut reçu au nombre des sujets de l'Inca, & il partagea avec eux tous les avantages qui résultent d'une Société civi-

---

ruvien, qui exprime l'union des vertus supposées dans le Monarque; & que l'on auroit cru coupable d'un sacrilége tout autre qui auroit pris ce titre. l. II, c. VIII.

lisée. On laissa, dans le pays de Cana, des personnes capables d'instruire les habitans dans l'agriculture & les autres Arts, & l'Inca s'avança pour faire la conquête d'une autre province dont les habitans étoient fiers, belliqueux, opiniâtres, insensibles aux préceptes & aux exemples, & que par conséquent on ne pouvoit soumettre que par la force des armes.

Ils persisterent dans la résolution de conserver leur liberté au péril de leur vie, & ils causerent plus de trouble à l'Inca, que ses prédécesseurs n'en avoient éprouvé dans toutes leurs conquêtes. On livra bataille, & l'on combattit avec tant de furie & d'acharnement, qu'aucun des deux partis ne voulut céder la victoire, quoique le champ de bataille fût couvert de morts ; ils se retirerent de chaque côté dans des places de sûreté, où ils se fortifierent pour prévenir les attaques soudaines de l'ennemi, & ils se préparerent à recommencer les hostilités.

Suivant ce que Garcilasso rapporte de ces Sauvages, il paroît qu'ils avoient quelque idée de l'art militaire; cependant ce qu'il en dit annonce que toute subordination leur étoit étrangere. Ils firent une sortie sur l'ennemi, & engagerent les troupes de l'Inca, malgré elles, dans une infinité d'escarmouches. Voyant que les Péruviens évitoient de sortir de leurs retranchemens, les Barbares imputerent cette précaution à la crainte ; ils devinrent plus hardis, & tomberent sur l'Inca avec toutes leurs troupes, pénétrerent jusqu'au camp royal, & on eut tant de peine à les repousser, que Lloque ne voyant pas de possibilité de les soumettre sans une armée puissante, fit venir un

renfort considérable. Il craignoit la honte & les conséquences d'une défaite qui auroit pu encourager les autres nations à secouer le joug ; c'est pourquoi il rassembla toutes ses troupes, livra bataille, & après un combat obstiné, où il périt un grand nombre de combattans de chaque côté, il remporta une victoire complette. Les Barbares n'ont jamais osé depuis paroître en corps, mais ils ont conservé leur liberté en se retirant dans des forêts, dans des antres, & sur les montagnes. L'Inca ne vouloit point les détruire par l'épée, mais les réduire par la famine. Il les renferma si étroitement dans des déserts avec son armée, qu'après plusieurs mois ils se trouverent entiérement épuisés, & ils furent obligés de reconnoître sa puissance & son autorité souveraine ; ils lui promirent fidélité & obéissance ; par ce moyen, ils l'appaiserent, & détournerent l'orage qui les menaçoit. Cette conquête fut suivie de la prise de Purara, où Lloque fit bâtir plusieurs forteresses & il retourna ensuite triomphant à Cuzco, après avoir laissé des garnisons, des Gouverneurs & des Instituteurs dans les provinces qu'il avoit conquises.

De retour dans sa capitale, l'Inca consacra son temps à faire fleurir les Beaux Arts & veiller au gouvernement de son Empire. Il composa des Loix, fit de nouveaux réglemens relatifs aux circonstances, & introduisit le luxe dans la vie civile. Mais comme son génie le portoit à l'art militaire, il ne put demeurer long-temps dans l'inaction ; il s'avança vers les frontieres de ses conquêtes, pour faire de nouveaux progrès, réduire les Indiens, & éten-

dre ſes Etats. Les Barbares d'Ayviri avoient eu l'audace de mépriſer ſes ordres, tandis que toutes les autres nations ſe ſoumettoient entiérement à tout ce qu'exigeoit d'eux l'illuſtre deſcendant du Soleil. Cependant, pour affermir ſon autorité, Lloque leva auſſi-tôt une armée de neuf mille hommes, à la tête de laquelle il marcha dans les diſtricts de Poneac Colla & d'Hatun Colla. Il envoya devant lui des Ambaſſadeurs, pour engager les peuples à ſe ſoumettre volontairement, & pour leur repréſenter les conſéquences funeſtes de l'opiniâtreté des Barbares d'Ayviri.

Les habitans de Colla écouterent les remontrances des Ambaſſadeurs, firent aſſembler leurs Chefs, & conclurent, dans une aſſemblée générale, que les calamités & les malheurs que d'autres provinces avoient éprouvées, étoient des châtimens du Ciel, pour punir la réſiſtance qu'ils avoient faite aux enfans du Tout-puiſſant; ils ſe déclarerent unanimement ſujets & vaſſaux de l'Inca, adorateurs du Soleil, & obſervateurs fideles des Loix qu'il lui plairoit leur impoſer. Après cette réſolution, ils allerent au devant de l'Inca, & le reçurent en chantant, au ſon de leurs inſtrumens de muſique & au bruit de leurs acclamations; par ce moyen, ils gagnerent la faveur du Prince. L'Inca leur fit des préſens conſidérables, & bâtit, dans leur pays, un grand nombre de temples.

Cette nation augmentoit conſidérablement la monarchie Péruvienne. Les Collas étoient compoſés de différentes nations venues des bords du grand lac Titicaca, qu'ils nommoient leur *Mere*,

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

& auquel ils faisoient chaque année des sacrifices. Les unes prétendoient descendre d'une grande fontaine ; d'autres reconnoissoient pour ancêtres de certains hommes sauvages qui habitoient des antres auxquels elles offroient aussi des sacrifices ; d'autres affirmoient qu'elles tiroient leur origine d'une certaine riviere dont elles regardoient le poisson comme sacré. Mais la Divinité généralement reconnue, étoit un belier blanc ; ces peuples lui offroient du suif, & lui immoloient des agneaux. Au lieu de ces Divinités, l'Inca établit le Soleil comme le Dieu suprême, en présence duquel tous les autres s'évanouirent & furent anéantis. Il établit aussi plusieurs réglemens civils, & réprima la dissolution des filles du pays ; elles établissoient leur réputation en se prostituant continuellement avant le mariage ; mais elles étoient obligées de garder à leurs maris une fidélité à toute épreuve.

Après avoir ainsi pourvu à la Religion & au Gouvernement des vaincus, l'Inca revint à Cuzco couvert de gloire ; il vouloit donner à ses nouveaux sujets le temps de goûter les douceurs & les avantages de son Gouvernement, & de faire part de leur félicité aux nations étrangeres, pour les exciter à désirer le même bonheur. Il fut reçu à Cuzco avec les plus grandes démonstrations de joie. Il y passa quelques années occupé du bonheur de son peuple ; il donna encore un libre cours à son humeur guerriere. Il résolut de visiter les confins de son Empire, dans l'intention de faire de nouvelles conquêtes, de procurer à ses sujets la satisfaction de voir leur Monarque, & de remédier par sa présence aux

abus qui s'étoient gliſſés dans le Gouvernement, par la négligence & la corruption de ſes Miniſtres. Pour cette expédition, Lloque leva une armée de dix mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança dans la province de Chucuytu, & commença par envoyer des Ambaſſadeurs, pour ſommer les peuples de ſe ſoumettre. Il n'eut pas beſoin d'employer la violence; ils virent les avantages qu'ils retireroient de leur obéiſſance, & s'abandonnerent volontairement à la conduite d'un Monarque, avec la protection duquel ils ſe flattoient d'un bonheur réel & d'une ſécurité parfaite. Ils furent ſi bien reçus & comblés de tant de faveurs, que le bruit de leur félicité engagea toutes les nations, juſqu'à l'embouchure du lac Titicaca, à ſuivre leur exemple. Elles furent toutes reçues favorablement; on leur apprit tous les Arts néceſſaires à la vie; enſuite l'Inca congédia ſon armée, à la réſerve de quelques compagnies, pour la ſûreté de ſa perſonne & le maintien de la dignité royale. Il publia de nouvelles Loix, & établit des réglemens pour l'adminiſtration de la Juſtice. Les principales provinces regarderent ces Loix comme une preuve évidente de ſa bonté, & une autorité ſans bornes fut le fruit de ſa prudence.

Il apprit par expérience, que la perſuaſion & la bienfaiſance étoient plus propres à étendre ſon Empire, que la force des armes; c'eſt pourquoi il tâcha d'engager les étrangers à ſe mettre ſous ſa protection, en leur parlant de piété & d'humanité. On publioit ſes rares qualités; il étoit regardé comme le pere de ſes ſujets, & reſpecté comme fils du Soleil, cet aſtre bienfai-

ſant qui répand ſa lumiere indifféremment dans toutes les parties du monde, qui échauffe, anime, & donne la vie à toute la Nature. Sa renommée s'étendit d'abord juſques aux Andes, & bientôt après, toutes les nations diſperſées dans ce vaſte pays reconnurent ſon autorité ſans réſiſtance; cependant, pour aſſurer ſes conquêtes, il envoya une armée de dix mille hommes vers ces montagnes, ſous la conduite de ſes cinq freres, auxquels il ordonna expreſſément de n'uſer de rigueur que dans une grande néceſſité.

Le récit des miracles opérés par les deſcendans du Soleil, qui avoient changé la nature de l'homme, fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de ce peuple ſimple & crédule, qu'il ſe ſoumit ſans peine à un Monarque ſi extraordinaire. Il employa trois ans à civiliſer ces Barbares; ils étoient ſi ſtupides, dit Garcilaſſo, qu'ils ne concevoient les premiers principes des Arts qu'on leur enſeignoit, qu'avec beaucoup de difficulté. Lorſqu'ils eurent fait des progrès ſuffiſans, on nomma des Gouverneurs pour adminiſtrer la Juſtice au nom de l'Inca, & on leur laiſſa des ſoldats pour les protéger & les défendre contre les attaques des Barbares leurs voiſins.

Cependant Lloque s'occupa à viſiter ſes provinces & à encourager l'induſtrie, les Arts, perfectionna la culture des terres, éleva des édifices publics, fit des aqueducs, de grands chemins & des ponts pour faciliter le commerce entre les différentes provinces. Il crut alors que ſes Etats étoient aſſez vaſtes, car il vouloit les gouverner avec juſtice, & veiller à leur conſervation; en conſéquence il retourna à Cuzco pour

passer le reste de ses jours en paix. Il s'appliqua uniquement à rendre la justice à ses sujets, & à leur donner des marques de sa tendresse ; & afin que les provinces éloignées ne fussent pas opprimées pendant sa résidence dans la capitale, il envoya Mayta-Capac, son fils aîné & son héritier, avec ordre de parcourir tous ses Etats ; il le fit accompagner par des personnes prudentes & expérimentées, pour qu'il pût examiner si la justice étoit bien administrée, se gagner l'affection du peuple sur lequel il devoit régner, acquérir de l'expérience dans les affaires publiques, & se rendre capable de gouverner.

Lorsqu'il se vit affoibli par l'âge & les infirmités, & qu'il s'apperçut que sa mort étoit prochaine, il fit assembler ses enfans, ses freres, ses parens, & les principaux d'entre ses sujets ; il leur recommanda en forme de testament, le plus grand respect pour les Loix & les Ordonnances que ses ancêtres avoient publiées, l'affection la plus tendre envers ses sujets, l'observation la plus scrupuleuse de la justice & de l'équité, l'encouragement des Arts & de l'industrie, un soin particulier des mœurs des habitans, d'où dépendoit la sûreté du Monarque & le bonheur de son peuple. Enfin il ordonna aux Officiers, aux Lieutenans & aux Gouverneurs des provinces, de protéger & soulager les pauvres, d'être obéissans & fideles au Souverain, de vivre ensemble dans une étroite union, tandis qu'il se reposeroit dans les régions célestes, & qu'il recevroit de son illustre aïeul la récompense de son travail ; d'augmenter le bonheur de ses sujets, & d'exécuter ses dernieres volontés. Peu de temps

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

après Lloque mourut avec la réputation du plus grand Capitaine & du plus grand homme d'Etat qui fût monté sur le trône du Pérou ; il étoit également admiré pour les qualités de l'esprit & du cœur.

*Mayta-Capac, quatrieme Inca.*

Mayta-Capac, après avoir rendu les derniers devoirs à son pere, auquel il succéda, fit un voyage dans ses différentes provinces, pour examiner la conduite de ses Ministres, corriger tous les abus, & déposer les Magistrats qui se servoient de l'autorité de l'Inca pour opprimer le peuple. Il avoit fait cette tournée du vivant de son pere; mais il étoit encore fort jeune, &, sous la tutelle de ses parens & de ses Conseillers, il ne pouvoit montrer les talens qu'il avoit reçus de la Nature. Quand il se vit revêtu de la souveraine autorité, il résolut d'adopter toutes les maximes du plus sage de ses aïeux ; & comme la coutume de faire une expédition au commencement de chaque nouveau regne avoit toujours été suivie d'un heureux succès, le jeune Inca jugea nécessaire de conserver un usage fondé sur la plus profonde politique. Pendant son voyage, il donna tant de marques de libéralité, de courage & de générosité, à ses Officiers & ses sujets d'un rang inférieur, que tous les habitans admiroient la vaste étendue de son génie, sa prudence, son habileté, & cet heureux assemblage de vertus qui brilloient dans ce jeune Monarque.

Après avoir fait tous les réglemens qu'il s'étoit proposés dans son voyage, il forma le plan d'une expédition, sans autre dessein que celui d'étendre ses Etats, & il déguisa son ambition sous le spécieux prétexte de réformer & de civiliser

des nations barbares. Dans cette vûe, il leva une armée de douze mille hommes, sous le commandement de quatre Généraux expérimentés; il marcha à la tête de ces troupes dans la province de Callao, où est l'embouchure du fameux lac Titicaca. Les habitans de ce pays étoient dociles, simples, & ingénieux, ce qui rendoit leur soumission plus désirable, & l'Inca l'entreprit avec beaucoup d'empressement. Il arriva au lac, le passa avec son armée sur des radeaux construits avec un art merveilleux, & somma ensuite les habitans de se soumettre à son Gouvernement. La terreur que leur inspira l'armée de l'Inca, jointe à sa réputation, engagea facilement ce peuple à recevoir un joug qu'il n'étoit pas en état de rejeter; & l'Inca immortalisa cet événement comme la premiere conquête de son regne, par une espece de montagne artificielle qu'il fit élever à une telle hauteur, que si elle n'étoit pas posée sur des pierres de tailles rangées avec ordre, on la prendroit pour une montagne naturelle couverte de bois (*a*).

(*a*) Il y a encore dans cette province un grand nombre d'autres monumens merveilleux, qui annoncent beaucoup de travail & de génie; il paroît assez probable qu'ils doivent leur origine à Mayta Capac I, qui a conquis ce pays, quoique les naturels assurent qu'ils existoient plusieurs siecles avant sa naissance. Outre les autres travaux, on remarque une muraille faite de pierres posées les unes sur les autres; elles sont d'une taille si énorme, que tous les spectateurs en sont étonnés, & qu'ils conçoivent une opinion favorable de l'invention & de l'industrie de ces Barbares. Il y a de plus divers édifices admirables, dont les portiques sont d'une grande magni-

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

L'Inca dirigea ensuite sa marche vers la province d'Hatunpacassa, district situé de l'autre côté de la riviere, & pour soumettre les habitans, il n'eut recours qu'à la persuasion. Il leur apprit la maniere de cultiver les terres, & l'art de vivre en société. De là l'Inca entra dans un pays nommé *Cacyaviri*, où les habitans vivoient dans de grands villages séparés & indépendans, sans autre gouvernement que le droit paternel que chacun exerçoit sur sa famille. A la nouvelle de son approche, les habitans s'assemblerent sur le haut d'une colline sacrée, à laquelle ils rendoient les honneurs qui ne sont dus qu'à la Divinité, avec intention de lui disputer l'entrée du pays. Ils se fortifierent d'un rempart de gazon, & firent des provisions considérables; les hommes, les femmes & les enfans travailloient avec la plus grande activité à une fortification dont ils espéroient leur sûreté & leur liberté.

Lorsque l'Inca leur fit dire qu'il n'avoit point dessein de les faire mourir ni de les rendre esclaves, mais de leur apprendre les Arts nécessaires au bonheur & à l'agrément de la vie, ils rejeterent cette proposition avec dédain; alors Mayta-Capac divisa son armée en quatre corps, & assiégea les ennemis pour les réduire par la famine. Les habitans de Callao se défendirent avec vigueur, firent de fréquentes sorties, & observant que l'Inca évitoit le combat, ils attri-

ficence. On en trouve de trente pieds de haut sur quinze de large. Vid. Garcilasso, l. III, c. II.

buerent sa conduite à la crainte, & ils se précipiterent sur lui sans ordre ni mesure : l'Inca dut à leur témérité une victoire qu'il n'auroit pu obtenir par sa valeur. Selon la tradition du pays, les Dieux combattirent visiblement contre ces Barbares ; toutes les pierres qu'ils jetoient & les fleches qu'ils lançoient revenoient sur eux avec une double force, ce qui les surprit & les épouvanta tellement, qu'ils se soumirent aussi-tôt à la volonté du vainqueur.

Ils s'avancerent en meilleur ordre qu'ils n'avoient fait pendant le combat, pour implorer la clémence de l'Inca & obtenir leur pardon. Les enfans sortirent les premiers des retranchemens; ils étoient suivis de leurs meres, & ensuite des vieillards; les capitaines & les soldats marchoient les derniers, les mains liées & la corde au cou, pour donner à entendre qu'ils se reconnoissoient dignes de mort, pour s'être opposés à la volonté des descendans du Soleil. Lorsqu'ils furent arrivés en présence de l'Inca, ils se prosternerent tous à ses pieds, léchant la terre avec la plus grande humilité, & ils l'honorerent du titre de fils de Phébus & de représentant de ce grand Dieu. Les Officiers s'approcherent ensuite du Monarque, & après un court éloge, ils le supplierent avec beaucoup d'instance de vouloir accepter leurs vies pour la punition de leurs crimes. Cet événement, quoique confirmé par Garcilasso, paroît bien difficile à croire de la part d'un peuple barbare, accoutumé à vivre libre & indépendant, & ignorant toute subordination. Le généreux Inca, touché de leurs prieres, les fit délier, leur accorda la vie & même la

liberté dont ils faisoient beaucoup plus de cas; & il les assura avec la plus grande douceur, que dans cette expédition il ne s'étoit proposé d'autre dessein que celui de leur enseigner plusieurs Arts capables de leur procurer un véritable bonheur. Il conclut ensuite une espece de traité avec les Chefs, qu'il obligea au nom du peuple de lui rendre hommage, en s'agenouillant du genou gauche; ils reconnoissoient par-là qu'ils seroient toujours soumis à l'Inca, qui, pour se gagner leur affection, leur permit de toucher sa personne sacrée, honneur qui n'avoit été accordé qu'à ceux du sang royal.

Après avoir établi certaines Loix & certains réglemens relatifs au gouvernement de ce peuple, & avoir nommé des Officiers & des Magistrats pour leur rendre la justice, il fit son entrée triomphante à Cuzco au milieu des cris de joie des habitans.

Après quelque temps de repos, l'Inca poursuivit ses projets belliqueux; il envoya quatre Généraux célebres avec une armée vers les parties occidentales, & leur ordonna de s'avancer le long de la côte de la mér de Zur, & de faire usage de toute leur éloquence pour engager les habitans à le reconnoître pour Souverain; s'ils étoient obstinés & rebelles, d'avoir recours à la force, & de leur déclarer une guerre ouverte. Les Généraux firent de grandes provisions; se mirent ensuite en marche, passerent des montagnes couvertes de neige, firent l'espace de trente lieues dans un pays désert, & arriverent enfin sur les frontieres de la province de Chucuna, qu'ils trouverent bien peuplée.

Epouvantés

Epouvantés à l'approche d'une armée, les naturels du pays bâtirent un fort, & s'y retirerent avec leurs femmes & leurs enfans. Les Généraux de l'Inca les sommerent de se rendre, & sur leur refus, ils les bloquerent de toutes parts, avec intention de les réduire par la famine, & sans tremper leurs mains dans le sang humain, ce qui leur réussit. La faim obligea les peres de détacher leurs enfans pour chercher des provisions, & ils étoient à peine sortis du fort, qu'ils étoient faits prisonniers; cependant on les traita avec tant de douceur, que les assiégés conçurent une meilleure opinion de l'ennemi, se soumirent tous à l'Inca, & reçurent de bonne volonté la Religion & les Loix que ses Généraux jugerent à propos de leur prescrire.

Lorsque l'Inca fut instruit de la conquête de ce pays & de la fidélité des habitans, il y envoya deux Colonies, & y bâtit une forteresse, où il mit une garnison nombreuse pour assurer sa conquête. Il abolit l'horrible usage d'empoisonner, qui étoit familier aux naturels du pays, en ordonnant que les coupables seroient brûlés vifs avec tous leurs effets. Cette Loi fut reçue si favorablement même par les naturels du pays, qui connoissoient les suites funestes de cette coutume abominable, qu'ils découvrirent aussitôt à l'Inca ceux qui avoient commis ce crime, & le supplice auquel ils furent condamnés suffit pour détruire cet usage barbare. On dit que le poison subtil dont ils se servoient avoit des qualités extraordinaires, & si parfaitement connues de ceux qui s'en servoient, qu'il étoit en leur pouvoir de produire l'effet qu'ils jugeoient à

propos, ou sur l'esprit ou sur le corps. Les uns étoient couverts de lepres, les autres de clous, de flegmons, d'ulceres; ceux-ci devenoient stupides; ceux-là foux ou frénétiques, selon le caprice de l'auteur de ces empoisonnemens. C'est ce que rapporte l'Historien Royal; & nous laissons au Lecteur à juger du degré de confiance que mérite cette anecdote.

Cette expédition fut suivie d'une paix de plusieurs années, pendant laquelle on jouit d'une tranquillité parfaite, tant dans l'intérieur du pays qu'au dehors. L'Inca se livra tout entier à la politique civile, & travailla moins à la grandeur de ses sujets, qu'à leur félicité : néanmoins son ambition, qui n'étoit modérée que par la prudence, se réveilla sans aucun sujet apparent, & Mayta-Capac fit des préparatifs pour une autre expédition, en vûe d'étendre ses Etats. L'expérience lui avoit peut-être appris qu'il avoit assez de qualités pour gouverner un Empire plus vaste, ou il crut qu'il étoit nécessaire d'entretenir le goût de l'Art militaire en exerçant ses troupes à manier les armes. Il se mit à la tête d'une armée, & entra dans le pays de Llaracasia, dont les habitans se soumirent dès qu'ils l'apperçurent, & ils le reconnurent pour leur Souverain. La réputation de ses armes s'étoit répandue dans toutes les parties de l'Amérique méridionale, & plusieurs nations suivirent l'exemple des Llaracassiens, & particuliérement les habitans d'une province nommée *Sancovan*, qui se soumirent sans résistance.

Après avoir établi sa Religion dans les provinces qu'il venoit de conquérir, & leur avoir

donné des Loix, Mayta Capac passa dans le Pacassa, où il ne rencontra pas plus d'obstacles à ses conquêtes, que dans les autres pays qu'il avoit parcourus. » Tout, dit Garcilasso, se prosternoit devant lui avec l'obéissance & le respect » qui sont dus à un Prince qui tiroit son ori- » gine du Soleil «. Cependant les affaires changerent bientôt de face. Comme il alloit à Huychu, quatorze mille Barbares de différentes nations, qui s'étoient réunis pour défendre leurs priviléges & leur liberté naturelle, lui disputerent le passage d'une petite riviere. Mayta-Capac, qui ne vouloit point en venir à la derniere extrémité, envoya plusieurs fois vers l'ennemi, pour lui offrir des conditions de paix ; mais ils les rejeterent avec dédain, parce qu'ils étoient persuadés que la crainte seule avoit dicté cette modération. Cependant l'Inca continuoit à faire des propositions d'accommodement, ce qui anima tellement le courage des Barbares, qu'ils attaquerent son camp avec une grande impétuosité, & ils pénétrerent presque jusqu'à l'étendard royal avant qu'on pût les repousser. La confusion avec laquelle cet assaut fut livré, ne laissa pas douter Mayta-Capac de sa supériorité, & de la facilité avec laquelle il accableroit l'ennemi en bataille rangée ; mais il évita si long-temps de verser du sang, que ses soldats commençoient à murmurer & à douter de son courage. Ils crioient tous d'une voix, que l'insolence de l'ennemi n'étoit plus supportable, à moins que l'Inca ne voulût perdre la réputation qu'il avoit acquise par sa valeur.

L'Inca tâcha de modérer la fureur de ses

ſoldats, en leur rappelant que telle avoit été la coutume de ſes ancêtres ; & que c'étoit le commandement de ſon aïeul, le Soleil, d'épargner le ſang des nations les plus ſauvages, & de travailler à leur félicité ; de n'avoir recours aux armes que dans la plus preſſante néceſſité ; de les traiter avec douceur, & de ſouffrir même leur mépris avec patience ; en un mot, de ne point détruire des habitans ignorans, ſous prétexte de les rendre heureux. Ces diſcours appaiſerent quelque temps l'ardeur de ſes troupes ; cependant les ennemis devinrent ſi inſolens, que ſes Capitaines le convainquirent de la néceſſité d'en venir aux mains. On rangea l'armée en bataille, & les deux partis combattirent auſſi-tôt avec une fureur & un acharnement incroyable. L'ennemi agiſſoit pour conſerver ſa liberté, & l'armée de l'Inca avoit en vue l'honneur de ſon Prince. On donna de part & d'autre des preuves de la plus grande intrépidité ; le champ de bataille étoit couvert de morts & de bleſſés : cependant le courage des Barbares cauſa leur déroute ; ils étoient trop animés pour ſuivre les regles de la prudence, & l'ordre requis par la diſcipline. Ils s'avançoient en foule en pouſſant des cris de joie, & ils ſe précipitoient ſur les armes des ennemis ſans crainte & ſans réflexion ; ils rendoient par-là facile la victoire qui auroit pu être douteuſe. Il y eut ſix mille de ces Barbares de tués, & autant de bleſſés ; ils quitterent néanmoins le champ de bataille avec une contenance ferme & réſolue, qui menaçoit l'Inca d'un nouvel aſſaut, dès qu'ils auroient repris haleine ; & il eſt aſſez probable

qu'ils auroient plutôt péri jusqu'au dernier, que de céder la victoire, si l'obscurité de la nuit ne les eût obligés de se retirer.

Le lendemain matin, leur ardeur se modéra, lorsqu'ils virent le champ de bataille couvert de morts, & leur nombre considérablement diminué; leur impétuosité se calma, & ils perdirent aussitôt leur ancien courage. Les douleurs de leurs blessures, l'engourdissement & la roideur de leurs membres, causés par la fatigue du jour précédent, les mirent hors d'état de renouveler le combat, & ils consentirent enfin à implorer la miséricorde & la clémence de l'Inca. Il est vrai que plusieurs jeunes soldats proposerent de s'ouvrir un passage les armes à la main, à travers l'armée Péruvienne, qui, pendant la nuit, avoit pris possession des passages du champ de bataille; mais cette proposition fut désapprouvée par les Généraux plus expérimentés, qui conclurent que ce seroit une folie de leur part de vouloir mesurer leurs forces, dans l'état où ils étoient, contre un ennemi auquel ils n'avoient pu résister avec toutes leurs forces & toute leur vigueur. On avoit à peine formé la résolution de se soumettre, que les Barbares vaincus marcherent vers le camp de l'Inca; ils étoient désarmés, & tout à-fait nus; les Chefs avoient les mains liées, & les femmes suivoient en poussant d'horribles hurlemens; elles se frappoient la poitrine & s'arrachoient les cheveux. Ils s'agenouillerent devant l'Inca, & lui dirent de la maniere la plus touchante, qu'ayant commis un crime qui ne pouvoit être pardonné, la seule grace qu'ils lui demandoient, étoit de ne les point

exposer à des châtimens honteux, mais d'ordonner à ses soldats de les passer au fil de l'épée.

On ne sçauroit exprimer la joie qu'ils firent paroître, lorsque l'Inca leur dit qu'il n'étoit point venu pour les détruire, mais pour les secourir, les consoler, & instruire les ignorans; pour les civiliser, corriger leurs mœurs, & leur apprendre à connoître & à honorer le vrai Dieu, & enfin l'art de se procurer tous les avantages & les nécessités de la vie; il ajouta que c'étoit dans cette vûe qu'il couroit de pays en pays par ordre du Soleil, son aïeul, & qu'il supportoit beaucoup de fatigues & de peines, sans aucun autre motif que celui d'établir un gouvernement raisonnable parmi des nations qui ne différoient des brutes que par la forme; qu'à la vérité, leur opiniâtreté méritoit le châtiment le plus rigoureux, mais qu'il vouloit pardonner même aux plus criminels d'entre eux, à condition qu'ils changeroient de mœurs, qu'ils adoreroient le Soleil, & qu'ils obéiroient à cet astre bienfaisant, sous la protection duquel ils pouvoient espérer tous les avantages du repos & de la prospérité. Il fit ensuite délier les Chefs, panser les blessés; il les régala tous de ce qui se trouva de meilleur dans son camp, & les renvoya pleins d'admiration pour sa générosité, sa justice & sa clémence, & entiérement résolus à lui être soumis & fideles.

La nouvelle de la défaite sanglante des habitans de Colla (c'étoit le nom de ces Barbares) se répandit parmi toutes les nations voisines, & cet événement fut regardé comme un châti-

ment que le Soleil avoit infligé à ces Indiens rebelles, qui avoient refusé les conditions avantageuses qui leur étoient offertes, & qui avoient méprisé les propositions de l'Inca. Cette terreur devint si générale, que plusieurs nations, qui avoient pris les armes pour s'opposer aux conquêtes de Mayta-Capac, & qui étoient même déjà campées, ne songerent plus à faire la guerre; elles résolurent de se mettre sous la protection d'un Prince également célebre par sa valeur guerriere, par sa piété & sa justice. Elles furent reçues favorablement, & on leur accorda des privileges considérables; elles publierent de toutes parts que l'Inca étoit véritablement descendu du Soleil. Tous les Barbares qui habitoient depuis Huachu jusqu'à Collamac, dans l'espace de trente lieues, & ensuite ceux de la partie orientale jusqu'aux Andes, montagnes couvertes de neige, se soumirent. L'Inca, après avoir employé trois années à faire ces expéditions, & avoir augmenté considérablement ses États, retourna triomphant à Cuzco.

Mayta-Capac, qui avoit un génie actif, regardoit comme perdu dans l'indolence, le temps qu'il passoit dans sa capitale; il jugea qu'il n'avoit rempli les devoirs d'un Monarque, qu'en réformant les nations sauvages, & en augmentant la puissance & la grandeur de ses sujets. Plein de ces idées, un an s'étoit à peine écoulé depuis son retour, qu'il fit des préparatifs pour une nouvelle expédition, dont la difficulté lui faisoit espérer une renommée immortelle, & une réputation égale à celle du plus illustre de ses prédécesseurs. Il conçut alors le dessein de sou-

mettre cette vaste étendue de pays, située à l'ouest de la capitale, & habitée par des nations sauvages & belliqueuses.

Comme il s'attendoit à une grande résistance, il leva une armée nombreuse, à la tête de laquelle il résolut de passer la riviere d'Apurimac; c'étoit l'entreprise la plus hardie qu'on eût encore tentée. Comment, sur une riviere aussi large & aussi rapide, jeter un pont assez solide pour soutenir le poids d'une armée formidable? Cette considération embarrassoit les Indiens les plus expérimentés qui furent consultés à ce sujet; cependant l'Inca trouva une ressource dans son propre génie. Il fit faire de grosses cordes avec de l'osier souple & délié, il en fit attacher un bout d'un côté de la riviere, & fit porter l'autre de l'autre côté par des Indiens bons nageurs; à ces cordes il attacha de gros fagots d'osier entrelacés avec des broussailles, pour servir de fondement au pont; il fit jeter par-dessus des poutres qu'il prit soin d'attacher des deux côtés pour la sûreté des passagers. C'est ainsi que l'Inca vint à bout de son entreprise, qui fut regardée comme une invention extraordinaire: on y faisoit chaque année des changemens avantageux, & cet ouvrage passoit, du temps de Garcilasso, pour un des monumens les plus ingénieux de l'antiquité, chez les anciens Péruviens. On envoya des détachemens sur ce pont, pour prévenir les desseins que les ennemis pourroient former de le détruire; mais cette précaution étoit inutile.

Les Indiens, étonnés de cet édifice admirable, l'attribuerent à quelque puissante Divinité. Il n'en fallut pas davantage pour les déterminer à se

ſoumettre : ils auroient cru ſe rendre coupables de la plus grande impiété, en s'oppoſant à ceux que les Dieux favoriſoient d'une maniere ſi particuliere. Quelques habitans, nommés *Villili*, furent les ſeuls qui oſaſſent faire quelque réſiſtance, & ils furent bientôt ſoumis; ils s'enfermerent ſans avoir des proviſions néceſſaires, dans une forteresſe, où l'Inca les aſſiégea, & en peu de jours ils furent réduits à de telles extrémités, qu'ils ſe trouverent obligés de ſe rendre à diſcrétion.

Dans la province de Contiſuyu, l'Inca fit une chauſſée dans des terres marécageuſes, pour faciliter la marche de ſes troupes, & favoriſer l'induſtrie & le commerce des naturels du pays entre eux. Il avoit tellement cet ouvrage à cœur, qu'il y travailloit lui-même pour encourager ſes ſoldats; il aidoit à lever & à poſer les groſſes pierres deſtinées à ſervir de fondement. Garcilaſſo rapporte que de ſon temps, les Indiens avoient une grande vénération pour cette chauſſée, à cauſe de ſon antiquité & de ſon utilité, & ſur-tout parce que cet ouvrage avoit été fait en partie par les mains ſacrées de l'Inca. Pour cette raiſon, elle fut conſervée en très-bon état pendant pluſieurs ſiecles; il y avoit des Inſpecteurs qui faiſoient remplacer avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie les pierres qui venoient à manquer.

L'Inca paſſa ſur cette nouvelle digue pour entrer dans la contrée d'Allea, où il rencontra les naturels du pays dans un paſſage difficile & eſcarpé : ils crurent pouvoir réſiſter à toute ſon armée; mais l'Inca s'approcha avec tant de pré-

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

caution, qu'il chassa l'ennemi & le réduisit à l'obéissance, sans, pour ainsi dire, répandre de sang. De là il s'avança vers le lac Perihuana Cocha, ou la mer des Penguins (les Indiens donnoient le nom de mer à tout grand amas d'eau); & il passa ensuite dans la province d'Arani jusqu'à la vallée d'Araqueba; il réduisoit à son obéissance tous les peuples qui se trouvoient sur son chemin, & étendit ainsi considérablement les limites de son Empire. Nous rapportons toutes ces particularités, pour montrer de quelle maniere un Etat si petit dans son origine, parvint par degré à la puissance & à la grandeur où les Espagnols le trouverent.

L'Inca trouva peu d'obstacles à ses conquêtes; la plupart des nations barbares venoient se ranger sous ses drapeaux, à la nouvelle des miracles qu'il avoit opérés, des dangers qu'il avoit surmontés, & de la divinité de son origine. Il envoya plusieurs Colonies dans la fertile vallée d'Arequeba, qui étoit auparavant entiérement déserte; il établit une forme de Gouvernement dans les différentes provinces, & le peuple apprit par expérience à considérer la perte de sa liberté comme le plus grand bonheur qu'il pût espérer, puisqu'il ne faisoit qu'échanger une liberté barbare avec les charmes d'une Société civilisée & d'un Gouvernement bien administré.

Après avoir nommé des Magistrats pour veiller à l'exécution des Loix, & pour faire exécuter ses ordres, il retourna à Cuzco, & fut reçu avec les acclamations qu'il pouvoit attendre d'un peuple dont il étoit adoré. Il récompensa tous ceux qui s'étoient distingués, & congédia son ar-

mée ; il renonça alors à toute expédition militaire, se livra entiérement au repos, & jouit paisiblement de la gloire qu'il avoit acquise par sa valeur & son activité. Il fit dans cet intervalle d'excellentes institutions civiles ; il fonda entre autres des hôpitaux en faveur des vieillards & des infirmes. Ses successeurs les augmenterent, & leur accorderent de grands priviléges. Ce fut la derniere action mémorable de l'Inca Mayta Capac, qui mourut dans la trentieme année de son regne, couvert d'honneur & de gloire.

*Capac Yupanqui, cinquieme Inca.*

C'étoit une coutume scrupuleusement observée par les Incas, de ne prendre les rênes du Gouvernement qu'après avoir rendu les derniers devoirs au défunt Monarque, avec toute la pompe convenable à son rang, & après avoir fait enterrer son corps avec la plus grande solennité. Capac Yupanqui, fils aîné de Mayta-Capac, & de la Reine Mama-Caca, respecta cet usage, & ne ceignit sa tête de la guirlande impériale, qu'après qu'on eut rendu les honneurs funebres à son pere. Il prit alors tous les droits de la souveraine autorité, & commença son regne par visiter ses Etats. Il s'informa de la conduite des Magistrats, & de la maniere dont la justice étoit administrée parmi ses sujets. Il employa deux années dans ce voyage, & lorsqu'il fut de retour à Cuzco, il fit lever des troupes pour l'année suivante ; il se proposoit de suivre l'ancienne coutume observée par ses ancêtres ; il vouloit, à leur exemple, donner des marques de sa valeur au commencement de son regne, & augmenter ses Etats en y ajoutant les pays de Centifuya, situés à l'est de Cuzco.

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

Pour faciliter l'exécution de son dessein, il fit jeter un autre pont sur la riviere d'Apurimac, sur le modele de celui que son pere avoit fait, mais dont l'exécution étoit plus difficile, parce que la riviere étoit plus large dans cet endroit. Quoi qu'il en soit, ce pont, d'une magnificence incomparable à celle du premier, ne fut jamais aussi estimé; son plus grand défaut étoit celui de la nouveauté. L'Inca passa cette riviere de bonne heure à la tête de vingt mille hommes; il dirigea sa marche à travers les belles campagnes d'Yanatucaca, qui étoient habitées par plus de trente nations différentes, qui venoient toutes au devant de Capac Yupanqui, les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards & les jeunes gens, en chantant, dansant, & en faisant éclater les transports de la plus grande joie. Le principal de ces peuples étoit nommé *Piti*: les Chefs furent si transportés du bon accueil que l'Inca leur avoit fait, & des présens qu'ils avoient reçus de sa main libérale, qu'ils publierent ses louanges dans tous les pays voisins, & engagerent aisément les habitans à suivre leur exemple, & à se soumettre au gouvernement de l'illustre descendant du Soleil. De là il passa dans le pays d'Amayra, où quatre-vingts nations au moins s'étoient réunies pour s'opposer aux desseins de l'Inca. Elles s'étoient fortifiées dans une espece d'enclos de gazon, où l'armée Royale les assiégea de toutes parts pendant un mois, & les obligea de se rendre à discrétion, & de reconnoître l'Inca pour leur Souverain. Quelques Historiens disent qu'elles ne voulurent se soumettre à l'Inca, que lorsqu'il leur eut promis & même juré, par

la divinité de ſon origine, qu'il entreroit dans Uncafuyu, province voiſine, & qu'il réduiroit ſous ſon obéiſſance les habitans qui vivoient de vol & de rapine, & qui étoient leurs ennemis implacables.

Capac Yupanqui, ſuivant la promeſſe qu'il avoit faite aux nations conquiſes d'Amayra, ſomma les Seigneurs d'Uncafuyu de paroître devant lui. Ayant été établi Souverain de toutes ces contrées par ſon aïeul le Soleil, il prétendoit avoir droit de juger tous les différens entre ces nations, de les forcer à reconnoître le vrai Dieu, & d'établir, tant dans la Religion que dans le Gouvernement, les uſages & les coutumes qu'il croiroit les plus propres à faire le bonheur des habitans. Ces Barbares firent une réponſe fiere & hautaine; ils s'aſſemblerent pour délibérer ſur les meſures néceſſaires, & ils convinrent unanimement de faire ſavoir à l'Inca, qu'ils n'étoient pas accoutumés aux ſoumiſſions qu'il demandoit, ni à recevoir des Loix d'un Prince qu'ils ne connoiſſoient point; que s'il avoit à faire à eux, il les trouveroit dans leurs habitations prêts à le recevoir les armes à la main; qu'il ſe vantoit en vain d'être deſcendu du Soleil, ce qui ne les intéreſſoit aucunement, car ils n'avoient pour cet aſtre aucun reſpect particulier; d'ailleurs, qu'ils avoient leurs Dieux, dont ils avoient éprouvé trop ſouvent la protection & la bonté, pour les échanger avec aucun autre. Ils déclaroient que c'étoit-là leur réponſe finale, & que ſi elle déplaiſoit à l'Inca, ils l'invitoient à s'en venger ſur le champ de bataille, comme un ſoldat brave & courageux.

L'Inca ayant reçu cette réponſe, tint Conſeil

avec ses Officiers : on résolut de surprendre l'ennemi, & de pénétrer dans l'intérieur du pays, sans lui donner le temps de s'assembler ; on espéroit par ce moyen les épouvanter, & les obliger à se rendre sans verser de sang. Tout réussit comme on l'avoit espéré ; on fit un détachement de huit mille hommes, qui marcherent avec tant de diligence, qu'ils déconcerterent entiérement les Barbares surpris de voir une armée au sein de leur pays, lorsqu'ils étoient persuadés qu'ils ne pouvoient pas arriver sur leurs frontieres avant un mois. Incapables de résister, ils commencerent à se repentir de la réponse offensante qu'ils avoient faite à l'Inca, & après avoir tenu Conseil à ce sujet, ils résolurent de suivre l'exemple des nations voisines, & de se mériter comme elles la clémence & la faveur du Souverain, par l'attachement & la fidélité la plus inviolable. Les Chefs se prosternerent devant l'Inca, en attendant les terribles effets de son ressentiment; mais il les reçut si favorablement, qu'ils cesserent bientôt de craindre, & le regarderent comme leur Ange tutélaire. Il leur dit que quand il considéroit leur barbarie & leur ignorance, il n'étoit pas surpris de les voir refuser ses bienfaits; mais qu'il étoit certain que lorsqu'ils auroient éprouvé les avantages des Arts nécessaires au bonheur de la vie, ils béniroient l'instant où ils avoient été persuadés de se soumettre aux Loix des Péruviens, de les imiter dans leurs mœurs, & d'entrer dans leur société. Pour terminer toutes querelles entre eux & leurs voisins, relativement aux limites de leurs jurisdictions, l'Inca fit marquer les frontieres par de grandes pierres qu'il

fit poser à certaine distance, & il jugea avec tant d'impartialité, que tous les partis demeurerent entiérement satisfaits de ses décisions. Les Chefs lui baiserent les mains avec une profonde humilité, & le prierent de leur donner un Gouverneur; & lorsqu'il eut déclaré qu'il avoit dessein de passer quelques semaines à Chirirqui, les Nobles le porterent dans une chaise d'or sur leurs épaules.



C'étoit une des conquêtes les plus avantageuses que les Incas eussent faites jusqu'alors; ce pays étoit riche en pâturages, en troupeaux, & en mines précieuses; cependant, au lieu de satisfaire son ambition, cette conquête ne fit que l'exciter à de nouvelles entreprises. Il employa quelque temps à l'administration du Gouvernement, & croyant qu'il lui seroit désavantageux de permettre à ses soldats de négliger l'Art militaire en leur accordant un trop long repos, il fit faire des préparatifs pour une nouvelle expédition au commencement de l'année suivante. L'Inca ne conduisit pas en personne cette entreprise contre les Quechoas; mais il nomma son frere Capitaine général, & lui donna pour Conseillers quatre Princes du Sang expérimentés dans l'Art de la guerre. Le Prince entra aussi-tôt en campagne à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, s'avança dans la province de Catapompa, où il épouvanta tellement les habitans, qu'ils résolurent, d'un consentement unanime, de reconnoître l'Inca pour leur Souverain.

Ils s'assemblerent en grand nombre devant le Général, & un de leurs Oratenrs lui adressa le

discours suivant : » Général, nous te recevons » de bon cœur, parce que tu vas nous donner » un nouvel être, & nous accorder l'honneur » d'être les sujets de ce grand Prince qui tire » son origine du Soleil. Nous t'adorons comme » son frere & le Commandant de ses armées; » nous te déclarons que ton arrivée nous a » empêchés d'aller à Cuzco nous jeter aux pieds » de notre Souverain, pour le prier de nous » recevoir sous sa puissante protection. La re- » nommée de ses actions merveilleuses, tant en » temps de paix que pendant la guerre, l'a rendu » si admirable à nos yeux, que chaque jour » nous paroît un siecle; tant nous désirons le » privilége d'être reçus au nombre de ses sujets! » Nous espérons par-là d'être délivrés de la ty- » rannie & de la cruauté de nos voisins, les » habitans de Chanca & d'Hancohualla, qui nous » oppriment continuellement, après avoir op- » primé nos ancêtres; ainsi, si tu nous procures » la faveur de l'Inca, notre bonheur sera com- » plet, & nous ne cesserons de prier pour l'ac- » complissement de tous tes désirs, nous adres- » sant à ton parent le Soleil, que nous adore- » rons dans la suite avec la plus grande dévo- » tion «. Pour donner du poids à cette requête, ils firent présent d'une grande quantité d'or à l'Inca leur Souverain, comme le tribut volontaire de ses fideles sujets; ils furent reçus favorablement, & on les gouverna ensuite suivant les Loix établies dans les autres provinces.

Après avoir réglé les affaires de ce pays, le Général, Aqui Titu, conduisit son armée à travers les vastes déserts d'Huallaripa, renommés pour

pour la quantité d'or dont ils abondent ; il fit les observations nécessaires, & continua sa marche le long des plaines qui bordent vers l'Océan la fertille vallée d'Hacari, & il soumit sans coup férir tous les habitans à l'obéissance de l'Inca. Il trouva les naturels plongés dans la barbarie, & entiérement livrés à des passions honteuses & contraires à la Nature : il abolit par les Loix les plus rigoureuses & par des punitions exemplaires cette abominable pratique. On déclara que quiconque seroit convaincu de sodomie, seroit brûlé vif avec toutes ses richesses, & que ceux qui seroient seulement soupçonnés de ce crime, recevroient un traitement rigoureux, & seroient tantôt fouettés avec des courroies, & même quelquefois mis à mort, si le soupçon paroissoit bien fondé, quoiqu'il ne fût pas prouvé.

Le Général, après s'être ainsi acquitté de sa commission, retourna triomphant à Cuzco, où il fut reçu par l'Inca avec toutes les marques de faveur dont il s'étoit rendu digne par ses grands services. Il fut alors nommé Régent de l'Empire, parce que l'Inca résolut de faire une autre expédition en personne, & il emmena ses quatre Généraux en qualité de Conseillers. Lorsque les préparatifs furent faits, Capac Yupanqui quitta Cuzco, & s'avança jusqu'au lac Puria, qui servoit de frontieres aux conquêtes de son pere. Son armée étoit composée de 20,000 hommes d'élite, outre les recrues qu'il fit dans sa marche, & qui augmenterent considérablement son armée.

Une puissance si formidable ne pouvoit manquer d'imprimer du respect ; c'est pourquoi toutes les nations des environs, dans l'espace de

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

vingt lieues, envoyerent leurs Députés pour rendre hommage à l'Inca & reconnoître sa souveraineté. Il arriva entre autres des Ambassadeurs de deux puissans Seigneurs de Collasuya, qui, depuis plusieurs années, se faisoient une guerre perpétuelle. Ils se disputoient avec beaucoup d'acharnement la puissance & l'autorité; mais comme leur animosité avoit réduit le pays dans l'état le plus déplorable, ils avoient formé une résolution mutuelle de soumettre leurs différens au jugement de l'Inca; chacune des Parties le supplioit de lui accorder une audience, afin d'avoir l'honneur de lui détailler les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de son adversaire; ils affirmoient tous deux solennellement qu'ils s'en rapportoient à son jugement, de l'infaillibilité duquel ils étoient persuadés, parce qu'il étoit le descendant de cette source de lumiere dont les rayons subtils pénetrent les replis les plus secrets du cœur humain. Leur requête fut écoutée favorablement; ils se présenterent à l'Inca, se mirent à genoux, & lui baiserent les mains ensemble, afin qu'aucun ne parût avoir obtenu la préférence. Cari, dont les territoires étoient les plus proches de ceux de l'Inca, eut l'avantage de parler le premier; il fit un récit ennuyeux de leurs différens, & de ce qui y avoit donné occasion; il avoua ingénument que la jalousie, l'émulation & l'ambition étoient les motifs de cette querelle : cependant il y avoit quelque motif fondé de dispute par rapport à certaines terres, & il osoit espérer que l'Inca voudroit bien s'intéresser dans cette affaire, &, par son autorité & sa justice, terminer des guerres qui avoient désolé le pays & réduit les habitans à la misere.

Lorsqu'il eut cessé de parler, l'autre Chef adressa la parole à l'Inca, & reconnut ingénument la vérité de tout ce qu'avoit dit son adversaire; ils abandonnerentr d'un commun accord la décision de cette querelle au jugement de S. M. Péruvienne, qui fut charmée de leur simplicité & de leur franchise. L'Inca renvoya cette affaire à son Conseil; les terres en question furent divisées en parties égales; on prêta serment de s'en tenir à cette décision, d'oublier entiérement les animosités, & de demeurer sujets fideles de l'Inca, Médiateur. Ce dernier article fut inséré dans le traité, après une conférence entre les deux Chefs; ils convinrent que le Gouvernement Péruvien étoit préférable au leur, & qu'en se déterminant à se soumettre au même Souverain, ils étoient certains de ne pas franchir mutuellement les limites qu'on leur avoit prescrites, d'éviter à l'avenir tout sujet de querelle, & d'établir entre eux une alliance indissoluble.

Les différens de ces deux Chefs ainsi réglés, l'Inca donna ordre à deux de ses principaux Officiers d'aller visiter le pays, & de nommer pour Magistrats ceux qu'ils croiroient les plus capables de gouverner ses nouveaux sujets avec justice & modération, de leur enseigner les Loix & la Religion du Pérou, de les instruire dans les Arts mécaniques, & de faire naître parmi eux le goût de l'industrie & l'amour de la persévérance, qui peuvent également procurer la gloire du Monarque & le bonheur du peuple. Il retourna ensuite à Cuzco, où il fit son entrée triomphante avec une splendeur & une magnificence extraordinaire. Il étoit persuadé avec raison, que la réputation

de sa justice & de son humanité étoit plus glorieuse pour son peuple, que celle de la force & de la terreur de ses armes.

Il n'y avoit pas encore long-temps que Capac Yupanqui faisoit sa résidence dans sa capitale, lorsqu'il forma de nouveaux projets de conquêtes; il croyoit qu'il manquoit encore quelque chose à sa gloire, à sa grandeur, & à la sûreté de son Empire. Il connoissoit par expérience de quelle utilité étoient les ponts bâtis sur la riviere d'Apurimac, & il forma la résolution de rendre moins difficile le passage dans le pays de Collasuya, qu'il vouloit soumettre, en jetant un nouveau pont sur une riviere qui se décharge dans le lac Titicaca. Il donna ses ordres en conséquence, & on construisit en quelques semaines un pont, qui surpassoit les autres en beauté. Il le passa à la tête d'une armée considérable, accompagné du Prince son fils, qui étoit alors initié dans l'Art de la guerre, & auquel il vouloit apprendre par pratique de quelle maniere devoit se conduire un Général sur le champ de bataille. Lorsque l'Inca fut entré dans la province de Chaycuta, il envoya le Prince son fils avec un détachement pour sommer les habitans de se soumettre. Ils n'étoient pas d'accord sur la réponse qu'ils devoient faire; quelques-uns redoutoient la puissance de l'Inca, & ils étoient d'avis d'obéir; d'autres étoient de la même opinion, parce qu'ils préféroient le Gouvernement Péruvien au leur, & désiroient en partager les avantages avec les autres nations sauvages que l'Inca avoit reçues sous sa protection. Un troisieme parti plus hardi & plus entreprenant que les précédens, représen-

toit qu'il ſeroit honteux à une nation capable de ſe défendre, de ſe ſoumettre à l'eſclavage ſans répandre une goutte de ſang pour défendre des priviléges qui leur avoient été tranſmis par leurs ancêtres, & qui ſont les droits naturels du genre humain. En conſéquence de ces différentes opinions, on fit une réponſe ambiguë, qui tenoit de tous ces ſentimens; mais lorſque l'Inca eut déclaré qu'il ſe vengeroit s'ils faiſoient une plus longue réſiſtance, ils céderent à la crainte, & conſentirent unanimement à lui accorder une libre entrée dans leur pays, à condition que ſi ſes propoſitions n'étoient point approuvées, on pourroit les rejeter, & que les habitans conſerveroient leur liberté. L'Inca, quoiqu'en état de leur impoſer des loix, ne voulut cependant point répandre de ſang; & pour faire concevoir une opinion favorable de ſa modération & de ſa juſtice, il accepta la propoſition; il entra dans cette province, & donna auſſi-tôt aux habitans des preuves ſi convaincantes des avantages de ſes inſtitutions & de ſon gouvernement, qu'ils ne balancerent plus à lui prêter ferment de fidélité & à ſe mettre ſous ſa protection; ils célébrerent cet heureux événement en chantant & en danſant en l'honneur de l'Inca.

Après avoir pourvu au gouvernement du pays, & avoir enſeigné aux Barbares les Arts qui font le bonheur de la vie, l'Inca alla à Charcas, où ſa renommée l'avoit devancé. Les différentes nations qui habitoient ces contrées lui envoyerent leurs Ambaſſadeurs, pour l'engager à leur accorder les priviléges des ſujets de ſon Empire, de leur apprendre les Arts qui procuroient une

si grande félicité aux Péruviens, & qui les rendoient si supérieurs au reste du genre humain. Cependant ils n'étoient pas tous d'avis de reconnoître la souveraineté de l'Inca; ceux qui se mirent sous sa protection, & qui embrasserent sa Religion, le prierent de ne pas les exposer au ressentiment des autres, qui voudroient sans doute les maltraiter pour avoir renoncé aux mœurs de leurs ancêtres. L'Inca consentit à toutes leurs demandes; il employa deux années à établir l'ordre dans ce pays, retourna dans la ville impériale de Cuzco, & emmena avec lui quelques-uns des principaux habitans de Charcas, qui désiroient voir sa capitale. Il congédia ensuite son armée, & permit aux soldats de retourner dans leur pays, pour jouir en paix du fruit de leurs travaux.

Capac Yupanqui se livra alors entiérement au gouvernement de son peuple; il laissa au Prince Inca Roca le soin d'étendre les limites de son Empire par de nouvelles conquêtes. On proposa d'éloigner les bornes des Etats Péruviens du côté de Chincasuya; ce pays avoit été négligé par tous les Incas depuis Manco-Capac, parce qu'il étoit désert & stérile : on mit sur pied une armée de 20,000 hommes, à la tête de laquelle le Prince passa la riviere sur des radeaux d'osier. Il n'arriva rien de remarquable dans cette expédition; tous les Barbares se soumirent à la vue de l'armée, sans que cette victoire lui coutât une seule goutte de sang. Le Prince étoit à peine de retour à Cuzco, que son vénérable pere mourut de vieillesse, & lui céda le trône impérial, qu'il avoit occupé pendant un grand nombre d'années avec la réputation d'un Monarque prudent, politique & brave.

*Inca Roca, sixieme Monarque.*

Lorsque le jeune Prince Roca monta sur le trône, il résolut d'imiter la conduite prudente de son pere, & d'acquérir une connoissance parfaite de l'étendue & de la puissance de ses Etats, des qualités des Officiers publics, & de la maniere dont s'administroit la justice dans toutes les provinces. Dans cette vûe, il parcourut son Empire, & il employa trois ans dans ce voyage. Il fit partout où il passa, des réglemens si prudens, établit des Loix si salutaires, & montra tant de discernement, qu'il persuada les habitans qu'il étoit capable des plus grandes entreprises, qu'il égaleroit les plus fameux de ses ancêtres par sa prudence, sa politique, & par toutes les vertus nécessaires à un Souverain. Il s'avança jusqu'aux montagnes de Cordillera; dans une expédition qu'il fit à la tête d'une grande armée, la troisieme année de son regne, il réduisit plusieurs nations puissantes. La plus remarquable est celle de Chomcas, qui fit d'abord quelque résistance; elle assembla un Conseil général, pour délibérer si on accepteroit les propositions de l'Inca, ou si on lui disputeroit l'entrée du pays à force ouverte. L'Inca voyant qu'ils balançoient, résolut de terminer ce débat; il pénétra au centre de leur pays les armes à la main, & répandit la terreur parmi les habitans, de maniere qu'ils consentirent aussi-tôt à toutes ses demandes, & firent tous leurs efforts pour engager plusieurs nations voisines à suivre leur exemple, les assurant que c'étoit le seul moyen d'éviter le ressentiment de l'Inca, & de partager la félicité dont jouissoient tous ses sujets sous sa prudente administration. Ces conquêtes furent suivies de la réduction des

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

provinces d'Uramarca, de Sulla, d'Utumſulla ; & de pluſieurs autres qui renfermoient environ 40,000 familles, d'où l'on peut juger combien cette expédition étoit avantageuſe à l'Etat.

Lorſque l'Inca fut de retour à Cuzco, il paſſa quelques années à gouverner paiſiblement ſon Empire : il employoit ſon fils, le Prince Yahuarhuacac, dans toutes les affaires étrangeres ; il le chargea particuliérement de la conquête d'Antiſuya, province ſituée à l'eſt de Cuzco, au delà de laquelle aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit tenté de pénétrer. Ce Prince tiroit ſon nom d'une prophétie ſuperſtitieuſe annoncée à ſa naiſſance, que ſa vie ſeroit malheureuſe, & funeſte à l'Empire. Pour prévenir les effets de cet oracle, ſon pere prit le plus grand ſoin de ſon éducation, & il l'envoya de bonne heure en campagne pour y apprendre l'Art de la guerre, avant de devenir maître d'un vaſte Empire. Il mit ſur pied une armée de 15,000 hommes, dont il donna le commandement au jeune Prince, en lui ordonnant de la conduire au haut de la montagne de Camactucaya. C'étoit l'entrepriſe la plus difficile qui eût juſqu'alors été tentée par les Péruviens. Il vouloit par-là l'accoutumer à la fatigue, & le familiariſer avec le danger ; le Prince exécuta ſi fidélement ſa commiſſion, qu'il ne laiſſa aucun doute ſur ſon intelligence & ſon courage ; il fut cependant accuſé dans la ſuite de puſillanimité.

Par cette derniere conquête, l'Empire fut étendu du nord au ſud de plus de deux cents lieues, & de plus cent de l'eſt à l'oueſt. Le prudent Inca s'appliqua à faire cultiver cette vaſte étendue de

pays, & à l'orner de places, de jardins, de bains, & d'autres monumens publics; ce qui occupoit ses sujets, les instruisoit en même temps dans les Arts nécessaires, & ajoutoit à la magnificence de l'Etat. Il fit bâtir, pour la commodité du peuple, des greniers & des magasins sur tous les grands chemins, & il les remplit de provisions, d'habits, d'ustensiles propres au labourage, de munitions, & de toutes les choses nécessaires au Marchand, au Laboureur, à l'Artisan, & au Soldat.

Il employa plusieurs années à établir tous ces réglemens, & voyant que tout lui réussissoit dans l'intérieur de ses Etats, il songea encore à les augmenter. On avoit commencé, sous le regne précédent, la conquête des provinces nommées *Charcas*, mais on ne les avoit point achevées; cet honneur étoit réservé au fameux Roca, qui devoit rendre par-là son nom immortel. Comme on croyoit cette entreprise difficile, on leva une armée de 30,000 hommes d'élite, que l'Empereur résolut de commander en personne; il laissa le gouvernement entre les mains du Prince, auquel il donna plusieurs Conseillers, afin qu'il pût s'instruire des affaires domestiques.

Après une marche longue & pénible, il parvint enfin sur les frontieres de la province de Chuncari: il envoya des Députés aux différens habitans, pour les engager à se soumettre aux loix qu'il leur présentoit de la part de son pere le Soleil, à honorer cet astre comme le seul & vrai Dieu, à renoncer à leurs mauvaises coutumes & a leurs mœurs corrompues, à suivre les lumieres de la raison, & à exécuter les ordres qu'il leur donneroit, pour les faire vivre

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

comme des hommes. Tous les jeunes gens s'irriterent d'une demande aussi hardie ; & comptant sur leur force & leur valeur, ils étoient d'avis de livrer bataille à l'ennemi. » Quel est le Tyran, » disoient-ils, qui voudroit nous forcer à abandonner nos Dieux pour adorer une Divinité » étrangere, un Dieu qui nous est inconnu, & » qui est seulement recommandable parce qu'il est » le pere de cet Usurpateur ? De quel droit » veut-il nous obliger à quitter nos mœurs, qui » sont devenues respectables par leur ancienneté, & à abolir les coutumes sacrées qui » nous ont été transmises par nos ancêtres, » pour recevoir les nouvelles Loix qu'il veut » nous imposer, d'où naîtroient infailliblement » les taxes, les tributs, les impositions, les » services, & d'autres oppressions qui affligent » ses sujets infortunés ? Ce sont des conditions » auxquelles un peuple libre ne sçauroit se soumettre, tandis qu'il peut défendre sa liberté «.

Cependant tous les anciens étoient d'un sentiment contraire ; ils craignoient la puissance de l'Inca, à laquelle ils voyoient qu'il ne leur étoit pas possible de résister ; ils déclarerent qu'il étoit à propos d'examiner les propositions avec impartialité. Ils avoient commerce depuis plusieurs années avec les sujets de l'Inca, sans avoir jamais appris qu'il eût donné lieu aux réflexions de ces jeunes présomptueux. On leur avoit toujours dit au contraire que son joug étoit facile à supporter, qu'il gouvernoit avec équité, & qu'il avoit établi des Loix salutaires ; qu'il administroit l'Etat comme un pere de famille, & qu'il regardoit ses sujets comme ses propres enfans ; que les terres dont il s'étoit em-

paré n'étoient point en la puissance des Indiens ; que c'étoient de vastes campagnes & des déserts qu'il rendoit fertiles par l'Art de la culture, & qu'il ne demandoit point d'autres tributs que le fruit de ces terres qu'il avoit défrichées, cultivées, & ensemencées à ses frais ; & pour prouver qu'il ne vivoit point par l'oppression & la rapine, ils conseillerent aux jeunes gens de s'informer combien les Etats des Indiens avoient été améliorés les années précédentes, & de juger ensuite de la prudence du gouvernement de l'Inca par la félicité dont jouissoient ses sujets.

Telle étoit en effet la réputation de sa justice; & c'est ce qui engagea plusieurs provinces, charmées de la douceur de son administration, à se mettre volontairement sous sa protection. En conséquence on jugea plus prudent de se rendre avant d'y être forcé, pour obtenir des conditions favorables. Comme la Religion de l'Inca paroissoit un des plus grands obstacles, il faut bien considérer, dirent-ils, que le Soleil mérite plus visiblement notre adoration, à cause de sa lumiere & de sa chaleur, qu'aucune de ces idoles muettes & insensibles qu'ils fabriquoient de leurs propres mains.

Par le moyen de ces argumens & de quelques autres, les sages vieillards parvinrent enfin à faire prendre la résolution d'aller trouver l'Inca avec des présens, des fruits, & des meilleures productions du pays. Les jeunes gens se présenterent avec leurs armes, pour montrer qu'ils étoient prêts à le servir en qualité de soldats, & à favoriser ses conquêtes. L'Inca leur fit la

meilleure réception, leur donna des habits; leur fit de riches présens, & leur accorda les mêmes priviléges qu'à ses sujets. Cinq cents des jeunes habitans de ce pays furent choisis par le sort pour entrer à son service, & les autres furent envoyés pour défendre leur pays contre les attaques des Sauvages leurs voisins. En un mot, il se conduisit envers eux d'une maniere si gracieuse & avec tant d'affabilité, qu'ils s'écrierent tous dans leurs transports : » Que tu » mérites bien d'être le fils du Soleil ! que tu » es bien digne du titre de Roi ! quel droit » n'as-tu pas au nom de protecteur des pau- » vres & de consolateur des affligés ! Nous » sommes à peine devenus tes sujets, que tu » nous combles de tes faveurs & de tes bien- » faits. Puisses-tu en récompense recevoir les » bénédictions de ton pere le Soleil, & voir » toutes les nations de l'Univers prosternées » devant toi, car tu mérites véritablement des » richesses, un pouvoir absolu, & une autorité » sans bornes «. Après avoir ajouté à son Empire un espace de cent lieues, l'Inca retourna à Cuzco, où il passa en paix le reste de ses jours. Il mourut dans un âge fort avancé, après avoir régné près de cinquante ans, & avoir acquis la réputation du plus prudent, du meilleur & du plus vertueux Monarque qui eût été honoré de la guirlande impériale. Les Loix qu'il a publiées font honorer sa mémoire. Voici les plus remarquables : Il étoit défendu aux enfans du bas peuple d'apprendre les Arts libéraux & d'étudier les Belles-Lettres, parce que cela les auroit rendus fiers & hautains, & leur

auroit inſpiré du dégoût pour les Arts mécaniques, qui ſont ſi néceſſaires dans une Société : il ordonna que l'on eût le plus grand ſoin d'inſtruire les Nobles, afin de les mettre en état de remplir les devoirs de leur rang, & les fonctions de leurs dignités ; que les voleurs, les meurtriers, les adulteres & les incendiaires fuſſent pendus, dès qu'ils ſeroient convaincus ; que les enfans obéiſſent à leurs peres ; qu'ils fuſſent conſidérés comme mineurs juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans ; & que lorſqu'ils ſeroient parvenus à cet âge, on pourroit les employer dans les affaires de l'Etat.

Inca Roca fut le premier Fondateur des Ecoles à Cuzco ; les Amantas y furent établis pour inſtruire les Princes du ſang & la jeune Nobleſſe ; ils leur enſeignoient auſſi comment il falloit honorer Dieu, & leur expliquoient le véritable ſens des Loix, en leur démontrant les raiſons & les principes ſur leſquelles elles étoient fondées ; par ce moyen ils les formoient à la politique & dans l'art de gouverner, qui doit être la ſcience principale des Princes & des Grands. Les Amantas enſeignoient auſſi l'Hiſtoire, la Poéſie, la Philoſophie, l'Aſtrologie, & la Muſique. Ils prétendoient avoir quelque connoiſſance dans tous les Arts ; mais elle étoit très-bornée lorſque les Eſpagnols entrerent dans le pays. Ils enſeignoient verbalement l'Art militaire & les Sciences, & ils liſoient l'Hiſtoire & les événemens des ſiecles paſſés, par le moyen de leurs nœuds. C'étoit encore ſous les Amantas qu'on s'exerçoit dans l'éloquence, l'économie, & le gouvernement des affaires, tant publiques que

particulieres. Ce système d'éducation étoit autorisé par une Loi qui fut publiée sous son regne ; & , pour encourager les Professeurs , on leur accordoit des honoraires assez considérables , afin de leur donner plus de poids sur l'esprit de leurs éleves. Les rentes de ces maisons d'éducation furent encore augmentées par un zélé protecteur des Sciences , le petit-neveu & le successeur d'Inca Roca.

Nous terminerons ce regne par le récit de quelques bons mots que Blas Valera & Garcilasso , Historiens Espagnols , attribuent à l'Inca Roca. Lorsqu'il réfléchissoit sur l'immensité , la beauté & la splendeur des Cieux , il disoit : » Si » les Cieux sont si brillans & si éclatans , n'étant » que le trône de Rachacamac , quelle gloire & » quelle splendeur doivent environner sa per- » sonne , puisqu'il est le Créateur de toutes » choses dans le Ciel , sur la terre & dans » les eaux ? « Il disoit aussi : » Lorsqu'un enfant » est né , il croît , & meurt ensuite. Si je de- » vois adorer quelque être terrestre , ce seroit » un homme distingué par sa bonté & par sa » prudence , qui fait le bien des autres créa- » tures. Celui qui a commencé hier , arrive » à sa fin aujourd'hui. Celui qui ne sçauroit se » rendre immortel ni recouvrer la vie , n'est » point digne d'adoration «. On lui attribue un grand nombre d'autres sentences , & , s'il en est l'Auteur , elles annoncent un esprit solide & pénétrant.

Après avoir rendu les derniers devoirs à l'illustre Inca Roca , Yahuarhuacac , son fils aîné , monta sur le trône , & prit les rênes du Gouver-

*Yahuarhuacac, septieme Inca.*

nement. Son pere n'avoit rien négligé pour son instruction, & jamais Prince ne reçut une meilleure éducation, & ne fut élevé plus jeune dans les principes de la vertu. Aussi donna-t-il au commencement de son regne les espérances les plus flatteuses pour la tranquillité & le bonheur de son peuple. Comme il étoit doux & modéré, il ne chercha point à augmenter son Empire. Satisfait de ses domaines héréditaires, il ne s'appliqua qu'à gouverner avec équité, sans usurper les droits de ses voisins, sous prétexte de les faire sortir de la barbarie. On assure que certaines prédictions, publiées à sa naissance, le déterminerent à cette conduite pacifique, qu'il regardoit comme le plus sûr moyen d'éviter le danger dont il étoit menacé. Cependant, pour ne point passer son temps dans l'oisiveté, & pour l'employer à l'avantage de son peuple, il fit plusieurs tournées dans l'Empire, qu'il orna par plusieurs beaux édifices, & il acquit l'estime de ses sujets par différens actes de bienveillance & de libéralité. Comme il négligeoit cette maxime d'Etat, par laquelle les Souverains étoient tenus de donner quelque preuve de leurs qualités militaires, en ajoutant quelques nouvelles provinces à l'Empire, on se permit de douter de son courage, & on en parloit si librement, qu'enfin il se crut obligé de songer à la guerre, quoiqu'il l'eût en horreur, & qu'il ne la crût point nécessaire. Sa prévoyance fut prise pour de la timidité, & son grand amour pour la paix passa pour de la lâcheté.

En conséquence il résolut d'envoyer vingt mille hommes dans une expédition sur les fron-

tieres d'Arequeba, pour réduire une grande péninſule que ſes prédéceſſeurs avoient négligée dans le cours de leurs conquêtes. On leva une armée, & ſon frere fut nommé pour conduire cette entrepriſe. L'Inca ne voulut point y aller en perſonne, tant avoient fait d'impreſſion ſur ſon eſprit les prédictions dont nous avons parlé. Tout réuſſiſſoit au déſir du Prince; il réduiſit une vaſte étendue de pays, & l'armée retourna triomphante à Cuzco. Cet heureux ſuccès excita tellement le courage d'Yahuarhuacac, qu'il voulut devenir Conquérant, & il forma le deſſein de réduire certaines nations ſauvages & belliqueuſes qui avoient été redoutées des plus hardis de ſes ancêtres.

Cependant de ſoudaines émotions de crainte l'emportoient ſouvent ſur ſon ambition, ce qui l'engageoit à changer d'avis au milieu de ſes préparatifs. Il déclaroit à tout le monde le ſujet de ſon irréſolution, & perdoit ainſi chaque jour l'eſtime de ſes ſujets, qui regardoient la valeur comme la premiere & la plus eſſentielle des qualités d'un Monarque. Tandis qu'il étoit ainſi tourmenté par différentes paſſions, le méchant caractere de ſon fils aîné, héritier de ſes Etats, lui offrit une nouvelle affliction. Ce Prince s'étoit abandonné à toutes ſortes de débauches; il mépriſoit tous les avertiſſemens de ſon pere, & le traitoit même avec mépris. L'Inca, outré de ſa conduite, réſolut de le déshériter, comme indigne & incapable de tenir les rênes du Gouvernement de l'Empire. A l'âge de dix-neuf ans, le Prince fut banni de la Cour, & réduit au triſte emploi de garder les troupeaux du Soleil

dans

dans de charmans pâturages situés à une lieue de Cuzco. Ne pouvant se soustraire aux ordres de l'Empereur, il s'y soumit avec une complaisance affectée ; & s'acquitta soigneusement, pendant trois années, de l'occupation humiliante à laquelle on l'avoit condamné.



Ces troubles domestiques fournirent à l'Inca une occasion favorable de faire cesser tous les préparatifs de guerre, sans qu'on pût lui rien reprocher. Il ne s'occupa pendant trois ans qu'à bien gouverner son peuple, & chercha les moyens de rappeler son fils, pour lequel il avoit encore une affection paternelle malgré tous ses vices. Un jour, vers le midi le Prince disgracié entra seul dans le palais, donnant des marques d'une profonde douleur & d'un repentir sincere ; il demanda à entretenir son pere sur une matiere de la derniere importance. L'Inca crut que c'étoit un stratagême pour le tromper ; il refusa, en colere, d'admettre le Prince, & lui ordonna de se retirer au lieu qui lui avoit été fixé pour sa résidence, s'il ne vouloit pas le forcer à exécuter les Loix portées contre la désobéissance. Le Prince répondit, » qu'il n'avoit point intention de mé» priser les ordres du Souverain pour lequel il » avoit le plus profond respect ; mais qu'il obéis» soit à un autre Inca aussi puissant, qui lui » avoit ordonné de faire part à son pere d'un » secret de la derniere conséquence pour l'Em» pire du Pérou ; & que si Sa Majesté vouloit » apprendre cette nouvelle, Elle n'avoit qu'à lui » accorder une audience ; qu'autrement il s'é» toit acquitté de sa commission, & qu'il alloit » rendre compte de ses vaines tentatives «. Il

y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cette réplique, que l'Inca résolut de voir encore son fils. La curiosité de savoir quel étoit cet Inca aussi grand que lui, étoit un motif auquel il ne pouvoit résister, & qui l'engagea à accorder la demande extraordinaire de son fils. Il fut donc introduit, & il dit à son pere, » qu'étant assis » sous un de ces grands rochers qui se trouvent » dans les campagnes de Chita, où, pour obéir » aux ordres de l'Empereur, il faisoit paître les » troupeaux du Soleil, il lui étoit apparu un » homme habillé d'une maniere extraordinaire; » il avoit une barbe longue de plus d'une palme, » des habits longs & flottans, & il portoit au-» tour de son cou une espece d'animal comme » il n'en avoit jamais vu. Ce fantôme m'a parlé, » continua le Prince, & m'a dit : Approche-toi, » je suis l'enfant du Soleil, & le frere de l'Inca » Manco-Capac, le premier de ta famille; je suis » ton parent & celui de ton pere; je m'appelle » *Inca Virachoca*; je suis envoyé par ton pere le » Soleil, pour t'ordonner d'instruire promptement » mon frere l'Inca, que la plupart des Péruviens » de Chincasuya sont révoltés & réunis pour se » rendre maîtres de ses Etats, & qu'ils ont mis » sur pied une armée nombreuse, avec intention » de le déposer, anéantir l'Empire des Incas, & » introduire l'ancienne barbarie. Je t'ordonne » d'aller aussi-tôt instruire mon frere l'Inca de » tout ceci, afin qu'il puisse détourner ce mal-» heur, & faire les préparatifs nécessaires dans » une circonstance d'une aussi grande consé-» quence. Quant à toi, je te déclare que dans » quelque misere que tu te trouves, tu ne

» dois point perdre courage, car je ferai toujours prêt à te fecourir, puifque tu es ma chair & mon fang; ainfi je t'exhorte à ne rien tenter d'indigne de ta famille, de tes ancêtres, ni de l'honneur de l'Empire, car je t'affifterai dans les plus grandes néceffités «.

L'Inca put à peine s'empêcher de rire du ton d'affurance dont il rapportoit cette fable, qu'il ne doutoit point que fon méchant fils n'eût inventée pour favorifer fes deffeins : il eft en effet affez probable que ce jeune homme avoit eu recours à ce ftratagême pour rentrer dans les bonnes graces de fon pere, ou qu'il venoit d'exciter la révolte qu'il prédifoit. Quoi qu'il en foit, plufieurs des perfonnes les plus prudentes du Confeil en jugerent autrement, & avertirent férieufement l'Inca de faire toutes les recherches poffibles pour découvrir la vérité de ce rapport, & en prévenir foigneufement les fuites. Ils avoient la fuperftition d'ajouter qu'il falloit refpecter les infpirations divines, puifqu'il n'étoit pas probable que le Prince eût voulu faire croire une fourberie qu'il étoit fi facile de découvrir. Cependant on ne put engager l'Inca à ajouter foi aux paroles de fon fils, & il lui ordonna de retourner auffitôt au lieu de fon exil.

Environ trois mois après cette vifion de Viracocha (car le Prince fut ainfi nommé depuis), il courut un bruit que les habitans des provinces de Chincafuya s'étoient révoltés, & l'Inca ne voulut en rien croire ; il s'imagina que c'étoit une fuite de la vifion de fon fils. Ce bruit prenoit chaque jour de nouvelles forces; & quoique l'on n'en fût pas encore les particularités, l'en-

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

nemi avoit bloqué tous les passages, & la crainte & la consternation étoient générales. Enfin on apprit par un récit fidele, que les rebelles, après avoir mis les Gouverneurs de l'Inca à mort, s'avançoient avec une armée de quarante mille hommes, pour piller, brûler & détruire Cuzco. Ces nations, que la crainte seule avoient engagées à se soumettre, avoient caché leur ressentiment, en attendant une occasion favorable pour secouer le joug; elles profiterent de la foiblesse de l'Inca régnant, de son caractere pacifique, des différens qui s'étoient élevés entre lui & son fils, & prirent pour prétexte de leur révolte la dureté du pere. Les Gouverneurs des provinces de Charcas étoient les auteurs de cette conspiration. Haucotucalla étoit le Chef; c'étoit un jeune homme âgé de vingt-six ans, plein de feu, de vivacité & d'ambition; il ne pouvoit supporter le joug de l'Inca, quelque léger qu'il fût, & il aspiroit à la liberté & à l'autorité. Il méprisoit le caractere du Monarque actuel; il n'étoit pas raisonnable, à son avis, que des milliers d'hommes braves fussent soumis à la volonté d'un lâche, & il espéroit se voir un jour sur le trône du Pérou, auquel il ne pouvoit prétendre que par droit de conquête.

Lorsque l'Inca apprit toutes ces particularités, il fut épouvanté & interdit. La crainte l'empêcha de suivre l'avis de son Conseil, qui vouloit qu'on travaillât avec activité à faire des préparatifs pour s'opposer à l'ennemi; il croyoit voir tant d'obstacles à tout ce qu'on lui proposoit, qu'il se mit enfin dans un embarras d'où il ne pouvoit plus sortir : la garnison de la ville

n'étoit pas assez considérable pour résister aux rebelles, en attendant qu'il pût recevoir de nouveaux secours. Troublé de toutes ces circonstances, il résolut secrétement de céder au torrent qui menaçoit son Empire, & il se retira à Collasuya, où il se flattoit d'être en sûreté; c'étoit tout ce qu'il désiroit alors; il laissa la ville dans une confusion extrême, exposée à la violence des rebelles, & en proie aux troubles & aux discordes intestines.

Dans cette extrémité, chacun songeoit à soi; les uns se sauvoient sur les montagnes, d'autres alloient vers le Prince Virachoca, & tous, à l'exemple de l'Inca, abandonnerent la ville à son malheureux sort. Virachoca fut fort affligé de la tempête qui menaçoit Cuzco, mais encore plus affligé de la honteuse conduite de son pere. Il ordonna aussi à toute sa suite de se rendre à la ville, & d'empêcher la fuite des habitans, les assurant qu'il viendroit bientôt à leur secours avec une armée. Alors il s'appliqua soigneusement à rassembler les fugitifs, & après en avoir ramassé un grand nombre, il marcha avec une diligence incroyable vers son pere, qu'il trouva sur le sommet d'une montagne qui dominoit sur le camp ennemi. Il se prosterna à genoux, & parla à l'Inca en ces termes: » Comment se » peut-il faire, grand Prince, que sur un » rapport dont vous n'avez pas encore exa- » miné la vérité, vous abandonniez votre ville » & votre Cour, & que vous preniez la fuite » devant un ennemi que vous n'avez pas encore » regardé en face? Comment avez-vous pu ex- » poser le temple sacré du Soleil votre pere,

» à être profané par l'impureté de vos sujets » perfides, en leur laissant la liberté de retourner à leur culte abominable, d'offrir en sacrifice des hommes, des femmes, des enfans, » & de suivre mille autres coutumes barbares » & inhumaines que vos illustres ancêtres avoient » abolies? Quelle excuse pourrons-nous apporter » à notre Pere céleste, si nous abandonnons les » Vierges sacrées du Soleil, qui sont mises sous » notre protection, à la brutalité de nos sujets » rebelles? Que nous servira-t-il de sauver notre » vie au prix de notre honneur, de notre liberté, de notre Religion, & de tout ce qui doit » nous être cher? Pour moi, je ne consentirai » jamais que des Barbares s'emparent de Cuzco » sans rencontrer d'obstacles; ne dussé-je opposer » que ma personne seule à ce torrent, & verser, » en défendant la ville, jusqu'à la derniere » goutte de mon sang. Je me trouverois heureux de ne point survivre au bouleversement » d'un Empire, qui n'est parvenu à sa grandeur » présente que par les fatigues & les victoires » de nos glorieux ancêtres, & de n'être point » témoin de ces abominables sacrifices dans le » temple sacré fondé par les descendans du Soleil en l'honneur de leur pere. Permettez donc » à ceux qui ont du courage de me suivre, & » je leur apprendrai à mépriser une vie infame » & dégoûtante pour une mort honorable, ou » bien je les conduirai dans les sentiers du » bonheur & de la tranquillité «.

Après avoir parlé ainsi, il vit briller dans les yeux des Chefs & des soldats, qui, au nombre de quatre mille hommes, avoient suivi ce Mo-

narque dans sa honteuse retraite, un feu & un désir de combattre dont il tira un bon augure. Ils rougissoient de se voir surpasser en courage par un jeune débauché : ils se repentirent de leur lâche complaisance pour un Monarque timide ; ils résolurent de réparer leur honneur, & de favoriser la résolution hardie de l'héritier présomptif, dont les vertus étoient plus éclatantes que si elles n'avoient jamais été obscurcies.

En conséquence ils se joignirent tous à Virachoca ; il ne resta auprès de l'Inca que quelques vieillards, & ils s'avancerent vers Cuzco avec la plus grande diligence. Dans leur marche, un grand nombre de soldats se joignirent à eux, & la renommée, d'un vol rapide, annonçoit de toutes parts que le Prince Virachoca marchoit au secours de la capitale avec intention de périr en la défendant. Cette nouvelle pénétroit tous les cœurs, & y répandoit une joie & une ardeur inexprimables. Lorsqu'il entra à Cuzco, les habitans le reçurent comme l'ange tutelaire de l'Empire, envoyé par son pere le Soleil, pour prendre leur défense. La vision qu'il avoit rapportée fut alors regardée comme véritable, & elle inspira au peuple beaucoup de respect & de vénération pour sa personne. Tous ceux qui étoient en état de porter les armes venoient se ranger sous ses étendards, & en peu de jours il se trouva en état de chercher l'ennemi, au lieu de se laisser assiéger dans une ville que l'on pouvoit à peine défendre à cause de son étendue.

Cette bonne fortune augmenta considérable-

ment par un accident inespéré. Les Quechoas, ennemis mortels & implacables des Charcas, étoient les premiers qui avoient découvert la conspiration ; mais ils en avoient été instruits si tard, qu'il n'étoit pas possible d'attendre les ordres de l'Inca. Cependant ils prirent les armes, & marcherent à la défense de Cuzco, dans l'intention de donner des preuves de leur fidélité, en versant jusqu'à la derniere goutte de leur sang pour secourir la capitale. L'arrivée d'un si puissant secours ranima le courage des troupes : ils attribuoient ce bonheur imprévu à la promesse faite à Virachoca dans sa vision ; ils se persuaderent que les Dieux prenoient leur défense, & désiroient avec ardeur de commencer le combat. Le Prince profita de cette disposition, & favorisa les désirs de ses soldats, en se mettant aussi-tôt en marche du côté de la riviere d'Apurimac, sur les bords de laquelle il se proposoit de donner les premieres preuves de sa valeur, & de tenter la fortune de ses armes.

Après avoir choisi avec beaucoup de discernement un poste avantageux, il fit ranger ses troupes avec une tranquillité, une présence d'esprit & une adresse qui surprenoit d'autant plus tous les anciens Officiers, qu'ils ne le croyoient capable que de l'ardeur qu'on remarque dans les jeunes gens. L'armée ainsi rangée en bataille, il envoya des propositions de pardon, de paix & d'alliance, aux rebelles ; il leur promit de leur accorder une amnistie générale, s'ils vouloient mettre bas les armes & se retirer dans leur patrie ; mais les Charcas, qui avoient été instruits que l'Inca avoit abandonné son peuple, & qui

ſe perſuadoient que ſes troupes, découragées par cet événement, ſeroient faciles à vaincre, rejeterent ces propoſitions avec mépris. Ils s'avancerent à une demi-lieue du camp impérial, & ils envoyerent dire que la journée ſuivante décideroit lequel des deux partis auroit le pouvoir d'offrir des conditions de paix & de pardon à l'autre.

Les deux armées paſſerent toute la nuit ſous les armes; on donna le ſignal au point du jour, & le combat commença avec une furie étonnante. Virachoca lança le premier trait à l'ennemi, & fondit enſuite au milieu de leurs bataillons; il fut reçu avec un courage & une bravoure égale. Le combat fut douteux pendant quelques heures; alors cinq mille homme que le Prince avoit poſtés dans une embuſcade, vinrent charger l'ennemi en queue, & décider de la victoire. La vigueur des Charcas commençoit enfin à diminuer, & ils tomboient ſous les coups redoublés des troupes impériales, qui, les voyant fuir, les pourſuivirent avec acharnement, & profiterent de leur avantage. Il y en eut un grand nombre qui abandonnerent leur pays, lorſqu'ils apprirent que le Prince Virachoca alloit livrer bataille aux rebelles; & le Prince, pour tirer un double avantage des ſecours qui lui arrivoient, aſſura publiquement que les Dieux avoient changé les rochers & les pierres du pays en hommes, pour punir la perfidie des Barbares, & pour combattre en faveur des deſcendans du Soleil. Ce rapport animoit les Péruviens, & décourageoit les Charcas, qui n'étoient pas moins ſuperſtitieux.

Après un grand maſſacre, ils ſe retirerent, &

laisserent le Prince maître du champ de bataille; quoique sa victoire ne fût pas complette. Poursuivis par les Péruviens, ils firent volte-face; mais l'armée du Prince étoit trop fatiguée, & il ne jugea pas à propos de recommencer un nouveau combat, qui ne pouvoit lui procurer que les honneurs d'une victoire, dont les avantages lui étoient déjà assurés. Honchocuollo, le principal Officier des rebelles, fut fait prisonnier, avec un grand nombre de Chefs & de simples soldats; plusieurs milliers d'ennemis resterent sur le champ de bataille; & le Prince, charmé d'avoir vaincu dans sa premiere expédition, auroit regardé comme une victoire complette, un avantage qui n'auroit été en lui-même que médiocre. La modération de Virachoca, après la bataille, lui fut encore plus glorieuse que la valeur qu'il avoit montrée dans l'action. Il fit panser les blessés, & les traita avec beaucoup d'humanité; il s'attacha les prisonniers de distinction par son affabilité & ses qualités héroïques; & il fit une telle impression sur tous les esprits, qu'un changement si extraordinaire dans ses mœurs fut attribué à l'influence du Soleil, qui l'avoit destiné pour sauver son pays.

Les troupes étoient à peine rafraîchies, que le Prince envoya trois exprès différens pour porter ces heureuses nouvelles; un au temple du Soleil, pour instruire de son succès l'astre divin qui y présidoit; un autre au temple des Vierges choisies; & un troisieme à son pere l'Inca. Quoique les Péruviens crussent que le Soleil savoit tout, & qu'il pouvoit tout, ils traitoient cependant cette Divinité comme une créature hu-

maine, dont les facultés sont limitées, & qu'il falloit instruire des choses d'ici-bas.

Après avoir donné ces ordres, il laissa reposer ses troupes, leur procura quelque rafraîchissement, & choisit six mille des plus hardis & des plus entreprenans de ses soldats, pour l'accompagner dans la poursuite de l'ennemi; il congédia le reste de son armée, persuadé que le nombre étoit suffisant contre un reste de Barbares accablés de travaux & de fatigue, & couverts de blessures.

Dans sa marche, il prit un grand nombre de traîneurs, les traita avec bonté, & les renvoya ensuite, pour apprendre à leurs compatriotes ce qu'ils devoient attendre de la clémence du vainqueur. Les effets de cette prudente politique furent bientôt visibles; toutes les provinces des Charcas, par où il passa, se soumirent; les femmes & les enfans alloient au devant du Prince avec des branches vertes en leurs mains, criant: » O toi, véritable fils du Soleil, » qui es le secours & le protecteur des pau» vres, aie pitié de nous & pardonne nos fau» tes «! Excités par la douceur & la clémence du Prince, les hommes se soumirent aussi-tôt, & s'abandonnerent entiérement à la volonté de Virachoca, qui fit voir en sa personne toutes les qualités de ses glorieux ancêtres. L'ambition & l'amour de la gloire avoient beaucoup d'empire sur son esprit; la Nature l'avoit doué de rares qualités, quoiqu'elles eussent été obscurcies pendant quelque temps par la dissipation, & la débauche. La disgrace de son exil, le danger de son pays, la fuite honteuse de son pere, & les

circonſtances des temps, venoient de lui ouvrir les yeux ſur ſa conduite, & de développer tous les talens qui étoient naturels à ſa famille, quoique ſon pere en fût peu favoriſé. Ce fut de cette maniere qu'il ſoumit entiérement les rebelles.

Après avoir bien rétabli l'ancien Gouvernement dans les provinces, il fit à pied ſon entrée publique dans la ville de Cuzco, pour ne point paroître s'attribuer un honneur qui n'appartient qu'au Souverain ; il ſemble cependant qu'il y aſpiroit. Jamais conquérant ne reçut de plus grands honneurs ; tous les vieillards qui, par rapport à leurs infirmités, n'avoient pu l'accompagner dans le champ d'honneur, allerent alors ſe joindre à ſon triomphe ; ils lui diſoient qu'ils voudroient être encore jeunes, ſans autre motif que l'honneur de ſervir ſous ſes heureux auſpices. Sa mere, accompagnée de toutes les Dames de la Cour, alla, en chantant & en danſant, recevoir ſon fils victorieux. Quelques-unes l'embraſſoient, d'autres eſſuyoient la pouſſiere qui lui couvroit le front ; on voyoit un grand nombre de perſonnes occupées à balayer les lieux par où il devoit paſſer & à les joncher de fleurs. Il viſita le temple du Soleil au milieu de cette pompe ; il remercia cette Divinité de lui avoir accordé la faveur de vaincre ſes ennemis, & d'avoir préſervé la patrie du malheur qui la menaçoit. Il viſita enſuite le couvent des Vierges choiſies, aux prieres & à l'interceſſion deſquelles il attribuoit en grande partie ſon ſuccès ; & il quitta enſuite la ville pour aller trouver l'Inca ſon pere, & lui rendre compte de ſa conduite.

L'Inca Yahuarhuacac s'étoit caché dans les défilés de Mayra. Il y reçut son fils comme la gloire de sa famille, le conservateur de l'Etat, qui avoit su éviter les dangers & la destruction dont il étoit menacé, & en préserver la nation; cependant il paroissoit triste, confus, couvert de honte, & troublé par les remords de sa conscience. Garcilasso attribue à la jalousie le chagrin qui paroissoit au milieu de ses expressions de joie, & il tâche de justifier par-là la conduite du Prince, qui ravit à son pere la dignité impériale. Il ajoute qu'à l'entrevue publique, les Princes se dirent peu de chose; mais que tous les Indiens crurent qu'en particulier il avoit été question parmi eux de l'établissement du Gouvernement, & de savoir lequel des deux régneroit, de l'Inca qui avoit honteusement abandonné sa capitale, ou du Prince qui avoit défendu courageusement l'Empire, & qui avoit vaincu les ennemis de son pays. On se décida en faveur du dernier; ou plutôt ce Prince, qui n'ignoroit pas combien il étoit chéri du peuple, voulut satisfaire son ambition au prix du respect qu'il devoit à son pere; & ce procédé a pour toujours terni l'éclat de sa gloire.

*Virachoca, huitieme Inca.*

A quelque cause que l'on attribue cette révolution, soit à une résignation volontaire de l'ancien Inca, soit à l'ambition du Prince, ou à la volonté de la nation, il est certain que Virachoca monta sur le trône à la place de son pere. On prépara un palais pour l'ancien Souverain entre les défilés de Mayra & Quespichanca, où il pût goûter à son aise les plaisirs de la chasse & de la pêche, sans être troublé par les affaires

publiques. L'ancien Monarque conserva le privilége de porter la guirlande impériale comme une marque de sa royauté; & on le laissa même jouir de tous les autres droits de la souveraineté, excepté de l'exercice de l'autorité, qui fut entiérement dévolue au Prince : ces vains honneurs suffisoient pour satisfaire son ambition, & l'éloignement des affaires contentoit son indolence naturelle. Il passa le reste de ses jours dans une tranquillité parfaite, & il mourut dans un âge avancé, lorsque ses sujets ne songeoient plus à lui.

Le Prince étoit à peine monté sur le trône, que sa nouvelle dignité donna un nouvel éclat aux vertus héroïques qu'il avoit déjà fait briller aux yeux de tous ses sujets étonnés. On doutoit s'il étoit plus respecté à cause de la vision qu'il avoit eue, qu'admiré par la valeur & l'activité qu'il avoit montrées en combattant contre les ennemis de son pays. Personne ne doutoit qu'il ne fût sous la protection immédiate du Ciel, & le favori particulier de son pere le Soleil, dont il avoit déjà reçu le nom de *Virachoca*. Pour éterniser la mémoire de sa vision, & se conserver l'estime d'un peuple superstitieux, l'Inca fit jeter les fondemens d'un temple dans le lieu même où son oncle lui avoit apparu; & pour rappeler toutes les circonstances de sa vision, le temple étoit ouvert en haut, pour imiter la campagne où la Divinité lui apparut; on y ajouta une petite chapelle couverte de pierres, pour représenter le rocher creux sous lequel le Prince se reposoit, & une statue de pierre d'une figure humaine avec une longue barbe, une robe flottante,

& un animal qui avoit les griffes d'un lion enchaîné autour de son cou, ce qui représentoit Virachoca.

Il augmenta ainsi la vénération que les Indiens avoient pour sa personne : mais la prospérité fit sur son esprit son effet ordinaire ; elle l'enorgueillit au point, qu'il fit faire un tableau qui annonçoit le caractere de son pere, & qui, par tous les arts de la flatterie, célébroit sa supériorité. Il représentoit la fuite honteuse de l'ancien Inca, la situation déplorable de Cuzco, & sa victoire sur les rebelles. Ce tableau fut pendant un grand nombre d'années le triste monument du peu de respect de ce Prince envers son pere, & de son orgueil naturel augmenté par les succès.

Cependant Virachoca, malgré les défauts de son caractere, gouvernoit son Empire avec un applaudissement universel ; il y établit la paix, la tranquillité, l'industrie, les Arts, & généralement tout ce qui tendoit au bien de ses sujets. Il commença son regne par récompenser tous les soldats qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, & qui avoient pris les armes contre les rebelles. Dans cette marque de générosité & de reconnoissance de la part de l'Inca, ceux d'entre les Quechoas qui demeurerent fideles, ne furent point oubliés ; il leur accorda différentes immunités, entre autres le privilége de porter les cheveux courts, de se ceindre la tête d'une guirlande, & d'avoir les oreilles percées à la maniere des Incas. Cette faveur paroît peu importante ; mais elle étoit très-précieuse pour eux. Il visita ensuite les provinces, & y fit des régle-

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

mens conformes au génie des différentes nations; avec tant de prudence & de discernement, que sa réputation en acquit un nouveau lustre.

Après avoir employé quelques années à mettre ordre aux affaires intérieures de son Empire, Virachoca donna ordre de lever une armée de trente mille hommes, & forma le dessein de faire certaines conquêtes vers ses frontieres les plus éloignées. Il croyoit qu'il ne suffisoit pas d'avoir délivré l'Empire, pour se faire la réputation d'un Prince entreprenant & courageux; cependant, après avoir réfléchi mûrement, il résolut de ne point faire cette expédition en personne, & il donna le commandement de l'armée à son frere Pahuac Mayta; ce Prince étoit surnommé *Pahuac*, à cause de sa légéreté à la course, de son agilité, & de sa vigueur. Il avoit dessein de soumettre les vastes provinces de Corauca, d'Ullara, de Llipi, & de Chica. Ses prédécesseurs avoient négligé ces conquêtes, & surtout son pere, qui, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, avoit renoncé à cette expédition.

Après une longue marche, Pahuac arriva sur les frontieres des provinces de Chica & d'Apura, dont les habitans adorent deux hautes montagnes, par un principe de reconnoissance, parce qu'elles produisent des ruisseaux favorables qui donnent la fertilité à leurs terres. Ils soutinrent quelques légeres escarmouches contre l'armée Impériale, plutôt pour donner des preuves de leur courage, que dans l'espérance de résister à la puissance des Incas, que la derniere défaite des Charcas & la valeur reconnue de Virachoca rendoient

rendoient si formidable. Ils se soumirent volontairement, & les autres nations suivirent leur exemple; de sorte que dans l'espace de trois ans cette expédition fut achevée, & toutes les nations qui habitoient de ce côté furent réduites sous l'obéissance de l'Inca, & soumises aux Loix qui étoient en vigueur dans l'Empire Péruvien.

Virachoca sembloit alors avoir étendu ses frontieres aussi loin que la Nature pût le permettre; il étoit arrêté à l'est par une montagne couverte de neige, & à l'ouest par l'Océan; au sud ses domaines s'étendoient jusqu'à l'extrémité du pays des Charcas, & jusqu'aux vastes déserts qui séparent le Pérou du Chili, que l'on croyoit alors impraticables. Cependant l'ambition trouva encore un débouché vers le nord, & l'Inca voulut tenter de nouvelles conquêtes de ce côté. On leva une armée pour cette expédition; Virachoca résolut de la commander en personne, & il établit son frere Régent de l'Empire en son absence.

Il s'avança vers Ontahuylla, province de la dépendance des Charcas. Les habitans parurent si repentans de leur derniere révolte, que l'Inca leur accorda plusieurs faveurs & immunités; il croyoit que c'étoit la meilleure maniere de s'assurer de leur obéissance. Les habitans de Huyatora, province riche & bien peuplée, se soumirent pareillement, quoiqu'ils fussent connus pour une nation turbulente & guerriere; ils envoyerent des Ambassadeurs chargés d'assurer Virachoca de leur obéissance, & de leur profonde soumission à sa volonté. Pocra & plusieurs autres provinces ne firent pas plus de résistance; alors l'Inca con-

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

gédia le gros de son armée, de peur d'opprimer ses nouveaux sujets, & il s'appliqua soigneusement à donner des Loix aux provinces qu'il venoit de conquérir; il établit les réglemens qu'il croyoit les plus avantageux à son peuple.

C'est dans ce pays qu'il fit creuser un canal de cent vingt lieues, & de douze pieds de profondeur, pour la commodité du commerce & de la navigation; cet ouvrage reste encore aujourd'hui comme un monument de sa magnificence, de sa puissance, & du soin qu'il prenoit de l'intérêt de ses sujets. Il a son cours à travers tout le pays des Rucanas, & par le moyen d'une infinité de petits ruisseaux qui en sortent des deux côtés, il sert à arroser les plus beaux pâturages de l'Empire. Il fit un autre canal de la même nature, & encore plus magnifique, dans les provinces de Contisuyu; mais les Espagnols l'ont laissé tomber en ruine.

Ces ouvrages merveilleux & ces conquêtes avantageuses étant achevés, l'Inca fit un autre voyage dans les différentes provinces de son Empire, pour voir comment ses Ordonnances, concernant la police domestique, avoient été exécutées. Il examinoit attentivement la conduite de ses Officiers & Magistrats; il punissoit toutes les négligences, tous les actes d'oppression & d'injustice avec la plus grande rigueur. Il alloit d'une province à l'autre, & récompensoit par-tout le mérite par des faveurs particulieres. Il arriva enfin à Toracopa, sur le bord de la mer, où il reçut des Ambassadeurs de la part du Roi de Tucman, que les Espagnols nomment *Tucuman*, situé environ à deux cents lieues au sud-ouest des

Charcas. Les Ambassadeurs ayant obtenu audience, dirent à l'Inca, qu'excités par le bruit de ses fameux réglemens, de sa justice, de l'excellence de ses Loix qui n'étoient établies que pour le bien de ses sujets, par la pureté de sa Religion, la douceur de son caractere, & les miracles que son pere le Soleil avoit faits, ils venoient pour apprendre si l'on pouvoit ajouter foi à ce que la renommée publioit dans son vol rapide, avec des circonstances presque incroyables. Leurs Chefs leur avoient ordonné, s'ils trouvoient quelque rapport avec ce qu'on avoit dit, d'implorer la protection du grand Inca, & de le prier de les admettre au nombre de ses sujets, & de leur envoyer un Prince du sang royal pour les gouverner, afin qu'il instruisît le peuple dans les Loix, les coutumes & la Religion des Péruviens. » Nous voyons, dirent-ils, que » tout en vous surpasse les désirs de la plus vive » imagination; & nous supplions humblement » votre Divine Majesté de nous recevoir sous » l'ombre de vos ailes; dans cette espérance, nous » nous prosternons devant vous, vous regardant » comme le descendant véritable & légitime du » Soleil; nous vous reconnoissons pour notre » Souverain, notre Roi & notre Seigneur; en » foi de quoi nous vous offrons nos personnes » & les fruits de nos terres, pour en disposer » selon votre plaisir «. A ces mots, ils offrirent leurs présens, qui consistoient en miel, coton, pieces d'étoffe, blé, légumes, or & argent: ils dirent à l'Inca que ces métaux n'étoient point des productions du pays, ni, à leur avis, d'aucune utilité au bonheur & aux commodités de la vie.

L'Inca les reçut très-favorablement ; on les traita avec splendeur & magnificence, & ils furent ensuite renvoyés avec des présens, & pénétrés de la plus haute estime pour la bonté & les vertus de Virachoca. Ils avouerent que les Loix & les Institutions du Pérou étoient dignes de leur divine origine. Ils donnerent à l'Inca la premiere idée du Chili, & lui promirent toutes leurs troupes nécessaires pour lui en faciliter la conquête, » afin » que toutes les parties du Monde pussent goû- » ter les avantages d'un Gouvernement fondé » sur la raison, la prudence & l'humanité «.

Tandis que l'Inca étoit ainsi occupé, il apprit la fuite du brave Honcohuallo, Chef des Charcas ; cette nouvelle surprit beaucoup Virachoca, qui, depuis dix ans, travailloit à s'assurer de l'affection de ce Prince, en lui accordant sa faveur, & en lui donnant des marques de sa générosité. Le grand courage d'Honcohuallo ne pouvoit souffrir de subordination ; il regardoit la bonté du Souverain comme une preuve indirecte de son infériorité, & il étoit sur-tout indigné de l'estime que Virachoca avoit pour les Quechoas, ses ennemis déclarés. Animé par ces injures imaginaires, il résolut, contre le consentement général du peuple, d'acheter sa liberté au prix de sa fortune & de sa vie.

Après avoir prononcé en présence de ses sujets un discours pathétique, dans lequel il peignit avec les couleurs les plus vives tout le bonheur qu'un esprit généreux goûte dans la liberté, au prix même de l'indigence, il prit congé d'eux, dans l'intention de tenter la fortune, & de fonder un Empire dans quelques pays éloi-

gnés. Ceux qui étoient assez attachés à ce Prince pour le suivre par-tout où il pourroit aller, furent priés de quitter le pays de la maniere la plus secrete possible, pour éviter la jalousie & la vengeance de l'Inca. Un grand nombre de sujets sortirent de cette province, & se rendirent dans un lieu marqué, hors les domaines de l'Inca, où Honcohuallo fut élu Roi & nommé Chef de cette troupe d'aventuriers. Ils crurent que c'étoit le moyen le plus sûr de recouvrer leur liberté, car ce seroit en vain qu'ils auroient tenté de secouer le joug que leur imposoit un Monarque aussi puissant que Virachoca.

Huit mille hommes en état de porter les armes, avec leurs femmes & leurs enfans, abandonnerent leur pays par attachement pour leur Chef & par amour pour la liberté; ils dirigerent leur marche vers les Cordilieres, & on dit qu'ils firent plus de deux cents lieues dans un pays stérile; mais on ignore où ils s'établirent. L'Inca avoit à peine reçu ces nouvelles, qu'il prit tous les moyens possibles pour arrêter ces fugitifs; mais ils avoient si bien concerté leur projet, qu'ils s'étoient assurés du succès. Lorsqu'il vit que ce mal étoit sans remede, il tâcha de détruire tout sujet de mécontentement parmi les Charcas, & il envoya son frere pour prendre connoissance de leurs plaintes, & pour appaiser les esprits par la douceur & la libéralité. Les Charcas oublierent bientôt leur Prince chéri; ils se réjouirent même de la fuite d'un Chef dont le caractere turbulent étoit un obstacle insurmontable à leur tranquillité, tandis

qu'il ſe gagnoit leur eſtime par ſon courage & ſa libéralité.

Enfin l'Inca Virachoca, après avoir gouverné long-temps avec la plus grande réputation, fut forcé de ſubir la deſtinée commune à tous les hommes. Il mourut au moment où il étoit parvenu au faîte de la gloire & de la proſpérité, & tandis qu'il étoit adoré comme une Divinité. Il paſſe pour l'auteur d'une prophétie que les Péruviens croyoient alors, & qui étoit conſervée dans les Archives de la Cour; elle annonçoit qu'après un certain nombre d'années, & la ſucceſſion d'un certain nombre d'Incas, il viendroit un peuple des pays éloignés, inconnu juſqu'alors dans le Pérou, qui aboliroit la Religion, fouleroit aux pieds les Loix des Incas, & renverſeroit leur Empire. On dit auſſi que le vulgaire le regardoit comme un oracle depuis ſa viſion. Les Amantas, qui étoient les Philoſophes du Pérou, le conſultoient, ainſi que les Magiciens, ſur tout ce qui paroiſſoit d'extraordinaire dans les cieux, ſur le vol des oiſeaux, & les autres préſages ſuperſtitieux, & ils ajoutoient foi à ſes interprétations; car on ſuppoſoit qu'il s'entretenoit avec le Soleil, & perſonne n'oſoit douter de ſon infaillibilité. Il fit une obſervation mémorable, qui eſt une preuve de ſon génie, & fait voir en même temps qu'il connoiſſoit bien le cœur humain : on lui entendoit ſouvent dire que les peres & meres cauſent la perte de leurs enfans en les traitant avec trop de douceur, en acquieſçant à tous leurs caprices, & en négligeant de réprimer leurs paſſions;

cette condeſcendance funeſte cauſe la corruption des mœurs dans leur enfance, en ſorte qu'ils ſont familiariſés avec le vice avant que d'être parvenus à l'âge viril. D'autres au contraire donnent des entraves à l'eſprit des jeunes gens, par trop de rigueur. La véritable méthode d'une bonne éducation, eſt de ſuivre le milieu qui ſe trouve entre ces extrêmes, d'exciter l'eſprit & la vivacité, & de ne corriger que ce qui eſt vicieux; par ce moyen, la jeuneſſe montre ſa valeur dans les combats, & ſa prudence pendant la paix (a).

Pachacatec, neuvieme Inca.

Lorſqu'on eut rendu les honneurs funebres au feu Inca, en la maniere accoutumée, le trône fut auſſi-tôt occupé par le Prince Pachacatec, ſon fils aîné; ce nom ſignifie, *celui qui renverſe l'Univers*. Il commença ſon regne, ſuivant la coutume de ſes prédéceſſeurs, par parcourir ſes Etats, & eut lieu d'être ſatisfait des Magiſ-

(a) Avant de finir ce regne, il eſt à propos de remarquer que la Vega croit qu'il eſt probable que Virachoca régna cinquante ans. Il a vu ſon corps qui étoit encore entier de ſon temps; ſes cheveux étoient auſſi blancs que la neige. On lui montra auſſi les corps de pluſieurs autres Incas, dont il étoit deſcendu du côté de ſa mere. Il dit qu'ils étoient plus entiers que les momies d'Egypte; ils avoient encore leurs cheveux, leurs ſourcils, & même leurs paupieres. Il ajoute que la chair de ces corps etoit ſi ferme & ſi ſaine, & les yeux ſi bien contrefaits avec un mélange d'or, qu'ils paroiſſoient preſque vivans & naturels; il tire cette particularité d'Acoſta. Il paroît par le témoignage de tous les Hiſtoriens Eſpagnols, que les Péruviens étoient fort habiles dans l'art d'embaumer; & un Auteur aſſure que ces corps étoient ſi légers, qu'un Indien n'avoit pas de peine à en porter un entre ſes bras. Vid. l. V, c XXIX.

trats que ſon pere avoit choiſis. Aucune province dans tout ſon Empire ne porta une ſeule accuſation contre ſon Gouverneur, & ne demanda aucun changement dans l'adminiſtration; ce qui prouve la douceur, la prudence & la juſtice qui accompagnoient les Loix des Incas. Jamais peuple ne fut gouverné par la ſimple lumiere de la raiſon avec plus d'équité & de modération. Les Hiſtoriens Eſpagnols eux-mêmes font les plus grands éloges de leurs inſtitutions, tant politiques que civiles, malgré la néceſſité où ils ſont de juſtifier la conduite de leurs compatriotes, qui, ſous prétexte de publier l'Evangile, ont violé de la maniere la plus cruelle les droits de l'humanité, en s'attribuant une autorité arbitraire & deſpotique ſur un peuple accoutumé à la liberté & au plus doux gouvernement.

Après avoir employé trois années à viſiter ſes domaines, Pachacatec retourna à Cuzco; & pour ne point paroître paſſer tout ſon temps dans le repos, il ſe prépara à une expédition, pour ſe faire également la réputation d'un homme de guerre & d'un homme d'Etat. On leva une armée de trente mille hommes, à la tête de laquelle l'Inca, accompagné de Capac Yupanqui, ſon frere, marcha à Villea, la derniere ville de ſes domaines du côté de Chincaſuya. Il reſta dans cette place avec un corps de troupes, tandis que ſon frere s'avança vers la province de Sanſa, nommée mal à propos *Xanxa* par les Eſpagnols. On comptoit dans ce pays plus de trente mille habitans, tous de la même race & du même nom, Huanca. Ils ſe vantoient de tirer leur origine d'un frere & d'une ſœur. Ils

étoient barbares, fiers, & belliqueux ; ils tuoient leurs prisonniers, remplissoient leurs peaux de cendres, & les pendoient dans leurs temples, comme des trophées d'une victoire & les preuves d'une valeur sauvage.

L'union parfaite qui régnoit entre eux, rendit les Huancas formidables à tous leurs voisins, & les mit en état d'étendre leurs domaines bien au delà de leurs premieres limites; ils fortifioient si soigneusement toutes les places qu'ils prenoient, que malgré les guerres perpétuelles qu'ils eurent à soutenir, ils ne perdirent jamais aucun de leurs districts, pas même lorsqu'ils étoient défaits en champ de bataille. Ils avoient un attachement particulier pour les chiens, & quelques Historiens prétendent qu'ils les adoroient.

L'Inca soumit cette grande nation par la persuasion, la douceur & la modération. Il convainquit ces Sauvages de la supériorité des Loix & des coutumes Péruviennes ; il leur démontra l'excellence de son administration, & trouva si bien le moyen d'entrer dans leurs bonnes graces, qu'ils le prierent instamment de leur accorder les droits & les priviléges de ses sujets : il engagea de la même maniere plusieurs autres nations voisines à se mettre sous sa protection ; les principales étoient celles de Terma & de Pampu, que les Espagnols nomment *Bombou*. Ces peuples, quoique guerriers & féroces, se rendirent aux preuves sans réplique de l'Inca, & reconnurent sa souveraineté sans résistance.

Il y avoit quelque chose de particulier dans les coutumes de ces nouveaux sujets. Le signe

du mariage étoit un baiser, sans aucune autre cérémonie antérieure, qu'une déclaration des parties qu'ils se plaisoient mutuellement. Les veuves se coupoient les cheveux, pour témoigner leur chagrin de la mort de leurs maris, & elles ne pouvoient se remarier qu'après un an de veuvage. Les jours de fêtes, tous les habitans s'abstenoient de manger des animaux. Cependant la Vega dit que ce peuple vivoit sans ordre, sans Gouvernement & sans Religion; il veut peut-être faire connoître par-là qu'il ne reconnoissoit aucun Souverain, & qu'il ne rendoit aucun culte au Soleil.

Lorsque tous ces réglemens furent faits dans cette province suivant le désir de l'Inca, son frere marcha avec le gros de l'armée dans le territoire de Chicarpac, qui étoit habité par une nation guerriere & barbare. Elle rejeta toutes ses propositions, & ses menaces augmenterent sa défiance. Le Prince, voyant que sa modération étoit inutile, commença les hostilités, & dans quelques escarmouches il ne périt pas moins de quatre mille Indiens. Ce désastre épouvanta tellement l'ennemi, qu'il se soumit, sans faire d'autres efforts pour défendre sa liberté. Les Barbares n'admirerent pas moins la clémence du vainqueur, que sa valeur. Ils étoient surpris de voir qu'il les traitoit avec la même bonté que les autres nations qui n'avoient fait aucune résistance; & ils disoient : Puisque le Général est si clément, que ne devons-nous pas espérer de l'Inca lui-même?

Après leur avoir donné des Gouverneurs, des Instituteurs, & avoir laissé dans le pays des gar-

nisons pour les maintenir dans l'obéissance, le Prince tourna ses pas vers une province grande & bien peuplée, nommée *Ancara ;* elle reconnut aussitôt l'Inca pour son Souverain, & elle fut imitée par une autre province voisine & considérable, à laquelle les Historiens Espagnols donnent le nom d'*Huyallas.* Il y abolit l'abominable crime de sodomie, si fréquent dans cette province, que le nom d'Huyallas étoit infamant parmi tous les Indiens des pays voisins.

Cette conquête fut la derniere de l'expédition d'Yupanqui, & il retourna ensuite à Cuzco, où l'Inca lui accorda les honneurs du triomphe. Le peuple reçut ordre de consacrer un mois entier à la joie & au plaisir, & de célébrer cette fête par des jeux qui fissent allusion aux victoires remportées par le Prince. Ces saints jours finis, l'Inca s'informa de ceux des Officiers & des soldats qui s'étoient distingués, & il leur donna des récompenses proportionnées à leurs services, avec un discernement si admirable, qu'il fit naître l'émulation parmi eux. Ce qu'il fit ensuite de remarquable, fut une seconde visite dans ses Etats.

Pendant ce voyage, il fit élever plusieurs temples & plusieurs beaux édifices publics pour l'ornement de ses provinces. Il construisit sur les frontieres plusieurs forteresses, dans lesquelles il mit des garnisons considérables ; & dans les plus charmantes vallées, de beaux palais destinés à recevoir le Souverain. Il ne se contenta pas des édifices d'ornement ; il bâtit des magasins, des greniers, & de grandes routes, pour fournir aux besoins du peuple dans des années de disette.

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

Il publia plusieurs Loix & Ordonnances dans ses différentes provinces, dans lesquelles l'Inca s'appliquoit à étudier le caractere particulier & la disposition du peuple; il laissoit à chaque nation ses coutumes particulieres, dès qu'elles n'étoient point opposées au plan général de législation.

A son retour à la capitale, trois ans après son départ, il consulta son frere & les Ministres sur la réduction entiere des provinces situées à l'extrémité du Chincasuya. On forma la résolution de compléter les conquêtes de ce côté; on donna le commandement de l'armée au Prince Yupanqui, dont la conduite admirable dans la derniere expédition lui avoit mérité cette confiance; & le fils aîné de l'Inca, alors âgé de seize ans, lui fut confié, afin qu'il pût s'instruire dans l'Art de la guerre. On leva à cette occasion la plus grande armée qu'on eût jamais vue dans le Pérou; elle n'étoit pas composée de moins de cinquante mille combattans.

L'oncle & le neveu conduisirent l'avant garde dans la province de Chincarpa. A leur arrivée, ils firent les sommations ordinaires aux habitans de la province de Pinan, qui se soumirent aussitôt, persuadés qu'ils étoient incapables de résister à une puissance si formidable, & convaincus de la supériorité du Gouvernement Péruvien. On envoya des messagers avec de semblables instructions aux provinces d'Huaras, de Canchuca & de Miscossampu; mais leurs propositions furent reçues d'une maniere bien différente. Les habitans, au lieu de suivre l'exemple de ceux de Pinan, s'assemblerent pour se défendre, &

répondirent, » qu'ils aimeroient mieux périr que » de renoncer aux Loix, aux Coutumes & à la » Religion qui leur avoient été transmises par leurs » vénérables ancêtres «. Ils ajouterent qu'étant parfaitement contens des Dieux, qui avoient accordé à leurs aïeux la jouissance de la liberté & de l'indépendance, ils n'avoient aucun sujet de les changer pour un fantôme de Religion, dont l'Inca se servoit pour surprendre la simplicité de leurs voisins, & usurper sur eux une autorité tyrannique.

Ils se retirerent ensuite dans leurs forteresses, parce qu'ils savoient qu'il leur seroit impossible de résister à l'armée Impériale en pleine campagne. Ils se saisirent de tous les passages, & se fortifierent d'une maniere presque inaccessible; ils firent des provisions si considérables, qu'on ne pouvoit douter qu'ils n'eussent formé le dessein de soutenir le siége avec opiniâtreté.

Yupanqui ne fut point surpris de la réponse hautaine de ce peuple sauvage; il parut même charmé de sa bravoure & de son amour pour la liberté. Il divisa son armée en quatre bataillons, & résolut de bloquer l'ennemi, & de le forcer à l'obéissance sans verser de sang: cependant la férocité des assiégés mit un obstacle à ce dessein. Ils disputerent tous les passages avec la plus grande opiniâtreté, & firent de fréquentes sorties hors de leurs retranchemens. Chacune des provinces tâchoit de surpasser les autres en valeur & en qualités guerrieres: les suites en furent funestes; des milliers d'hommes périrent sous les coups des Impériaux, qui avoient la précaution de se tenir sur la défen-

Sect. XII. *Histoire de l'Amérique.*

ſive, en attendant que le premier effort de la furie de l'ennemi fût paſſé, & que leur rage fût appaiſée.

Lorſque la famine commença à ſe faire ſentir dans le camp des aſſiégés, ils envoyerent leurs femmes & leurs enfans pour chercher des proviſions; ils furent faits priſonniers, & l'Inca les traita avec tant de bonté, qu'ils firent les plus grands éloges de ſa valeur, de ſa générosité & de ſa clémence. Cette ſage modération fut bien reçue de l'ennemi, quoiqu'elle eût paru d'abord augmenter ſa furie. Enfin ces Barbares, ſe ſentant affoiblis par les maladies & par la faim, furent touchés des exemples réiterés de la générosité de l'Inca; leur férocité les quitta, & ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Prince, pour implorer leur pardon de ſa clémence. On fit aux Ambaſſadeurs un accueil ſi favorable, qu'ils furent ſurpris de la grande bonté d'un Prince qu'ils avoient conſidéré comme le plus cruel de tous les Tyrans. Ils furent tous renvoyés chacun chez eux ſans la moindre réprimande; le Général loua même leur bravoure, en leur diſant que les preuves qu'ils avoient données de leur valeur, comme ennemis, devenoient le gage le plus ſûr de leur fidélité & de leur obéiſſance, comme ſujets. Il fit enſemencer leurs terres, leur donna des Magiſtrats, & établit les Loix & les réglemens les plus conformes à l'eſprit d'un peuple barbare & belliqueux, accoutumé à jouir d'une entiere liberté.

Le Prince s'avança dans le pays, & arriva ſur les confins de la province d'Huamachacu, gouvernée par un Chef du même nom, qui s'ef-

forçoit depuis long-temps, mais en vain, de civilifer fes fujets groffiers & barbares. Ces peuples adoroient les arbres & les cailloux, & ils avoient une dévotion particuliere aux plus brillans, qu'ils dépofoient avec grand foin dans leurs maifons. Ils vivoient, comme les bêtes fauvages, dans des arbres creux, dans des cavernes, & fous des rochers, & ils offroient des facrifices de fang humain. Leur Chef avoit dreffé un plan de Gouvernement plus convenable aux mœurs & à la raifon; mais la férocité de fes fujets l'empêcha de mettre fon projet en exécution.

Il reçut avec joie les Ambaffadeurs que le Prince lui avoit envoyés, pour les engager à recevoir les Loix des Péruviens, & à embraffer leur Religion, de laquelle il avoit une haute idée, fuivant le rapport qui lui en avoit été fait. Sa modération & fon amour pour la patrie étoient portés à un tel point, qu'il aima mieux devenir fujet lui-même, & obéir à des Loix qui pouvoient contribuer au bonheur de fes compatriotes, que de refter Souverain indépendant d'une nation fauvage & barbare. Il efpéroit qu'appuyé de la protection de l'Inca, il pourroit obliger fon peuple à écouter la raifon, & à céder aux tentatives réitérées qu'il avoit réfolu de faire pour les civilifer. Il fit dire au Prince, qu'il lui étoit entiérement dévoué & foumis; il l'inftruifit en même temps de l'embarras où il fe trouvoit, & le pria de lui apprendre les moyens d'accomplir fon deffein fans violence & fans effufion de fang.

Encouragé par ces marques d'obéiffance, l'Inca entra dans cette province; le Chef vint au de-

vant de lui avec les présens que lui fournissoient ses domaines. Il adora le Prince, & lui parla aussi-tôt des moyens nécessaires pour engager ses sujets à recevoir les Loix & la Religion des Péruviens. Mais il n'étoit pas besoin d'éloquence; l'aspect formidable de l'armée Impériale, les habits, les armes, les manieres, & le bonheur dont paroissoient jouir les soldats, les déterminerent. Les mêmes sujets qui avoient résisté aux raisonnemens de leur Prince, céderent à la crainte, & se soumirent aussi-tôt à l'Inca, dès qu'on leur eut appris qu'ils jouiroient des mêmes avantages & des mêmes faveurs que les soldats auxquels ils portoient envie; on rassembla les habitans qui étoient dispersés dans les forêts & sur les montagnes; on leur bâtit des maisons, on cultiva leurs terres, on les instruisit dans les Arts, & on leur donna les mêmes Loix qu'aux autres provinces.

Lorsque les affaires furent réglées d'une maniere conforme aux vûes du Chef Huamachacu, le Prince, pour continuer ses conquêtes, entra dans la province de Cassamarca, habitée par une nation aussi hardie que guerriere, & devenue ensuite fameuse par l'emprisonnement de l'infortuné Inca Atahualapa, que les Espagnols firent mourir. Les habitans de ce pays observoient depuis long-temps la puissance formidable des Incas, la rapidité avec laquelle ils soumettoient tous leurs voisins, & ils se préparoient depuis plusieurs années à en recevoir une visite. Ils fortifierent tous les passages, & s'emparerent de tous les postes avantageux du pays, où ils éleverent

éleverent des forts, dans lesquels ils enfermerent une grande quantité de provisions.



Lorsque le Prince les somma de se rendre, ils lui repondirent en des termes si pleins de mépris, qu'il étoit resolu à leur faire sentir tout le poids de son indignation. Tels furent les premiers sentimens qui s'éleverent dans son esprit au retour de ses Députés; mais il se calma bientôt, & attribua leur insolence à leur barbarie. Il les bloqua de près, & évita soigneusement d'en venir aux mains; il se trouvoit néanmoins engagé dans des escarmouches sanglantes; mais dans l'espace de quatre mois, il soumit entiérement l'esprit fier & hautain de ce peuple, qui accepta le joug de l'Inca aux mêmes conditions que les autres nations conquises.

Comme cette contrée étoit fertile & la situation agréable, le Prince résolut d'y bâtir une ville, & de rassembler tous les habitans en une Société réguliere : ils étoient auparavant dispersés dans des huttes situées dans toutes les parties du pays. Il y éleva un temple en l'honneur du Soleil, & fonda une Communauté de Vierges choisies, avec d'autres édifices, & il donna à la ville le nom de la province.

Avant de retourner à Cuzco, pour rendre ses conquêtes plus complettes, il marcha à Yanyu, pays plein de rochers & de montagnes, & habité par une nation guerriere. On crut que douze mille hommes suffiroient pour la réduire, & on congédia le reste de l'armée, pour ne la point exposer sans nécessité aux peines & aux fatigues de la guerre. Lorsque les Yanyus reçurent les sommations ordinaires, ils délibérerent s'ils

devoient accepter les propositions ; & après de grands débats, ils conclurent enfin que le meilleur parti étoit de mériter par leur soumission la faveur de l'Inca ; ils donnerent avis au Prince de cette résolution. Yupanqui reçut favorablement leurs Ambassadeurs, fit présent à leurs Chefs d'habits de la plus fine étoffe, & il entra ensuite dans cette province pour y établir un Gouvernement.

Après avoir ainsi exécuté sa commission, il retourna avec son neveu, le fils de l'Inca, à Cuzco, où il fit son entrée triomphante au milieu des acclamations des habitans qui s'étoient assemblés pour revoir, après tant de victoires, l'héritier présomptif de la guirlande impériale, & le Prince illustre qui avoit si bien guidé ses premiers pas dans le chemin de la gloire.

Pendant l'espace de trois ans, l'Inca, assisté de son fils & de son frere, qu'il regardoit comme ses collegues, donna tout son temps à l'administration de la justice, à l'exécution des Loix, à la réforme des abus & à l'ornement de son Empire ; il fit construire un grand nombre de superbes édifices, d'aqueducs, de canaux & de ponts en différentes provinces ; mais il crut qu'il manquoit encore quelque chose à la grandeur & la sûreté de ses Etats : il leva une armée de 30,000 hommes, pour faire de nouvelles conquêtes du côté d'Hunasca. Les deux Princes reçurent ordre d'entrer en campagne, & ils dirigerent leur marche vers la vallée de Chinca. Dans leur route, les habitans d'Yca & de Pisco se soumirent ; mais les Chincheses, comptant sur leur nombre & sur

leur valeur, envoyerent un défi, & déclarerent qu'ils ne vouloient reconnoître ni le Soleil pour leur Dieu, ni l'Inca pour leur Roi ; que la mer étoit la ſeule Divinité qu'ils devoient adorer, parce qu'elle leur fourniſſoit du poiſſon pour leur nourriture, & qu'ils voudroient être plus éloignés du Soleil, dont les rayons ne ſervoient qu'à les faire ſouffrir.

Le Prince, irrité de l'impiété & de l'inſolence de cette réponſe, entra dans le pays, & commença les hoſtilités. On combattoit déjà dans la vallée avec vigueur ; mais la chaleur étoit ſi grande & la pouſſiere ſi épaiſſe, que l'on fut obligé de ſe ſéparer. L'ennemi ſe retira pour prendre poſſeſſion d'un paſſage, qu'il défendit ſi mal, que le Prince l'en chaſſa, & poſa ſon camp dans l'intérieur du pays. Ce revers de fortune ne déconcerta pas les Chincheſes ; ils attaquerent l'armée Impériale avec vigueur, & mirent tout en uſage pour recouvrer leurs pertes. Il ſe livra pluſieurs combats ſanglans, dont aucun ne fut déciſif. Quoique les Barbares s'apperçuſſent de leur infériorité, ils eſpéroient néanmoins qu'ils pourroient réſiſter juſqu'au temps où la chaleur extraordinaire du climat forceroit le Prince d'abandonner ſon deſſein. Leurs eſpérances furent détruites lorſqu'ils virent dans leur pays une nouvelle armée pour ſoulager la premiere, qui étoit fatiguée par de longs travaux ; ce ſecours ne fut pas capable de les intimider. La guerre recommença avec une nouvelle vigueur, & les Chincheſes firent tous leurs efforts pour épouvanter leurs ennemis par des

preuves de leur valeur. Tous leurs efforts furent inutiles; le Prince les bloqua, & prit si bien ses précautions, qu'ils ne pouvoient faire de sorties; ils firent néanmoins quelques tentatives, mais ils furent repoussés avec perte. Les Barbares virent enfin qu'ils n'avoient plus rien à espérer. On leur avoit coupé l'eau & les provisions. Ils n'avoient ni fruits ni légumes pour se rafraîchir; ils étoient sur des sables brûlans, & exposés aux rayons étouffans d'un soleil presque perpendiculaire. Ce qui augmentoit leur misere, étoit de voir leurs ennemis, pour ainsi dire, dans l'abondance, & protégés par leurs tentes contre l'excessive chaleur. Cette triste situation leur fit perdre courage; malgré leur opiniâtreté, ils céderent à la nécessité; leur orgueil & leur présomption furent entiérement détruits, & ils se soumirent d'eux-mêmes, sans attendre à la derniere extrémité; ce ne fut cependant qu'après avoir été avertis par le Prince, que s'ils ne se rendoient sous huit jours, il détruiroit toute la nation, sans avoir égard à l'âge, au sexe, ni aux conditions.

Lorsqu'on eut réglé la capitulation, le Prince admit le Chef en sa présence, & reçut la soumission de ce brave Général avec une dignité & une grace admirables. Il l'encouragea par plusieurs marques de bonté, & lui dit d'espérer tout de la modération de l'Inca, sans pour cela vouloir excuser le crime qu'il avoit commis en s'opposant à la volonté d'un si puissant Monarque. Il lui fit présent des plus riches étoffes, reçut son hommage, établit des Magistrats dans les différens districts de ce pays, & il se comporta

de maniere à satisfaire l'Inca qui l'avoit envoyé, & le peuple qu'il avoit soumis (*a*). A son retour, on publia des fêtes solennelles, & l'on fit au temple du Soleil les processions les plus brillantes qu'on eût jamais faites à Cuzco.

Après avoir été honoré par des marques d'approbation de la part de l'Inca, & par l'estime du peuple, le Prince se mit encore à la tête d'une nouvelle armée ; il entra dans les territoires d'Huarca : & commença une guerre sanglante contre Chuquimanca, Seigneur de quatre vallées, qui avoit rejeté ses propositions, & refusé de se soumettre à l'Inca. Ce Général étoit à la tête d'une armée de 20,000 hommes ; il avoit la réputation d'être grand guerrier, & il espéroit de la valeur de ses soldats, de la situation de son pays, & de son habileté, rendre inutiles tous les efforts des Impériaux. D'un autre côté, le Prince, ennuyé de répandre du sang, mit tout en usage pour amener l'ennemi à ses fins par la persuasion. Il lui fut impossible d'éviter des escarmouches, car son avant-garde s'y trouva engagée par l'impétuosité des ennemis, qui l'attaquoient toutes les fois qu'elle paroissoit. Cette guerre dura huit mois, pendant lesquels l'armée Impériale fut renouvelée trois fois : cet usage fut introduit sous ce regne, & contribuoit beaucoup à soulager les troupes, qui souffroient considérablement par la variété des climats où elles étoient obligées de servir. Pedro de Cieça, Historien Espagnol

(*a*) Voy. la Note VI.

de quelque réputation, assure que l'on n'employa pas moins de quatre ans à faire la conquête de cette province. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que Chuquimanca se défendit courageusement, & que le Prince l'attaqua avec une adresse merveilleuse; il renferma l'ennemi par degrés, & lui laissa peu d'espace; il le força enfin à se rendre faute d'eau, de provisions, & même de place pour combattre, & il répandit peu de sang pour le réduire à cette extrémité. Tels étoient les motifs qui engagerent l'obstiné Barbare à se soumettre; on peut y ajouter la crainte d'être abandonné de son peuple; il avoit déjà fait des propositions au Général de l'armée Impériale, sans son consentement; elles furent acceptées, & Chuquimanca fut contraint d'y consentir: cependant le Prince lui pardonna son opiniâtreté.

Après avoir réglé le gouvernement de ce pays, le Prince, sans perdre de temps, entreprit la conquête des vallées de Pachamac, Rimac, Chancoy, & d'Huamac, qui étoient possédées par un Prince puissant, nommé *Cusmancu*; il prenoit le titre de Roi. Les Impériaux étoient à peine arrivés sur les frontieres de ces vallées, que le Prince fit les sommations ordinaires, exhortant Cusmancu à se soumettre à l'Inca sans résistance, afin d'éviter de verser inutilement du sang humain. Il lui demandoit seulement de se reconnoître subordonné à l'Inca, de renoncer à ses Dieux, d'adorer le Soleil, & de recevoir dans ses domaines les Loix & les Coutumes du Pérou. Il lui promit de le confirmer dans tous ses droits & priviléges comme Souve-

rain, & il lui assura que l'hommage qu'il exigeoit de lui étoit moins une sujétion qu'une formalité. Quelque raisonnables que ces propositions parussent au Prince, le Chef les considéroit sous un point de vue bien différent; il étoit alarmé des conquêtes rapides des Incas, & il s'étoit disposé à la défense. Persuadé qu'il pouvoit résister à l'armée qui s'avançoit contre lui, il assembla ses troupes; &, suivant l'avis de ses soldats, il pria le Héraut de l'Empereur d'apprendre à son Maître : » Que son peuple ne vou» loit point d'autre Législateur que lui; que les » Loix & les coutumes qu'ils suivoient avoient été » les regles de la conduite de leurs aïeux, & » qu'ils trouvoient leur Religion si excellente, » qu'ils n'avoient pas l'idée d'en vouloir chan» ger; qu'outre les autres Dieux, ils adoroient » Pachacamac, le Créateur & le Gouverneur de » l'Univers & du Soleil même; qu'ils avoient » bâti un temple à cette grande & invisible Déité, » où ils offroient en sacrifice le sang des hommes, » des femmes & des enfans; qu'elle étoit si » respectacle, qu'ils ne pouvoient regarder sa » statue en face, & que pour cette raison ils » lui rendoient leurs hommages par-derriere; » car leurs Prêtres même ne pouvoient supporter » la splendeur & l'éclat de sa majesté. Il de» manda, comme un préliminaire essentiel, » qu'on ne fît point de changement dans leur » Religion, & il promit, si on lui accordoit » cette faveur, d'accepter les autres condi» tions «. Cette réponse ne fut point désagréable aux Impériaux, qui, suivant la Vega,

adoroient au fond de leurs cœurs le grand Pachacamac.

Le Prince prit la résolution de soumettre ce peuple, sans avoir recours aux armes, & de gagner leur Souverain par sa douceur & son éloquence. Dans cette vûe, il entra dans la vallée de Pachacamac, où il vit l'ennemi préparé à s'opposer à ses progrès. Alors il lui envoya un Ambassadeur, pour l'engager, avant que de commencer le combat & de faire répandre le sang de ses compatriotes, à avoir avec lui une conférence touchant la Religion, afin de pouvoir régler les points de difficulté par rapport à l'honneur & au respect que l'on doit aux Dieux. Le Prince leur dit qu'outre le Soleil que les Péruviens adoroient, ils avoient aussi une vénération profonde pour Pachacamac, quoiqu'ils n'élevassent point de temples, & n'offrissent point de sacrifices à une Divinité invisible & au dessus de leur conception; que puisqu'ils étoient du même sentiment, qu'ils adoroient le même Dieu, & qu'ils ne différoient que par le culte, il ne croyoit pas qu'il y eût entre eux de sujet de querelle; au contraire, la raison demandoit qu'ils vécussent dans une union & une amitié étroites. Il leur proposa pour conditions, de reconnoître leur Souverain dans l'Inca son frere; de croire qu'il étoit véritablement descendu du Soleil, & qu'il étoit une Divinité, comme le prouvoient chaque jour ses actes de justice & de miséricorde; & de recevoir des Loix & des réglemens, dont le but principal étoit leur propre bonheur. Il supplia Cusmancu & ses sujets de réfléchir

mûrement sur ses offres, & de ne point contraindre l'Inca à imposer par la force & la rigueur ce que la raison & la persuasion devoient les engager à recevoir. Après quelques débats entre les Parties, on convint d'une conférence; & elle produisit l'effet désiré, par la prudence, la modération & l'affabilité du Prince Yupanqui. Les habitans des vallées consentirent à abolir les sacrifices humains, sous condition qu'ils suivroient toutes les autres cérémonies de leur Religion, & que les Incas respecteroient l'oracle de Rimac, & le consulteroient dans l'occasion. Quant aux institutions civiles des Péruviens, elles produisirent peu de débats; l'ennemi en reconnut si bien l'excellence, qu'on les avoit à peine expliquées qu'elles furent acceptées. Pour montrer à Cusmancu qu'on le traitoit moins en vassal qu'en Allié, on l'invita à Cuzco, où il satisfit la curiosité qu'il avoit de voir cette ville célebre; on lui accorda même l'honneur de baiser les mains de l'Inca. Lorsque le Prince fit son entrée triomphante, l'Inca fit mettre Cusmancu au rang des Princes du Sang; cette marque de respect lui fut aussi agréable qu'une victoire sur les troupes Impériales. Il retourna dans son pays chargé de présens & comblé d'honneurs. Il publia que l'Inca étoit le descendant légitime du Soleil, & une véritable Divinité, à laquelle on devoit obéir & rendre ses hommages.

L'Inca Pachacutec, après avoir ainsi étendu ses Etats, établi sa tranquillité, & agrandi sa renommée, résolut de cesser ses exploits militaires pour reprendre haleine, recueillir les fruits de ses victoires, & s'appliquer à l'établissement

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

du Gouvernement civil de ses nouvelles acquisitions. Il avoit aussi en vue de faire quelques changemens dans la Religion des habitans de Pachacamac, suivant le dernier traité conclu avec leur Souverain, & un objet de cette importance demandoit toute son attention ; il s'en acquitta si bien, qu'il passe dans le Pérou pour le plus grand Monarque, le plus prudent Législateur qui eût jamais porté la guirlande impériale, & en même temps comme le plus dévot & le plus saint Pontife qui eût présidé à la Religion. Il employa six années à former de nouvelles Loix, concernant le Gouvernement & la Religion de l'Empire, à bâtir des édifices publics, & à augmenter la félicité du peuple & la grandeur de l'Etat. Après ces sages réglemens, il forma la résolution d'étendre encore ses domaines du côté de Cassumarca, en réduisant le fameux royaume de Chima. Il confia cette expédition au jeune Prince, qui, depuis plusieurs années, avoit été instruit dans l'Art de la guerre par son oncle Yupanqui, le plus grand Général de l'Empire, qui demanda alors à passer le reste de ses jours dans la tranquillité, » & à laisser à son neveu » l'honneur des conquêtes futures, car il avoit » eu beaucoup de part aux précédentes «. Le jeune Prince marcha à la tête d'une armée de trente mille hommes, & arriva sur les frontieres de Chima du coté des montagnes ; il somma le Roi & le peuple de se rendre. On lui répondit avec mépris : le Roi dit que ses armes étoient aussi perçantes que celles des Péruviens, ses sentimens aussi nobles, & sa Religion & ses Loix aussi respectables, & qu'il verseroit pour leur

défenſe juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang. Irrité de cette réponſe, le jeune Prince, plein de courage & de feu, marcha droit à la vallée de Pacmanca, pour livrer bataille à l'ennemi, qu'il trouva diſpoſé à le recevoir. Il l'attaqua dans un défilé avec la plus vive impétuoſité; mais il éprouva une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit aucunement attendu. L'ennemi combattit avec une valeur modérée par la prudence; il ne put les déloger qu'après un maſſacre de pluſieurs milliers de ſes ſoldats, quoiqu'il fût ſoutenu de toutes ſes troupes. Le premier choc lui fit aſſez connoître la difficulté de cette entrepriſe, & il envoya vers ſon pere, pour le prier de lui envoyer un renfort, & vingt mille hommes d'élite ſe joignirent bientôt à lui : avec ce ſecours, le Prince ſe trouva en état de faire une ſeconde attaque; mais comme il ſe préparoit à tomber ſur l'ennemi, il fut déconcerté par une querelle qui s'éleva entre ſes Alliés. Les Chefs de Pachacamac & ceux de Rhanahuanac étoient depuis long-temps ennemis invétérés du Roi de Chima, & leur animoſité étoit augmentée par ſon refus aux propoſitions de l'Inca, qui lui avoit donné des marques ſi extraordinaires de ſon eſtime. Ces Chefs ſervoient avec leurs troupes comme auxiliaires ſous le jeune Prince; & les deux premiers croyoient que le Prince, à l'exemple de ſon pere, traitoit leur rival avec trop de douceur, & ils voulurent s'en venger, en ravageant le royaume de Chima avec une furie & un acharnement incroyables; mais ils ne purent convenir des moyens, & ils tournerent contre eux-mêmes la haine qu'ils portoient à leur en-

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

nemi commun. Le Prince tâcha de les appaiser; & en leur représentant l'occasion favorable qu'ils offroient à l'ennemi par leur imprudente conduite, de les détruire tous deux; par ce moyen, il les engagea à tourner leur vengeance contre le Roi de Chima. Ils l'attaquerent avec une fureur sans pareille, combattirent en désespérés à diverses reprises, & favoriserent beaucoup les desseins de l'Inca, en chassant l'ennemi de la vallée de Pacmanca. Les Confédérés poursuivirent les Chimiens jusqu'à la vallée d'Huallmi, d'où ils les forcerent aussi de sortir, après un combat obstiné, dans lequel il y en eut plusieurs mille tant tués que blessés de part & d'autre. L'ennemi alla ensuite se réfugier dans la vallée de Sancta, où on résolut de s'arrêter, en considération de la valeur des habitans de ce district, qui avoient toujours passé pour très-bons guerriers. Il se passa tant de combats douteux, que l'on ne savoit pas si le Prince pourroit venir à bout de réduire ce pays par la force des armes. Cet équilibre ranima l'espoir du Roi de Chima, qui se flattoit qu'un Prince, élevé dans la délicatesse & le luxe d'une Cour, ne pourroit supporter long-temps les fatigues d'une guerre aussi sanglante, & que l'ardeur des soldats modéreroit leur empressement & leur désir de visiter leurs femmes & leurs enfans. Plein de ces idées, il refusa toutes les offres qui lui furent faites par ce Prince; & au lieu de les attribuer à sa modération & à son désir d'épargner le sang humain, il l'accusa de lâcheté. Il leva le plus de troupes qu'il lui fut possible, & attaqua les Impériaux avec tant d'impétuosité, qu'ils eurent beaucoup de peine

à le repousser; cependant ses Capitaines s'apperçurent que leur ruine étoit prochaine, & ils exhorterent Chima à faire sa paix avec l'Inca; mais il ne vouloit point y consentir. Cependant, dès qu'il vit que le Prince avoit de nouvelles troupes, que ses sujets étoient prêts à quitter son parti, & que rien ne réussissoit comme il l'avoit espéré, il se découragea, & fit faire au Prince les plus viles soumissions; enfin il promit de recevoir avec reconnoissance toutes les conditions qu'il jugeroit à propos de lui imposer. Pour cacher à ses sujets le triste état de ses affaires, il fit semblant d'être déterminé à continuer la guerre, & il espéroit encore beaucoup de succès de leur valeur & de leur persévérance; cependant, lorsque l'Inca lui eut déclaré qu'il lui accordoit la paix, le pardon & son amitié, à condition qu'il seroit son vassal, il parut faire peu de cas de cette proposition, & il tâcha de persuader à ses sujets que ces propositions venoient d'un ennemi. Il déclara néanmoins qu'il étoit déterminé à y répondre. Les Capitaines étoient ravis de voir leur Souverain consentir à leurs désirs, & renoncer à des principes qui auroient causé leur perte. Ils lui recommanderent dans les termes les plus pressans d'accepter l'offre de paix & d'amitié, puisqu'il avoit déjà donné des preuves assez convaincantes de son courage, & qu'il pouvoit se reposer sur les promesses d'un Monarque aussi juste & aussi généreux que l'Inca. Le fier Chima céda enfin à leurs supplications, se rendit au camp Impérial, se prosterna devant l'Inca, & après lui avoir rendu hommage, il consentit à la promulgation de la Religion Péruvienne & des Loix du pays.

Avant la conclusion de la paix, l'Inca Pachacutec se sentit accablé sous le poids des années, & après avoir étendu considérablement les limites de son Empire, il résolut de passer le reste de ses jours dans le repos & la tranquillité. Il honora la conduite glorieuse de son fils par les processions les plus solennelles; il lui dit que, comme il connoissoit sa capacité pour le gouvernement, il alloit mourir content, & jouir de la paix dans le sein de son pere le Soleil. Il vécut cependant encore quelque temps; il pratiqua toutes les vertus qui pouvoient le rendre cher à son peuple, & augmenter la grandeur & le bonheur de son Empire. Il envoya plusieurs Colonies dans des pays secs & stériles, qui furent fertilisés par les ruisseaux bienfaisans que l'on y introduisit. Il bâtit des temples en l'honneur du Soleil, & des couvens de Vierges choisies, sur le modele de celui de Cuzco. Il fit construire des greniers & des magasins pour la commodité des habitans, & pour prévenir la famine en temps de disette; il réforma tous les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice; il veilla sur la conduite des Magistrats, travailla à assurer la liberté de ses sujets, & il introduisit plusieurs Coutumes louables touchant les bonnes mœurs. Il établit une espece de milice dans chaque province pour la sûreté de ses Etats, sans faire aucune dépense nouvelle; il évita les frais d'entretenir une armée sur pied. Il récompensoit le mérite par des honneurs militaires; il orna considérablement la ville de Cuzco, augmenta le nombre de ses habitans, & bâtit un palais pour la résidence des Incas. En un mot,

après un heureux regne de près de ſoixante-dix ans, il mourut, & fut auſſi regretté que le plus illuſtre de ſes prédéceſſeurs : ainſi les Indiens le mirent au nombre des autres Dieux (*a*).

*Inca Yupanqui, dixieme Souverain.*

Jamais Prince ne donna de plus grandes eſpérances en montant ſur le trône, que l'Inca Yupanqui, qui, auſſi-tôt après les funérailles du dernier Monarque, ſe couvrit le front de la guirlande impériale. Il poſſédoit la confiance du peuple, dont il étoit eſtimé, à cauſe de ſon illuſtre pere, & pour ſes rares qualités, qui lui avoient fait tant d'honneur dans la derniere expédition. Pour ſe faire encore plus aimer du peuple, il réſolut de ſuivre ſcrupuleuſement les maximes de ſon pere, & il commença ſon regne par faire une tournée dans tous ſes Etats, dont il parcourut juſqu'aux provinces les plus éloignées. Il diſoit ordinairement que les enfans devoient imiter les vertus de leurs peres, & qu'étant deſcendu du Soleil, il échaufferoit de ſes rayons, à l'exemple de cet aſtre bienfaiſant, tous les coins de ſon Empire. Après avoir employé trois années à cette tournée, il réſolut d'entreprendre une expédition dangereuſe vers les montagnes des Andes; il déſiroit ſavoir quelles étoient les nations qui habitoient l'autre côté. Il couvrit ſes deſſeins ambitieux, ſuivant la coutume, ſous le voile de la Religion; il n'avoit cependant d'autre but que d'étendre ſes Etats, & de donner des preuves de ſa valeur.

Suivant le bruit commun, ces pays étoient

(*a*) Voyez la Note VII.

fertiles & bien peuplés ; il n'en falloit pas davantage pour exciter l'ambition de l'Inca. Plusieurs motifs, & sur-tout l'entreprise qu'il fit de passer une grande riviere, ont engagé à supposer que cette expédition fut faite contre le Paraguay. Ce pays est à présent sous la domination des Jésuites, le long de la riviere de la Plata. On fit à cet effet des bateaux & des radeaux ; on employa deux années à faire de grands préparatifs. L'Inca commandoit en personne ; il rencontra des obstacles capables de déconcerter un bon soldat, mais ils ne firent aucune impression sur Yupanqui. Il traversa des marais à la tête de son armée ; il franchit des montagnes escarpées, sans craindre le danger. En montant les Andes, il fut souvent attaqué par des troupes de Sauvages, qui le forcerent à combattre dans des lieux où ils pouvoient à peine se tenir debout. Pendant qu'il passoit la riviere dans des bateaux & sur des radeaux, les deux bords étoient garnis de troupes composées des habitans du pays, qui, les armes à la main, harcelerent les soldats, les fatiguerent, & les exposerent aux plus grands dangers ; & après plusieurs escarmouches, dont nous ignorons le succès, toutes les nations qui habitoient les bords de cette riviere se soumirent à l'Inca, & reçurent les mêmes Loix que toutes les autres provinces conquises. Pour donner une marque de leur obéissance, ils envoyerent des présens de cire, de miel, de fruits, & de perroquets, & ils consentirent à recevoir les Officiers & les Loix qu'il lui plairoit leur donner.

Après avoir soumis toutes les nations appelées d'un

d'un nom général *Chonchu*, il entra dans la province de Musa, à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Moxos*. Les habitans de cette province sont nombreux, hardis, & belliqueux. Lorsque l'Inca arriva sur les frontieres de ce pays, son armée étoit réduite à un nombre fort peu considérable; il fut donc obligé d'avoir recours à la persuasion; il annonça au peuple qu'il étoit venu pour l'instruire sur la Religion & la Morale, & pour le former à la Société. Il s'apperçut que les Musas écoutoient attentivement ses leçons; il hasarda de publier les Loix Péruviennes, que les Barbares trouverent si justes & si raisonnables, qu'ils les reçurent sans scrupule, & firent une alliance avec l'Inca. La Vega dit que l'on voyoit encore de son temps quelques traces de cette expédition; cependant il est probable que l'Inca ne descendit jamais le long de la riviere plus bas que Guara, où il la repassa; il alla ensuite à Tucuman, & delà au Chili (*a*).

Il retourna à Cuzco sans faire aucunes nouvelles entreprises; il leva une armée plus nombreuse que la premiere, à la tête de laquelle il mit des Officiers du Sang Royal, qui demanderent permission d'accompagner leur Souverain. L'Inca s'avança dans la grande province de Chirihuana, située à l'est des Charcas; il crut qu'il

(*a*) Il faut observer que les Espagnols ont tellement changé les noms de province, & que tous leurs Historiens ont si mal tracé la route des armées des Incas, qu'il est très-difficile de fixer les limites de leur Empire, & absolument nécessaire d'avoir recours aux conjectures.

ne pourroit faire sa retraite avant de soumettre cette nation. Comme ce peuple étoit entiérement inconnu, on jugea à propos d'envoyer des émissaires, afin de faire quelques découvertes pour faciliter la marche de l'armée. Leur rapport ne fut point favorable aux habitans, qui furent dépeints comme les plus cruels de tous les Barbares, peut-être à dessein de modérer l'ardeur de l'Inca; mais, au contraire, il fut plus animé que jamais; il s'adressa à ses courtisans, & leur dit: » C'est mon devoir de soumettre ces terribles Sauvages aux loix de la raison, & de » les former à la civilité «. Cependant il ne crut pas que cette entreprise demandât sa présence; il confia le soin de son armée à certains Princes du Sang, qui commencerent leur marche à la tête de mille hommes, & ils virent bientôt que l'on n'avoit point exagéré touchant la difficulté des chemins. Après avoir passé des montagnes & des défilés, les soldats furent réduits à une telle extrémité, qu'ils auroient certainement péri, sans un renfort que l'Inca leur envoya fort à propos. Enfin ils furent rappelés sans exécuter ce que l'on s'étoit proposé dans cette expédition, les naturels du pays s'étant réfugiés dans des lieux entiérement inaccessibles.

Le mauvais succès de cette expédition ne put déterminer l'Inca à renoncer au dessein de réduire le royaume de Chili. Le principe fondamental du Gouvernement Péruvien consistoit à augmenter les Etats de l'Inca, & si l'on n'avoit pas tenu une armée sur pied, il auroit perdu la moitié du tribut qui se payoit en étoffes & en munitions de guerre. C'étoit l'entreprise la plus

dangereuse que les Incas eussent jamais faite. L'Inca fit examiner cette affaire à son Conseil, le consulta sur les moyens de faire la guerre, & il partit ensuite avec une nombreuse armée pour Atacoma, la province la plus éloignée de ce côté de son Empire; elle étoit séparée par les vastes déserts du Chili. De cette place il envoya des personnes de confiance, pour examiner toutes les difficultés de la marche, & cette affaire fut estimée d'une si grande conséquence, qu'on ne la confia qu'à des Princes du Sang Royal. On fit aussi des magasins dans les lieux les plus commodes, & on ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à la sûreté de l'armée & au succès de cette expédition. Ces émissaires après avoir pénétré jusqu'à Copayapec, & avoir tout observé avec la plus grande exactitude qu'il leur fut possible, vinrent en rendre compte à l'Inca, qui détacha un corps de dix mille hommes, avec ordre de suivre la route qui leur seroit enseignée; six semaines après, il envoya un pareil nombre de troupes. Lorsque cette armée fut arrivée sur les frontieres de Copayapec, sous la conduite de Sinchiroca, Officier descendu du sang des Incas, on fit aux Naturels du pays les sommations ordinaires, avec des menaces qui répandirent la terreur parmi eux. Cependant, lorsqu'ils virent combien étoit peu nombreuse l'armée de l'Inca, ils prirent courage, s'assemblerent, & commencerent les hostilités. Mais avant que la victoire eût penché d'aucun côté, le renfort arriva, ce qui découragea l'ennemi, & le détermina à se soumettre aux conditions que

le Général Péruvien jugea à propos de leur imposer.

L'Inca assembla une armée plus nombreuse que la précédente. Elle se montoit à trente mille hommes. Sinchiroca se mit à la tête de ces troupes, marcha à grandes journées, & gagna quelque terrein dans une vallée du Chili, après un combat opiniâtre dont on ignore les particularités; mais on peut juger qu'il fut peu honorable aux Péruviens, qui ne manquoient jamais de transmettre à la postérité un récit exact de ces expéditions, dans lesquelles ils se distinguoient par leur courage & leur bon succès. Ils ne parlent que d'un combat, où ils avouent que les habitans du Chili firent des prodiges de valeur. Les deux armées resterent quelques jours en vue l'une de l'autre. On voulut régler des conditions de paix; mais ces négociations se rompirent soudain, & les deux partis se disposerent à livrer bataille. L'armée du Chili n'étoit composée que de dix-huit ou vingt mille hommes; cependant on combattit une journée entiere avec tant d'intrépidité, que la victoire demeura douteuse, lorsque la nuit sépara les combattans. Le lendemain on renouvela la bataille, & elle dura jusqu'au soir avec la même fureur & le même succès. Les combattans recommencerent l'action le quatrieme, cinquieme & sixieme jour; & ils abandonnerent enfin le champ de bataille, sans qu'aucun parti eût cédé un seul pouce de terrein à l'autre. Le massacre fut horrible, les champs étoient couverts de corps morts, & l'atmosphere se trouva si remplie de vapeurs putrides, que

les combattans furent obligés d'abandonner le combat avant que d'être rassassiés de carnage. Chaque parti prétendoit avoir remporté la victoire; mais aucun n'étoit maître du champ de bataille, & n'osoit hasarder de poursuivre l'ennemi; d'où l'on peut conclure, à juste titre, que l'armée des Incas trouva, pour la premiere fois, des égaux dans des personnes qu'ils nommoient barbares. On ne sait pas quelle fut la fin de la guerre avec les habitans du Chili; on dit qu'Yupanqui persista dans son dessein, & qu'à sa mort son Empire avoit mille lieues d'étendue du nord au sud. Il soumit peut-être quelques provinces du Chili, & il est possible que plusieurs nations de ce royaume se soient soumises à lui volontairement; mais il est fort douteux s'il conquit tout ce pays.

Tandis que ses Généraux faisoient admirer leur valeur dans les pays les plus éloignés, Yupanqui étoit occupé à orner son Empire d'une infinité de beaux édifices, sur-tout de temples & d'hospices. Il fonda un grand hôpital pour les vieillards, les aveugles, les boiteux; on n'avoit pas encore vu de maisons de cette espece dans un pays barbare, plongé dans l'ignorance la plus crasse, ce qui donne bonne opinion des sentimens & de l'humanité des habitans. L'Inca passa sa vie dans ces occupations & autres semblables; il jouit, pendant plusieurs années, d'une grande tranquillité, & fut enfin saisi d'une maladie dont il mourut. Lorsqu'il vit la mort approcher, il appela ses fils, & leur recommanda d'observer scrupuleusement les Loix & la Religion de leur pays. Il enjoignit sur-tout à son fils aîné, qui

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

devoit lui succéder, de veiller avec soin à l'administration de la justice; il lui dit que sans cette vertu, toutes les autres n'étoient propres qu'à donner à la tyrannie un faux coloris. Ainsi mourut Yupanqui dans un âge fort avancé, & couvert de gloire. Il augmenta beaucoup plus ses Etats qu'aucun de ses prédécesseurs; & il passa pour un Monarque juste, sage & magnanime; honneur qu'il avoit bien mérité. La forteresse de Cuzco fut pendant plusieurs siecles un monument de son pouvoir & de sa magnificence.

*Tupac Yupanqui, onzieme Inca.*

Tupac Yupanqui monta sur le trône dès que l'on eut rendu les derniers devoirs au feu Inca son pere. Ce fut probablement quelque temps après son avénement, qu'il fut surnommé *Tupac*, mot qui signifie splendeur ou éclat, & qui annonce en même temps la grandeur de ses exploits. Le nouveau Monarque, suivant la coutume établie, visita toutes les provinces de son vaste Empire; Yupanqui n'omit point un usage fondé sur la politique, & qui étoit également avantageux au Souverain & aux sujets. Il employa quatre années dans cette tournée, pendant lesquelles il se comporta avec tant de sagesse, qu'il se fit aimer & estimer des habitans. Cependant il jugea à propos de les confirmer dans la bonne opinion qu'ils avoient conçue de lui, en leur donnant quelques nouvelles preuves de son mérite; il eut recours au spécieux prétexte de civiliser les nations sauvages, & de rendre service à ces Indiens infortunés, plongés dans l'ignorance & l'idolâtrie. Il résolut de faire une expédition du côté de Cassamarca; pour cet effet, il leva une armée de quarante mille hommes, à la tête

de laquelle il entra aussi-tôt dans la province de Chucupuya, autrement nommée *le pays des guerriers*, comme Blas Valeras a traduit ce mot. Le Chucupuya est situé à l'est de Cassamarca : les chemins qui y conduisent sont difficiles ; le pays est montagneux, & renferme plus de 40000 habitans capables de porter les armes, d'où l'on peut juger combien l'entreprise étoit dangereuse. Ces peuples étoient distingués de toutes les autres Tribus barbares, par la coutume établie parmi eux de se ceindre la tête d'une fronde, qui étoit l'emblême de la valeur & du courage. La fronde étoit l'arme principale de la guerre ; les Mayarkins, leurs ancêtres, s'en servoient. Avant que l'Inca entrât dans leur pays, il jugea à propos de soumettre les Huacrachuciens, dont une partie du pays étoit sur son chemin. C'étoit un peuple fier, qui se distinguoit par des bonnets de laine noire & mouchetée : cette coiffure étoit ornée d'un bout de corne de cerf pardevant; c'est pourquoi le nom qu'ils lui donnoient signifie bonnet cornu. Les Naturels du pays paroissoient persuadés que leur province étoit imprenable, tant ils avoient de confiance en leur courage. Ils bloquerent tous les passages ; mais ils furent délogés, & ils essuyerent un horrible massacre. Après avoir gagné du terrein dans leur pays, l'Inca jugea à propos de verser le moins de sang qu'il lui seroit possible : dans cette vûe, il somma les habitans de se rendre, & il leur promit de les traiter avec beaucoup de douceur & de modération. Il les assura qu'il n'avoit aucun autre dessein dans cette expédition, que de les rendre heureux, de leur enseigner les Arts

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

essentiels au bonheur de la vie ; & afin qu'ils n'attribuassent point sa conduite à la crainte, il leur déclara qu'il se vengeroit de la maniere la plus signalée, s'ils rejetoient des propositions aussi modérées, & si propres à les rendre heureux. Tandis que les ennemis délibéroient sur les conditions qui leur étoient offertes, l'Inca divisa son armée, & renouvela l'attaque en différens quartiers avec tant de vigueur, qu'il s'empara de plusieurs postes avantageux, & obligea les habitans à se rendre.

Il employa tout l'été à soumettre Huacrachucu, & la saison de la pluie approchant, il mit ses troupes sur les frontieres en quartier d'hiver, & augmenta son armée de vingt mille hommes avant la campagne suivante. Cette cessation d'hostilités fut fort avantageuse à ses nouveaux sujets; ils travaillerent pendant ce temps à s'instruire dans l'Art de l'Agriculture, & à étudier les Loix Péruviennes, ainsi que leur Religion; ils avoient pour maîtres les Officiers & les soldats, & l'Inca lui-même ne leur refusa pas son secours. Il prit soin de l'instruction des Chefs, & il leur donna ensuite certains districts à gouverner, avec ordre de faire part de leur science aux habitans.

Lorsque la saison d'entrer en campagne fut arrivée, l'Inca Tupac se mit à la tête de son armée, & marcha en droite ligne vers la province de Chuchupuyu ; il se fit précéder d'un Héraut qui faisoit des propositions de paix & d'amitié, qui furent rejetées. On fit des préparatifs de guerre de part & d'autre, on commença les hostilités, & on combattit avec tant de courage & d'animosité, qu'il se fit un grand carnage. Les ha-

bitans de Chuchupuyu, qui redoutoient l'ambition & la puissance des Incas, s'attendoient à cette incursion, & avoient fait des préparatifs pour deux ans. Leur pays étoit d'une étendue considérable; il étoit fortifié par la Nature, & ils avoient fait usage de tout leur talent pour se mettre en état de défense. Tous les passages étoient bien fortifiés, & plusieurs camps étoient disposés dans des lieux inaccessibles; ils étoient entourés de profonds retranchemens ou de fortes murailles, & bien fournis de provisions. Malgré toutes ces difficultés, l'Inca poursuivit son dessein, & chassa l'ennemi de tous les postes qu'il avoit fortifiés; mais les Impériaux essuyerent de grandes pertes. L'Inca força un camp sur le sommet d'une colline bordée de rochers de vingt pieds de haut, & qui n'étoient accessibles que par des marches pratiquées dans le roc pour la commodité des Indiens. Un grand nombre de vieillards, de femmes & d'enfans, furent faits prisonniers, & l'Inca les traita avec toute la douceur & l'humanité possibles: il espéroit, par ce moyen, donner à l'ennemi une opinion favorable de son Gouvernement. Après cet heureux événement, il s'avança sur une montagne couverte de neige, nommée *le dangereux Gap*; il détacha trois cents hommes pour examiner le passage; ils furent ensevelis sous un tas de neige qui tomba de la montagne, & il n'en échappa pas un seul pour apporter la nouvelle de ce malheur. On trouva les corps de ces infortunés après le dégel, & l'Inca hasarda de continuer sa marche dans le temps où les ennemis le croyoient arrêté. Il vit que tous les élémens lui étoient

favorables ; & les Barbares, étonnés de sa persévérance, se soumirent sans faire d'autre résistance.

Après avoir nommé les Ministres & les Officiers nécessaires pour le gouvernement du pays, l'Inca Tupac songea à se rendre maître d'un autre peuple, nommé *Cassa Marquilla*, qui se défendoit à coups de pierres ; ceux-ci suivirent l'exemple des Chuchupuyiens, après avoir été défaits dans plusieurs combats. Il marcha ensuite contre une nation, nommée *Passamarcas*, parce que les membres qui la composoient avoient une excroissance considérable sur le cou, comme les habitans des Alpes, & c'étoient à peu près les mêmes causes qui avoient donné lieu à ce phénomene. Il soumit cette nation & plusieurs autres sans beaucoup de difficulté ; car elles étoient voisines, & elles furent épouvantées des progrès & de la puissance de l'Inca. Après avoir remporté tous ces avantages, l'Inca retourna dans ses Etats, pour se reposer pendant la mauvaise saison, & il fit des préparatifs pour étendre ses conquêtes dans la campagne suivante. On leva une armée de quarante mille hommes, & lorsqu'ils furent disposés à se mettre en campagne, l'Inca se proposa de marcher dans la vaste province d'Huancapampa, habitée par différentes tribus & nations, dont les mœurs n'avoient aucune ressemblance, excepté qu'elles étoient toutes absolument sauvages. Elles étoient en guerre les unes contre les autres, & l'Inca n'eut pas de peine à s'en rendre maître : il s'empara aisément du pays ; mais il rencontra beaucoup de difficultés à civiliser les habitans.

Lorſqu'il eut fait les réglemens qu'il jugeoit à propos d'établir dans ſes nouvelles conquêtes, il marcha vers les provinces de Coſſa, d'Ayahuaca & de Callua : les habitans de ces pays ne voulurent point reconnoître ſon autorité, & ils rejeterent ſes propoſitions. Ils leverent une armée, & ils tuerent en bataille rangée huit mille des Impériaux ; cependant ils furent forcés d'abandonner le champ de bataille. Cette perte irrita l'Inca ; il les pourſuivit dans leur retraite, & commit dans le pays toutes les horreurs de la guerre. Les Barbares ſupporterent ſa fureur avec beaucoup de courage & de patience, car ils aimoient mieux être expoſés à la perſécution & à la miſere, que de perdre leur liberté. Ils quitterent leurs poſtes les uns après les autres, après les avoir diſputés à l'Inca avec une opiniâtreté ſans pareille ; & ils auroient tous combattu juſqu'à la mort, ſi l'Inca n'avoit pas trouvé le moyen de les engager plutôt par ſes diſcours que par ſon pouvoir. Il leur perſuada que toutes les nations qui reconnoiſſoient ſa ſouveraineté, jouiſſoient des mêmes priviléges que ſes ſujets. Tous ſes argumens les engagerent à ſe ſoumettre, ou plutôt à mettre bas les armes ; car après tout le ſang qui fut répandu, ils firent un traité de paix avec l'Inca ſans le reconnoître pour leur Souverain.

La fatigue de ces dernieres campagnes diſpoſa l'Inca à goûter les douceurs du repos. Il retourna donc avec plaiſir à Cuzco, s'enferma quelque temps dans ſon palais, pour donner du relâche à ſon eſprit & du repos à ſon corps ; & il s'occupa alors des Arts que l'on exerce pendant la

paix, & fur-tout de l'Architecture, pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Plufieurs des meilleurs aqueducs, des greniers, des forterefles & des temples, que les Efpagnols trouverent dans le Pérou, étoient les ouvrages de ce Monarque. Il chériffoit & protégeoit les beaux Arts, tout imparfaits qu'ils étoient alors; mais il travailla fur-tout à perfectionner la citadelle de Cuzco, que fon pere avoit élevée. Après avoir ainfi fatisfait fon goût pendant quelques années, il forma le deffein de faire de nouvelles conquêtes vers le nord, & il leva une armée pour réduire la vafte province d'Huanuca, habitée par différentes nations difperfées dans les champs & fur les montagnes, fans avoir entre eux aucune fociété ni aucune forme de Gouvernement. Ils avoient bâti quelques fortifications fur le fommet des plus hautes montagnes, où ils fe réfugioient contre la fureur de leurs ennemis, toutes les fois qu'ils avoient le malheur d'être défaits fur le champ de bataille; mais ils ne hafarderent point alors d'en venir aux mains, & ils n'oferent fe repofer fur la force de leur retraite. Ayant entendu parler de la clémence de l'Inca, & de la fageffe du Gouvernement Péruvien, ils fe foumirent, & devinrent fideles fujets de l'Inca.

La nouvelle expédition fut contre la province de Cannari, pays fi confidérable, que l'Inca jugea à propos de mettre fur pied une armée de foixante mille hommes. Ces Sauvages étoient fiers & belliqueux; ils fe diftinguoient par une coutume extraordinaire de ceindre la tête de leurs enfans avec des bandeaux, de maniere à leur

faire prendre une forme particuliere, qu'ils conſervoient le reſte de leurs jours. Ils avoient le devant de la tête d'une largeur épouvantable, le nez extrêmement plat, & le cou raccourci, ſi bien que toute la nation étoit extrêmement difforme. Les Cannariens adoroient la Lune comme la premiere Divinité, & ils honoroient en outre une infinité de Dieux ſubalternes, tels que les arbres, les cailloux, & ſur-tout le jaſpe, parce que cette pierre eſt rare en leur pays. L'Inca s'attendoit que ces Barbares feroient une grande réſiſtance; mais il fut bientôt détrompé. L'armée Impériale parut à peine ſur leurs frontieres, qu'ils firent leur ſoumiſſion, & reçurent volontairement les Loix & la Religion des Péruviens, dont on leur avoit fait les plus grands éloges. Cette province étoit une des plus belles conquêtes des Incas; on y trouvoit en quantité les plus riches métaux, des pierres précieuſes, & des denrées d'un grand prix; c'eſt pour cette raiſon que les Souverains l'ornerent des plus beaux édifices que les Architectes de ces temps purent élever. Voici les paroles de Pedro de Cicea à ce ſujet : » Enfin, tout ce que je puis dire » de la magnificence avec laquelle les Incas ont » orné les édifices (de Cannari), ne ſera ja- » mais ſuffiſant «. Et un peu plus bas, il ajoute que les Indiens ont aſſuré que la plus grande partie des pierres dont on ſe ſervoit dans ces édifices, venoient de la ville de Cuzco; par ordre de l'Inca Huana Capac; & qu'après les avoir attachées avec des cordes & des cables, des hommes les traînoient, quoiqu'elles fuſſent d'un poids & d'une taille énormes. De là on voit que

SECT. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

ce fut particuliérement dans le regne suivant que les Cannariens commencerent à jouir de la faveur des Incas, & à être distingués des naturels des autres provinces.

Cette conquête ne servit qu'à exciter l'ambition de l'Inca Tupac, puisqu'aussi-tôt après cette expédition, il se disposa à soumettre toutes les nations qui s'étendent jusqu'aux frontieres de Quito; mais il ouvrit le chemin de cette grande province à son successeur, car aucunes des tentatives qu'il fit pour engager le Monarque de Quito à obeir à ses Loix, ne lui réussirent. Il envoya quarante mille hommes pour réduire cette province : ils livrerent plusieurs fois bataille à l'ennemi; mais ils ne purent jamais s'établir dans ce pays, du regne de cet Inca. On ignore si Tupac commandoit en personne; il est certain que son successeur eut la gloire de conquérir cette province, & que Tupac mourut avec le chagrin de voir ses desseins frustrés par un Barbare, & que son pouvoir n'étoit point insurmontable, comme sa bonne fortune avoit semblé l'annoncer (*a*).

*Huana Capac, douzieme Inca.*

Huana Capac, qui succéda à son pere, avoit fait le métier de soldat pendant les deux dernieres années du regne précédent, & il donna des preuves évidentes de sa valeur & de son courage. C'est pourquoi il fut nommé *Huana Capac*, mot qui signifie un grand nombre de qualités héroïques. Lorsque son pere lui confia le soin de l'expédition contre Quito, il n'étoit

(*a*) Voy. la Note VIII.

que dans sa vingtieme année, & il n'avoit que des connoissances spéculatives sur la guerre; cependant il montra sur le champ de bataille toute la prudence d'un Général ancien & expérimenté. Dans le temps où les hostilités étoient les plus furieuses, il conserva toute sa présence d'esprit, & il ne perdit aucune occasion d'en venir à ses fins, par le moyen d'un traité avec l'ennemi. On attribue la longue durée de la guerre à son humanité, plutôt qu'à son défaut de courage. Les habitans de Quito étoient fiers, obstinés, & belliqueux ; ils combattirent avec le plus grand courage, mais ils furent toujours défaits, quoique la victoire ne fût jamais décisive, à cause de la modération du Prince, qui ne permettoit point à ses troupes de poursuivre les ennemis, espérant qu'après les avoir défaits tant de fois différentes, ils reconnoîtroient enfin leur infériorité, & la nécessité de se rendre à une Puissance à laquelle ils ne pouvoient résister. La Vega parle comme si la plupart de ces batailles avoient été livrées du temps de Tupac Yupanqui ; cependant il y a lieu de croire que la guerre ne fut jamais plus violente qu'après l'avénement d'Huana Capac, ou au moins, que le royaume de Quito ne fut conquis que sous le regne de ce Prince. Ce nouvel Inca se vit à peine à la tête de l'Empire, qu'il voulut se montrer digne de la souveraine autorité, & pour cet effet il résolut de travailler à étendre ses Etats. Il mit une armée nombreuse en campagne, entoura l'ennemi de tous côtés, s'empara de plusieurs de ses provinces, & le réduisit à une telle extrémité, que le Roi de Quito, en-

nuyé des ſoins & des fatigues de la guerre ; privé d'une grande partie de ſes territoires, & incapable de défendre le reſte, tomba malade, & mourut, dit-on, de chagrin. Cet événement fut très-avantageux à l'Inca ; le déſordre & la confuſion ſe répandirent parmi les Généraux de l'ennemi ; comme ils n'avoient point de Chef, ils diſputerent à qui le remplaceroit, & ils devinrent la proie des Impériaux. Quito fut donc ſoumis, après une guerre qui dura trois ans depuis l'avénement d'Huana Capac, & plus de deux pendant le regne de ſon pere.

Peu de temps après ſon retour à Cuzco, l'Inca commença à parcourir ſes Etats, pour ſe conformer à cette louable coutume établie par ſes prédéceſſeurs, & il fut reçu par-tout avec la plus grande joie ; les Curacas vinrent au devant de lui, & les habitans jonchoient les chemins de fleurs ; ils élevoient des arcs de triomphe ornés de roſes & d'herbes odoriférantes, & ils faiſoient retentir l'air de leurs acclamations & de leurs cris de joie. Acoſta rapporte que ſes ſujets lui rendirent les honneurs divins pendant ſa vie ; ce qui n'avoit été accordé à aucun de ſes prédéceſſeurs. Il étoit marié en ſecondes noces, avant ſon avénement à la couronne ; & tandis qu'il viſitoit ſes provinces, il apprit que ſa femme étoit accouchée d'un fils. Cette heureuſe nouvelle l'engagea à retourner promptement à Cuzco, pour ordonner des fêtes & des réjouiſſances. Il fit faire, en mémoire de cet événement, cette chaîne d'or d'une groſſeur prodigieuſe, dont les Indiens rapportent tant de

de merveilles, & de laquelle les Espagnols ont fait une recherche scrupuleuse, mais inutile. Garcilasso nous apprend ce qui donna lieu à cette chaîne d'or. On célébroit toutes les fêtes par des danses qui différoient entre elles suivant les provinces. Il y avoit une danse royale, à laquelle les Incas ne dédaignoient point de prendre part, car elle étoit grave & solemnelle; elle consistoit seulement en certains gestes, & à se tenir par la main en forme de cercle. Cette maniere de se joindre les mains, fit concevoir à l'Inca l'idée de la chaîne d'or : il crut qu'il convenoit à un Souverain de joindre ses danseurs par le moyen d'une chaîne, & non par la main; d'un autre côté, on croyoit qu'il y avoit un espece de sacrilége à toucher la peau du Monarque. Ces danses étoient exécutées dans le grand carrefour de Cuzco; l'Inca fit faire cette chaîne de la grandeur du carrefour; suivant le calcul de Garcilasso, elle devoit avoir sept cents pieds de long. Augustin Carate, grand Mathématicien, assure que cette chaîne attachée aux oreilles de deux cents Indiens, ils avoient beaucoup de peine à la lever de terre, tant elle étoit pesante. Après toutes les recherches faites par les Espangols, ils ne purent la trouver; elle avoit été enfouie avec les autres trésors dans les entrailles de la terre; & si les Indiens n'en parloient point comme d'une chose certaine, on pourroit douter si elle a réellement a existé. On voit pourquoi le fils nouveau né de l'Inca, & son infortuné successeur, fut connu sous le nom d'*Huascar*, mot qui signifie *chaîne* en Langue du Pérou. Huayna Capac eut bientôt une autre fils, avec

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

la fille du feu Roi de Quito : il fut nommé *Atahualipa* ; c'est lui qui, comme nous l'avons déjà observé, disputa la couronne impériale avec Huascar, l'héritier légitime, du temps que Pizarre arriva dans ce pays.

L'Inca, après avoir terminé toutes les réjouissances, leva une armée nombreuse, & s'avança dans la plaine, vers la côte de la mer, jusqu'à la vallée de Chima, où ses prédécesseurs avoient terminé leurs conquêtes. Il envoya des Hérauts vers les nations voisines, pour les sommer de se rendre. Elles se soumirent sans difficulté, parce qu'elles étoient en commerce depuis quelque temps avec les Péruviens, qui leur avoient donné bonne opinion du Gouvernement de l'Inca. Tous les habitans des vallées reconnurent sa souveraineté, & reçurent avec joie toutes les Loix qu'il lui plut leur imposer. Ensuite l'Inca alla dans le royaume de Quito, pour orner ce pays par de superbes édifices, & pour le rendre fertile par le moyen des canaux & des aqueducs. Après avoir fini ces travaux, il marcha encore avec une armée de cinquante mille hommes vers la côte, campa dans la vallée de Sullama, envoya un Héraut pour faire des propositions de paix aux habitans de Tumpez, à condition qu'ils reconnoîtroient sa souveraineté ; ils embrasserent sa Religion & ses Loix, & se reconnurent ses sujets. Ils étoient luxurieux, efféminés, & cruels ; ils passoient tout leur temps dans les festins & les divertissemens, & dans la société des bouffons. Leur gaîté disparut aussi-tôt qu'ils virent une armée ennemie ; & au lieu de prendre les armes pour se défendre, ils se rendirent, &

ſe ſoumirent humblement aux volontés de l'Inca, qui mit auſſi-tôt tout en uſage pour réformer leurs mœurs corrompues, & les rendre ſobres & induſtrieux. Pour les intimider, il fit bâtir une citadelle dans leur pays, où il laiſſa une garniſon nombreuſe. Il éleva auſſi un temple en l'honneur du Soleil, pour les détourner des abominations qu'ils commettoient en immolant des victimes humaines, & les faire renoncer au culte qu'ils rendoient aux tigres & aux lions, ou plutôt à un animal aſſez ſemblable au loup, que les Américains nomment ordinairement lion.

Il eut alors tout le loiſir de punir les habitans d'Huancavillca, & les nations ſituées vers Puerto Veyo, pays ainſi nommé par les Eſpagnols, parce que les habitans, ſous le regne précédent, avoient aſſaſſiné leurs Gouverneurs, & paroiſſoient encore diſpoſés à ſe révolter. Huayna Capac ordonna aux aſſaſſins de ſe rendre auſſitôt à la Cour pour y être jugés; & comme il étoit à la tête d'une armée, les criminels furent obligés d'obéir, quoiqu'ils ſuſſent bien qu'ils avoient mérité la mort, & qu'ils ne doutaſſent point que l'Inca ne leur fît ſentir tout le poids de ſon reſſentiment. Lorſque les criminels furent devant l'Empereur, ils ſe proſternerent la face contre terre; ils demeurerent dans cette poſture, tandis qu'un des Officiers de l'Inca leur repréſenta l'horreur de leur crime, le reſpect dû aux Officiers du Roi, & les obligations qu'ils avoient à l'Inca, qui leur avoit enſeigné à vivre en ſociété. Il avança que le ſang de toute la nation ne ſuffiroit pas pour effacer leur ingratitude; cependant il ajouta que l'Inca, par ſon huma-

nité, vouloit bien pardonner au menu peuple, dont il attribuoit la faute à l'ignorance, & qu'il se contenteroit de décimer les auteurs de la conspiration Toutefois cette douceur fut conditionnelle ; il voulut que la mémoire de ce crime passât à la postérité, & pour cet effet il fit arracher aux Curacas & aux principaux personnages de la nation, quatre dents au devant de la bouche, dont deux à la mâchoire supérieure & autant à l'inférieure, afin de transmettre cette coutume à la postérité la plus reculée, & de faire concevoir de l'horreur pour la trahison & la perfidie.

Après avoir ainsi puni ces misérables, l'Inca descendit dans la vallée de Rimac, pour consulter le fameux oracle de ce pays, suivant le traité qu'il avoit fait avec les Incas ; & après en avoir reçu une réponse également flatteuse & ambiguë, il somma dans les termes ordinaires les habitans de l'isle de Puna en Pérou. Tumpalla, Prince d'un grand génie, étoit alors Gouverneur de l'isle. Ses mœurs corrompues, & la tyrannie qu'il exerçoit sur ses sujets, lui avoient suscité un grand nombre d'ennemis. Il reçut les sommations de l'Inca avec un air de dédain, qui annonçoit assez qu'il avoit intention de se défendre ; mais il ne put exécuter cette résolution, à cause des mécontens, dont l'animosité redoubla à cette occasion. Il assembla ses principaux sujets, & leur parla dans les termes suivans, si l'on en croit les Historiens Espagnols : » Il y a aux portes de nos maisons un certain » Tyran qui menace de s'emparer de toutes nos » demeures, de nos biens & de nos richesses,

SECT. XIII.
*Hiſtoire de l'Amérique.*

» & de détruire notre nation, ſi nous refuſons de » le recevoir pour notre Seigneur & notre Maî- » tre. Si nous obéiſſons, il nous faut renoncer » à notre ancienne liberté, à l'autorité que nous » avons ſur les autres nations, & aux Loix & Cou- » tumes qui nous ont été tranſmiſes par nos an- » cêtres. Ce n'eſt pas encore tout; cet étranger » n'a point de confiance en nos promeſſes, il » nous forcera de travailler à bâtir des forte- » reſſes deſtinées à nous maintenir dans la ſer- » vitude, & à nous faire perdre toute eſpérance » de liberté. Il s'emparera des meilleures de nos » poſſeſſions, & il nous enlevera nos femmes, » nos enfans, & les plus belles de nos filles. Ce » qui eſt encore plus terrible, c'eſt qu'il mé- » priſera nos Loix & nos anciennes Coutumes, » qu'il nous accablera par de nouvelles taxes; » il nous forcera d'adorer des Dieux étrangers, » & de renoncer à notre Religion. En un mot, » il nous obligera de faire en tout ſa volonté. » D'après ce que je viens de vous faire remar- » quer, examinez ſi nous ne ferions pas mieux » d'oublier toutes nos querelles, & de nous réu- » nir pour défendre la cauſe commune, & de » mourir plutôt en défendant notre liberté, que » de nous abandonner comme des eſclaves à la » volonté & aux caprices d'un cruel Tyran «.

Ce diſcours excita de grands débats; les procédés vigoureux de l'Inca déplurent à quelques-uns, mais la plupart crurent qu'il valoit mieux ſe ſoumettre au Gouvernement d'un Prince auſſi grand, auſſi prudent, & auſſi compatiſſant que l'Inca, que de demeurer eſclaves & vaſſaux d'un petit Tyran. Enfin ils réſolurent, d'un conſente-

ment unanime, de se soumettre alors, en attendant une occasion favorable de recouvrer leur liberté. En conséquence de cette résolution, Tumpalla répondit avec douceur au messager qu'il avoit retenu en attendant qu'il sût les sentimens du Conseil. Il envoya aussi une ambassade avec des présens, pour offrir à l'Inca tous ses domaines, & pour supplier Sa Majesté Impériale d'honorer l'isle de sa présence, & lui déclarer que c'étoit la plus grande faveur qu'il pût accorder aux habitans. L'Inca accepta cette invitation; il ne soupçonnoit aucune trahison, & il passa dans l'isle avec une partie de ses troupes; mais tandis qu'il étoit occupé à établir l'ordre & la police parmi les Insulaires, ces traîtres profiterent de cette circonstance, massacrerent un grand nombre de ses soldats, & jeterent leurs corps dans la mer: plusieurs Princes du sang périrent dans cette malheureuse affaire. Cette trahison irrita tellement l'Inca, qu'il ne put s'empêcher de faire paroître son chagrin à l'extérieur; il se revêtit d'une espece d'étoffe de laine grise, ce qui ne se faisoit que dans les plus grandes calamités. Cependant sa douleur se changea bientôt en indignation & en sentimens de vengeance. Il assembla son armée le plus promptement qu'il lui fut possible, & il soumit aisément les habitans, car ils n'avoient ni politique ni talens militaires. Quelques Historiens semblent annoncer que cet événement arriva dans le Continent, & que les habitans de l'isle n'avoient aucune part dans le complot; cependant il est assez probable que Tumpalla fut l'auteur de cette conspiration, & qu'il étoit

aidé dans ce projet par ses sujets qui habitoient dans l'isle & sur le Continent.

Aussi-tôt que l'Inca se vit maître de l'isle, il ordonna à tous les Officiers, Capitaines & soldats, engagés dans la révolte, de comparoître devant son Tribunal, qui étoit environné de soldats armés. On saisit les auteurs de cette conspiration; on les lia, & un des Officiers de l'Inca fut chargé de leur faire des réprimandes; on leur ordonna ensuite de se disposer à recevoir le châtiment qu'ils avoient mérité. La sentence que l'on prononça contre eux, les condamnoit à être traités de la même maniere qu'ils avoient fait les soldats de l'Inca. En conséquence, quelques-uns furent jetés dans la mer avec un poids considérable pour les faire couler à fond. D'autres furent passés au fil de l'épée, & exposés dans des places publiques pour servir d'exemple. Plusieurs furent écartelés & exposés de la même maniere, & un grand nombre furent pendus à des arbres & à des gibets. Il n'y eut pas moins de mille habitans exécutés de différentes manieres. Ce triste événement fut le sujet de plusieurs chants que les Américains répéterent aux Espagnols. On bâtit une forteresse à Tumpez, & l'isle fut confiée au soin du Gouverneur des provinces voisines du Continent. Ensuite l'Inca tenta de jeter un pont magnifique sur la riviere de Guayaquil; mais il n'a jamais été achevé.

Lorsqu'il retourna à Cuzco, les Curacas de toutes les provinces par où il passoit venoient au devant de lui, & lui offroient les plus précieuses productions de leur pays, pour lui prouver leur soumission & leur estime. Lorsqu'il

Sect. XIII
*Histoire de l'Amérique.*

entra dans la capitale, son premier soin fut de visiter la citadelle, & il fut charmé de voir qu'elle étoit bientôt finie. Il envoya ensuite des personnes pour visiter les provinces les plus éloignées, & principalement de Charcas & du Chili; il envoya de riches présens aux Gouverneurs, pour être distribués aux Chefs & aux principaux des habitans. Tandis qu'il étoit ainsi occupé, il apprit que les habitans de la province de Chuchupaayas, le voyant employé à la conquête de Tumbez & à la révolte de Puna, s'étoient soulevés, & avoient massacré tous les Officiers & Magistrats de l'Inca, qui se trouverent dans leur jurisdiction. Lorsque cette nouvelle [illegible] arriva, l'Inca exerçoit son armée sur la [illegible] la mer; il changea alors la destination [illegible] ses troupes, il les fit marcher en droite ligne [illegible] Chuchupayas, pour punir les rebelles dans toute la rigueur. Avant que l'armée fût entrée dans leur pays, il déclara aux habitans, que s'ils vouloient mettre bas les armes & rentrer dans le devoir, il leur pardonneroit: mais ils rejeterent cette proposition avec dédain; ils comptoient sur la situation avantageuse de leur pays, qui étoit rempli de montagnes. Cette conduite augmenta la colere de l'Inca; il assembla ses troupes avec toute l'activité possible, jeta des ponts sur les rivieres, & lorsqu'il eut préparé toutes les choses nécessaires pour accomplir ses desseins, il marcha à grandes journées vers la province rebelle, arriva sur les bords d'une large riviere qui le séparoit de l'ennemi; il attacha tous ses barcaux les uns aux autres, de maniere qu'il forma une espece de pont, sur lequel il passa

la riviere : ſon armée épouvanta les ennemis, & les engagea à ſe repentir de leur imprudente conduite. Ils ne pouvoient eſpérer de grace, après tous les actes de cruauté dont ils s'étoient rendus coupables, à quoi ils avoient ajouté une réponſe inſolente aux Ambaſſadeurs de l'Inca ; en conſéquence ils démolirent leurs huttes, & ſe retirerent avec leurs familles ſur les montagnes les plus inacceſſibles, pour éviter le reſſentiment d'un Prince auquel ils ne pouvoient réſiſter en pleine campagne. Cependant un grand nombre de vieillards & d'infirmes reſtoient derriere, ſoit parce qu'ils étoient incapables d'eſcalader les montagnes, ſoit qu'ils euſſent plus de confiance en la généroſité de l'Inca. Pour éviter le châtiment dont ils étoient menacés, ils s'adreſſerent à une dame qui avoit été concubine de l'ancien Inca, & ils implorerent ſon interceſſion auprès d'Huayna Capac, & ils la ſupplierent, les larmes aux yeux, de faire tous ſes efforts pour appaiſer le juſte reſſentiment de l'Inca. Elle fut touchée de leurs prieres, & leur promit de s'intéreſſer en leur faveur ; en conſéquence elle alla au devant de l'armée, accompagnée de femmes de toutes les qualités & de tous les âges, ſans avoir avec elle une ſeule perſonne de l'autre ſexe. Lorſque l'Inca fut inſtruit de cette ambaſſade extraordinaire, il fut ému, & il ne fit aucune difficulté d'admettre ces femmes en ſa préſence. Chuchupuya, c'étoit le nom de la principale dame, ſe jeta auſſi-tôt aux pieds du Monarque, & lui parla en ces termes : » Où allez vous, Sire ? Ne ſongez-vous » pas que la rage & la fureur qui vous dominent

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

» vont vous engager à détruire cette province, » que votre sage pere vouloit ajouter à son Empire? Considérez, je vous prie, que vous agissez » directement contre cette clémence sur laquelle » vous aviez fondé votre reputation; que la » colere seule va vous faire commettre des » cruautés, dont vous vous répentirez lorsque » votre fureur sera modérée. Rappelez-vous que » la douceur & le pardon sont plus propres à » rendre vos sujets fideles, que la cruauté & la » vengeance. Vous ne pouvez jamais mieux employer la clémence qu'en cette occasion; elle » immortalisera votre mémoire. Il n'y a point » de mérite à pardonner des fautes légeres, parce » qu'elles méritent à peine punition. Faites-vous » gloire de pardonner les plus grands crimes, & » de sauver une nation entiere. Votre pere, » grand Sire, a soumis ces misérables, & quoiqu'ils soient indignes d'un tel Souverain, ils » n'en sont pas moins vos sujets; ainsi n'écoutez » point la fureur qui vous transporte, & ne » répandez point le sang humain pour satisfaire » votre vengeance; rappelez-vous que vous êtes » homme, & par conséquent exposé à commettre des fautes, quoique vous soyez descendu » du Soleil, le plus brillant de tous les corps » céleftes. Permettez-moi de vous le répéter, » plus le crime que vous pardonnez est grand, » plus votre clémence est digne d'admiration, » & plus la vertu que vous ont transmise vos » ancêtres, vous fait d'honneur. Ce dont je » vous prie instamment, c'est de recevoir ce » peuple sous votre protection, en considération » de vos intérêts & des siens; de tourner votre

» colere contre moi, & de laver dans mon » sang les crimes de mes compatriotes «. Lorsqu'elle eut fini son discours, toutes les femmes qui l'accompagnoient éleverent la voix, & dirent : » O toi, enfant du Soleil, toi refuge des malheureux, aye pitié de nous, & pardonne à » nos parens, à nos maris, à nos freres, & à » nos enfans « ! L'Inca, touché de leurs prieres, garda quelque temps le silence ; il revint ensuite à lui, releva la dame qui étoit prosternée, & s'écria dans un transport de tendresse : » Tu » mérites bien le nom de Mamonchu ou mere » du peuple, puisque tu travailles également à » leur bien & à mon honneur. Je vous remercie de bon cœur de l'avis salutaire que vous » venez de me donner. Si j'avois suivi les trans- » ports de ma rage, je me serois peut-être » repenti demain de la cruauté que j'aurois exer- » cée aujourd'hui. Tu t'es bien acquittée du » devoir de mere envers ton peuple, ou plutôt » tes enfans, auxquels tu as sauvé la vie : & » comme vous avez bien défendu sa cause, je » vous accorderai tout ce qui sera en mon » pouvoir. Annoncez à vos compatriotes la paix » & la félicité, & examinez si vous avez quel- » que autre grace à me demander. Vous pou- » vez pardonner aux criminels, & les assurer » de ma protection ; je ne refuserai rien de ce » que vous aurez promis ; & pour mieux vous » prouver ma sincérité, recevez ces quatre Incas, qui sont mes freres & vos fils ; je vous » les laisse sans autres suivans que leurs domesti- » ques, auxquels seuls je donnerai cette com- » mission. Je leur laisse le soin de faire régner

» dans votre pays des Loix équitables «. Cet acte de douceur convainquit les habitans de Chuchupuayas de leur erreur, & dans la suite ils devinrent des sujets fideles de l'Inca.

Après avoir pardonné aux rebelles, Huayna Capac résolut d'envoyer des troupes sur la côte de la mer; &, pour y parvenir, il falloit traverser la province de Manta, qui avoit à peine reconnu la souveraineté de l'Inca. Dans la ville métropolitaine de cette province, les habitans adoroient une émeraude d'une grosseur énorme; elle étoit placée dans un lieu destiné à recevoir leurs adorations; &, dans le pays voisin, on adoroit les bêtes sauvages & les reptiles, depuis le plus grand serpent jusqu'au plus petit vermisseau (*a*). Ils se livroient à la passion abominable de la sodomie. Ils écorchoient leurs prisonniers, & ils se marioient conditionnellement; les parens & les amis du marié avoient droit de jouir de la nouvelle épouse avant le mari, pour sonder sa vertu. L'Inca résolut d'abolir ces coutumes abominables; &, dans cette vûe, il somma les Sauvages de se rendre, & de recevoir la Religion & les Loix Péruviennes, ou de s'at-

(*a*) L'émeraude étoit exposée en public les jours de fêtes solennelles. Les Indiens venoient de toutes parts pour l'adorer & lui offrir de petites émeraudes, parce que les Prêtres leur avoient persuadé que c'étoient les enfans & les descendans de la grosse pierre qu'ils regardoient comme une Divinité; ils les avoient assurés en même temps qu'ils ne pouvoient lui faire d'offrande plus agréable. D'où vient le grand nombre de pierres précieuses qu'Alvarado trouva lorsqu'il alla au Pérou pour se joindre aux autres Usurpateurs Espagnols. Gar. l. IX, c. VIII.

tendre aux châtimens les plus rigoureux, s'ils refusoient de se soumettre : les habitans, persuadés qu'ils étoient incapables de résister, consentirent à tout ce qu'il exigea d'eux. L'Inca joignit le pays des Mantaeses à plusieurs nations voisines qu'il conquit. Elles étoient également barbares, & nous n'avons pas jugé à propos de fatiguer la mémoire de leurs noms bizarres ; elles ne sont distinguées que par une espece particuliere de société sauvage, & elles se rendirent sans résistance, car elles craignoient les menaces d'Huayna Capac. On dit que ce Prince, observant la stérilité du pays & la brutalité des habitans, s'écria : » Retirons-nous ; ce pays ni ses » habitans ne méritent pas que nous leur fassions » l'honneur de régner sur eux «. Il fit néanmoins tous ses efforts pour les engager à mener une vie plus réguliere & plus civilisée, & il eut la satisfaction de voir que son travail ne fut pas entiérement inutile. Cependant, à l'arrivée des Espagnols, l'industrie & la politique avoient fait bien moins de progrès dans la province de Manta, que dans les autres provinces. Si l'on en croit la Vega, Cieca, Carate & Acosta, Historiens Espagnols, ce pays étoit anciennement habité par des hommes d'une taille gigantesque ; & la Vega affirme qu'il a vu des os humains d'une grandeur prodigieuse, & même incroyable, que l'on avoit trouvés dans le voisinage de Puerto Viejo, où l'on dit que ces géans fonderent une Colonie. L'Europe nous fournit plusieurs exemples de cette nature ; & l'on a présenté à plusieurs Académies savantes, des os qui semblent prouver que l'espece humaine a beaucoup dégénéré, à

moins que les os n'éprouvent quelque changement dans les entrailles de la terre, ce qui paroît aſſez probable : nous laiſſons au Philoſophe le ſoin d'expliquer ce phénomene.

Après avoir été abſent pendant quelques années, l'Inca retourna à ſa capitale vers le temps où la fête du Soleil devoit être célébrée. On dit qu'il rapporta à cette occaſion pluſieurs proverbes mémorables, qui ont fait croire aux Eſpagnols qu'il avoit quelque idée du vrai Dieu, Auteur & Conſervateur de l'Univers. Le Grand-Prêtre, qui étoit ſon frere, remarqua un jour qu'il avoit les yeux fixés ſur le Soleil pour le contempler. Cette action étoit regardée alors comme une grande profanation ; c'eſt pourquoi le Grand-Prêtre demanda à l'Inca s'il ne réfléchiſſoit pas ſur l'impiété dont il ſe rendoit coupable, en fixant de la ſorte cet aſtre ſacré ? L'Inca lui répondit qu'il lui feroit deux queſtions, pour le convaincre que cette liberté n'étoit pas auſſi profane ni auſſi impie qu'il ſe l'étoit imaginé. » Je ſuis votre Roi & votre Souverain ; » y a-t-il quelqu'un parmi vous qui oſe m'ordonner de me lever de mon ſiége pour votre » plaiſir, & de voyager dans les pays étrangers » que vous jugerez à propos de m'indiquer ? » Non, répondit le Grand-Prêtre, il n'y a » perſonne aſſez hardi ni aſſez préſomptueux. » Il y a-t-il parmi vous quelque Curaca, repartit » le Roi, qui oſât refuſer d'obéir, ſi je jugeois » à propos de l'envoyer dans le Chili, ou dans » quelque autre pays éloigné ? Non aſſurément, » répondit le Grand-Prêtre, il n'y a perſonne » qui n'endurât même la mort pour obéir à vos

» ordres «. S'il en est ainsi, dit l'Inca, il y a » quelque Etre supérieur au Soleil, par les ordres » duquel il parcourt les Cieux chaque jour sans » interruption ou repos : si le Soleil étoit Souverain » absolu, il prendroit sans doute quelque repos, » ou au moins il changeroit d'occupation (*a*) «. Ce fut ce discours qui donna aux Espagnols une si bonne opinion de l'esprit d'Huayna Capac, & qui les persuada qu'il auroit embrassé la Religion Chrétienne, si elle avoit été prêchée dans le Pérou (*b*). C'est une chose remarquable que les Indiens superstitieux regarderent cette liberté des Incas de considérer le Soleil, comme d'un mauvais augure ; ils craignoient que cet astre brillant n'oubliât ses descendans à cause de leur ingratitude.

Vers ce temps, l'Inca résolut de visiter une seconde fois toutes ses provinces, afin de laisser ses Etats dans une paix profonde, car il devenoit vieux. Tandis qu'il faisoit cette tournée, il apprit que la province de Caranque s'étoit révoltée, & qu'elle avoit formé une ligue avec les nations voisines, qui étoient disposées à secouer le joug qui leur étoit imposé par les Péruviens. Dans cette vûe, elles tinrent des assemblées secretes, & elles concerterent sur les moyens de détruire tous les Officiers & les soldats auxquels l'Inca avoit donné ordre de maintenir cette province dans l'obéissance. Pour cacher leurs desseins, ils affecterent une soumission à toute épreuve, à la

(*a*) La Vega, l. IX, c. X.
(*b*) Acost. l. V.

volonté des Magistrats : cependant leur hypocrisie fit soupçonner quelque trahison ; mais il étoit trop tard, & les Magistrats n'eurent pas le temps de se mettre en état de défense. Ils furent tous massacrés, excepté quelques Péruviens qui s'échapperent, & qui rapporterent la nouvelle de ce désastre à l'Inca d'une maniere capable d'exciter sa vengeance. Ces victimes infortunées furent offertes aux Dieux, & les Caranques prirent tous les moyens qu'ils crurent nécessaires pour se soustraire à la vengeance de l'Inca, qu'ils avoient provoquée par leur cruauté. Huayna Capac envoya aussi-tôt une armée pour punir les assassins & les rebelles. Il ordonna cependant à son Général de faire des propositions de paix & de pardon aux habitans, à condition qu'ils livreroient les Chefs de la conspiration : ils refuserent ces conditions avec tant de mépris, qu'ils maltraiterent les Ambassadeurs, & eurent beaucoup de peine à ne pas leur faire subir le sort de leurs compatriotes. La cruauté de ces Barbares jeta l'Inca dans une fureur inexprimable. Il résolut d'attaquer les rebelles ; dans cette vûe, il s'avança à la tête de son armée, & mit à feu & à sang tout ce qui se trouva à sa rencontre. Il attaqua l'ennemi avec beaucoup de fureur ; celui-ci soutint ses efforts avec une si grande fermeté, qu'il périt mille hommes dans le combat, & que les deux partis se disposoient encore à se disputer la victoire. On livra plusieurs batailles ; mais les rebelles ne perdirent aucun terrein, & ne se repentirent aucunement de la fureur qui les avoit engagés à massacrer les Officiers Impériaux. Enfin ils virent que l'Inca avoit

reçu

reçu un renfort, que ses ressources étoient inépuisables, & son pouvoir invincible : ces considérations les engagerent à modérer leur rage & leur fureur, & à se retirer sur les montagnes; ils prirent toutes les précautions possibles pour garder les passages. Enfin ils furent entiérement défaits, & plusieurs milliers furent faits prisonniers, dont les plus coupables, qui étoient au nombre de deux mille, furent mis à mort, après avoir enduré plusieurs tourmens. Pedro de Cieca estime à vingt mille le nombre des patiens ; mais il comprend, sans doute, comme le marque la Vega, ceux qui furent tués dans le combat.

Aussi-tôt après avoir mis ces rebelles à la raison, l'Inca revêtit Atahualipa, son fils naturel, de la souveraineté de Quito : c'est ce qui donna lieu à la guerre civile, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Cette division régnoit dans le Pérou, lorsque les Espagnols y arriverent; elle causa la ruine de l'Empire, & la mort de l'Inca Huascar, & d'Atahualipa, son ambitieux frere. Le Lecteur a déjà été instruit de ces événemens ; ainsi il seroit inutile d'en parler davantage (*a*).

(*a*) La Vega & quelques autres Historiens disent qu'Huayna Capac fut épouvanté lorsqu'il apprit qu'une flotte extraordinaire faisoit voile le long de sa côte : ces Historiens nomment cette flotte, l'escadre de Francisco Pizarro ; cependant l'Inca mourut huit années avant la premiere expédition de cet Amiral (1). D'un autre côté,

(1) L. IX, p. 14.

Sect. XIII. *Histoire de l'Amérique.*

Nous terminerons ce regne & l'Histoire des Incas, en observant que tous les Historiens Espagnols parlent d'une prophétie à laquelle presque tous les habitans ajoutoient foi ; elle annonçoit que l'Empire seroit détruit par un peuple extraordinaire, vêtu d'une maniere étrange, & dont l'air étoit épouvantable à cause de sa longue barbe. Entre une infinité d'autres présages, qui ont été observés, dit-on, avant la mort d'Huayna Capac, il y en a un auquel les Péruviens ajoutent encore foi. On rapporte que tandis que l'Inca étoit occupé à célébrer les cérémonies de la fête du Soleil, une aigle royale, que les naturels du pays nomment *anca*, parut dans l'air, où elle planoit au milieu d'un grand nombre de faucons, qui l'attaquoient avec tant de fureur, qu'elle tomba auprès des Princes qui environnoient l'Inca lorsqu'il alloit au temple ; l'aigle sembloit implorer leur protection. Elle avoit perdu une grande partie de ses plumes, & elle avoit été si cruellement maltraitée, que, malgré le soin que l'on prit de la nourrir, elle mourut peu de jours après. L'Inca, ses Prêtres & les Devins furent épouvantés de ce spectacle, d'où ils tirerent les plus funestes présages ; car cet événement fut suivi de quelques horribles tremblemens de terre qui renverserent les montagnes voisines, & qui ne servirent qu'à démontrer la superstition & l'ignorance des habitans, & la crédulité des

---

la critique est dans l'erreur ; elle observe qu'il est possible que ce fût la flotte de Basco Nunnez, & il est certain que Nunnez ne pénétra jamais au delà des côtes du pays connu sous le nom de *Terra Firma*.

Historiens Espagnols, qui rapportent ce phénomene comme véritable, & comme un présage de la ruine future de l'Empire. La Vega raconte » que l'on remarqua la Lune dans une nuit » claire, entourée de trois cercles lumineux (ce » phénomene n'est ni rare ni difficile à expli- » quer). Le premier de couleur de sang, le » second noir, & le troisieme semblable à un » brouillard ou à un tourbillon de fumée «. Dès qu'un des principaux Magiciens de la Cour eut vu ce triste spectacle, il alla trouver l'Inca les larmes aux yeux, & lui déclara, » que la Lune, » comme une tendre mere, annonçoit, par cet » appareil, que Pachacamac, le Créateur & » le Conservateur de toutes choses, menaçoit » la Famille Royale & tout l'Empire de quelque » accident funeste. Le premier cercle de couleur » de sang, dit le Magicien, annonce qu'après » votre mort, tandis que vous vous reposerez » dans le sein de votre pere, il s'élevera des » guerres terribles dans votre famille, & il se » livrera des combats si cruels, qu'en peu » d'années toute votre famille sera détruite. Le » cercle noir fait connoître que tous vos sujets » seront anéantis, & que la Religion & les Loix » établies par vos ancêtres seront bientôt ren- » versées : ce malheur sera causé par les dif- » férens qui s'éleveront entre vos enfans. Le troi- » sieme cercle annonce que toute votre grandeur » s'évanouira comme la fumée. Si vous doutez » de la vérité de mon rapport, venez observer » ce phénomene de vos propres yeux ; & si » vous n'ajoutez point foi à mon interprétation, » consultez les autres Devins «.

Quoique l'Inca fût épouvanté de ces prédictions, il déguisa son inquiétude, ordonna au Magicien de sortir, & lui dit que c'étoient des productions d'une imagination troublée. Cependant il faut avouer que sans avoir recours aux présages & aux augures, le Magicien auroit pu prédire les malheurs qui arriverent, en consultant le caractere d'Atahualipa, & en réfléchissant sur le démembrement de l'Empire. Quoique l'Inca eût banni le Magicien de sa présence, il avoit néanmoins des doutes & des craintes; c'est pourquoi il fit assembler les Interpretes, qui confirmerent tout ce que leur confrere avoit avancé, & jeterent l'Inca dans une grande consternation; toutefois, pour ne point instruire le peuple de son trouble, il déclara que si le grand Pachacamac lui-même ne lui révéloit un secret aussi important, il n'y ajouteroit point foi. » Est-il possible, disoit-il, que mon pere le Soleil » ait oublié son propre sang, & soit résolu de le » perdre «? Lorsqu'il réfléchissoit sur ce que les Magiciens avoient avancé, & qu'il considéroit le rapport qui se trouvoit entre leur prédiction & la réponse d'un ancien Oracle célebre, ses pensées confuses le jetoient dans un trouble inexprimable; cependant il ne perdit point courage, & il prit tous les moyens nécessaires pour conserver la tranquillité de ses Etats. Sur ces entrefaites, il établit sa Cour à Quito, & comme il faisoit extrêmement chaud, il jugea à propos de se baigner dans un lac du voisinage, & les suites de cette résolution furent des plus funestes. Il fut tout à coup saisi d'une fievre, dont il mourut en peu de jours, après avoir régné pendant

plusieurs années avec honneur, justice & équité.

Dès qu'Huascar, eut rendu les derniers devoirs à la mémoire de son pere, monta sur le trône, & régna l'espace de cinq ans, sans troubler en aucune façon Atahualipa dans la possession du royaume de Quito. Suivant quelques Historiens, Huascar réclama Quito comme faisant partie de l'Empire des Incas, & c'est ce qui donna lieu aux différens qui s'éleverent dans la suite. D'autres imputent ces désastres à l'ambition d'Atahualipa, qui vouloit étendre ses domaines. Tous conviennent qu'Huascar promit de confirmer la cession faite par son pere, à deux conditions, qu'Atahualipa posséderoit ses Etats comme fiefs de l'Empire, & qu'il seroit tenu de rendre hommage à l'Inca, & qu'il ne chercheroit jamais à étendre ses domaines. Atahualipa consentit à ces conditions, & promit d'accompagner dans peu de temps son frere à Cuzco, avec tous les Curacas & les Seigneurs du royaume; mais au lieu de tenir parole, il mit une armée sur pied, commença les hostilités, défit son frere, & le fit prisonnier, comme nous l'avons rapporté; il se vit lui-même quelque temps après en proie aux usurpateurs Espagnols. Ainsi finit l'Empire des Incas, après avoir duré l'espace de treize générations dans l'état le plus florissant de l'Amérique méridionale, tant par la politesse des habitans, que par leur magnificence. Nous nous sommes arrêtés sur cette matiere, parce qu'aucun Historien moderne ne l'a traitée à fond, & que les anciens Historiens Espagnols en ont parlé sans ordre & d'une maniere confuse.

## SECTION XIV.

*Contenant un examen général de tous les établissemens des Espagnols & des Portugais en Amérique ; & particuliérement en Californie, dans le Nouveau-Mexique, la Floride & le Mexique propre, ou la Nouvelle-Espagne.*

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

*Réflexions générales sur l'état des domaines Espagnols en Amérique.*

LORSQU'ON réfléchit sur la vaste étendue & les richesses immenses des Colonies Espagnoles, on est obligé de croire qu'il y a quelques défauts dans le Gouvernement de Sa Majesté Catholique, qui l'empêchent d'être le plus formidable Potentat d'Europe. Dans le Continent seul, sans parler des isles les plus riches des Indes Occidentales, le Roi d'Espagne possede un territoire qui s'étend depuis le trente-quatrieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au cinquante-troisieme degré de latitude méridionale, rempli de mines d'or & d'argent, & des denrées les plus précieuses. Depuis le Cap Sébastien, situé précisément au nord de la Californie, jusqu'au détroit de Magellan, il y a un espace d'entre six ou sept mille milles, dont toute la côte appartient d'un côté aux Espagnols, & de l'autre, les Etats de Sa Majesté Catholique comprennent toute l'étendue de terre située entre les détroits ci-dessus mentionnés ; ils sont au cinquante-troisieme degré de l'équinoxe, jusqu'à la Colonie de Géorgie, qui est environ au trente & unieme, excepté les Colonies du Brezil,

appartenantes aux Portugais, & quelques Colonies Françoifes & Hollandoifes. Une grande partie de l'intérieur de ce pays eft habitée par les naturels; mais le Roi d'Efpagne prétend régner fur eux, & ce droit ne lui a pas encore été difputé.



Quant au climat, ce pays eft fi vafte & fi étendu, qu'il differe fuivant la latitude & les autres circonftances. L'opinion générale que les poffeffions Efpagnoles en Amérique ne font point belles, eft vraie & fauffe en même temps, ainfi que plufieurs autres propofitions générales. Les Colonies fituées entre les tropiques, font dans un climat extrêmement chaud; mais plufieurs avantages compenfent cet inconvénient; l'air y eft fain, & le pays charmant. Plufieurs des provinces de la Nouvelle-Efpagne & du Pérou réuniffent prefque tous les avantages; & le monde habitable ne nous offre rien de plus beau ni de plus agréable que les provinces fituées au nord dans le Nouveau-Mexique & au fud de Buenos-Ayres: on peut dire la même chofe de plufieurs autres pays fitués des deux côtés des tropiques dans les zones tempérées. Dans les lieux marécageux, & où il tombe chaque année une grande quantité d'eau, l'air doit néceffairement y être malfain, & c'eft ce qui fe rencontre dans quelques-unes des Colonies Efpagnoles en Amérique; mais il ne faut pas pour cela avoir mauvaife opinion des autres.

Le territoire eft auffi varié que le climat. Dans quelques-unes des poffeffions des Efpagnols, on ne voit que de belles plaines, des pâturages, des champs, & des prairies arrofées

*Sect.* XIV
*Histoire de l'Amérique.*

par de clairs ruiſſeaux ; on y trouve l'ombrage d'une infinité de boſquets, & la variété des collines & des vallées ; d'autres au contraire n'offrent à la vue que des déſerts arides, des montagnes raboteuſes & eſcarpées, de vaſtes forêts ; en un mot, la Nature offre la ſcene la plus groſſiere & la plus ſauvage. Pluſieurs des plantations Eſpagnoles ſont extrêmement riches & très-fertiles en blé ; on y trouve de très-beaux pâturages, des arbres fruitiers, qui ſervent d'ombrage aux ouvriers, des arbriſſeaux odoriférans, des plantes médicinales, des fleurs d'une odeur agréable, des herbes & des racines; en un mot, toutes les choſes que l'Art & la Nature produiſent dans les autres parties du globe croiſſent d'elles mêmes en ces lieux ou y ſont cultivées avec tout le ſuccès poſſible. On trouve dans les entrailles de la terre les plus grands tréſors, qui conſiſtent en métaux précieux ; & pour la commodité de la navigation, l'Amérique eſt arroſée par les plus belles rivieres du monde, par exemple, la Plata, le fleuve des Amazones, le Miſſiſſipi, & la riviere de Saint-Laurent, qui, comme on ſait, eſt hors les limites des poſſeſſions des Eſpagnols & des Portugais. Il eſt certain que ces Colonies feroient un commerce très honorable & avantageux, ſi les Adminiſtrateurs & les Gouverneurs Eſpagnols étoient plus actifs & vigilans. Ces contrées fourniſſent toutes productions précieuſes, que le luxe & le raffinement ont rendues néceſſaires à la vie ; mais il faut de l'induſtrie pour tirer parti de ces avantages ; c'eſt ſur elle qu'eſt fondé le premier principe, & ſi elle eſt mal dirigée, toutes

ces reſſources ne ſervent qu'à appauvrir & à affoiblir l'Etat. L'or, l'argent, les émeraudes, les perles, les drogues, telles que les bois de teinture, le tabac, le gingembre, le café, le coton, & les confitures d'Amérique, ſont, à proprement parler, la récompenſe des nations, qui, par leur induſtrie, ſe rendent fort utiles à l'ancienne Eſpagne.

Si on conſidere ce pays par rapport aux habitans, on verra que les Colonies n'ont pas été auſſi avantageuſes à l'Eſpagne, qu'on auroit pu ſe l'imaginer. Les Eſpagnols eurent l'imprudence de chaſſer les Negres, & d'envoyer des Colonies en Amérique; & rien n'étoit plus contraire au but qu'ils s'étoient propoſé. Quoique la découverte du nouveau Continent fût antérieure à l'événement dont nous venons de parler, on ne pouvoit venir à bout de peupler le Nouveau-Monde; cependant les Eſpagnols y envoyoient chaque année le plus de monde qu'il leur étoit poſſible. Ces migrations rendirent l'ancienne Eſpagne preſque déſerte, & elle en ſouffre aujourd'hui, peut-être plus que jamais. Cependant l'Amérique & les Indes Occidentales ne ſont pas encore aſſez peuplées pour être floriſſantes : les premiers conquérans ont détruit preſque tous les naturels du pays. Ajoutez à cela, que les Loix & la Conſtitution ſont de grands obſtacles à la population. Lorſque l'Amérique fut ſoumiſe pour la premiere fois, on jugea à propos d'envoyer dans ce pays un grand nombre d'Eccléſiaſtiques, pour inſtruire les naturels du pays dans la Religion Chrétienne; on crut que c'étoit la maniere la plus ſûre pour

Sect. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

les rendre obéissans, & pour les soumettre aux regles de la Société. Les Ecclésiastiques furent d'abord d'une grande utilité ; ils travaillerent soigneusement à la vigne du Seigneur, mais ils troublerent bientôt l'autorité civile, & ils sont aujourd'hui si nombreux, que la population en souffre considérablement. Chaque province est remplie de couvens de l'un & l'autre sexe, & les personnes qui habitent ces Communautés sont autant de membres inutiles à la Société. L'envie & l'avarice qui regnent parmi les Officiers de la Couronne, qu'on choisit presque toujours dans des familles de distinction qui ont éprouvé quelques revers de fortune, font un tort considérable à l'Etat ; elles le ruinent, découragent l'industrie, & anéantissent en eux l'amour du public ; à quoi on peut ajouter, l'amour que les Espagnols ont pour l'or & l'argent, amour également préjudiciable aux naturels du pays & aux Colonies. Cette passion a empêché les Gouverneurs de protéger les manufactures, qui sont en elles-mêmes plus avantageuses que les mines de Potosi, & a inspiré aux Espagnols des sentimens sordides, dont les effets sont les plus funestes. Nous nous écarterions de notre sujet, si nous entrions dans un détail politique du Gouvernement de ce pays ; nous nous contenterons de jeter un coup d'œil général sur les avantages & les désavantages de la partie de l'Amérique possédée par les Espagnols, & nous ferons ensuite des descriptions particulieres de plusieurs des provinces qui composent ce vaste Empire. Nous avons déjà déclaré au Lecteur les raisons qui nous ont engagés à nous attacher scrupuleusement à la partie géo-

graphique dans cette defcription ; & il fuffit d'obferver ici que l'Hiftoire des conquêtes du Mexique, du Pérou & du Chili, forme l'Hiftoire militaire de toute l'Amérique, car les autres nations fe font prefque foumifes d'elles-mêmes.

SECT. XIV. *Hiftoire de l'Amérique.*

*Nom de Californie.*

La Californie eft la partie la plus feptentrionale des poffeffions Efpagnoles en Amérique ; elle eft fituée vers l'Océan Pacifique. Quelques Hiftoriens lui donnent auffi le nom de *Nouvel Albion* & d'*Iflas Carabiras*; cependant le nom le plus ancien de ce pays eft *Californie* : ce mot, fuivant l'opinion du Jéfuite Miguel Venegas, doit fon origine au hafard, & peut-être à quelques mots Indiens, que les Efpagnols n'ont pas bien compris. Cette province, que l'on a regardée long-temps comme une ifle, eft une prefqu'ifle de l'Océan Pacifique ; elle commence aux côtes feptentrionales d'Amérique, & elle s'étend vers le fud-oueft, jufqu'au Cap Saint-Lucar ; & un autre Cap, nommé *Saint-Sébaftien*, eft à fon extrémité feptentrionale ; il y a auffi d'autres limites, mais elles ne font pas encore bien connues. Les Géographes, les Pilotes & les Hiftoriens difent que le Cap de Saint-Lucar eft au vingt-deuxieme degré vingt-trois minutes de latitude feptentrionale, & le Cap Saint-Sébaftien au quarante troifieme degré trente minutes de la même latitude. La Californie eft féparée du Mexique par un golfe qui porte le nom de cette derniere province ; à l'oppofite, les côtes font prefque paralleles, & l'étendue d'eau qui forme ce golfe eft parfemée d'ifles, dans plufieurs defquelles les Jéfuites ont fait des habitations. La largeur de cette pénin-

*Situation & climat.*

ſule eſt fort inégale. Vers le nord, elle a près de deux cents milles de large; mais elle diminue vers la partie méridionale, & elle a à peine cinquante milles. Elle eſt bornée au nord par une terre peu connue, à l'eſt par la province & le golfe du Nouveau-Mexique; quelques-uns donnent à ce golfe le nom de lac de *Californie*, de mer *Vermeille;* & au ſud & à l'oueſt par le grand Océan Pacifique.

On peut juger de la température de l'air & du climat de ce pays, par ſa poſition. La Californie eſt dans la zone tempérée; les habitans ne ſont point expoſés aux froids du nord, ni aux chaleurs exceſſives de la zone torride. L'induſtrie & le ſuccès avec lequel les Jéſuites ont exercé l'agriculture, démontrent aſſez la bonté du ſol & la température du climat. Dans certaines places, l'air eſt chaud & aride, & le territoire ſtérile; on n'y trouve que des rochers, des ſables, des collines, & des montagnes; cependant l'eau, qui s'y trouve en aſſez grande quantité, rend ces lieux fertiles en pâturages, & même propres à l'agriculture. Comme ce pays a environ huit cents milles d'étendue, il n'eſt pas ſurprenant que le ſol & le climat y ſoient variés. Ainſi on y trouve des plaines agréables & des déſerts inhabitables. Les terres ſituées à l'oueſt de la riviere de Colorado, ſont unies & fertiles; elles ſont entrecoupées par de belles forêts, arroſées par des ruiſſeaux d'une eau claire & fraîche, & on y trouve de beaux pâturages & de riantes prairies. En un mot, quoique la Californie paroiſſe, du premier coup d'œil, un pays rude, pierreux & inégal, Venegas & pluſieurs

autres Hiſtoriens nous aſſurent qu'elle produit toutes les choſes néceſſaires à la vie, lorſque l'on veut ſe donner la peine de la cultiver; & que dans les lieux où le climat eſt le plus chaud, les vapeurs qui s'élevent de la mer, & qui retombent en forme de roſée, moderent la chaleur & la rendent ſupportable.

*Animaux.*

La Californie abonde en toutes ſortes d'animaux domeſtiques, dont les Eſpagnols font uſage au Mexique. Les chevaux, mulets, ânes, bœufs, brebis, cochons, chevres, & autres animaux que l'on a tranſportés dans ce pays, y profitent merveilleuſement. Parmi les animaux naturels de la Californie, on remarque une eſpece de daim, qui, dans la langue des Manqui, eſt nommé *Taye*. Il eſt de la grandeur d'une jeune géniſſe, & preſque de la même forme; il a la tête d'un daim, les cornes courbées comme celles d'un belier. Cet animal a le ſabot du pied grand, rond, & fourchu; ſa peau eſt mouchetée; il a le poil plus épais & la queue plus pointue qu'un daim. Sa chair eſt fort eſtimée, & les habitans du pays la mangent avec la même volupté que la vénaiſon en France. Il y a d'autres animaux particuliers à ce pays, qui ſont plus gros & plus puiſſans que nos moutons, mais ils reſſemblent beaucoup à ces animaux; ils portent comme eux de la laine aſſez fine; il y en a de noirs & de blancs. La chair des uns & des autres eſt nourriſſante & délicate, & il y a en ce pays une quantité ſi prodigieuſe de ces animaux que les habitans peuvent aiſément vivre de chaſſe. Ils pourſuivent ces tayes dans les forêts, dans les antres, & ſur les montagnes. On trouve encore en Cali-

fornie une espece particuliere de chien sauvage; un peu différent des coyates de la Nouvelle-Espagne. Ces animaux ont les ruses & les stratagêmes du renard d'Europe. Un Indien tua un loup, il y a quelques années; c'est le premier animal de cette espece que l'on eût jusqu'alors vu dans ce pays, suivant le rapport des naturels. Le Pere Torquemado parle d'un animal qu'il nomme espece de grand ours; il a quelque ressemblance avec un buffle; il est de la grandeur d'un bouvillon, & il a presque la forme d'un cerf. Son poil est long d'un quart de verge; il a le cou long, & il porte des cornes fourchues comme celles d'un cerf. Sa queue a une verge de long & une demi-verge de large, & il a les pieds fourchus comme ceux d'un bœuf. Ce qu'il y a de plus curieux dans les quadrupedes de ce pays, quant à la structure, est une espece d'animal amphibie, qui ressemble beaucoup au castor, & c'est probablement le même animal; cependant il n'est pas aussi industrieux que le castor du Canada ou des autres pays septentrionaux.

Pour les oiseaux de ce pays, nous ne les connoissons qu'imparfaitement. L'Histoire naturelle de cette presqu'isle est encore très-imparfaite; elle nous apprend seulement qu'outre les oiseaux qui se trouvent dans les autres parties d'Amérique, la Californie en a un grand nombre qui lui sont particuliers, & qu'aucuns Naturalistes, à notre connoissance, n'a pris soin de décrire. Venegas, Historien ingénieux, ne donne aucune satisfaction sur cet article. Il rapporte seulement d'une maniere générale, que la côte

abonde en paons, outardes, oies, grues, vautours, en mouettes plus grosses que des oies, en cormorans, cailles, linottes, allouettes, rossignols, & en la plupart des oiseaux qui se trouvent dans les autres parties du Monde.

Quant aux insectes, ils y naissent comme dans les climats les plus chauds ; mais ils n'y sont ni aussi incommodes, ni en aussi grand nombre, à cause de l'aridité du sol. Le golfe de Californie & la mer Pacifique produisent une quantité prodigieuse & presque incroyable de poisson. On y pêche en grand nombre le saumon, le turbot, le barbeau, le maquereau, les sardines, la raie, les soles, & un grand nombre d'autres poissons ; de plus on y trouve des huîtres communes d'un goût délicieux, des écrevisses, & une grande quantité de très-bon poisson à coquille. Cependant de tous les poissons à écailles, la tortue est le plus remarquable ; on en prend un grand nombre le long des côtes. Sur la côte de la mer du Sud, on trouve quelques petits poissons à coquilles, & des conques qui sont particulieres à cette côte ; c'est peut-être le plus beau coquillage de l'Univers : ces coquilles sont plus brillantes que les perles les plus fines ; elles jettent un éclat singulier, qui sort d'un corps transparent d'un bleu clair & luisant, comme le lapis lazuli. La Californie est renommée par les perles qui s'y trouvent, ce qui y a attiré un grand nombre d'aventuriers, qui, conduits par l'avarice, ont sondé toutes les parties du golfe, & qui s'occupent encore de cette recherche, malgré le changement extraordinaire que l'on remarque dans la valeur de ces

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

belles productions de la Nature. Le Pere Torquemado observe que la mer de Californie abonde en perles, lorsque les huîtrieres sont à trois ou quatre brasses d'eau aussi unies que si elles étoient à la superficie.

Comme l'air & le sol sont de différente nature, les productions doivent être aussi différentes, & c'est ce que l'on remarque particuliérement dans les arbres. A l'extrémité de la péninsule vers le Cap Saint-Lucar, l'air est doux & tempéré, le territoire uni, & par conséquent fertile & rempli de forêts. On n'a point remarqué qu'il croisse d'arbres d'une grosseur considérable dans les parties les plus éloignées vers la côte orientale de toute l'Amérique. On ne trouve que dans la Guadeloupe du bois propre à la construction. Le plus remarquable de tous les arbrisseaux de la Californie est le Pitahaya, sorte de hêtre dont le fruit sert en partie de nourriture aux habitans. Cet arbre est particulier à cette presqu'isle ; ses branches, ornées par de belles cannelures, suivent la ligne verticale depuis le tronc, de maniere que le sommet est d'une grande beauté. Cet arbrisseau n'a point de feuilles ; le fruit croît aux rameaux sans aucun ombrage. Il ressemble au marron à l'extérieur, & l'intérieur approche beaucoup de la figue ; il y en a de blancs, de jaunes, & quelquefois de rouges ; mais il a toujours un goût délicieux. Nous passerions les bornes que nous nous sommes proposées, si nous parlions de tous les fruits qui croissent en abondance sur cette langue de terre : on trouve la plupart de ces fruits dans les autres parties de l'Amérique ; c'est pourquoi nous

*Arbres.*

nous nous contenterons de parler d'une espece de manne, qui, suivant le rapport des habitans, tombe sur les feuilles des arbres en forme de rosée, & s'épaissit lorsqu'elle est tombée. Le Pere Pinolo dit que sans avoir la blancheur du sucre raffiné, elle en a toute la douceur. Les Botanistes assurent que c'est un sucre qui sort de l'arbre; cependant les naturels du pays croient fermement que cette manne tombe du ciel.



*Nations & langage.*

Les Historiens sont partagés dans leurs sentimens, touchant les nations qui habitent la Californie, & leur langage. On distingue ordinairement ces nations barbares par le langage, & on considere comme une seule nation tous ceux qui parlent la même Langue, ou un dialecte à peu près semblable. Suivant le rapport de quelques Missionnaires, il y a en Californie six nations différentes, qui ont chacune une Langue qui lui est propre. Le Pere Taravel, Missionnaire fort curieux & fort instruit, assure qu'il n'y a que trois nations dans cette presqu'isle; savoir, les Cachimi, les Pericues, & les Loretto, qui parlent chacune une Langue différente. Du langage des Loretto, on a formé deux dialectes; savoir, le Guayamu, & l'Uchiti, & la différence est si grande, qu'il faut être versé dans l'étude des Langues, pour ne pas conclure que ce sont des idiomes absolument différens, & qui n'ont aucun rapport l'un à l'autre. Depuis l'arrivée des Européens, les noms de ces nations se sont considérablement multipliés; on leur a donné le nom des lieux qu'ils habitent. Leur nom général est Monqui; cependant il y a des Edues, des Pericues, des Laymones, & une infinité d'autres

termes qui expriment le nombre des habitans d'un pays, la situation du lieu qu'ils habitent, leur langage, & les autres particularités qui servent à les distinguer. Il seroit inutile & ennuyeux de rapporter ici toutes les subdivisions de chacune de ces nations, dans lesquelles on remarque quelque différence de diction de langage, de terminaison, & de prononciation.

*Personnes.*

Parmi les habitans de Californie, on rencontre peu de personnes difformes; ils sont en général beaux, bien faits, ils ont les traits réguliers; ils sont forts, vigoureux, robustes, mais basanés. La peinture dont ils se barbouillent, les trous qu'ils se font aux oreilles & aux narines, les défigurent aux yeux des Européens; cependant ils regardent cette maniere de se défigurer comme un grand ornement. Il n'y a aucune apparence que les Californiens aient connu l'usage des Lettres, cet Art admirable, par le moyen duquel nous nous communiquons nos idées des lieux les plus éloignés, nous nous entretenons familiérement avec nos ancêtres, & nous transmettons nos opinions à la postérité la plus reculée. De toutes les nations d'Amérique, les habitans du Mexique & du Pérou sont les seuls qui aient inventé l'art de transmettre leurs idées, par le moyen de certains types ou symboles, qui, malgré leur éloignement de la perfection, prouvent l'adresse & le génie de ces deux nations. Les habitans du Mexique se servoient de peinture & de signes hiéroglyphiques, & les Péruviens avoient recours à leur quipos, ou bandelettes de différentes couleurs. Le Pere Venegas observe que si les Californiens avoient connu l'usage des

*Génie & Arts.*

Lettres, il n'auroit pas été difficile de savoir si les Américains sont les descendans de quelques Colonies Asiatiques passées dans le nouveau Continent, & si ce passage a été fait avant ou après l'invention des Lettres en Europe & en Asie; c'est le sentiment de plusieurs Savans. On pourroit aussi tirer des conjectures probables touchant la nation particuliere de ceux qui ont peuplé ce vaste pays. Si les Californiens ont eu autrefois des moyens de faire passer leurs idées à la postérité, ils les ont entiérement négligés, & on n'en voit aujourd'hui aucune trace; on apprend seulement par quelques traditions obscures, que leurs ancêtres sont venus du Nord, ce qui peut être imputé à leur situation, la Californie étant environnée de la mer, excepté vers le nord, où elle est jointe au Continent. Ils disent que dans un repas où assistoient les principaux Incas de chaque nation, il s'éleva une querelle qui donna lieu à cette migration : ils ajoutent qu'après une bataille sanglante, les vaincus prirent la fuite vers le midi, & allerent s'établir dans un pays éloigné, afin d'éviter la servitude & l'oppression. Les Californiens n'ont point d'autre idée de leur origine; on peut conclure de là, que le Continent a fourni des habitans à la Californie; d'ailleurs aucunes des nations d'Amérique ne démontrent clairement qu'elles sont venues de l'Asie; & les habitans des pays les plus reculés d'Asie, où les Russes aient pénétré jusqu'ici, n'ont aucune idée des Américains. Le savant Muller, dans les voyages en Russie qu'il vient de publier, assure que les deux Continens, quoique voisins, sont néanmoins séparés par un bras

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

de mer. Une découverte de cette nature seroit plus propre à satisfaire la curiosité, qu'à favoriser les Sciences ou le commerce.

*Génie, Gouvernement, mœurs des habitans.*

Nous avons vu que dans les deux principaux Empires du Pérou & du Mexique, entre lesquels il y a une grande communication, les habitans se sont formés à la Société ; c'est aussi par cette communication que ces deux nations ont appris à connoître les Loix & le Gouvernement militaire & politique ; c'est enfin par ce moyen qu'ils sont devenus susceptibles de sentimens d'amitié, qui sont les liens les plus doux & les plus indissolubles de la Société : mais toutes les autres nations d'Amérique ne different que dans leur barbarie ; elles ont à peu près les mêmes talens & les mêmes facultés. Les Californiens & la plupart des Indiens se distinguent par une grande insensibilité, qui dégénere en stupidité. Ils ignorent entiérement les Sciences, & sont incapables de réflexion ; leurs passions dominantes sont la violence, l'impétuosité, & l'inconstance : ils sont extrêmement paresseux & nonchalans, ils n'aiment que le plaisir & la dissipation ; en un mot, ils ne possedent aucunes des qualités qui font honneur à l'humanité, qui rendent l'homme ingénieux & utile à lui-même & à la Société. Tel est le tableau que Venegas, ce fameux Jésuite, nous fait de ces Barbares. Il faut avouer cependant qu'il juge trop rigoureusement les Américains en général. Les habitans du nord & du midi de ce Continent nous fournissent des exemples fréquens de leur docilité & de leurs bonnes dispositions, eu égard à l'état d'ignorance & de barbarie où les trouverent les Européens, lors-

qu'ils entrerent pour la premiere fois dans leur pays. Les Californiens n'ont qu'une idée imparfaite des vertus & des vices; les actions leur paroissent bonnes ou mauvaises, plutôt par habitude ou par hasard, que par jugement & réflexion. On remarque cependant dans les naturels du pays quelque sensibilité, de l'émulation, & de l'ambition. Ils sont excités par les louanges ou les récompenses que l'on accorde à leurs compagnons, & ils surmontent quelquefois leur mollesse naturelle, pour mériter des louanges & des applaudissemens. Ils n'ont d'autres désirs que de se procurer, le plus aisément qu'il leur est possible, des provisions suffisantes pour la journée, sans s'embarrasser de l'avenir. Tout leur mobilier consiste en instrumens de pêche, de chasse & de guerre. Ils n'ont point de possessions particulieres, tout est commun parmi eux; ils n'ont par conséquent aucune idée des richesses; ils ne connoissent d'autre droit que celui d'être les premiers à recueillir les productions spontanées de la terre.

Après ce que nous avons dit du caractere & du génie des Californiens, on ne peut concevoir une haute idée de leur Gouvernement. Il est peut être impossible aux Européens de se faire une idée de ce qu'on nomme ordinairement Gouvernement civil, sans avoir recours à la propriété des possessions. Nous avons déjà observé que les Californiens ne connoissent point la division des terres, & qu'en conséquence il n'y a parmi eux ni succession, ni héritage, ni querelles au sujet des usurpations. Chaque nation est composée de Rancherias plus ou moins nombreux, selon

que le sol est fertile. Tous ces Rancherias sont unis par parenté. Lorsque les Missionnaires arriverent dans ce pays, les habitans n'avoient aucun Chef auquel ils payassent tribut, ou à qui ils rendissent hommage par des cérémonies extérieures. Il y avoit seulement un Chef dans chaque famille, & les peres & meres n'avoient plus d'autorité sur leurs enfans, dès que ces derniers étoient en état de pourvoir à leur subsistance. Il y avoit parmi ces Barbares certains Sorciers, qui trouvoient aisément les moyens d'en imposer à ce peuple simple & crédule; ils avoient une influence & une autorité sans bornes. Cependant cette puissance, qui n'étoit fondée que sur l'imposture, n'étoit écoutée que dans les temps de réjouissance; on avoit encore recours à ces Sorciers pour les maladies, ou dans d'autres circonstances fâcheuses. Il y avoit aussi dans chaque Rancheria deux ou un plus grand nombre de personnes, qui ordonnoient de recueillir les productions de la terre; ils avoient inspection sur la pêche, & en cas de rupture avec leurs voisins, ils se mettoient à la tête de leurs troupes. Cette dignité ne dépendoit ni du sang, ni de l'extraction, ni de l'âge; elle n'étoit pas non plus conférée par élection, mais on l'accordoit au mérite. On reconnoissoit comme Souverain celui qui paroissoit le plus brave, le plus expérimenté, & le plus éloquent. Son autorité étoit limitée, suivant le caprice de ceux qui étoient soumis à ses ordres. Ce Chef les conduisoit dans les forêts, & sur les côtes de la mer, pour y chercher leur nourriture. Il envoyoit des Députés aux nations voisines, & en recevoit de leur

part. Il avertiſſoit ſes compatriotes de tous les dangers qui les menaçoient; il les excitoit à venger les injures qu'ils avoient reçues, & il mettoit à la tête de ſon peuple, lorſqu'on avoit réſolu d'entreprendre quelques guerres. Au reſte, chacun jouiſſoit d'une liberté entiere, & ne dépendoit que de ſa volonté.

Les habits & les maiſons des habitans de la Californie prouvent leur peu de goût & de diſcernement. Ils font de triſtes huttes auprès des ruiſſeaux ou des étangs qui ſe trouvent en ce pays. Ils ſont obligés de changer ſouvent de demeures pour chercher de la nourriture; c'eſt pourquoi ils font peu de cas de leurs habitations; quelques heures de travail ſuffiſent pour conſtruire leurs demeures. Pendant la rigueur de l'hiver, ils habitent dans des ſouterrains, naturels ou artificiels, & ceux qui habitent près le Cap St. Lucar font des huttes avec des branches d'arbres, à la maniere des Bergers. Les Jéſuites ſuppoſent que les matelots, qui ſont obligés de demeurer auprès de la mer, ont inventé la maniere de conſtruire ces ſortes de cabanes; cependant la conſtruction en eſt ſi ſimple, que le peuple le plus ignorant peut en être l'Architecte. En différens, lieux les maiſons en Californie ne ſont que certains eſpaces entourés de pierres ou de terre en forme de muraille de la hauteur d'une demi-verge, ſans aucune couverture. Ces demeures ſont ordinairement ſi petites, que les malheureux qui les habitent n'ont pas aſſez de place pour s'étendre dans toute leur longueur, & ils ſont obligés de ſe courber, & de dormir dans cette poſture. Les Miſſionnaires leur enſei-

gnerent l'art de bâtir, & les engagerent à élever quelques petites maisons de briques séchées au soleil, & ils les couvrirent d'herbes de marais. Malgré la commodité que leur offroient ces nouvelles habitations, on ne put les engager à vivre à couvert, ni à goûter des avantages dont ils savoient se passer; ce qui démontre évidemment que la plupart des choses, que l'on croit nécessaires à la vie, ne sont telles que par l'habitude, l'exemple & les usages.

Quant à leurs vêtemens, ils sont les mêmes dans toute la presqu'isle. Ils consistent en quelques ornemens gravés ou peints sur leur chair, avec une ceinture au milieu du corps, qui sert à couvrir les parties que la pudeur défend de nommer; au reste ils sont entiérement nus. Venegas nous apprend que les Edues ornoient leurs têtes de perles qu'ils tressoient avec leurs cheveux, avec lesquels ils entrelaçoient des plumes d'une grande beauté. Quelques uns portent des filets travaillés avec goût; d'autres des colliers de nacre, qui ont une forme admirable, & quelquefois ils portoient à leur cou un cordon orné de fruits. Ils ornoient pareillement leurs armes de fruits, de filets, ou de cordons de perles en forme de bracelets. Les Indiens du nord portent les cheveux courts, & au lieu de perles, ils mettent sur leur tête une belle couronne de nacres détachées de leurs coquilles avec un caillou, & très-finement travaillées des deux côtés. Quoique la plupart des femmes soient nues comme les hommes, elles ont cependant un soin particulier d'affecter un maintien réservé, seul moyen de conserver leur vertu. Elles

portent en général une eſpece de jupe faite de feuilles de palmier, & elles cachent toutes ſoigneuſement les parties que la pudeur ordonne de cacher. C'eſt peut-être par prudence & par politique qu'elles ſe comportent de la ſorte, le myſtere rehauſſant ſouvent le prix des objets. Les jupes de feuilles de palmier ſont particulieres aux femmes des Edues. On bat ces feuilles juſqu'à ce que les filamens ſoient ſéparés; on en fait enſuite une eſpece d'étoffe molle, plus fine & plus belle que les toiles de chanvre qui ſe fabriquent en Europe. Les femmes en Californie ont plus d'amour pour la parure, que les hommes; c'eſt une foibleſſe du ſexe, qui ſemble régner dans tous les pays. Dans la preſqu'iſle, les femmes ſont ornées de perles & d'une infinité d'autres ornemens brillans, produits par la Nature, ou travaillés par leurs mains habiles. Dans les parties ſeptentrionales, les femmes portent un vêtement léger, fait d'herbes de marais. Comme cette ſimplicité eſt l'effet de leur défaut d'induſtrie, on ne peut en conclure qu'elles ont moins de paſſion pour la parure, que celles qui habitent les pays plus voiſins de l'équinoxe.

Les filets dont ſe ſervent les Californiens pour la pêche, annoncent le génie & l'adreſſe des habitans : ils ſont faits avec tant d'art, & on y remarque une ſi grande variété de couleurs, une diverſité ſi admirable dans l'ouvrage, qu'on ne ſçauroit en faire la deſcription. Voici ce qu'en dit le Pere Toraval : » Je puis aſſurer que tous » les filets que j'ai vus en Europe & dans la » Nouvelle-Eſpagne, ne ſont point comparables » à ceux de Californie, ſoit par leur blancheur,

» ſoit par le mélange des couleurs, & par la beauté » de l'ouvrage qui repréſente une infinité de » figures. Les hommes font le filet, & les fem- » mes filent & préparent les matériaux ; ils ſe » ſervent de plantes & de feuilles de palmier, » dont elles font un gros fil «. Ces filets ſervent auſſi à leur orner la tête & le cou, & à mettre des fruits & autres productions de la terre.

Les Edues, ou les Pericues du Sud, admettoient la polygamie ; leurs femmes avoient ſoin de la famille, & travailloient avec application à recueillir les fruits de la terre, pour éviter la colere de leurs maris. Les hommes avoient droit de répudier leurs femmes, & celle à qui ce malheur arrivoit, étoit regardée comme le fléau de la Société. Par ce moyen, plus un homme avoit de femmes, plus il étoit à ſon aiſe. Elles lui fourniſſoient une grande partie des choſes dont il avoit beſoin, & l'autorité qu'il avoit ſur elles les rendoit diligentes & obéiſſantes, ce qui ne contribuoit pas peu à conſerver cette coutume barbare. Pluſieurs autres nations parurent plus modérées à cet égard ; les principaux n'avoient jamais plus de deux femmes, & le menu peuple ne pouvoit en épouſer qu'une ſeule. L'adultere étoit regardé comme un crime digne des plus grands châtimens, excepté en deux occaſions ; à leurs fêtes & à leurs jeux publics, où les plus vigoureux ſe le diſputoient pour la force & l'agilité ; les plus belles femmes, mariées ou non, étoient la récompenſe du vainqueur, pour une nuit ſeulement. Il y avoit différentes manieres de célébrer le mariage chez les Californiens, ſuivant l'uſage adopté par chaque na-

tion. Ceux de Loretto ont coutume de prier la bru d'accepter une bouteille ou un bocal, nommé en leur langue *olo* : elle déclare son consentement en l'acceptant, & ensuite elle présente un filet à son futur époux; c'est l'emblême de l'alliance contractée par le mariage. Il y a quelques nations en Californie, où le mariage se conclut à la fin d'un bal, & toute la cérémonie consiste dans le consentement des deux parties, devant l'Assemblée ou Rancheria, ensuite ils se retirent & vivent ensemble.

Parmi les coutumes ridicules de ce pays, il y en a une qui est entiérement absurde, & qui est à peine connue dans aucune autre partie du Monde, excepté dans le Bresil. Les femmes sont à peine accouchées, qu'elles vont au bord d'un ruisseau, où elles se lavent ainsi que leurs enfans; ensuite elles vont dans les forêts avec la même diligence qu'à l'ordinaire : elles ramassent du bois & cueillent des fruits sauvages, &, comme s'il n'étoit rien arrivé, elles retournent avec de pesans fardeaux. Cependant le mari se couche nonchalamment dans son antre, ou à l'ombre d'un arbre, où il fait semblant d'éprouver des douleurs extrêmes; il demeure ordinairement dans cet état pendant l'espace de trois jours. On a vu des meres détruire leurs enfans avec impunité, lorsque les vivres sont rares. Les Jésuites se sont opposés à cette abominable coutume, & ils ont ordonné que l'on donnât double portion aux femmes en couche. Il faut aussi observer que c'étoit une coutume établie parmi les Californiens, comme chez les Juifs, de ma-

SECT. XIV.

*Histoire de l'Amérique.*

rier la veuve au frere, ou au plus proche parent du défunt.

La saison où l'on cueille les pitahayas est consacrée aux festins, aux fêtes, & à la débauche; les Californiens renoncent alors au peu de raison qu'ils ont reçue de la Nature, & ils se livrent aux danses, aux bouffonneries, & à toutes sortes de divertissemens les plus ridicules. Ils passent des nuits entieres dans les excès, & ils s'abandonnent aux plaisirs les plus grossiers; cependant les Comédies sont leur principal amusement. Lorsqu'ils choisissent des Acteurs, ils examinent leurs talens, & si l'on en croit les Révérends Peres Jésuites, ces Barbares jouent des pantomimes dans une grande perfection. Les danses en Californie sont admirables & bien variées. Les habitans les exécutent avec beaucoup de grace & d'agilité : ils représentent par leurs gestes, les différens mouvemens de la guerre, de la pêche, & généralement tout ce qui les intéresse le plus. Les enfans même dansent merveilleusement; leurs gestes sont aisés & presque naturels. C'est le fruit d'un exercice & d'une application assidue.

*Religion des Californiens.*

Ce qu'il y a de plus intéressant & de plus curieux chez les Californiens, c'est leur Religion. Mais les rélations des voyageurs à ce sujet sont si obscures & si incertaines, que nous ne pouvons satisfaire entiérement la curiosité du Lecteur. Tous les voyageurs conviennent que l'on n'a vu aucune trace d'idolâtrie parmi les Californiens. Ils n'adoroient ni des créatures vivantes, ni aucunes images de faux Dieux. Ils n'avoient ni temples, ni oratoires, ni aucuns lieux destinés à l'exer-

cice de la Religion. En un mot, ils ne font aucune profession extérieure de Religion ; ils ne connoissent point les fêtes, les prieres, les vœux, les expiations, &c. Cependant les Jésuites assurent qu'ils avoient certaines maximes, auxquelles on ne sçauroit réfléchir sans étonnement. Ils disent que les Californiens avoient une idée de l'unité & de la nature de Dieu, qu'ils regardoient comme un pur Esprit, & qu'ils avoient foi à la Trinité, au Verbe ou Logos, & qu'ils avoient encore plusieurs autres articles de foi, mêlés d'une infinité d'absurdités. Nous allons transcrire un passage curieux du Pere Venegas, ce prudent observateur, qui dit : » Ils » croient ( les Californiens ) qu'il y a dans » le Ciel un Seigneur très-puissant, nommé » *Niparaya*, qui a fait le ciel & la terre, qui » nourrit toutes les créatures vivantes, qui pro- » duit & fait croître les arbres, & tout ce que » l'on voit dans l'Univers, animé ou inanimé, » & dont la puissance n'a point de bornes. Il » est invisible, parce qu'il n'a point de corps: » il a une femme nommée *Anayicoy ndi*; mais » il n'a point avec elle d'habitations charnelles, » parce qu'il n'a point de chair ; cependant il » a eu trois enfans avec elle, dont un étoit » *Quaakap* ou *Homme*. Ce Prince divin leur » a enseigné plusieurs Arts : il étoit fort puis- » sant, & il avoit sous son commandement un » grand nombre d'hommes, qu'il faisoit sortir » des entrailles de la terre. Il fut mis à mort » par les Indiens, qui lui mirent une couronne » d'épines sur la tête ; & comme il n'est point » sujet à la corruption, il est encore d'une rare

SECT XIV. *Histoire de l'Amerique.*

» beauté. Il sort continuellement du sang de ses » blessures, & quoiqu'il ne parle pas par lui-» même, il communique ses pensées par les » organes d'un hibou ou tecolate «. Il y a apparence que c'est une fable inventée par les Jésuites, ou autres Missionnaires, qui vouloient faire entendre par-là que les Californiens avoient quelque idée de la naissance & de la passion de Jésus Christ.

Les Californiens croient comme article de foi, qu'il y a eu autrefois des guerres & des commotions dans le Ciel, & qu'il est plus peuplé que la terre; qu'une personne très-puissante s'est révoltée contre le souverain Seigneur; qu'elle a mis un grand nombre d'élus dans son parti, & qu'elle a attaqué le Maître des Cieux; mais sa troupe fut entiérement défaite, chassée du Ciel, & enfermée dans un vaste souterrain environné de la mer, où il y a un grand nombre de baleines posées en sentinelle, afin qu'ils ne puissent s'échapper. Ils nomment ce Seigneur rebelle, *Wac* ou *Tuperen*. Il aime la guerre & le massacre, parce que tous ceux qui meurent dans le combat vont dans son antre; le grand Seigneur Niparaya, au contraire, aime la paix & la concorde. S'il y a quelque vérité dans cette relation bizarre, on peut conclure qu'il est entré quelques Chrétiens dans ce pays, avant les missions faites en Californie, & que ces superstitions doivent leur origine aux Religions Chrétiennes & Juives, que les naturels du pays n'étoient pas capables de comprendre, à cause de leur simplicité.

Outre Niparaya, les Californiens croient en

deux autres Esprits dont la puissance est inférieure; ils les nomment *Quamongo* & *Cuyaiquai.* Le premier envoie la peste & les maladies, & le second est regardé comme l'auteur des plus grands biens : c'est à lui qu'ils rapportent, par exemple, l'abondance des pitahayas. Il avoit soin de faire des vêtemens à ses Prêtres avec des peaux de bêtes sauvages ; il faisoit aussi un grand nombre de quais le long de la côte, qu'il rendoit très-poissonneuse ; & après avoir répandu sa bénédiction sur le genre humain, il s'envoloit au Ciel : on dit qu'il laissa une table peinte, dont ses Prêtres se servent dans leurs festins, pour se rappeler qu'il habitoit autrefois sur la terre. Ils regardent le Soleil, la Lune, les étoiles, comme des créatures humaines qui se précipitent toutes les nuits dans la mer occidentale, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils soient parvenus vers l'est à la nage. Au reste, il seroit ennuyeux d'entrer dans le détail de toutes les absurdités qu'ils admettent au sujet de la Religion; ainsi nous nous contenterons de dire quelque chose de la croyance particuliere aux Cachimies; c'est la nation la plus nombreuse de toute la Californie, mais la plus ingénieuse, la plus raisonnable, & la moins susceptible de superstition & d'absurdité. Suivant les Cachimies, il y a au Ciel un Seigneur, dont le nom signifie en leur langue *celui qui vit.* Ce Souverain engendra un fils sans mere, auquel ils donnent deux noms, dont l'un exprime sa douceur, & l'autre sa perfection. Il y a de plus au Ciel un autre grand Seigneur, qui est le créateur des Seigneurs. Cependant le premier, dont nous avons parlé,

eſt le plus grand ; ſa puiſſance s'étend ſur la brute & ſur les végétaux, & ſur tous les êtres, excepté quelques individus du genre humain. Ils parlent auſſi d'une révolte arrivée dans le Ciel, & de l'expulſion des Eſprits impurs, auxquels ils donnent les épithetes de faux, de trompeurs, & de ſéducteurs. On peut conclure par ce récit, que quelques Européens ou habitans des iſles Philippines, dont les Indiens ont perdu la mémoire, ont été jetés ſur les côtes de Californie par accident, & que, ſe trouvant obligés de faire leur réſidence, pendant quelque temps, parmi les Barbares, ils ont tâché de leur apprendre la doctrine Chrétienne; ce qui a donné lieu à la fable que nous venons de rapporter.

Les Californiens avoient auſſi leurs Prêtres, qui étoient nommés *Dominochos*, *Gnoſmas* ou *Hechicheros*, ſelon les différens langages des Tribus auxquelles ils étoient attachés. Le dernier de ces termes ſignifie Sorcier ou Magicien; car ils aſſurent qu'il a commerce avec les Eſprits infernaux. Ils tâchoient de perſuader cette abſurdité au peuple par mille fraudes & impoſtures. Ce prétendu commerce avec les Eſprits en impoſoit aux ſimples, & les Prêtres ſavoient ſe ménager l'eſtime du peuple par une infinité de cérémonies, de geſtes, & en introduiſant ſouvent de nouveaux myſteres : on a recours à cet artifice dans les pays où l'on profeſſe une Religion plus pure, & ſans impoſture; le ſuccès eſt le même. Le ſeul but que les Prêtres ſe propoſent dans toutes ces pieuſes fraudes, eſt leur avantage; le peuple croit que pour réuſſir dans ſes entrepriſes, & pour détourner le malheur

dont

dont il est menacé, il suffit d'offrir aux Prêtres les premices de tous les fruits qu'ils recueillent. Les Prêtres n'oublient rien pour graver ce principe dans l'esprit du peuple ; ils le menacent d'anathêmes, de malédictions, de maladies, & de famine, aussi-tôt qu'il diminue ses offrandes. Ils assurent qu'ils ont assez de pouvoir pour affliger l'univers par les plus terribles calamités, par le moyen de leur commerce avec les Esprits; & de plus, ils passoient pour les seuls Médecins dont on pût espérer du soulagement dans leurs maladies : ils administroient toutes les médecines avec ostentation & solennité. Ils avoient sur-tout une maniere d'appliquer leurs remedes, fort remarquable par les bons effets qu'elle produisoit. Ils appliquoient à la partie lésée le chamac, ou tube de pierre noire, avec lequel ils sucent la plaie, & quelquefois ils la battent de toutes leurs forces, & ils disent que, par ce moyen, le mal s'exhale ou se dissipe. On emplissoit souvent le tube de cimmaton, sorte de tabac sauvage, auquel on mettoit le feu, & le malade fumoit & avaloit quelquefois la fumée, suivant l'ordonnance du Médecin : on a vu souvent cette plante seule, sans autre remede, guérir des maladies dangereuses. Ils avoient encore une infinité de manieres de tromper la crédulité du public, & leur autorité étoit sans bornes. Il n'étoit pas difficile d'en imposer à un peuple naturellement stupide, ignorant, timide, & superstitieux. Il y avoit des écoles établies en certaines provinces de Californie ; on instruisoit la jeunesse dans des principes absurdes, qui passoient pour les plus grand

des vérités. Les disciples écoutoient leurs Maîtres dans des grottes & des lieux solitaires, à certaine distance des autres habitations ; on leur enseignoit à tracer certaines figures sur des tablettes, de la même maniere que l'on apprend à écrire aux enfans chez les nations policées. Le Pere Salva Tierra fut le premier qui s'apperçut que, dans la saison où l'on cueilloit les pitahayas, tous les jeunes garçons de Loretto disparoissoient, & il tira le secret avec beaucoup de peine de l'un d'eux; car le silence est enjoint aux novices, sous des peines rigoureuses.

C'est dans les fêtes publiques célébrées par toute la nation, que l'on voit jusqu'où va la barbarie des Californiens. Ce sont des assemblées tumultueuses, que l'on peut considérer comme de pieuses orgies. Pour jouer leurs rôles, ils ont des habits magnifiques, destinés à cette cérémonie, & qu'ils ne portent que dans les jours les plus solennelles. C'est une grande casaque qui les couvre depuis les pieds jusqu'à la tête; elle est toute faite de cheveux. Leurs têtes sont ornées d'un panache magnifique, fait de plumes de faucon, & ils tiennent à la main un grand éventail fait des plus longues plumes qu'ils puissent trouver. Lorsque les Edues du Sud ne peuvent fournir une assez grande quantité de plumes, ils s'ornent la tête avec des queues de daim : ils y ajoutent deux cordons faits de la corne de cet animal ; ils en mettent un à leur cou, & l'autre leur sert de ceinture. Outre cet accoutrement ridicule, ils se barbouillent le corps de rouge, de noir, & de plusieurs autres couleurs, de maniere qu'ils sont d'une laideur achevée.

Les Prêtres commencent la cérémonie par sucer le chacuaco, jusqu'à ce qu'ils soient presque ivres de la fumée ; alors ils font l'éloge de leur doctrine avec les gestes les plus sauvages & les clameurs les plus horribles ; ils se disent inspirés par des Esprits invisibles auxquels le peuple a foi, & ils annoncent leur vengeance ou implorent leur bénédiction ; en un mot, ils suivent ce que leur inspire leur ivresse. Ils assurent tantôt qu'ils sont de la nature des Esprits qui les inspirent, & tantôt qu'ils ont visité les Cieux, & qu'ils se sont entretenus avec les Divinités ; & pour le prouver, ils montrent un morceau de chair de daim, ou de peau du même animal, ou de l'herbe avec laquelle ils prétendent pouvoir tuer tous les animaux qu'ils désirent. Cependant ils tiennent le plus souvent à la main certaines petites tablettes de bois, travaillées avec beaucoup d'art, & sur lesquelles sont peintes quelques figures grotesques : ils assurent que c'est une copie véritable des tablettes que l'Esprit divin leur laissa, lorsqu'il monta au Ciel. Pendant cette harangue ridicule, les auditeurs sont occupés à danser ; ensuite ils ne songent qu'à satisfaire leur gourmandise & leur intempérance, & ils finissent par se livrer à toutes sortes de débauches ; ils se mêlent sans aucune distinction, comme s'il avoient résolu de braver la pudeur, la raison & la modestie.

Il y a une autre cérémonie publique, dans laquelle on perce les oreilles & les narines des enfans. Dans cette cérémonie, les Prêtres exercent leur autorité, qui n'est fondée que sur la simplicité du peuple : ils font, selon leur fantaisie, les

éloges des uns, qu'ils honorent du titre de braves & de généreux ; ils insultent les autres, & les traitent de lâches & de factieux ; ils les condamnent à une certaine abstinence, & ils interdisent quelquefois une Tribu entiere ; ils lui défendent, pendant un certain temps, l'usage du poisson, de la chair, & du fruit. Ils ont encore d'autres manieres de satisfaire leur haine & de faire voir leur puissance. Ils commandent souvent au peuple d'applanir les montagnes les plus raboteuses, pour faciliter la descente de l'Esprit dont ils esperent la visite. Ce qu'il y a de plus abominable dans la conduite de ces imposteurs cruels & inhumains, ils commandent quelquefois à ces misérables de se jeter dans des précipices la tête la premiere, à quoi ils obéissent sans murmure, dans l'espoir que des puissances invisibles leur sauveront la vie, quoiqu'ils aient vu des preuves réitérées du contraire. Les Prêtres levent des dîmes sur les troupeaux, & par ce moyen ils vivent beaucoup plus somptueusement que le reste du peuple. On leur paye un tribut annuel des meilleurs fruits, & on leur fournit tous les jours du poisson & de la viande. Le premier tribut se paye pour l'instruction des enfans, & pour la guérison des adultes. Les Prêtres mettent aussi une taxe sur les morts, sous prétexte de recommander leurs ames à Dieu. Lorsqu'un Californien tombe malade, on fait venir le Prêtre ; on le consulte comme un Oracle, & on exécute ses ordonnances avec la plus grande exactitude ; mais lorsque la maladie est trop invétérée, & que l'on ne peut en espérer la guérison par le moyen des

herbes ou des sucs du chimaco ou simarion, de quelque maniere que l'on puisse les administrer, alors on fait assembler tous les parens du malade, & on coupe le petit doigt à la proche parente, sous prétexte que le sang qui sort de la blessure peut guérir le malade, ou au moins, s'il en meurt, ils assurent que les parens ne doivent point le regretter. Cette cruelle cérémonie étoit suivie des visites de toute la Tribu : chacun parle au malade tour à tour; & lorsque l'on désespere de sa guérison, ils poussent des cris lugubres, ils se couvrent le visage de leurs mains & de leurs cheveux, & ils recommencent de temps en temps la même cérémonie. Lorsque les cris des assistans cessent, le malade les prie de le sucer, & de le frapper de la même maniere que les Médecins : ils obéissent, & chacun fait tous ses efforts pour prouver son affection. Lorsqu'il est sur le point de rendre le dernier soupir, les Prêtres lui enfoncent les mains dans la bouche, pour lui ôter la mort du corps; & les femmes continuent leurs hurlemens, & battent le moribond d'une maniere cruelle, pour éveiller la vie.

A peine le malade a rendu le dernier soupir, que ses amis lui rendent les honneurs funebres, qui consistent à brûler le corps ou à l'enterrer, suivant leur fantaisie : le premier soin de ces Barbares est d'éloigner tout spectacle capable de leur causer de la tristesse, & ils se livrent ensuite aux plaisirs & aux divertissemens comme auparavant. Ils enterrent le corps avant qu'il soit froid, & ils brûlent ou enterrent avec le défunt tous ses effets. Ils examinent si peu

la réalité de la mort d'un malade avant ses funérailles, que le Pere Salva Tierra assure qu'ayant entendu des lamentations, & voyant du feu dans le voisinage de San Juan de Lando, il se transporta sur les lieux, où il vit qu'on se disposoit à brûler un homme qui donnoit encore quelques signes de vie. Il le retira du feu, lui administra des remedes, le guérit, & reprocha au peuple sa cruauté & sa barbarie.

Nous terminerons ce que nous avons à dire du génie, des mœurs & de la Religion des Californiens, par les paroles du Pere Torquemado, qui dit, en parlant de l'isle de Sainte-Catherine : » Dans cette isle, il y a plusieurs Rancherias ou Communautés, & un temple avec » une vaste cour applanie, où l'on fait les sacrifices. L'autel est érigé dans un espace circulaire, entouré de plumes de plusieurs oiseaux » de différentes couleurs; c'étoient sans doute les » plumes des oiseaux que l'on offroit en sacrifice : dans l'intérieur du cercle, il y avoit » une image singuliérement barbouillée d'une » infinité de couleurs; elle représentoit quelques » Diables, à la maniere des Indiens de la Nouvelle-Espagne «. Ce rapport, ainsi que celui de Venegas, au sujet de la Religion des Californiens, est bien différent de celui des Jésuites qui sont entrés les premiers dans ce pays : ils assurent que les naturels n'avoient aucuns signes de Religion, qu'ils ne connoissoient ni les prieres, ni les sacrifices, ni les expiations; mais qu'ils adoroient un Etre invisible, tout-puissant, créateur de toutes choses, en silence, en esprit, & en révérence. Comme ce sont des choses

que nous ne pouvons vérifier, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché d'apprendre le récit de Torquemado; cet Historien annonce d'une maniere fort claire jusqu'où va la superstition des naturels du pays. » Les habitans de Sainte-Catherine, continue ce Pere, mettent entre les » mains de l'image, la figure du Soleil & de » la Lune. Lorsque les soldats allerent voir ce » temple, ils trouverent auprès de l'autel deux » corneilles d'une taille monstrueuse, qui s'envolerent à la vue des Espagnols, & allerent se » reposer sur des rochers voisins. Les soldats, » étonnés de leur grandeur extraordinaire, les » tirerent & les tuerent. Un Indien qui leur » servoit de guide, manqua de périr de chagrin » d'avoir vu tuer ces deux oiseaux. J'appris qu'ils » étoient persuadés que le Démon leur parloit » par les organes de ces oiseaux; c'est pourquoi ils avoient pour eux le plus grand respect. Quelque temps après, un de nos Religieux vit des femmes Indiennes qui lavoient » des poissons pour la nourriture de leurs familles. Les corneilles vinrent leur arracher les » poissons des mains; cependant elles gardoient » le plus profond silence, sans oser même lever les yeux, de crainte de les effaroucher «.

Avant que de finir l'Histoire de la Californie, nous observerons que cette presqu'isle fut découverte aussi-tôt après la conquête du Mexique, & que Cortez & ses Officiers avoient fait quelques expéditions dans le golfe : cependant les Espagnols ont négligé long-temps ce pays; ils n'avoient alors qu'une Colonie sur cette côte. En 1595, on envoya un galion pour faire des décou-

Sect. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

vertes le long des côtes de Californie; mais ce vaiſſeau périt dans le port des los Reyes. Sept ans après, le Comte de Monterei, alors Vice Roi de la Nouvelle-Eſpagne, envoya Sébaſtien Biſcaino, dans le même deſſein, avec deux vaiſſeaux & une allege. Il fit voile juſqu'au cap Mandroina, mais il ne fit aucune découverte importante. En 1684, le Marquis de la Laguna, Vice-Roi du Mexique, équipa deux vaiſſeaux avec une allege, pour faire des découvertes dans le lac de Californie, mais il perdit ſa peine; cependant ce Marquis eſt un des premiers qui aſſurent que la Californie eſt jointe au continent d'Amérique, & qu'elle eſt voiſine de l'Aſie. Le Pere Martinez rapporte que, pendant ſa réſidence à Pekin, en Chine, une femme Chrétienne du Mexique y fut conduite en eſclavage, & qu'elle aſſura qu'elle avoit fait tout le voyage par terre, depuis ſon pays, excepté deux jours de navigation pour paſſer un bras de mer, qu'il ſuppoſe être le détroit d'Anian. Quoi qu'il en ſoit, nous devons au Pere Caino, Jéſuite Allemand, la certitude que la Californie eſt une péninſule jointe au continent du Nouveau-Mexique, & aux parties les plus ſeptentrionales de l'Amérique méridionale. Il débarqua ſur les côtes de Californie, à la hauteur de l'iſle de Sumatra, & il s'avança par terre juſqu'au Mexique, ſans paſſer d'autre eau que la riviere d'Azal, dans laquelle ſe décharge Rio Colorado, vers le trente-cinquieme degré de latitude. Depuis que les Miſſionnaires Jéſuites ſont entrés dans ce pays, ils ont travaillé avec un zele infatigable à la propagation de la Religion Chrétienne, & à civili-

ser les habitans ; cependant ils ont fait fort peu de progrès. C'est à ces Missionnaires que l'Espagne est redevable de la soumission de ce peuple barbare ; mais on accuse les Jésuites, peut-être à juste titre, de profiter de la simplicité des naturels du pays pour les séduire, leur débiter une fausse doctrine, & se rendre absolus, comme ils ont fait dans le Paraguay. Ceux qui désirent un plus ample détail à ce sujet, peuvent consulter les Ouvrages du Pere Miguel Venegas (*a*). Nous ne pourrions, sans passer les bornes que nous nous sommes proposées dans cette Histoire, entrer dans le détail des missions qui ont été faites en Californie. Nous nous contenterons d'observer que si la Cour de Madrid avoit pour ses intérêts la moitié du zele des Jésuites, la Californie seroit une de leurs plus riches possessions, à cause des perles & des autres denrées que l'on pourroit tirer de ce pays. Aujourd'hui la petite ville Espagnole, située près la cap de Saint-Lucar, ne sert que de lieu de rafraîchissement au galion de Manille ; de plus, elle est le lieu principal de la résidence des Missionnaires (*b*).

(*a*) Hist. de Californ. p. 3.

(*b*) Les côtes de Californie, principalement vers la mer Vermeille, sont remplies d'isles habitées ; telles sont, l'isle de St. Clément, celles de Paxaros, de Ste. Anne, des Cedres, ainsi nommée parce qu'elle produit une grande quantité de ces arbres, qui y croissent d'une grosseur prodigieuse ; celle de St. Joseph, & une infinité d'autres que l'on peut voir en jetant un coup d'œil sur la carte de ce pays ; cependant les isles les plus connues sont à la hauteur du cap St. Lucar, vers la côte du Mexique. Elles

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

*Nouveau-Mexique.*

Nous allons maintenant faire la description du Nouveau Mexique : le Lecteur ne doit pas espérer que nous lui fassions un ample détail de ce pays, car les Historiens Espagnols manquent eux-mêmes d'exactitude. On ne connoît point les limites de cette province, & les naturels en possedent encore la plus grande partie. Si les Espagnols vouloient étendre leurs domaines, ils soumettroient aisément ces Sauvages. Cette vaste région, à laquelle on donne tantôt le nom de royaume, & tantôt celui de province du Nouveau-Mexique, est située à l'est de la Californie; elle est séparée de cette presqu'isle par le golfe. Elle est fort étendue vers le pôle du Nord, & elle est bornée de ce côté par de hautes montagnes, & par un pays où les Européens n'ont jamais pénétré, & qui leur est absolument inconnu. Le Nouveau Mexique est borné à l'est par la Louisiane, à l'ouest par le lac de Californie & la Rio Colorado, & au midi par quelques provinces du Mexique propre, ou Nouvelle-Espagne. Les Géographes ne sont point d'ac-

---

sont nommées les *Trois Maries, les Tres Marias.* Quoique petites, il y croît de beau bois, & on y trouve de bonne eau; elles abondent en gibier ainsi que la Californie; il y a des puits salés, &c. C'est pourquoi les pirates François & Anglois y ont quelquefois séjourné en quartier d'hiver, lorsqu'ils parcouroient les mers du Sud. Il y a plusieurs années, le Capitaine Dampier, savant Géographe, proposa de chercher un passage en doublant le cap Blanco vers l'extrémité septentrionale de la Californie, dans la mer Pacifique, au quarante-unieme degré cinquante minutes de latitude septentrionale; quoique cette proposition mérite l'attention de plusieurs Puissances maritimes d'Europe, elle a été négligée.

cord touchant sa situation ; suivant les meilleures cartes, le Nouveau-Mexique est situé entre le trentieme & le quarante-cinquieme degré de latitude septentrionale, & entre le deux cent soixantieme & le deux cent soixante & treizieme degré de longitude. La longitude est la moins certaine ; quelques-uns donnent à cette province une largeur considérable, & assurent qu'elle a plus de six cents milles d'étendue de l'est à l'ouest, & vers neuf cents du nord au sud. Jusqu'à ce que l'on connoisse bien les frontieres de la Louisiane, on ne pourra fixer celles du Nouveau-Mexique du côté de l'est.

La division de ce pays n'est pas moins incertaine que ses limites. La plupart des Géographes le divisent en quinze provinces, & plusieurs en cinq seulement : néanmoins presque tous les Historiens Espagnols y comptent dix-huit provinces, & ils se contentent de donner la liste des noms de chacune. Comme le Nouveau-Mexique est situé dans la zone tempérée, on peut présumer que l'air y est doux & salubre. Il faut avouer cependant que l'été y est extrêmement chaud, & l'hiver très-rigoureux. Il ne faut pas conclure pour cela que la chaleur y soit excessive & mal-saine, ni que le froid y soit insupportable : il ne tombe point en ce pays une quantité extraordinaire d'eau ; au contraire, le temps y est généralement clair, & l'air pur & sain. Les habitans ne connoissent ni l'humidité presque continuelle des Indes occidentales, & de quelques cantons de l'Amérique méridionale, ni les froids rigoureux du Canada, & des pays voisins de la baie d'Hudson. En général, le temps est pro-

portionné à la saison, & l'air de ce pays est favorable aux Européens.

On fait les plus grands éloges de la fertilité du territoire, de la richesse des mines, & des denrées précieuses du Nouveau-Mexique, qui abonde en fruits & en bois de charpente; on trouve en ce pays des prairies, des champs, des pierres précieuses, de l'or, de l'argent, de belles rivieres, & des collines admirables jointes à des vallées charmantes. Les bêtes sauvages, le bétail, sur-tout les bœufs & les vaches, y sont en grande quantité. Les collines retentissent du ramage des oiseaux de différente espece, & les rivieres sont remplies du poisson le plus délicieux. En un mot, on peut affirmer que le Nouveau Mexique est un des plus charmans, des plus riches & des plus fertiles pays d'Amérique, & même de l'Univers. Cette considération auroit probablement engagé les François à étendre les frontieres de la Louisiane jusqu'au golfe de Californie, s'ils n'avoient pas perdu le Canada, qui faisoit leur principale force dans l'Amérique septentrionale. Il seroit aussi très-avantageux aux Anglois, pour mettre leurs Colonies en sûreté, d'enlever à cette nation infatigable & entreprenante, les territoires qu'elle possede à l'ouest de la riviere de Missisipi, & de joindre leurs frontieres à celles des Espagnols.

Le Nouveau-Mexique est arrosé par une infinité de rivieres; il y en a cependant très-peu de considérables, & aucune n'est navigable. La Rio Solado, & la Rio del Norte sont les seules remarquables: la derniere traverse ce pays dans toute sa longueur; elle se détourne ensuite vers

l'est, parcourt la province de la Nouvelle-Léon, & se décharge dans le golfe de Mexique. Il y a aussi plusieurs petites rivieres qui se déchargent dans le golfe, & diverses baies, ports & quais sur la côte, dont on pourroit aisément faire d'excellens ports, si les Espagnols avoient autant de goût pour le commerce que les autres Puissances maritimes d'Europe, qui ne balancent point à faire les plus grandes entreprises, lorsqu'elles en esperent quelque avantage. Gemelli Careri, qui étoit dans ce pays en l'an 1698, parle ainsi des naturels du pays, de ses productions, des conquêtes des Espagnols, & des troupes qu'ils entretiennent dans le Nouveau-Mexique. Une partie de ce pays, dit-il, est déjà soumise, mais il en reste encore beaucoup plus à réduire. Les naturels sont affables, généreux, & pacifiques; ils sont néanmoins formidables, par la dextérité avec laquelle ils manient leurs arcs & leurs fleches. Ils sont plus en état de se défendre, qu'aucuns autres habitans du Nouveau-Monde. Cependant, au lieu d'être unis sous le même Prince, comme les habitans du Mexique & du Pérou, ils sont divisés en Tribus, dont chacune est commandée par un Curaca ou petit Souverain. Par ce moyen, il est bien plus aisé de les vaincre, que s'ils étoient réunis sous le même Chef. Lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois dans ce pays, ils trouverent les habitans bien vêtus, leurs terres cultivées, leurs villages propres, & leurs villes bâties en pierre avec quelques principes d'Architecture : ils ne suivoient point les regles de l'Art, mais ils travailloient pour leur commodité. Leurs troupeaux

étoient nombreux, & leur maniere de vivre, quoique barbare, étoit distinguée de celle des autres nations d'Amérique, si l'on en excepte les sujets des deux grands Monarques du Pérou & du Mexique. Ils étoient si adroits à tirer de l'arc, qu'ils abattoient d'un coup de fleche tout le grain d'un épi de blé sans le rompre, & même d'une distance assez considérable; ils aimoient passionnément la chair de mulet; ils attaquoient souvent les voyageurs Espagnols, pour s'emparer de leurs montures, & ils laissoient sur le chemin leurs caisses d'argent, parce qu'ils ne faisoient aucun cas de ce métal. Ils étoient idolâtres, & adoroient le Soleil & la Lune; mais on ignore quel culte ils leur rendoient, & s'ils leur offroient en sacrifice des victimes humaines. Quant à leur Gouvernement, il étoit libre; leurs Princes n'avoient que le commandement des armées, & les Chefs de l'Etat étoient élus par le peuple, en considération de leur prudence & de leur valeur. Ils firent moins de difficulté d'embrasser la Religion Chrétienne, que les autres nations d'Amérique; tout ce qui leur fit de la peine, fut la crainte de perdre leur liberté, à laquelle ils étoient singuliérement attachés. Ils avoient coutume de se peindre le corps; ils mettoient leurs couleurs dans des entailles qu'ils se faisoient à la peau, & par ce moyen elles devenoient indélébiles.

Les Historiens Espagnols disent que le Nouveau-Mexique est habité par un grand nombre de nations différentes. Les principales sont les Apaches, dont les Tribus sont distinguées par les villes & les habitations. Les habitans du Nou-

veau-Mexique ſont braves, belliqueux, courageux, & fort jaloux de leur liberté; ils ne peuvent ſe réſoudre à ſe ſoumettre à l'oppreſſion, ce dont les Eſpagnols ont eu un exemple fatal vers la fin du dernier ſiecle, qu'ils ſe ſont révoltés contre Sa Majeſté Catholique; ils maſſacrerent pluſieurs de ſes Officiers, ravagerent leurs plantations, ruinerent les villes, & mirent tout à feu & à ſang, & enfin ils furent plutôt appaiſés que ſoumis; & depuis, ils ſont les alliés des Eſpagnols, & non leurs ſujets. Depuis ce temps, le Vice-Roi de Mexique entretient un plus grand nombre de troupes; cependant la Couronne d'Eſpagne n'en retire aucun avantage. Les Eſpagnols négligent de cultiver le commerce dans une contrée ſi abondante en or, argent, turquoiſes, émeraudes, & autres pierres précieuſes, & il eſt ſurprenant qu'aucunes Puiſſances maritimes n'aient tenté d'entrer dans ce pays par le golfe de Californie, lorſqu'elles ſont en guerre avec l'Eſpagne. Ce projet a été propoſé par le Capitaine Dampier; cette propoſition étoit fort prudente, & les Anglois ſur-tout en pourroient tirer avantage. Ce pays eſt expoſé à tomber ſous la domination des François, ſi leurs Colonies ſur les bords du Miſſiſſipi étoient plus puiſſantes & plus nombreuſes (*a*).

Santa-Fé, la capitale, eſt belle, riche, & bien bâtie; mais ſon éloignement de la mer, & la conduite myſtérieuſe & réſervée des Eſpagnols, font que nous ne recevons aucunes nouvelles de

---

(*a*) Voy. la Note IX.

Santa-Fé, ni des autres villes du Nouveau-Mexique. Nous croyons que toute la province est sujette à la jurisdiction du Vice-Roi du Mexique. Cependant cette capitale est honorée de la résidence d'un Gouverneur particulier, qui a ordre de tenir toujours sur pied six cents hommes de cavalerie ; mais il se contente d'avoir la moitié de ce nombre, & s'empare de l'argent qui reste par ce moyen ; ce qui lui fait un salaire considérable, car on donne à chaque soldat cent cinquante pieces de huit pour sa subsistance annuelle. Si l'on en croit Gemelli, le Gouverneur s'approprie presque tout l'argent destiné au payement de l'armée ; il fournit aux soldats des provisions & des habits dont il fixe le prix ; il leur fait payer vingt pieces de huit, ce qui lui coute à peine la dixieme partie de cette somme. Du temps de Gemelli, les soldats Espagnols étoient armés d'un bouclier, d'un mousquet, & d'une demi-pique ou lance. Ils ne se servoient pas de ces armes pour soumettre les naturels du pays, dit notre Auteur ; mais pour les poursuivre comme des bêtes sauvages, quoique cette violence leur soit expressément défendue par le Gouvernement, qui leur enjoint de les soumettre par la persuasion, de les instruire, & de leur faire goûter les charmes de la Société. Le Vice-Roi du Mexique, par ordre de Sa Majesté Catholique, envoyoit chaque année un certain nombre de pauvres familles dans ces pays septentrionaux. Cette conduite étoit certainement très-prudente ; c'étoit une ressource pour les pauvres Espagnols, & en même temps un moyen sûr de réduire ces contrées barbares, en faisant goûter

aux

aux naturels les avantages de la Religion, de la politique, des Arts, du Gouvernement, & de la vie sociale. Voilà ce que nous savons de l'Histoire du Nouveau-Mexique, après avoir consulté tous les Historiens qui pouvoient nous donner quelques éclaircissemens sur cette matiere. Il seroit inutile d'examiner si le peu de connoissance que nous avons de l'Histoire de ce pays est l'effet de la précaution ou de l'indolence des Espagnols; il est assez probable que l'une & l'autre y contribuent.

*La Floride.*

Nous allons parler de la province de la Floride, qui est la plus voisine des Etats d'Espagne au nord de l'Amérique; elle étoit bornée vers le sud par le golfe de Mexique, au nord par les montagnes Apalaches & par les possessions Françoises, à l'est par la province de Géorgie & le canal de Bahama, & à l'ouest par les possessions des François dans la Louisiane & la grande riviere de Missisipi. Nous avons déjà observé que ce pays fut découvert pour la premiere fois en 1497, par Jean Cabot, Marinier Vénitien au service de Henri VII, Roi d'Angleterre. La Floride a été plus amplement découverte en l'an 1512, par Juan Ponce de Léon, Espagnol, qui lui donna le nom de *Floride*, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de Pâques, nommée *Pasqua de Flores*, en langue du pays, ou, suivant le rapport d'Herrera, parce qu'elle étoit couverte de fleurs d'une rare beauté. Ce voyage fut peu avantageux, & Pamphilo de Narvaez en entreprit un autre en 1528; il partit de l'isle de Cuba avec quatre cents hommes, dont il n'en revint qu'un petit nombre. Quant

*Découverte.*

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

à Pamphilo, on n'en a jamais entendu parler; quelques-uns croient qu'il pénétra jusqu'à la mer du Sud. La Floride fut entiérement soumise, en l'an 1539, par Ferdinand de Soto, un des plus braves Officiers des Espagnols, & dont nous avons fait l'éloge dans l'Histoire précédente. Il en couta beaucoup de sang aux Espagnols pour s'établir dans ce pays, qui ne leur sert, pour ainsi dire, qu'à favoriser leur navigation dans les Indes occidentales. On comprenoit autrefois sous le nom général de *Floride*, tout ce qui étoit alors découvert de la Louisiane & du Nouveau-Mexique. Aujourd'hui les frontieres de ce pays sont rapprochées, & quoique peu utile aux Espagnols, les François ou les Anglois en retireroient des avantages considérables, s'il étoit en leur disposition.

L'air en Floride est pur & tempéré, &, généralement parlant, le pays est fort sain. L'ardeur du soleil seroit quelquefois insupportable, si elle n'étoit modérée par la fraîcheur de la mer & le vent de la terre; cependant l'air est extrêmement froid vers les montagnes Apalachiennes. C'est, dit-on, cette variété dans l'atmosphere qui donne aux naturels du pays cette force extraordinaire qui les fait redouter des Espagnols, & qui les distingue des Indiens qui habitent plus au midi. Ce que les Historiens Espagnols rapportent de la férocité & de la taille gigantesque des naturels de la Floride, n'est aucunement croyable; l'expérience journaliere prouve le contraire. Le territoire est riche & fertile; il produit une grande quantité de bois de charpente & d'arbres fruitiers; il y croît sur-tout

*Production.*

des pins, des lauriers, des palmiers, des cedres, des cyprès, & des châtaigniers, qui croissent d'une hauteur extraordinaire ; le bois le plus estimé & le plus commun est le sassafras, que l'on exporte en grande quantité. Il n'y a aucuns végétaux que l'on ne puisse cultiver avec succès en Floride ; & elle produit aujourd'hui du blé, des légumes, des racines, des herbes & des fruits en abondance pour la nourriture des habitans ; ce pays fournit aussi de la viande, du gibier & du poisson à ceux qui ont assez d'industrie pour profiter de ces dons de la Nature. Dans l'espace de deux cents milles depuis la mer, la terre produit deux récoltes de blé, & quelques-uns assurent que l'on fait trois récoltes; l'on cultive la terre avec soin. Outre la racine de mendihoca, dont les Cassavi font de la farine & du pain, & qui y croît en quantité, il y a encore une espece de grain, semblable à notre avoine, qui croît naturellement dans les marais & le long des rivieres. La Floride produit aussi des prunes sauvages, dont les naturels mangent en grande quantité ; ils en font sécher, qu'ils conservent pour l'hiver : cependant le fruit le plus délicieux est le tuna ; il est si délicat & si sain lorsqu'il est bien mûr, que les Européens l'appellent le julep du cœur. Ce pays produit d'excellent bœuf, veau & mouton ; les chevaux de toutes especes y sont à si vil prix, que l'on peut en choisir pour quelques denrées d'Europe de la valeur d'un écu. Il feroit trop long de faire un détail circonstancié de ses différentes productions : nous nous contenterons de dire quelque chose des perles que l'on trouve sur les côtes de la

Floride, de l'ambre gris, de la cochenille, & de l'indigo. On y trouve aussi une espece de poix, nommée *Copeu*, dont les Espagnols font usage au lieu de goudron pour leurs vaisseaux. Il ne faut pas oublier le chanvre, le lin, les améthystes, les turquoises, les lapis lazuli, & plusieurs autres pierres précieuses; le cuivre, le vif-argent, le charbon de terre, les mines de fer découvertes dans plusieurs endroits de cette fameuse province. Le coton y croît en si grande quantité, que la plupart des habitans civilisés ne portent que des habits de coton, qui se fabriquent dans une manufacture établie en ce pays. Cette province est bien arrosée; mais les ports de mer sont si difficiles & si dangereux, qu'on n'y aborde qu'avec peine, & c'est ce qui fait la plus grande sûreté des Espagnols.

*Naturels.*

Les naturels du pays sont olivâtres, robustes, vigoureux, & bien proportionnés. Ils vont nus, hommes & femmes, & n'ont qu'une peau de daim qu'ils portent en forme de tablier autour de leurs reins. Ceux qui ont adopté les mœurs des Espagnols, s'habillent en coton. Ils se peignent avec le suc de certaines herbes, dont la couleur est indélébile; ils croient que cette peinture leur conserve le teint contre l'inclémence des saisons. Ils portent leurs cheveux fort longs, les laissent flotter sur leurs épaules au gré du vent, les tressent quelquefois, & les attachent avec grace sur la tête. Les femmes sont aussi d'une rare beauté; elles sont bien faites, supportent les fatigues de l'agriculture, & accompagnent leurs maris, soit à la chasse, soit à la guerre; elles passent les rivieres à la nage avec leurs en-

fans sur leur dos. Il n'y a point de peuple dans l'Univers plus hardi ni plus constant ; les femmes sur-tout sont des modeles en ce genre ; & il est difficile de décider ce qui est le plus admirable en elles, de leur beauté, de leur courage, ou de leur fidélité conjugale. On ne peut pas dire la même chose des hommes ; les Espagnols leur imputent plusieurs vices ; ils les accusent d'avoir un grand penchant pour tromper dans le commerce. Nous allons rapporter une de leurs supercheries, qui annonce beaucoup plus de génie que l'on n'en pourroit espérer d'un peuple barbare. Ils savent si bien contrefaire l'ambre gris, qu'ils trompent souvent ceux qui ne connoissent pas parfaitement ce parfum. Comme les Espagnols ont toujours été en guerre avec ces Indiens, on doit se défier un peu de ce qu'ils ont pu dire par animosité : ils les ont toujours représentés avec les couleurs les plus noires ; il faut convenir cependant que nos compatriotes, qui ont trafiqué avec eux, les accusent de subtilité & de finesse dans le commerce, défauts qu'on ne remarque pas parmi les autres habitans d'Amérique.

*Religion.* La Religion des habitans de la Floride n'est pas moins remplie de superstition & d'absurdité que celle des autres habitans du Nouveau-Monde. Ils regardent le Soleil & la Lune comme les suprêmes Divinités. Ces Barbares sont plongés dans la plus grossiere idolâtrie, & ils ne peuvent pas aisément en sortir, à cause de la haine qu'ils portent aux Chrétiens, qu'ils regardent comme des personnes cruelles & avares. Quant au Gouvernement, les habitans de la Floride sont sujets

à de petits Chefs, qu'ils nomment *Paraousti.* Ils se mettent à la tête des troupes en temps de guerre, président au Conseil en temps de paix, & sont très-soumis aux Loix. Ces Princes seuls ont droit d'épouser plusieurs femmes, & c'est même par-là que l'on distingue leur souveraineté; mais les enfans de la premiere sont les seuls estimés légitimes. Après les Princes, viennent les Prêtres; ils ont une grande influence sur l'esprit du peuple, & sont en même temps Sorciers & Médecins. Ils sont couverts de longues robes de peaux, ont l'air grave, parlent peu, jeûnent, & font tout ce qu'ils croient capable de maintenir l'ascendant qu'ils ont gagné sur l'esprit de leurs compatriotes. Comme Prêtres, ils font des sacrifices au Soleil & à la Lune; comme Magiciens, ils prétendent prédire l'avenir; & comme Médecins, ils saignent les malades, leur font prendre des bains, des vomitifs, des purgations, & ils sont sur-tout très-exacts à faire bien payer leur peine.

Le récit que M. Coxe nous a laissé de Carolana, que les Espagnols appellent *Floride*, est rempli d'une infinité de particularités merveilleuses & intéressantes, touchant les productions du pays & le génie des naturels. Il rapporte aussi le nom d'un grand nombre de Tribus, dont l'énumération ne serviroit qu'à charger la mémoire du Lecteur. Nous rapporterons seulement ce qu'il dit des rivieres de la Floride & des provinces voisines; que c'est d'une parfaite connoissance de ces rivieres & de ces provinces, que les Anglois pouvoient espérer de réunir la Floride à leurs possessions méridionales. La riviere de Missisipi, à douze milles de son embou-

chure, perd un courant, qui, après avoir parcouru un espace de cent soixante milles, se jette dans la baie de Spirito Santo, vers le nord-est. Soixante lieues plus haut, du côté de l'est, coule la riviere d'Yosona, qui se décharge dans le Missisipi, à trois milles ou environ de la Floride. Ce pays est habité par les Yasones, les Tonnicas, les Kowronas, & par plusieurs autres nations. Soixante lieues plus haut, environ à trente lieues nord-est du lac, est la riviere & la nation d'Onespere : elle se divise en deux branches, dont la plus méridionale est nommée *la Riviere Noire* ; elle prend sa source dans des montagnes escarpées, & elle arrose la Caroline, la Virginie, & la province de Maryland. C'est dans les mêmes montagnes que la riviere de Polomachy prend sa source ; les Indiens connoissent parfaitement les passages de ces montagnes, & ils se réunissent aux François, vers le Missisipi, pour attaquer les Colonies Angloises. M. Coxe parle d'un grand nombre d'autres rivieres, que nous omettrons parce qu'elles appartiennent à la Louisiane ou à la Caroline, la Virginie, la Nouvelle-Yorck, & au Maryland ; il faut cependant observer qu'il y a une belle riviere qui se décharge dans la baie du Mexique, à l'est du havre de Pensacola ; elle coule dans le pays l'espace de cent milles.

*Le fort St. Augustin.*

Les seules villes & forteresses que les Espagnols possedent dans toute la Floride, sont Saint-Augustin & Saint-Matthieu. Saint-Augustin est à l'est de la péninsule, environ à soixante-dix lieues du golfe de Floride & du canal de Bahama, à trente vers le sud de la riviere d'Ala-

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

tumacha, & à quarante-sept de la ville & de la riviere de Savannah. Cette ville est située au trentieme degré de latitude, sur le rivage auprès d'une colline; elle forme un parallélogramme, & ses rues sont régulieres. Le fort est dans une isle formée par la riviere, auprès de la mer, où elle se décharge, à deux milles du fort. Le château est à un mille de la ville, vers le nord; il est défendu par quatre bastions, élevés pendant la derniere guerre, & qui sont, dit-on, d'une force étonnante. Avant les dernieres tentatives des Anglois sur cette ville, les fortifications n'en avoient rien d'extraordinaire, mais on y fit des réparations considérables; on le munit de cinquante pieces de canon, du nombre desquelles il y en avoit seize de fonte, & on y ajouta des retranchemens. Les Espagnols avoient à peine bâti le fort Saint-Augustin, qu'ils furent attaqués, en 1586, par François Drake, qui se rendit maître du fort & de la ville, & les livra au pillage. En 1665, il fut attaqué par le Capitaine Dawis, qui commandoit un corps considérable de troupes, & il éprouva le même sort. Le Colonel More tenta, en 1702, de réunir Saint-Augustin aux possessions des Anglois. Ce Gentilhomme étoit Gouverneur de la Caroline, & on l'engagea à travailler à se rendre maître des domaines des Espagnols dans la Floride. Mais si on considere l'état des Colonies Britanniques, on voit d'abord qu'il n'avoit point de troupes assez nombreuses pour réussir dans cette entreprise; il n'avoit en effet que cinq cents Anglois & sept cents Indiens, & il lui falloit faire trois cents milles par terre à la tête de cette

poignée d'hommes. Après avoir détruit un grand nombre de fermes & de villages, il arriva devant Saint-Auguſtin, & au bout de trois mois de ſiége, les Eſpagnols envoyerent quelques vaiſſeaux au ſecours de la place, & le Colonel More ſe retira lorſqu'il étoit ſur le point d'accomplir ſon deſſein. Sa retraite précipitée fut imputée à ſa timidité ; s'il étoit reſté dans ſon camp, il eſt plus que probable que les ennemis ne l'auroient point attaqué, car leurs troupes n'étoient pas fort nombreuſes. D'un autre côté, cette retraite fit perdre courage à ſes ſoldats, & après une guerre de dix ans entre la Grande-Bretagne & les Couronnes de France & d'Eſpagne, les habitans de la Caroline furent tellement découragés par leur mauvais ſuccès, qu'il fut impoſſible de les engager à faire une ſeconde tentative. La grande diſtance & les difficultés à vaincre excuſent aſſez la conduite des troupes Angloiſes.



Si les Eſpagnols redoutoient autrefois la puiſſance Britannique dans la Caroline & les provinces voiſines, ils ont dû être beaucoup plus alarmés depuis l'établiſſement des Anglois en Géorgie, en l'an 1733. Le Général Eſpagnol, dans la Floride, ſe plaignit, quelques années après, des uſurpations des Anglois ; il ſe diſpoſa même à une rupture. Cependant, ſoit par foibleſſe ou timidité, ſoit qu'il ne reçût point de ſa Cour les ordres néceſſaires pour détruire le nouvel établiſſement en Géorgie, il eſt certain qu'il jugea à propos de conclure un traité avec les Anglois, & qu'à ſon retour en Eſpagne, il eut la tête tranchée. La derniere expédition contre le fort Saint-Auguſtin fut faite en 1740 par le

Général Oglethorpe, qui fit tous les préparatifs possibles pour cette expédition. Dès que le Gouverneur Espagnol, Officier prudent & expérimenté, fut instruit des desseins des Anglois, il augmenta sa garnison de près de mille hommes, tous bien disciplinés, & prit toutes les mesures que lui dictoit sa prudence. Il dressa des embûches au Général Oglethorpe, & lui abandonna un grand nombre de postes qui étoient peu nécessaires à la défense de la place. Le Général Anglois ayant pris possession de ces postes, ce qui diminua considérablement son armée, le Gouverneur sut si bien profiter de cet avantage, qu'il surprit plus de cent trente Anglois postés dans le fort Négro, sous le commandement du Colonel Palmire. Cet accident, joint à la peine inutile que les assiégeans prirent de dresser des batteries dans l'isle d'Eustatia, sans pouvoir parvenir à endommager le fort, les déconcerta. Le Général Oglethorpe, considérant ce mauvais succès, jugea qu'il ne pouvoit poursuivre son dessein sans sacrifier ses troupes & faire triompher les Espagnols ; il prit donc le parti de lever le siége vers la fin du mois de Juin. Ainsi les Anglois ne se virent point en sûreté contre les tentatives des Espagnols par terre ; ils n'espéroient plus détruire leur commerce & s'emparer des postes les plus avantageux, pour arrêter leurs vaisseaux à la sortie du golfe de la Floride & du détroit de Bahama ; Saint-Augustin est néanmoins trop éloigné de ce détroit, car il en est à environ soixante-dix lieues. Il faut observer que le fort Saint-Augustin & toute la province de Géorgie sont situés dans les possessions des Anglois, sui-

vant les limites de la Caroline méridionale, qui ont été fixées fur la carte de Charles fecond, en 1665 ; mais les Efpagnols difent que c'eft aller fur leurs droits ; les Anglois, de leur côté, affurent qu'ils ont découvert ce pays, mais les limites de cette carte n'ont été admifes par aucun traité.

*St. Matheo.*

Saint-Matheo eft fitué à quinze lieues vers le nord du fort Saint-Auguftin ; c'eft une place moins confidérable que la précédente

*Le Mexique ou la Nouvelle-Efpagne.*

Pour procéder avec ordre, nous allons parler du Mexique propre ou de la Nouvelle-Efpagne : c'eft une des premieres & des plus confidérables acquifitions des Efpagnols dans le continent de l'Amérique. Cette belle conquête prouve le courage, la perfévérance, la conduite & la prudence du brave Cortez. Ce vafte pays s'étend depuis le feptieme degré de latitude feptentrionale, jufqu'au trentieme degré de la même latitude. Il eft borné au fud-eft par l'Ifthme de Darien ou Panama, & au nord-oueft par le Nouveau-Mexique. Il eft arrofé des deux côtés par les mers du Nord & du Sud. Ce pays s'étend le long de la mer Pacifique plus de dix-neuf cent quatre-vingt-dix milles, & vers la côte feptentrionale, il a au moins feize cents milles d'étendue ; mais la largeur de ce vafte Empire eft inégale. On affure qu'il a entre fix & fept cents milles vers le nord-oueft, & qu'il n'a pas plus de foixante milles au fud-eft. Pour affurer le nombre des milles carrés de ce pays, il faudroit en dreffer une carte exacte ; entreprife que nous laiffons aux curieux.

*Son étendue.*

Le Mexique eft fitué en grande partie dans

*Sect. XIV. Histoire de l'Amérique.*

la zone torride ; cependant l'air y eſt ſain & tempéré. Ce pays devient chaud à proportion que l'on approche de l'équateur ; mais la chaleur n'y eſt point inſupportable. Les vents de la mer & de la terre, qui ſoufflent alternativement, moderent la chaleur de l'atmoſphere ; d'un autre côté, les lacs & les rivieres, qui y ſont en grand nombre, rafraîchiſſent l'air, & le rendent doux & agréable. Les plus grandes chaleurs ſont pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril ; le ſoleil eſt alors rarement obſcurci par les nuages, & les eaux ſe trouvent tellement deſſéchées, que l'on en rencontre à peine dans pluſieurs endroits. Les pluies commencent vers la fin d'Avril, & continuent juſqu'au mois de Septembre. Elles ſont toujours précédées par des tempêtes, des ouragans, des éclairs, des coups de tonnerre : le vent ſouffle de toutes parts, & augmente chaque jour juſqu'au mois de Juin ; alors la pluie tombe en grande quantité.

Il n'y a point de pays dans l'Univers plus fertile en grains, en fruits délicieux, en racines, & en végétaux de toute eſpece ; la plupart ſont particuliers au pays, ou au moins à l'Amérique. Les bois qui couvrent le ſommet ou le penchant des montagnes, ſont ou de belles forêts, ou des boſquets d'arbres de différentes eſpeces, ſans être entrecoupés de brouſſailles, de maniere que l'on peut aiſément s'y promener à cheval.

*Productions.*

Les côtes ſont couvertes de cannes à ſucre & de bois de charpente, dont les natu[illegible] un commerce conſidérable. Du nombr[illegible] arbres les plus curieux de ce pays, ſont le[illegible]nniers rouges & blancs, le cedre, le bois [illegible], le

mangrove, le maho, dont les naturels du pays font des cordes & des cables, le bois blanc, & plusieurs autres arbres, aussi curieux qu'utiles. Quant aux fruits, nous parlerons seulement des calabashs, du cacao, de la venella, que les Espagnols nomment *bexuco* ou *bainilla*, des bananoes, des pommes de pin, des sapadillos, des avogatos, des mammées, des mammées-sapota, des raisins, des prickles, des bibbis, & autres fruits curieux; les Espagnols y ont planté la plupart des arbres fruitiers d'Europe. Le Mexique produit aussi des machineels, des gourdes d'une grosseur prodigieuse, des melons, & des tamarins; le petit noir, le petit blanc & le borachio sapotoe, sont des arbres, dont le dernier est ainsi nommé, parce que son fruit a la qualité d'enivrer. Il faut ajouter le grenadillo de China, plante rampante, & le mayhey, qui fournit aux naturels du pays du fil pour faire de la toile & des cordages; cette plante produit aussi du baume, & une liqueur non moins agréable au goût & moins forte que le vin. On distille de cette plante une liqueur assez semblable à l'eau-de-vie. Nous laissons aux Voyageurs & aux Naturalistes le soin de faire la description de ces arbres, de ces fruits & de ces plantes; il nous suffit de dire qu'ils croissent dans le Mexique.

On peut mettre au nombre des denrées précieuses de la Nouvelle-Espagne, les drogues suivantes; savoir, le copal, l'anime, le tacamahaca, le caranna, l'ambre liquide, l'huile d'ambre, le baume du Pérou; on trouve aussi dans le Mexique le guacum, la racine de china, la salsepareille, & la racine de mechoacan. Toutes ces drogues sont connues dans les bou-

tiques de nos Apothicaires, & on en fait uſage dans un grand nombre de maladies. Outre le maïs, grain naturel du Mexique, les Eſpagnols y ont ſemé de l'orge, du froment, des pois, des féves, & autres graines, légumes, racines & végétaux, qui ſe trouvent aujourd'hui dans chaque province. Il y croît du riz en abondance, à cauſe des pluies qui y tombent pendant une grande partie de l'année. Les arbres ſont toujours couverts de feuilles, de fleurs, ou de fruits, & chaque ſaiſon annonce tout à la fois le printemps, l'été, l'automne, & l'hiver.

Les principales marchandiſes de la Nouvelle-Eſpagne ſont la laine, le coton, le ſucre, la ſoie, la cochenille, le chocolat, les plumes, le miel, le baume, les bois de teinture, le ſel, le ſuif, les peaux, le tabac, le gingembre, l'ambre, les perles, les pierres précieuſes, l'or & l'argent. C'étoit moins le zele de la Religion, que le déſir de ces métaux précieux, qui engagea les Eſpagnols à faire la conquête de ce pays, rempli alors des richeſſes du grand Montezuma. La plupart des provinces du Mexique ont des mines d'or & d'argent. On aſſure qu'il n'y a pas moins de mille différentes mines d'argent; mais l'or ne ſe trouve que dans le Veranga & la Nouvelle-Grenade. Cette premiere province n'eſt point ſur les frontieres du Mexique, mais dans la Terre Ferme; on les conſidere néanmoins toutes les deux comme provinces du Mexique, parce qu'elles ſont ſous la juriſdiction du même Vice-Roi. On trouve de l'or dans des mines, ou en grains au fond des ruiſſeaux. Joſeph Acoſta aſſure qu'il a vu des grains d'or pur du poids de deux livres; cependant il peſe rarement plus d'une

once. Dans les mines on rencontre des veines d'or dans des pierres dures, dont on a beaucoup de peine à le séparer, sur-tout lorsqu'il est mêlé avec de l'argent ou du cuivre. Les mines d'or & d'argent sont ordinairement sous des rochers arides, dans les montagnes, & dans des lieux qui ne sont propres ni au pâturage, ni à l'agriculture ; on diroit que la Nature bienfaisante a ainsi placé ces métaux, de peur que les hommes avides de trésors ne détruisissent les véritables biens qu'elle leur offre, en renversant les campagnes fertiles, pour des métaux qui leur sont souvent funestes. Nous aurons occasion de faire mention de la maniere dont les Espagnols raffinent l'or & l'argent, lorsque nous parlerons du Pérou ; il suffit de remarquer ici qu'il y a dans le Mexique des mines d'une profondeur extraordinaire. Celle de Pachuca a plus de trois cents verges de profondeur, & plus de mille Negres sont continuellement occupés à creuser. La mine nommée la *Trinidada* a produit au Trésor royal, dans l'espace de dix ans, au moins quarante millions de pieces de huit, tous frais faits. Ceux qui trouvent une mine d'or ou d'argent, sont libres de la faire exploiter, en payant au Roi la dîme du produit, & à condition que la mine n'aura que soixante verges à la ronde du lieu ou l'on commence à l'ouvrir ; hors cet espace, quelque autre peut fouiller, en laissant pour séparation un espace de cinq verges. Tout l'or & l'argent qui se trouve dans les carrieres ou en grains, est transporté dans l'Echiquier royal, & l'on assure que malgré la grande quantité dont s'emparent les Administrateurs, il entre

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

chaque année dans le Trésor royal plus de deux millions de marcs d'argent, qui pesent chacun huit onces; on en réduit sept cent mille en especes de huit, en demi-pieces de huit, en quart de pieces, en réales & en demi-réales, qui valent à peu près trois sols sterling. Les Indiens ne font point usage d'especes. Autrefois l'or & l'argent ne leur servoient que d'ornement, & aujourd'hui ils n'estiment ces métaux que pour les donner aux Espagnols, leurs maîtres, dont ils reçoivent les choses nécessaires à la vie. Ils font tout leur commerce en échange, & ils achetent des choses de petite valeur avec des noix de cacao.

Cependant les métaux dont nous venons de parler ne sont pas les seules richesses du Mexique; on y trouve des carrieres de jaspe, de porphyre, & de très-beau marbre, dont les temples & les palais des anciens habitans sont bâtis. Les anciens Historiens Espagnols parlent des bijoux qui servoient d'ornement à la couronne & aux robes royales du Montezuma; mais ils ne les nomment point. On ne trouve à présent dans le Mexique que des perles, des émeraudes, & des turquoises.

*Différentes classes des naturels.*

La Nouvelle-Espagne est actuellement habitée par un peuple mixte, composé d'Indiens, d'Espagnols, & d'autres Européens, des descendans des Espagnols, qui sont nommés *Créoles*, des *Mestizos* ou descendans des Espagnols & des Américains, des *Mestiches* ou descendans des *Mestizos*, des *Terceroons*, *dez Indies* ou descendans de ces derniers mariés aux Espagnols, & des *Quarteroons dez Indies*, aux descendans desquels

desquels on accorde les mêmes priviléges qu'aux Espagnols. Les Negres y sont aussi en grand nombre; on les fait venir des côtes d'Afrique, pour les employer à différens ouvrages; on leur accorde souvent la liberté. Les descendans des Negres & des Européens sont appelés *mulâtres*; enfin les descendans des Negres & des Indiens sont les derniers du peuple.

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

*Mœurs des Mexicains.*

Les habitans du Mexique sont en général grands, beaux, & bien faits; ils sont actifs, souples, & alertes. Ils ont le teint olivâtre, les yeux grands, vifs & étincelans, la figure ronde, & les traits assez réguliers. Ils sont tous jaloux de leur chevelure; les uns la laissent flotter au gré du vent, d'autres la portent écourtée ou tressée & pliée sur leurs têtes; mais si l'on en excepte leurs cheveux, ils ne se laissent croître aucun poil sur le corps; ils se l'arrachent avec des pincettes dès qu'il commence à paroître; c'est ordinairement l'emploi des vieilles femmes, lorsqu'il s'agit des personnes de leur sexe.

Plusieurs nations de ce vaste Empire different considérablement dans leurs mœurs & dans leurs usages. Quelques-uns des naturels du pays regardent les nez plats comme un grand agrément, & ne négligent rien pour le procurer à leurs enfans; d'autres leur pressent la tête pour lui faire prendre une forme pyramidale. Presque tous les habitans du Mexique se défigurent par des peintures; ils se barbouillent le corps d'huile ou de graisse, afin de se conserver la peau contre la chaleur excessive du soleil, & de rendre leurs membres souples & plians. Ils peignent sur leurs corps des figures d'oiseaux

ou autres bêtes. En temps de guerre, plusieurs des nations du Mexique se peignent le visage de rouge, pour avoir l'air sanguinaire & belliqueux. Les naturels sont en général habillés; mais leurs vêtemens sont bien différens de ceux des Espagnols; ils conservent encore en grande partie leur ancienne barbarie. Dans le Veragua, il y a une nation dont nous avons déjà parlé, chez laquelle les hommes du menu peuple se couvrent simplement le pénil avec une feuille; les grands le renferment dans un étui d'or ou d'argent d'une forme conique. Cet étui est orné de bijoux & de pierres précieuses, & le scroton est à découvert. Les Indiens sont extrêmement passionnés pour les pendans, les bracelets, les colliers, & principalement les habitans du Mexique, qui ornent leurs nez, leurs levres, leurs oreilles, leurs cous & leurs bras, de perles ou autres bijoux, ou de quelques colifichets d'or, d'argent & d'autre métal. Ceux qui habitent dans les villes Espagnoles portent de grandes calottes avec un court manteau de différentes couleurs, fait à l'Espagnole; ils ont les jambes nues, & quelques-uns font usage de sandales. Les femmes portent une jaquette de coton ou de toile, sur laquelle elles mettent une robe flottante ou un jupon étroit, & souvent l'un & l'autre. Il y a toutefois tant de différences dans les habits, que nous ne finirions pas si nous voulions en faire le détail.

*Génie.* Quant au genie, au caractère & aux mœurs des habitans du Mexique, ils ont changé considérablement. Ils étoient autrefois ingénieux, hospitaliers, généreux, & civilisés; on leur re-

prochoit seulement d'offrir des victimes humaines à leurs Divinités ; ils sont devenus cruels, lâches, traîtres, vicieux, & stupides ; Gemelli assure qu'ils croient au destin. Les édifices, les tableaux, les peintures, les pieces de sculpture, les étoffes de coton, & plusieurs autres Arts, prouvent le génie des anciens habitans du Mexique ; & la décadence ou plutôt l'oubli total de tous les Arts, annonce également le déclin de leur génie, & il n'est pas difficile d'en assigner la cause. Leurs temples & leurs images, qui étoient faits avec tout l'art imaginable, ont été détruits, & ils sont eux-mêmes réduits à l'esclavage, & forcés de travailler aux mines, pour satisfaire la cupidité de leurs nouveaux maîtres. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient perdu courage, & renoncé à tous les Arts qu'ils cultivoient auparavant avec ardeur, puisqu'ils ne peuvent espérer actuellement que des coups au lieu de récompenses. D'un autre côté, la supériorité des Européens dans les Arts a engagé les Indiens à mépriser leurs talens, & à renoncer pour toujours à des ouvrages qui ne pouvoient leur mériter aucune gloire. D'ailleurs les travaux grossiers auxquels on les employoit, leur ôtoient toute espérance de devenir capables de travailler aux manufactures des Européens. Pourquoi un Indien se détermineroit-il à se procurer des talens qui ne lui serviroient qu'à augmenter son esclavage ? A quoi bon se donneroit-il de la peine pour accumuler des richesses, qui ne peuvent échapper à l'avidité d'un maître absolu ? C'est donc la nécessité qui rend les habitans du Mexique, lâches, voleurs, & escrocs.

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

Gemelli rapporte qu'il a vu plus de quatre cents naturels du pays à la fois, condamnés par les Juges pour vol avec effraction. Les mulâtres sont encore plus scélérats, & le peuple est si paresseux, si pauvre & si enclin au mal, qu'il est difficile de voyager en ce pays sans être volé. Nous nous permettrons d'observer, en passant, que ces désordres peuvent être imputés au défaut de police dans le Gouvernement Espagnol.

*Ceux qui ont conservé leur liberté.*

Les Indiens qui ont conservé leur liberté dans la campagne & sur les montagnes, sont encore braves, généreux, & humains ; leurs mœurs sont plus pures & moins corrompues que celles des habitans des villes Espagnoles. Ils s'occupent de la pêche, de la chasse, & de la culture de leurs terres. Ils sont naturellement spirituels & généreux ; ils font même paroître leur humanité envers les Espagnols, qui ne manquent jamais de les traiter avec rigueur, dès que l'occasion s'en présente (*a*). Ils cultivent peu, ils ne plantent & ne sement que les choses nécessaires à la vie, & ils négligent tout ce qui n'est propre qu'à satisfaire le luxe. Les hommes préparent la terre, & les femmes sément ce qu'elles jugent à propos. Outre les travaux domestiques, les femmes filent, & font des habits de toile & de coton pour elles & leurs maris. Elles ont beaucoup de respect pour eux, & ceux-ci répondent parfaitement à leurs complaisances. C'est la peinture qu'en font les voyageurs François & Anglois ; cependant les Espagnols, peut-être

(*a*) Dampier, vol. XI, p. 115.

pour justifier leur conduite, en parlent moins favorablement. Ils conservent encore la Religion de leurs ancêtres, & ils sont à peu près ce qu'ils étoient lorsque les Espagnols entrerent pour la premiere fois au Mexique. Afin de donner au Lecteur une plus juste idée de ce pays, nous allons le considérer comme divisé en trois parties; savoir, le Guadalajara, le Mexique, & Guatimala. Ces provinces dépendent toutes du même Vice-Roi, & pour la commodité du Gouvernement, on les divise en *Audiences* : ce sont des Tribunaux ainsi nommés par les Espagnols.

*Sect. XIV. Histoire de l'Amérique.*

*Audiences.*

Guadalajara, aussi nommée *Galicia*, est bornée au nord par le Nouveau-Mexique, au sud-est par l'Audience de Mexique, & au sud-ouest par le golfe de Californie. Ce pays a huit cents milles de long, sur plus de cinq cents de large. Cette Audience est divisée en sept provinces : c'est la partie la plus tempérée de tout l'Empire; l'air y est en général doux & sain. La capitale, aussi nommée *Guadalajara*, est le Siége des Cours Royales de Judicature; l'Evêque de cette ville a des revenus considérables. Cette ville est dans un bel emplacement sur les bords de la riviere de Barenja, & au nord du lac de Chapala, qui a, dit-on, quarante lieues de tour. Vers l'an 1531, les Espagnols se rendirent maîtres de ce pays, & y envoyerent des Colonies, dont ils donnerent le commandement à Nunez de Guzman, qui le trouva habité par un peuple hardi, belliqueux, bien armé, jaloux de sa liberté. Ces Sauvages résisterent longtemps à tous les efforts des Espagnols. Ces Bar-

*De Guadalajara.*

bares avoient des villes bien bâties; les habitans étoient, pour ainsi dire, civilisés, & ils se conduisoient avec beaucoup d'adresse & de prudence dans les affaires, tant civiles que militaires. Quoique leurs femmes fussent d'une rare beauté, les Espagnols les accusent d'un vice contraire à la Nature. Ce rapport paroît mal fondé, & c'est certainement une calomnie inventée par les Espagnols, pour excuser leur cruauté & leur injustice envers ces infortunés.

A quarante lieues vers le nord de la ville de Guadalajara, est située la ville de Zacatecas, capitale de la province du même nom. Il y a environ six cents maisons, & elle est gardée par plusieurs garnisons Espagnoles; car c'est le dépôt des productions des mines d'argent. La partie de cette province située à l'ouest, est renommée pour ses mines d'argent, & la partie opposée, pour sa fertilité en blé, en fruits & en herbes.

La province de la Nouvelle-Biscaye est remarquable par la richesse de ses mines, & sa fertilité en blé. Elle produit aussi une grande quantité de bétail, & plusieurs autres choses nécessaires à la vie. Ses principales villes sont Saint-Jean, Sainte-Barbe, que nous ne connoissons guere que de nom.

On trouve ensuite la province de Cinaloa; elle est fertile en blé, en bétail, en coton. Par un grand nombre de belles cascades, qui offrent une agréable perspective, de l'eau extrêmement claire coule & se précipite du haut des montagnes. La capitale de sa province, qui porte le même nom, est située au vingt-sixieme degré de latitude septentrionale.

La province de Culiacan eſt bornée au nord-oueſt par celle de Cinaloa, & au ſud-eſt par le golfe de Californie. Elle a pour capitale une petite ville du même nom.

Une autre province, nommée *Chiamettan*, eſt bornée au nord-oueſt par la précédente. Elle a pour capitale Saint Sébaſtien, ſituée ſur la riviere de ce nom, à quarante milles vers l'eſt de la mer du Sud. On aſſure qu'il y a dans cette province pluſieurs mines d'or & d'argent.

La ſeptieme & derniere province de cette Audience, eſt Xaliſco qui renferme trois villes conſidérables : ſavoir, la capitale du même nom; Compoſtelle, ville riche, ſituée entre pluſieurs mines; & Santa-Pecaque, où les Eſpagnols nourriſſent quelques centaines d'eſclaves. En 1686, cette ville fut pillée par les Anglois, du nombre deſquels étoit Dampier; ils furent attaqués par un corps de cavalerie Eſpagnole, qui les força de faire une retraite précipitée, après avoir perdu cinquante des leurs. On aſſure qu'aucun Hiſtorien Eſpagnol n'a donné un récit détaillé de Guadalajara, de peur d'exciter l'envie des autres nations contre cette Audience foible & ſans défenſe. Ce pays eſt rempli de mines d'or & d'argent, ſi l'on en croit quelques-uns des Flibuſtiers Anglois de la Jamaïque. Les côtes de la mer ſont déſertes, afin de dégoûter les étrangers d'y débarquer pour ſatisfaire leur curioſité; cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que les Eſpagnols ne ſont pas fort nombreux, ſi ce n'eſt dans les villes de Guadalajara & de Compoſtelle : d'un autre côté, les naturels paroiſſent diſpoſés à ſe révolter, ſi l'occaſion s'en préſen-

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

toit. La force principale de cette Audience est entre les mains des Meztizos, qui forment le plus grand nombre; c'est un peuple brave, hardi, belliqueux & fidele. Ce seroit principalement à eux qu'un ennemi étranger auroit affaire; ils ont tant d'influence sur les naturels du pays, qu'il seroit difficile de leur faire prendre les armes, même avec le secours d'une armée nombreuse. On observe que les naturels, & même les étrangers, vivent très long-temps en Guadalajara. L'air y devient plus sain de jour en jour, par le soin qu'on les Espagnols de dessécher les marais; aussi plusieurs villes de cette Audience sont regardées comme les Montpelliers de l'Empire de Mexique; les malades y vont pour y respirer un air pur & salubre.

*Audience du Mexique.*

L'Audience du Mexique est sans comparaison la meilleure partie des possessions Espagnoles au nord de l'équateur. Ce pays est borné à l'est par le golfe de Mexique, à l'ouest par la mer Pacifique, au nord-ouest par Guadalajara, & à l'est par l'Audience de Guatimala. L'Audience du Mexique est d'une grande étendue; son territoire est fertile, & le climat est doux & agréable, quoique dans la zone torride. C'est la plus riche de toutes les Audiences de l'Empire, en or, en argent, & en pierres précieuses. Le grand nombre de lacs, rivieres, & ports de mer qui s'y trouvent, favorisent considérablement son commerce. Pour se former une juste idée de ce pays, il faut le considérer, suivant notre division, en sept provinces.

La premiere est Mechoacan, bornée au nord par Panuco & Guadalajara, à l'est par Panuco &

le Mexique propre, au ſud par l'Océan Pacifique, & à l'oueſt par la mer du Sud & par Guadalajara. Le territoire eſt très fertile, & l'air y eſt ſi bienfaiſant, que les Eſpagnols croient qu'il a une qualité reſtaurative, ce qui y attire de toutes parts un nombre prodigieux de malades. On y voit les campagnes les plus riches en blé, de gras pâturages, des troupeaux nombreux, des chevaux d'une rare beauté, une grande quantité de poiſſon, d'oiſeaux & de gibier; cependant les denrées qui rendent cette province célebre, ſont le ſoufre, l'indigo, la ſalſepareille, le ſaſſafras, le cacao, la vanille, l'ambre gris, la laine, le coton, la ſoie, le ſucre, la racine de mechoacan, quelquefois nommée *rhubarbe blanche*, & l'argent. On trouve auſſi dans cette province quelques mines d'or; mais elles ne ſont pas aſſez conſidérables pour être miſes au nombre des articles de commerce. Lorſque Cortez réduiſit le Mexique, Mechoacan formoit un royaume indépendant. Il a été long-temps l'ennemi invétéré du Mexique, dont les habitans ont fait différentes tentatives pour le réduire: il étoit regardé, après la République de Tlaſcala, comme la plus puiſſante barriere que l'on pût oppoſer à l'extenſion de l'Empire. Cependant le bruit des merveilles que Cortez avoit faites avec une poignée d'hommes l'intimida, & l'engagea à ſe ſoumettre. Ainſi Mechoacan fut mis au nombre des provinces Eſpagnoles ſans verſer de ſang: c'eſt une addition conſidérable au Mexique. Le pays étoit alors très-peuplé; mais le luxe & les mœurs des Eſpagnols ont plus diminué le nombre des naturels, que

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

la cruauté avec laquelle ils ont traité ces malheureux. Mechoacan, nommée *Valladolid* par les Espagnols, est la capitale de cette province; elle est agréablement située sur les bords d'une grande riviere, auprès d'un lac du même nom, au dix neuvieme degré dix minutes de latitude, & à quarante-sept lieues de Mexique. Cette ville est grande & bien bâtie; il y a une belle cathédrale, & les plus beaux édifices appartiennent aux Marchands Espagnols, qui font exploiter les mines de Guanaxoato. On trouve encore dans cette province plusieurs autres belles villes, entre autres Colima; cette place, située vers la mer du Sud, est bien bâtie, grande, & peuplée. Navidad a un bon port. Les Espagnols y construisent quelques-uns des grands vaisseaux dont ils se servent pour le commerce dans la mer du Sud. Ce pays produit plusieurs especes d'arbres remarquables par leur gomme odoriférante, & par le baume qui en sort. Il y a des troupeaux de bétail, & un grand nombre de cochons qui n'ont point de maîtres, des sangliers, des lievres, des lapins & des chevres. Ximenès dit que l'on trouve en ce pays une espece de bézoard, qui se forme dans la riviere de Mechoacan. Elle les détache des montagnes qui abondent en sel ammoniac. La casse & la fameuse plante d'alcacazon croissent dans le voisinage de Colima. On dit que la derniere plante dont nous venons de parler, a une qualité merveilleuse pour soulager les personnes qui ont le tempérament affoibli & énervé. Les naturels du pays appliquent les feuilles de cette plante sur la partie affectée, & jugent du succès du re-

mede par l'analogie qui se trouve entre la plante & le mal; tantôt la feuille s'attache, & tantôt elle tombe.

La province de Panuco est bornée à l'ouest par Mechoacan, à l'est par le golfe, au sud par Tlascala & le Mexique, au sud & au nord par une partie de la Floride, & par l'Audience de Guadalajara. Cette province est belle & considérable. C'est une des premieres conquêtes du célebre Cortez : les habitans firent une résistance opiniâtre; mais ils ont enfin été soumis par les garnisons des villes Espagnoles : un grand nombre d'habitans se sont retirés dans la Floride, & ont renoncé à leurs richesses, pour conserver leur liberté. C'est pour cela que cette province est si peuplée. La capitale, qui porte son nom, est à vingt lieues de la mer; elle est propre & bien bâtie; les maisons sont de pierre, & couvertes de feuilles de palmier. Il y a cinq cents familles dans cette capitale, qui a un port spacieux, mais presque inutile, parce que l'entrée en est dangereuse. Les vaisseaux de cinq cents tonneaux mouillent aisément dans la riviere, jusqu'aux mines de Zacoticas. Cortez est le fondateur de cette ville, anciennement nommée *Saint Istevan del Puerto*. Il y a encore plusieurs autres villes dans cette province, mais peu considérables.

Du nombre des provinces de l'Audience du Mexique, est celle de Tlascala, confinée par les mers du Sud & du Nord. On la nomme aussi *los Angelos*, & la capitale porte le même nom depuis que l'ancienne ville de Tlascala a été détruite. Puebla de los Angelos, ou la ville des

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

Anges, le disputa à Mexique elle-même pour la magnificence; elle est située au dix-neuvieme degré de latitude septentrionale sur la riviere de Zacatula, dans une belle vallée, à vingt-cinq lieues vers l'est de Mexique. Au milieu de cette capitale est une place spacieuse, où aboutissent les principales rues en ligne droite. Un côté de cette place est presque entiérement occupé par le portail de la cathédrale; de l'autre côté, sont des portiques occupés par les boutiques des Marchands. Cette ville est le siége d'un Evêque, Suffragant de l'Archevêque de Mexique. On peut juger des richesses des habitans, par les revenus de la cathédrale & du Chapitre, qui se montent à trois cents mille pieces de huit. Il est vrai que les richesses des Laïques ne sont pas aussi considérables que celles du Clergé; cependant ils sont en général fort riches, & l'on peut regarder cette ville comme une des plus opulentes de l'Empire du Mexique. Ce qui augmente considérablement les richesses de la province de Tlascala, c'est la situation avantageuse de la ville de la Vera-Cruz ou Ulva; elle est sur le golfe de Mexique, à soixante-dix lieues de la capitale. Comme c'est le rendez vous des Négocians Espagnols, & le siége principal de leur commerce, on n'a rien épargné pour la fortifier. L'ancienne Vera-Cruz fut bâtie, comme nous avons vu, par Cortez; mais la situation en étoit désagréable, & l'air mal-sain; d'un autre côté, elle étoit sans défense; c'est pourquoi on bâtit une nouvelle ville à seize milles de l'ancienne, auprès d'un port sûr & bien fortifié, quoique peu vaste. On se

contenta d'abord d'élever un fort sur un rocher triangulaire, pour défendre les vaisseaux dans le port; peu de temps après, les Espagnols allerent en grand nombre habiter cette ville, & bientôt l'ancienne Vera-Cruz fut entiérement dépeuplée. L'air y est si mal-sain, qu'aucun Espagnol de distinction n'en fait le lieu de sa résidence; cependant elle est avantageusement située relativement au commerce. Elle est exposée d'un côté à des nuages de poussiere, & de l'autre aux exhalaisons infectées des marais, qui répandent dans l'air les vapeurs les plus pernicieuses. On transporte par terre d'Acapulco à la Vera-Cruz, une quantité prodigieuse de marchandises des Indes orientales, dont les Espagnols font un commerce considérable dans les Indes occidentales. C'est le centre des trésors de l'Amérique, & l'entrepôt de la plupart des marchandises exportées de la Nouvelle-Espagne, ou importées d'Europe. Les magasins sont toujours remplis des marchandises Européennes. Cette ville seule fait un commerce presque aussi considérable que le reste des possessions des Espagnols en Amérique. Les Marchands commercent non seulement avec le Mexique, mais avec les Indes orientales, l'ancienne Espagne, Cuba, Yucatan, le Pérou, & toutes les parties intérieures des domaines Espagnols. La flotte Espagnole y va en quartier d'hiver, & à son arrivée, il se tient une foire considérable qui dure plusieurs jours, & continue en quelque sorte pendant le séjour de la flotte. Les Historiens qui n'ont point assez réfléchi sur le commerce de cette ville, assurent que la Vera-Cruz

est une des plus riches villes de l'Univers; ce qui est vrai en certain temps, c'est-à-dire, lorsque la flotte arrive; mais il n'en est pas toujours ainsi: la plupart des riches Négocians font leur résidence principale à los Angelos, où ils déposent leur argenterie, en attendant une occasion favorable pour l'embarquer. Cette précaution est nécessaire, puisqu'il est possible de surprendre cette ville, comme ont fait les Flibustiers François & Hollandois en 1683; car il n'y a pas plus de quatre mille habitans, y compris les esclaves, sur lesquels on ne doit guere compter, en cas d'attaque.

La province de Guaxaca est bornée au nord par le golfe, à l'est par Tabasco, & au sud par la mer Pacifique. C'est une des provinces les mieux situées de l'Audience du Mexique; elle produit en quantité la vanille & la cochenille; quoique le territoire soit fertile, & le climat tempéré, elle est peu peuplée, mais nous en ignorons la cause, car elle a d'excellens ports, du nombre desquels sont Guatulco ou Aquatulco, sur la mer du Sud. Ce port, quoique sûr & commode, est entiérement abandonné, parce qu'il est devenu souvent la proie des Pirates & des Corsaires. La capitale de cette province est Guaxata, sur la riviere d'Alvarado, qui traverse une belle vallée qui porte le nom de la province.

A l'est de cette province est celle de Tabasco, qui s'étend le long du golfe du Mexique; mais elle est peu considérable. Quoiqu'on n'en puisse vanter ni l'air ni la situation, qui n'est point agréable, elle a néanmoins un assez grand nom-

bre d'habitans, parce qu'elle produit beaucoup de fruits, & qu'il y a d'excellens pâturages qui nourrissent une grande quantité de bétail, dont les habitans font un bon commerce. La principale ville de cette province, & la seule qui mérite attention, est à l'est. Les Espagnols la nomment *Nuestra Sennora de la Vittoria.*

Les trois dernieres divisions de l'Audience du Mexique, excepté la province du Mexique propre, dont nous ferons une description plus particuliere, sont les provinces d'Yucatan, de Chiapa, & de Soconusco. La premiere est une péninsule située dans la baie de Mexique, entre les baies de Campêche & de Honduras. Ses principales productions sont le coton, le sel, le bois de charpente. Campêche est la seule ville remarquable que les Espagnols possedent sur cette vaste côte. Le voisinage de la mer rend sa situation charmante. Elle est défendue par une forteresse où il y a plusieurs pieces de canon; cependant elle fut prise en 1659, par Christophe Mims, auquel on avoit conseillé d'avoir recours à l'artifice; mais il s'avança hardiment sur les remparts, tambours battans & enseignes déployées, disant à ses soldats qu'il n'étoit point venu pour voler la victoire, mais pour la gagner. Chiapa est une province fertile & abondante en bétail; malgré ces avantages précieux, elle n'est ni riche ni peuplée, tout son commerce se faisant, par échanges, avec les provinces voisines. La capitale de la Chiapa se nomme *Cividad Real*; elle est à peu près au seizieme degré de latitude septentrionale, & également éloignée des mers du Sud & du Nord. C'est en cette ville que se

tiennent les Cours de Judicature ; elle eſt auſſi le ſiége d'un Evêque, & cependant elle n'eſt diſtinguée ni par ſes richeſſes, ni par ſa population. La province de Soconuſco n'eſt remarquable ni par ſes productions, ni par ſon commerce, ni par le nombre de ſes habitans.

Il n'en eſt pas ainſi de la province du Mexique propre ; c'eſt le plus beau pays des domaines Eſpagnols au nord de l'équateur, & ſans contredit le plus riche de l'Audience du Mexique. On dit qu'elle ſurpaſſe toutes les provinces d'Amérique par ſon étendue, ſes belles vallées, ſes terres fertiles, & ſes rians pâturages. Elle produit en grande quantité de très-bons fruits de différentes eſpeces. Les lacs, les rivieres, & les étangs voiſins de la mer, ſont très-poiſſonneux. Ce pays étant baigné au ſud par la mer Pacifique, les habitans commercent avec les autres provinces maritimes ; & dans l'intérieur, les routes, les lacs & les rivieres, qui y ſont en grand nombre, ne leur laiſſent rien à déſirer. Le climat eſt variable ; les Etrangers ſe plaignent de la chaleur exceſſive, & ſouvent les naturels du pays tremblent de froid ; cependant ceux qui ont un bon tempérament avouent qu'en général l'air y eſt tempéré & agréable. Le territoire eſt ſi fertile, que malgré la grande quantité d'argent, & le luxe des habitans du Mexique, on y trouve aſſez abondamment les choſes néceſſaires à la vie, preuve non équivoque de la fertilité extraordinaire de ces provinces. Les mines d'argent ſont plus riches que celles de Mechoacan, ou d'aucune autre province de l'Empire. Ce qui les rend encore

core beaucoup plus précieuses, c'est qu'elles renferment une certaine quantité d'or. La ville royale de Mexico est aujourd'hui la capitale de l'Audience & de toute la Nouvelle Espagne, comme elle l'étoit autrefois de l'Empire du Mexique. Cette ville est située au milieu du grand lac de même nom; les Espagnols n'ont pas jugé à propos d'abandonner une ville si magnifique & si bien bâtie. C'est la plus réguliere de l'Univers; les rues sont si droites & si bien disposées, que rien ne borne la vue en aucune partie de la ville. Les Historiens Espagnols la supposent au dix-neuvieme degré quarante minutes de latitude septentrionale, & la plupart des autres Historiens la placent vingt minutes plus au nord. La ville de Mexico n'a ni portes, ni murailles, ni remparts, ni artillerie; cinq vastes chaussées conduisent à la ville, ce qui la rend très-remarquable. Toutes les maisons sont assez bien bâties, & les édifices publics magnifiques. Il y a vingt-neuf cathédrales & églises, & vingt deux monasteres d'hommes ou de filles. On peut juger de l'opulence de ces Communautés, par le revenu de la grande cathédrale, qui se monte à près de quatre-vingt mille livres sterl. par an, dont l'Archevêque en a quinze mille, sans les sommes considérables qu'il reçoit du casuel. Tous les habitans sont extrêmement riches; & rien ne peut donner une plus haute idée de la grandeur & de l'opulence de la ville de Mexico, que les quantités prodigieuses de marchandises précieuses d'Europe & d'Asie qui sont exposées chaque jour dans les rues.

Sect. XIV.
*Histoire de l'Amérique.*

La principale place qui eſt au milieu de la ville, eſt d'une grande magnificence, & le palais des Marquis de Valle offre un des plus beaux morceaux d'architecture. Il eſt bâti à la place du palais de Montezuma, & il occupe preſque le même eſpace. Il y a pluſieurs hôpitaux magnifiques; mais ce qui attire ſur-tout les regards du voyageur, eſt la grande quantité d'or, d'argent & de bijoux qui ſont expoſés en vente le long des rues par les Orfévres & les Bijoutiers. Un Hiſtorien Anglois a calculé ainſi les richeſſes du Mexique; il n'exagere point, & paroît pour le moins auſſi exact dans ſon calcul, que les autres Hiſtoriens. Les droits du Roi ſur les mines, montant à un cinquieme de la totalité, produiſoient dans le Tréſor royal, en 1730, plus d'un million de marcs d'argent, de huit onces le marc. Ainſi les habitans tirent chaque année du ſein de la terre pour plus de dix millions d'argent, ſans compter les ſommes conſidérables que l'on ne déclare point, pour fruſtrer les droits du Roi. Cependant tous ces tréſors n'empêchent pas les habitans d'être pauvres, car la plupart, après avoir diſſipé leurs richeſſes dans la débauche, ſe trouvent réduits à la plus grande indigence. Les troupes ſont peu nombreuſes au Mexique, & le Vice-Roi n'a que quatre ou cinq cents hommes à ſa ſuite; c'eſt peut-être l'effet de la jalouſie du Gouvernement Eſpagnol; autrement on pourroit, à peu de frais, mettre le Vice-Roi à l'abri de tout danger. Depuis le temps de Cortez, on a toujours craint que les Gouverneurs en Amérique n'entrepriſſent de ſe-

couer le joug, de se rendre indépendans, & de se faire reconnoître Souverains; néanmoins cette crainte est entiérement imaginaire. Mais quoique le Mexique soit peu exposé aux invasions des étrangers, il faut convenir qu'il seroit pourtant dangereux de mettre des armes entre les mains d'un peuple mutin; car il n'est pas rare de voir la populace, pour le moindre mécontentement, se disposer à brûler le palais royal & à assassiner le Vice Roi.



On croira peut-être, par la multitude extraordinaire du peuple qui habite la Capitale, & qu'on fait monter à près de trois cent mille ames, que les autres villes de cette province sont peu considérables; mais il en est tout autrement, car, outre Petallan & Catainthi, villes maritimes & importantes, cette province renferme les villes d'Ostuma, de Tasco, de Caxruabaca, d'Altisco, & plusieurs autres; il y a même quelques belles villes sur le lac à la vue de Mexico; & quoique cent mille des habitans aient péri par l'épée, la famine, la peste, l'esclavage, & toutes les miseres qui ont été les suites funestes de la conquête des Espagnols, ce pays ne laisse pas d'être encore bien peuplé. Après la capitale, la ville la plus considérable relativement au commerce, est Acapulco : elle est au dix-septieme degré de latitude septentrionale, dans la baie de la mer du Sud, à deux cent dix milles au sud-est de Mexique. Le havre est grand, commode, & capable de contenir plusieurs centaines de gros vaisseaux. L'entrée du port est défendue par une isle située

au milieu ; de chaque côté de cette isle, est un canal profond, assez large pour les plus gros vaisseaux. Le plus grand inconvénient, c'est que les vaisseaux n'y peuvent entrer que par un vent de mer, & n'en peuvent sortir que lorsqu'il vient de terre ; ces vents se succédant rarement, les vaisseaux sont souvent poussés en pleine mer, après plusieurs tentatives inutiles pour entrer dans le port. La ville est grande, mais mal bâtie. Sa vaste étendue à donné lieu à de fausses conjectures sur ses richesses. Le commerce considérable qu'elle fait avec les Indes Orientales & le Pérou, demande un si grand nombre de magasins, qu'une ville peu considérable ne seroit pas suffisante ; cependant Acapulco est pauvre, & a peu d'apparence, parce que les principaux habitans ne s'y rendent que quand leurs affaires y demandent leur présence. Les maisons sont bâties à la légere, ce pays étant sujet aux tremblemens de terre. L'air est très-mal-sain, & il y meurt chaque année un grand nombre d'habitans ; il est fatal à tous les étrangers qui ne suivent pas scrupuleusement un certain régime, ou qui s'exposent à la rosée & aux brouillards. A l'est de la ville, on voit une belle forteresse, munie, dit-on, de quarante fortes pieces de canon, qui défendent les vaisseaux qui mouillent dans le port ; cette ville n'a donc pas un accès aussi facile qu'on pourroit se l'imaginer.

On dit que tout le commerce entre Acapulco & le Pérou se fait avec un vaisseau qui part chaque année de Lima ; mais c'est une erreur, puisque ce vaisseau n'arrive que vers Noël, que

le commerce eſt toujours ouvert, & que les vaiſſeaux vont continuellement d'un pays à l'autre, chargés de marchandiſes. Il eſt vrai que la branche de commerce la plus avantageuſe d'Acapulco ſe fait par le moyen des vaiſſeaux qui arrivent tous les ans de Lima & de Manille ; voilà pourquoi on a dit ſi mal à propos qu'il n'entroit point d'autres vaiſſeaux dans ce port. C'eſt par le moyen d'Acapulco que les iſles Philippines commercent avec le reſte du monde, ſans en excepter les vaiſſeaux que les Négocians Anglois envoient à ces iſles des Indes Orientales. Depuis quarante ans, le commerce de Manille ſe fait avec deux grands vaiſſeaux, dont un eſt chargé de marchandiſes, & l'autre lui ſert principalement d'eſcorte. Le galion porte ordinairement mille ou douze cents tonneaux, & le vaiſſeau qui l'eſcorte eſt une frégate de trente-ſix ou quarante canons. Nous ignorons pour quelle raiſon on a établi cette regle fixe, qui défend aux habitans d'envoyer plus d'un vaiſſeau chaque année. Le galion eſt chargé des plus riches marchandiſes de l'eſt, telles que l'ambre gris, la civette, le bézoard, les perles orientales, & la poudre d'or ; ces marchandiſes ſont eſtimées à quinze cent mille livres ſterling. On peut juger quel eſt le profit de ce voyage, en conſidérant les ſommes immenſes que le Capitaine en retire ; elles ſont eſtimées à quarante mille pieces de huit ; le profit du Contre-maître ſe monte à vingt mille, & mille pour l'équipage. Ces récompenſes ne s'obtiennent qu'après avoir été expoſé à bien des dangers, & avoir eſſuyé toutes ſortes

de fatigues ; c'eſt le voyage le plus long qu'il ſoit poſſible de faire d'une terre à l'autre ; à moins qu'on ne relâche à Guam, une des Ladrones, on eſt obligé de faire trois mille lieues ſans voir autre choſe que le ciel & l'eau. A Acapulco, le galion trouve le Quira, vaiſſeau chargé des plus riches marchandiſes du Pérou, & le Capitaine achete au moins pour deux millions de pieces de huit de marchandiſes des Indes. Pour cet effet, on tient une foire conſidérable, qui dure ordinairement un mois. Maintenant la ville eſt bien peuplée ; c'eſt le rendez-vous des plus riches Marchands du Mexique, du Pérou, & même du Chili, leſquels vont chercher tout ce dont ils ont beſoin, ſoit pour le luxe, ſoit pour le commerce. Toutes les maiſons de la ville ne ſont pas ſuffiſantes pour loger la moitié des étrangers ; ils ſont obligés de faire proviſion de tentes, qu'ils dreſſent dans le voiſinage en forme de camp. On dit que le galion de Manille emporte d'Acapulco au moins dix millions de riſdales pour acheter des marchandiſes, & pour payer les garniſons Eſpagnoles des iſles Philippines. Autrefois le galion employoit trois ans à ce voyage ; mais le commerce eſt tellement augmenté, que le retour eſt plus prompt, & la charge beaucoup plus conſidérable.

Avant de finir la deſcription de cette province, il n'eſt pas inutile de dire de quelle maniere le commerce ſe fait entre le Mexique & l'Europe. Au mois d'Août, une flotte compoſée de huit grands galions chargés de marchandiſes, principalement au compte du Roi,

& environ seize vaisseaux marchands, qui portent les marchandises des aventuriers, quittent le port de Cadix, dans l'ancienne Espagne, & font voile pour la nouvelle. Cette flotte de galions est distinguée de la flota, en ce que la premiere est employée principalement à transporter des munitions de guerre dans le Pérou, le Mexique, & dans les isles que les Espagnols possedent en Amérique; & la seconde ne porte que des marchandises. La cargaison que la flota apporte en Europe est aussi riche que celle des galions, & on assure qu'elle augmente chaque année. Dès que les galions & la flota sont arrivés à la Havanne, on envoye en Europe la *Flotilla*, ainsi nommée, parce qu'elle est composée de petits vaisseaux; on charge cette flotte d'argent & de marchandises, & on lui donne un mémoire exact des marchandises que les galions & la flota doivent porter en Espagne, afin que la Cour puisse envoyer un convoi relatif à la valeur de la cargaison, & au danger auquel elle est exposée, & pour régler en même temps l'indult que l'on doit lever sur les Marchands, relativement à la quantité de marchandises dont leurs vaisseaux sont chargés (*a*).

SECT. ... *Histoire de l'Amérique.*

La derniere Audience du royaume de Mexique est Guatimala: c'est un beau pays, qui ne le cede en rien à l'Audience de Mexique; cependant les villes de cette derniere Audience sont plus florissantes; mais celles de l'Audience

*Audience de Guatimala.*

(*a*) Voyez la Note X.

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

de Guatimala ſont auſſi ſuſceptibles d'amélioration qu'aucunes autres des pays que les Eſpagnols poſſedent en Amérique. Elle a plus de neuf cents milles d'étendue du nord à l'oueſt, & du ſud à l'eſt. Elle eſt bornée au nord par l'Audience du Mexique, & par la baie de Honduras, à l'eſt par la mer du Nord & par quelques provinces de l'Amérique ſeptentrionale, & au ſud & à l'oueſt par l'Ocean Pacifique ; ainſi ſa ſituation eſt très-avantageuſe pour le commerce : quelques Hiſtoriens placent les provinces de Chiapa & de Soconuſco dans cette Audience, & d'autres dans l'Audience du Mexique. Comme cette contradiction intéreſſe peu le Lecteur, nous nous en tenons au ſentiment des premiers, quoique nous n'avons pas de raiſons qui nous engagent à lui donner la préférence.

La premiere province de l'Audience de Guatimala porte le même nom : elle s'étend le long de la côte de la mer du Sud, l'eſpace de cent lieues ; elle a au nord les provinces de Vera-Paz & de Honduras, à l'eſt Nicaragua, la mer au ſud, & la province de Soconuſco à l'oueſt. Ce pays eſt montagneux, plein de volcans, & ſujet aux tremblemens de terre & à de terribles éruptions. Malgré cela, on y trouve des vallées auſſi fertiles qu'agréables ; il ſe paſſe néanmoins ſouvent des années entieres ſans pluie, dans quelques cantons de cette province. Il y a des pâturages admirables, & des troupeaux nombreux. Les principales productions du pays ſont le blé, les drogues employées à la teinture, le ſucre, l'argent, & le coton. On tire auſſi de cette province une grande quantité de

mouches à miel. Saint-Jago de Guatimala, ſituée vers le quatorzieme degré de latitude ſeptentrionale, à neuf lieues ou environ de la mer du Sud, en eſt la capitale. Elle étoit autrefois au nombre des plus nobles villes de la Nouvelle-Eſpagne; mais elle fut détruite en 1541 par un ouragan furieux, qui fit périr cent vingt mille habitans, tant Eſpagnols que naturels. Jamais on ne vit rien de plus terrible, ni de plus calamiteux: le jour d'auparavant, on entendit un grand bruit dans les entrailles du volcan, ſitué dans une montagne qui domine la ville, & pendant la nuit il y eut une exploſion furieuſe; on auroit dit que la terre vomiſſoit ſes entrailles: il ſortit en même temps de la montagne des torrens d'eau qui entraînerent tout ce qui ſe rencontra ſur leur paſſage; maiſons & habitans, rien ne fut épargné. Cette horrible ſcene fut terminée par un tremblement de terre ſi violent, qu'il n'en étoit jamais arrivé de pareil dans aucune partie du globe. La Nouvelle-Guatimala eſt la capitale actuelle de cette Audience & de cette province; c'eſt le lieu de la réſidence du Préſident, le Siége des Cours Royales & d'un Evêque, le centre du commerce de ce pays: elle eſt ſituée dans une belle plaine, à une diſtance conſidérable du volcan; mais toutes les précautions poſſibles ne ſçauroient garantir les habitans des tremblemens de terre, qui ſont très-fréquens en ce pays. Toutefois la ville eſt peuplée & bien bâtie; les habitans font un grand commerce avec toutes les provinces du Mexique, & même avec le Pérou. Par ce moyen, ils ont bientôt fait une fortune brillante, & ils

ſe retirent enſuite dans le voiſinage de la capitale, pour vivre dans l'abondance le reſte de leurs jours.

Les autres villes remarquables de cette province ſont la Trinidada ou Sonſonate, dans une baie de la mer du Sud, à deux milles au ſud-eſt de la capitale; elle eſt habitée par plus de cinq cents familles Eſpagnoles, ſans compter les Indiens & les mulâtres; Saint-Michel, autre port de mer à l'eſt de la précédente, contient auſſi environ le même nombre de familles; & Amapella, ſur une belle baie à l'eſt de Saint-Michel, eſt habitée par plus de cent familles Eſpagnoles, qui font un grand commerce en cochenille, cacao, cuirs, indigo, & autres dentées de cette province.

Entre le golfe de Honduras & la province de Guatimala, eſt la province de Vera Paz; elle eſt ainſi nommée, parce que les naturels ſe ſoumirent ſans réſiſtance, & obſerverent ſcrupuleuſement le traité fait avec les Eſpagnols. Cette province a quarante-huit lieues de long, ſur vingt-quatre de large; elle n'eſt remarquable ni par le nombre de ſes habitans, ni par ſa fertilité; ce pays eſt trop abondant en forêts, & les tremblemens de terre y ſont ſi fréquens, que l'agriculture eſt négligée. Quant au climat, les Hiſtoriens Eſpagnols aſſurent que dans la moitié de la province, l'air eſt agréable, ſain, & tempéré; qu'il eſt extrêmement chaud dans l'autre moitié, & qu'il a toutes les mauvaiſes qualités qui proviennent de la chaleur & de l'humidité. Malgré tous ces inconvéniens, les Eſpagnols ont jugé à propos de conſerver cette province, en

considération des drogues propres à la médecine & à la teinture, qui s'y trouvent en abondance. Il y avoit autrefois de l'or dans le Gulfo Dulce; mais il y est devenu si rare aujourd'hui, qu'on a renoncé à en chercher. Vera-Paz, la capitale, est assez considérable, mais mal bâtie; c'est un emblême de la situation des habitans, qui ont des richesses suffisantes pour vivre à leur aise, sans splendeur & magnificence. Cette ville est aussi nommée *Cobon* par quelques Géographes modernes.

La province de Honduras a plus de cent lieues de long de l'ouest à l'est, & près de quatre-vingts de large. Elle est bornée au nord par la baie de Honduras, & à l'est par la mer du Nord; elle a au sud les provinces de Nicaragua & de Guatimala, & à l'ouest Vera Paz. Il n'y a point de pays dans le continent plus sain & plus fertile; le blé y croît en abondance; il y a de très-beaux pâturages & des troupeaux nombreux. Plusieurs rivieres augmentent la fertilité de la province par leurs débordemens. Ce pays produit plusieurs articles de commerce; tels sont la laine Vigonia, le coton, la cire, le sucre, les perles, le bois de charpente, l'or & l'argent; mais ces deux métaux y sont en petite quantité. Les perles que l'on trouve sur les côtes de l'isle de ce nom, ne sont pas aussi brillantes qu'autrefois, & la pêche en est fort négligée. Malgré tous ces avantages, le pays n'est point peuplé; les Espagnols ont presque entiérement détruit les naturels, parce qu'ils refusoient de leur apprendre le lieu où étoient les mines d'or qu'ils supposoient dans cette province, à cause

SECT. XIV. *Histoire de l'Amérique.*

qu'ils les voyoient ornés de ce métal précieux. Il y a quelques mines d'argent dans les montagnes; les Espagnols le raffinent à Valladolid, capitale de la province : les Indiens la nomment *Comoagua.* Cette ville est située au quatorzieme degré de latitude septentrionale, sur une riviere qui se décharge dans le golfe après un long cours. C'est actuellement le siége d'un évêché, qui y a été transféré de Truxillo en 1558; elle est belle, riche, & bien peuplée. Truxillo est le seul port de mer considérable de la province de Honduras, si l'on en excepte Porto Cavallo, renommé principalement parce qu'il est le port de la ville de Guatimala, où l'on porte sur des chevaux toutes sortes de denrées, par un chemin taillé en plusieurs endroits dans le roc. On tire aussi beaucoup de marchandises de cette ville. Suivant la plupart des Géographes, elle est située dans la province de Honduras.

La province de Nicaragua, dont nous avons déjà fait mention en rapportant les premieres expéditions des Espagnols dans le Continent de l'Amérique, est baignée par les mers du Nord & celle du Sud. L'air y est pur & sain, le territoire fertile, & le pays entrecoupé de montagnes, de vallées, de lacs, de belles prairies qui nourrissent une grande quantité de bestiaux. Le blé, le bois de construction, la cire, le goudron, & le sucre, sont les principales productions du pays. Cette province est si abondante en toutes les choses nécessaires à la vie, & en même temps si agréable, qu'on la nomme souvent *le Paradis Mahammedan.* Ce qui augmente considérablement la beauté, & fait en même

temps la commodité de Nicaragua, c'eſt un grand lac du même nom; il eſt à vingt milles de la mer du Sud, & ſe décharge dans la mer du Nord, par un beau canal, à l'embouchure duquel eſt le port de Saint-Juan. La marée remonte juſqu'au lac; par ce moyen, on y pêche abondamment toutes ſortes de poiſſons de mer & d'eau douce. C'eſt un grand avantage pour les naturels, qu'il ne ſe trouve point de mines dans leur pays; car autrement ils auroient été chaſſés & mis à mort par les Eſpagnols, qui ſont extrêmement avides des métaux précieux. Les Eſpagnols & les Indiens s'occupent à cultiver la terre, qui récompenſe leurs travaux par ſa fertilité, en quoi cette province ne le cede à aucune partie de l'Amérique. Ils ont établi différentes manufactures, par le moyen deſquelles ils tirent des autres provinces une grande quantité d'or & d'argent; c'eſt pourquoi les Eſpagnols eux-mêmes obſervent que l'induſtrie de Nicaragua eſt le tréſor le plus ſûr & le plus permanent, parce que l'argent qui en provient reſte dans le pays. On obſerve auſſi que les habitans ſont plus amateurs de la liberté, que ceux des autres provinces Eſpagnoles: en effet, le peuple refuſe conſtamment de ſe ſoumettre aux caprices des Gouverneurs impérieux. Léon eſt la capitale, & l'on donne ſouvent à toute la province le nom de *Nouvelle-Léon*. Cette ville eſt dans une plaine ſablonneuſe, ſur le bord du lac, & à vingt milles de l'Océan Pacifique. Elle eſt environnée de riantes prairies émaillées de fleurs; cependant le lieu où elle eſt ſituée eſt ſec & aride. C'eſt auſſi le ſiége d'un Evêque; il y a une belle cathé-

drale, plusieurs églises & monasteres, & quelques autres édifices aussi brillans que magnifiques. Il n'y a pas plus de mille Espagnols; mais la ville est bien peuplée par le grand nombre de naturels, qui vivent avec plus de régularité & de politesse que dans toutes les autres villes que les Espagnols possedent en Amérique. Les Gouverneurs n'exigent point des Indiens une soumission outrée, qu'ils ne pourroient obtenir. En 1685, les Capitaines des Flibustiers, Swan & Townly, attaquerent, pillerent & détruisirent cette ville; mais elle a été rebâtie, & elle est plus brillante qu'auparavant.

Outre la capitale, on trouve encore en cette province la belle ville de Grenada, qui fait un commerce considérable sur le lac de Carthagene. Les édifices sont grands, & d'une architecture brillante; tout annonce la richesse & l'industrie; mais les habitans profitent de la négligence des Gouverneurs, & font, pour la plupart, la contrebande. Les naturels du pays sont si attachés à leurs anciennes coutumes, qu'ils ont rejeté les propositions les plus avantageuses, pour ne point adopter de nouvelles maximes. Rien ne prouve mieux la force de ce préjugé, que leur maniere de construire & de diriger leurs vaisseaux sur le lac; la supériorité des Espagnols dans l'art de naviguer, n'a pu les engager à les imiter, ni à faire le moindre changement dans leur marine. On diroit que le climat a changé le caractere des Espagnols; car les descendans de ces Conquérans, aussi hardis que courageux, qu'aucun danger n'épouvantoit, & qui n'étoient rebutés par aucune difficulté, lorsqu'il s'agissoit de

la gloire & du butin, ſont timides, lâches, ſans ambition; dépourvus de tous principes de vertu & d'amour du bien public; en un mot, ils ſont les eſclaves de leurs Gouverneurs. La ſeule ville remarquable dont il nous reſte à parler, eſt Rialexa, qui a un très bon port ſur la mer du Sud. Elle eſt ſituée dans une plaine au bord d'une riviere. Elle eſt à vingt milles à l'oueſt de Léon, la capitale; ſon port ſert à cette ville, à toute la province, & à Guatimala, avec laquelle les habitans font un commerce conſidérable. Dampier dit que l'air y eſt mal-ſain, & aſſure que c'eſt la principale raiſon qui l'empêche d'être plus peuplée, & de devenir une ville conſidérable.

La province voiſine de Nicaragua, que les Eſpagnols ont nommée *Coſta-Rica* ou *Riche côte*, eſt ſéparée de celle de Nicaragua par un terrein extrêmement raboteux, & par une longue chaîne de montagnes, de l'eſt à l'oueſt. Elle eſt au nord de Nicaragua, bornée par la mer Pacifique au ſud, & par la province de Veragua à l'oueſt. Ce pays eſt ſtérile & montagneux : ſon nom vient des perles qui ſe trouvent ſur la côte, où les Eſpagnols font encore la pêche (*a*). Carthage, nommée *Carthago* par les Eſpagnols, eſt la capitale. Cette ville eſt à quarante milles

(*a*) Il eſt très-probable que la grande quantité d'or que les naturels du pays poſſédoient lorſque les Eſpagnols arriverent ſur cette côte, donna à ces aventuriers la plus haute opinion des richeſſes de ce pays; comme ils trouvoient cet or principalement dans les rivieres, l'ardeur que les habitans avoient pour chercher ce métal ceſſa auſſi-tôt qu'ils ſe virent ſous la domination des Eſpagnols.

de la mer, & quoique peu commerçante, elle est riche & bien peuplée. Nicoya, qui est la seconde ville de ce pays, est sans comparaison plus opulente, parce qu'elle a communication avec la baie de ce nom, où les Espagnols font un grand commerce (*a*).

Il est assez ordinaire de mettre les provinces de Costa-Rica & de Veragua dans l'Audience de Guatimala, & il paroît probable qu'elles sont de la jurisdiction de ce Tribunal; cependant l'ingénieux Don Antonio de Ulloa place la province de Veragua dans la division de Terre-Ferme, sans faire attention à ce qu'en disent les autres Historiens. Nous suivrons néanmoins l'ancienne division, & nous mettrons la Veragua au nombre des provinces du Mexique. Elle est bornée par la mer; elle a à l'est une partie de Terre-Ferme & le golfe de Panama, & à l'ouest la province de Costa-Rica. Ce pays est montagneux, & peu propre à l'agriculture; il a cin-

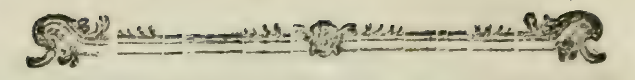
(*a*) Les Espagnols qui habitent cette ville, commercent avec Panama, en sel, maïs, froment, oiseaux, en suc couleur de pourpre, que l'on tire d'un poisson à coquille qui se trouve dans la baie voisine. C'est peut-être le murex des Anciens; ce que nous ne pouvons assurer, n'ayant pu trouver de description de cet animal, ni du suc qu'il produit: nous savons seulement que l'on s'en sert pour teindre la laine en belle couleur de pourpre, & que les Espagnols en font usage dans la teinture de leurs étoffes de Ségovie. Ils nomment ce poisson *purpura*; il vit sept ans, n'est point mangeable, & se cache vers le temps de la canicule. On convertit sa coquille en une espece de cire gluante, dont les Teinturiers font aussi usage. Nous parlerons plus particuliérement de ce poisson, lorsque nous ferons la description de *Punta* de Sainte-Hélene. Ulloa, t. I, p. 176.

quante

quante lieues de long sur vingt-cinq de large. Les vastes forêts qui couvrent les montagnes font l'ornement du pays, mais empêchent l'air de s'y purifier. La Veragua est si peu fertile en toutes les productions nécessaires à la vie, que les Espagnols l'abandonneroient, s'il ne se trouvoit pas une grande quantité d'or dans les rivieres, sur-tout après les grandes pluies. On trouve plus d'or dans la province de Veragua, que dans tout le Mexique, si l'on en croit les derniers Voyageurs. Il y a aussi des mines d'or dans l'intérieur du pays, près Santa-Fé; & on assure que l'or en barres, qui se tire des rivieres & des mines, produit un revenu immense. La ville de la Conception, qui passe pour la capitale, est grande, riche, peuplée, & florissante; elle n'est pas éloignée de la côte de la mer du Nord. La ville de Santa-Fé est à huit milles de la mer; elle n'est remarquable que par les mines d'or qui sont dans son voisinage. Puebla-Nova passe pour une ville considérable par son étendue; elle est sur le bord d'une riviere qui se décharge dans la mer du Sud.

Nous ne pouvons faire la description des petites villes, ni entrer dans le détail des places considérables; ainsi le Lecteur doit se contenter du récit général que nous venons de faire, & se rappeler que nous avons entrepris d'écrire une Histoire, & non de faire une description géographique des pays dont nous traitons; nous ajoutons seulement quelques remarques sur l'état actuel de chaque pays, pour la satisfaction du public.

*Fin du Texte du Tome LXXV.*



# NOTES DU SOIXANTE-QUINZIEME VOLUME.

## NOTE PREMIERE. *Page* 18.

L'ISLE de Puna, située dans la baie de Guayaquil, au troisieme degré de latitude sud, contenoit environ douze mille habitans, quoiqu'elle n'eût pas six lieues de diametre. Dans la division de l'Empire entre les deux fils d'Huayna Capac, cette isle échut à Huascar, quoiqu'Atahualapa prétendît qu'elle faisoit partie du royaume de Quito. Ce fut cette dispute qui renouvela l'ancienne animosité entre les Insulaires & les Tumbezans, qui, dans l'origine, les avoient réduits sous la domination des Incas du Perou. Les Insulaires, comptant sur la force de leur situation, s'étoient adonnés depuis long temps à la piraterie; ils infestoient toute la baie de Guayaquil, & pilloient les Tumbezans toutes les fois qu'ils le pouvoient. La guerre étoit poussée vigoureusement à l'arrivée de Pizarre, & il eut l'adresse d'en tirer avantage.

Les habitans de Puna étoient Cannibales; leur isle étoit fertile; mais le manque d'eau la rendoit inhabitable, si ce n'est pour les natifs. On trouva des quantités prodigieuses d'or & d'argent dans les temples. Pizarre fit tout passer à Panama, pour augmenter sa flotte & son armée.

## NOTE II. *Page 104.*

LE nombre des Indiens qui furent tués pendant la durée de ce siege, est incroyable. Dans les plus petites escarmouches, il en périssoit des milliers, & à mesure que l'action devenoit plus générale, le carnage étoit plus horrible. Les Espagnols eurent environ cent hommes tués ou blessés, &, ce qui étoit plus important, parce que c'étoit un mal irréparable, ils perdirent douze chevaux. Plusieurs milliers d'esclaves furent tués; mais cette perte, au lieu de les décourager, ne fit que les enflammer davantage, & cette diminution contribua même à augmenter l'armée Espagnole. L'esprit de vengeance s'empara des Indiens alliés; ceux que la crainte avoit empêchés de prendre les armes, les prirent pour venger leurs camarades, & ils firent les plus grands efforts pour mériter que les Espagnols leur rendissent la liberté. Les combats particuliers se multiplierent au point, qu'il ne se passoit pas de jour qu'il n'y eût quelque défi, soit d'un côté, soit de l'autre. Il faut remarquer que, quoique dans ces circonstances les Indiens fussent égaux aux Espagnols, soit par la force, soit par l'adresse à manier leurs armes, les Indiens étoient toujours vaincus en bataille rangée, quoiqu'ils fussent très-supérieurs par le nombre aux Espagnols. En effet, ils étoient plus de cent contre un. Il faut attribuer cet avantage à la discipline des Espagnols, à leurs chevaux, & à leurs armes à feu, plutôt qu'à une valeur supérieure, ou à des miracles faits en leur faveur, comme le croient leurs Historiens.

## NOTE III. *Page* 109.

» Freres, enfans & sujets, vous m'avez donné » assez de preuves de votre affection pour ma » personne, & de votre zele pour mon service; » vous avez exposé, avec plaisir, vos biens & » vos vies, vos femmes & vos enfans, pour me » rétablir sur mon trône : mais puisque le Grand » Pachacamac combat évidemment contre nous, » ce seroit une folie de murmurer contre sa di- » vine volonté, & de refuser de se soumettre. » Vous êtes bien persuadés, j'ai assez de raison de » le croire, que je ne désire pas de régner pour » satisfaire mon ambition, mais que mon seul dé- » sir est de rendre à mon peuple fidele la paix & » la liberté dont il jouissoit sous le gouvernement » de mes ancêtres. Le devoir d'un bon Roi est » de s'occuper sans relâche de la prospérité & du » bonheur de ses sujets; telle a été la conduite » des Incas.

» Je suis fondé à croire que les desseins des » Etrangers, que nous appelons *descendans de* » *Virachoca*, sont très-différens de ce qu'ils an- » noncent par leurs paroles; cependant je n'ai » cherché qu'avec beaucoup de regret à pour- » suivre mes droits aux dépens de votre sang & » de votre bonheur. J'aurois mieux aimé faire le » sacrifice de ma dignité, & vivre dans la plus dé- » plorable obscurité, que de hasarder vos vies, qui » me sont aussi cheres que celles de mes propres » enfans, si je n'avois pas cru que vous vivriez plus » heureux sous ma domination, que sous celle de » ces avides Usurpateurs.

» Mais les Dieux ne nous sont pas favorables;

» je ne veux point pouſſer plus loin de vains ef-
» forts, juſqu'à ce que je voye plus d'apparence
» de ſuccès, & par un exil volontaire, j'éloigne-
» rai tout ſoupçon & toute jalouſie, afin que
» vous puiſſiez rentrer en grace & en faveur.

» La prophétie de l'Inca, mon pere, eſt accom-
» plie. Une nation étrangere m'a précipité de mon
» trône, a aboli nos Loix & profané notre Reli-
» gion. Si j'en avois été bien convaincu avant de
» prendre les armes, je me ſerois ſoumis aux dé-
» crets du Ciel; car il faut avouer que ſous tous
» les rapports, excepté quant à la juſtice, la deſ-
» cription faite dans la prophétie convient aux
» Eſpagnols; ils portent dans leurs mains le ton-
» nerre des Dieux, & par-là ils prouvent que le
» Tout-puiſſant les protége. Nous avons vu &
» éprouvé qu'une poignée d'hommes peut ſe dé-
» fendre contre des armées innombrables qui
» couvroient nos plaines, qu'ils vivoient ſans
» alimens, qu'ils portoient dans les combats une
» vigueur toujours nouvelle, tandis que nous les
» croyions abattus & affoiblis par la fatigue &
» la faim.

» Il faut conclure de là, que la main de Pacha-
» camac les ſoutient, & que pendant qu'il leur
» donne de nouvelles forces, il répand la crainte
» & l'abbattement dans nos eſprits. Soumettons-
» nous, c'eſt le ſeul moyen d'éviter des calamités
» plus grandes encore. Quant à moi, je me retirerai
» dans les montagnes des Andes; ma plus grande
» conſolation ſera d'apprendre que vous jouiſſez,
» ſous vos nouveaux Maîtres, de la liberté & du
» bonheur. Cependant, dans ma triſte ſolitude, je
» rêverai à votre félicité. Je vous conjure de ſer-
» vir les Eſpagnols, & de leur obéir autant que
» vous le pourrez, afin de les engager à vous

» bien traiter; & j'attends de vous un soupir & » une larme, lorsque vous vous rappellerez le Prince » infortuné qui toujours aima & chérit son » peuple «. Garcil. de la Vega, l. II, c. XXIX.

---

## NOTE IV. *Page 163.*

PENDANT que Castro publioit des Edits & des Réglemens qu'il jugeoit nécessaires au bien-être du peuple qui lui étoit confié, le Moine Barthelemi de las Casas avoit présenté à la Cour d'Espagne un plan de Gouvernement civil & ecclésiastique pour les Colonies Indiennes. Ce projet avoit été d'abord rejeté par le Cardinal de Seville, alors Président du Conseil des Indes; mais l'Empereur l'ayant proposé de nouveau, il fut adopté, quoique le Cardinal & quelques autres Membres du Conseil s'y fussent opposés, & ne l'eussent point jugé compatible avec le genie & le caractere des Indiens.

Ce plan renfermoit quarante Loix; nous en rapporterons les principales, parce qu'elles exciterent un mécontentement général dans le Pérou & dans le Mexique. Il fut ordonné que toutes les terres seroient tenues du Roi, & que sans avoir égard aux droits héréditaires, elles retourneroient au Souverain après la mort des possesseurs; que nul Indien qui travailleroit personnellement, ne seroit soumis à aucune taxe, & qu'on ne pourroit les forcer à travailler aux mines, ni à la pêche des perles; qu'aucun des Officiers du Roi ne pourroit avoir des esclaves Indiens.

Que toutes les personnes impliquées dans les divisions qui avoient existé entre Almagro & Pizarre, perdroient toute jurisdiction sur les In-

diens. Cette Loi frappoit ſur-tout les Eſpagnols (à l'exception d'un petit nombre qui étoient venus depuis), & les dépouilloit d'une autorité ou d'un bien qu'ils tenoient de l'un ou de l'autre de ces Généraux.

Que les conquérans immédiats jouiroient de leurs poſſeſſions pendant leur vie, & qu'enſuite elles retourneroient au Roi, pour en diſpoſer comme des autres, après qu'on auroit accordé une légitime raiſonnable à la veuve & aux enfans; que toutes les perſonnes parvenues à un certain âge, ſoit Eſpagnols, ſoit Indiens, ſeroient obligés de ſe marier; que, pour encourager ces mariages, la femme jouiroit pendant ſa vie du bien de ſon mari, s'il ne reſtoit pas d'enfans, quand bien même elle ſe remarieroit une ſeconde fois.

La Vega fait pluſieurs remarques judicieuſes ſur cette Loi, & il prouve qu'elle ne rempliſſoit pas le but qu'on s'étoit propoſé. Relativement à l'exemption de toutes taxes accordée aux Indiens, il dit qu'elle étoit fondée ſur la préſomption de leur impuiſſance, parce que les Eſpagnols ne leur payoient point leurs travaux. » Si c'étoit là la raiſon, » dit-il, il auroit bien mieux valu infliger des pu- » nitions aux Eſpagnols qui refuſeroient de payer » aux Indiens le ſalaire qui leur ſeroit dû «.

La Loi portoit que les Indiens ne ſeroient pas forcés à travailler aux mines, ni à la pêche des perles; il ſembloit que cet article avoit été rédigé pour les entretenir dans leur indolence naturelle, & priver la Couronne des revenus immenſes qu'elle devoit tirer des mines du Potoſi, de Huanca, &c.

Il eſt évident que tous les autres articles avoient plutôt pour objet de favoriſer l'intérêt du Roi, que celui des ſujets, comme auſſi d'aſſurer la liberté des

Indiens, & de les mettre à l'abri de la tyrannie des Espagnols, quoiqu'elles dussent favoriser leur paresse, plus forte chez eux que chez aucun autre peuple. Cependant, en géneral, nous ne sommes pas de l'avis de notre Auteur sur ce plan en général. Il etoit humain, & malheureusement son exécution étoit sujette à de grands inconvéniens, comme toutes les institutions humaines.

---

## NOTE V. *Page 307.*

L'HISTOIRE suivante est rapportée par Herrera, comme une autre maniere dont les Indiens expliquent l'origine de leur Monarchie. Elle est encore plus absurde & plus ridicule que la précédente, & d'ailleurs l'Auteur des Commentaires Royaux l'a entiérement omise. A Pacavec Tampu, que Garcilasso traduit le *brillant Dortoir*, & notre Auteur la *Maison de vénération*, trois hommes & trois femmes apparurent ; les premiers se nommoient *Ayarache*, *Aranca* & *Airamanco*, & les femmes étoient *Mamacota*, *Mamacona* & *Mamaragna*, tous revêtus de longs manteaux & de courtes tuniques, travaillées avec tant d'art, qu'elles furent nommees *tocabo* ou *royales*. Ils possédoient une fronde dorée, dont les vertus étoient admirables ; ils montrerent une grande quantité de vaisselle travaillée, s'emparerent du gouvernement du pays, & bâtirent Pacavec Tampu. Ayarache ayant obtenu la possession de la fronde, renversoit les montagnes, & fit de si grands prodiges, qu'il excita la jalousie de ses freres, qui lui dresserent des embûches pour le faire mourir. Ils l'engagerent à aller dans une grotte chercher la vaisselle précieuse qu'ils y avoient oubliée, & prier le Soleil leur

pere, de leur faciliter la réduction du pays, & d'assujettir les esprits de ce peuple sauvage aux regles d'une Société fixe & permanente. Ayarache entra imprudemment dans ce sombre réduit, & ses freres boucherent l'entrée de cet antre avec des pierres, pour l'empêcher de revenir; aussi-tôt après on sentit un horrible tremblement de terre, qui renversa les montagnes & ensevelit les collines, les bois & les rochers dans le centre de la terre. On vit Ayarache qui voloit dans les airs avec des ailes ornées d'une peinture brillante, & on entendit une voix qui dit aux deux freres de ne rien craindre, qu'Ayarache alloit fonder l'Empire des Incas. Ayarache se montra ensuite à ses freres, & entra avec eux dans des détails fort amples : il leur conseilla de bâtir un temple en l'honneur du Soleil, dans le lieu où est aujourd'hui Cuzco; il prédit qu'il s'y formeroit une grande ville; il promit de veiller à sa conservation; il produisit la colline voisine dans la forme où on la voit aujourd'hui, & ordonna à ses freres & à leur postérité de l'adorer; il leur dit qu'ils devoient, à son exemple, avoir les oreilles percées, comme une marque de leur souveraineté. Il avoit à peine prononcé ces paroles, qu'ils apperçurent leurs oreilles percées, & ornées de pendans d'une rare beauté & d'une grande richesse. Les deux freres ne s'attendoient pas à être ainsi récompensés de leur perfidie. Pénétrés de reconnoissance & d'admiration, ils promirent de s'acquitter fidélement de tout ce qu'il leur avoit enjoint. Ils se rendirent sur la colline, aujourd'hui nommée *Guonanere*; ils y érigerent des autels en l'honneur d'Ayarache, furent favorisés d'une seconde visite de sa part, dans laquelle il leur dit d'entourer leurs temples de ces guirlandes que les Incas ont toujours portées

depuis comme une marque de la dignité royale.

Cette fable absurde explique par quel motif on élut Airamanco Inca, preferablement à son frere Aranca; c'est qu'Ayarache le revêtit du manteau imperial. La ceremonie du couronnement fut célebree par les Orejones, espece de Magiciens que l'on souffroit dans le pays, & pour cette raison ils furent jugés capables de posseder la souveraine autorité. Un grand nombre d'habitans venoient en foule de toutes parts pour assister à ce spectacle; ils apportoient de riches presens d'or, dont on fit la grande chaîne de Cuzco, qui pesoit, si on en croit la renommée, plus de quatre cent mille livres. Les naturels du pays, dit Herrera, ont ajouté qu'après cette céremonie Ayarache & Aranca furent changés en statues de pierre; qu'Airamanca alla avec les femmes jeter les fondemens de Cuzco, & qu'il prit le nom de *Manco-Capac*, qui signifie *riche Seigneur* ou *Roi*. Decad III, l. IX, c. I.

---

## NOTE VI. *Page* 405.

Il est à propos de remarquer que les Chinchèses étoient le peuple le plus vaillant qui se fût encore soumis au joug des Incas. Ils se vantoient d'avoir defait deux fois les armées Impériales; cependant les Historiens Espagnols n'en font aucune mention. Ils disoient aussi, qu'après avoir résisté à toute la puissance de l'Empire Peruvien pendant une suite d'années, la guerre fut terminee à certaines conditions avantageuses de part & d'autre. Ils assuroient aussi qu'avant leur soumission, ou plutôt leur union avec l'Inca, ils

étoient la terreur de tous leurs voisins, par leur puissance & leur valeur; qu'ils avoient mis à contribution tous les pays des environs, & que leur renommée étoit parvenue jusqu'à la province de Colla, à deux cents lieues de distance. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils se sont défendus avec un courage & une opiniâtreté rares chez les nations affoiblies & énervées par la chaleur excessive du climat; il est bon d'observer aussi que les nations qui habitent les parties de la Zone Torride, situées vers le Tropique du Capricorne, furent jugées, même du temps des Espagnols, plus belliqueuses que celles qui vivent vers l'autre Tropique, & au même degré; on peut naturellement rapporter cette particularité à quelque différence dans le climat, puisqu'en toute autre chose on y remarque une égalité parfaite. Si ce fait est véritable, il est curieux & digne de l'examen du Philosophe.

---

## NOTE VII. *Page* 415.

IL y a une infinité de proverbes que l'on attribue à ce Prince : nous allons en rapporter quelques-uns, pour mieux faire connoître son caractere. » — Quand les sujets obéissent de bonne grace au Souverain, c'est alors qu'il est vraiment honoré, & la nation heureuse. — Il vaut mieux être envié pour ses vertus, que d'envier les vertus des autres, lorsque l'on est vicieux. — L'envieux se fait un trésor de misere, comme l'araignée suce le poison des fleurs. — L'ivrognerie, la colere & la fureur sont également pernicieuses, & ne different entre elles que par leur durée. — Celui qui en tue un autre sans y être autorisé par les Loix, se

condamne lui-même. — Les adulteres sont des scélérats qui déshonorent l'humanité, par conséquent ils méritent d'être traités dans toute la rigueur possible. — C'est dans l'adversité que l'on reconnoît la noblesse de l'esprit. — L'impatience annonce un petit esprit & un défaut d'éducation. — Des sujets obéissans doivent être traités avec douceur & avec bonté; des esprits factieux & turbulens demandent de la sévérité & de la rigueur. — Les Juges corrompus sont très-funestes à la Société. — Les Législateurs & les Magistrats devroient sur-tout prendre garde de violer les Loix qu'ils ont établies. — L'homme qui n'est point maître de lui-même, est peu capable de gouverner un royaume. — Celui qui veut compter les étoiles, est un fou, & celui qui veut apprécier le pouvoir du Grand Pachacamac, mérite que l'on se moque de lui. — Le Médecin ou le Botaniste qui sait seulement le nom des plantes & qui en ignore les qualités, est un Empirique «. Le Souverain & le Législateur doivent graver profondément ces proverbes dans leur mémoire.

---

## NOTE VIII. *Page* 430.

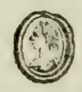
Pendant les deux dernieres années de son regne, suivant Garcilasso, l'Inca Tupac Yupanqui renonça entiérement à la guerre, & s'occupa du gouvernement civil de son Empire; il visitoit les provinces, & chérissoit les beaux Arts. Cette conduite fit un plaisir inexprimable à ses sujets, qui se trouvoient heureux d'avoir un si bon Souverain. On attribue plusieurs proverbes à l'Inca Tupac Yupanqui, dont quelques-uns semblent an-

noncer qu'il s'étoit formé une idée du vrai Dieu par les lumieres de la raiſon. » Pluſieurs croyoient, » dit-il, que le Soleil eſt vivant, & qu'il eſt le » créateur de toutes choſes; or il eſt neceſſaire » qu'un être qui fait toutes choſes, préſide à la » production de ces choſes; cependant nous ſa» vons qu'il y a bien des choſes créées en l'ab» ſence du Soleil; le Soleil n'eſt donc pas le créa» teur de toutes choſes «. Ce ſyllogiſme a trop de rapport avec les argumens ſcholaſtiques des Eſpagnols, pour être attribué à l'Inca, qui n'avoit aucune connoiſſance des Sciences: cependant il auroit été paſſable Logicien, s'il eût argumenté de la maniere que le rapporte Bias Valera. Il diſoit auſſi: » L'avarice eſt dans un Prince le plus honteux » des vices; elle le rend incapable de ſe con» duire lui-même, quoiqu'il ſoit obligé d'en » gouverner des milliers; & elle détourne ſon at» tention de l'intérêt public, & ne lui permet de » ſonger qu'à entaſſer des richeſſes. L'avarice, di» ſoit l'Inca, corrompt l'eſprit, le rend incapable » de conſeil, & détruit en nous tout ſentiment » noble & généreux «. Il répétoit ſouvent un dicton de l'Inca Roca, » que les Sciences n'étoient » faites que pour la Nobleſſe. L'éducation rend le » vulgaire fier, inſolent, pareſſeux, & inepte aux » profeſſions que leur rang exige d'eux; au con» traire, elle procure à la Nobleſſe les qualités » néceſſaires pour gouverner un Etat. La politique, » entre autres, eſt une Science que l'on doit ab» ſolument interdire au vulgaire «.

## NOTE IX. *Page* 495.

IL n'eſt pas en notre pouvoir de faire la deſcription géographique du Nouveau-Mexique, en le diviſant par ſes villes & ſes provinces : c'eſt pourquoi le Lecteur ſe contentera d'une deſcription générale du pays, extraite de l'Hiſtoire du Pere Aloſo de Benavides, avec quelques additions conſidérables tirées de Herrera de Laet, & de pluſieurs autres Hiſtoriens. Santa Fé eſt la capitale de cette province ou royaume ; elle eſt ſur la Rio del Norte, au trente-ſixieme degré de latitude ſeptentrionale, & à cent trente lieues de la mer. On y va par la province de Conchos, qui eſt ſéparée de la Nouvelle Biſcaye par une riviere du meme nom : enſuite on trouve les Toboſos, les Tarrahumares, les Tapoanes, les Sumas, les Tomites, les Hanos, & autres nations barbares, dans l'eſpace de cent lieues, tant au nord qu'à l'oueſt. Ces nations ont pour voiſins les Apaches, peuple puiſſant, dont on a fait mention dans le texte précedent. On retrouve enſuite Rio del Norte, & c'eſt là où le Nouveau-Mexique commence & s'étend cent lieues vers le nord, depuis Saint-Antoine de Senera, premiere ville des Biroros. Dans le Nouveau-Mexique propre, ſont les nations dont nous allons parler, en ſuivant l'ordre du pays qu'ils habitent. A Rio Norte commence le territoire des Piros, peuple civiliſé ; ils ſont habillés ; ils habitent dans des maiſons ; ils ſont ſujets à leurs Chefs ; ils poſſédent un territoire fertile, & ils recueillent beaucoup de coton, de froment & autres grains. Ils ont pour voiſins les Tebas, qui ont quinze villes : enſuite viennent les Queres,

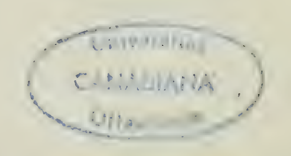
qui ont ſept villes ſous leur domination, puis les Tompires, qui ſont Souverains de quinze villes, dont Chilili eſt la capitale. La ville voiſine eſt Santa-Fe, qui eſt habitée par deux cent cinquante Eſpagnols, du nombre deſquels il n'y en a pas plus de la moitié de ſoldats : cependant ils tiennent tout le pays voiſin en reſpect; ce qui démontre combien les naturels du pays ſont pacifiques. Toutefois, comme il y a plus d'un ſiecle que Benavides a écrit cette Hiſtoire, il eſt probable que le nombre des Européens eſt augmenté conſidérablement, non ſeulement dans la capitale, mais auſſi dans les autres villes. Non loin de Santa-Fé, vivent les Teoas dans ſept villages; ils ſont les premiers qui embraſſerent la Religion Chrétienne, & qui témoignerent de l'affection aux Eſpagnols. Les Hemes habitent à l'oueſt, les Picaries au nord, & les Toaſites de l'autre côté de ces derniers. La ville d'Acoma eſt ſituée à l'oueſt des Queres; plus loin ſont les Zanis, qui poſſedent douze villes : ils ont pour voiſins les Moquis. Toutes ces nations ont embraſſé la Religion Chretienne; elles s'appliquent aux Arts, & ſur-tout à la culture de la terre. Leur induſtrie, leur travail & leur application font eſpérer que ce pays ſera un jour le plus fertile de l'Amérique ſeptentrionale.

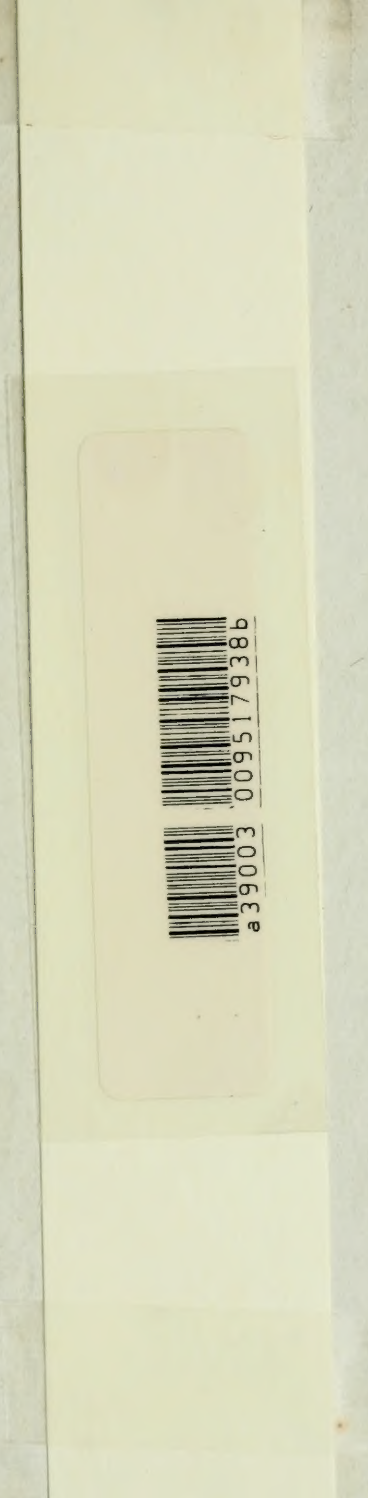


## NOTE X. *Page* 535.

IL n'eſt pas inutile d'expliquer ce que l'on entend par vaiſſeau de regiſtre ; ils ſont ainſi nommés, parce qu'ils ſont écrits avec tous les effets ſur le regiſtre qui ſe tient, à cet effet, à la Chambre de Séville. Ces vaiſſeaux de regiſtre vont chaque année à Buenos-Ayres, à Sainte-Marthe, à Porto-Cavallo, & en d'autres lieux, mais rarement avec la *flota* ou les galions ; cependant ils reviennent preſque toujours avec eux, peut-être pour epargner au Gouvernement les dépenſes de pluſieurs convois. Lorſqu'une Société de Marchands eſt inſtruite qu'il manque en Amérique ou dans les Indes occidentales certaines marchandiſes d'Europe, elle demande au Conſeil des Indes la permiſſion d'envoyer un vaiſſeau de trente canons ou au deſſous, dans un port qu'on ſpécifie ; & lorſqu'ils ont obtenu cette permiſſion, ces Marchands payent à la Couronne une ſomme de trente à cinquante mille pieces de huit ; de plus, ils font de riches préſens aux Officiers du Roi. On enregiſtre ce vaiſſeau & ſa cargaiſon, pour prévenir toute eſpece de fraude. Malgré cette précaution, ſa charge eſt ordinairement deux fois plus conſidérable qu'il n'eſt ſpécifié dans la permiſſion. Puiſque les Officiers du Roi permettent de ſemblables fraudes dans les ports Eſpagnols, doit on être ſurpris que tous les efforts de cette Cour, pour prévenir un commerce illicite avec les Indes occidentales, ayent été vains & inutiles ?

*Fin des Notes du Tome LXXV.*




a39003 009517938b

